

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

THÈSE PRÉSENTÉE À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN ÉTUDES QUÉBÉCOISES

PAR
PIERRE RICHARD

« UNE HISTOIRE SOCIALE DU CURLING AU QUÉBEC,
DE 1807 À 1980 »

MAI 2006

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

À Denise, la femme de ma vie.

*À Marc-Olivier, Jonathan, Véronique,
mes très beaux enfants, l'avenir de ce Québec.*

À Anne-Marie et Henri, mes chers parents.

À Denis, mon frère, un modèle.

RÉSUMÉ

En proposant une histoire sociale du curling au Québec de 1807 à 1980, cette thèse s'attache aux questions relatives à la sociabilité selon trois axes. Qui sont les acteurs sociaux de ce sport ? Quelles sont les valeurs qui sous-tendent leur pratique ? Comment ce sport pose-t-il les jalons de sa pérennité ?

Tout au long du XIX^e siècle, l'absence remarquée des femmes, des Canadiens français et de la classe ouvrière permet de poser les premiers éléments de la problématique. Pour chacun de ces groupes, nous avons par la suite établi les moments de la divulgation et de l'appropriation du sport. La participation féminine en curling s'exprime dans la dernière décennie du XIX^e siècle avec la formation du Montreal Club. À cette époque, les sports d'hiver ne sont pas le lieu d'une camaraderie essentiellement masculine. Le curling obéit à cette tendance et, phénomène remarquable, la mixité émerge relativement tôt sans que des réticences particulières ne soient observées. Dans l'après-guerre, les femmes s'approprient l'activité et deviennent ensuite des partenaires de premier plan. Le retard des francophones est marqué et nous en avons étudié les raisons. Contrairement à ce que l'historiographie a pu laisser croire, ce retard ne tient pas à un refus global des valeurs sportives ou à une prise de distance associée à la culture anglo-saxonne. Jusqu'aux années 1970, le curling demeure un sport de classe réservé à une élite bourgeoise. À l'inverse d'autres activités, c'est tardivement qu'il finit par joindre la masse. La baisse de popularité du sport combinée à une offre excédentaire de places congédie pur de bon toute prétention de distinction.

Un mécanisme rigide de sélection par cooptation aura eu pour effet de tenir en marge de ce sport tous ceux qui ne participaient pas au réseau social de la bourgeoisie

anglo-protestante. De cet angle, le phénomène représente une forme de discrimination directe, de favoritisme.

L'importance que les acteurs du curling ont accordée à leur activité tient au fil du temps à un ensemble diversifié de représentations. Toutefois, la sociabilité est une valeur qui surpasse toutes les autres et confère au curling sa personnalité unique. L'essence de la sociabilité n'interdit pas la présence de compétitivité ou, dirons-nous, de sportivité. En revanche, le gain de l'un se sera réalisé au détriment de l'autre. Grâce à une observation étendue dans le temps, il a été possible de reconnaître l'évolution de ce couple sociabilité/sportivité. L'expression de cette valeur touche un sommet au milieu du XX^e siècle et décline par la suite avec la montée d'un curling plus « sportif » élevé au rang de discipline olympique.

Dans un sport qui n'a jamais été le plus spectaculaire, le curling aura assumé sa pérennité sur près de deux siècles ne vivant un premier déclin qu'au tournant des années 1970. Cette étonnante stabilité dans le temps ne tient pas à un facteur primordial mais à un ensemble de facteurs qui agissent en concomitance : continuité psychologique malgré l'écoulement du temps, utilisation du droit comme mode de normativité, constitution de patrimoines physiques imposants, cumul des actes d'institutionnalisation. Tout en représentant un ingrédient de cette survie, la sociabilité, stade avancé de l'action réciproque des individus, ne peut être le garant du maintien d'une forme sociale. Délesté de son contenu sportif, tout regroupement qui n'est plus que le prétexte à la rencontre court à l'extinction. Ce constat pourrait se généraliser à d'autres sphères de l'activité humaine.

En se donnant pour cadre théorique la sociologie formelle de Simmel, cette thèse reconnaît le sport comme une configuration nouvelle, un modèle inédit qui prend racine au XIX^e siècle à l'échelle mondiale. Toutefois, à l'intérieur de cette unité sociale, chaque sport adopte son propre rythme et bâtit son rapport compétitif en fonction d'un contenu de socialisation donné, c'est-à-dire les motivations des individus qui s'y regroupent. Par rapport à d'autres sports, le curling se configure avec lenteur sans jamais que sa survie ne soit menacée par ailleurs.

REMERCIEMENTS

Lorsque nous recevons un bienfait d'autrui, lorsque celui-ci a donné le premier, nous ne pouvons répondre que par la gratitude. Ce sentiment, un certain état durable envers l'autre, va très profondément au-delà de la forme habituelle du remerciement et c'est l'état d'esprit qui m'anime actuellement quand je songe à la contribution qu'a prise René Hardy en tant que directeur de la thèse. Au cours de ces six années, s'il m'a toujours guidé avec sa belle humanité, il a su jeter un regard sans complaisance sur mes travaux. La justesse et la pertinence de ses analyses témoignent d'une grande vitalité intellectuelle et d'une expérience inestimable. Cette relation ne pourra plus être altérée.

En second lieu, j'adresse des remerciements aux membres de ma famille qui, à travers leurs propres défis sur les plans professionnels et scolaires m'ont accompagné, encouragé et supporté avec patience et retenue. Ils n'ont jamais mis en doute ma capacité de mener à terme ce projet. Ils savent ce que j'ai abandonné à cette tâche mais leur affection nourrie a été un stimulant de tous les instants.

Un appui de taille est venu du programme de perfectionnement des chargés de cours, programme offert conjointement par notre université et le syndicat des chargés de cours. À titre de boursier au cours de trois années consécutives, j'ai été en mesure

d'accélérer le rythme de mes recherches. Par l'intermédiaire de son directeur Claude Dugas, le département des Sciences de l'activité physique a appuyé et soutenu ma candidature tout au long de ce processus.

L'histoire sociale du curling ne pouvait s'écrire sans que les acteurs contemporains du sport y apportent leur concours. Je tiens à remercier messieurs Marco Berthelot et Benoît Cyr de Curling-Québec. Avec un enthousiasme qui ne s'est jamais démenti, ils ont contribué à l'enrichissement de mes sources documentaires. Les entretiens avec des aînés curleurs ont constitué un autre moment privilégié particulièrement fécond de cette réalisation. Je les remercie de leur disponibilité et de leur générosité. Je salue au passage David B. Smith, domicilié à Troon en Écosse, historien émérite du curling écossais rencontré à l'été 2005.

Dans une thèse qui a nécessité un dépouillement considérable de journaux, je souligne aussi la collaboration exemplaire du Service du prêt entre bibliothèques de notre université. De surcroît, je ne peux passer sous silence les qualités de dévouement et d'amabilité qui sont les signes distinctifs de tous les personnels de cette bibliothèque.

Enfin, j'achèverai cette présentation en mentionnant le travail très professionnel de correction et de mise en page de la thèse par madame Angèle Montour. Je lui adresse mes remerciements les plus sincères.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
RÉSUMÉ	iii
REMERCIEMENTS	v
TABLE DES MATIÈRES	vii
LISTE DES TABLEAUX	xv
LISTE DES FIGURES	xviii
GLOSSAIRE DES TERMES ET PRINCIPALES ABRÉVIATIONS ...	xx
INTRODUCTION	1
Écrire une histoire sociale du curling	5
La véritable naissance du sport	10
Le sport, objet d'une définition	14
Les principales divisions de la recherche	20
CHAPITRE I – UN SURVOL DE L'HISTORIOGRAPHIE DU SPORT AU QUÉBEC	22
Les facteurs exogènes liés à l'expansion du sport	24
Les acteurs pionniers du sport au Canada	28
La présence des francophones au sein du monde sportif	34

CHAPITRE II – LE CADRE THÉORIQUE DE L'ÉTUDE	43
Les fondements du formalisme de Simmel	44
<i>Simmel et la notion de culture</i>	45
<i>Du néo-kantisme à la sociologie de la forme</i>	48
<i>La véritable originalité de Simmel</i>	52
Le modèle de la forme appliquée à la sociologie	54
<i>L'objet de la sociologie</i>	55
<i>L'abstraction méthodologique de Simmel</i>	56
<i>Les a priori de la socialisation</i>	59
<i>Limites et possibilités du modèle simmélien</i>	61
La filiation de la pensée de Simmel à celles de Elias et Bourdieu ...	64
<i>L'analyse comparée des concepts de champ et de configuration</i> ...	66
Les mécanismes de maintien de la forme sociale	70
<i>Un mécanisme général d'adaptation</i>	72
<i>La taille du groupe et la création d'organes différenciés</i>	74
<i>L'appartenance à des cercles multiples</i>	76
<i>Des facteurs assurant le maintien de la forme sociale</i>	79
<i>La cohésion sociale et les modes de normativité</i>	84
<i>Comment les champs se pérennisent-ils ?</i>	87
Le rapport à la sociabilité	89
<i>Un essai de définition de la sociabilité</i>	94
<i>L'idée de sociabilité chez Simmel</i>	96
CHAPITRE III – PROBLÈMES ET MÉTHODE	100
Le rapport de la participation sportive à la sociabilité	101
<i>La participation sportive</i>	102
<i>La sociabilité sportive</i>	104
Un questionnement selon trois dimensions	107
<i>Les acteurs de ce sport</i>	107
<i>L'étude des valeurs dévolues au curling</i>	110
<i>Les facteurs de l'institutionnalisation</i>	114
La méthodologie utilisée	117
<i>La justification des tranches chronologiques</i>	117
<i>Le corpus de recherche</i>	119
<i>Les questions abordées</i>	123

CHAPITRE IV –« LE NOUVEAU-NÉ EST UN PETIT ... HERCULE » (1807-1870)	127
INTRODUCTION	127
UN HÉRITAGE TYPIQUEMENT ÉCOSSAIS	128
Qu'est-ce que le sport du curling ?	128
<i>Le but de ce jeu</i>	128
<i>Pierres et balais</i>	129
<i>La piste de curling, le hack et le tee</i>	134
Du jeu traditionnel à l'émergence d'un sport « écossais »	140
Les Écossais immigrants, mentalité, influence	143
Controverse au sujet de la naissance canadienne du curling	149
PREMIÈRE SOCIABILITÉ DU CURLING DANS UN CADRE RÉGLÉ	152
Les modèles d'expression de la vie associative à cette époque	152
<i>La sociabilité sportive</i>	152
<i>Les clubs pionniers</i>	154
<i>La présence militaire</i>	159
L'essence d'une pure sociabilité	160
<i>Une première mutation de sociabilité</i>	163
<i>L'absence quasi totale des francophones</i>	167
Comment se posent les premiers jalons d'une pérennité ?	173
<i>Le degré de formalisme des clubs</i>	174
<i>Maintien de l'unité sociale grâce à l'ancienneté</i>	177
CONCLUSION	180
CHAPITRE V –PRÉSENCES NOUVELLES SUR L'ÉCHIQUIER DES SPORTS D'HIVER (1870-1920)	183
INTRODUCTION	183
UN CURLING MIEUX STRUCTURÉ DANS LA MOUVANCE DES AUTRES SPORTS NAISSANTS	186
Comment se compose la saison hivernale ?	186
Quelques avancées dans le processus compétitif	193

<i>Premières compétitions officielles et parrainages</i>	194
<i>Une progressivité plus affirmée sans championnat national</i>	196
<i>Les performances lors des compétitions</i>	200
Un processus d'innovation constant	201
<i>Sans oublier la pierre, le fer privilégié</i>	201
<i>Brosse ou balai, les origines d'un long débat</i>	207
<i>Les enceintes de jeu</i>	208
<i>Les techniques de jeu et les règlements</i>	212
UNE SOCIABILITÉ INÉDITE, QUELQUEFOIS CONTRAINTE	214
Vie associative formelle	214
<i>Contexte général de la sociabilité</i>	214
<i>La situation plus particulière du curling</i>	215
<i>De nouveaux acteurs institutionnels</i>	221
Comment s'exprime la vie de relation ?	225
Un tissu social qui préserve le curling du professionnalisme	230
<i>Des dispositions acquises de la bourgeoisie et de l'aristocratie...</i>	231
<i>L'étude de la composition sociale à partir des professions</i>	233
L'entrée timide des francophones	245
Le rôle exercé par l'Église	252
<i>Ce que la hiérarchie n'accepte pas !</i>	254
La présence nouvelle des femmes	262
L'expression des valeurs	268
<i>Le débat de l'amateurisme et du professionnalisme</i>	268
<i>Le curling et l'expression d'un nationalisme</i>	272
<i>Une prise de conscience de la spécificité nordique</i>	274
Pérennité de la forme sociale	276
CONCLUSION	281
CHAPITRE VI – L'ÂGE D'OR D'UNE SOCIABILITÉ – 1920-1960 ...	286
INTRODUCTION	286
LE CURLING SUR LA VOIE DE L'EXPANSION	288

Nécessité nouvelle : révéler un champion entre tous	288
<i>Curling masculin, l’embarras du choix</i>	291
Performances révélatrices des changements qui s’opèrent	297
L’univers matériel, toujours place à de l’innovation	302
<i>La glace, facteur stratégique</i>	302
<i>La mise au rancart des fers</i>	306
<i>Les autres outils du curleur</i>	308
<i>Jeunesse, apprentissage et innovation iront désormais de pair</i>	310
UNE PRÉSENCE ACCRUE DE TOUS LES ACTEURS	314
L’étude de la popularité des sports d’hiver entre 1920 et 1960	314
<i>Première esquisse de la participation aux sports d’hiver</i>	317
<i>Une configuration sportive différente d’une région à l’autre</i>	322
<i>Une popularité qui s’exprime distinctement selon l’ethnie</i>	331
Sport de classe où les francophones prennent pied	335
<i>Divulgateur aux francophones</i>	336
<i>Lieu de rassemblement d’une belle société</i>	343
Des fréquentations révélatrices d’une position sociale	344
Une conscience de son rôle social	349
Une manière particulière de faire la fête	352
Un devoir de mémoire	353
Un débat qui n’affecte pas le curling québécois !	354
<i>Une croissance de l’effectif féminin en deux temps</i>	357
Un curling évocateur de significations	361
<i>La sociabilité au titre de valeur exemplaire</i>	362
Les activités sociales des clubs	362
<i>Le respect de la tradition</i>	367
<i>La valeur du rang social</i>	370
<i>L’unité nationale canadienne</i>	372
Des actes d’institutionnalisation	374
CONCLUSION	378
CHAPITRE VII – LE CURLING QUÉBÉCOIS EN MUTATION	
1960-1980	382
INTRODUCTION	382
LA RÉALITÉ TOUTE SPORTIVE DU CURLING À CETTE ÉPOQUE	384

Les championnats de curling, une configuration plus définitive	384
<i>L'agencement des autres rencontres</i>	<i>387</i>
Les performances lors des championnats	389
<i>Montréal domine !</i>	<i>389</i>
<i>Sur la scène canadienne</i>	<i>393</i>
L'univers matériel du curling	393
<i>Un curling qui dorénavant s'enseigne</i>	<i>394</i>
<i>Les équipements du joueur de curling</i>	<i>399</i>
La tenue du joueur.	399
Le balai et la brosse	400
La pierre	402
<i>Les enceintes de jeu</i>	<i>405</i>
LE DÉCLIN DE POPULARITÉ DU CURLING AU QUÉBEC À TRAVERS LES TRIOMPHE	
LES DE LA MIXITÉ, DE LA JEUNESSE ET DES FRANCOPHONES . . .	408
L'annonce d'un repli de popularité et de participation	408
Les acteurs de cette vie associative	413
<i>Appropriation du curling chez les francophones</i>	<i>413</i>
<i>Appropriation du curling par la masse</i>	<i>420</i>
<i>La remarquable participation des femmes</i>	<i>423</i>
<i>Le rajeunissement de l'effectif des clubs</i>	<i>426</i>
Changement de signification	429
<i>Mutation de sociabilité</i>	<i>429</i>
<i>Réconciliation de l'amateurisme et du professionnalisme</i>	<i>434</i>
<i>Le curling, un moyen de préservation de la santé ?</i>	<i>436</i>
<i>Quand il est question de rompre avec le passé</i>	<i>438</i>
<i>D'une certaine masculinité à la mixité</i>	<i>441</i>
<i>Rapports plus égalitaires et perte de distinction</i>	<i>443</i>
Déclin et survie	445
<i>Quand l'équilibre de l'offre et de la demande est modifié</i>	<i>445</i>
<i>Les « grands événements », une bouée de sauvetage</i>	<i>449</i>
CONCLUSION	450
CONCLUSION GÉNÉRALE	453
Divulgateion et appropriation du curling chez les francophones	455
Entre sociabilité et sportivité	460
Pérennité du curling en tant que forme sociale	463

BIBLIOGRAPHIE	470
SOURCES DIRECTES	470
<i>Annuaire</i> du Royal Caledonian Curling Club (RCCC) 1842-1980 ...	470
Fonds de la vie associative en curling	470
Pages sportives des quotidiens	471
Périodiques	472
Documents imprimés de clubs et d'associations en possession de l'auteur	472
Mandements de l'Église catholique	473
Annuaire anciens	473
Entrevues	473
OUVRAGES DE RÉFÉRENCE	474
Méthodologie	474
Société, sociabilité et formes de socialisation	475
Histoire	477
Sport	480
Curling	484
 ANNEXES	
I - LE PROGRAMME COMPÉTITIF	488
Période 1870-1920	488
<i>Les compétitions masculines</i>	488
<i>Les autres compétitions masculines</i>	493
<i>Les premières compétitions féminines</i>	493
Période 1920-1960	494
<i>Curling des hommes, l'embarras du choix</i>	494
Période 1960-1980	497
<i>Exemple d'une saison de curling</i>	497
 II - LES PERSONNALITÉS	502
Période 1807-1870	502
Période 1870-1920	505
Période 1920-1960	506

Période 1960-1980	511
III - QUELQUES ÉVÉNEMENTS MARQUANTS	517
Période 1807-1870	517
<i>Le premier match intercités, janvier 1837</i>	517
Période 1870-1920	520
<i>La première visite des Écossais</i>	520
Période 1920-1960	525
<i>Le bonspiel de Québec</i>	525
<i>La rencontre canado-américaine de la Gordon Medal</i>	527
<i>Les autres rencontres Canada/Écosse</i>	528
Période 1960-1980	530
<i>Pointe-Claire, rendez-vous du curling mondial en 1968</i>	532
<i>Le Brier de Québec en 1971, à deux pas d'un fiasco</i>	534
<i>Une première place en curling féminin</i>	535
<i>1977, l'année Jim Ussel au curling masculin</i>	536
<i>Curling junior, l'expression d'un curling plus agressif</i>	539
<i>La relève en 1980 ! Quand tous les espoirs sont permis</i>	540
IV - DISTRIBUTION SPATIALE DES CLUBS À DIFFÉRENTES ÉPOQUES	543
Localisation des clubs en 1900	543
Localisation des clubs en 1940	544
Localisation des clubs en 1960	545
V - LES ORGANISMES FÉDÉRATIFS DU CURLING	550
Période 1920-1960	550
<i>La Canadian Branch obligée au partage</i>	550
Période 1960-1980	556
<i>Un événement majeur, la naissance de la Fédération québécoise de curling</i>	556
<i>L'Association provinciale de curling féminin, une interminable saga</i>	561
VI - LA PRODÉCURE DE L'ANALYSE DE CONTENU DES MÉDIAS ADAPTÉE DE JEAN DE BONVILLE	564

LISTE DES TABLEAUX

	Pages
Tableau 1 : L'intensité de la participation sportive et son apport à la sociabilité	103
Tableau 2 : Valeurs dévolues au sport et fonctions correspondantes	112
Tableau 3 : Les premières associations sportives québécoises	154
Tableau 4 : Liste officielle des clubs en 1869	155
Tableau 5 : Ancienneté des membres du Quebec Curling Club Année de fondation (1821)	178
Tableau 6 : Ancienneté des membres du Montreal Curling Club Année de fondation (1807)	178
Tableau 7 : Ancienneté des membres de l'exécutif	179
Tableau 8 : Liste des gouverneurs généraux et leur contribution à à l'avancement du sport (1870-1910)	195
Tableau 9 : Liste des clubs en milieu urbain (1919)	220
Tableau 10 : Cadre méthodologique	234
Tableau 11 : Grille de classement des professions	235
Tableau 12 : Répartition des curleurs selon la profession	237
Tableau 13 : Dix personnalités prestigieuses associées au curling (1870-1910)	242
Tableau 14 : Autres personnalités ayant eu un rapport avec le curling (1870-1920)	243
Tableau 15 : Proportion des francophones au sein de l'ensemble des clubs de curling québécois (1863-1919)	248

Tableau 16 : Ancienneté des clubs (période 1840-1900)	277
Tableau 17 : Renouvellement de l'effectif des clubs (club Thistle)	280
Tableau 18 : Répartition des clubs et des membres selon les régions (1922)	324
Tableau 19 : Accroissement du nombre de clubs selon les régions	327
Tableau 20 : Proportion des francophones au sein des clubs en 1929	337
Tableau 21 : Les événements marquants (1920-1960)	375
Tableau 22 : Relevé des compétitions québécoises menant à un championnat canadien	385
Tableau 23 : Solde migratoire au Québec pour les personnes dont la langue maternelle est l'anglais	417
Tableau 24 : Les compétitions officielles au début des années 1920	492
Tableau 25 : Les compétitions officielles en 1960	496
Tableau 26 : Autres personnalités marquantes – Période 1807-1870	504
Tableau 27 : Autres personnalités marquantes – Période 1870-1920	506
Tableau 28 : Autres personnalités marquantes – Période 1920-1960 Région de Montréal	509
Tableau 29 : Autres personnalités marquantes – Période 1920-1960 Région de Québec	510
Tableau 30 : Autres personnalités marquantes – Période 1920-1960 À l'extérieur de Québec et Montréal	5011
Tableau 31 : Autres personnalités marquantes – Période 1960-1980 Région de Montréal	514
Tableau 32 : Autres personnalités marquantes – Période 1960-1980 Région de Québec	515
Tableau 33 : Autres personnalités marquantes – Période 1960-1980 À l'extérieur de Québec et Montréal	516
Tableau 34 : Les événements marquants (1960-1980)	531

Tableau 35 : Les associations regroupant un ensemble de clubs ou d'activités (1920-1960)	551
Tableau 36 : Quelques événements marquants de la vie associative fédérative (1960-1980)	557
Tableau 37 : Le système catégoriel	567

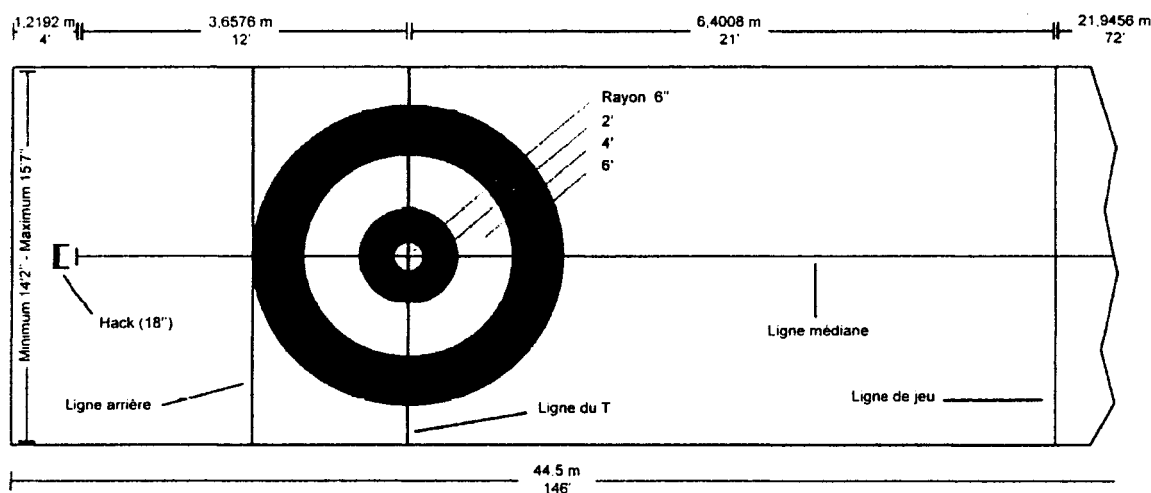
LISTE DES FIGURES

	Pages
Figure 1 : Vestige d'un probable fer de curling (<i>circa</i> 1850)	131
Figure 2 : Le plumet de John Cairnie (1769-1842)	132
Figure 3 : Membres du Quebec Curling Club (<i>circa</i> 1860)	133
Figure 4 : Dimensions de l'aire de jeu	135
Figure 5 : Équipements d'ancrage sur la glace (XIX ^e siècle)	138
Figure 6 : <i>Le Tee Ringer</i>	139
Figure 7 : Les principales techniques de lancer en Écosse (<i>circa</i> 1870) ...	140
Figure 8 : Croissance des établissements (1838-1869)	157
Figure 9 : Mécanisation du procédé de fabrication de la pierre	205
Figure 10 : Intérieur du Montreal Curling Club en 1903 Intérieur du Thistle Curling Club en 1913	210
Figure 11 : Croissance des clubs du Québec et de l'Ontario (1838-1880) ...	216
Figure 12 : Effectif des clubs (1879-1919)	219
Figure 13 : Répartition des curleurs selon deux catégories professionnelles	238
Figure 14 : Répartition des curleurs selon trois catégories professionnelles	240
Figure 15 : Répartition des membres de clubs selon l'aire géographique année 1920	241
Figure 16 : Joueuses du Quebec Curling Club au club de la rue Saint-Vallier (<i>circa</i> 1905)	260

Figure 17 : Mademoiselle Allan et madame Stephenson posant pour le Curling (1876)	264
Figure 18 : Façade du club Caledonia (1903)	276
Figure 19 : Évolution des mentions journalistiques en matière de sports d'hiver (1920-1960)	318
Figure 20 : Comparaison de la popularité des trois sports dans la région de Montréal	323
Figure 21 : Comparaison de la popularité des trois sports dans la région de Québec	325
Figure 22 : Comparaison de la popularité des trois sports dans la région de Trois-Rivières	329
Figure 23 : Comparaison de la popularité des trois sports dans la région de Sherbrooke	330
Figure 24 : Le curling : mentions dans deux quotidiens, l'un francophone, l'autre anglophone (Région de Montréal)	332
Figure 25 : Le curling : mentions dans deux quotidiens, l'un francophone, l'autre anglophone (Région de Québec)	333
Figure 26 : La raquette : mentions dans deux quotidiens, l'un francophone, l'autre anglophone (Région de Québec)	334
Figure 27 : La raquette : mentions dans deux quotidiens, l'un francophone, l'autre anglophone (Région de Montréal)	334
Figure 28 : Participation au curling selon le groupe ethnique (1919-1938)	336
Figure 29 : Banquet commémoratif des 50 ans du club Heather (1937)	354
Figure 30 : Croissance du nombre de clubs féminins (1919-1959)	358
Figure 31 : Évolution des mentions journalistiques en matière de sports d'hiver (1940-1970)	409
Figure 32 : Organigramme du curling en 1959	556

GLOSSAIRE DES TERMES ET PRINCIPALES ABRÉVIATIONS

Illustration d'une piste de curling



Glossaire des termes¹

Bonspiel : tournoi de curling

Bout : terme familier pour décrire une manche de jeu qui consiste à lancer les 16 pierres et conduit à un résultat provisoire.

Brier : Championnat canadien masculin

Curleur, curleuse : participant, participante à un match de curling. Il, elle peut se retrouver à la position de *lead*, *second*, *troisième* ou *skip*.

Championnat en double : confrontation où quatre équipes de quatre joueurs s'opposent, chaque club étant représenté par deux équipes. Le club vainqueur est celui dont le pointage cumulé des deux équipes est le plus élevé.

Championnat en simple : confrontation qui oppose strictement deux équipes de quatre joueurs.

¹ Pierre Dallaire, *Lexique des termes de curling*, 1986, 88 p.

Durée d'un match : ensemble variable de bouts constituant le match.

Effet intérieur (*in-turn*) : effet de rotation de la pierre sur elle-même communiqué par le rapprochement du coude du lanceur vers son propre corps.

Effet extérieur (*out-turn*) : effet de rotation de la pierre sur elle-même communiqué par l'éloignement du coude du lanceur de son propre corps.

Hack : bloc de départ placé près de la ligne arrière de la piste où le joueur prend appui pour lancer (voir illustration).

Ligne de jeu (*hog line*) : ligne transversale à la piste située à 33 pieds du *hack*. Elle détermine le point où un lanceur doit laisser la pierre quitter sa main (voir illustration).

Lead : joueur qui lance les deux premières pierres de l'équipe.

Maison : ensemble des cercles que l'on retrouve à chaque extrémité de la piste.

Pebble : fines gouttelettes d'eau que l'on dépose sur la glace afin d'en modifier le fini (pitons).

Piste : voir illustration

Point Game : forme de jeu individuel plutôt ancienne qui consiste à accumuler des points par une série d'épreuves d'habiletés telles que sortir une pierre de la maison et faire glisser la sienne au centre de celle-ci.

Skip : capitaine de l'équipe qui dirige le jeu et lance les deux dernières pierres de son équipe.

Principales abréviations

ACPQ : Association des curlers de la province de Québec

DCA : Dominion Curling Association

LCA : Ladies Curling Association

MAAA : Montreal Amateur Athletic Association

PQCA : Province of Quebec Curlers Association

PQLCA : Province of Quebec Ladies Curling Association

QLCA : Quebec Ladies Curling Association

RCCC : Royal Caledonian Curling Club

INTRODUCTION

*Homo sum : humani nihil a me alienum puto*¹.
Térence

Cette thèse a pour objet le sport. Sans chercher à déconcerter au premier abord, ces travaux qui doivent nous conduire à l'écriture d'une histoire sociale du curling procèdent de l'objet sport. Suivant en cela la recommandation de Bourdieu, il devient essentiel à tout théoricien des sciences humaines de bien maîtriser au préalable l'histoire du champ à l'intérieur duquel il s'investit car « chaque acte de jeu porte en lui-même tout son passé, tout son historique² ».

Au-delà de la sphère de l'éducation physique et des sciences de l'activité physique, l'intérêt manifesté envers le sport s'est étendu à des sociologues, historiens, et anthropologues parmi les plus importants de la seconde moitié du XX^e siècle. Ne citons que les noms de Bourdieu, Chartier, Elias, Dunning et Hobsbawm. Le sport, préoccupation somme toute secondaire, aura séduit et capté l'attention d'une élite intellectuelle des sciences humaines. Il devient « un observatoire privilégié des

¹ Je suis homme : rien de ce qui est humain ne m'est étranger. Térence, *Héautontimoroumenos*, I, 1.

² Le jeu décrit ici les rapports qu'établissent entre eux les acteurs sous un modèle de dominant-dominé. Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1980, p. 173. (268 p.)

évolutions de longue durée de la société occidentale³ ». Eric Dunning le voit comme « la religion séculière de notre époque de plus en plus séculière⁴ ». De son côté, Hobsbawm⁵ souligne que parmi l'ensemble des pratiques sociales qui vont émerger à la fin du XIX^e siècle, le sport en devient la manifestation la plus éclatante. Ainsi, les sciences du sport revendiquent maintenant le statut d'un objet scientifique, distinct et pleinement légitime. Enfin, au terme de cette brève présentation, c'est Elias qui, dans le chapitre introductif de l'ouvrage *La Violence maîtrisée*, écrit : « Nous avons conscience que la connaissance du sport est la clé de la connaissance de la société⁶. »

Si l'on ne peut prétendre à une connaissance pleine et entière de la société sans se préoccuper du sport, il faut admettre qu'il est impossible d'étudier le sport sans s'intéresser à la société. La question primordiale du sport comme élément de la culture, comme porteur de signification doit être posée. Et les données historiques semblent le démontrer, le sport est intimement lié à l'évolution de la société et de la culture⁷. Il est un produit de la culture mais force est d'admettre qu'il devient de plus en plus à notre époque un générateur de culture exerçant à la marge son effet propre. Il participe à la transformation de la société. Malgré l'autonomie de sa forme, le sport

³ Roger Chartier, « Le sport ou la libération contrôlée des émotions », Norbert Elias et Eric Dunning, dir., *Sport et civilisation, la violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994, p. 24. (p. 7-24)

⁴ Eric Dunning, « La dynamique du sport moderne: la recherche de la performance et la valeur sociale du sport », Norbert Elias et Eric Dunning, dir., *Sport et civilisation, la violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994, p. 306. (p. 280-307)

⁵ Eric Hobsbawm, « Mass-Producing Traditions: Europe, 1870-1914 », E. Hobsbawm et Terence Hill, dir., *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984, p. 298. (320 p.)

⁶ Norbert Elias, « Introduction », Norbert Elias et Eric Dunning, dir., *Sport et civilisation, la violence maîtrisée*, Fayard, 1994, p. 25. (p. 25-82)

⁷ « Recent research on behavioural patterns and social configurations in sports shows that important relations exist between the games of a people and their social structures, form of co-operation and conflict solution, concepts of social space and time, and so on. » Henning Eichberg, « Olympic Sport, Neo-colonialism and Alternatives », John Bale et Chris Philo, dir., *Body Cultures, Essays on Sport, Space and Identity*, New York, Routledge, 1998, p. 101. (p. 100-110)

s'inscrit dans la mouvance d'un vaste système économique, social et culturel qui l'interpénètre. Le sport est un phénomène de culture. « Il reflète les valeurs, les tendances d'une certaine culture et agit corrélativement sur elle⁸. » « Le sport est à la fois produit de culture et producteur de culture⁹. » Selon une perspective historique, nous sommes donc conviés à mettre en ordre ces faisceaux d'influences. Il nous faut donc appréhender l'évolution du phénomène sportif, la réalité changeante, les transformations, les mutations avec comme finalité ultime, l'établissement de rapports fructueux à la société prise dans sa globalité.

Cependant, comme toute activité humaine la réalité sportive est à multiples facettes. Elle offre à l'observateur des sciences humaines un vaste champ presque déconcertant de possibilités d'étude. À partir de quel point de vue entendons-nous observer cette réalité ? Nous avons fait le choix de l'aborder sous l'angle de la sociabilité et des formes de socialisation. Le concept de sociabilité devient une clef de voûte à la compréhension de l'objet sport et des mécanismes socioculturels qui le sous-tendent, une contribution parmi tant d'autres à l'édification d'une histoire des mœurs et de la civilisation dans le contexte québécois.

Notre façon d'approcher le concept de sociabilité permet de saisir la réalité sportive par l'intermédiaire de la vie associative formelle : l'émergence des formes et des structures, leur emboîtement dans le temps et dans l'espace, leur évolution, la

⁸ Jacques Ulmann, *De la gymnastique aux sports modernes*, Paris, J. Vrin, 1971, p. 340. (501 p.)

⁹ Donald Guay, *La culture sportive*, Presses universitaires de France, Paris, 1993, p. 121. (125 p.)

formation ou la disparition successives des clubs sous le poids des événements en milieux urbain, semi-urbain et même rural. L'histoire de la vie associative d'un sport, c'est encore la reconnaissance des principaux acteurs selon les classifications observées : l'ethnie, la classe sociale, le genre. Mais ce sont aussi les représentations et les discours qu'évoquent pour les uns et les autres, ces regroupements. Enfin, la sociabilité ne peut se détacher d'un contexte global où nous devons soupeser un ensemble de facteurs exogènes qui contribuent à l'expansion ou la régression de cette vie associative. Le rapport au reste de la société et aux pouvoirs institués que sont l'Église ou l'État s'inscrit, à ce titre, sous cette rubrique de sociabilité.

Tout en portant une attention à l'état préliminaire de nos préoccupations, nous voudrions encore justifier ce choix de nous intéresser à un sport plutôt qu'à l'ensemble des sports; et pour quelles raisons ce sport devrait-il être le curling ? À l'intérieur de la mosaïque sportive, nous croyons que le curling se distingue d'abord et avant tout sous l'angle de la sociabilité et des relations interpersonnelles et qu'à cet égard, il a valeur d'exemplarité. En sa nature intrinsèque, on lui reconnaîtra tous les attributs d'un sport « moderne » et ce, dès son apparition en Amérique du Nord. S'il porte encore l'épithète de sport « étranger » pour ne pas dire « étrange » aux yeux de la communauté québécoise francophone, il possède tout de même cette inscription de longue durée, cette persistance dans le temps. Dans quelques années¹⁰, nous commémorerons le deuxième centenaire de la naissance officielle d'un premier club à

¹⁰ L'année 2007 marquera le bicentenaire de la naissance du Royal Montreal Curling Club.

Montréal. Le curling est le premier sport d'hiver à naître en Amérique du Nord. À juste titre, l'historiographie l'a reconnu avec une rare unanimité.

Avant même d'évoquer directement le thème sportif dans un premier chapitre, qu'il nous soit permis maintenant de jeter un bref regard sur le plan épistémologique en tâchant de reconnaître le territoire de l'histoire et d'établir son rapport aux autres sciences humaines, en l'occurrence, l'anthropologie et la sociologie.

Écrire une histoire sociale du curling

De cette intention, nous dirons maintenant quelques mots. Ce ne sera pas l'unique réflexion épistémologique de ce chantier mais à tout le moins, une première assise. Si nous avons retenu l'épithète de sociale, c'est en fait avec le souci premier d'être compris du lecteur. En nous inscrivant bien humblement dans une démarche analogue à celle des fondateurs¹¹ de l'École des Annales, nous cherchions l'expression commode. Appliqué au domaine de l'histoire, le mot social conserve à la fois un caractère un peu vague mais combien englobant. À proprement parler, il n'attise pas la controverse puisqu'il « n'y a pas d'histoire économique et sociale. Il y a l'histoire tout court dans son unité¹² ». Nous aurions pu écrire à la place, histoire nouvelle, totale, plurielle, ou affirmer simplement que « toute forme d'histoire

¹¹ Nous faisons référence à ce défi qui consista pour eux à trouver un titre passe-partout à leur publication.

¹² Lucien Febvre, *Combats pour l'histoire*, Paris, Librairie Armand Collin, 2^e Édition, 1965, p. 20. (457 p.)

nouvelle est une tentative d'histoire totale¹³ », une tentative certes puisque, entre la conception et la réalisation, il existera toujours un infranchissable fossé. Tout de même, c'est la visée que nous poursuivons : une histoire qui se donne pour horizon l'ensemble de la société selon des modèles globalisants, en somme, une histoire qui construit ses totalités.

Avant de nous engager plus à fond dans un travail de recherche historique, il faut encore reconnaître et apprécier l'histoire dans son territoire intellectuel et scientifique et établir son rapport aux autres sciences. Si la revendication de la science historique consiste en ce que « tout phénomène de l'activité humaine soit étudié et mis en pratique en tenant compte des conditions historiques dans lequel il existe ou a existé¹⁴ », si la science historique se résume encore à la science du changement et de l'explication du changement, si son matériau fondamental demeure le temps et que la chronologie comme auxiliaire de l'histoire en assume le fil conducteur, nous pouvons raisonnablement affirmer qu'elle possède une délimitation. Toutefois, comme la nouvelle histoire a contribué à élargir le territoire, l'interface avec les autres sciences est devenue le lieu d'une perpétuelle négociation. L'histoire que nous entendons construire est résolument ouverte sur les autres sciences sociales; c'est le « bon terreau de l'interdisciplinarité¹⁵ ». C'est en fait le dessein d'une science historique qui n'érige pas de barrières entre les différents points de vue, une histoire qui ne mutile ni ne compartimente la vie des sociétés. Enfin, reprenant les mots de

¹³ Jacques Le Goff, « L'Histoire nouvelle », Jacques Le Goff, dir., *La nouvelle histoire*, Paris, Éditions Complexe, 1988, p. 38. (p. 35-75)

¹⁴ Jacques Le Goff, *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1988, p. 349. (409 p.)

¹⁵ Jacques Le Goff, « Préface à la nouvelle édition », Jacques Le Goff, dir., *La nouvelle histoire*, Paris, Éditions Complexe, 1988, p. 15. (p. 9-22)

Lucien Febvre, l'idée est simplement de « concentrer en faisceau la lumière de plusieurs sciences¹⁶ ». L'histoire du curling sera donc étudiée et présentée comme le tout d'un objet, au-delà de toute spécialisation.

Quelles sont les autres sciences avec lesquelles nous souhaitons nouer le dialogue ? Ouverte sur l'ensemble des sciences sociales, l'histoire aura trouvé une interlocutrice privilégiée avec l'anthropologie. Ce lien s'est traduit par l'apparition d'une science composite, l'anthropologie historique, « ce substitut dilaté de l'histoire¹⁷ ». André Burguière la définit comme « une histoire des habitudes : habitudes physiques, gestuelles, alimentaires, affectives, habitudes mentales¹⁸ ». En fait, « ces comportements les moins argumentés d'une société¹⁹ » reflètent tout un système de représentation du monde. L'auteur ajoute que c'est dans l'étude de l'univers mental que l'anthropologie historique poursuit les recherches les plus fécondes. Nous sommes ainsi conviés à l'étude des systèmes de représentations collectives qui s'inscrivent à leur tour dans l'aventure de l'histoire des mentalités. L'intérêt sur le plan historiographique étant, comme le souligne Vovelle, « de comprendre au-delà des conditionnements et des rapports qui régissent la vie des hommes, l'image qu'ils s'en font²⁰ ». Bref, sans posséder un domaine propre, l'anthropologie historique s'apparente davantage à une démarche habile qui sait interroger et même contourner la société sur ce qu'elle déclare d'elle-même dans le

¹⁶ Lucien Febvre, *op. cit.*, p. 14.

¹⁷ Jacques Le Goff, « L'Histoire nouvelle », Jacques Le Goff, dir., *La nouvelle histoire*, Paris, Éditions Complexe, 1988, p. 37. (p. 35-75)

¹⁸ André Burguière, « L'anthropologie historique », Jacques Le Goff, dir., *La nouvelle histoire*, Paris, Éditions Complexe, 1988, p. 137-165. (334 p.)

¹⁹ André Burguière, *op. cit.*, p. 159.

²⁰ Michel Vovelle, « Histoire et représentations », Jean-Claude Ruano-Borbalan, dir., *L'histoire aujourd'hui*, Auxerre, Éditions Sciences Humaines, 1999, p. 46. (p. 45-49).

but de mieux la comprendre. Elle part de l'idée d'un mouvement, d'un changement. À la même enseigne que les autres techniques associées au corps tels l'alimentation, le vêtement, la sexualité, le sport peut être compris comme une filière valable du changement. Par l'intermédiaire d'une démarche plurielle qui scrute à la fois les dimensions sociale, économique et culturelle, l'anthropologie historique permet de rendre compte de ces croisements.

Cette démarche conjointe avec l'anthropologie ne ternit en rien le rapport privilégié que nous nous proposons de lier avec la sociologie²¹. À l'origine de l'École des Annales, l'influence de la sociologie durkheimienne est indéniable. Mais ce rapprochement initial va rapidement s'effriter avec une sociologie qui oscille entre un discours dogmatique, philosophique, abstrait et des méthodes très empiriques. L'histoire nouvelle n'a donc pas trouvé un dialogue fécond avec cette école de pensée en sociologie. Cependant, sur son propre terrain, la sociologie a vu émerger plus d'une conception de l'objet sociologique. Avec en tête de liste, Weber et Simmel²², l'école allemande part du principe d'une sociologie qui doit remonter aux actions des individus dans la situation qu'est la leur. Comme Raymond Boudon²³ l'a noté, la

²¹ L'objectif n'est pas ici de faire la synthèse des rapports conflictuels entretenus par les sociologues et les historiens sur près de deux siècles. Les « démêlés de ce vieux couple » ne nous offrent pas un intérêt particulier. Nous croyons tout de même utile d'apporter cette précision puisque cette recherche va emprunter à la sociologie un bagage important sur le plan conceptuel. Il en sera abondamment question dans un chapitre subséquent. Jean-Claude Ruano-Borbalan, « Histoire et sociologie : les démêlés d'un vieux couple », Jean-Claude Ruano-Borbalan, dir., *L'histoire aujourd'hui*, Auxerre, Éditions Sciences Humaines, 1999, p. 441-446. (473 p.)

²² Patrick Watier nous rappelle que ces penseurs de la sociologie moderne possèdent, sur bien des points essentiels, une vision analogue ou du moins très semblable. Les notions d'activité sociale de Weber et d'actions réciproques de Simmel sont à mettre en rapport. Simmel a mérité le qualificatif de pionnier de la sociologie de l'action. La filiation de Simmel à Weber est à mettre en évidence. Patrick Watier, « Formes de socialisation et éthique de la sociabilité », *Revue du M.A.U.S.S. semestrielle*, 11, 1998, p. 263-279.

²³ Raymond Boudon, « Simmel (Georg) 1858-1918 », *Encyclopaedia Universalis*, p. 28.

sociologie de Simmel tourne résolument le dos à l'École de Durkheim. Si la sociologie durkheimienne ne pouvait accompagner très longtemps le courant de l'histoire nouvelle, la sociologie de Simmel réanimée par une série d'ouvrages récents, y trouve ses points d'ancrage. D'ailleurs, Simmel s'est livré au cours de son existence à l'analyse et la critique de la science historique; la logique de l'histoire implique une activité où le sujet élabore le donné à partir de formes, de modèles. L'esprit a toute liberté puisqu'il organise à sa manière l'expérience historique. Strictement sur le plan méthodologique, l'utilisation du modèle – dont la double propriété est de s'appliquer à différents contextes dans le temps et dans l'espace et être de valeur universelle – rejoint davantage le courant de l'histoire sociale.

Le ralliement à la sociologie simmélienne permet encore de clarifier les rapports qui peuvent nous lier à la psychologie. D'une part, en admettant que l'action des êtres humains se constitue à partir d'enchaînements psychiques, de motivations, Simmel établit d'abord le territoire de la psychologie. D'autre part, la sociologie ne cherche pas à expliquer de façon exhaustive un acte individuel. Elle se concentre plutôt sur l'action réciproque des individus qui s'incarne dans des formes sociales particulières. Ce dialogue plutôt fructueux de la psychologie et de la psychologie sociale n'a pas signifié un rapprochement particulier avec l'histoire. Au contraire, il n'a fait « qu'aggraver les ignorances en psychologie et en histoire²⁴ ». Comme l'histoire de la psychologie collective a abouti au concept de mentalité et que la psychologie n'a pas fait grand cas des mentalités pendant que l'histoire s'y sentait de

²⁴ Jacques Le Goff, « Préface à la nouvelle édition », Jacques Le Goff, dir., *La nouvelle histoire*, Paris, Éditions Complexe, 1988, p. 12. (p. 9-22)

plain-pied, le fossé entre histoire et psychologie a continué de se creuser. Sans minimiser l'importance de ce dialogue entre la psychologie et la psychologie sociale, laissons à Pierre Bourdieu le soin de conclure sur cette question :

La science sociale n'a pas cessé de trébucher sur le problème de l'individu et de la société. En réalité, les divisions de la science sociale en psychologie, psychologie sociale et sociologie se sont, selon moi, constituées autour d'une erreur initiale de définition. L'évidence de l'individuation biologique empêche de voir que la société existe sous deux formes inséparables : d'un côté les institutions qui peuvent revêtir la forme de choses physiques, monuments, livres, instruments, etc.; de l'autre les dispositions acquises, les manières durables d'être ou de faire qui s'incarnent dans des corps [et que j'appelle des *habitus*]. Le corps socialisé [ce que l'on appelle l'individu ou la personne] ne s'oppose pas à la société : il est une de ses formes d'existence²⁵.

Ce premier regard épistémologique vient situer à quels grands courants des sciences humaines nous prévoyons nous rattacher. Tout en cherchant à éviter le piège du résumé simpliste, permettez-nous toutefois de souligner que notre ambition réside dans l'écriture d'une histoire totale selon une démarche proche de l'anthropologie, démarche qui emprunte à la sociologie de l'action, ses concepts utiles. De cette manière, nous croyons être en mesure de rejoindre la pensée et l'idéal de Fernand Braudel, qui, non sans déconcerter, affirmait : « Au fond, il n'y a qu'une histoire valable, la bonne²⁶. »

La véritable naissance du sport

Au cours du XX^e siècle, nombreuses sont les études en sport qui se sont fondées sur une généalogie de la longue durée. Selon Clément²⁷, certaines approches de type anthropologique ont privilégié la thèse de la permanence, de la continuité en reconnaissant dans le jeu et dans certaines de ses dispositions originelles, la nature du

²⁵ Pierre Bourdieu, *op. cit.*, p. 29.

²⁶ Propos rapportés par Le Goff. Jacques Le Goff, *op. cit.*, p. 15.

²⁷ Jean-Paul Clément, Jacques Defrance, Christian Pociello, *Sport et pouvoirs au XX^e siècle*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1994, p. 14. (204 p.)

sport moderne. De cette façon, les sociétés primitives auraient consacré une partie de leur temps et de leurs énergies à des pratiques corporelles de nature ludique. Ainsi, l'être humain possédait-il les dispositions psychologiques de l'*homo ludens*²⁸. Tenant de cette thèse, Bernard Jeu²⁹ a identifié un certain nombre de mythes et de symboles concomitants à tous les jeux d'exercice et encore présents dans les sports actuels.

Loin de n'être qu'une croyance récente, cette idée d'un sport millénaire a trouvé preneur auprès d'une aristocratie anglaise et ce, dès la fin du XVIII^e siècle. « L'attrait que, de tous temps, l'Antiquité grecque a exercé sur les humanistes et les éducateurs est sans doute pour beaucoup dans la recherche persévérante de l'origine de nos sports actuels dans l'éternelle Olympie³⁰. » À la naissance du sport « moderne », une certaine élite éprouve le besoin d'établir un lien à l'Antiquité grecque classique, d'inventer en somme, la tradition³¹ afin d'inculquer les valeurs de l'éducation et de la civilisation classique. Ce courant de pensée fera son chemin au cours du XIX^e siècle tant et si bien que De Coubertin s'en réclamera en rénovant à l'instar de « ses illustres devanciers³² » les Jeux Olympiques de la fin de ce siècle.

²⁸ Johan Huizinga, *Homo ludens, essai sur la fonction sociale du jeu*, Paris Gallimard, 1951, 350 p.

²⁹ « L'idée qui soutient toute la démonstration est celle d'une société ludique au sein de la société globale et entretenant avec elle des rapports complexes et contradictoires. » Bernard Jeu, *Analyse du sport*, Paris, Presses universitaires de France, 1987, p. 9. (190 p.)

³⁰ Christian Pociello, *Sports et société*, Paris, Vigot, 1981, p. 33. (377 p.)

³¹ Eric Hobsbawm et Terence Hill, *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984, 320 p. La tradition inventée représente un ensemble de pratiques régies à l'aide de règles tacitement acceptées selon une symbolique et un rituel particulier avec comme but d'inculquer des valeurs et des façons de se comporter dans un processus répétitif tout en impliquant nécessairement une continuité avec le passé. Bien que dans la tradition inventée il y ait une référence au passé, il faut reconnaître que dans plusieurs cas cette référence est plutôt fabriquée, factice.

³² Ces mots sont les termes mêmes utilisés par de Coubertin.

Cette vision des origines du sport est devenue par la suite, comme le souligne Guay, « une interprétation mondialement partagée³³ ». C'est une pensée dominante en France, en Allemagne, aux États-Unis, en Angleterre et au Canada, bref, dans un ensemble de pays industrialisés qui adhèrent à l'idéologie olympique. L'illusion a pu s'installer que le sport naît à Olympie en 776 avant notre ère avec la tenue de la première olympiade. « La recherche d'un événement primordial est bien caractéristique de la construction des mythes³⁴. » L'étude des processus de construction des formes sociales nous dicte la prudence dans la recherche d'un inventeur ou d'un premier commencement absolu. De surcroît, on ne peut véritablement échapper au piège de l'anachronisme quand on projette sur le passé une réalité toute contemporaine, quand on associe en l'occurrence les pratiques corporelles helléniques fondées sur une axiologie particulière, théologique, à une activité spécifique, le sport appuyé sur des valeurs distinctes qui naissent en conjonction avec l'industrialisation. Par ailleurs, l'interprétation des origines grecques du sport n'a pas trouvé le même écho, la même unanimité auprès d'une élite savante du sport, une remise en question de la part d'un groupe éclairé de théoriciens des sciences humaines de divers pays, une rupture avec le discours dominant entretenu sur les origines du sport. À ce propos, les analyses partagées à quelques nuances près par des sociologues et historiens réputés³⁵ appréhendent le sport comme

³³ Donald Guay, « La conquête du sport. Le sport et la société québécoise au XIX^e siècle », Outremont, Lanctôt Éditeur, 1997, p. 30. (244 p.)

³⁴ Donald Guay, *op. cit.*, p. 38.

³⁵ Pour ne citer que quelques-uns : Hobsbawm, Elias, Dunning en Angleterre, Bourdieu, Chartier, Pociello, Ulmann, Parlebas en France, Eichberg au Danemark, Guttmann aux États-Unis, et plus près de nous, Gruneau et Guay au Canada.

un modèle inédit et en postulent la naissance approximative en Angleterre à la fin du XVIII^e siècle.

Sans refaire ici ce long débat, nous voulons succinctement lever l'hypothèque de cet anachronisme qui assimile le sport contemporain à des pratiques anciennes comme à la Renaissance, au Moyen Âge et même à l'Antiquité. Dans les affrontements auxquels les Grecs se livraient à Olympie, la répulsion envers la violence était inexistante et l'aristocratie grecque, loin de démontrer une sensibilité particulière à son égard, encourage la participation dans ces fêtes qui sont d'abord religieuses. « Assimiler des cérémonies religieuses des Grecs anciens à des pratiques sportives, c'est confondre une problématique religieuse avec une problématique du loisir propre à l'Occident moderne³⁶. » Si Olympie n'est pas le point de départ, les jeux traditionnels des XVI^e et XVII^e siècles ne pouvaient-ils pas constituer une forme sportive initiale ? Une lente mais réelle correction des manifestations de violence s'instaure à cette période. Dans les cercles de la haute société, les normes sociales deviennent plus modérées et la sensibilité à l'égard de la violence va en s'accroissant. D'une activité reposant sur une éthique guerrière, les jeux vont ainsi évoluer vers une pratique de plus en plus « civilisée³⁷ ». Les affrontements physiques ludiques des XVII^e et XVIII^e siècles vont ainsi tracer la voie d'une pratique singulièrement nouvelle, le sport, fruit de l'évolution des codes de comportement et de sensibilité à l'égard de la violence. Selon Elias, c'est le dispositif psychologique de la libération

³⁶ Donald Guay, *op. cit.*, p. 36.

³⁷ Le terme civilité apparaît au XVI^e siècle. Le verbe civiliser suivra un peu plus tard. Norbert Elias, « Introduction », Norbert Elias et Eric Dunning, dir., *Sport et civilisation, la violence maîtrisée*, Fayard, 1994, p. 25-82.

contrôlée des émotions (*controlled decontrolling of emotions*) qui permet enfin de rendre compte du sport à titre de réalité irréductible à toutes les autres. Par l'intermédiaire du sport, l'individu ressent les émotions, l'excitation d'un combat, d'une lutte mimétique, le simulacre d'un affrontement violent ou guerrier. En sport, ce relâchement premier du contrôle n'a d'existence possible que s'il s'accompagne d'une conscience forte et répandue de l'autocontrainte. « L'apprentissage de l'autocontrôle est un universel humain³⁸. » De plus, le sport affirme d'abord et avant tout sa différence par l'élaboration de codes et de règles qui viennent normaliser, uniformiser, rendent universelles les pratiques. « Le sport moderne trouve la formulation la plus explicite de son autonomie dans l'élaboration des codifications qui norment sa pratique³⁹. »

Le sport, objet d'une définition

L'étude approfondie des spécificités d'un sport tel le curling ne peut s'opérer sans une réflexion préalable sur la nature du sport et l'établissement de ses traits distinctifs. Habitué que nous sommes à la très grande rigueur intellectuelle d'un Christian Pociello, il nous semble qu'il abdique un peu facilement quand il offre en sous-titre à la rubrique sport de l'*Encyclopaedia Universalis*, « une définition introuvable pour un objet paradoxal⁴⁰ ». Même s'il faut admettre la complexité de la

³⁸ Norbert Elias, « Introduction », Norbert Elias et Eric Dunning, dir., *Sport et civilisation, la violence maîtrisée*, Fayard, 1994, p. 58.

³⁹ Roger Chartier, *op. cit.*, p. 16.

⁴⁰ « Dans la multiplicité de ses formes et la variété de ses fonctions, le sport échappe à une définition univoque parce qu'il fait l'objet d'un processus incessant de légitimation sociale recouvrant d'importants enjeux sociaux et institutionnels, et parce qu'il est toujours investi d'une forte charge

forme sportive qui depuis sa naissance récente au XIX^e siècle a engendré une multitude d'activités, il n'est pas interdit de se livrer à l'exercice de la constitution de ses éléments distinctifs.

Dans son tout récent lexique de « praxéologie » motrice, Pierre Parlebas identifie trois critères : une situation motrice, une compétition réglée et l'institution⁴¹. Ces traits pertinents pourraient fort bien s'agencer avec les six attributs de Guay⁴². À l'aide d'indicateurs puisés dans la réalité, Guay retient six déterminants qui viennent spécifier le sport. La sélection de ces dimensions est fondée sur la stabilité de leurs occurrences. Ces dimensions sont l'activité physique, la compétition, l'amusement, l'enjeu, les règles, l'esprit sportif. Ces tentatives récentes de définition peuvent encore s'arrimer à la réflexion antérieure de Michel Bouet. Dans un ouvrage phare du XX^e siècle, Michel Bouet⁴³ a livré l'essentiel de sa pensée sur le sujet. Récemment encore, il a procédé à une mise à jour⁴⁴ sans surprise de sa définition initiale : l'engagement plus ou moins intense du corps, l'action motrice, l'affrontement volontaire d'obstacles ou de difficultés, définis ou non dans le cadre de règlements, la recherche de l'amélioration des performances, la compétition sont les principaux éléments de cette conception du sport. Au même titre que Guay, Parlebas insiste sur la présence combinée, nécessaire d'un ensemble de critères, la mise en relation constante avec les autres dimensions du concept afin d'atteindre toute la puissance

normative qui fait de lui un objet culturel ambigu. » Christian Pociello, « une définition introuvable pour un objet paradoxal », *Encyclopaedia Universalis*, 1995, Corpus 21, p. 513.

⁴¹ Pierre Parlebas, *Jeux, Sports et Sociétés, lexique de praxéologie motrice*, Paris, INSEP, 1999, p. 361. (469 p.)

⁴² Donald Guay, *La culture sportive*, Paris, Presses universitaires de France, 1993, 124 p.

⁴³ Michel Bouet, *Signification du sport*, Paris, Éditions Universitaires, 1968, 671 p.

⁴⁴ Bouet, Michel, *Questions de sportologie*, Montréal, L'Harmattan, 1998, 237 p.

évocatrice. Nous adhérons à ce point de vue et sans chercher à faire l'économie des attributs⁴⁵, notre conception du sport nous amène à identifier deux dimensions : la présence d'une activité où le mouvement joue un rôle significatif et la compétition. En raison de sa complexité, nous n'insistons que sur le second critère. Michel Bouet en reconnaît toute l'importance : la compétition est « la forme spécifique du rapport interhumain dans le sport; le sport est à comprendre dans la perspective de la compétition⁴⁶ ».

Amorçons l'examen de la compétition sportive en nous interrogeant sur la nature du conflit qui s'y déroule habituellement. Nous procéderons par analogie à partir du droit, nous inspirant en cela des travaux de Georg Simmel⁴⁷. Le litige judiciaire traduit la coexistence du principe de conflit et celui de l'union. Cette forme exprime un dualisme parfait alors qu'il faut s'unir d'abord en acceptant mutuellement d'être soumis à des règles et à des normes avant de se combattre. À l'intérieur de ce cadre, les opposants ne peuvent se détourner de la lutte en raison de facteurs extérieurs ou personnels. Ce processus d'unification n'a aucune part dans la motivation de l'entreprise qui est expressément le conflit, l'affrontement. Paradoxalement, sans l'idée de s'unir, l'affrontement ne pourrait pas naître. Le processus d'unification fournit la technique sans laquelle le conflit serait impossible. « Le conflit juridique est le conflit par excellence dans la mesure où il n'y entre rien

⁴⁵ Peu de définitions se limitent à deux éléments. Georges Vigarello a écrit : « le mot sportif retient alors simplement la notion d'affrontement physique : la compétition et le corps ». Georges Vigarello, *Une histoire culturelle du sport*, Laffont, Paris, 1988, p. 45. (204 p.)

⁴⁶ Michel Bouet, *Signification du sport*, Paris, Éditions Universitaires, 1968, p. 45. (671 p.)

⁴⁷ Georg Simmel, *Sociologie, Étude sur les formes de socialisation*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, 756 p.

qui n'aurait aussi sa place dans le conflit en tant que tel et qui ne servirait pas ses fins⁴⁸. » Il se réalise ainsi à un niveau d'objectivité et de pureté élevé.

Appliquée à la réalité de la compétition sportive, cette coexistence du conflit et de l'union s'est traduite par des expressions tels coopération-antagonisme⁴⁹ ou « l'avec-contre⁵⁰ ». Pour Michel Bouet, ce rapport à autrui s'élabore à partir d'un engagement réciproque : « la victoire est l'œuvre commune d'un gagnant et d'un perdant⁵¹ ». La compétition, la confrontation nécessitent entre les adversaires une forme de coopération réglée. Selon Parlebas, « la coopération n'est qu'un sous-produit de l'opposition⁵² ». Le sport majore la relation d'antagonisme et favorise la manifestation de domination. Dans la logique sportive, il faut en arriver à établir le vainqueur et le vaincu.

Pour ce faire, au même titre que la forme juridique, la compétition sportive baigne dans un cadre normatif strict. Rappelons-le, c'est l'unique point de partage entre les belligérants; la compétition est réglée, codifiée, appuyée sur une éthique. La loyauté envers les règles et la recherche d'une équité sont les piliers de cette éthique. D'une part, la loyauté constitue un thème central associé à l'éthique sportive. La fidélité aux règles et aux prescriptions d'un sport ne signifie pas qu'il ne puisse y avoir désordre ou déviance mais, en accord avec les valeurs de la société, l'éthique

⁴⁸ Georg Simmel, *op. cit.*, p. 283.

⁴⁹ Donald Guay, *op. cit.*, p. 37.

⁵⁰ Michel Bouet, *op. cit.*, p. 52.

⁵¹ Michel Bouet, *op. cit.*, p. 56.

⁵² Pierre Parlebas, « La sociabilité de l'antagonisme dans le sport », P. Arnaud et J. Camy, dir., *La naissance du Mouvement Sportif Associatif en France*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1986, p. 144. (p. 127-146)

sportive et le code moral qui en découle, contribuent au respect et à l'observance des règles. D'autre part, la compétition ne devient véritablement équitable qu'à ce moment précis où elle met en présence des adversaires de force égale. En faisant ressortir cette particularité, Guay⁵³ apporte à la définition du sport un élément original qui permet de mieux distinguer le sport dans sa dimension éthique. À tous les échelons de la pyramide sportive institutionnelle, l'impératif d'équité doit être rencontré. Parce qu'il très circonscrit et soumis à des normes strictes, l'affrontement revêt alors un caractère absolu, extrême, définitif. Le désir de vaincre, troisième pilier de l'esprit sportif selon la définition de Guay, n'est en fait que le corollaire de cette dynamique sportive où chaque concurrent cherche à atteindre le but en étant premier. Paradoxalement, cette quête presque obsessionnelle de la victoire, condition nécessaire de toute joute sportive, s'accompagne du respect des interdits contraignants. L'excitation engendrée par la libération des pulsions et des affects n'autorise pas la mise au rancart d'un contrôle sur soi-même.

Cette mise en parallèle d'un certain formalisme juridique et sportif sous l'angle de la coexistence du conflit et de l'union trouve ici son point final. Il serait pertinent d'établir maintenant sa distinction avec la forme sportive. Quand des parties acceptent de se soumettre au processus judiciaire, elles le font avec la motivation, le sentiment de la protection de leurs droits vitaux. Une confrontation sur le plan juridique peut difficilement être qualifiée de partie de plaisir. C'est justement cette recherche consciente et plaisante du conflit, l'idée de vivre le conflit pour le conflit qui nous permet d'affirmer que le sport est une forme distincte. En effet, dans son

⁵³ Donald Guay, *op. cit.*, p. 64.

essence, le sport s'appuie sur la stricte motivation d'entrer en opposition, de se confronter avec la satisfaction d'établir le vainqueur. Qualifiée « d'antagonisme ludique⁵⁴ », cette forme trouve son achèvement le plus pur quand « le vainqueur ne remporte aucun prix extérieur au jeu lui-même⁵⁵ ».

Le sport représente donc à lui seul une forme unique, irréductible, distincte où les participants engagés physiquement s'unissent pour le plaisir de s'affronter par l'intermédiaire d'un jeu réglé, codifié selon des principes éthiques. En définissant le *fair-play* comme étant la « manière de jouer le jeu de ceux qui sont assez maîtres d'eux-mêmes pour ne pas se laisser prendre au jeu au point d'oublier qu'il s'agit d'un jeu⁵⁶ », Bourdieu fait ressortir l'importance essentielle d'une distance au rôle, l'idée d'une éthique au jeu, une perspective ludique toujours présente à l'esprit d'un sportif qu'il soit un professionnel ou un amateur du dimanche.

Au terme de notre réflexion, le curling est bien dans tout cela une activité physique motrice à caractère compétitif où les acteurs s'accordent sur un ensemble de règles et adoptent une façon de se comporter avant de s'affronter dans une lutte qui n'a de but désintéressé que la réalisation de l'excellence sportive. De tout temps, parce que l'enjeu strictement sportif du curling a été moins brouillé, moins contaminé par des enjeux d'une autre nature économique ou politique, ce sport représente une forme relativement idéale de la compétition, une illustration valide du conflit ludique.

⁵⁴ Pierre Parlebas, *op. cit.*, p. 141.

⁵⁵ Georg Simmel, *op. cit.*, p. 282.

⁵⁶ Pierre Bourdieu, *La distinction*, Éditions de Minuit, Paris, 1979, p. 237. (670 p.)

Les principales divisions de la recherche

Nous mettrons un terme à cette levée de rideau en présentant les principales divisions de notre recherche. Nos travaux se divisent en deux volets principaux. La première partie de la thèse, intitulée concepts et méthode comporte trois chapitres. Le chapitre premier accorde l'espace nécessaire à l'historiographie du sport au Canada. Le second chapitre situe le cadre théorique de l'étude, un modèle explicatif qui nous accompagnera tout au long des travaux. Ce chapitre se divise en deux parties : dans un premier temps, le lecteur est convié à faire connaissance avec le formalisme de Simmel atteignant ainsi le sommet de l'abstraction par une référence à la philosophie de Kant. À partir de ce niveau, nous progresserons vers l'utilisation du formalisme en sociologie, nous rapprochant ainsi du modèle simmélien des formes de socialisation. La seconde partie du chapitre permet d'approfondir la sociabilité en tant que forme particulière de socialisation.

Le chapitre III établit d'abord le rapport entre la sociabilité et la participation sportive dans une sorte de transition logique. Il présente ensuite les principales thématiques de recherche abordées au cours des chapitres suivants. Trois grandes catégories de questions vont mériter notre attention. Nous voulons d'abord mieux cerner les acteurs sociaux du curling, connaître les valeurs qui les animent, enfin, interpréter et rendre intelligible les phénomènes particuliers de nature sociale et culturelle par lesquels le sport du curling assure sa pérennité. Consacrée aux aspects méthodologiques, la dernière partie du chapitre présente et justifie le plan de

l'ouvrage selon un découpage chronologique sans oublier de faire état des principales sources disponibles.

Le second volet de cette thèse va nous permettre d'écrire l'histoire sociale du curling envisagée sous l'angle de la sociabilité et de la pérennité des formes sociales selon quatre grands intervalles de temps. Le chapitre IV traite du curling au moment où l'activité émerge. Cette période se situe entre les années 1807 et 1870. Au chapitre V, il est question de l'enracinement véritable du curling à travers une première affirmation du sport en général, soit de 1870 à 1920. Ces chapitres se construisent selon un plan similaire, mais le chapitre V approfondit la dimension de la composition sociale des clubs en regard de l'ethnie, de la classe sociale et du genre.

Le chapitre VI examine par la suite l'évolution du curling au cours des années 1920-1960. Sans se démarquer des précédents dans ses éléments de forme, il intègre une étude spécifique de la popularité du curling par le biais d'une comparaison avec d'autres sports en vogue à partir des journaux de l'époque. Tout porte à croire que le curling va connaître à ce moment-là un niveau de popularité insoupçonné. Enfin, le chapitre VII regroupe en une ultime période les années 1960-1980. Même si l'intervalle est bref, il interpelle en raison des transformations, des mutations qui imprègnent le tissu social des clubs de curling. La conclusion générale mettra le point final à ces travaux en faisant la synthèse de l'œuvre.

CHAPITRE I

UN SURVOL DE L'HISTORIOGRAPHIE DU SPORT AU QUÉBEC

L'historiographie du sport aura attendu le dernier tiers du XX^e siècle avant de nous livrer une série de travaux consistants sur l'histoire du sport, et ce, particulièrement au XIX^e siècle. Puisque Montréal et Québec ont été des villes-berceaux du sport au Canada, l'histoire québécoise du sport supportée par un nombre restreint de chercheurs, s'est enrichie des travaux d'autres historiens canadiens. À ce propos, il faut souligner la contribution exemplaire de Donald Guay¹ à l'accumulation et la synthèse des faits sportifs du XIX^e siècle. Par l'ampleur des travaux réalisés et le nombre de publications sur le sport, Guay s'est imposé comme un des premiers historiens du sport au Québec. Gilles Janson² a aussi apporté une contribution intéressante en examinant le sport montréalais de la fin du XIX^e siècle. Du côté canadien, nous retiendrons les noms de Ann Hall³ qui s'est penchée sur la présence féminine dans les sports, de Don Morrow⁴ et Bruce Kidd⁵ sans oublier Alan

¹ Le lecteur trouvera en bibliographie une synthèse des principaux ouvrages produits par cet auteur.

² Gilles Janson, *Emparons-nous du sport, les Canadiens français et le sport au XIX^e siècle*, Guérin Éditeur, Montréal, 1995, 239 p.

³ Ann Hall, *The Girl and the Game. A History of Women's Sport in Canada*, Peterborough, Broadview Press, 2002, 284 p.

⁴ Don Morrow et coll., *A Concise History of Sport in Canada*, Toronto, Oxford University Press, 1989, 393 p.

⁵ Bruce Kidd, *The Struggle for Canadian Sport*, Toronto, University of Toronto Press, 1995, 323 p.

Metcalfe⁶ dont les travaux sont encore abondamment reconnus et cités. Quelques sports ont su inspirer les historiens au point de permettre la réalisation de monographies touchant à des sports particuliers. L'historiographie québécoise du sport est redevable à certains auteurs d'avoir mené quelques travaux plus approfondis sur des sports spécifiques : citons l'ouvrage de Donald Guay⁷ sur l'histoire des courses de chevaux, de Michel Vigneault⁸ sur les débuts du hockey, de Alan Metcalfe⁹ sur le sport de la crosse, de Jean-Marc Paradis¹⁰ sur une histoire régionale du baseball et de Robert W. Simpson¹¹ avec un mémoire de maîtrise portant sur les débuts du Royal Montreal Curling Club de 1807 à 1857. En curling, cette thèse constitue le travail historique le plus consistant à ce jour. Certains de ces travaux ont su traiter du sport en tenant compte du contexte économique et social qui le voit naître. Ce parallélisme du sport naissant avec la société industrielle en pleine expansion a fourni à l'historiographie du sport ses premières thématiques de recherche. Ce sera le premier élément dont nous ferons état au cours de cette présentation. Par la suite, nous résumerons l'historiographie envisagée sous l'angle de ses principaux acteurs nous attardant, en fin d'analyse, à la présence francophone dans le sport, une problématique constante à l'ensemble de nos travaux.

⁶ Alan Metcalfe, *Canada Learns to Play: The Emergence of Organized Sport, 1807-1914*, Toronto, McClelland and Stewart, 1987, 243 p.

⁷ Donald Guay, *Histoire des courses de chevaux au Québec*, Montréal, VLB Éditeur, 1985, 249 p.

⁸ Michel Vigneault, « La naissance d'un sport organisé au Canada: Le hockey à Montréal, 1875-1917 », thèse de doctorat, Université Laval, 2001, 479 p.

⁹ Alan Metcalfe, *op. cit.*, 243 p.

¹⁰ Jean-Marc Paradis, *100 ans de Baseball à Trois-Rivières*, Trois-Rivières, 1989, 164 p.

¹¹ Robert W. Simpson, « The Influences of the Montreal Curling Club on the Development of Curling in the Canadas 1807-1857 », mémoire de maîtrise, Western University, 1980, 220 p.

Toutefois, avant d'entrer dans le vif du sujet, une mise au point s'impose. Tout au long de cette thèse, dans le but explicite de ne pas alourdir le récit, nous allons utiliser le terme « francophone » afin de désigner à l'occasion, selon les époques, les Canadiens français ou les Québécois francophones. Nous ferons de même avec le terme « anglophone » signifiant, toujours selon les époques, les Britanniques ou les Canadiens anglais.

Les facteurs exogènes liés à l'expansion du sport

Ainsi, dès le début du XIX^e siècle, une série d'innovations liée à l'engin à vapeur vont signifier une plus grande efficacité en matière de transport. De par l'axe fluvial du Saint-Laurent, le bateau à vapeur assure la faisabilité des premières rencontres sportives intercités avec la possibilité d'un tarif réduit pour ces premiers excursionnistes du sport¹². Par la suite, au milieu du XIX^e siècle, la locomotive à vapeur et le développement rapide d'un réseau ferroviaire¹³ prennent le relais afin d'étendre graduellement le réseau compétitif¹⁴.

Cet essor de l'infrastructure de transport s'inscrit dans le cadre d'une première vague d'industrialisation¹⁵ qui engendre d'autres transformations d'importance. Le

¹² Peter L. Lindsay, « A History of Sport in Canada 1807-1867 », thèse de doctorat, Université d'Alberta, 1969, p. 18. (433 p.)

¹³ Selon Guay, l'expansion véritable du réseau se réalise dans la décennie 1850-1860. Dès les années 1870, le chemin de fer permet la constitution d'un véritable circuit d'hippodromes qui couvre l'Est canadien et la Nouvelle-Angleterre. Donald Guay, *La conquête du sport. Le sport et la société québécoise au XIX^e siècle*, Outremont, Lanctôt Éditeur, 1997, p. 117. (244 p.)

¹⁴ De même, l'historiographie anglaise du sport a reconnu le transport par train comme un facteur décisif de l'expansion du sport en Grande-Bretagne.

¹⁵ Metcalfe cite à titre d'exemple la construction manufacturière le long du Canal Lachine. Alan Metcalfe, *op. cit.*, p. 21.

travail manufacturier concentre en un même endroit une proportion plus forte d'individus et c'est sans appel que le mouvement d'urbanisation ira en s'intensifiant. Si le sport connaît une croissance réelle à la fin du XIX^e siècle, il n'est donc pas exagéré d'en attribuer le mérite aux citoyens des villes. Le sport est d'abord et avant tout un phénomène urbain¹⁶. Metcalfe appuie ce point de vue : « Organized sport was unequivocally an urban creation¹⁷. » De par le mode de sociabilité qu'il offre, le sport devient un facteur d'intégration et d'adaptation à la vie urbaine tout en facilitant la formation de réseaux d'échange renouvelés. Avec cette nouvelle société urbaine, c'est tout un mode de vie qui se transforme : « It results in pattern of living that are different from those of a rural society¹⁸. »

Avant 1860, les compétitions sportives se déroulaient presque entièrement les jours de semaine¹⁹ avec pour conséquence l'exclusion des classes laborieuses. L'industrialisation signifie donc un nouveau rapport au temps, sa domestication et sa mise en ordre par la séparation du temps de travail et du temps de loisir. Les rythmes traditionnels de la journée et de la semaine s'en trouvent modifiés. Il en est de même avec les saisons. Habitée en cette première moitié du XIX^e siècle à un ralentissement prononcé de l'activité humaine durant les mois d'hiver, la société s'adapte maintenant à une activité commerciale soutenue tout au long de l'année. Le sport profite ainsi de cette transformation. Dorénavant, en raison de l'existence de ce temps de loisir, le sport se niche dans le quotidien à des moments précis. Dans le Haut-Canada, c'est au

¹⁶ Alan Cox, « A History of Sports in Canada 1868-1900 », thèse de doctorat, Université d'Alberta, 1969, p. 40. (487 p.)

¹⁷ Alan Metcalfe, *op. cit.*, p. 21.

¹⁸ Alan Metcalfe, *op. cit.*, p. 48.

¹⁹ Peter Lindsay, *op. cit.*, p. 396.

tournant des années 1860 que le samedi après-midi devient un moment privilégié de la pratique sportive. Lindsay²⁰ relate en Ontario, la fermeture des entrepôts le samedi à trois heures au cours des mois de juin à août et de décembre à février. Cette interruption se remarque aussi en Grande-Bretagne. Au Québec, nous ne pouvons affirmer si cette pratique a eu cours. Ainsi, le sport trouve à compter des années 1860 son moment d'expression avec le retentissement d'un sifflet d'usine qui officialise un nouveau clivage du temps.

Si l'industrialisation permet de nouveaux aménagements du temps, le dogme religieux laisse planer une contrainte importante le dimanche. Les anglophones protestants se sentent concernés par une loi (*Lord's Day Act*) promulguée en 1845 qui interdit la pratique du sport le dimanche. La loi ne perdra de son mordant qu'à la fin du siècle lorsqu'un jugement de la cour autorisera la pratique du golf, le dimanche²¹. En ce qui concerne l'observance du dimanche chez les Canadiens français, « l'attitude du clergé face au sport n'est pas une, mais multiple²² ». Entre le dogme religieux qui dicte un repos absolu et la réalité des paroisses et des collèges, il y aurait lieu de croire à plus d'une façon de faire. Sans en préciser les débuts, Guay souligne que « le dimanche devient l'assise de toute l'organisation des sports chez les Canadiens français²³ ». La liberté du dimanche confinée entre la messe obligatoire et les vêpres aura laissé un temps aménagé pour une participation sportive. L'historiographie du sport gagnerait à éclairer davantage ces questions.

²⁰ Peter Lindsay, *op. cit.*, p. 10.

²¹ Allan E. Cox, *op. cit.*, p. 30.

²² Donald Guay, *op. cit.*, p. 121.

²³ Donald Guay, *op. cit.*, p. 121.

L'industrialisation et l'urbanisation auront aussi un impact concernant l'organisation et la structuration dans l'espace urbain. Metcalfe²⁴ attribue à l'augmentation de la valeur foncière, le confinement des lieux de pratique du sport à des espaces plus délimités, restreints mais permanents. En fait, un peu partout dans le monde, un sport de mieux en mieux réglé et standardisé fait la conquête d'un espace qui lui est propre, « the space of the game now becomes more and more specialized and standardized²⁵ ». Le spectacle sportif se cantonne en des lieux spécifiques et reproductibles. Ces espaces plus circonscrits vont bénéficier vers 1860 d'une nouvelle innovation, la lampe incandescente qui transforme à la fois le lieu et le temps disponibles à la pratique des sports.

Dans le dernier tiers du XIX^e siècle, le sport profitera encore de l'innovation du télégraphe et de l'essor de l'imprimerie²⁶. Cette courte description d'un combat de boxe tenu aux États-Unis illustre le propos : « Lorsque Corbett défend son titre devant Bob Fitzsimmons, le 17 mars 1897, une foule énorme, photographiée devant les bureaux du journal *La Presse*, « attend avec anxiété » les nouvelles télégraphiques de Carson City, Nevada, où a lieu le combat²⁷. » Cette combinaison des deux facteurs va ainsi permettre une diffusion accélérée des résultats sportifs envers un public toujours plus vaste. Enfin, l'innovation technologique au sein de la société industrielle autorise désormais la production de biens et d'équipements sportifs à une

²⁴ Alan Metcalfe, *op. cit.*, p. 48.

²⁵ Henning Eichberg, « A Revolution of Body Culture? Traditional Games on the Way from Modernisation to Post-modernity », John Bale et Chris Philo, dir., *Body Cultures, Essays on Sport, Space and Identity*, New York, Routledge, 1998, p. 143. (p. 128-148)

²⁶ « In 1874, there were 500 periodicals published across Canada; by 1900 this number had increased to 1,200. More important to sport were the sports page and sports editor. » Alan Metcalfe, *op. cit.*, p. 52.

²⁷ Gilles Janson, *op. cit.*, p. 103.

plus vaste échelle et ce, partout dans le monde. À titre d'exemple, au début du XX^e siècle, la vélocipédie en France témoigne du passage d'une production artisanale à celle d'un véritable marché de masse. Georges Vigarello²⁸ rapporte que les possesseurs de vélo passent de 5 000 en 1890 à plus d'un million en 1900. L'objet, l'outil artisanal associé aux jeux traditionnels se transforme et devient le même pour tous les pratiquants au cours du XIX^e siècle, une standardisation de forme, de masse et de matière. L'équipement sportif obéit désormais à un cadre fixé par un ensemble de règles sportives plus strictes, plus standardisées.

Les acteurs pionniers du sport au Canada

Les historiens du sport canadien ont ainsi mis en lumière ce lien entre le sport naissant et les acteurs de l'époque. Le sport qui prend racine en Amérique du Nord britannique ne dépend pas exclusivement d'un contexte, c'est-à-dire de conditions sociales, économiques et culturelles propices à son émergence. Il tient encore à l'initiative de groupes sociaux intimement liés à son développement. L'historiographie du sport au XIX^e siècle a permis d'identifier les principaux acteurs sociaux, propagandistes du sport au Canada. Jusqu'au début du XX^e siècle, le sport est avant tout l'affaire de la communauté anglophone d'origine anglaise²⁹ et écossaise³⁰. Malgré une émigration massive, les Irlandais eux vont laisser peu de

²⁸ Georges Vigarello, *Une histoire culturelle du sport : techniques d'hier ... et d'aujourd'hui*, Paris, Laffont, 1988, p. 139. (204 p.)

²⁹ Alan Metcalfe, *op. cit.*, p. 98; Donald Guay, *op. cit.*, p. 235; Gilles Janson, *op. cit.*, p. 7; Gerald Redmond, *The Sporting Scots of Nineteenth-Century Canada*, Toronto, Associated University Presses, 1982, p. 294. (347 p.)

³⁰ Gerald Redmond, *op. cit.*, p. 17.

traces dans le paysage sportif canadien à cette période³¹. Au sein de cet ensemble, certains auteurs ont apporté encore quelques nuances distinguant les contributions de groupes particuliers. Nous en retiendrons trois : les militaires, les Écossais et la bourgeoisie.

L'historiographie du sport concède un rôle stratégique aux officiers de garnison. Dans son histoire des courses de chevaux, Guay n'a pas manqué de le souligner : « Entre 1808 et 1830, il aurait été difficile d'organiser des courses sans la participation des militaires³². » Même si les courses de chevaux demeurent le fer de lance de l'activité sportive des officiers, ces derniers s'intéressent à beaucoup d'autres disciplines. L'aviron, l'athlétisme, la raquette, le curling n'en sont que quelques exemples. Associé à leur présence en terre d'Amérique, le cricket devient cependant leur sport de prédilection³³. En temps de paix, les militaires deviennent donc les diffuseurs par excellence du sport. Entre le début du siècle et le départ de la garnison impériale, l'Amérique du Nord britannique baigne dans une paix relative. À l'exception du conflit de 1810-1812 avec les Américains et des Rébellions de 1837-1838, les forces militaires seront peu engagées dans l'action à cette époque. Montréal et Québec demeurent des chefs-lieux en ce qui a trait à la répartition de l'effectif militaire. Bien que le nombre fluctue avec les conjonctures, en 1861 on dénombre à Montréal pas moins de 4 118 soldats sur un effectif global de 18 582. Québec est au deuxième rang avec un effectif de 1 875 soldats pendant que Kingston ne compte que

³¹ Peter Lindsay, *op. cit.*, p. 7.

³² Donald Guay, *Histoire des courses de chevaux au Québec*, Montréal, VLB éditeur, 1985, p. 23. (249 p.)

³³ Peter Lindsay, *op. cit.*, p. 351.

1 081 militaires³⁴. Le départ définitif de la garnison en 1872 va entraîner un changement profond dans la vie sportive canadienne puisque les officiers qui tenaient jusqu'alors une place prépondérante dans l'organisation des événements sportifs colportaient du même coup la vision plutôt aristocratique du *sportman* anglais³⁵.

L'influence écossaise dans l'histoire du sport au Canada a été déterminante, une contribution éloquente, voire unique à la tradition sportive britannique en terre canadienne. Redmond ajoute : « And within the total sporting influence from Britain, the special contribution of the Scots was unsurpassed³⁶. » Deux sports développés à l'origine dans les Lowlands écossais, le golf et le curling, font partie de cet héritage. Mais l'implication ne s'est pas arrêtée à ces deux activités; les *Highland games*³⁷ constitués de sauts, de lancers et de courses sont à l'origine des épreuves de piste et pelouse, véritables précurseurs des Jeux Olympiques de l'aire Coubertin. De plus, le dynamisme sportif écossais s'est reflété dans la participation aux autres sports d'origine britannique tels le cricket, le rugby, le football. Enfin, engagée professionnellement sur les fronts de la finance, du commerce et de la politique, une élite écossaise dynamique n'a pas ménagé ses efforts de financement du sport assurant ainsi la viabilité de nombreuses activités. Les patronages variés de la part de politiciens d'origine écossaise ont contribué à rehausser le statut et le prestige associés à certaines activités³⁸. Redmond cite les noms des deux premiers chefs de

³⁴ Peter Lindsay, *op. cit.*, p. 350.

³⁵ Allan E. Cox, *op. cit.*, p. 39.

³⁶ Gerald Redmond, *op. cit.*, p. 294.

³⁷ Les *Highland Games* deviendront par la suite les *Caledonian Games* en raison de leur commandite par un club civique appelé Caledonian. Gerald Redmond, *op. cit.*, p. 299.

³⁸ Gerald Redmond, *op. cit.*, p. 301.

l'État canadien, Écossais d'origine, John A. Macdonald et George Brown. Le premier est membre d'un club de curling. Le second préside la Toronto Caledonian Society et assiste aux jeux de cette dernière. Ayant accumulé une fortune colossale durant sa vie, Donald Alexander Smith (1820-1914), devenu lord Strathcona, illustre encore l'apport remarquable des Écossais à l'édification du sport canadien³⁹.

Il faut attribuer à Metcalfe le mérite d'une étude plus systématique⁴⁰ du sport en ce qui a trait à la position sociale des individus. Avant la Confédération, il expose ainsi la situation du sport : « Organized sport in pre-Confederation British North America was largely dominated by the more affluent members of society, in particular the British colonial officials, the garrison officers, and the commercial and mercantile middle class of the larger towns⁴¹. » Comment décrit-il cette *middle class* ? Il faut entendre par ce regroupement, un carrefour de médecins, de notables, de membres du clergé, d'hommes d'affaires et de professeurs. Il aurait pu tout de même apporter une précision plus grande et qualifier ce segment de classe moyenne supérieure. Le sport est donc à ce moment l'exclusivité d'une élite sociale composée d'une aristocratie coloniale et d'une classe bourgeoise excluant les travailleurs. Entre 1860 et 1900, se dessine graduellement un mouvement du haut vers le bas, une forme d'ouverture à l'égard des strates sociales inférieures. Au départ, la catégorie des

³⁹ Gerald Redmond, « Apart From the Trust Fund : Some Other Contributions of Lord Strathcona to Canadian Recreation and Sport », *Canadian Journal of Sport and Physical Education*, 2, 1973, p. 59-69.

⁴⁰ Alan Metcalfe, « Organized sport and social stratification in Montreal », Richard S. Gruneau et John G. Albinson, dir., *Canadian Sport Sociological Perspectives*, Don Mills, Addison-Wesley, 1976, p. 77-101. (433 p.)

⁴¹ Alan Metcalfe, *Canada Learns to Play: The Emergence of Organized Sport, 1807-1914*, Toronto, McClelland and Stewart, 1987, p. 32. (243 p.)

travailleurs n'a d'existence significative qu'à titre de spectateurs, mais petit à petit, elle s'intègre à la pratique. L'accessibilité du sport aux classes populaires se réalise par l'intermédiaire de sports comme le baseball et la crosse. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, une proportion plutôt restreinte de la société canadienne s'est adonnée au sport mais les travailleurs sont désormais du nombre. Guay⁴² va dans le même sens quand il précise qu'au sein de la communauté francophone, c'est la bourgeoisie qui sera l'agent principal de la diffusion du sport. Signe avant-coureur des enjeux et des convoitises qui se dessinent à la fin du siècle, le débat idéologique de l'amateurisme et du professionnalisme reflète les efforts d'une élite sociale qui cherche à imposer une vision particulière du sport au moment où ce dernier trouve une divulgation envers un plus large public.

Metcalfé aborde cette question de l'amateurisme en la qualifiant de véritable hégémonie, une domination de la classe moyenne sur la classe ouvrière. En effet, dans la période de 1895-1910 où le débat fait rage, l'idéologie de l'amateurisme aura un effet galvanisant sur les organisations sportives à la grandeur du pays en rassemblant tous ceux qui se portent à la défense d'un sport où seul l'attrait du sport compte, où la rémunération est absente et l'adversaire n'est jamais un professionnel.

En rétrospective, il faut cependant noter qu'avant les années 1870, la rémunération existe et n'est pas encore un sujet de controverse⁴³. Au début des

⁴² Donald Guay, *op. cit.*, p. 207.

⁴³ Allan E. Cox, *op. cit.*, p. 408.

années 1900, même si les dirigeants du sport amateur feignent d'ignorer le rapport qui existe entre le sport et les changements globaux dans la société, ils ne peuvent résister très longtemps à ce nouveau contexte. C'était là défier un courant presque irrésistible; avec la naissance du sport spectacle, l'établissement de systèmes de compétition parallèle, l'interprétation plus libérale de l'amateurisme, la montée des enjeux sportifs et la nécessité de recruter les meilleurs talents sportifs, la venue des travailleurs dans le sport devient un fait incontournable. La réalité sportive ne pouvait plus correspondre entièrement à l'idéologie du *for the love of it*. Néanmoins, Metcalfe souligne qu'un climat plus serein s'établit à la fin de la période : « À partir de 1914, les athlètes professionnels et les amateurs, appuyés par l'État, sont reconnus comme des représentants légitimes du sport au Canada⁴⁴. »

En se livrant à cette réflexion sur l'amateurisme, Metcalfe utilise le terme de discrimination, une exclusion fondée sur la propriété, l'éducation, la religion, la race, la classe sociale et le sexe. « Dans les clubs de sport huppés de 1914, la discrimination sociale et sexiste est flagrante et ouverte⁴⁵. » Reste à savoir si cette discrimination a cours en curling. La problématique est de taille.

⁴⁴ Alan Metcalfe, « L'expansion du sport organisé et le développement de l'amateurisme au Canada de 1807 à 1914 », Jean Harvey et Hart Carleton, dir., *Sport et pouvoir, les enjeux sociaux au Canada*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, p. 47. (p. 33-50)

⁴⁵ Alan Metcalfe, *op. cit.*, p. 47.

La présence des francophones au sein du monde sportif

Nous ferons de la question de la présence francophone dans le sport le dernier élément de cet exposé abordant le rôle exercé par l'Église et effleurant, au passage, le sport chez la femme. Tous les historiens qui ont scruté le sport canadien au XIX^e siècle n'ont pu mettre en exergue cette dimension. Selon leur champ respectif d'intérêt et les objectifs visés, ils ont porté à des degrés divers un jugement sur le niveau de participation des francophones. L'historiographie s'entend ainsi sur le fait que la pratique sportive des francophones est nettement plus restreinte que celle des anglophones tout en reconnaissant qu'elle est loin d'être nulle. Fruit d'un certain consensus, la question demeure complexe, non entièrement résolue en raison d'une connaissance parcellaire des différents sports de l'époque. De plus, les tentatives d'explication de cet écart ne sont pour la plupart du temps que des hypothèses qui mériteraient encore un examen plus approfondi.

De quel ordre la participation des francophones a-t-elle été au XIX^e siècle ? Qu'en est-il à la fin du siècle ? Très tôt, début XIX^e, les Canadiens français démontrent de l'intérêt à titre de spectateurs lors des courses de chevaux⁴⁶ bien qu'ils ne soient confinés qu'à un rôle passif. Ces courses de chevaux sont, comme le souligne Janson, « un vecteur qui a inoculé le goût du sport dans le tissu de la société canadienne-française⁴⁷ ». Phénomène encore plus significatif de la participation, l'engagement en tant qu'organisateur révèle un rôle accru de la part des francophones

⁴⁶ Donald Guay, *Histoire des courses de chevaux au Québec*, Montréal, VLB éditeur, 1985, p. 31. (249 p.)

⁴⁷ Gilles Janson, *op. cit.*, p. 32.

à mesure que le siècle progresse. En procédant à l'inventaire des champs de course au Québec au XIX^e siècle, Guay⁴⁸ démontre chiffres à l'appui la croissance remarquable du nombre d'établissements administrés par des francophones entre les années 1850 et 1900. Dans la décennie 1850, le nombre de localités tenant des courses de chevaux fait plus que doubler atteignant le chiffre de 43. À la fin du siècle, Guay dénombre pas moins de 110 collectivités rurales ou urbaines qui assistent aux courses sportives de chevaux. « Non seulement les Canadiens français deviennent-ils largement majoritaires chez les organisateurs de courses, mais ils sont maintenant propriétaires de la presque totalité des hippodromes et des programmes de courses⁴⁹. » Ce bref aperçu de la participation des francophones aux courses de chevaux traduit une attitude d'ouverture à l'égard du sport. Guay l'a remarqué et il écrit : « Aussi lorsque le sport est introduit au Québec, à la fin du XVIII^e, il n'est pas étonnant qu'ils manifestent immédiatement leur curiosité pour ce nouveau divertissement et acceptent ensuite d'y prendre part⁵⁰. »

À compter des années 1870, moment où le sport connaît un véritable décollage lié à un ensemble de phénomènes sociétaux, la vaste majorité des organisations sportives intègre des membres francophones issus de la bourgeoisie. Ces francophones sont en nette minorité, mais la croissance du contingent à l'intérieur des associations ne cessera de s'accroître. En hockey sur glace, Guay note l'absence des

⁴⁸ Donald Guay, *op. cit.*, p. 39.

⁴⁹ Donald Guay, *op. cit.*, p. 58.

⁵⁰ Donald Guay, *op. cit.*, p. 103.

francophones au sein des premiers clubs⁵¹. Entre 1875 et 1886, il n'y a que cinq Canadiens français qui jouent au sein de clubs anglophones. Pourtant, l'appropriation de ce sport va se réaliser graduellement au tournant du siècle. Il le relate ainsi :

En 1900, 23 % (19/82) des clubs de hockey publicisés par la presse francophone de Montréal sont composés de francophones. Dix ans plus tard, ce pourcentage s'élève à 34,6 % (55 clubs sur un total de 159). En 1912, sur les 441 joueurs identifiés et faisant partie des dix plus importantes ligues de hockey de Montréal, 167 ou 38 % sont des Canadiens français⁵².

Certes, la proportion des francophones engagée en hockey sur glace ne témoigne pas de son poids démographique au sein de la communauté montréalaise, mais sur un horizon de 30 ans la progression de l'effectif est considérable. Si Guay a pu considérer comme un échec⁵³ l'absence d'une représentation canadienne-française d'élite en hockey à la fin du siècle, en contrepartie, il admet que la participation est encourageante. De plus, l'Association athlétique d'amateur le National voit le jour en 1894. Cet organisme multisport vient canaliser les efforts des Canadiens français afin de se doter d'une structure sportive bien à eux. En fait, si l'on ne se borne qu'à des comparaisons de nature quantitative impliquant les deux principaux groupes ethniques, la thèse du retard est recevable. Toutefois, si nos études historiques avaient établi une comparaison avec d'autres cultures, colonies, nations ou États souverains mis en contact avec le sport à la même époque, le jugement posé à l'égard de la société canadienne-française serait probablement moins sévère⁵⁴. Tout phénomène d'acculturation ne se réalise pas en un instant. Même un état culturellement souverain

⁵¹ Donald Guay, *L'histoire du hockey au Québec*, Chicoutimi, Éditions JCL, 1990, p. 267. (293 p.)

⁵² Donald Guay, *op. cit.*, p. 267.

⁵³ Donald Guay, *op. cit.*, p. 233.

⁵⁴ Au sein du Commonwealth, le peuple indien mettra environ 30 ans à s'approprier un sport comme le football avec la conquête d'un premier championnat d'importance au tournant de 1910. En Argentine où le football est roi, le sport s'implante fin du XIX^e par l'intermédiaire de la communauté anglo-saxonne. Les Argentins auront mis un quart de siècle avant d'imposer leur présence. Elle est bien réelle depuis...

comme la France n'échappe pas à l'anglomanie sportive de la fin du XIX^e siècle. Avec comme principal zélateur le baron Pierre de Coubertin, la France intègre progressivement les mœurs sportives. En province, du côté de Bordeaux, les négociants britanniques forment en 1880 le Bordeaux Athletic Club. De nombreuses villes vont s'inspirer de cet exemple car « il faut recourir à l'expérience des Anglo-Saxons pour éduquer les premiers joueurs, arbitrer les rencontres sinon diriger l'association⁵⁵ ». Sur le modèle anglais, chaque nation mise en contact avec le phénomène va s'approprier le sport selon une cadence de longue durée. Bien que ce dynamisme culturel anglais qui domine l'Occident ne soit pas non plus sans créer un certain agacement et même une attitude passagère de repli⁵⁶, par imitation ou par emprunt, la divulgation du sport se réalise dans la société canadienne-française selon un rythme comparable à ce qu'il est au sein d'autres nations à la même période.

Toutefois, sans être en mesure d'établir explicitement la théorie du retard des francophones, l'historiographie québécoise du sport a insisté de façon particulière sur l'influence contraignante de l'Église au sein du monde sportif. L'esprit chrétien étant incompatible avec l'esprit sportif, il y aurait lieu de croire que l'institution religieuse a retardé l'émergence des valeurs sportives. Guay⁵⁷ parle de la méfiance du clergé envers le sport. À l'égard d'une forme nouvelle de sociabilité, le club, il qualifie de

⁵⁵ Ronald Hubscher, Bernard Jeu, Jean Durry, *L'Histoire en mouvements : le sport dans la société française (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, Armand Colin, 1992, p. 64. (560 p.)

⁵⁶ Le modèle britannique n'ira pas sans causer quelques irritations tant au Canada français qu'en France. L'utilisation d'une terminologie anglaise en témoigne. Ronald Hubscher, *op. cit.*, p. 62; Donald Guay, *La conquête du sport. Le sport et la société québécoise au XIX^e siècle*, Outremont, Lanctôt Éditeur, 1997, p. 180. (244 p.)

⁵⁷ Dans son essai sur le sport au XIX^e siècle, Guay pose en fait une hypothèse sur le rôle qu'a pu jouer l'Église catholique en tant que pouvoir institué face au sport émergeant au sein de la communauté canadienne-française.

« dénonciations virulentes » les actions de défense menées par le clergé catholique. Il souligne toutefois que les autorités religieuses font rapidement la nuance afin de ne pas condamner les clubs athlétiques, strictement sportifs⁵⁸.

Si l'Église ou des membres du clergé ont pu adopter à des moments précis de l'histoire une attitude frileuse face au sport, la prudence reste de mise dans le jugement qu'il faut en porter. Par exemple, le sport du baseball s'implante rapidement dans les collèges au début des années 1880. Les travaux de Jean-Marc Paradis sur l'histoire du baseball à Trois-Rivières sont révélateurs à ce chapitre. Documents iconographiques à l'appui, cet auteur traduit l'intérêt marqué de la communauté ecclésiale envers ce divertissement nouveau, description faite par l'abbé Hector Marcotte à la fin du XIX^e siècle :

Les vêpres terminées, la communauté, fanfare en tête, se mettait en branle vers le Berceau, suivie de l'imposant cortège des autorités et des professeurs du Séminaire, accompagnés des invités spéciaux, ecclésiastiques et laïcs, desquels figurait au premier rang M^{gr} Richard, le Supérieur, ...⁵⁹

Exutoire du travail intellectuel, le baseball devient un moyen commode de contrôle de la cour de récréation. Le hockey aura les mêmes vertus tout en exigeant un contrôle plus manifeste. Il s'implantera progressivement au cours de la décennie suivante. Ces deux exemples puisés à même l'histoire du sport collégial permettent difficilement de soutenir la thèse d'un refus de la part du milieu ecclésiastique. Une certaine confusion persiste donc quant au rôle que les historiens accordent à l'Église concernant le sport au XIX^e siècle. En étudiant les rapports de l'Église au loisir avant

⁵⁸ Donald Guay, *op. cit.*, p. 176.

⁵⁹ Jean-Marc Paradis, *op. cit.*, p. 19.

la révolution tranquille, Michel Bellefleur⁶⁰ résume à sa façon l'évolution des attitudes face au phénomène sportif. Tout en admettant l'omniprésence du clergé dans la sphère culturelle, il souligne que la position de repli se transforme rapidement en une attitude active de défense. Guay rejoint ce point de vue quand il écrit : « malgré les réticences et tenant compte des circonstances, des clercs vont-ils non seulement accepter la pratique sportive, mais s'en faire les animateurs⁶¹ ». À la fin de cette brève revue de littérature, les seules véritables évidences que nous puissions dégager sont justement à l'effet que sur près de deux siècles il y a absence d'unanimité au sein du clergé à l'égard de ce phénomène culturel, et que des contradictions dans le discours clérical s'expriment constamment au cours des XIX^e et XX^e siècles⁶².

Il nous semble que des recherches subséquentes, appuyées de documents d'époque pertinents tels les mandements des évêques, devraient être poursuivies afin d'établir si la responsabilité du clergé est en cause eu égard au sport et plus particulièrement, au sport féminin. Sous cet angle, le sport de la femme semble indéniablement le parent pauvre de la mosaïque sportive canadienne-française. Pendant que le sport va éclore de façon convaincante chez les Canadiennes anglaises dans le dernier tiers du XIX^e siècle⁶³ où de simple passe-temps et divertissement, il accède au processus compétitif à travers une série d'activités comme le tir à l'arc, le

⁶⁰ Michel Bellefleur, *L'Église et le loisir au Québec avant la révolution tranquille*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1986, 221 p.

⁶¹ Donald Guay, *op. cit.*, p. 193.

⁶² Jean Harvey, « Le clergé québécois et le sport, 1930-1960 », Jean Harvey et Hart Carleton, dir., *Sport et pouvoir, les enjeux sociaux au Canada*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, p. 73. (p. 69-88)

⁶³ Cox estime que le début des années 1880 constitue véritablement l'entrée des femmes dans le monde du sport canadien. Allan E. Cox, *op. cit.*, p. 389. Ann Hall partage le même point de vue. Ann Hall, *op. cit.*, p. 10.

golf, le tennis, le curling et le patinage artistique, au Canada français, le sport féminin ne trouve aucun lien d'expression⁶⁴. On peut raisonnablement formuler l'hypothèse que les directives strictes de l'Église concernant le rôle social de la femme aient exercé une influence.

Enfin, la dernière question que nous aborderons en cette fin de chapitre concerne l'intégration des valeurs sportives dans la population francophone. En adoptant des comportements différents dans leur pratique, les francophones recevraient différemment les valeurs sportives. Lors de pique-niques organisés par la classe ouvrière à la fin du siècle, Guay fait remarquer que les caractères festif et sociable dominant les activités sportives qui se déroulent lors de ce genre d'événements⁶⁵. De son côté, Metcalfe souligne qu'en choisissant l'affrontement par l'intermédiaire d'un défi, d'un *challenge* plutôt qu'un championnat, les francophones vivent distinctement la compétition sportive. Il affirme encore que les francophones n'acceptent pas les *english games* et les *english values*, ces derniers privilégiant le match hors concours en lieu et place du calendrier régulier de rencontres. Avec prudence, il avance tout de même : « the admittedly fragmentary evidence suggests strong and deliberate resistance to both anglophone sport and ideology⁶⁶ ». Sous ce rapport, il nous semble que sa démonstration soit moins étoffée. Il faut se demander si le mode de compétition-défi n'a pas été, au XIX^e siècle, la marque de commerce exclusive des sportifs francophones. En postulant qu'ils reçoivent avec une certaine tiédeur la culture anglophone, les francophones ont-ils une façon de pratiquer le sport

⁶⁴ Donald Guay, *op. cit.*, p. 229.

⁶⁵ Donald Guay, *op. cit.*, p. 209.

⁶⁶ Alan Metcalfe, *op. cit.*, p. 223.

qui soit différente d'autres groupes ? Les modes de compétition des francophones supposément distincts traduisent-ils véritablement une réaction identitaire ? Sous cet angle, la problématique demeure entière et nos travaux vont tenter d'élucider la question.

* * *

En conclusion, loin de donner réponse à toutes les interrogations, l'historiographie québécoise du sport au XIX^e siècle a soulevé quelques hypothèses intéressantes. Pendant qu'une bourgeoisie anglo-saxonne fraîchement immigrée vit de plain-pied ses racines identitaires par le biais du sport, les Canadiens français, selon un mode d'acculturation, vont-ils faire la conquête du sport à un rythme comparable à d'autres sociétés ?

L'histoire ne se termine pas là. Curieusement, peu d'études historiques sur le sport au Québec couvrent la période qui suit la Première Guerre mondiale⁶⁷. Le XX^e siècle s'apparente à une vaste friche où les possibilités de recherche sur un sport unique ou sur l'ensemble des sports sont multiples. Comme l'affirme Colin D.

⁶⁷ Roger Boileau, Fernand Landry et Yves Trempe ont étudié sommairement la participation des francophones aux grands jeux internationaux pour la période de 1908 à 1974. Roger Boileau, Fernand Landry et Yves Trempe, « Les Canadiens français et les grands jeux internationaux (1908-1974) », Richard S. Gruneau et John G. Albinson, dir., *Canadian Sport Sociological Perspectives*, Don Mills, Addison-Wesley, 1976, p. 141-169. Jean Harvey s'est intéressé aux rapports du clergé avec le sport entre 1930 et 1960. Jean Harvey, « Le clergé québécois et le sport, 1930-1960 », Jean Harvey et Hart Carleton, dir., *Sport et pouvoir les enjeux sociaux au Canada*, Ottawa, Les presses de l'Université d'Ottawa, 1988, p. 69-88. (337 p.) Soulignons du même coup deux autres thèses sur certains aspects de l'histoire du sport : Jocelyn East, « Les dynamismes organisationnels de l'institutionnalisation du sport au Québec (1900-1967) », thèse de doctorat, Université Laval, 2002, 408 p. et Michel Marois, « Sport, politique et violence : Une interprétation des dimensions politiques du sport, de la violence des foules aux événements sportifs et de la médiatisation de cette violence », École Polytechnique, Montréal, 1994, 358 p.

Howell : « It must be said that research on sporting life in French Canada and the social purposes it served there is still in its infancy⁶⁸ ». Gilles Janson est du même point de vue : « Au Québec, ce champ de recherche reste dans une large mesure à défricher⁶⁹ ». Le même auteur concède que l'historiographie canadienne-anglaise a produit davantage sur le sujet. Il ajoute toutefois que les ouvrages canadiens de synthèse sur le sport laissent peu de place à l'activité des francophones⁷⁰.

⁶⁸ Colin D. Howell, *Blood, Sweat and Cheers, Sport and the Making of Modern Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 2001, p. 30. (161 p.)

⁶⁹ Gilles Janson, « Le sport au Québec, un champ de recherche méprisé », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 11, hiver 2003, p. 9.

⁷⁰ Gilles Janson, *op. cit.*, p. 10.

CHAPITRE II

LE CADRE THÉORIQUE DE L'ÉTUDE

Sans déroger au cadre formel de ces travaux, pourrait-il nous être permis d'ouvrir le chapitre avec un semblant de confiance ? C'est par un heureux hasard que la pensée de Georg Simmel nous a été révélée. Un peu à la manière de l'aviateur du *Petit Prince*, « je me préparais à essayer de réussir tout seul une *opération* difficile¹ » en tâchant de faire l'étymologie de la sociabilité et de ses termes associés. Les travaux de Maurice Agulhon constituaient bien un point de départ. Indirectement, les concepts de sociabilité et de socialité nous auront conduit à celui de socialisation. De là, il n'y avait qu'un pas à franchir pour atteindre les formes de socialisation et entrer de plain-pied au cœur de l'œuvre de Simmel. Nous procéderons cette fois à l'inverse en allant du général au particulier, découvrant la pensée de Simmel d'abord à travers les concepts de forme et de socialisation. Nous confronterons cette vision simmelienne à la pensée de Elias et de Bourdieu. Par la suite, nous approfondirons une propriété de l'interdépendance sociale en scrutant plus à fond la pérennité de la forme. Nous aborderons en dernière partie de l'analyse la sociabilité en tant que forme particulière de socialisation.

¹ Le terme opération est placé en italique puisque le véritable mot de Saint-Exupéry tiré du *Petit Prince* est, vous l'avez deviné, réparation.

Les fondements du formalisme de Simmel

Pourquoi la réflexion à partir de Simmel fait-elle sens pour la conduite des travaux ayant trait à la sociabilité sportive ? Son approche en regard des processus de socialisation ne se limite pas qu'à l'étude des associations et des mécanismes par lesquels ils se créent. La pensée de Simmel nous oblige à une étude plus approfondie des manières de s'associer, de former des unités ou des liaisons sociales. Si la sociologie formelle devait s'avérer un outil efficace pour la construction d'un cadre d'analyse, il faut encore ajouter que la pensée du formalisme s'ouvre encore à l'interdisciplinarité. Elle sert autant l'histoire que la sociologie. Réalisée par Raymond Aron, cette brève description du personnage de Simmel traduit le vaste éventail de ses préoccupations :

Simmel n'a jamais été historien au sens propre du mot. Cependant, sociologue dans la première partie de sa vie, historien de la philosophie dans la seconde, moraliste toujours, il a cherché à comprendre et à interpréter la société, la culture, la vie humaine. Il n'est donc pas inutile de comparer sa pratique à sa théorie, l'une et l'autre à sa métaphysique².

Après une éclipse³ qui a duré près d'une vingtaine d'années, il est quelque peu surprenant de constater que ce sociologue du XIX^e siècle, maintes fois réédité, reste encore d'actualité au tournant du nouveau millénaire. Dans la préface de l'ouvrage *Sociologie*, Lilyane Deroche-Gurcel souligne que « les voies proposées par Simmel échappent à la péremption de toute démarche historisante, car elles esquissent des modèles intemporels et comme tels convertibles pour éclairer différentes époques⁴ ».

Des sociologues contemporains de renom comme Raymond Boudon et Patrick Watier

² Raymond Aron, *La philosophie critique de l'histoire*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1969, p. 199. (313 p.)

³ Cette éclipse trouve son explication par la domination des courants d'idées incompatibles du structuralisme et du néo-marxisme ayant eu cours pendant les années 1960-1980.

⁴ Lilyane Deroche-Gurcel, « Préface », Georg Simmel, *Sociologie, Étude sur les formes de socialisation*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, p. 7. (p. 5-35)

ont d'ailleurs contribué à garder cette pensée sociologique bien vivante. Bref, les travaux de Simmel proposent un modèle d'analyse toujours utile afin de mieux saisir et apprécier les périodes que constituent la modernité des Lumières et la post-modernité⁵.

Avant d'appliquer la théorie de la forme au domaine de la sociologie à travers les formes de socialisation, il vaut la peine en premier lieu de s'imprégner du concept de forme. En somme, il est primordial de mieux connaître la théorie de la forme afin d'en apprécier ensuite la réalisation par le biais de la sociologie. Nous nous emploierons à le faire à travers la notion de culture en présentant une image chère à Simmel, expression de sa pensée profonde : la figure du *Brücke und Tür*, le pont et la porte. Nous évoluerons ensuite vers les principes associés à la forme tout en gardant présente à l'esprit, leur origine kantienne. Nous dégagerons enfin ce que l'on peut qualifier comme étant la contribution, l'originalité de la pensée de Simmel à l'égard de la théorie de la forme.

Simmel et la notion de culture

Les formes qui dominent la dynamique de nos vies sont ainsi imagées grâce à ce dualisme du pont (*brücke*) et de la porte (*tür*). Le pont constitue l'image de la liaison; il établit le chemin entre deux points, reliant du fini à du fini. Il postule en quelque sorte l'unité. C'est l'indispensable sécurité qui s'incarne dans une forme. La porte introduit l'idée de la dissociation, de la séparation, lieu à partir duquel la vie se

⁵ Ce néologisme sert à décrire les dernières décennies du XX^e siècle jusqu'à présent.

diffuse d'un point limité vers l'illimité. C'est ainsi l'opposition fondamentale de la vie et de la forme, un contraste radical où s'opposent l'une et l'autre. Simmel parle alors de « la lutte de la vie contre le principe de la forme » tout en reconnaissant que l'une ne peut s'émanciper sans l'autre. Bref, il n'y a pas de vie sociale ou culturelle qui n'engendre de formes.

L'antagonisme entre la vie et la forme constitue donc le débat fondamental dont la différence entre *Brücke* et *Tür* est l'image concrète. [...] Cette réciprocité entre la vie et la forme est la raison de toutes les actions réciproques dans la vie concrète étant entendu que cette réciprocité a pour fondement une lutte sans fin⁶.

Simmel tire profit de cette dialectique et nous fournit une analyse de la notion de culture en mettant l'accent sur l'opposition de la forme et de la vie. Attardons-nous brièvement à ce concept de culture.

La culture apparaît chez Simmel comme un cheminement qui va « d'une unité close vers une unité déployée à travers une pluralité déployée⁷ ». Afin de comprendre cette formule, nous allons l'examiner sous le dualisme du sujet et de l'objet. Le sujet représente la psyché, l'unité, l'âme individuelle qui dans un effort pour se libérer d'elle-même crée l'objet, un ensemble de formes qui survivent, s'objectivent, indépendantes de leur acte fondateur. Le processus culturel a donc un double mouvement. D'une part, il est l'objectivation du sujet; l'esprit s'objective dans les formes de la politique, de l'art, du sport mais ces formes se détachent de lui par la suite. D'autre part, il est la « subjectivation » de l'objet, l'appropriation par le sujet; tout individu, toute âme individuelle subjective ensuite ces formes objectivées parce

⁶ Julien Freund, « Introduction », Georg Simmel, *Sociologie et épistémologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1981, p. 45. (p. 7-78)

⁷ Julien Freund, *op. cit.*, p. 35.

que durant sa vie, elle fait le choix de participer d'une façon ou d'une autre à ces pluralités déployées que sont la politique, le droit, l'économique ou le sport.

La culture ou « le chemin de l'âme vers elle-même⁸ » passe inévitablement par ces formes objectivées de l'esprit, formes que l'esprit humain subjective, qu'il s'approprie par la suite en autant qu'il y trouve son intérêt. La culture est encore l'accueil des œuvres, des formes supra-individuelles qui se retrouvent en dehors du sujet lui-même. On conçoit alors que « la valeur spécifique de la culture est inaccessible au sujet s'il ne peut l'atteindre par la voie qui passe par des réalités objectivées de l'esprit⁹ », c'est-à-dire des formes. Par ailleurs, celles-ci n'atteignent le niveau de valeurs culturelles qu'à condition que l'âme individuelle fasse glisser à travers elle-même ce qu'on pourrait appeler son état de nature à celui de culture. « La culture cherche donc à dissoudre la vie dont elle procède, et au service de laquelle elle est destinée dans le non-sens et le contradictoire¹⁰. » Le dynamisme fondamental de la vie – image de la porte – se met sans cesse en état de défense à l'égard de cette pluralité de formes – image du pont – forçant ainsi l'objectivité étrangère à la vie ou s'en éloignant à revenir constamment à la source de la vie elle-même. Au sein des sociétés développées, le processus culturel s'inscrit dans une dynamique qui ne peut avoir de cesse et, selon les termes de Simmel, c'est « une crise continuellement entravée¹¹ ».

⁸ L'expression est de Simmel.

⁹ Julien Freund, *op. cit.*, p. 36.

¹⁰ Julien Freund, *op. cit.*, p. 36.

¹¹ Julien Freund, *op. cit.*, p. 36.

Cette première analyse nous fait prendre conscience de l'importance de nous doter d'une maîtrise encore plus complète du concept de forme en puisant à l'essence de la notion philosophique. C'est la raison qui nous oblige maintenant à revoir brièvement le concept simmélien de la forme afin de mieux l'appliquer ensuite au domaine de la sociologie, de l'histoire, des sciences du sport et de l'activité physique.

Du néo-kantisme à la sociologie de la forme

S'appuyant sur la théorie toujours actuelle¹² de la connaissance de Kant, « la connaissance des phénomènes naturels n'est possible que parce que l'esprit y projette des formes¹³ »; Kant observe deux catégories de forme : en premier lieu, il désigne sous le nom de sensibilité, une première catégorie ayant trait à l'espace et au temps. En affectant à l'histoire une périodisation donnée, nous utilisons en quelque sorte, cette catégorie. Dans un deuxième temps, il nomme formes de l'entendement, l'imposition des unités et des stabilités que peuvent être le droit, la politique, la religion. S'appliquant aussi bien à la recherche sociologique qu'historique, cette conception héritée du kantisme affirme que pour faire parler les faits auxquels ils s'intéressent, les sociologues et les historiens doivent en projeter des formes dans la réalité. Selon Simmel, « la forme est une représentation symbolique, ou matérialisable dans des institutions qui unifie sous son vocable une diversité de phénomènes ou une diversité d'aspects d'un même phénomène ou d'une même

¹² « La référence à la philosophie kantienne n'a au fond, après Kant, cessé de fonctionner dans la production même des positions et des idées, et ce jusqu'à aujourd'hui, puisque cette référence au kantisme ou à un certain kantisme demeure présente, de façon fortement accentuée, dans la philosophie contemporaine. Alain Renault, *Kant aujourd'hui*, Paris, Aubier, 1997, p.12. (512 p.)

¹³ Raymond Boudon, « Simmel (Georg) 1858-1918 », *Encyclopaedia Universalis*, p. 27.

activité¹⁴ ». Cependant, bien que cette conception ne soit pas d'une hardiesse intellectuelle particulière, Simmel va ajouter un certain nombre de précisions qui donneront à sa propre théorie, un caractère plus personnel. Examinons maintenant quelques-uns de ces éléments.

Premièrement, selon un principe de différenciation, la forme aliène le réel en introduisant la discontinuité dans le flux continu du vécu. « Notre vie doit produire des formes ou se mouvoir en elles. [...] Nous n'avons la vie que si elle est chaque fois donnée dans une forme. [...] La vie est indissociablement condamnée à avancer dans la réalité que sous la forme de son contraire, à savoir une forme¹⁵. » Exprimant ainsi tout le paradoxe de l'abstrait et du concret, la forme devient la raison de la discontinuité; elle incarne la distinction d'une chose par rapport aux autres. Si l'on peut observer que les hommes se sont livrés depuis des millénaires à des activités toutes aussi diverses que le jeu ou la prière, c'est que l'esprit humain a pu se doter de formes rendant l'exercice de catégorisation de ces phénomènes qu'on appelle distinctement, le loisir et la religion. Comme principe de différenciation, la forme est aussi celle de « l'individuation » du fait qu'elle trace les limites des objets. Toute forme en elle-même est singulière et paradoxalement, elle prétend être un tout. La cellule organique est à la fois une unité organisée qui s'intègre en tant que partie d'une autre réalité. « Elle contribue à constituer en toute liberté individuelle, un ordre supra-individuel¹⁶. » Appliqué à la réalité sportive, ce principe met en évidence la

¹⁴ Julien Freund, *op. cit.*, p. 37.

¹⁵ Julien Freund, *op. cit.*, p. 38.

¹⁶ Julien Freund, *op. cit.*, p. 38.

forme originelle du jeu. Fruit de l'évolution des jeux traditionnels, la forme sportive émerge à la fin du XVIII^e siècle et représente au sein de l'ensemble ludique une catégorie différenciée, limitée, singulière.

Deuxièmement, les formes peuvent être distinguées entre elles suivant l'ordre de la succession (verticalité) ou de la coexistence (horizontalité). Dans le premier cas, celui de la verticalité, les formes sont la raison des séries, des périodes et des traditions. Dans le second cas, celui de l'horizontalité, les formes entretiennent entre elles des relations réciproques. Mais, il est rare que les deux ordres se développent isolément, chacun pour soi, la totalité de la vie sociale réelle correspond davantage à un entrelacement constant des deux directions de ce mouvement. Ainsi, par le mécanisme de la succession, le christianisme a conservé une part de sa tradition, mais graduellement, l'unité s'est recristallisée à travers les époques en donnant naissance à d'autres formes religieuses, le catholicisme et le protestantisme par exemple qui, par un jeu constant de réciprocité, coexistent et s'influencent. « Les formes s'enrichissent et se fertilisent mutuellement¹⁷. » Encore à titre d'exemple, la réalité sportive des XIX^e et XX^e siècles s'est consolidée en empruntant les formes de l'amateurisme et du professionnalisme sportif. Issu de la même souche, le sport professionnel s'est lentement distingué au tournant du siècle dernier. Il n'a cessé par la suite d'exercer une influence grandissante, venant même déformer avant de reconstruire ce qui constituait le principal fleuron de l'amateurisme, le Mouvement olympique. Cette coexistence dans un jeu ininterrompu de réciprocités, n'a pas signifié la complète

¹⁷ Julien Freund, *op. cit.*, p. 40.

mise au rancart de l'amateurisme. Elle souligne cependant que la vie sportive globale se nourrit de l'une et de l'autre forme.

Troisièmement, « les incessantes transformations de forme sont la condition de toute innovation¹⁸ ». De fait, il existe des formes permanentes qui sont le motif d'une création constante de nouvelles formes. À titre d'exemple, Simmel cite la religion, la politique, le droit comme étant des formes « perdurables ». Nous y ajouterons le jeu. Ces grandes unités se déposent au gré du temps dans des formes particulières. Il en est de même de la famille qui, en regard de la forme, a pris des figures diverses; que l'on songe simplement à la forme ancienne d'une famille clanique en passant par la forme moderne, étroite des géniteurs et de leurs enfants jusqu'à son étiquette post-moderne composée des demi-frères et des demi-sœurs. Il est probable que l'être humain ne change pas dans son essence mais ce dernier demeure tout de même l'artisan de formes toujours nouvelles. « La richesse et la diversité des formes s'appuient sur une infinité de contenus¹⁹ et la richesse d'un contenu consiste en sa possibilité d'entrer dans la composition d'une infinité de formes. Là où les deux infinités se rencontrent surgit une configuration finie²⁰. » Si on admet un caractère de pérennité à certaines formes que sont l'économie, la politique, la religion, le jeu et le sport, nous constatons que pris d'un autre point de vue, celui des activités qui découlent de ces formes, l'innovation n'a de cesse. « Il n'y a que du neuf, aucune

¹⁸ Julien Freund, *op. cit.*, p. 40.

¹⁹ Entendu dans un sens simmelien, les contenus ne sont pas sociaux. Ils naissent du psyché des individus et sont considérés comme des invariants anthropologiques; la piété, l'amour, l'hostilité, l'assistance, la faim, la foi en sont des exemples. La notion sera explicitée un peu plus loin au cours de l'exposé.

²⁰ Julien Freund, *op. cit.*, p. 41.

forme ne ressemblant à une autre²¹. » Et, dès lors, ne pourrions-nous pas envisager la science historique sous l'angle des formes qui tendent à se perpétuer dans le temps et celles qui inlassablement se transforment ?

La véritable originalité de Simmel

Enfin, nous voudrions clore cette partie de l'exposé sur la théorie de la forme en présentant quelques applications qui traduisent en fait l'originalité de la vision simmélienne et viennent le distinguer un peu plus de Kant. En premier lieu, Simmel observe que chaque époque est dominée par une thématique qui confère à ce temps, sa différence. Toutefois, il insiste sur le caractère implicite de cette forme qui vient coiffer toutes les autres. Il l'exprime par l'expression de « roi clandestin » et évoque comme roi clandestin chez les philosophes grecques, l'être; chez les penseurs du Moyen Âge, Dieu; auprès des hommes de la renaissance, la nature; depuis Kant, le moi et avec Nietzsche, l'authenticité.

Deuxièmement, les formes constituent « le royaume de l'impersonnel ». Elles ont conquis leur indépendance à l'égard du sujet et, dirons-nous, elles s'objectivent. Certes, ce sont bien des individus qui font du sport, du commerce ou de la politique, mais ces formes constituées obéissent à leur logique immanente et s'éloignent par rapport à leur origine et à leur fin. En fait, quand un sujet fait le choix de participer à l'activité sportive, il accepte d'entrer dans un monde qui se trouve régi par sa propre logique. Certes, engagés dans un processus concurrentiel, les acteurs peuvent bien en

²¹ Julien Freund, *op. cit.*, p. 41.

arriver à modifier, à transformer cette forme et ce, même à leur corps défendant; la vie sociale baigne dans un processus constant d'innovation qui peut lui-même conduire à l'émergence d'une forme nouvelle.

Enfin, « bien que les formes soient des produits de l'esprit humain, elles n'ont cependant pas de producteur particulier²² ». Simmel pose alors la question de savoir qui a inventé la politique. La même interrogation est valable en sport. Que l'on ait attribué la naissance du sport moderne à Arnold du Collège Rugby en Angleterre au début du XIX^e siècle, c'est faire bien peu de cas des pratiques sportives qui avaient déjà cours tout au long du XVIII^e siècle. Le curling en est un bon exemple. À la fin de ce siècle, le sport a acquis toutes ses caractéristiques dites sportives et si le code d'éthique écrit doit être la condition *sine qua non* de l'entrée dans la vaste famille sportive, le curling possédait cet attribut avant bien d'autres activités²³. Si ce n'est de l'exception du basket-ball où le Canadien Naismith apparaît comme le créateur, les sports sont tous orphelins de naissance. Et bien que le sport puisse être reproductible à chaque individu et avoir une signification pour le pratiquant, ce dernier ne peut prétendre être maître de cette signification. Les formes ont non seulement une existence indépendante des individus, mais aussi une signification intrinsèque.

Résumant enfin la position originale de Simmel sur le sujet : « Les formes sont des configurations cristallisées, détachées de l'être vivant qui les crée pour acquérir

²² Julien Freund, *op. cit.*, p. 43.

²³ Le club de Duddingston se dote d'un code d'éthique et de règlements écrits en 1804. Ce club fera école et conduira avec quelques autres clubs à la formation de la Royal Caledonian Curling Club, organisme faîtier du curling en Écosse au XIX^e siècle.

une autonomie et survivre indépendamment de leur acte fondateur²⁴. » Elles se développent et vont subsister dans une logique propre à elles-mêmes allant jusqu'à s'opposer à l'être qui les a créées. C'est un retour à la dialectique de la vie et de la forme : « la lutte de la vie contre le principe de la forme » tout en reconnaissant que l'une ne peut s'émanciper sans l'autre. En clair, il n'y a pas de vie sociale ou culturelle qui n'engendre de formes.

Le modèle de la forme appliquée à la sociologie

Cette nécessaire explication du concept de forme nous permet maintenant de revenir à une utilisation spécifique dans le projet de sociologie formelle de Simmel où l'objectif est d'identifier et d'analyser des modèles susceptibles de rendre compte de multiples réalités sociales. En définitive, comme l'écrit Boudon, « la notion simmelienne de sociologie formelle préfigure de manière explicite la notion de modèle²⁵ ». Cette notion de modèle méritera encore une précision de notre part. Le modèle est une représentation idéalisée de la réalité et non sa copie, l'esquisse plutôt que le décalque. Il ne s'agit pas de produire le réel mais de le reconstruire en élaborant comme l'intelligence le fait si bien, des catégories tout en ayant conscience des simplifications que son utilisation introduit.

²⁴ Julien Freund, *op. cit.*, p. 41.

²⁵ Raymond Boudon, « Simmel (Georg) 1858-1918 », *Encyclopaedia Universalis*, p. 28.

L'objet de la sociologie

Simmel nous invite d'abord à réexaminer cette idée qui veut faire de la société l'objet de la sociologie. Il suggère en somme, une lecture de la société moins comme le substrat dont les individus seraient le produit mais davantage comme l'action réciproque des individus qui vient construire, produire la société. La société n'est qu'un terme ambigu, « une étiquette collée sur les contenus réels les plus variés²⁶ », « le résultat précaire en perpétuel équilibre instable de toutes les formes de socialisation²⁷ ». La sociologie doit donc se concentrer davantage sur la dynamique des formes et des processus de socialisation, dépasser le concept de société et s'attacher à l'analyse des processus d'interaction. C'est là le véritable objet de la sociologie. La socialisation constitue « l'événement fondamental de l'être social²⁸ ». Simmel suggère de poser le problème non pas du rapport entre l'individu et la société mais celui du rapport entre l'individu et les processus de socialisation.

En conséquence, si l'on veut bien saisir la pensée de Simmel, nous ne pouvons passer outre sur le plan épistémologique; il nous faut revisiter²⁹ et approfondir le rapport qu'il établit de la sociologie à la psychologie. Simmel l'admet lui-même, le matériau de la socialisation est au sens large psychologique. Dans la psyché de tout individu, l'entrelacs des motivations, sentiments, pensées et besoins apparaît comme le support de chaque socialisation. Ce constat n'impose pas à la sociologie de se

²⁶ Carlo Mongardini, « L'idée de société chez Georg Simmel et Norbert Elias », *Revue française de sociologie*, 99, 1995, p. 267. (p. 265-278)

²⁷ Patrick Watier, « La compréhension, la socialité et le problème de la constitution de la société », *Sociétés*, 53, 1996, p. 207.

²⁸ Carlo Mongardini, *op. cit.*, p. 267.

²⁹ Cette question a été effleurée au chapitre premier.

fondre dans la science psychologique. La psychologie intérieure va s'intéresser au processus, au mécanisme de différents phénomènes que sont l'amour, la haine, l'envie, la jalousie, etc. La sociologie se préoccupe de l'effet des facteurs psychologiques dans la mesure où ils font naître des formes sociologiques. Le sociologue soulève ainsi la question : quelles formes de socialisation résultent d'une action combinée de passions qui peuvent être la soif de pouvoir, l'amour propre, le besoin de reconnaissance, etc. ? De fait, pour que l'action des êtres humains prenne un sens et nous soit compréhensible, il faut admettre qu'elle se constitue à partir d'enchaînements psychiques. Sans cette prise en compte, la société n'est plus qu'un théâtre de marionnettes, pas plus compréhensible que « l'enchevêtrement des nuages dans le ciel³⁰ ».

L'abstraction méthodologique de Simmel

Simmel pose ainsi le concept de société : « Il y a société, au sens large du mot, partout où il y a action réciproque des individus³¹. » Entre le moment de sa première élaboration et les dernières études de l'auteur, le concept va encore gagner en clarté d'exposition dans la mesure où la société ne peut se concevoir que comme l'agrégation des actions individuelles configurées au sein du réseau dynamique des actions réciproques.

³⁰ Reprenant ainsi une métaphore propre à Simmel.

³¹ Lilyane Deroche-Gurcel, « Préface », Georg Simmel, *Sociologie, Étude sur les formes de socialisation*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, p. 15. (p. 5-35)

Que sont en fait, ces actions réciproques ? Différentes pulsions peuvent inciter des sujets à entrer en relation, que ce soit à titre d'exemple, sous le mode du conflit ou de la coopération, mais l'action réciproque dépasse la composante purement individualiste et vient signifier que par ce mécanisme chacun d'entre eux s'en trouve modifié. « La coexistence d'individus ayant des rapports réciproques entre eux engendre en chacun d'eux ce qu'on ne saurait expliquer à partir d'un seul³². » « Toute liaison sociale comme activité réciproque consiste en un processus d'influence de l'un et de l'autre [...], mais aussi le développement d'une conscience de socialisation [avoir le sentiment que l'on détermine les autres mais aussi qu'on est déterminé par les autres³³]. »

Si l'action réciproque forme la dynamique qui crée la société, peut-on affirmer qu'une action réciproque éphémère, plutôt fugace entre un nombre restreint d'individus formerait une société ? C'est en réfléchissant à cette question que Simmel fait ainsi la découverte de l'abstraction de la forme qu'il va distinguer des contenus de socialisation. L'originalité de la vision sociologique de Simmel tient donc au fait d'avoir isolé les contenus des formes de la socialisation tout en reconnaissant que dans tout phénomène social existant, les deux constituent une réalité concrète unitaire. Par contenu de socialisation, il faut entendre « tout ce que les individus recèlent comme pulsions, intérêts, buts, tendances, états et mouvements psychiques, pouvant engendrer un effet sur les autres ou recevoir un effet venant des autres³⁴ ». Voilà donc, le contenu, la matière de la socialisation : la faim, l'amour, la haine, le

³² Lilyane Deroche-Gurcel, *op. cit.*, p.16.

³³ Patrick Watier, *op. cit.*, p. 207.

³⁴ Lilyane Deroche-Gurcel, *op. cit.*, p. 23.

travail, le sentiment religieux, la technique, les produits de la vie intellectuelle et, ajouterons-nous, le jeu. Ces matières qui emplissent la vie ne sont pas encore elles-mêmes d'essence sociale, elles ne représentent pas à ce point, une socialisation. En fait, elles le deviennent lorsqu'elles modèlent, à partir de la coexistence des individus isolés, certaines formes de collectivité ou de communauté fondées sur les actions réciproques des individus. L'action réciproque des individus et la forme de la socialisation apparaissent ainsi comme les notions clés du programme audacieux, sans antécédent de Georg Simmel. Au début du XX^e siècle, il va même jusqu'à affirmer que la sociologie ne s'intéressant qu'aux contenus de socialisation ne constitue pas autre chose qu'une coquille vide. En développant son concept de forme, Simmel arrive aussi à modéliser les actions réciproques minimales de courte durée à caractère évanescent, des actions que l'on pourrait qualifier d'éphémères, relations provisoires de la vie quotidienne. Cette socialisation peut se vivre à des degrés divers, selon la nature et la profondeur de l'action réciproque. La réciprocité, la coopération, la ruse, l'hostilité, la rationalité, la fidélité, la gratitude, la sociabilité³⁵, et bien d'autres, apparaissent comme des formes de l'action réciproque, des socialisations de toutes sortes.

La socialisation est donc la forme aux réalisations innombrables et diverses dans laquelle les individus constituent une unité fondée sur ces intérêts – matériels ou idéaux, momentanés ou durables, conscients ou inconscients, agissant comme des causes motrices ou des aspirations téléologiques – et à l'intérieur de laquelle ces intérêts se réalisent³⁶.

³⁵ Il faut concevoir ici la sociabilité, « lorsqu'un groupe se définit en fonction de son attrait pour ses relations formelles liées à l'égalité réelle ou supposée de ses membres sans référence à un contenu de socialisation qui ne constitue au mieux que le prétexte des rencontres ». Lilyane Deroche-Gurcel, *op. cit.*, p. 30.

³⁶ Lilyane Deroche-Gurcel, *op. cit.*, p. 23.

La socialisation inclut l'idée d'un développement continu, une mutabilité sans fin. « La socialisation ne cesse de nouer et dénouer et renouer ses liens entre les hommes. C'est un flux et une pulsation éternels qui relient entre eux les individus³⁷. » Elle inclut donc le changement. C'est le sens propre du mot socialisation : le processus d'une société en train de se faire.

Les a priori de la socialisation

Une dernière question se pose; pour que des faits isolés, concrets deviennent vraiment des processus de socialisation dans la conscience individuelle, quels éléments possèdent-ils pour qu'ils aboutissent à la production d'une unité sociale ? En somme, quelles sont les conditions qui permettent à ces faits isolés de devenir des formes d'action réciproque. Simmel nomme « *a priori* de socialisation » ces fondements généraux. Le premier *a priori* a trait à la conscience de se socialiser et d'être socialisé. Autrement dit, comment construisons-nous l'image de l'autre lors d'une action réciproque, comment faisons-nous connaissance avec l'autre ? En fait, nous avons toujours une connaissance fragmentaire, lacunaire³⁸ des individus avec lesquels nous sommes en relation, d'où la tendance à passer outre cette perception partielle en associant l'individu à un type particulier, le résultat d'une généralisation selon un processus d'attribution. Ainsi, nous pouvons considérer un proche comme une personne privée mais aussi comme un collègue de travail; voilà, un membre de

³⁷ Georg Simmel, *Sociologie, Étude sur les formes de socialisation*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, p. 55. (756 p.)

³⁸ Lacunaire afin de préciser que ce n'est pas un défaut dans notre perception de l'autre, mais bien le fait que chaque être humain est une totalité fragmentée, changeante. « Nous ne sommes que des fragments de nous-mêmes. » Lilyane Deroche-Gurcel, *op. cit.*, p. 28.

mon cercle ! Le groupe impose à chacune des consciences qui en font partie, une lecture de l'autre qui n'est pas la stricte personne individuelle, mais comme un élément du même univers particulier que nous. « Cette condition inévitable, tout à fait automatique, est dans notre représentation de l'autre, l'un des moyens de donner à sa personnalité et sa réalité, la qualité et la forme requises par sa sociabilité³⁹. »

En fonction du premier *a priori*, nous ne voyons pas seulement devant nous un individu mais le membre d'un groupe identifié. Le deuxième *a priori*, renverse l'ordre et le contenu de la représentation. Nous n'identifions pas seulement notre interlocuteur selon son groupe d'appartenance ou sa profession, mais en sa qualité de personne unique, extra-sociale. L'être social représente ainsi une unité de deux déterminations logiquement opposées : une existence d'individualisation, l'être-pour-soi et une existence de socialisation, la position de membre d'un organisme. « Que l'individu ne soit pas par certains aspects un élément de la société, c'est au contraire la condition positive qu'il le soit par d'autres aspects de sa nature : sa manière d'être socialisé est déterminée ou codéterminée par sa manière de n'être pas socialisé⁴⁰. »

En résumé, les processus de socialisation, les formes de socialisation reposent ainsi sur cette condition nécessaire de l'action réciproque des individus, celle-là même qui se fonde à son tour sur les *a priori* de socialisation, une connaissance de l'autre par le réflexe d'une catégorisation et parallèlement, la reconnaissance de l'individuation. L'ensemble des relations réciproques qu'entretiennent les personnes

³⁹ Georg Simmel, *op. cit.*, p. 70.

⁴⁰ Georg Simmel, *op. cit.*, p. 71.

crée alors la société. Si on adopte une telle direction dans l'étude du phénomène sportif, il devient possible d'intégrer un nombre considérable de ses manifestations pouvant aller des rituels de la courtoisie jusqu'aux structures de hiérarchie des associations. En fait, la palette des relations qu'intègre le concept de socialisation est étendue.

Limites et possibilités du modèle simmélien

Par ailleurs, nous pourrions être porté à croire qu'un tel concept peut s'avérer une nouvelle source d'égarement tant ces actions réciproques à différents degrés d'intensité constituent un lot d'interactions incessantes où il devient difficile de trouver le fil conducteur. Cependant, en proposant d'isoler les contenus de socialisation des formes de socialisation, Simmel nous offre en fait, une distinction utile qui tient, comme nous venons de le voir, de l'abstraction méthodologique puisqu'il faille admettre que dans la réalité, l'un et l'autre, le contenu et la forme sont toujours donnés ensemble et forment une unité. À cet égard, Simmel suggère de ne pas interpréter la notion d'unité comme une monade, un tout parfait et cohérent. L'unité n'est l'équivalent que d'une configuration déterminée que l'on ne saurait confondre avec aucune autre. Ainsi, la famille forme une unité tout comme un parti politique, une secte religieuse ou un club sportif. Ils sont des lieux d'interactions réciproques et se présentent sous une forme donnée en structurant en une forme particulière des individus autrement solitaires, juxtaposés, posés les uns par rapport aux autres.

De plus, ces unités, ces socialisations peuvent être de tailles variables. À une extrémité du spectre, la société globale va correspondre à l'État-nation. Les sociétés canadienne, québécoise, française, constituent chacune une unité où s'accomplissent de multiples interactions à travers les formes diverses de la politique, de l'économique, du social ou du culturel. Ainsi, au même titre que la vie religieuse ou artistique, le sport considéré dans son ensemble existe comme phénomène social, réel, bien concret et assez nettement identifié dans l'histoire de l'humanité depuis la fin du XVIII^e siècle. Cette unité très générale se subdivise en des unités plus petites. Les fédérations sportives, les associations régionales, les clubs sportifs locaux laissent entrevoir tout autant les processus de socialisation. Elles s'affirment comme des organes différenciés au sens où des individus constituent une unité sur la base d'intérêts divers au sein même de laquelle ces intérêts se réalisent. Rappelons-le, c'est à cette tâche de l'étude des formes de socialisation détachées de leur contenu, c'est-à-dire indépendantes des raisons d'agir des individus avec leurs intérêts, leurs pulsions, leurs inclinaisons, leurs objectifs que Simmel nous invite.

En sport, les raisons, les motivations des sportifs peuvent loger à diverses enseignes. Sans chercher à en établir la liste exhaustive, l'intérêt envers le jeu, la détente, la recherche du plaisir, le besoin de se dépasser et d'exceller, l'entraide et la solidarité, le goût pour les échanges et les rencontres ne sont là que quelques-unes des motivations qui animent les participants à l'activité sportive. Notre but n'est ici que de les connaître afin d'identifier les formes sociologiques qu'elles peuvent engendrer. L'unité de socialisation qu'est un club sportif naîtra à partir des intérêts divers des

participants, « une même forme pouvant reposer sur des contenus différents⁴¹ ». À titre d'exemple, en curling, il est possible qu'un individu adhère d'abord au regroupement pour le plaisir de la rencontre tandis qu'un autre trouve plutôt réponse à un besoin de compétition. Par ailleurs, on peut admettre qu'un même contenu puisse s'exprimer à travers des formes différentes; la soif de domination peut s'exprimer tout aussi bien à travers les formes diverses que représente un club sportif ou un parti politique. Là où contenus et formes se superposent, naît une configuration finie qui, en curling, s'exprime par une activité où la sociabilité est prégnante sans pour autant que la dimension compétitive ne soit évacuée.

À ce stade avancé de la discussion, il nous faut maintenant chercher à dissiper une ambiguïté. En effet, il a pu sembler déroutant qu'au cours des derniers paragraphes, nous ayons décrit à la fois le club sportif et la sociabilité comme des formes de socialisation. Y aurait-il là une interprétation erronée de notre part ? D'entrée de jeu, vous nous permettrez de faire appel à Raymond Boudon qui livre le commentaire suivant sur Simmel :

Il faut admettre que Simmel n'a pas toujours cherché à faciliter la tâche de son lecteur, dans la mesure où par le concept de forme, il désigne indistinctement les constructions mentales, qui permettent au sociologue d'analyser la réalité sociale et les constructions qui sont le produit de l'interaction sociale. Ainsi, le Droit ou la Science sont, dans son vocabulaire, des formes⁴².

Un club sportif constitue donc une unité, une forme distincte qu'il devient impossible de confondre avec une secte religieuse ou une classe scolaire. Cette unité

⁴¹ Julien Freund, *op. cit.*, p. 51.

⁴² Raymond Boudon, « Simmel (Georg) 1858-1918 », *Encyclopaedia Universalis*, p. 28.

bien sportive comme forme de socialisation ne peut cependant être considérée comme la seule expression de forme. Elle donne naissance à d'autres formes de socialisation. Simmel a ainsi identifié différentes sortes de socialisation qui assurent la dynamique de la vie sociale d'un club, d'une association, d'une société sous les modes de la domination, du conflit, du secret, de la coquetterie, de la sociabilité, etc. Ces fragments de l'objet sociologique, ces exemples de la méthode simmélienne offrent la possibilité de catégoriser les formes par lesquelles les humains se socialisent. Cette conception permet donc de s'attaquer à l'objet sport en tant que forme de socialisation tout en reconnaissant la sociabilité comme étant à son tour, un élément de forme présent au sein du phénomène sportif mais tout aussi observable à partir d'autres entités tels les loisirs culturels ou le monde des arts.

La filiation de la pensée de Simmel à celles de Elias et Bourdieu

Nous allons maintenant approcher la question de la socialisation à partir de quelques notions plus contemporaines, les concepts de configuration de Norbert Elias et de champ de Pierre Bourdieu. Nous y voyons là un moyen commode de valider un peu plus l'utilisation du modèle simmélien. En évitant de nous soumettre à l'analyse comparative par simple souci d'intellectualisme, nous entendons reconnaître à la fois les parentés mais aussi apporter les nuances entre les modèles.

Considéré comme le « débiteur » de Simmel auquel il ne fait pas référence, Norbert Elias recueille en fait l'héritage simmélien. À son tour, il exprime une conception relationnelle du social. La société n'est en fait qu'un tissu de relations

sociales, un réseau dynamique toujours changeant d'interdépendances. Guère utilisé jusqu'à présent, ce mot d'interdépendance fera désormais partie intégrante de notre discours. Lilyane Deroche-Gurcel en exprime ainsi la vision simmélienne : « En effet, l'interdépendance entre les individus, décisive en la matière, se conçoit comme une dynamique, une socialisation en perpétuelle évolution dessinant les contours toujours mobiles d'actions réciproques dont les configurations varient en fonction de la présence ou du retrait de tel ou tel⁴³. »

Alors que Simmel identifie les formes de socialisation de façon abstraite, Elias nous convie à situer la socialisation dans un contexte historique et culturel spécifique. Contrairement à Simmel où les formes de socialisation trouvent leur unité dans le concept à la fois historique et métaphysique de vie, chez Elias, ces formes sont analysées à partir de la réalité historique et le fondement, purement historique, réside dans le procès de civilisation, c'est-à-dire dans le processus infini d'humanisation et de réalisation de l'humain. De là réside son originalité; le mot de socialisation se troque pour celui de civilisation : « Son analyse de la civilisation est l'interprétation historique de la socialisation⁴⁴. » Sa stratégie à deux volets consiste d'une part, à explorer la réalisation historique de la civilisation et d'autre part, à approfondir les mécanismes de la socialisation à travers ses réalisations historiques. « En tant que sociologie historique, la sociologie d'Elias ne s'intéresse pas seulement aux formes du social comme celle de Simmel, et aux processus de socialisation, mais aussi aux

⁴³ Lilyane Deroche-Gurcel, « Configuration », A. Akoun et P. Ansart, dir., *Le Robert de la Sociologie*, Le Robert Seuil, 1999, p. 102.

⁴⁴ Carlo Mongardini, « L'idée de société chez Georg Simmel et Norbert Elias », *Revue française de sociologie*, 99, 1995, p. 270. (p. 265-278)

configurations que la réalité assume⁴⁵. » La configuration pour Elias représente sa façon d'esquisser la dimension récurrente, répétitive dans le processus d'interaction. C'est une amplification de l'idée de forme de Simmel. « Les configurations sont donc pour Elias les images du kaléidoscope social qui prennent forme dans le développement de l'histoire⁴⁶. » À titre de représentation simplifiée de l'interdépendance sociale, le jeu, modèle par excellence utilisée par Elias, vient donc enrichir l'idée de réciprocité en lui greffant les notions de compétition et d'évolution.

Nous allons maintenant établir un rapport d'Elias à Bourdieu. Puisque Norbert Elias puise au concept de la forme de Simmel l'essentiel de sa définition théorique de configuration, l'analyse comparée du champ et de la configuration – si elle permet d'établir des liens – nous rapproche *de facto* de la vision de Simmel.

L'analyse comparée des concepts de champ et de configuration

Avant de procéder à l'analyse comparative, nous allons d'abord nous outiller afin de saisir ce qu'est véritablement le champ. En premier lieu, il faudrait mentionner qu'il y a des lois générales des champs indépendamment que l'on traite du champ de la politique, de la religion, de la mode ou du sport. Mais chaque fois que l'on étudie un nouveau champ, la mode contemporaine, la religion au Moyen Âge, le sport au XIX^e siècle, il est possible d'y découvrir des propriétés spécifiques.

⁴⁵ Carlo Mongardini, *op. cit.*, p. 271.

⁴⁶ Carlo Mongardini, *op. cit.*, p. 271.

La théorie du champ s'élabore ainsi : dans tout champ où il faut d'abord identifier une forme spécifique, il y a une lutte entre un nouvel entrant qui veut casser une position de monopole et un dominant qui cherche à protéger cette position et se défendre contre toute forme de concurrence autour d'enjeux et d'intérêts spécifiques; ces enjeux se concrétisant en un capital de nature économique, social ou culturel⁴⁷.

« Le champ n'est pas une chose mais un système de relations objectives. [...] Autrement dit, parler de champ, c'est accorder la primauté aux relations sur les parties elles-mêmes⁴⁸. » « La structure du champ est un état du rapport de force entre les agents ou les institutions engagés dans la lutte. C'est encore l'état de la distribution du capital accumulé au cours des luttes antérieures⁴⁹. »

De même, Bourdieu utilise le modèle du jeu en rapport à sa notion de champ : « pour qu'un champ marche, il faut qu'il y ait des enjeux et des gens prêts à jouer le jeu⁵⁰ ». En fait, laissons le soin à Jean-Hughes Déchaux de résumer la position particulière de Pierre Bourdieu :

De quelle nature sont ces relations ? Elles sont certes d'interdépendance, mais s'établissent entre des positions hiérarchiquement distinctes. Le champ est bien un système de positions fait de rapports dominants-dominés entre des agents qui sont objectivement - en concurrence en vue de l'obtention de biens rares [schématiquement les capitaux culturel, économique et social]. Il est le siège d'une lutte de classements. Cette définition est d'ailleurs la plus couramment utilisée par Pierre Bourdieu et ses émules⁵¹.

En résumé, au principe du champ, se trouve chez Pierre Bourdieu l'idée d'une lutte, une « domination ». L'interdépendance en devient le corollaire. Cela signifie que la

⁴⁷ En sport, on pourrait ajouter un capital physique. Bourdieu le spécifie au passage.

⁴⁸ Jean-Hughes Déchaux, « Sur le concept de configuration : quelques failles dans la sociologie de Norbert Elias », *Cahiers internationaux de Sociologie*, 99, 1995, p. 301. (p. 293-315)

⁴⁹ Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1980, p.114. (268 p.)

⁵⁰ Pierre Bourdieu, *op. cit.*, p. 114.

⁵¹ Jean-Hughes Déchaux, *op. cit.*, p. 301.

domination n'annule pas la dépendance et même, on peut affirmer qu'elle la crée. Toutes les personnes engagées dans un champ partagent en fait un certain nombre d'intérêts fondamentaux. Paradoxalement, il faut noter une complicité objective sous-jacente à toutes les luttes : « la lutte présuppose un accord entre les antagonistes sur ce qui mérite qu'on lutte⁵² ».

Selon Elias, le principe premier n'est pas la domination mais la concurrence, la rivalité. Le jeu est donc concurrentiel et il faut insister sur cet attribut; il permet aux agents en présence d'entrer dans une épreuve de force qui avec le temps, selon sa dynamique propre, va conduire à un rééquilibrage des forces, des tensions en présence et ce, même si au point de départ, le rapport est fortement déséquilibré. « La société est vue comme un champ de force, un équilibre plus ou moins fluctuant de tensions⁵³. » Si un acteur devient trop puissant, c'est l'ensemble du réseau des interdépendances qui va tendre à se restructurer. La configuration d'Elias correspond en premier lieu à cet équilibre mobile des tensions et en second lieu à la figure globale changeante des joueurs en présence. L'équilibre des forces exprime toujours et encore l'idée de la réciprocité de Simmel, elle-même présente dans le concept d'interdépendance. « Tout jeu est porteur d'une évolution qui en retour transforme le jeu et les joueurs [...]. Le social est comme un filet dont la forme se modifie quand change la tension entre les fils qui le constituent⁵⁴. » En résumé, chez Elias, le principe premier de l'interdépendance n'est pas la domination, mais la concurrence.

⁵² Pierre Bourdieu, *op. cit.*, p. 115.

⁵³ Jean-Hugues Déchaux, *op. cit.*, p. 299.

⁵⁴ Jean-Hugues Déchaux, *op. cit.*, p. 299.

Cependant, le concept de configuration reste flou sur les *a priori* de cette concurrence, autrement dit, les ressorts de l'action, du jeu. Les motifs à entrer en concurrence tiendraient plutôt d'une dynamique immanente, inscrite dans l'essence même de l'homme, un désir de pouvoir compris comme naturel. Elias insiste donc peu sur les enjeux de la concurrence, de la rivalité sociale. Pourquoi les acteurs entrent-ils en concurrence ? Afin d'accroître leur prestige ? Leur chance de puissance ? La théorie du champ de Bourdieu appuie ce principe de la domination sur la volonté des agents, les dominants comme les dominés, à entrer en interaction, à placer leurs intérêts, à s'investir dans une lutte pour le maintien d'une position ou l'acquisition d'une autre; cette position s'articulant autour d'une théorie qui s'appuie sur l'obtention des biens rares, un capital économique, social ou culturel à détenir. La notion d'enjeu propre au cœur du mécanisme compétitif est une réalité palpable dans le modèle de Bourdieu.

En confrontant ainsi les concepts de champ et de configuration, nous cherchions à pousser un peu plus loin l'exploration du modèle des formes de socialisation de Simmel. De plus, il a été possible d'établir une certaine filiation de pensée entre les auteurs; la société, qu'elle s'exprime à travers un petit ou un grand groupe, se fonde sur cette constance de pensée de l'interdépendance sociale. Les relations entre les sujets sont aussi réelles et tangibles que les sujets eux-mêmes. L'idée d'une sociologie axée sur l'étude des interdépendances, de la réciprocité, du jeu des relations est l'élément fondamental qui lie dans une certaine parenté Simmel, Elias et Bourdieu. Ainsi renforcée, le modèle simmelien des formes de socialisation nous semble offrir à la fois robustesse et flexibilité afin d'accompagner nos efforts de

recherche dans le domaine du sport. Avant de mettre un terme à cette réflexion, nous aborderons encore deux questions : la pérennité de la forme sociale et la sociabilité au rang d'une forme particulière de socialisation.

Les mécanismes de maintien de la forme sociale

Cette première réflexion sur la nature intrinsèque de la forme et des formes de socialisation nous sert maintenant de tremplin afin de comprendre plus intimement une propriété importante de l'interdépendance, celle du maintien dans le temps de la forme sociale. Il nous semble que la pérennité des formes sociales à la modernité est une question attrayante pour ne pas dire, fascinante. En effet, au moment où les sports naissent au XIX^e siècle, rien n'indique que ces activités s'établiront sur un horizon de longue durée. Même si le sport ne porte alors aucune indication d'une durée limitée, ses premiers acteurs ne peuvent présumer son éventuelle permanence dans le temps. D'autre part, que des « formes utiles » comme le droit, la politique, l'économie perdurent, on peut comprendre en raison d'une fonction « essentielle » qu'elles remplissent au sein de la société, mais que des formes « secondaires, non utilitaires » comme le sport, le théâtre, la musique en fassent autant, il faut poser la question. Pourquoi autant de formes se pérennisent à la modernité ? Nous pourrions émettre l'hypothèse que la modernité fournit enfin les conditions nécessaires à l'institutionnalisation dans un ensemble extrêmement varié, un foisonnement de champs ou de domaines de la société. De plus, si elle n'est pas entièrement un symbole de l'immortalité, la pérennité, l'idée de survivre bien au-delà de l'acte fondateur, va devenir une valeur de la modernité et de la post-modernité. Cette

section sur la pérennité des formes sociales annonce déjà l'état de nos préoccupations, une problématique originale qui sera reprise et traduite en des termes plus opérationnels au cours du chapitre suivant.

Quels sont effectivement les facteurs qui concourent à l'institutionnalisation de la forme sociale ? En somme, traduite dans son expression la plus simple, comment une entité sociale – que nous appelons spontanément une société, un groupe, une organisation – acquiert-elle les dispositions de la longue durée ? Nous traiterons de la question au cours des prochains paragraphes, une analyse en deux volets où il sera fait état de considérations d'ordre général dans un premier temps à partir de trois observations : la première a trait à un mécanisme général d'adaptation des sociétés; la seconde présente succinctement la forme sociale dans son rapport de dépendance envers le simple nombre de ses éléments et corollairement sa création d'organe différenciée à partir d'une taille donnée, enfin, la dernière observation traite de la multiplication des cercles et son rapport à l'individu. Par la suite, comme second volet, nous examinerons un ensemble de facteurs qui assurent la continuité de l'unité. Ces fondements de l'autoconservation nous apparaissent de deux ordres : le premier nous relie à des considérations matérielles, plutôt tangibles. Il est question du maintien du groupe en regard du lieu physique et des biens qu'il possède. Le second plus complexe, plus abstrait, expose les facteurs de maintien du groupe qui s'appuient sur la conscience humaine. En fait, il est question d'une continuité psychologique au sein d'un groupe donné à travers la naissance d'un sentiment identitaire, l'accumulation d'un bagage de symboles puisés de cette appartenance et enfin, les

modes de normativité et de régulation que sont le droit, la morale, l'honneur. Nous concluons l'exposé par un bref regard sur la pérennité des champs.

Un mécanisme général d'adaptation

À la manière d'une homéostasie, les sociétés humaines sont à la recherche constante d'un équilibre; des forces perturbatrices qui tendent à leur dissolution continuelle, s'oppose une puissance conservatrice qui les maintient intactes ou presque et garantissent la préservation de l'unité sociale. Face aux agents qui l'assaillent, le groupe a un double choix stratégique : tendre à une certaine flexibilité de forme ou adopter un modèle de rigidité. S'il exerce le premier choix, il peut plier pour éviter de rompre et s'adapter aux nécessités de la vie en adoptant la forme de la labilité. La capacité à varier permet de répondre aux changements de circonstances et assure le maintien du groupe. « Le changement plus fréquent semble servir d'amortisseur⁵⁵. » L'autre stratégie, celle de la fixité, consiste à résister au changement, l'unité se repliant sur un facteur donné, facteur qui peut être le principe même de son existence. S'il possède cette cohésion invincible de tous ses éléments, le groupe sera tenté d'adopter cette stratégie, protégé qu'il est de toute destruction venant de l'extérieur.

Ainsi, en établissant que chaque sport est une forme distincte, nous remarquons que depuis plus d'une centaine d'années, de nombreuses activités ont pu se conserver presque intactes. Au nom d'un certain conservatisme, ces sociétés sportives sont

⁵⁵ Georg Simmel, *Sociologie, Étude sur les formes de socialisation*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, p. 595. (756 p.)

restées fidèles à des principes et des règles strictes et n'ont jamais perçu une menace, une concurrence les obligeant à changer. Une vaste majorité de sports est donc restée immuable malgré l'ébranlement du temps. Le curling entrerait dans cette catégorie. Toutefois, dans les dernières décades du XX^e siècle, quelques sports ont subi les assauts de la concurrence, influencés à la fois de l'intérieur et de l'extérieur. Par exemple, issu du ski alpin ou ski de descente, la glisse sur neige n'a cessé de se diversifier depuis une vingtaine d'années. Le sport nouveau du surf des neiges, dont l'attrait auprès de la jeunesse est indéniable, risque de modifier substantiellement les stratégies de concurrence de la discipline maîtresse qu'est le ski alpin. Ces formes nouvelles peuvent-elles compromettre la survie des plus anciennes ? Il est permis de le croire ou du moins, le risque est réel. En fait, tous les sports sont susceptibles d'entrer à un moment ou l'autre dans une période de transition associée à un état de crise et comme le stade le plus vulnérable de la survie est « la transition entre deux périodes où l'on est adapté⁵⁶ », la crise doit être bien gérée. En utilisant les stratégies du repli et de la rigidité d'une part, ou en faisant appel à une approche de souplesse et d'adaptation d'autre part, les organisations disposent des moyens afin de traverser les périodes délicates de leur existence. Même si des activités sportives ont atteint un certain degré de permanence et, disons-le, d'institutionnalisation, il n'y a jamais de garantie de leur survie à long terme, surtout au moment où elles perdent leur signification propre auprès de ceux qu'elles regroupent.

⁵⁶ Georg Simmel, *op. cit.*, p. 568.

La taille du groupe et la création d'organes différenciés

« Le grand groupe n'acquiert donc son unité – telle qu'elle s'exprime dans ses organes et dans son droit, dans ses concepts politiques et dans tous ses idéaux – qu'au prix d'une grande distance entre toutes ces formations et l'individu⁵⁷. » Par ailleurs, on observe que l'individu avec ses besoins et ses attitudes mentales sera toujours mieux considéré et mieux servi au sein d'entités de petite taille. L'expérience et l'observation des groupes amenèrent Simmel à conclure qu'au-delà d'une certaine dimension, le groupe doit édicter des règles et se doter d'organes dont il n'avait pas besoin auparavant. De fait, s'il ne procède pas de cette façon, le groupe perd l'efficacité dans ses actions réciproques. Un nombre important d'êtres humains, par exemple un État-nation, ne peut former une unité si elle n'adopte une nette division du travail.

La détermination quantitative a une double signification; l'une est négative : certaines formations, que des conditions de vie, par leur contenu ou autrement, rendent nécessaires ou possibles, ne peuvent justement se réaliser qu'en deçà ou au-delà d'une limite du nombre de leurs éléments; l'autre est positive : d'autres formations sont directement exigées par certaines modifications purement quantitatives du groupe⁵⁸.

L'organe différencié, chaînon intermédiaire essentiel, nous rappelle toute la vulnérabilité d'un groupe étendu. C'est donc par une division du travail au sein d'une société que des organes ont nécessité de se créer. Certaines fonctions ne peuvent être exercées par l'ensemble des membres d'une société. Il y a obligation de se donner les outils nécessaires à la réalisation de ces fonctions. L'individu entrera en contact par la suite avec les organes nouvellement créés. À première vue, le monde sportif est représenté par des entités de taille restreinte. On n'a qu'à songer à un club sportif

⁵⁷ Georg Simmel, *op. cit.*, p. 89.

⁵⁸ Georg Simmel, *op. cit.*, p. 81.

d'un quartier ou d'une ville qui compterait au maximum quelques centaines de membres. Mais si on définit l'unité de référence comme étant, par exemple, une fédération internationale de sport ou le Comité international olympique, force est d'admettre que ces sociétés regroupent en leur sein un nombre considérable d'adhérents. La subdivision en fédérations nationales, régionales et clubs locaux avec leurs exécutifs de direction traduit bien cette division du travail sociologique.

Quelle est alors l'importance de cette existence d'organes distincts pour la survie du groupe ? Simmel répond ainsi : « Là où il y a des organes différenciés, le corps social est plus mobile⁵⁹. » Si la mise en branle d'une politique quelconque nécessite la consultation et l'approbation de tous, on peut concevoir que le procédé pêche par la lourdeur. Les forces individuelles canalisées par le biais d'organes sociaux fournissent à la société-mère, la rapidité d'actions et la concentration des énergies intellectuelles propres au bon fonctionnement de la société et, rappelons-le, le premier gain qualitatif lié à cette forme d'organisation repose prioritairement sur la taille restreinte du groupe. Où la difficulté surgit-elle pour l'entité qui se crée des organes différenciés ? Elle réside en fait, dans l'autonomie conférée à l'organisme. Plus l'organe s'objective, plus il acquiert une fonction donnée et plus il tend à une certaine rigidité. Nous disons qu'il s'éloigne de la vie et des humains. Il acquiert une existence propre, une vie autonome qui peut nous faire oublier la raison même de sa mise en place. La bureaucratie gouvernementale en est un bon exemple. La junte militaire qui, par un coup d'État, se substitue au pouvoir civil, illustre le même

⁵⁹ Georg Simmel, *Sociologie et épistémologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1981, p. 185. (238 p.)

phénomène. Si l'on veut éviter cet écueil, il faut que dans l'organe créé, s'incarne constamment l'idée que l'indépendance ne doit servir que la dépendance à l'égard du groupe élargi. Elle n'a d'existence distincte qu'à titre de moyen au service du groupe, autrement dit, une absence d'autonomie absolue. « Si l'organe acquiert une vie autonome trop forte et si sa valeur n'est plus perçue comme liée à ce qu'il fournit au groupe, mais à ce qu'il est en soi, son autoconservation peut entrer en conflit avec celle du groupe lui-même⁶⁰. » Dans certaines circonstances, il devient possible et même nécessaire que l'organe différencié rétrocede à l'ensemble la fonction qui lui était dévolue. Ce phénomène de régression momentanée de l'organe différenciée n'est pas très usuel, mais il est souvent symptomatique d'une crise profonde. Ces rappels à l'ordre sont souvent spectaculaires et largement commentés⁶¹.

L'appartenance à des cercles multiples

D'ordre général elle aussi, notre dernière observation traite de l'appartenance de l'individu à des cercles multiples et son rapport en ce qui concerne le maintien de l'unité sociale. Tout en restant fidèle à la pensée de Simmel, nous joignons à cet exposé la réflexion de Charles Taylor⁶² sur le sujet.

⁶⁰ Georg Simmel, *Sociologie, Étude sur les formes de socialisation*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, p. 556. (756 p.)

⁶¹ Le milieu de la politique en fournit de bons exemples. À ce propos, la crise des missiles de Cuba en 1961 illustre comment Kennedy et la Maison-Blanche ont enlevé temporairement au Pentagone l'initiative du jeu militaire. Arthur M. Schlesinger, *Les mille jours de Kennedy*, Paris, Éditions Denoël, 1966, 948 p.

⁶² Charles Taylor, « Les sources de l'identité moderne », Mikhaël Elbaz, Andrée Fortin, Guy Laforêt, dir., *Les frontières de l'identité*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, p. 347-364. (374 p.)

Les guildes et les corporations du Moyen Âge ne permettaient pas à l'individu d'appartenir à plus d'un regroupement. La modernité des Lumières aura donc permis à l'individu de participer à autant d'associations qu'il lui semblait opportun de le faire. « On a affaire ici à quelque chose de personnel, de potentiellement original ou inédit, à une réalité dans une certaine mesure inventée. C'est ce contexte qui fait voir clairement les rapports de l'identité et de la modernité⁶³. » Quelles sont les conséquences résultant de ce phénomène autant pour la personne que pour le groupe ? La multiplicité des groupes auquel l'individu a la possibilité d'adhérer le détermine de façon un peu plus nette dans sa personnalité. « Une appartenance de groupe fournit des éléments importants pour l'identité des individus⁶⁴. » Ces groupes sont donc le terreau d'un processus d'individuation, car plus les cercles sont nombreux dans la société globale, moins il y a de chance de retrouver chez des individus la même combinaison de cercles. La personne acquiert donc des déterminations particulières quand elle cesse d'être associée à un cercle unique afin de se situer à la conjonction de nombreux cercles. Si elle entraîne l'ambivalence, le conflit, voire le déchirement interne, la pluralité des appartenances sociologiques a par ailleurs un effet stabilisateur renforçant l'unité, l'individualité de la personne. Le moi prend conscience de son caractère d'unicité, d'individualité différenciée. Paradoxalement, lieu d'enrichissement mais lieu de conflit, cette identité à multiples facettes traduit un degré de culture plus avancé, et c'est au sein des sociétés modernes un indicateur de progrès et d'évolution de l'esprit public. C'est aussi la réconciliation de la dialectique du collectif et de l'individuel. Pour chacun de ses penchants ou de

⁶³ Charles Taylor, *op. cit.*, p. 349.

⁶⁴ Charles Taylor, *op. cit.*, p. 352.

ses aspirations⁶⁵, l'individu trouve le regroupement qui lui convient. Même s'il peut se fondre dans des collectifs de toutes sortes, le sujet libre de ses choix assure sa spécificité, son individualité. Les cultures moderne et post-moderne élargissent de plus en plus la gamme des cercles auxquels nous participons. En revanche, elle abandonne davantage l'individu à son libre-arbitre et le prive du secours direct et de la sécurité associés à l'appartenance au groupe unique. De cette participation accrue et diversifiée, les associations y trouvent aussi leur compte. C'est l'autre facette d'un jeu réciproque de l'identité où cette fois, « quand un bon nombre d'individus se reconnaissent de façon assez forte dans un groupe, celui-ci acquiert une identité collective qui chapeaute une action commune⁶⁶ ».

Cependant, en raison de la multiplicité des cercles, la fidélité s'est érodée au gré d'une variété d'intérêts qui peuvent être comblés à travers une panoplie de formes. La concurrence s'exerçant entre les cercles entraîne une plus grande volatilité de la participation. À titre d'exemple, on peut tout aussi bien combler un besoin de sociabilité à travers la forme que représente l'activité sportive ou celle que nous fournit une association artistique ou caritative. Cette concurrence entre les unités sociales oblige à un certain degré d'efficacité, personne n'étant à la limite captif ou prisonnier de l'association. L'obligation de résultats pour l'association retourne en

⁶⁵ Simmel observe qu'en fonction d'un cercle d'origine, les personnes choisissent des regroupements qui privilégient soit la forme de l'alliance ou de la concurrence. « Ainsi, quand il règne au sein d'un cercle une forte concurrence, les membres recherchent volontiers d'autres cercles qui soient autant que possible dépourvus de concurrence; c'est pourquoi on trouve chez les commerçants une nette prédilection pour les associations amicales, alors que la conscience de classe de l'aristocrate, qui exclut plutôt la concurrence à l'intérieur de son propre cercle, lui fait trouver ces compléments passablement superflus et l'attire plutôt vers les socialisations où se développent des concurrences plus fortes, comme toutes celles qui sont liées par des intérêts sportifs. » Georg Simmel, *op. cit.*, p. 427.

⁶⁶ Charles Taylor, *op. cit.*, p. 352.

fait une situation menaçante en occasion de performance et d'amélioration. *De facto*, elle constitue un facteur de stabilité de la forme sociale. Selon Eric Dunning, il est clair que la participation au sport devient à la modernité « l'un des principaux moyens de se constituer une identité⁶⁷ » dans la société moderne tout en trouvant un sens à la vie.

Des facteurs assurant le maintien de la forme sociale

Ces premières considérations nous conduisent maintenant à regarder la pérennité de la forme sociale en regard de fondements plus concrets. Un premier moyen que possède l'unité sociale afin d'acquérir son autonomie réside dans la constitution d'un patrimoine collectif. À travers des objets qui la symbolisent mais qui sont à la fois réservoir de valeur, l'association s'affranchit et s'objective. De l'argent, des biens meubles et la propriété foncière s'avèrent les principaux éléments patrimoniaux d'un regroupement. Cependant, afin de jouer leur rôle de maintien de la forme sociale, ces biens doivent acquérir une propriété spécifique : l'inaliénabilité du patrimoine tel que Simmel la représente sous le principe de la mainmorte. « C'était encore un procédé génial pour consolider l'unité collective et en assurer la conservation⁶⁸. » Les biens détenus en commun sont ainsi soustraits de toute destruction et lorsque ces biens sont surtout des « biens en terre », ils jouissent d'une stabilité exemplaire. De plus, la propriété foncière possède cette qualité d'une

⁶⁷ Eric Dunning, « La dynamique du sport moderne : la recherche de la performance et la valeur sociale du sport », Norbert Elias et Eric Dunning, dir., *Sport et civilisation, la violence maîtrisée*, Fayard, 1994, p. 306. (p. 280-307)

⁶⁸ Georg Simmel, *Sociologie et épistémologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1981, p. 181. (238 p.)

détermination réelle dans l'espace, un point fixe autour duquel gravitent et convergent les intérêts, les énergies et les investissements des membres. Le patrimoine collectif se trouve ainsi à l'abri de toute velléité individuelle. De là, il se consolide en une structure durable immune de toute prétention personnelle. Cette idée de la mainmorte est toujours bien présente quand, par le recours à un droit spécifique, le regroupement fidélise ses membres pour ne pas dire qu'ils les enchaînent en leur interdisant de récupérer quelque avoir en cas de départ. En somme, l'intérêt supra-individuel du groupe fait en sorte qu'on ne restituera à l'individu « aussi peu qu'un corps organique peut rendre à son ancien propriétaire les aliments dès qu'il les a incorporés à son processus interne⁶⁹ ». Cette même approche se retrouve encore dans ces associations qui, en cas de dissolution, s'interdisent tout partage et lègue l'ensemble de leurs biens à une association possédant des buts similaires. Les finalités du groupe qui doit être démantelé trouvent une réincarnation dans l'unité d'un groupe héritier.

Le mode de transmission du pouvoir constitue un deuxième élément dont on ne peut faire abstraction quand on examine la pérennité de l'unité sociale. Selon le principe qui veut que « le roi ne meurt pas⁷⁰ », la permanence de l'unité s'incarne dans une personne spirituelle plutôt qu'un être physique. *A priori*, nous pouvons concevoir qu'au sein des organisations naissantes, la vie puisse intimement être liée à la présence d'un ou de quelques individus à caractère dominant. Si elle veut se maintenir, cette forme doit évoluer rapidement afin de ne pas s'achever avec la vie

⁶⁹ Georg Simmel, *Sociologie, Étude sur les formes de socialisation*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, p. 523. (756 p.)

⁷⁰ Georg Simmel, *Sociologie et épistémologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1981, p. 179. (238 p.)

temporelle de ses géniteurs. La conservation du groupe ne peut être très longtemps contingente à l'existence d'un individu. Aussi, le caractère personnel constitue une autre menace qui plane sur l'unité. Le milieu sportif offre maints exemples de ce phénomène. Sur un plan local, au niveau des entités de petites tailles, on constate quelquefois la disparition de l'unité avec le départ d'un individu qui une carrière durant, y a consacré toutes ses énergies bénévoles; personne n'ayant été vraisemblablement préparé afin d'assumer la transition, l'inter règne. Il devient donc essentiel aux sociétés de se doter d'un droit spécifique concernant les règles de transmission de pouvoir afin que le groupe puisse assurer sa continuité. La cohésion sociale s'appuie donc sur une forme de transmission du pouvoir qui met l'unité à l'abri des hasards des existences individuelles. Selon la pensée de Simmel, ce phénomène traduit en fait un stade d'objectivation avancée de la forme sociale.

En troisième lieu, la permanence du groupe social doit être envisagée sous l'angle de son aménagement dans le temps. Par analogie, autant l'unité sociale en vient à dépasser la barrière de l'espace – des individus éloignés les uns des autres n'empêchent pas la réalisation de l'unité – autant elle est en mesure de vaincre la menace temporelle. La continuité psychologique du groupe peut se réaliser malgré l'écoulement du temps. Ainsi, devient-il possible de parler de la même association sportive depuis des dizaines, voire même des centaines d'années. L'entrée des éléments nouveaux et la sortie des éléments anciens s'opèrent de façon tellement graduelle qu'il est difficile de discerner un changement, une mutation sur le plan générationnel. Le groupe se maintient identique à lui-même. Simmel l'exprime dans cette formule à caractère algébrique :

Si la totalité des individus ou autres éléments de la vie d'un groupe à un moment donné peut être définie comme abcde, puis à un moment ultérieur comme mnopq, on parlera pourtant d'un maintien de son identité si l'évolution a suivi le cours suivant : abcde - mbcde - mncde - mnode - mnpe - mnopq, si bien que chaque stade ne diffère de ses voisins que par un élément et que chaque moment partage avec ses voisins les mêmes traits essentiels⁷¹.

En somme, les membres anciens ont suffisamment de temps pour façonner à leur image ceux qui leur succéderont selon l'esprit et les tendances du groupe. Il en résulte la préservation de l'unité du groupe. Le sentiment identitaire que l'individu exprime à l'égard d'un groupe s'abreuve en partie à cette condition de permanence dans le temps, de durée virtuellement illimitée de l'association. La personne ressent alors l'impression de s'inscrire dans une continuité, de participer à l'accumulation des accomplissements et des réalisations propres à son groupe donné. La conservation de l'identité unie au fil du temps confère au phénomène associatif une importance qui prend valeur aux yeux de ceux qui y adhèrent. Parce qu'au bout du compte, qu'est-ce bien l'identité si ce n'est que le sentiment de se définir en des termes semblables ou par rapport à des allégeances morales de l'ethnie, de la classe sociale, de la religion ou encore selon une appartenance historique qui s'est incrustée dans le temps. Comme le souligne José E. Igartua, « les identités publiques se constituent dans les liens qui se nouent entre les individus et les groupes. Elles s'instituent par les représentations et le partage de perceptions communes⁷². »

Concrètement, afin de réaliser cet objectif de continuité psychologique, les sociétés vont user du moyen de la cooptation. « Principe formel d'une importance

⁷¹ Georg Simmel, *Sociologie, Étude sur les formes de socialisation*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, p. 499. (756 p.)

⁷² José E. Igartua, « L'autre révolution tranquille. L'évolution des représentations de l'identité canadienne-anglaise depuis la Deuxième Guerre mondiale », G. Bouchard et Y. Lamonde, dir., *La nation dans tous ses états*, Montréal, L'Harmattan, 1997, p. 273. (350 p.)

incomparable⁷³ », la cooptation permet au groupe de n'absorber que les éléments qui lui conviennent. Elle autorise que le fil de la vie se prolonge sur un horizon de temps presque infini, mais dans une direction unique. Aussi, elle a l'inconvénient de refuser une certaine innovation, un certain brassage d'idées puisque les éléments qui sont invités à y participer le sont moins pour des qualités personnelles déterminantes mais davantage en raison de leur capacité à se mouler sociologiquement au sein de l'entité. C'est la perpétuation d'un instinct grégaire, un comportement moutonnier qui peut engendrer à l'occasion un retournement de situation, c'est-à-dire la stagnation, le déclin de l'unité. Avant d'atteindre une plus vaste divulgation à la masse des gens, nombreuses furent les organisations sportives qui optèrent pour ce moyen de sélection à leur naissance. Les scandales récents au sein du Mouvement olympique ne sont pas sans nous rappeler que la cooptation était le mode de sélection au sein du Comité international olympique. Elle peut être en fait une forme d'exclusion discrète⁷⁴ et s'inscrit dans l'arsenal de droit interne que possède l'unité afin d'organiser à sa manière, la pérennité du groupe.

Un deuxième facteur qui concourt à établir encore plus solidement cette continuité psychologique de l'unité sociale se retrouve dans l'accumulation d'un bagage de symboles et de rituels. En fait, ce n'est pas tant que l'objet soit de valeur matérielle, mais c'est plutôt la force et l'énergie que l'on tire de l'objet symbolisé. Avec le temps, ces symboles atteignent le degré d'objets sacralisés. En sport, on n'a

⁷³ Georg Simmel, *op. cit.*, p. 501.

⁷⁴ Nancy Gauthier, Philippe Goujard, Robert Montel, Jean-Pierre Rioux, « Structures de sociabilité et pouvoirs », F. Thelamon, dir., *Sociabilité, pouvoirs et société*, Rouen, Publication de l'Université de Rouen, 1987, p. 214. (p. 207-219)

qu'à penser au pouvoir évocateur des trophées emblématiques; objets d'une vive convoitise, ces derniers portent alors une charge symbolique très grande. Mais il n'y a pas que les trophées. Une foule d'objets variés souvent insoupçonnés peuvent devenir les symboles forts du regroupement, et comme le temps anoblit, on mettra peu de temps à en faire les symboles d'une longue tradition. La tradition s'invente et elle autorise à puiser dans l'entrepôt inestimable appartenant à d'autres cultures. Eric Hobsbawm⁷⁵ y voit là un facteur de cohésion sociale, le moyen d'inculquer les croyances, les valeurs et d'arriver à la socialisation et à un mode de comportement désiré. Les énergies vitales d'un groupe ont donc besoin de se métamorphoser, de s'objectiver dans des formes réelles afin de produire leur maximum d'effet. Ces formes deviennent alors un facteur non négligeable assurant l'identité du groupe. Par ailleurs, la perte d'un symbole ne signifie nullement la destruction prochaine du groupe. Si la cohésion des éléments est forte, c'est l'effet inverse qui risque de se produire. Cependant, la mise en péril du regroupement sera plus grande si, outre sa valeur symbolique, le bien détruit possède une valeur matérielle⁷⁶.

La cohésion sociale et les modes de normativité

Nous explorerons maintenant le mécanisme de l'autoconservation du groupe en regard des modes de normativité que sont le droit, la morale et l'honneur. Du coup, si nous traitons de la question en fin de parcours, c'est qu'il faut considérer que ces éléments sont indissociables, qu'ils font partie intégrante du lien social et, ajouterons-

⁷⁵ Eric Hobsbawm et Terence Hill, *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984, p. 9. (320 p.)

⁷⁶ Ces dernières années, on a fait bien peu de cas des impacts de la démolition de stades de sports qui avaient atteint un caractère presque mythique au cours du XX^e siècle.

nous, ils participent à la cohésion et au maintien de l'unité. Nous examinerons les concepts selon la continuité suivante : le droit, l'honneur, l'éthique.

À une première extrémité du continuum, le droit n'exige que « ce à quoi l'autoconservation du groupe ne peut absolument pas renoncer⁷⁷ ». Le droit n'exerce qu'une exigence minimale; nous avons vu brièvement que dans les regroupements il détermine l'usage et la disposition des biens communs, la transmission du pouvoir et la composition du groupe. De plus, le droit prévoit habituellement un mode de comportement des membres assorti de sanctions selon un degré d'exigence minimal. Le droit a donc la portée la plus restreinte. Pierre Arnaud a qualifié de véritable « police intérieure⁷⁸ » ces mécanismes qui permettent aux regroupements sportifs d'établir les devoirs et les obligations des membres. Tout en constatant l'extrême formalisme des organisations sportives, il y voit là une réplique de la société judiciaire civile.

Située à l'autre extrémité du continuum, la moralité règle le comportement de l'individu en prononçant des jugements de valeur, une conscience de ce qui est bien ou mal. « Les énergies de la morale agissent au sein de l'individu, elles se combinent avec la responsabilité de la conscience personnelle⁷⁹. » La moralité vient régler la totalité du comportement de l'individu. Elle n'a d'autre tutelle que celle que l'individu se donne de façon libre et autonome par l'intermédiaire de la conscience.

⁷⁷ Georg Simmel, *op. cit.*, p. 526.

⁷⁸ Pierre Arnaud, « La sociabilité sportive, jalons pour une histoire du mouvement sportif associatif », Pierre Arnaud, dir., *Les athlètes de la République*, Toulouse, Éditions Privat, 1987, p. 359-384.

⁷⁹ Georg Simmel, *op. cit.*, p. 526.

L'honneur se situe à une position intermédiaire entre le droit et la morale. L'unité sociale se dote d'un mécanisme palliatif afin de régulariser les comportements au moment où le droit ne peut agir en raison de sa portée restreinte et où l'engagement moral par la seule conscience ne peut suffire. Ainsi, les prescriptions de l'honneur confèrent au cercle social, sa cohésion, la régularité et l'efficacité de ses mécanismes. Si le droit s'exerce sur tout le domaine d'un cercle dont les intérêts vitaux forment une unité, les actions ou les abstentions que l'honneur commande se retrouvent souvent au sein de groupes plus restreints. Ne parle-t-on pas d'un honneur familial, un honneur militaire, un honneur sportif ? C'est en fait une forme de vie associée à des cercles restreints. De plus, il est possible que les normes complexes de l'honneur deviennent par la suite des symboles associés à ces regroupements. Ainsi, l'honneur sportif associé à la participation à un club prestigieux garantit un comportement convenable au sein même et à l'extérieur de l'entité. Le citoyen sportif porte donc un honneur particulier qui fait en sorte que s'il est déshonoré, c'est l'ensemble du groupe d'appartenance qui perd son honneur. La pression est forte afin que les membres adoptent les comportements qui ne causent préjudice en aucune façon à cet honneur de groupe.

Globalement, à travers ses modes de normativité, le sport a défini avec rigueur un droit étendu. Avec le temps, puisque les enjeux du sport sont devenus considérables, presque démesurés, il y a cette nécessité d'établir d'abord les comportements inadmissibles. En s'érigeant en un véritable tribunal administratif, l'organisation sportive fixe ensuite les sanctions associées à ces écarts de conduite. Ne pouvant guère s'appuyer sur une éthique personnelle ni même sur un sentiment de

l'honneur que peut symboliser à titre d'exemple le serment olympique, les sociétés sportives déploient tout un arsenal de règles afin de garantir les comportements adéquats. Le phénomène du dopage et les moyens pour l'endiguer traduisent d'une part, l'interrelation des modes de normativité et d'autre part, la prépondérance du droit au sein d'un groupe dont la taille est importante.

Nous exposons en terminant le rôle exercé par la fidélité et son contraire comme vecteur des relations entretenues entre des individus. Certes, tout groupe maintient sa cohésion et son unité à travers les motivations communes des membres, un certain degré d'affect à l'égard d'une vie de groupe et encore, un sentiment de devoir, mais cette société pourrait éclater à tout moment si la fidélité ne venait en quelque sorte cimenter le reste. Laissons à Simmel l'occasion d'exprimer l'importance de la fidélité en regard de la préservation de l'unité :

C'est un fait d'une importance sociologique extrême que des relations innombrables persistent sans changement de leur structure sociologique même après la disparition du sentiment ou de l'occasion pratique qui a été à l'origine de leur apparition. [...] Sans cette force d'inertie des socialisations une fois qu'elles sont établies, la société en tant qu'ensemble s'effondrerait à tout moment ou subirait des altérations inconcevables⁸⁰.

Comment les champs se pérennisent-ils ?

Nous mettrons un terme à cette partie du travail par un retour à Bourdieu en scrutant comment ce dernier éclaire cette propriété de l'institutionnalisation. La théorie du champ de Bourdieu nous fournit ainsi quelques pistes sur la façon dont les champs se pérennisent. Cette réflexion vient compléter en quelque sorte le travail amorcé dans les paragraphes précédents :

⁸⁰ Georg Simmel, *op. cit.*, p. 571.

Ceux qui participent à la lutte contribuent à la reproduction du jeu en contribuant, plus au moins complètement selon les champs, à produire la croyance dans la valeur des enjeux. Les nouveaux entrants doivent payer un droit d'entrée qui consiste dans la reconnaissance de la valeur du jeu [la sélection et la cooptation accordent toujours beaucoup d'attention aux indices de l'adhésion au jeu, de l'investissement] et dans la connaissance [pratique] des principes de fonctionnement du jeu⁸¹.

Les champs possèdent une indéniable capacité d'adaptation. Ils ont la propriété de résister aux assauts du temps. Bien que les champs puissent être le lieu de petites révolutions, les fondements mêmes du jeu ne sont que très rarement remis en question. Selon Bourdieu, un des facteurs d'importance qui met le jeu concurrentiel à l'abri d'une extinction réside dans l'investissement considérable en temps et en effort que suppose la participation des acteurs à ce jeu et qui, combiné aux différents rituels de passage, rend pratiquement inconcevable la destruction du jeu lui-même. Ainsi, on comprend mieux pourquoi des sportifs de haut niveau acceptent plus facilement de maintenir leur participation à un sport donné même si la corruption, la tricherie et la déloyauté en sont le lot quotidien et cohabitent avec les valeurs nobles du sport.

De plus, parce qu'il exige la connaissance pratique des principes du jeu par les nouveaux entrants, chaque acte de jeu porte irrémédiablement en lui-même tout son passé, tout son historique. En reconnaissant au sport la propriété d'appartenir à un champ spécifique, Bourdieu suggère de lui attribuer une autonomie en regard de ses conditions économiques et sociales : « bien qu'on ne puisse la placer en vase clos, l'histoire du sport aurait son propre tempo, ses propres lois d'évolution, ses propres crises, bref, sa chronologie spécifique⁸² ». Sa reconnaissance d'un champ spécifique au domaine du sport l'amène à une réflexion, qui, reprise encore aujourd'hui, mérite

⁸¹ Pierre Bourdieu, *op. cit.*, p. 115.

⁸² Pierre Bourdieu, *op. cit.*, p. 175.

toute notre attention. Ce champ spécifique correspond à un espace de production, c'est-à-dire une offre et une demande sociale, doté d'un ensemble de mécanismes propres à sa survie.

Le rapport à la sociabilité

Ce long mais nécessaire détour à travers l'œuvre de Simmel, les travaux de Bourdieu et, dans une moindre mesure, ceux d'Elias, nécessitent maintenant que nous établissions un lien plus direct avec le concept de sociabilité. Cette fois, nous entreprenons ce dernier périple en donnant préséance à la sociabilité d'Agulhon et la socialité de Maffesoli avant de conclure en toute fin de parcours avec la sociabilité simmélienne.

La première obligation nous impose de retourner à l'origine du mot et au sens qu'il faut lui conférer. Chef de file en la matière, Maurice Agulhon⁸³ nous livre l'histoire du mot dans un article introductif tiré d'un ouvrage collectif sous la direction d'Étienne Robert. Le mot de sociabilité est loin d'être une création récente. Agulhon en situe l'origine au XVII^e siècle⁸⁴. Il suppose qu'à cette époque, le mot s'entend dans le sens psychologique actuel, un trait de caractère de l'individu, une personne sociable par rapport à timide. Un demi-siècle plus tard, la sociabilité devient une catégorie philosophique et elle va faire son entrée dans le vocabulaire

⁸³ Maurice Agulhon, « Introduction. La sociabilité est-elle objet d'histoire ? » François Étienne, dir., *Sociabilité et société bourgeoise en France, en Allemagne et en Suisse : 1750-1850*, Paris, Recherche sur les civilisations, 1987, p 13-23. (319 p.)

⁸⁴ « Sociabilité » au sens de psychologie individuelle se retrouve dans le lexique de la langue de Chapelain datant de 1669. Maurice Agulhon, « Exposé de clôture », Roger Levasseur, dir., *De la sociabilité. Spécificité et mutations*, Montréal, Éditions du Boréal, 1990, p. 336. (348 p.)

philosophique français. « Dans son sens anthropologique et philosophique, le mot apparaît au début du XVIII^e siècle dans la controverse Shaftesbury-Mandeville sur l'altruisme, sous la forme anglaise de *sociability*, puis en traduction française en 1740⁸⁵ »; voilà, très succinctement, l'histoire du mot retracée.

Mais, intéressons-nous davantage aux différents sens que le terme a pris au cours de cette période. Les dictionnaires actuels relèvent bien deux sens donnés à l'expression; le premier, très général, est l'aptitude de l'espèce humaine à vivre en société, le second, plutôt restrictif, apparaît comme un trait de caractère, c'est l'aptitude de l'individu à fréquenter ses semblables. Ces applications du terme sont plus ou moins commodes à l'historien qui cherche à se situer au-delà de l'individu, (un sens étroit) mais en deçà de l'espèce humaine (un sens trop général). La sociabilité à titre d'objet d'histoire se situerait à cet « entre-deux épistémologique⁸⁶ » où elle demeure toujours susceptible d'intéresser aussi le sociologue. En dépit des bornes fixées par les dictionnaires, Agulhon souligne que l'application du mot de sociabilité à des groupes humains relativement définis est à peu près aussi ancienne que le mot lui-même. « Dès le XVII^e siècle, quoique plus intuitivement, l'application à des portions seulement de l'humanité, c'est-à-dire son extension vers la psychologie collective s'est amorcée⁸⁷. » Au-delà des deux définitions strictes du mot, l'usage effectif du terme voit donc se dégager une troisième acception, un trait de psychologie collective. À l'historien social, il devient possible d'examiner la

⁸⁵ Maurice Agulhon, *op. cit.*, p. 336.

⁸⁶ Maurice Agulhon, *op. cit.*, p. 330.

⁸⁷ Maurice Agulhon, *Le cercle dans la France Bourgeoise 1810-1848*, Paris, Librairie Armand Colin, 1977, p. 8.

variation en fonction de l'espace (région, nation, aire culturelle); par exemple, la sociabilité des Parisiens opposée à celle des Méridionaux. Cette même démarche peut s'effectuer en fonction du temps, une sociabilité distincte du citoyen du XVIII^e siècle par rapport à celle du citoyen du XIX^e siècle. La sociabilité s'apprécie donc de façon différentielle dans l'espace et le temps. Elle peut varier en fonction du sexe, de l'âge, du rang social, etc. Elle est objet et ambition d'histoire. « De l'acceptation en psychologie collective à l'usage par l'historien, le passage est naturel⁸⁸. »

En raison de cette polysémie, Agulhon admet tout de même que le projet historique d'étude de la sociabilité a mis un certain temps à s'imposer. En recherchant les équivalences du mot de sociabilité en langue allemande, l'auteur note la présence de deux mots : *geselligkeit* et *vereinwesen*. Le premier prend un sens plus psychologique. « C'est la qualité [indiquée par le suffixe] de qui est *gesellig*, c'est-à-dire sociable au sens de non timide, aimable, voire mondain⁸⁹. » Le second apparaît comme mieux circonscrit. Il correspond à la sociabilité dite institutionnelle, celle des associations. Du même coup, Agulhon introduit le terme de socialité⁹⁰ et lui reconnaît même une « dignité philosophique supérieure ». Il indique que le classique *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* de Lalande, datant de 1926, utilise ce terme. Si la socialité existe timidement dans le vocabulaire de l'histoire sociale, elle a peut-être plus à révéler auprès des philosophes où elle s'apparente d'abord au premier sens donné à la sociabilité; l'aptitude de l'espèce humaine tout

⁸⁸ Maurice Agulhon, *op. cit.*, p. 9.

⁸⁹ Agulhon a lu Simmel et le cite dans cet article. Maurice Agulhon, « Introduction. La sociabilité est-elle objet d'histoire ? », François Étienne, dir., *Sociabilité et société bourgeoise en France, en Allemagne et en Suisse : 1750-1850*, Paris, Recherche sur les civilisations, 1987, p. 15. (319 p.)

⁹⁰ Maurice Agulhon, *op. cit.*, p. 15.

entière à vivre en société. Résumant la position de Heidegger sur le sujet, Hubert Faes trouve la définition suivante : « un état constitué de relations qu'on ne peut référer à aucune réalité substantielle comme manière d'exister en relation avec d'autres⁹¹ ». À titre de dimension de l'existence humaine, la socialité est une réalité purement relationnelle. À cet égard, elle décrit une façon d'être propre à chaque individu et qui consiste à « être-avec ». Dimension essentielle de la condition humaine, l'être humain « ne peut exister sans se trouver donné dans la condition d'être avec d'autres objectivement et subjectivement⁹² ». « Toute communauté humaine ne peut se former et exister que dans la condition humaine de socialité⁹³. »

Cette socialité a encore quelque chose à révéler à travers le regard de la sociologie. Le sociologue Maffesoli⁹⁴ distingue d'abord dans les rapports sociaux la part du social et la part de la socialité. Dans le premier cas, il spécifie un domaine reconnu de la sociologie; les individus avec leurs associations formelles, contractuelles d'où il devient possible d'étudier de façon claire et précise la consistance propre, les stratégies et les finalités. Dans un second cas, cet auteur nomme la part de la socialité cette « nébuleuse⁹⁵ » qui met l'accent sur la dimension affective, « une masse en fin de compte où se cristallisent des agrégations de tous ordres, ponctuelles, éphémères, aux contours indéfinis ». Cette frange des liens

⁹¹ Hubert Faes, « En découvrant l'humaine socialité avec Heidegger, H. Arendt et J. L. Nancy », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 4, octobre 1999, p. 712. (p. 707-736)

⁹² Hubert Faes, *op. cit.*, p 736.

⁹³ Hubert Faes, *op. cit.*, p 707.

⁹⁴ Toute comparaison nous dictant la prudence, il est permis d'affirmer à ce moment de la réflexion que, par l'ampleur et la permanence de ses travaux sur la question, nous estimons que ce professeur de la Sorbonne est à la socialité ce qu'Agulhon est à la sociabilité.

⁹⁵ Michel Maffesoli, « Socialité et tribalisme », *Sociétés*, 4, septembre 1986, p. 6-9.

sociaux est à mettre en rapport avec le pôle des relations informelles tel qu'il nous apparaît à travers la *geselligkeit* de Simmel.

Ainsi, certains auteurs en sciences humaines acceptent d'user du terme de sociabilité et d'autres le récusent et emploient le groupe socialité-socialisation. En dépit des hésitations à utiliser le vocable de sociabilité, Agulhon souligne qu'il existe une série de travaux en sociologie contemporaine qui utilisent le mot de sociabilité dans le même sens que le font un certain nombre d'historiens sociaux. Il remarque en outre que les sociologues du domaine du loisir ont été davantage enclins à utiliser le mot de sociabilité dans le sens de comportement collectif. Citant les travaux de Dumazedier sur le loisir, Agulhon reconnaît à ce champ d'investigation un terreau fertile à des études de sociabilité. « La notion de sociabilité s'impose donc à eux là où il est évident que la relation nouée avec autrui est plus importante que l'activité ostensiblement poursuivie avec lui. [...] L'étude de la sociabilité s'impose là où la forme l'emporte sur le fond. C'est bien pourquoi sans doute elle a ce lien avec la sociologie du loisir⁹⁶. »

Grâce au leadership assumé par Maurice Agulhon, c'est donc tout le domaine de l'histoire sociale qui a été attirée par l'importante question des mutations de sociabilité. Même si cet auteur n'est pas le premier historien à s'être intéressé au phénomène des associations, il faut lui adresser le mérite d'avoir posé et surtout d'avoir raffiné le concept à titre d'objet d'histoire. Cependant, l'admettant lui-même,

⁹⁶ Maurice Agulhon, « Introduction. La sociabilité est-elle objet d'histoire ? », François Étienne, dir., *Sociabilité et société bourgeoise en France, en Allemagne et en Suisse : 1750-1850*, Paris, Recherche sur les civilisations, 1987, p 16. (319 p.)

ses premières études de la sociabilité dite méridionale en lien avec un tempérament régional s'engageaient sur une fausse piste. L'évidence révéla bientôt que la sociabilité n'était pas un trait propre à une région, mais qu'elle existait un peu partout ailleurs de façon universelle. Relevant de différences de nature qualitative, « la sociabilité des montagnards de la Haute-Provence n'est pas moindre que celle des marseillais ou des varois, elle est autre⁹⁷ ».

Un essai de définition de la sociabilité

Nous esquisserons maintenant une définition de la sociabilité en étalant un peu plus les contributions de la sociologie puisqu'il faille bien admettre que l'histoire lui a emprunté le concept. Agulhon attribue ce mérite à Max Weber :

Avoir donné explicitement pour tâche à la sociologie d'étudier toutes les structures communément appelées sociales, c'est-à-dire tout ce qui se trouve entre les pouvoirs organisés et reconnus, l'État, la commune, l'Église établie d'une part, et la communauté naturelle de la famille d'autre part. Il s'agit essentiellement d'une sociologie des associations dans le sens le plus large du mot : du club des boules au parti politique et aux groupes religieux, du cercle artistique à la secte littéraire⁹⁸.

Lors du colloque de Rouen, André Vauchez souligne qu'en l'espace d'un peu plus d'une décennie, on est passé d'une définition très statique et institutionnelle de cette notion axée sur les associations stables à une conception plus large, plus « informelle » qui permet de saisir le phénomène dans toute son ampleur. Ainsi l'exprime-t-il dans sa conclusion :

Nous mesurons mieux aujourd'hui, grâce aux travaux de nos devanciers, à quel point la sociabilité imprègne toute la vie politique, religieuse, sociale et même économique, à telle enseigne qu'on finit parfois par se demander si elle ne constitue pas, jusque dans nos sociétés

⁹⁷ Maurice Agulhon, *op. cit.*, p. 19.

⁹⁸ Maurice Agulhon, *Le cercle dans la France Bourgeoise 1810-1848*, Paris, Librairie Armand Colin, 1977, p. 13.

contemporaines, "la partie cachée de l'iceberg" et la réalité fondamentale sur laquelle reposent en dernière analyse bien des institutions et des systèmes⁹⁹.

C'est aussi Roger Levasseur qui reprend à son compte cette vision wéberienne dans son exposé introductif lors du colloque de septembre 1988 organisé sous l'égide du Centre de recherche en études québécoises :

La sociabilité renvoie à un espace de relations intermédiaires qui se situe au-delà des nécessités élémentaires de l'existence [travailler, se nourrir, se vêtir, se loger], de la vie privée et des rapports avec les intimes [famille] et en deçà des pouvoirs institués [Église, État, entreprise]. À l'intérieur de cette aire médiane, on oscille entre la quête de relations plus spontanées ou informelles et l'institutionnalisation de la vie de relations. Ces rapports sociaux intermédiaires s'expriment selon deux pôles principaux qui à la fois s'opposent et s'appellent: celui des liaisons informelles de la vie quotidienne qui se tissent dans les lieux de rencontre et de rassemblement et celui des relations formalisées dans le cadre d'associations¹⁰⁰.

Il est à noter que la définition apportée par Levasseur traduit bien toute l'évolution du concept, un élargissement de la notion. Pour reprendre les mots d'André Vauchez, « on ne s'intéresse plus seulement aux associations stables dotées de statuts et de locaux propres, mais aux rassemblements occasionnels et à toutes les formes de la vie en relation¹⁰¹ ».

Cette vision que partage Agulhon l'amène à adresser cette recommandation à ceux qui s'intéressent au phénomène de la sociabilité. Il suggère en somme, une utilisation plus restrictive du concept afin d'accumuler un matériel comparable et éviter les pièges inhérents à des études dont l'ampleur et la variété d'aspect auront tôt

⁹⁹ André Vauchez, « Rapport introductif. Jalons pour une historiographie de la sociabilité », F. Thelamon, dir., *Sociabilité, pouvoirs et société*, Rouen, Publication de l'Université de Rouen, 1987, p. 13.

¹⁰⁰ Roger Levasseur, « Présentation », Roger, Levasseur, dir., *De la sociabilité. Spécificité et mutations*, Montréal, Éditions du Boréal, 1990, p. 9-15. (348 p.)

¹⁰¹ André Vauchez, « Rapport introductif. Jalons pour une historiographie de la sociabilité », F. Thelamon, dir., *Sociabilité, pouvoirs et société*, Rouen, Publication de l'Université de Rouen, 1987, p. 12.

fait d'en décourager plus d'un. L'auteur nous convie ainsi à l'étude de l'histoire des associations; l'idée sous-jacente étant que « la vitalité des associations est un bon indice de la sociabilité générale d'une collectivité humaine¹⁰² ». Cependant, lors du colloque de Trois-Rivières, dans l'exposé de clôture, Agulhon insiste sur le fait que « la sociabilité est un champ beaucoup plus étendu que le champ bien défini de la vie associative. [...] La sociabilité est bien plus englobante que la vie associative¹⁰³ ». Elle existe dans le cadre informel tout en étant pourtant réglée et codée. Cette mise au point de l'auteur témoigne du sens critique et de l'ouverture d'esprit qui l'ont animé tout au long de ses années de recherche sur le concept. La sociabilité oscille constamment entre les relations informelles et l'institutionnalisation de la vie de relations.

L'idée de sociabilité chez Simmel

Patrick Watier résume ainsi l'essence de cette sociabilité simmélienne :

Ce jeu social porté à son niveau le plus pur, *i.e.* pour lui-même en dehors de tout but ou toute finalité permet en retour d'éclairer toutes les autres socialisations. [...] De multiples contenus, matériaux ou idéaux peuvent donner lieu à des socialisations, mais il existe une forme qui se centre uniquement sur les qualités de sociabilité et annule tous les autres intérêts¹⁰⁴.

La sociabilité semble se détacher comme un royaume autonome de toutes les finalités utilitaires. Elle exprime un lien de réciprocité qui s'exerce en toute liberté entre les individus. Cette structure sociologique, Simmel la considère donc comme

¹⁰² Maurice Agulhon, *Le cercle dans la France Bourgeoise 1810-1848*, Paris, Librairie Armand Colin, 1977, p. 11.

¹⁰³ Maurice Agulhon, « Exposé de clôture », Roger Levasseur, dir., *De la sociabilité. Spécificité et mutations*, Montréal, Éditions du Boréal, 1990, p. 334. (348 p.)

¹⁰⁴ Patrick Watier, « Formes de socialisation et éthique de la sociabilité », *Revue du M.A.U.S.S. semestrielle*, 11, 1998, p. 269. (p. 263-279)

tout à fait remarquable. En référence à Agulhon que nous citons en tout début de cet exposé, la notion de sociabilité est prégnante là où la relation nouée avec autrui est plus importante que l'activité poursuivie par lui. Les cercles français de la première moitié du XIX^e peuvent-ils être considérés comme un phénomène de sociabilité à l'état pur ? *A priori*, le regroupement ne semblait pas rassembler les membres autour d'un contenu, d'un résultat, d'une finalité particulière bien qu'Agulhon reconnaisse qu'ils sont pour un bon nombre les précurseurs d'associations à caractère politique.

Concrètement, le sport n'est jamais entièrement le lieu d'une sociabilité qui s'exprime à l'état pur. Plus souvent, la prégnance d'un contenu sportif — la dimension compétitive et l'obligation de performance — relègue au second plan la dimension de sociabilité. Cependant, le sport est quelquefois le lieu où se tissent des amitiés nouvelles et durables. Il n'est pas rare que la forme sportive devienne le point de départ de nouvelles socialisations et en particulier la réalisation de liens de pure sociabilité entre individus pour le seul plaisir que la rencontre comporte. Il s'y manifeste le sentiment propre d'être socialisé et une satisfaction à cet effet eu égard à la fonction première de ce regroupement; « une impulsion qui pousse à adopter cette forme de sociabilité¹⁰⁵ » et que Simmel nomme l'impulsion de sociabilité « qui délie par sa propre force le simple processus de socialisation de l'ensemble des réalités de la vie pour en faire une valeur en soi et un bonheur¹⁰⁶ ». L'examen de la sociabilité à l'intérieur du phénomène sportif ne nous obligerait-il pas à l'envisager en termes d'un

¹⁰⁵ Georg Simmel, *Sociologie et épistémologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1981, p. 124. (238 p.)

¹⁰⁶ Georg Simmel, *op. cit.*, p. 124.

degré, d'une échelle où l'impulsion de sociabilité est liée à un ensemble d'intérêts et de motivations des acteurs en présence ?

Certes, il est déjà possible de distinguer des activités sportives où cette dimension est prépondérante. De plus, l'évolution d'un sport dans le temps va signifier un degré de sociabilité variable. En raison du caractère dynamique des socialisations, il est tout à fait logique de croire qu'en des temps et des lieux différents, la sociabilité se transforme et qu'à l'intérieur du phénomène sportif global, cette dimension varie constamment en rapport avec les acteurs en présence et les contenus qui les animent. Sans être en mesure d'établir à ce stade-ci l'importance relative de la sociabilité à l'intérieur du sport du curling à une époque donnée – nous savons d'emblée qu'elle n'a pas été une production lisse, uniforme au cours des deux derniers siècles – nous pensons qu'il y a un intérêt manifeste à faire l'étude de cette variabilité.

* * *

À la suite d'une introduction et d'un premier chapitre qui n'avait que pour ambition légitime d'éclairer le concept de sport et d'en partager l'historiographie, le second chapitre se révèle être l'assise théorique fondamentale de nos travaux. Inspiré du néo-kantisme mais portant l'empreinte singulière de Georg Simmel, ce modèle explicatif méritait qu'on prenne le temps afin de l'apprivoiser. Nous aurons donc entrepris ce périple à travers la notion de culture sans oublier de définir la forme et

ses principes associés. Par la suite, il fallait établir la contribution originale de Simmel tout en confrontant sa pensée à d'autres auteurs. Les théories du champ de Pierre Bourdieu et le concept de configuration de Norbert Elias ont été le lieu de reconnaissance d'une certaine filiation de pensée. Enfin, cette réflexion fondamentale sur les formes de socialisation offre maintenant tous les outils nécessaires afin de mener l'étude approfondie d'une forme sociale spécifique, la sociabilité. En mettant ainsi la dernière touche à notre canevas, nous annonçons ce qui sera le parti pris de cette thèse : la volonté de connaître le curling sous tous les angles en accordant une attention particulière à la sociabilité telle qu'elle s'exprime à travers la vie associative formelle et informelle des clubs. C'est aussi un intérêt marqué à l'égard de la pérennité et de l'institutionnalisation de ce sport en tant que forme sociale.

CHAPITRE III

PROBLÈMES ET MÉTHODE

Au cours des pages précédentes, nous nous sommes attardés à définir les concepts essentiels et à construire un cadre de référence solide car, comme le souligne Norbert Elias, s'il y a négligence sous ce rapport, l'œuvre à réaliser est comme le voyage en mer sans carte ni compas; la possibilité d'atteindre le port est toujours présente mais le risque de naufrage est grand¹.

Le présent chapitre agira en quelque sorte comme le mécanisme d'une charnière. Avant de connaître et d'exposer les faits associés à près de 200 ans de curling au Québec, nous allons préciser un peu plus sous quel angle nous entendons les apprécier. Notre recherche ne peut atteindre les premiers, les événements de ce sport qu'à travers les seconds, les catégories de la sensibilité et de l'entendement qui sont ni plus ni moins les manières de formaliser la vie en établissant à la fois les nécessaires périodicités et en faisant le choix de la sociabilité à titre de forme pertinente de reconnaissance du lien social.

¹ Norbert Elias, « Sur le concept de vie quotidienne », traduction de l'article « Zum Begriff des Alltags » par Claude Javeau, *Cahiers internationaux de sociologie*, 99, 1995, p. 241.

L'exposé va se diviser en trois parties. Dans un premier temps, nous jetterons un regard sur le lien entre la sociabilité et la participation sportive. Ensuite, nous aborderons les trois grandes problématiques de cette thèse. Qui sont les acteurs de ce sport et selon quel rythme le sport leur est-il divulgué ? Par quels mécanismes les agents s'approprient-ils le sport ? Enfin, comment le sport assure-t-il son autonomie et son caractère perdurable, autrement dit, comment le sport s'institutionnalise-t-il ? La dernière partie présente la méthodologie, les moyens concrets mis en ordre afin de réaliser le projet de cette thèse.

Le rapport de la participation sportive à la sociabilité

Au chapitre précédent, il nous a été permis de mettre en lumière l'importante mais combien vaste question du lien social. Qu'on apprenne à le connaître à travers les expressions « interdépendance sociale », « action réciproque des individus », « rapports sociaux », le lien social traduit globalement et concrètement l'aptitude des individus à entrer en relation et à vivre en société.

Au même titre que d'autres formes de socialisation², la sociabilité apparaît comme un mode d'expression distinct de la vie de relations. Entre l'aptitude du genre humain à vivre collectivement et l'inclinaison d'un individu à fréquenter ses semblables, la sociabilité se révèle sous les traits d'un comportement collectif où la forme l'emporte sur le fond; un jeu social en dehors de toute finalité, libre de tout enracinement dans un contenu. C'est un attrait prépondérant en regard des relations

² À titre d'exemple, la domination, la coopération, le conflit constituent d'autres modes par lesquels les individus entretiennent des relations et se socialisent.

humaines où une motivation donnée de socialisation (un contenu), n'existe en fait qu'à titre de prétexte, de support de la rencontre. Et rappelons-le, la sociabilité se nomme *geselligkeit*, la qualité (indiquée par le suffixe) de qui est *gesellig*, c'est-à-dire sociable au cœur de la sociologie simmelienne.

Elle se dévoile encore sous la forme d'un hybride à travers le pôle des relations formalisées et celui des relations à être formalisées. Dans le premier cas, elle est cette vie associative bien structurée, bien organisée qui, au fil du temps, s'institutionnalise. Elle constitue une forme mature, achevée, et paradoxalement, elle s'éloigne déjà du second pôle. Dans le second cas, la sociabilité représente le pôle des relations informelles, éphémères qui se tissent au cœur du quotidien en des lieux formels ou informels.

La participation sportive

Puisque dans cet exposé il est à la fois question de participation sportive et de sociabilité, nous estimons utile d'explicitier le rapport entre les deux concepts. Dans le langage courant, participer au sport c'est d'abord et avant tout pratiquer l'activité. Mais l'engagement d'un individu à l'égard d'un sport peut certainement varier et très souvent aller bien au-delà de la simple pratique comme par exemple, un investissement exemplaire sur le plan relationnel. Ainsi, il nous est apparu pertinent d'élaborer cinq stades dans le continuum de la participation sportive et d'établir ensuite la correspondance de sociabilité (tableau 1).

Tableau 1**L'intensité de la participation sportive et son rapport à la sociabilité**

<i>Niveau d'intérêt</i>	<i>Nature de la participation</i>	<i>Pôle de sociabilité</i>
1 ^{er} niveau	Écoute télévisuelle	Sociabilité informelle
2 ^e niveau	Présence physique à un événement sportif	Sociabilité spontanée en un lieu formel
3 ^e niveau	Pratiquer un sport pour le plaisir de façon informelle	Sociabilité spontanée en un lieu formel ou informel
4 ^e niveau	Pratiquer un sport en devenant membre d'une association	Sociabilité formelle en un lieu formel
5 ^e niveau	Consacrer ses ressources personnelles à la vie d'une association	Sociabilité formelle en un lieu formel

L'intérêt envers un sport donné se manifeste au premier chef par une approche entièrement passive. Les deux premiers niveaux de cette échelle résument en fait ce qu'est un amateur passif de sport. Il regarde et parfois il admire l'activité des autres mais ne la pratique pas. Avant l'avènement du télévisuel, l'amateur doit nécessairement se déplacer vers les lieux de pratique. Depuis ce moment où l'image devient accessible, le fait de se retrouver dans une enceinte sportive confère à la participation un investissement³ d'une plus grande valeur. Le troisième niveau qui intègre ou non les précédents correspond à la pratique d'un sport dans un cadre informel, sans la contrainte organisationnelle. On serait enclin à faire entrer dans cette

³ En économie, on parlerait d'un « coût d'opportunité », c'est-à-dire l'occasion que l'on a sacrifiée à l'égard de celle qu'on a choisie.

catégorie les activités qui se pratiquent sans la nécessité d'un lieu déterminé et selon un mode d'organisation rudimentaire. Selon les régions et les époques, le curling a pu être pratiqué sous cette forme. Le quatrième niveau consiste à rendre officiel, à formaliser sa participation par une inscription auprès d'une organisation donnée. À l'intérieur de ce degré, il y a lieu d'envisager la pratique sous la forme d'un continuum allant d'un niveau restreint de pratique jusqu'à la pratique intensive orientée vers l'excellence. Le cinquième et dernier niveau de la participation repose sur un engagement qui transcende tous les autres niveaux. Il s'agit d'une implication considérable qui s'apparente à un don de soi-même, un investissement à l'égard d'une discipline donnée, une conviction profonde envers « son sport ». C'est de loin la forme la plus achevée de la participation. Elle est aussi celle envers laquelle l'instance sportive témoigne le plus de reconnaissance⁴.

La sociabilité sportive

Il nous reste à poser le rapport de la participation sportive à la sociabilité. Résumons dans une brève synthèse l'essentiel de notre propos sur le sujet : la sociabilité au sens simmelien du terme n'existe que très rarement à l'état pur, c'est-à-dire au sein d'un espace de relations réciproques fondé sur l'égalité des personnes et entièrement détaché de tout contenu avec comme seule finalité le bonheur d'être socialisé ou le plaisir de la rencontre. De ce point de vue, le fait d'associer dans une même expression sociabilité et sport soulève spontanément une ambiguïté. S'il y a sport, il y a nécessairement un but, une finalité partagée en un lieu et un temps donné.

⁴ Par exemple, en judo, sur une échelle qui va de 1 à 10 dans, les ceintures noires après le cinquième dan n'acquièrent plus ces précieux échelons essentiellement en regard de leur mérite technique mais en raison des contributions qu'ils rendent à leur discipline.

Pierre Arnaud l'exprime en ces termes : « Nous ne pouvons donc pas considérer que l'association sportive a pour but spécial et exclusif la pratique d'une activité physique. Cette fonction sportive se double de fonctions multiples qui ne sont pas toujours aisément identifiables⁵. » L'intérêt sportif peut être prévalent mais la dimension sportive va donner naissance à d'autres intérêts et quelquefois même, l'intérêt sportif sera relégué au titre d'un intérêt secondaire. Il est très souvent le point de départ des socialisations, mais dans une dynamique évolutive la sociabilité prendra à l'occasion le dessus sur la stricte rencontre sportive. C'est le motif qui nous amène à considérer le sport non comme le lieu d'un phénomène à l'état pur de sociabilité mais davantage comme un hybride où les composantes sportive et sociale fluctuent dans le temps.

En revenant aux données du tableau 1, la dernière colonne complète le portrait envisagé sous l'angle de la sociabilité. Au tout premier niveau, l'événement sportif télévisuel peut être le point de départ d'une sociabilité informelle : celle des amis qui spontanément se réunissent en des lieux informels⁶ (restaurant, brasserie, maison privée) afin d'y vivre la camaraderie tout en partageant les émotions d'un match sportif. Au second niveau, la sociabilité est toujours informelle, mais les liens qui risquent de se nouer le seront dans un lieu formel, en l'occurrence, le stade. Dans ce phénomène de masse rassemblée, tous ont plus ou moins l'impression de devenir les figurants d'un scénario sportif et, si la rencontre est marquante, ils participent à l'écriture d'une page de l'histoire du sport. Au troisième niveau d'intérêt, les rapports

⁵ Il faut reconnaître à l'auteur toute la pertinence de ces travaux sur la sociabilité sportive. Pierre Arnaud, « La sociabilité sportive, jalons pour une histoire du mouvement sportif associatif », P. Arnaud, dir., *Les athlètes de la République*, Toulouse, Éditions Privat, 1987, p. 368. (p. 359-384)

⁶ Habituellement, les lieux sont informels mais on a vu poindre depuis quelques années des établissements qui se donnent pour mission d'accueillir de façon spécifique les amateurs de sport.

à autrui sont le fruit des relations éphémères de petits groupes, strictement organisés afin de réaliser l'activité sportive au programme et plus souvent qu'autrement en des lieux informels. À titre d'exemple, c'est un match de volley-ball de plage qui s'organise spontanément entre amis avec une installation de fortune et ne dure jusqu'à ce que l'humeur changeante des participants y mette fin. Les quatrième et cinquième niveaux nous font entrer de façon décisive dans une sphère où les actions réciproques se vivent à l'intérieur d'un cadre formel. Le lien est clairement identifié et l'engagement formalisé : sociabilité formelle en un lieu formel. Nous l'identifions comme étant le domaine de la vie associative fidèle à ses contenus sportifs sans être privé pour autant d'une bonne dose de sociabilité. Et, de façon concrète, les associations de loisir adulte beaucoup moins tournées vers l'accomplissement d'une performance constituent généralement un bon terreau afin de faire l'examen de la sociabilité.

Dès lors, peut-on affirmer que faire l'étude du mouvement associatif sportif soit un indice valable et révélateur de la sociabilité qui s'y épanouit ? Nous appuyant sur la réflexion de Maurice Agulhon, nous sommes tenté de répondre par l'affirmative en apportant la même nuance que ce dernier. En général, la vie associative d'un sport donné ne peut être considérée comme la seule expression de sociabilité. Le tableau 1 nous l'expose, les trois premiers niveaux de la sociabilité révèlent une vie de relations qui mérite qu'on s'y intéresse. La vie associative n'est donc pas le seul indice de sociabilité, cependant on doit considérer qu'elle est la plus solide et la plus utile en raison de son caractère de permanence et de continuité, et qu'au fil du temps, elle dépose les matériaux qui permettent aux historiens d'en reconstituer la trame

historique. De plus, à l'égard du curling, nous pouvons émettre l'hypothèse que le sport se soit réalisé surtout à travers la vie associative formelle. En effet, considérant la première nécessité inhérente à ce sport – une surface glacée uniforme, libre de toute imperfection – il devenait impératif de camper rapidement le sport en un lieu formel. Cette première obligation allait dicter la suite et traduirait une manière plus formalisée d'entretenir les rapports sociaux.

Un questionnement selon trois dimensions

Les acteurs de ce sport

Les travaux de Simpson⁷ ont permis d'établir sans équivoque la participation des Écossais à l'émergence du curling dans la première moitié du XIX^e siècle. Ce groupe appartient à la bourgeoisie commerçante de Montréal. Au cours de la période 1807-1857, Simpson recense les noms et occupations des membres du Montreal Curling Club : à titre d'exemple, Thomas A. Turner est président de la Banque du Canada en 1820, Robert Armour est éditeur et l'un des propriétaires du *Montreal Gazette*, Alexander T. Galt, politicien, terminera sa carrière politique comme ministre des finances auprès de Sir John A. Macdonald, William Dow est propriétaire de la brasserie du même nom. Limitée à un seul établissement, cette première étude fournit tout de même une assise solide, le point de départ afin de mieux connaître l'ensemble des acteurs québécois du curling aux XIX^e et XX^e siècles et en constatant immédiatement l'absence des Canadiens français, des femmes et du prolétariat, elle suscite tout de suite deux interrogations. Sur un horizon de près de deux siècles, à

⁷ Robert W. Simpson, « The influences of the Montreal Curling Club on the development of curling in the Canadas 1807-1857 », mémoire de maîtrise, Western University, 1980, p. 151-153. (220 p.)

quel moment le curling va-t-il leur être divulgué ? Deuxièmement, selon quel rythme ces acteurs vont-ils ensuite s'approprier le sport, c'est-à-dire en venir à y exercer un leadership ? Enfin, ces moments de divulgation et d'appropriation seront-ils l'objet de luttes particulières, de conflits entre les groupes en présence ?

Les réponses à ces questions dessinent immédiatement les premiers éléments de problématique. Si ces trois groupes n'ont pas eu une participation équivalente à leur poids démographique dans la société, pourquoi en est-il ainsi ? En comparant avec d'autres sports, seraient-ils en situation de retard ? Si c'est le cas, à quels motifs cette condition tient-elle ?

Sans négliger d'établir la contribution de tous les groupes en présence, la participation des francophones demeure donc une préoccupation de premier plan, récurrente à toutes les tranches chronologiques de cette histoire du curling. Ce sport a-t-il vraiment été un parent pauvre des sports d'hiver chez les francophones ? Et pourquoi en serait-il ainsi ? Quels sont donc les rapports formels et informels entretenus par les deux communautés à l'intérieur de cet espace de sociabilité ? Sans le détacher de la toile de fond des rapports généraux entretenus par les deux communautés, le curling va-t-il permettre de tisser des liens entre deux communautés qui habituellement se rencontrent peu ? Ainsi, se trouve posé sur près de deux siècles ce questionnement des rapports de sociabilité, francophones/anglophones à travers cette vie sportive. Le curling a-t-il été un lieu de relative harmonie entre les deux communautés ? Ou cette apparente harmonie n'était-elle que le fruit d'un aménagement passager ?

Quelle est l'appartenance sociale des membres des clubs à des périodes déterminées ? Les données préliminaires du chapitre I laissent présager une appartenance relativement bourgeoise, voire aristocratique au cours de la première moitié du XIX^e siècle. À cet égard, le curling ne semble pas différer des autres sports naissant du XIX^e siècle. Cependant, il y a un moment où le sport en général va s'ouvrir à un plus large public. Le curling préserve-t-il plus longtemps que les autres sports son caractère élitiste ? Est-il permis de croire que par des tentatives délibérées on a cherché à mettre à l'écart une catégorie de gens ? À quel moment se reconfigure-t-il en accordant une place nouvelle aux travailleurs et à la masse des gens ? Est-ce le milieu industriel qui va devenir le véritable catalyseur de la divulgation et de l'appropriation de ce sport ? Ces questions forment donc la trame de fond à l'égard de cette problématique de l'absence de la classe ouvrière.

L'historiographie québécoise du sport n'a pas laissé d'études substantielles sur le sport féminin. Tout au plus, des auteurs ont souligné au passage la présence féminine dans un sport ou l'autre. Cette thèse veut faire plus et aborder la participation des femmes comme une problématique originale. Il sera donc question de retracer le moment de leur entrée au sein de l'univers plutôt masculin du curling et d'établir le niveau de leur participation au cours des XIX^e et XX^e siècles. Les questions relatives à cette participation obligent en premier lieu à s'interroger sur l'appartenance sociale et ethnique des participantes. Les Canadiennes françaises vont aussi s'intégrer; en quel temps et à quel rythme le feront-elles ? D'autre part, la gent masculine fera-t-elle obstacle à la venue des femmes dans les clubs ? Quand et

comment les rapports de mixité s'établiront-ils ? Nous poserons donc les premiers jalons d'une étude susceptible d'enrichir toute la connaissance du sport féminin.

Et les autres acteurs ... Les organisations sportives privées ou publiques entrent en rapport avec d'autres groupes d'influence. Il y a un intérêt manifeste à connaître l'impact des pouvoirs institués que sont l'Église et l'État sur le développement du sport. Quelle attitude les Églises catholiques et protestantes ont-elles adoptée concernant le curling ? Engagement, neutralité ou indifférence ? Ont-elles favorisé le développement de l'activité ou fait peser des contraintes ? En tant que législateur, l'État a-t-il joué un rôle particulier ou exercé une influence bénéfique sur l'activité ? Enfin, le milieu des affaires n'est pas sans exercer une certaine influence. Nous connaissons le rôle prépondérant qu'il va jouer dès les débuts du XX^e siècle en finançant la production du spectacle sportif. Quel rapport le curling va-t-il entretenir avec le monde des affaires et quel impact ce dernier aura-t-il sur son essor ?

L'étude des valeurs dévolues au curling

Une fois qu'il aura été possible de nommer de façon assez précise les acteurs en présence à des époques données, d'éclairer les problématiques de leur présence ou de leur absence, des conflits que leur venue peut susciter, il sera pertinent de s'attacher aux valeurs qui les animent. Aborder cette question, c'est examiner par quel mécanisme les individus s'approprient graduellement un sport. Explicité au chapitre précédent, le modèle des formes de socialisation complété par les concepts de

configuration d'Elias et de la théorie du champ de Bourdieu nous fournit un cadre valable à l'élaboration d'une problématique de cette nature.

Derrière toute divulgation d'un sport, il y a de la part des individus la prise de conscience d'enjeu, c'est-à-dire un capital culturel, social, économique et même physique à s'approprier. Qu'elle se nomme pulsion, motivation, contenu de socialisation, cette prise de conscience correspond à la valeur accordée à l'activité, un bien, un profit quelconque à s'y investir. Le sport en question prend un sens, une signification. On dit alors que l'activité a de la valeur, de l'importance aux yeux de ceux qui la pratiquent. Plus la perception de valeur est forte, plus la conviction est profonde et plus les risques de conflit s'accroissent. *A contrario*, tant qu'un acteur ne perçoit pas un potentiel, un capital à faire sien, il n'entre pas en concurrence. Il est donc pertinent de connaître les valeurs afin de mieux saisir la dynamique de la socialisation.

Considérées sur un horizon de plus de 100 ans, nous savons que les valeurs et significations accordées au sport en général ont pu être assez diversifiées. De plus, s'il tient à certaines représentations dans l'esprit des participants, le sport devient un outil permettant de répondre à des finalités particulières. Le tableau 2 expose un ensemble de valeurs possibles ainsi que les usages (les fonctions correspondantes) que les adeptes ont pu en faire depuis son émergence.

Tableau 2
Valeurs dévolues au sport et fonctions correspondantes

<i>Valeurs</i>	<i>Fonctions</i>
La distinction	Marquer sa différence sur le plan social
L'appartenance ethnique	Vivre son identité ethnique
La solidarité	Faire la charité
La modernité	Vivre le progrès
La sociabilité	Nouer des relations utiles ou gratuites
La tradition	Maintenir ses racines
La santé, l'hygiène	Se préserver des maladies
La masculinité	S'isoler des femmes
Le patriotisme	Affirmer son nationalisme
La compétition	Se mesurer, s'évaluer
La victoire	Gagner une forme de reconnaissance
Le <i>fair-play</i>	Lutter avec détachement
Le jeu	Se détendre

De cet ensemble, quelles sont les valeurs qui collent davantage à un sport comme le curling ? *A priori*, comme dans tous les sports, il y a l'idée de compétition, se mesurer dans une forme de conflit ludique. D'autre part, il est indéniable que le curling se distingue des autres sports par une composante forte de sociabilité. Toutefois, sur près de 200 ans, il ne faut pas croire que ces valeurs soient restées figées. Il faut envisager des changements de signification, des mutations au sein de cette échelle de valeurs. Notre travail va donc consister à repérer les transitions et, dans la mesure du possible, y trouver des éléments d'explication.

Si on admet que les valeurs ont varié selon les époques, on peut raisonnablement croire qu'il en sera ainsi selon les individus ou les groupes en présence. Les Canadiens français s'amènent donc au curling avec un bagage de valeurs différent de celui des Écossais. L'attrait ne peut certainement pas être le même en ce qui touche à la valeur patrimoniale du curling.

Cette échelle de valeur distincte peut-elle signifier alors une manière différente de pratiquer le sport ? Considérant certaines idées reçues de l'historiographie telles qu'évoquées au chapitre I, nous serions tenté de répondre par l'affirmative. Par exemple, les francophones privilégieraient davantage les usages festifs. Formulée de cette manière, la question semble toutefois incomplète. Il faudrait plutôt poser le problème en ces termes : les valeurs d'un groupe donné comme les francophones, les femmes, la classe ouvrière, etc., traduisent-elles une manière différente de pratiquer le sport au point d'en altérer le rapport compétitif ? Si ce sont les valeurs du plaisir et de la camaraderie qui prévalent, ces groupes adopteront-ils une pratique qui se démarque singulièrement, c'est-à-dire une façon de jouer sans combativité où la victoire est secondaire, subjuguée par le simple plaisir de la joute ? De fait, par les valeurs qu'il privilégie, un groupe donné peut-il en venir à modifier le sport dans son rapport compétitif et toucher à l'essence même de sa forme sociale ? Qu'en sera-t-il avec le curling ?

Les facteurs de l'institutionnalisation

Comment le sport du curling va-t-il assurer sa pérennité ? Une telle question ne peut se concevoir que dans une étude de longue durée. Étant considéré comme le sport d'hiver le plus ancien en Amérique du Nord⁸, il est légitime de la poser à propos du curling. Cette activité certainement un peu curieuse n'est jamais le siège d'enjeux aussi importants qu'en hockey sur glace par exemple, et pourtant, selon un rythme de développement tout autre, le curling s'incruste de façon permanente dans la vie sociale et culturelle québécoise. Il va durer. Parallèlement, la raquette à neige qui connaît des heures glorieuses au XIX^e siècle s'éteint en tant que sport dans la seconde partie du XX^e siècle. Pourquoi en est-il ainsi ? Quels sont donc les facteurs qui contribuent à l'institutionnalisation du curling une activité sportive de loisir où la sociabilité revêt un caractère particulier ?

Au même titre que d'autres formes sociales, chaque sport doit générer de l'intérieur les conditions de son maintien et de sa survie dans le temps. Le curling ne fait pas exception. À l'origine, il permet à des individus de trouver un sens commun, une identité compatible à la personnalité de l'individu. Il regroupe tous ceux qui affectionnent ce jeu, une identité de contenu liée à la pratique; ce sentiment identitaire s'enrichit du même coup grâce au regroupement des gens de même condition sociale, de même ethnie, de même religion. Le regroupement permet en premier lieu d'alimenter un sentiment identitaire et assure déjà la continuité psychologique de

⁸ Don Morrow, « Montreal: the Cradle of Organized Sport », Don Morrow, dir., *A Concise History of Sport in Canada*, Toronto, Oxford University Press, 1989, p. 1. (p. 1-22)

l'unité. Parallèlement, il se dote de mécanismes formels qui précisent de façon étendue les règles de son fonctionnement.

Au gré du temps, cette appartenance sociale se transforme en appartenance historique. Et cette appartenance historique se fonde sur l'accumulation de différents patrimoines que nous regroupons en quatre catégories : *primo*, un univers matériel qui tient à des lieux circonscrits et des outils de jeux, *secundo*, un processus de « sportivation », des événements sportifs qui se structurent dans le temps et qui conduisent à des championnats, *tertio*, la création d'un bagage de traditions, des cérémonies, des rituels, des objets, trophées, médailles, épinglettes, qui contribuent à solidifier et à perpétuer un peu plus l'unité sociale avec le temps, *quarto*, la tenue de registres écrits et l'accumulation de statistiques et de records consolidant le sentiment d'appartenance, la fierté et l'honneur à l'égard d'un club. Comme le mentionne André Turmel, il faut voir dans ces éléments un rappel constant à la permanence de l'institution, « la réalisation immanente du groupe dans ses dispositions et ses aménagements spécifiques⁹ ». C'est donc une invitation à faire un examen précis, exhaustif de ces éléments selon les différentes tranches chronologiques retenues et à reconnaître les changements significatifs. Par exemple, avant que cette tradition ne s'estompe, la majorité des curleurs vont porter une coiffe écossaise à une époque donnée. La correspondance analogique, le rapport du concret à l'abstrait est ici facile à établir. Toutefois, la perte de popularité de ce code vestimentaire en apparence très

⁹ André Turmel, « Le retour du concept d'institution », André Turmel, dir., *Culture, institution et savoir*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1997, p. 15. (p. 1-24)

accessoire peut être le reflet d'un changement de mentalité avec tout l'impact que cela peut représenter quant à la tradition et la pérennité des clubs.

On ne peut soustraire à ces travaux qui touchent à la pérennité de la forme sociale, l'importante dimension du droit tel qu'il s'exprime à travers un véritable formalisme de nature juridique. Très tôt dans son évolution, le sport du curling se mondialise et tisse un réseau à l'échelle planétaire. Il est certainement un des premiers sports à jouir d'une pareille diffusion. L'organisation mondiale du curling se dote d'un ensemble de règles propres à assurer son fonctionnement et, indirectement, sa survie. Sous cet aspect, la structure québécoise du curling n'est-elle que la copie conforme de la société-mère ? Il est pertinent d'étayer les dispositions que le curling québécois adopte à l'égard de la transmission des pouvoirs, de la sélection des membres, de la gestion de ses biens matériels, l'imposant patrimoine matériel que constituent les terrains, les édifices, le mobilier des clubs. Et enfin, comment ces règles et politiques se transforment-elles sur près de deux siècles ? Cette thèse va donc examiner le cadre juridique des clubs afin d'y déceler les facteurs contribuant à l'institutionnalisation du sport du curling.

Avec l'intention d'exposer de façon exhaustive les facteurs de l'institutionnalisation, cette réflexion soulève une question grave. Pourquoi certains sports survivraient-ils pendant que d'autres vont s'éteindre ? Autrement dit, y a-t-il une combinaison optimale des facteurs qui assure la pérennisation de la forme sociale ?

La méthodologie utilisée

L'historiographie du sport a donné un découpage approximatif du temps selon deux intervalles; le premier concerne le XIX^e siècle et s'étire jusqu'à la Grande Guerre en concentrant les principaux travaux dans l'intervalle 1867-1914, le second englobe *de facto* le reste du XX^e siècle. Pour les besoins de nos travaux, nous avons jugé nécessaire de subdiviser le temps en quatre périodes distinctes. La seconde partie de cette thèse présente donc l'histoire sociale du curling selon un découpage qui se justifie par l'évolution générale du sport au sein de la société : les premiers mouvements 1807-1870, l'émergence des sports 1870-1920, vers la maturité 1920-1960, l'arrivée des bouleversements 1960-1980.

La justification des tranches chronologiques

Avant 1870, au Canada comme dans de nombreux pays, le phénomène sportif en est encore à ses balbutiements. Donald Guay n'identifie pas plus d'une douzaine de sports à cette époque¹⁰. Le réseau compétitif est peu développé et l'événement sportif revêt un caractère plutôt sporadique. Comment justifier cette césure de 1870 ? Certes, s'il est discutable de placer le couperet sur une année donnée, nous pouvons plus adéquatement soutenir le choix d'une décennie et affirmer que 1860-1870 marque une transition où l'on passe d'une organisation artisanale du sport à un mode nettement plus structuré.

¹⁰ Donald Guay, *La conquête du sport. Le sport et la société québécoise au XIX^e siècle*, Outremont, Lanctôt Éditeur, 1997, p. 60. (244 p.)

Et justement, après 1870, le tout s'anime sous l'impact d'une première vague d'industrialisation. La période aurait pu encore être subdivisée en deux : une première tranche 1870-1890 qui correspond à l'émergence décisive à l'échelle mondiale d'un ensemble d'activités sportives organisées. Non seulement les activités naissent mais elles se cristallisent selon une forme établissant leur spécificité par des règles qui les distinguent clairement. La seconde division 1890-1920 concorde avec la montée du sport spectacle et du sport organisé au sens où Metcalfe¹¹ l'entend : une activité mieux définie dans sa vie associative, l'organisation des premiers réseaux compétitifs, une masse critique de participants. Le phénomène sportif entre vraisemblablement dans les mœurs. Cette période voit poindre le débat de l'amateurisme et du professionnalisme mais vraisemblablement dans un souci de ne pas alourdir la présentation, elle ne mérite pas qu'on en fasse une tranche distincte.

Si la période 1920-1960 coïncide partiellement avec une nouvelle vague d'industrialisation, elle est somme toute caractérisée par une certaine homogénéité sur le plan culturel et, à la façon d'un incubateur, elle annonce graduellement les transformations plus radicales qui séviront au tournant des années 1960. Bien que le Mouvement olympique soit né quelques décennies plus tôt, à compter des années 1920 le sport prend de plus en plus une allure nationale et internationale et les réseaux compétitifs se raffinent en conséquence. Le sport atteint une forme de maturité dans son processus compétitif puisque désormais on nommera un champion à l'échelle planétaire, et les médias joueront leur rôle dans la diffusion de cette

¹¹ Alan Metcalfe, *Canada Learns to Play: The Emergence of Organized Sport, 1807-1914*, Toronto, McClelland and Stewart, 1987, p. 11. (243 p.)

information. La présence quotidienne des journaux, de la radio, et l'avènement de la télévision assurent dorénavant l'omniprésence du sport et en prépare sa consommation de masse.

Enfin, si nous avons cru bon de procéder à un dernier découpage 1960-1980, c'est que le début des années 1960 signifie des transformations considérables tant au sein de la société québécoise que dans le reste du monde industrialisé. Plutôt que de parler de la postmodernité, nous préférons emprunter le concept de Jean-François Lyotard¹² et parler de « condition postmoderne », une crise de légitimation où les grands discours philosophiques, historiques et scientifiques perdent leur valeur d'unification. Le sport n'échappe pas à cette remise en question de la forme et du contenu des discours dominants. Balayé par ce vent de changement, le sport empruntera des formes nouvelles. Pendant que le débat de l'amateurisme et du professionnalisme touche à son terme, les valeurs de l'esprit sportif, une compétition loyale, équitable, raisonnable, cèdent le pas devant l'idée de vaincre à tout prix. Les diktats d'un sport image ont considérablement modifié le paysage sous le poids d'enjeux économiques devenus colossaux.

Le corpus de recherche

Afin de répondre aux exigences du cadre que nous nous sommes fixées, quatre sources d'informations ont été clairement identifiées. Avant d'en détailler le contenu et par ordre d'importance, il s'agit des journaux, quotidiens, hebdomadaires ou périodiques de langue anglaise et française, de documents particuliers propres à un

¹² Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Minuit, 1979, 112 p.

club, des rapports annuels (*Annuals*) du Royal Caledonian Curling Club (RCCC), enfin, de témoignages de la part d'observateurs toujours vivants.

Le journal constitue sans contredit la source d'information la plus volumineuse avec toutefois une richesse informative qui peut être variable. Bien que nos premières incursions dans le domaine nous révèlent que la présence de nouvelles sportives est marginale avant 1880, on en retrace des éléments sporadiques dès la première moitié du XIX^e siècle. La fréquence d'apparition des textes sportifs augmente à mesure que l'on progresse vers les années 1890. Au début du XX^e siècle, les quotidiens anglophones de Montréal et de Québec possèdent une section réservée à la vie sportive avec un en-tête qui l'identifie plus clairement. Cette section prendra bientôt toute la page tant et si bien qu'au début des années 1920, on peut véritablement affirmer que la page sportive est une réalité dans tous les quotidiens incluant ceux des régions. La presse francophone va imiter sa contrepartie anglophone avec néanmoins quelques années de décalage. Au cours du XX^e siècle, le nombre de pages sportives par quotidien augmente de façon graduelle. La taille des articles exprimée en nombre de mots prend de l'ampleur au gré du temps, mais le nombre d'articles diminue toutefois. C'est une tendance que Jean de Bonville¹³ avait remarquée dans sa comparaison des quotidiens montréalais. Quant au contenu des articles sportifs, il évolue lui aussi. Jusqu'au milieu des années 1960, si l'article traduit prioritairement l'issue d'une rencontre sportive, il peut aussi traiter des questions relatives à la vie d'un club sportif; la convocation à une réunion, une soirée dansante, un banquet, etc.

¹³ Jean de Bonville, *Les Quotidiens montréalais de 1945 à 1985 : morphologie et contenu*, Québec, IQRC, 1995, p. 65. (223 p.)

La présence du chroniqueur sportif se généralise dans les années 1940. Ces journalistes font plus que rapporter l'information, ils la commentent et la critiquent. Bien enracinés dans leur milieu, ils contribuent à assurer une couverture adéquate de la vie sportive locale.

Pour toutes ces raisons, le journal demeure un outil de premier plan et nous avons cru utile de procéder à un examen d'un quotidien d'envergure nationale de Montréal ou de Québec durant la saison d'hiver, soit de janvier à mars inclusivement, selon une fréquence bisannuelle entre 1880 et 1920. Par la suite, en raison de l'augmentation des événements de toutes sortes, la cueillette d'informations s'est effectuée sur une base annuelle. Afin d'éclairer des questions plus spécifiques, nous nous sommes réservé la possibilité de consulter des quotidiens ou des hebdomadaires régionaux.

Plus que tous les autres sports québécois, le curling a conservé un nombre impressionnant de documents associés à la vie des clubs, *minute books*, *scrap books*, brochures commémoratives, dépliants, correspondance, etc. Les productions locales doivent néanmoins être traitées avec prudence. Elles revêtent souvent un côté anecdotique quand elles ne sont pas truffées d'erreurs. À Ottawa, les Archives nationales du Canada comptent de nombreux documents dont le Fonds H. H. Ward. Le Musée McCord de Montréal est aussi bien pourvu avec, entre autres, les archives photographiques Notman. Sur une base plus régionale, les archives du Séminaire de Trois-Rivières possèdent aussi quelques corpus intéressants. Ces dossiers deviennent un support de premier niveau, spécialement au XIX^e siècle au moment où le contenu

sportif des quotidiens est moins imposant. Aussi, plus détachés d'un strict contenu sportif, ces documents se rapprochent du quotidien et traduisent les mœurs de l'époque en éclairant des dimensions insoupçonnées de la vie associative des clubs. Nous entendons procéder à l'examen des trois établissements pionniers de Montréal, les clubs Montreal, Caledonia et Thistle dont les archives ont été conservées quasi intactes. En curling féminin, nous venons de découvrir les documents du Quebec Ladies' Curling Club qui étaient encore aux mains d'une source privée. Nous possédons aussi les archives des clubs féminins de Trois-Rivières. Nous aurions aimé retracer la documentation d'un club de Québec et particulièrement celle du club francophone. Malgré de nombreuses tentatives, il n'a été possible de retracer que des documents parcellaires. Enfin, les délibérations de la Canadian Branch (1852), l'organisme régissant l'activité des clubs québécois, vont mériter une attention particulière de notre part.

Dès le début des années 1840, le RCCC d'Édimbourg publie un recueil annuel qui fait le bilan des activités du curling à l'égard de tous les clubs affiliés à l'échelle de la planète. On y retrouve donc le bilan des activités canadiennes dont celui de la Canadian Branch. Cet ouvrage fournit non seulement la liste des établissements mais il recense jusqu'aux années 1940 tous les noms de membres des clubs adhérents. Sur un horizon de plus de 140 ans, ces *Annuals* constituent une source d'information inestimable, une base de données particulièrement précieuse entre 1840 et 1940 afin de procéder à des analyses de nature plus quantitative. En établissant une liste de membres des sections féminines, les recueils du RCCC fournissent les premières informations de leur participation.

Enfin, il est encore possible de retracer les témoins de l'époque 1950-1980. Par le biais d'entrevues qui seront menées auprès d'eux, nous croyons être en mesure de traduire un peu plus le quotidien et la vie des clubs tout en validant des observations tirées d'autres sources.

Les questions abordées

Après avoir énoncé brièvement en introduction les principales divisions, nous y revenons ici afin de préciser plus en détail le contenu des chapitres à venir selon un plan qui d'une part, détermine une certaine uniformité de présentation et d'autre part, peut appeler à un traitement original selon le problème posé et le corpus disponible à une période donnée. Il y a donc quatre tranches chronologiques distinctes qui se fondent en autant de chapitres.

Tous les chapitres appelés chronologiques partagent des éléments. Dans un premier temps, est décrite l'activité dans sa composante plus sportive : l'évolution du processus compétitif, les championnats, les performances mais aussi l'univers matériel, les outils de jeu, les règles et les techniques sans oublier les principaux personnages qui animent alors le sport. En fait, c'est une approche plus descriptive de l'activité mais combien nécessaire afin de mieux cerner les facteurs de l'institutionnalisation.

Ce passage obligé, l'accumulation des faits de nature sportive et sociale nous rapproche, dans un deuxième temps, des questions relatives à la sociabilité, une partie

plus analytique autour des trois grands thèmes que nous évoquions plus tôt : les acteurs, les valeurs, les facteurs de l'institutionnalisation. L'étude de la vie associative permettra de dresser la liste des clubs québécois et reconnaître préalablement les phases de croissance ou de déclin du curling. Si la sociabilité formelle est toujours plus facile à circonscrire, la vie de relation telle qu'elle s'exprime au quotidien nous intéresse. Quelques récits descriptifs de l'atmosphère et des mœurs des clubs s'intercaleront dans l'ensemble. C'est à cette étape du traitement que chaque chapitre chronologique gagne ses éléments d'originalité. En effet, comme ces travaux s'échelonnent sur un horizon de temps substantiel, certaines problématiques qui se posent à une époque donnée tombent en désuétude à une période ultérieure. Par exemple, l'omniprésence de l'Église dans la seconde moitié du XIX^e siècle et son rapport avec le sport suscitent des questions qui ne se posent plus avec la même acuité au milieu du siècle suivant.

Enfin, il faut insister là-dessus, cette histoire du curling ne peut se détacher d'un contexte général. C'est à travers le prisme de la société que nous tâcherons de mettre en ordre le faisceau des influences qui se sont exercées sur l'activité. L'intention n'est pas ici de procéder à un développement exhaustif en regard de ces facteurs, mais de souligner au passage l'influence de l'un ou de l'autre. D'une part, avec en toile de fond l'industrialisation, l'urbanisation, le développement des communications, l'explosion de la démographie et les mouvements migratoires qui s'ensuivent, le sport québécois est loin d'évoluer en vase clos et le curling n'échappe pas non plus à ces réalités. De plus, cette activité va se développer dans un contexte d'économie de marché avec ses incontournables cycles d'expansion et de contraction. D'autre part,

le développement du curling ne peut être dissocié de la croissance globale de l'ensemble des sports et des phénomènes qui les accompagnent comme la montée du sport spectacle, le débat de l'amateurisme et du professionnalisme, la mondialisation et plus près de nous au XX^e siècle l'avènement du sport image. Notre approche ne peut être celle d'un regard étroit. Il faut s'intéresser au développement des autres sports d'hiver ménageant toutefois les efforts afin de ne pas nous détourner du thème principal et nous égarer.

* * *

Après nous être livré à une réflexion en profondeur sur le phénomène sportif, nous nous sommes engagé dans la quête d'un modèle explicatif substantiel, assise fondamentale des travaux à venir. Le modèle simmelien des formes de socialisation aura satisfait nos attentes. Tout en faisant de la sociabilité la préoccupation fondamentale de cette recherche, nous en avons distillé le contenu afin d'en tirer des problématiques originales. Nous arrivons à une nouvelle étape qui constitue à la fois l'ambition et la trame véritable de la seconde partie de cette thèse. Il va s'agir maintenant de réanimer la flamme d'un réel évanoui, redonner à ce passé sportif tout son relief et son lustre et restituer dans un récit les êtres et les choses.

Bref, notre histoire du curling procédera de la périodisation que nous venons d'exposer et elle sera particulièrement attentive à la chronologie et à l'événement. Cette histoire événementielle ne se détache jamais entièrement des structures sociales et des formes que la réalité emprunte. Si elle ne constitue que la strate superficielle, la

mise en évidence des faits et des événements participe à l'effort visant à cristalliser et à révéler les formes sociales.

CHAPITRE IV
« LE NOUVEAU-NÉ EST UN PETIT ... HERCULE¹ »
(Période 1807-1870)

No human thing remains stationary².
James Ramsay

INTRODUCTION

Serait-il possible d'entreprendre la seconde partie de cette thèse sans chercher à mieux connaître ce qu'est d'abord ce curieux de jeu ? Difficile de faire autrement, nous aborderons donc le curling québécois à partir de sa réalisation la plus concrète, sa culture matérielle : les règles, les outils de jeu et les techniques.

Le curling trouve son enracinement véritable en Écosse. Il est pertinent de faire connaissance avec ceux qui l'introduisent au pays tout en essayant de reconnaître quelques particularismes liés à cette implantation. Sans représenter le plus fort contingent d'immigrants, les Écossais vont laisser des marques tangibles de leur passage en terre québécoise. Quelles valeurs viennent fonder cette personnalité écossaise ? Quelle influence ces derniers exercent-ils au sein de la société au XIX^e siècle ?

¹ Paraphrasant Edmond Rostand, à partir de l'œuvre de *Cyrano de Bergerac*.

² James Ramsay, *An Account of the Game of Curling*, Édimbourg, 1811, p. 14. (46 p.)

Dans la deuxième moitié du chapitre, il est question d'apprécier une sociabilité nouvelle qui émerge à travers le sport en tâchant d'y reconnaître, s'il y a lieu, les premières évolutions. Du même coup, la problématique de la participation des francophones fait surface une première fois. Ce sera là une question récurrente à toutes les tranches chronologiques de l'histoire du curling. Enfin, à cette réflexion nous allons associer l'étude proprement dite des structures formelles des clubs, facteur prépondérant à l'institutionnalisation du curling en tant que forme sociale.

UN HÉRITAGE TYPIQUEMENT ÉCOSSAIS

Qu'est-ce que le sport du curling ?

Le but de ce jeu

Il est à propos de lancer cette section de l'ouvrage en présentant ce qu'est le jeu de curling en référant non pas aux règles récentes de la Fédération internationale de curling mais à celles de la Duddingston Curling Society datées du 6 janvier 1804. En effet, le curling se joue sur la glace à l'intérieur d'une enceinte définie. À chaque extrémité d'une piste mesurant entre 36 et 44 verges, on place un objet de la forme d'une quille, c'est le *tee*. En pratiquant de cette marque un petit orifice dans la glace, on trace ensuite des cercles concentriques. La cible à atteindre est ainsi définie et le but du jeu se précise alors : pour une équipe donnée, il s'agit de placer le plus grand nombre de pierres à proximité de ce point central sans qu'une pierre adverse n'interfère. La partie s'achève quand une équipe a atteint la marque de 31. Chaque

équipe de 4 joueurs dispose de 8 pierres que l'on lance en alternance avec l'adversaire. Les pierres sont de forme circulaire et d'un poids compris entre 30 et 60 livres. Les rôles des équipiers sont en partie définis. Le premier s'appelle *lead* et le meilleur curleur du groupe se nomme *driver*³. Il a la responsabilité de diriger les manœuvres de son équipe. Tous les curleurs utilisent un balai. Les règles de balayage sont déjà précises. Malgré l'évolution que les règles connaîtront sur deux siècles, on peut se fier à cette description du jeu puisque le curling dans son essence, son but sportif n'a plus changé. Un observateur d'aujourd'hui n'aurait aucun mal à reconnaître une partie de curling à partir des règles de 1804.

Pierres et balais

On ne peut vraisemblablement saisir l'essence même de ce sport sans l'interpréter dans sa composante matérielle. L'historiographie du curling en Écosse fournit une documentation abondante sur le sujet de la pierre. L'histoire du curling du révérend Kerr⁴ y consacre une quarantaine de pages. Dans un ouvrage récent et bien illustré, David Smith⁵ remonte jusqu'au XVII^e siècle où l'ancêtre de la pierre moderne est une petite pierre sans poignée qui tient dans la paume de main et qu'on appelle *loofie*. Cette dernière va évoluer considérablement au XVIII^e siècle avec l'utilisation généralisée d'une poignée fixée le plus souvent à une pierre de rivière appelée *channel*. L'outil de jeu prend alors une variété de formes et de tailles différentes. La première standardisation viendra donc de la forme. Les règles de

³ Le *driver* prendra par la suite le nom de *skip*.

⁴ John Kerr, *History of Curling*, Édimbourg, David Douglas, 1890, p. 27-67. (440 p.)

⁵ David B. Smith, *Curling: An Illustrated History*, Édimbourg, John Donald Publishers Ltd, 1981, p. 35. (232 p.)

Duddingston (1804) précisent qu'elle doit être ronde, *circular shape*. Cependant, aucune spécification ne concerne encore une taille déterminée. Avec la formation du Grand Caledonian Curling Club (GCCC) en 1838, le volume de la pierre est déterminé par un poids qui ne peut excéder 50 livres avec un diamètre spécifié qui ne peut excéder 12 pouces. Quelque 20 ans plus tard, en 1862, la règle précise que le poids ne peut être inférieur à 30 livres et la circonférence supérieure à 36 pouces. L'effort a donc été constant afin de standardiser à l'intérieur d'un certain écart le volume et le poids de la pierre. On tolère tout de même un bon degré de variabilité.

Les premières tentatives de curling en Amérique du Nord allaient conduire à de tout autres usages. En effet, John B. Greenshields, un curleur écossais ayant séjourné au Québec entre 1802 et 1807 relate, dans une correspondance citée par Simpson⁶, que le plus coriace des granites canadiens s'est avéré incapable d'encaisser les chocs et que les pierres s'abîment facilement. En raison des difficultés liées à l'importation de pierres écossaises à cette époque, on se tourna rapidement vers l'idée de la fonte de fer. Greenshields raconte avoir fait préparer un moule et expédié le tout aux Forges du Saint-Maurice afin que soit coulé un outil de jeu plus résistant. La figure 1 montre ce qui pourrait bien être un premier fer de curling. Cette pièce non encore identifiée par le conservateur, a été trouvée à Québec sous la Terrasse Dufferin lors de fouilles archéologiques en 1985. C'est un vestige qui date de la première moitié du XIX^e siècle puisqu'il a été retrouvé dans les restes du dernier plancher du hangar à bois qui faisait partie des dépendances du château Saint-Louis.

⁶ Robert W. Simpson, « The influences of the Montreal Curling Club on the development of curling in the Canadas 1807-1857 », mémoire de maîtrise, Western University, 1980, p. 35. (220 p.)

Figure 1**Vestige d'un probable fer de curling (*circa* 1850)**

Les dimensions de l'objet sont à la circonférence de 54 cm, hauteur minimale de 6,5 cm. Il pèse 11,5 kg. Le dessus montre en son centre une masse pouvant rappeler une tige apparentée à une poignée. Il n'y a pas de marque sur l'objet. (Les dessous de la terrasse de Québec, Parcs Canada, Ville de Québec, numéro de l'objet, 38-G-18K12-30.)

Bien que dans ses dimensions, cet objet ne rencontre pas tout à fait le prototype d'une pierre de curling, il est possible que ce soit un des premiers fers de curling en raison de la grande variabilité de poids et de taille tolérée encore au début du XIX^e siècle et de l'inexpérience des premiers moulages. Sa semelle est convexe, ce qui diminue la surface de portée sur la glace. On peut y déceler une certaine ressemblance avec la pierre que l'Écossais John Cairnie lance au siècle précédent (figure 2). Au milieu du siècle, le poids d'un fer fait aux environs de 50 livres.

Figure 2**Le plumet de John Cairnie (1769-1842)**

Illustration tirée de : *Curling: An Illustrated History*⁷

L'*Officer's Trophy Room*, une toile de Krieghoff⁸ qui dépeint l'univers sportif d'un officier écossais en 1846 ne permet malheureusement pas d'identifier un objet qui s'apparente au sport du curling. Pourtant, le peintre va lui-même pratiquer le sport lors de son passage à Québec entre 1853 et 1863, comme l'illustre une photo de Jules Livernois. Nous avons là d'ailleurs la première représentation photographique d'un fer et d'un balai (figure 3).

⁷ David B. Smith, *Curling: An Illustrated History*, Édimbourg, John Donald Publishers Ltd, 1981, p. 84. (232 p.)

⁸ Hugues de Jouvancourt, *Cornelius Krieghoff*, Toronto, Musson Book Company, 1973, p. 9. (144 p.)

Figure 3**Membres du Quebec Curling Club (circa 1860)**

Des membres du Quebec Curling Club au début des années 1860. Cornelius Krieghoff est le premier sur la droite. Photographie par Jules Livernois⁹.

À cette époque, le balai fait partie de l'équipement du joueur et les règlements de Duddingston de 1804 le stipulent. Le joueur doit se présenter au match prémuni de son *besom*. Il est autorisé à balayer sa propre pierre sur presque toute la surface de jeu tandis que ses compagnons ne peuvent venir en renfort que pour les sept derniers mètres¹⁰ avant le *tee*. Un peu plus tard, au début des années 1850, les partenaires eurent droit de balayer à compter du milieu de la piste. Le but est de polir la glace. Sans être en mesure d'expliquer clairement le phénomène, on conçoit que le balayage permet de faire glisser davantage la pierre. Les illustrations de l'époque nous révèlent que le balai canadien est en tout point semblable à un balai domestique sans forme

⁹ J. Russell Harper, *Krieghoff*, Toronto, University of Toronto Press, 1979, p. 61. (204 p.)

¹⁰ Une ligne appelée ligne de jeu ou *Hog line* spécifie cette délimitation sur la piste.

spécifique tandis que le balai écossais est plus fusiforme, le prototype du balai que l'on verra apparaître au Canada au milieu du XX^e siècle. Précédant l'arrivée du balai avec un manche, des illustrations de la fin du XVIII^e nous présentent simplement une sorte de plumet retenu au poignet par un cordage (figure 2).

La piste de curling, le hack et le tee

Bien qu'il puisse y avoir encore une certaine variation de la longueur de la piste au début du XIX^e siècle, la surface de jeu est déjà bien circonscrite. Il en est de même de la circonférence des cercles qui délimite une aire : la maison. Les règles du GCCC¹¹ accordent une longueur de 42 verges du point de lancer jusqu'au centre de la maison. Cette distance ne va plus varier du reste du siècle. Les cercles concentriques ont pour rayon, 2, 4 et 7 pieds, le dernier n'étant pas proportionnel aux deux autres (figure 4). Il faudra attendre le milieu du XX^e siècle avant que le RCCC ne régularise ce troisième cercle à 6 pieds.

Pendant que l'Écossais John Cairnie rédige en 1833 un essai afin de conseiller sur la méthode de réaliser un étang artificiel permettant le jeu de curling, les Canadiens ne vivent pas tout à fait la même réalité concernant l'enceinte de curling. Les cours d'eau sont abondants et gelés en permanence sur une longue période de temps. Cependant, le curling canadien doit affronter d'autres difficultés; la neige et le

¹¹ Le Grand Caledonian Curling Club (GCCC) est le nom d'origine désignant ce qui sera par la suite, à compter de 1845, le Royal Caledonian Curling Club (RCCC). Le Grand National Curling Club obtient la mention de royal en 1843 et s'appellera pour une année, Grand Royal Caledonian Curling Club.

installe une piste. Cette glace s'avérait tout de même de moins bonne qualité que la glace naturelle des cours d'eau. De plus, de capacité restreinte, ces hangars n'étaient pas très accommodants pour les spectateurs et les équipes toujours plus nombreuses impliquées dans les rencontres après 1840. On continua donc en alternant un curling de plein air et de hangar. Toutefois, la popularité du curling pratiqué à l'abri des intempéries prit lentement le dessus. En 1844, l'année suivant sa fondation, le club Thistle allait s'installer dans un entrepôt désaffecté servant habituellement au remisage des farines; comme les Écossais étaient au cœur de l'élite commerçante de Montréal, la difficulté à trouver un vaste hangar n'eut rien d'insurmontable pour eux. Au début des années 1860, aucun club québécois ne possède encore un bâtiment qui lui est propre, c'est-à-dire entièrement réservé à la pratique du curling. Les conditions matérielles de jeu liées à l'absence d'un espace de convivialité entraînent une sorte de désaffectation qui explique en partie la stagnation de l'effectif des membres entre 1859 et 1869. Les clubs de Montréal tentent alors un rapprochement afin de se doter d'une installation commune mais la manœuvre échoue en raison du peu d'intérêt manifesté à investir dans le projet par les membres du Montreal Club. Pendant ce temps à Québec, le club Stadacona s'est associé aux promoteurs du patin à glace et partage avec eux un *skating rink*¹⁴. D'ailleurs, au cours de cette décennie, à Montréal comme à Québec les organisateurs du curling s'appuieront à l'occasion sur les installations du patinage afin de réaliser certains tournois¹⁵. Le bonspiel en plein air sur le fleuve Saint-Laurent ne disparaît pas pour autant¹⁶. Enfin, ce n'est qu'à la fin

¹⁴ « The New Skating Rink », *Quebec Mercury*, 18 janvier 1862, p. 2.

¹⁵ « Victoria Skating Club », *Montreal Herald*, 9 mars 1867, p. 3.

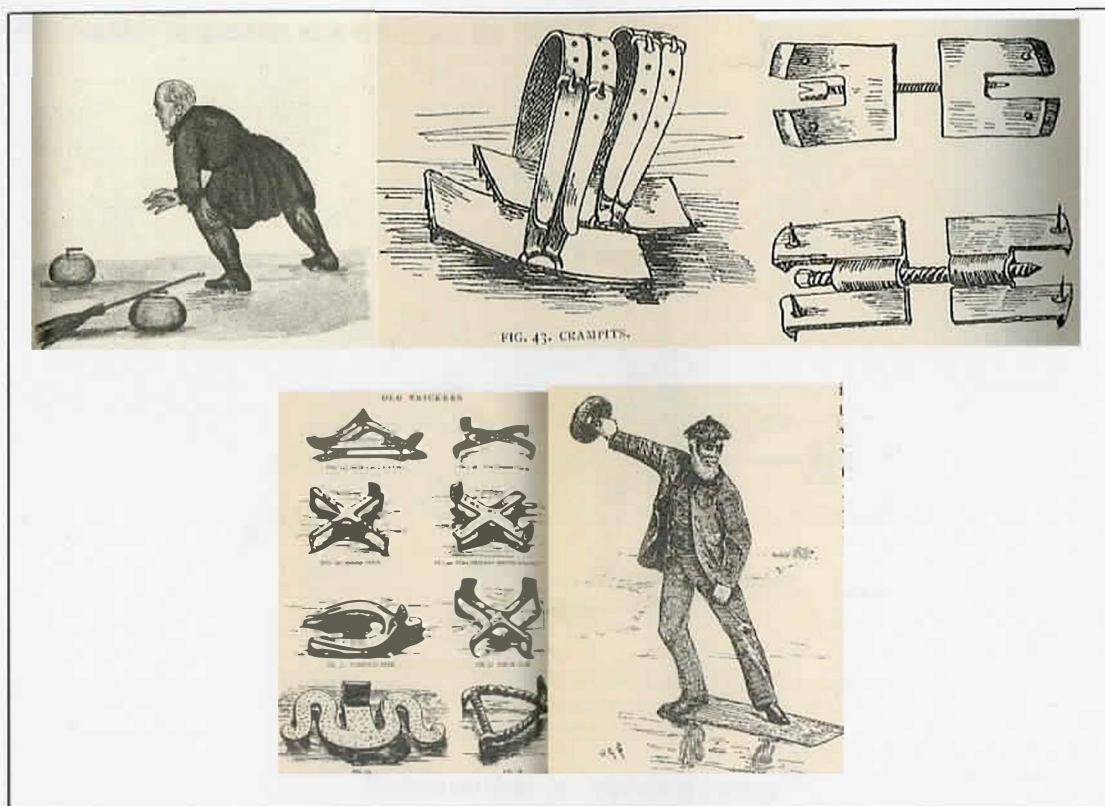
¹⁶ « Grand "Bon Spiel" », *Quebec Mercury*, 27 février 1863, p. 3.

des années 1860 que l'on voit s'ériger en propriété propre les premières véritables bâtisses de curling disposant d'un local aménagé.

Afin d'avoir une prise ferme lors du lancer, les Écossais disposaient d'une certaine panoplie d'équipements (figure 5). Au début, on utilisa surtout le *crampit*, une sorte d'attelage avec des piques sous la chaussure. Ces crampons abîmaient rapidement la surface glacée et on peut concevoir que la détérioration était encore plus grande lorsque la glace était mince. Source de frustrations chez de nombreux curleurs, on s'employa à trouver un substitut. En bon penseur du curling, le docteur Cairnie, un curleur émérite, eut l'idée d'un *foot iron*, une plaque de fer avec une légère proéminence à l'extrémité arrière. De plus, il existait aussi à cette époque le *tricker*, un support métallique avec pointes d'ancrage qu'on fixait dans la glace et déplaçait au besoin.

Sans qu'ils ne furent éliminés avant le début du XX^e siècle, ces équipements d'ancrage au lancer se simplifièrent en faveur de la forme fixe du *hack*, c'est-à-dire une simple cavité creusée dans la glace, complétée d'une pièce de bois à l'extrémité arrière. Les premiers curleurs du Montreal Club avaient utilisé l'attelage à crampons, mais dès la décennie 1830 il semble que le *hack* gagna la faveur.

Figure 5

Équipements d'ancrage sur la glace (XIX^e siècle)

Illustrations tirées de *History of curling*¹⁷ : en haut, de gauche à droite, curleur portant des *crampits*; *crampits* et autres formes d'ancrage s'ajustant à la semelle; en bas, différents modèles de *triggers*; curleur lançant à partir du *Cairnie foot-iron*.

Enfin, sous le *tee*, on remarque une petite pièce d'équipement qui a toute son importance puisqu'elle permet de tracer efficacement les cercles concentriques sur la glace et demeure le point de référence lors de la mesure de pierres contestées. Kerr¹⁸ attribue à Robert Palmer du club écossais Currie, l'invention de cet objet de la forme d'un cône inversé assez pointu pour qu'on l'enfonce dans la glace, creux en son centre et possédant un léger rebord. Le même individu eut le mérite de développer un outil complémentaire, le *tee ringer*. Il s'installe à une extrémité dans l'orifice du cône

¹⁷ John Kerr, *op. cit.*, p. 157-160.

¹⁸ John Kerr, *op. cit.*, p. 200.

inversé et permet de tracer les cercles concentriques (figure 6). Tout comme on doit à un certain W. Crichton du club écossais Methve, l'invention d'un appareil de mesure des pierres litigieuses aux environs de 1865¹⁹.

Figure 6

Le Tee Ringer



Illustration tirée de : *History of curling*²⁰

Quant à la technique de lancer, les principales indications recueillies à partir d'illustrations²¹ montrent un curleur dans une position accroupie qui balance la pierre derrière lui et la dépose ensuite sur le côté sans que par la suite son corps ne soit impliqué dans une forme particulière de glissade. C'est l'enfance de l'art de la technique (figure 7).

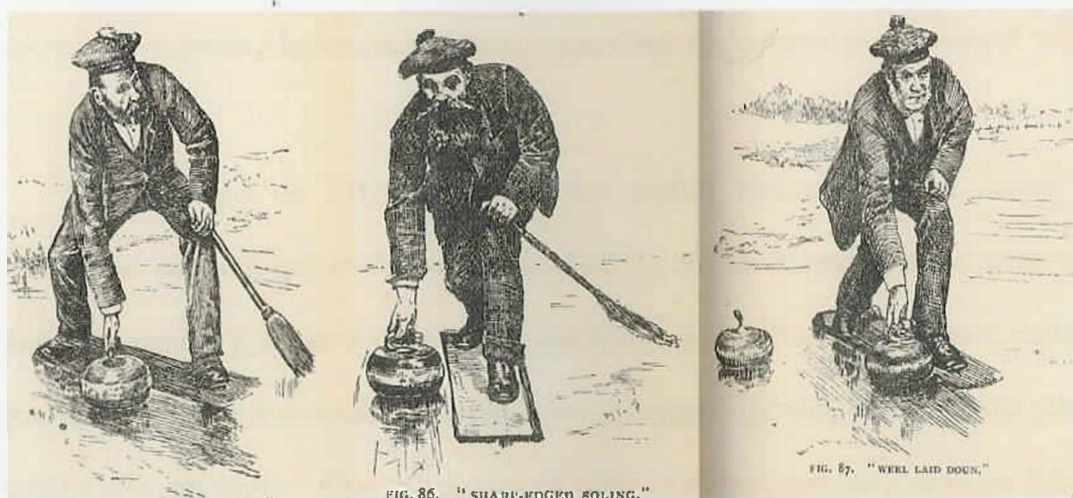
¹⁹ *Annual of the Royal Caledonian Curling Club for 1866*, Édimbourg, S. Forrester, 1866, p. 256. (276 p.)

²⁰ John Kerr, *op. cit.*, p. 376.

²¹ John Kerr, *op. cit.*, p. 401-405.

Figure 7

Les principales techniques de lancer en Écosse (circa 1870)



Illustrations tirées de : *History of curling*²²

Du jeu traditionnel à l'émergence d'un sport « écossais »

Ces premières descriptions mettent déjà en évidence le rôle prépondérant joué par l'Écosse dans l'essor et le développement de ce sport. Au moment où l'on retrace les premières véritables origines canadiennes du curling avec la formation du Montreal Club en janvier 1807, le curling écossais compte déjà plus de deux siècles d'évolution. En effet, les premières empreintes remontent au début du XVII^e siècle : « And in several other places of this country, are to be found in great plenty, excellent stones for the game called curling. » Cet extrait tiré du *Cambden's Britannia* de 1607 est relaté par James Ramsay dans son essai²³ sur le curling. Cette mention précise de l'historiographie écossaise soulève tout de même une question : le curling a-t-il pris racine en Écosse ou tire-t-il ses origines du Vieux Continent ? Les Flamands seraient-

²² John Kerr, *op.cit.*, p. 401-405.

²³ James Ramsay, *op. cit.*, p. 23.

ils les premiers à l'avoir pratiqué avant que leurs marchands ne l'introduisent ensuite en Écosse ? Puisqu'ils revendiquent la paternité du sport, les Écossais de toutes les époques sont restés « tourmentés » par ces questions. Qu'en est-il exactement ?

Sous l'angle de l'étymologie, le mot curling pourrait être un dérivé de l'allemand *kurzweil* qui traduit un amusement ou encore *kluyten* qui évoluera vers *kuting* et signifie jouer avec des blocs ou des balles gelées. Bien qu'elle reste quelque peu nébuleuse, cette étymologie fait pencher la balance du côté d'une origine plutôt continentale du curling. Une œuvre comme celle *Des chasseurs dans la neige* (1565) de Peter Bruegel²⁴ jette un doute de plus et permet encore d'alimenter cette controverse.

Toutefois, ces tergiversations sur les origines flamandes ou écossaises du sport nous semblent un peu accessoires dans le cadre de ces travaux. En effet, s'il nous est impossible de déterminer l'exact précurseur d'un jeu traditionnel qui s'est déroulé aux XVI^e et XVII^e siècles, il est nettement plus aisé d'accorder le mérite de la naissance du curling aux Écossais puisque ces derniers dotent l'activité des ses principaux attributs sportifs : une compétition, un enjeu où les règles sont uniformes et la notion de *fair-play* est clairement établie dans un code de comportement écrit. La naissance du curling revient donc à l'Écosse au moment où le sport en général comme forme sociale nouvelle est encore à l'état embryonnaire. Le curling fait donc partie des sports précurseurs de la modernité puisque à la fin du XVIII^e siècle, il est

²⁴ Peter Bruegel, l'ancien (1525-1569) est considéré comme le peintre nordique le plus important du milieu du XVI^e siècle. La toile *Des chasseurs dans la neige* laisse entrevoir avec assez de netteté un jeu de curling.

entièrement constitué. De plus, l'existence du curling écossais vient contredire un certain courant historiographique officiel, qui attribue aux Anglais et à Thomas Arnold du Collège Rugby, la paternité d'un premier code de conduite écrit en matière de sport.

Plus spécifiquement, cette présence louable des Écossais revient à deux associations : la Muthil Society et la Duddingston Curling Society. Il faut noter que l'organisation de Muthil a laissé les règles et statuts écrits les plus anciens datant de 1739. En substance, les règlements permettent de régir la société. Il est question de l'élection des responsables, d'une cotisation à payer, des biens appartenant à la société, des modifications aux règlements par l'assemblée générale. Enfin, on précise le comportement du joueur en spécifiant qu'il ne peut jurer, parier, dire des gros mots sous peine d'une amende de deux *shillings*. Ce sont là les premiers éléments d'une éthique sportive. Au cours du XVIII^e siècle, John Kerr²⁵ a recensé un total de 42 clubs en opération dont une dizaine ont conservé des documents écrits qui témoignent de leur fonctionnement. Ces clubs possèdent des règles apparentées à celles de la Muthill Society.

Curieusement, aucune de ces organisations ne fait état des règles devant régir directement le jeu de curling, et il faudra attendre l'engagement de la Duddingston Curling Society au tout début du XIX^e siècle avant de retrouver non seulement le mode d'opération de la société mais aussi les règlements de jeu. De plus, Duddingston va plus loin que ses prédécesseurs et enrichit un peu plus le code

²⁵ John Kerr, *op. cit.*, p. 115.

régiissant la société. Elle fournit en somme la philosophie du rassemblement, les buts, les valeurs entretenues : promotion de la santé et de la vivacité d'esprit, loyauté, sociabilité, paix et harmonie, respect de Dieu, de la religion, du Roi et des lois. Les règlements reflètent cette philosophie. Ainsi, lors d'un match, il est interdit de discuter de politique sous peine d'une amende de six *pence*. Cette organisation stimule aussi le sentiment d'appartenance en frappant une médaille distinctive appartenant à chaque curleur. Le rapport compétitif s'affirme un peu plus par la mise à l'enjeu annuelle d'une médaille d'or. Parce qu'il est un cercle élitiste avec un contingent appréciable de juristes et d'avocats, Duddingston confère au curling la dose requise de formalisme juridique. Il aura valeur d'exemplarité auprès des autres clubs et sera précurseur de la mise sur pied du Grand Caledonian Curling Club, l'autorité souveraine du curling.

Les Écossais immigrants, mentalité, influence

Puisque l'héritage du curling est essentiellement écossais, il faut s'attarder sur les premiers mouvements de ce peuplement en Amérique tout en esquisant quelques traits de la mentalité écossaise. Nous croyons pertinent d'établir un point de départ avec le XVIII^e siècle. Géographiquement comme socialement, l'Écosse n'offre pas un paysage uniforme. L'Extrême-Nord est une contrée inhospitalière, de faible démographie. Les Highlands et leurs archipels peuplés par les descendants d'émigrants irlandais et les *Scotti* constituent le berceau de la culture gaélique et sont organisés selon une structure de clan. Assis sur des terres fertiles, les Lowlands sont nettement plus développés et plus anglicisés. Malgré le fait que le traité de l'Union soit scellé avec l'Angleterre en 1707, les Écossais vont tout de même connaître un

siècle de sentiments partagés et de transformations importantes sur les plans sociaux, économiques et culturels. Ce traité profite d'abord à une classe marchande des Lowlands pendant que le mécontentement et la frustration s'accroissent dans les Highlands. Le pays se trouve alors confronté à deux rébellions, celle de 1715 et celle de 1745 qui se termine par la défaite de Culloden en 1746. La répression culturelle qui s'ensuit, est sans merci et rien n'est épargné afin de briser la structure clanique des Highlands. Les terres sont confisquées afin de devenir de vastes pâturages et des routes sont construites. Les anciens combattants sont enrôlés et deviennent des régiments entiers au service de l'Empire. Les autres citoyens n'ont le choix que de migrer vers le Sud ou de traverser l'Atlantique. Le pays est à toutes fins utiles liquidé.

Ce contexte particulier de l'Écosse donne un avant-goût de ce que sera la venue des Écossais en terre canadienne. De plus, il annonce une certaine asymétrie culturelle de langue, de religion et de condition sociale. Par exemple, l'immigrant peut être un presbytérien bien nanti des Lowlands ou un agriculteur catholique des Highlands parlant la langue gaélique. Qui sont ces Écossais qui s'établissent au Canada avec la Conquête ? Sans trop simplifier, on pourrait les répartir en trois groupes : il y a d'abord ces militaires démobilisés qui avec le support du gouvernement s'établissent sur de bonnes terres et ce immédiatement après la Conquête. On a d'ailleurs qualifié de succès cette colonisation militaire²⁶. La plupart proviennent des Highlands, mais le curling ne fait partie de leurs mœurs. Ensuite, un fort contingent d'Écossais tournés vers l'agriculture et la colonisation émigrent au

²⁶ K. J. Duncan, « Les types de colonisation dans l'Est », W. Stanford Reid, dir., *La tradition écossaise au Canada*, Ottawa, Centre d'édition du gouvernement du Canada, 1980, p. 70. (401 p.)

Canada. De condition fort modeste, ces émigrants viennent en majorité des Highlands et des archipels environnants. Si l'histoire a surtout retenu les noms des Écossais puissants qui ont dominé la vie économique canadienne après la Conquête et au tournant du XIX^e siècle, il faut réaliser que la plupart des Écossais arrivés ici entre 1760 et 1820 comptaient sur un très faible capital économique. Ils se sont implantés dans différents coins du Canada, en Ontario du côté de Glengarry, à l'Île-du-Prince-Édouard, en Nouvelle-Écosse et au Québec dans les Cantons de l'Est et ils ont accumulé par la suite au cours de leur vie un patrimoine respectable. De plus, ils apportaient avec eux un bagage de traditions où les divertissements physiques avaient leur place mais le curling n'était pas de la liste. Par exemple, il ne sera pas question de curling au sein de la communauté gaélique des Cantons de l'Est, communauté qui tire ses origines de l'Archipel des Hébrides²⁷. Enfin, une classe d'affaires provenant essentiellement des Lowlands s'installe de façon convaincante au Canada après 1760. Cette dernière génère dans son sillage une émigration de travailleurs spécialisés. Entre 1783 et 1803, dans une vague importante d'émigration écossaise au Canada, on rapporte que le contingent était moins démuné qu'à d'autres époques, que plusieurs exerçaient un métier ou une profession et qu'ils voyageaient sans l'aide de quiconque²⁸. On devine que le recrutement de travailleurs se faisait donc à partir des villes portuaires du Sud comme à Glasgow, une émigration plus massive qui prend sa source des Lowlands. L'ouvrage ancien de Peter Sellar²⁹, une histoire de la colonisation dans le comté de Huntingdon témoigne de cette réalité. Parmi les

²⁷ Jean-Pierre Kesteman, *Les Écossais de langue gaélique des Cantons de l'Est*, Montréal, Éditions G.G.C., p.11. (88 p.)

²⁸ R. Maclean, « La tradition Highlander catholique au Canada », W. Stanford Reid, dir., *La tradition écossaise au Canada*, Ottawa, Centre d'édition du gouvernement du Canada, 1980, p. 126.

²⁹ Peter Sellar, *The History of the County of Huntingdon and of the Seigniories of Chateaugay and Beauharnois*, Huntingdon, The Canadian Gleaner, 1888, 584 p.

Britanniques qui s'installent du côté de Beauharnois et de Châteauguay au début du XIX^e siècle, un bon nombre provient du Sud de l'Écosse³⁰. Certains sont des agriculteurs, mais d'autres ayant exercé des professions diverses en Écosse vont faire l'apprentissage du dur labeur du colonisateur. C'est essentiellement à travers le mouvement des immigrants *lowlanders* qu'il nous faut rechercher les premiers véritables initiateurs du curling au Canada.

Tout en reflétant la diversité régionale de leur pays, les Écossais de différentes provenances se rallient rapidement autour d'une identité commune privilégiant un ensemble de valeurs qui vont les caractériser dans le travail comme dans les loisirs, eux et leurs descendants, tout au long du XIX^e siècle et même au-delà. Quels en sont les traits dominants ? La tradition protestante calviniste a façonné la personnalité écossaise et elle constitue une des caractéristiques essentielles du tempérament écossais. Le précepte est le suivant : durant ce passage terrestre, après avoir rempli sa vocation divine, l'être humain a le devoir d'exercer ses talents et de les faire fructifier. Il est nécessaire de donner le meilleur de soi et il devient possible de gravir les échelons tout en participant à l'amélioration de la société. L'individu est-il autorisé à accumuler les biens matériels et la richesse ? C'est une conséquence prévisible, mais il doit faire preuve de responsabilité quant à l'utilisation de ses richesses, il a un devoir de partage. Cette mentalité encourage la mobilité sociale et réconcilie l'humain avec l'idée du progrès. De plus, elle nécessite à la base une éducation, une formation intellectuelle et technique, une propension forte à l'épargne et au travail, un certain goût du risque et une capacité à relever les défis. N'est-ce pas

³⁰ Peter Sellar, *op. cit.*, p. 259.

là les traits dominants que l'on recherche chez les entrepreneurs modernes ? Bien que tous les Écossais n'aient pas été formés de cette philosophie protestante, ce point de vue a trouvé un terreau fertile auprès d'une élite dominante et il s'est incrusté solidement dans toutes les couches de la société³¹. Paradoxalement, les protestants écossais n'acceptaient pas de frontières étanches entre les classes sociales³².

Lors du recensement de 1871 où l'origine ethnique est identifiée pour la première fois, les Écossais représentent la proportion la plus faible des citoyens d'origine britannique avec 4,2 %³³. Toutefois, ces derniers dominent la société à plus d'un chapitre et leur contribution aux principales institutions est remarquable. Il faut d'abord noter cette nette prédominance du monde des affaires. Les Écossais possèdent d'importants leviers financiers et les utilisent non seulement à leurs fins personnelles mais aussi au bien-être de leur communauté d'origine. La nouvelle colonie devient une occasion rêvée d'étendre l'activité commerciale déjà bien engagée au sein de l'Empire avec le transport maritime. Le secteur des pelleteries mais surtout le commerce du bois après 1780 en deviennent les fers de lance. Au début du XIX^e siècle, Montréal est une plaque tournante du commerce nord-américain et va maintenir cette suprématie tout au long du siècle. Les Montréalais écossais sont aux premières loges afin de profiter de ces retombées. Ils forment alors la classe des mieux nantis et certains accumuleront des fortunes colossales se hissant ainsi parmi la haute bourgeoisie canadienne. Par une valeur identitaire qui privilégie

³¹ W. Stanford Reid, « La tradition protestante écossaise », W. Stanford Reid, dir., *La tradition écossaise au Canada*, Ottawa, Centre d'édition du gouvernement du Canada, 1980, p. 163. (401 p.)

³² W. Stanford Reid, « La tradition protestante écossaise », W. Stanford Reid, dir., *La tradition écossaise au Canada*, Ottawa, Centre d'édition du gouvernement du Canada, 1980, p. 126. (401 p.)

³³ Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain, tome I, de la Confédération à la Crise (1867-1929)*, Montréal, Boréal, 1989, p. 52. (758 p.)

d'abord l'Écossais, les hommes d'affaires tissent alors un réseau diversifié d'entrepreneurs de la même ethnie qui pénètre tous les secteurs de l'activité commerciale incluant un secteur névralgique comme celui de l'édition et de l'imprimerie de journaux et de livres³⁴.

L'éducation est un autre domaine où l'influence écossaise semble avoir été marquante à cette époque en Amérique. Nettement plus scolarisés que d'autres nations au XVIII^e siècle³⁵, les Écossais du Canada vont transmettre rapidement cet héritage en fournissant à la fois des professeurs et des administrateurs et conséquemment des bienfaiteurs comme James McGill³⁶ qui, par le legs d'un terrain et d'une somme de 10 000 livres, permet la fondation de l'université du même nom. Ce qu'ils recherchent en éducation, c'est la transmission d'un esprit créateur et d'un esprit critique dans les domaines aussi divers que la théologie, la philosophie, la science, la littérature et la poésie. Les Écossais prennent une participation de premier plan dans les sociétés savantes, historiques et littéraires. Ils dominent aussi les Mechanics Institutes. Leur sens de l'initiative s'étend encore à la sphère politique. Parmi les Pères de la Confédération, une majorité est d'origine écossaise. De 1867 à 1891, ce furent exclusivement deux Écossais John A. Macdonald et Alexander Mackenzie qui dirigèrent le Canada. Toutefois, il serait injuste de penser que tous les Écossais qui dominèrent la scène canadienne au cours du XIX^e siècle puisaient leurs

³⁴ Elisabeth Waterston, « La tradition des Lowlands dans la littérature canadienne », W. Stanford Reid, dir., *La tradition écossaise au Canada*, Ottawa, Centre d'édition du gouvernement du Canada, 1980, p. 263. (401 p.)

³⁵ W. Stanford Reid, « L'histoire des Écossais », W. Stanford Reid, dir., *La tradition écossaise au Canada*, Ottawa, Centre d'édition du gouvernement du Canada, 1980, p. 14. (401 p.)

³⁶ W. J. Rattray, « The Scot in British North America, vol. II », Toronto, Maclear and Company, 1881, p. 355. (647 p.)

origines dans la bourgeoisie. « Parmi les pères écossais de l'élite, 46 % étaient des fermiers³⁷. »

Controverse au sujet de la naissance canadienne du curling

Avant de clore ce volet introductif, il nous faut réexaminer cette question de la naissance du curling en 1760, immédiatement après la Conquête. D'après un récit de George Gale³⁸, les soldats écossais du 78^e régiment des Fraser Highlanders blessés lors de la bataille de Sainte-Foy en 1760 se seraient retirés dans un hôpital près de la rivière Saint-Charles et auraient pratiqué le curling durant leur convalescence. À cette construction fantaisiste, s'ajoute encore un élément quand on prétendit que le régiment avait fait fondre des boulets de canon afin de fabriquer un équivalent à la pierre de curling³⁹. Après la Seconde Guerre, cette légende connaîtra une diffusion telle que de nombreux clubs vont l'intégrer à leur historique. Quelques monographies récentes⁴⁰ l'ont repris à leur compte, et la Monnaie royale canadienne a frappé il y a quelques années une pièce commémorative du curling en établissant la Conquête comme point d'origine de ce sport. Bien que cette controverse sur les origines québécoises du curling ne soit pas centrale dans nos travaux, il est nécessaire de la

³⁷ David S. MacMillan, « L'Écossais, homme d'affaires », W. Stanford Reid, dir., *La tradition écossaise au Canada*, Ottawa, Centre d'édition du gouvernement du Canada, 1980, p. 241. (401 p.)

³⁸ L'auteur prend soin d'ajouter : « While nothing authentic bearing on the subject is known. » George Gale, *Historic Tales of Old Quebec*, Québec, Telegraph Printing Company, 1920, p. 191. (245 p.)

³⁹ « When Canada Curls », *The Seigneur Club Magazine*, décembre 1931, p. 28.

⁴⁰ W. H. Murray, *The Curling Companion*, Glasgow, Richard Drew Publishing, 1981, p. 115. (190 p.) Mark Heller, *The Illustrated Encyclopedia of Ice Skating*, Londres, Paddington Press, 1979, p.135. (223 p.)

réfuter en rejoignant Robert W. Simpson⁴¹, John A. Stevenson⁴² et David B. Smith⁴³ dont les travaux honnêtes n'ont pas trouvé beaucoup d'échos jusqu'à présent.

La première question que l'on doit poser est de savoir si les soldats Highlanders pratiquaient déjà le curling en Écosse à cette époque. L'*Annual* de 1842 du GCCC répond indirectement à cette interrogation en référant à deux ouvrages qui témoignent des mœurs et des coutumes dans les Highlands. Passant en revue les pratiques sportives de l'époque, le curling n'apparaît pas du nombre. Dans son histoire du curling, le révérend Kerr souligne que ce sport est au XVIII^e siècle une pratique typique du Sud de l'Écosse. Ce trait culturel appartient donc aux citoyens des Lowlands et, rappelons-le, l'émergence du curling en Amérique du Nord passe par leur établissement. À peine sortie de la rébellion de 1745 et fraîchement enrôlés dans les armées de l'Empire, il serait plutôt surprenant que les Highlanders aient intégré une forme d'amusement propre aux Lowlands. D'autre part, qu'est-ce qui aurait pu pousser les soldats à utiliser immédiatement la fonte plutôt que la pierre comme outil de jeu ? Selon une prise de décision fondée sur le mode de l'essai erreur, il aurait fallu compter un délai de quelques saisons avant d'expérimenter un autre matériau que la pierre.

Dans les écrits, la correspondance militaire, personne n'a recensé à ce jour quelque bribe d'information qui pourrait valider cette hypothèse. Les mœurs de la garnison nous révèlent plutôt que les coriaces Écossais habitués aux conditions des

⁴¹ Robert W. Simpson, *op. cit.*, p. 34.

⁴² John A. Stevenson, *Curling in Ontario 1846-1946*, Toronto, Ryerson Press, 1950, p. 23. (272 p.)

⁴³ David B. Smith, *op. cit.*, p. 130.

Highlands trouvèrent particulièrement rudes les premiers hivers à Québec⁴⁴. De plus, au cours du XIX^e siècle, aucune monographie⁴⁵, article de journal, délibération de clubs ou commémoration ne font état de cette naissance particulière du curling québécois. *The Canadian Curlers' Manual*, le premier ouvrage canadien sur le curling daté de 1840 n'en fait pas mention. La tradition⁴⁶ d'un sport qui prend forme à la Conquête s'inventera donc plus tard au XX^e siècle. L'intérêt pour le chercheur est d'établir l'endroit, le moment précis où la fable trouve sa naissance, qui l'invente et pour quels motifs on cherche ensuite à cultiver le mythe. Nous y reviendrons au chapitre VI.

Il ne faut vraisemblablement retenir qu'une seule histoire avant la fondation officielle du Montreal Curling Club en 1807 et c'est celle que relate John B. Greenshields dans sa correspondance avec John Dyde⁴⁷; le curling a été pratiqué de façon plutôt informelle à Québec et du côté de la Mill Dam à Beauport autour des années 1805 et 1806 par un petit groupe d'Écossais. Nous ne pouvons en dire davantage.

⁴⁴ *Malcolm Fraser's, Journal of the Operations Before Quebec*, 1759, Quebec Litterary Society.

⁴⁵ Nous faisons référence ici à trois ouvrages écossais anciens : John Kerr, *History of Curling*, Édimbourg, David Douglas, 1890, p. 323. (440 p.). James Taylor, *Curling. The Ancient Scottish Game*, Édimbourg, William Paterson, 1887, p. 394. (398 p.). John Gordon Grant, *The Complete Curler*, Londres, Adam and Charles Black, 1914, p. 52. (220 p.)

⁴⁶ C'est bien une tradition inventée au sens où Eric Hobsbawm la définit. Eric Hobsbawm et Terence Hill, *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984, 320 p.

⁴⁷ Robert W. Simpson, *op. cit.*, p. 35.

PREMIÈRE SOCIABILITÉ DU CURLING DANS UN CADRE RÉGLÉ

Les modèles d'expression de la vie associative à cette époque

Afin d'apprécier la sociabilité d'ici au début du XIX^e siècle, il serait à propos de rappeler ce qu'elle est ailleurs. La France voit s'implanter, selon une certaine asymétrie, les cercles « association d'hommes formellement constituée dans un but désintéressé » distincts des salons et des cafés chics de Paris, une forme sociale nouvelle que Maurice Agulhon n'hésite pas à comparer au club anglais⁴⁸. Avant de décliner, le cercle va permettre l'apparition d'autres associations plus nombreuses et plus spécialisées où la fonction est davantage précisée et la sociabilité plus diffuse. Issue de la genèse de la modernité et de la démocratie, la création d'association est donc « un processus de complication sociale » qui offre à l'individu la possibilité d'adhérer à différents contenus de sociabilité qui le situe à l'entrecroisement de groupes divers et lui permet d'affirmer une personnalité et une individualité.

Avant 1815, Yvan Lamonde⁴⁹ identifie au Bas-Canada une sociabilité exclusivement urbaine qui se manifeste à travers les rassemblements de salons et de cafés à Montréal et à Québec, deux villes encore peu peuplées d'environ 15 000 habitants. Jusqu'en 1840, pendant que les francophones vivent surtout une sociabilité liée à leur patriotisme, la sociabilité des Britanniques est nettement plus diversifiée et les Écossais sont exemplaires sous ce rapport; ils se dotent d'associations tels la St. Andrews Society, la Highland Society, le Beaver Hall Club avec en plus, des

⁴⁸ Maurice Agulhon, *Le cercle dans la France Bourgeoise 1810-1848*, Paris, Librairie Armand Colin, 1977, p. 17. (105 p.)

⁴⁹ Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec*, Éditions Fides, 2000, p. 68. (573 p.)

associations à fonction unique comme les Horticultural Society, Natural History Society, Theatre Society⁵⁰. Les sports entrent dans cette catégorie. Après cette date, on voit se multiplier des associations chez les francophones comme l'Institut canadien, l'Institut des artisans ou l'Union catholique. Plus de 130 associations culturelles naissent entre 1840 et 1880 avec un apogée de fondations autour de 1858. À Québec, à Montréal mais aussi un peu partout en province, des agglomérations plus ou moins importantes se donnent des lieux de discussion de la chose publique, une vie de relations que Lamonde⁵¹ nomme sociabilité de toge et des professions libérales.

La sociabilité sportive

Dans la première moitié du XIX^e siècle, Donald Guay a identifié à l'égard de cinq sports précurseurs autant d'associations qui les chapeautent. Le tableau 3 nous les présente. Selon cet auteur, il ne semble pas que les francophones participent à la vie associative de ces premiers clubs. Le curling fait-il exception à la règle ? La question sera examinée un peu plus loin. Toutefois, Guay remarque que les francophones assistent aux régates et aux courses de chevaux. En 1808, un programme de courses organisé à Québec va attirer entre trois et quatre mille personnes⁵². Il faut reconnaître l'expression d'une sociabilité de masse à travers les premières manifestations d'un sport spectacle, sociabilité à laquelle les francophones participent.

⁵⁰ Robert W. Simpson, *op. cit.*, p. 48.

⁵¹ Yvan Lamonde, *op. cit.*, p. 431.

⁵² Donald Guay, *La conquête du sport. Le sport et la société québécoise au XIX^e siècle*, Outremont, Lanctôt Éditeur, 1997, p. 54. (244 p.)

Tableau 3
Les premières associations sportives québécoises

<i>Secteur sportif</i>	<i>Nom de l'association</i>	<i>Année de fondation</i>
Courses de chevaux	Quebec Turf Club	1789
Curling	Montreal Curling Club	1807
Régates	Rowing Club	1837
Athlétisme	Montreal Olympic Club	1842
Raquette à neige	Montreal Snow Shoe Club	1843

Les clubs pionniers

Difficile de s'attacher aux questions relatives à la sociabilité sans nommer les premiers acteurs institutionnels du curling ! Le tableau 4 brosse la situation « officielle » du curling en 1859 et 1869 et permet de retracer les premières fondations. Entre 1807 et 1870, le nombre de clubs au Québec passe de un à six. On peut estimer que le nombre de joueurs au Québec oscille à ce moment-là autour de quelques centaines avec un léger recul du nombre total de membres entre 1859 et 1869. Montréal compte trois établissements à partir de 1850. La ville de Québec n'a plus que deux clubs en opération en 1869. Cependant, il y a eu un certain mouvement à Québec. Il y avait trois clubs au début des années 1850 avec la présence d'un autre club militaire, le club Cameron. On en perd la trace au cours de la même

Tableau 4
Liste officielle des clubs en 1869

<i>Nom du club</i>	<i>Année de naissance</i>	<i>Nombre de membres 1859</i>	<i>Nombre de membres 1869</i>	<i>Francophones recensés 1869</i>
Montreal	1807	59	34	0
Montreal Thistle	1843	55	39	0
Montreal Caledonia	1850	24	38	0
Quebec	1821	33	38	2
Quebec Stadacona	1847	15	19	1
Buckingham	1855	23	21	2
Total		209	189	5

décennie. En 1862, du côté de Lévis, naît le club Hadlow⁵³ avec un total de 29 joueurs dont 4 francophones. Ce club porte le nom d'un quartier de Lévis et y est associé. Il regroupe entre autres des employés du chemin de fer du Grand-Tronc et est situé à proximité du terminus⁵⁴. En 1867, Hadlow a toujours le vent dans les voiles regroupant 42 joueurs. Deux ans s'écoulent et, brusquement, il ne sera plus jamais question de curling à Lévis. Seul établissement à l'extérieur des agglomérations de Montréal et de Québec, Buckingham naît en 1855. Cette participation n'est pas entièrement fortuite. Dans un ouvrage substantiel⁵⁵ sur les pionniers du comté

⁵³ Hugh Edwards Weyman, « A Missing Link in Curling History is Discovered », *International Curling Magazine*, janvier 1963, p. 46-47.

⁵⁴ « Curling Match », *The Quebec Mercury*, 24 janvier 1863, p. 3.

⁵⁵ C. Thomas, *History of the Counties of Argenteuil Que. and Prescott, Ont.*, Montreal, John Lovell and Son, 1896, p. 63. (663 p.)

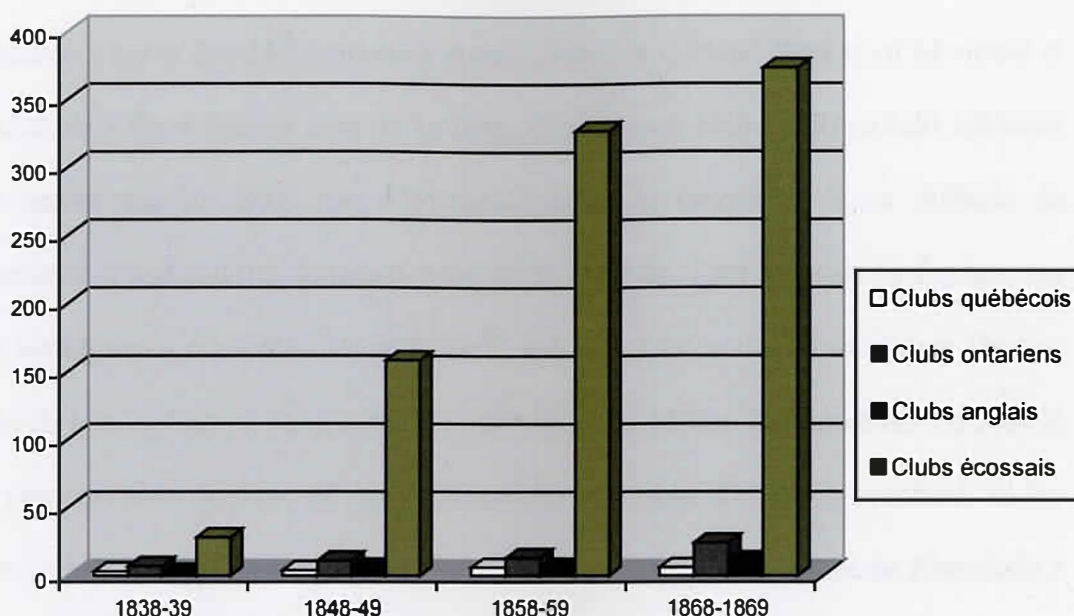
d'Argenteuil, on fait état d'une présence écossaise importante en spécifiant que les Lowlanders se sont établis davantage aux environs de Lachute au cours de la première moitié du siècle. Certes, au moment où le club est fondé, la provenance des Highlands ou des Lowlands n'a plus tout à fait la même importance, il suffit que ce soit un Écossais. De 1855 à 1870, ce club compte un nombre respectable de membres avec une vingtaine de joueurs.

Même si le Québec peut se targuer de posséder sur son territoire le premier club de curling de l'histoire de ce sport au Canada, le mérite s'arrête là. L'Ontario prend rapidement sa mesure au cours de la décennie 1830 et compte déjà 24 établissements en 1869, un succès attribuable en partie au peuplement écossais dans le Haut-Canada, un total estimé de 76 000 personnes en 1852, plus de cinq fois celui du Bas-Canada⁵⁶.

La figure 8 présente un graphique qui permet d'élargir cette comparaison de la croissance des clubs en incluant l'Écosse et l'Angleterre. Nul doute, l'Écosse fait bande à part et mérite le titre enviable de berceau du curling. Le nombre de clubs affiliés au RCCC connaît une progression phénoménale en passant de 28 clubs en 1838-1839 à 373, 30 ans plus tard. Chose certaine, l'Écosse vit déjà un âge d'or du curling à cette époque malgré une saison de sport qui ne peut jamais être trop longue. Curieusement, après avoir laissé quelques indices de l'existence dès le XVI^e siècle

⁵⁶ Charles W. Dunn, « Scottish Origin, People of », *Encyclopedia Canadiana*, vol. 9, Toronto, Grolier, 1977, p. 247-249.

Figure 8
Croissance des établissements (1838-1869)



d'un jeu apparenté au curling, les habitants de la Flandre et du Nord de l'Europe ne structurent rien qui vaille à cette époque. Seule l'Angleterre connaîtra un certain développement. Un premier club naît à Leeds en 1820, toutefois, jusqu'en 1860, le pays voit le curling s'enraciner sur son territoire à un rythme qui n'est pas supérieur à celui qu'on retrouve au Québec. Le mouvement s'accélère par la suite. Avec Belfast, l'Irlande compte un premier club en 1841 mais les débuts sont laborieux tant et si bien qu'en 1869 on se retrouve avec le même total. Ces données confirment encore que les Écossais sont les seuls initiateurs du curling en Amérique du Nord. Ils

joueront un rôle analogue en Nouvelle-Zélande où les premiers clubs officiels naissent au tournant de 1870⁵⁷.

Enfin, quelques clubs ont laissé très peu de traces si ce n'est qu'on relate leur existence à partir des délibérations d'autres clubs : la Curlers' Society of Montreal et le club de Côte-à-Barron sont de la liste. Bien que le club de Riverfield célébrait récemment en l'an 2000 son 175^e anniversaire de fondation, il est difficile de témoigner d'une activité soutenue entre 1825 et 1880. Tout au plus, se fondant sur des témoignages recueillis, Peter Sellar⁵⁸ fait état d'un match entre James Davies, jadis un bon curleur en Écosse et son voisin William Miller. On aurait alors troqué le fer pour un bloc de bois. Ni les délibérations des clubs Thistle et Montreal, ni les relevés du RCCC ne font état par la suite d'une quelconque existence de Riverfield à cette époque. Le dépouillement systématique du journal régional, *The Canadian Gleaner* entre 1863 et 1870 n'a pas permis de retracer une quelconque activité de curling. L'absence d'une organisation structurée n'aura donc laissé qu'une image impressionniste de cette fondation.

Le peuplement écossais a été significatif au sud de Montréal au cours de la première moitié du XIX^e siècle⁵⁹ et il est permis de croire que des immigrants originaires des Lowlands ont pu pratiquer le curling à l'occasion, néanmoins aucune structure formelle ne vient confirmer la présence d'une activité.

⁵⁷ Christine Cameron, *History of New Zealand Curling*, [s.l.n.é.], p. 2. (97 p.)

⁵⁸ Peter Sellar, *op. cit.*, p. 267.

⁵⁹ Dans un canton nommé Hinchinbrook, 79 familles écossaises s'établissent en 1831. J. A. McIntyre, « L'Écossais, fermier et artisan », W. Stanford Reid, dir., *La tradition écossaise au Canada*, Ottawa, Centre d'édition du gouvernement du Canada, 1980, p. 202. (401 p.)

La présence militaire

Le tableau 4 nous l'indiquait : sur une soixantaine d'année, on en arrive à la formation d'un premier réseau de clubs avec une masse significative de joueurs. Toujours embryonnaire en 1840, ce réseau connaît un premier essor en partie redevable à la présence militaire au cours de la même décennie. Si on ne peut leur attribuer la paternité du curling au moment de la Conquête, l'engagement des officiers entre 1830 et 1870 est significatif. La relative accalmie qui s'installe après les Rébellions leur laisse donc beaucoup de temps libre⁶⁰. À la fin de la décennie trente, le Montreal Club répond alors à une requête du colonel Cathcart des 1th King's Dragoon Guards en expédiant dix paires de fers à deux régiments cantonnés au sud de Montréal. Ainsi, avant même la naissance du club Thistle en 1841, le Montreal Curling Club organise un match avec le régiment du 71th Highland Light infantry près de Saint-Jean. Lorsque ce régiment fut rapatrié à Montréal en 1842, plusieurs militaires joignirent les rangs de l'établissement montréalais. Simpson⁶¹ a dénombré pas moins de 28 militaires qui ont été membres du Montreal Club entre 1840 et 1857. La situation est analogue à Québec où les militaires font sentir leur présence. Cette fois, ils se regroupent au sein de deux clubs distincts, Cameron et Stadacona, et deviennent des membres en règle du RCCC à la fin de la décennie de 1840. Quelques années avant leur retrait définitif, les militaires fondent encore un nouveau regroupement, les Royal Engineers ayant pour domicile Pointe-Lévis. En fait, il se trouve que ce groupe militaire est employé à la fortification sud des hauteurs

⁶⁰ Il est à propos de distinguer l'officier du simple soldat puisque les sports sont réservés à l'élite militaire. Claudette Lacelle, *La garnison britannique dans la ville de Québec d'après les journaux de 1764 à 1840*, Ottawa, Parcs Canada, Histoire et Archéologie, n° 23, 1979, 110 p.

⁶¹ Robert W. Simpson, *op. cit.*, p. 205.

de Lévis. On pourrait spéculer sur le fait que leur départ ait précipité la fin du club Hadlow, l'autre club de la Rive-Sud.

Loin d'être marginal, cette participation des militaires aura contribué à l'implantation du curling et à la première expansion des réseaux locaux de compétition au moment où il était particulièrement difficile de se déplacer en raison des distances et de la lenteur des moyens de communication. Toutefois, ces quelques regroupements n'eurent qu'un effet provisoire sur la jeune organisation du curling. Après le départ massif de la garnison au début des années 1870, les militaires restants intégrèrent les clubs civils.

L'essence d'une pure sociabilité

Des six règles que se donne le Montreal Club en 1807 lors d'un premier rassemblement, il y en a trois qui concernent les usages festifs de l'après match. Il nous semble que ce début du curling à Montréal exprime de façon éloquente l'idée de la solidarité et de la convivialité spontanée proche de l'intimité familiale. Ce constat nous rapproche de Pierre Arnaud qui, dans sa réflexion sur la sociabilité sportive, a écrit : « dans la grande majorité des cas, nous constatons que deux facteurs dominant dans la création d'une sociabilité formelle : les liens professionnels et le déracinement⁶² ». Et en l'occurrence, à ce facteur du déracinement, il associe les migrations de main-d'œuvre.

⁶² Pierre Arnaud, « La sociabilité sportive, jalons pour une histoire du mouvement sportif associatif », P. Arnaud, dir., *Les athlètes de la République*, Toulouse, Editions Privat, 1987, p. 371.

N'est-ce pas là la situation qui prévaut chez ces Écossais de souche qui se rassemblent à la fondation du Montreal Club ? Une classe commerçante telle que Simpson⁶³ l'a identifiée, des immigrants qui vivent certainement la nostalgie de leur pays, qui sentent le besoin de préserver une identité en s'accrochant à un bagage de traditions. L'action va donc se centrer au tout début sur la rencontre sociale, un rituel presque familial où l'on déguste le traditionnel *beef and greens* copieusement arrosé de la boisson nationale. Aussi, les règles déterminent à cette époque un enjeu qui n'est pas une médaille mais l'obligation plutôt étonnante pour l'équipe vaincue de payer *a Bowl of Whisky Toddy* lors des libations suivant la partie. Thomas Blackwood, l'animateur principal du Montreal Club pendant près de 30 ans, admit un jour l'erreur d'avoir privilégié autant la dimension sociale. Ainsi, il écrivait : « experience soon shewed us that some indolent members, who were not keen curlers, had joined the Club for the sake of conviviality: they were very seldom absent from the dinner table, though rarely to be found on the Rink⁶⁴ ».

Voyons un peu plus en détail comment cette sociabilité s'est exprimée à travers la vie associative du Montreal Club. De 1807 à 1813, le club vit une activité continue sans que ce ne soit jamais un calendrier trop chargé de rencontres sportives ou sociales. Par la suite, les délibérations du club tiennent de la page blanche jusqu'à 1820. On peut supposer que le début des hostilités avec les Américains associé à un climat de morosité économique serait en partie responsable de la suspension des activités. Si le club n'eut pas cette régularité souhaitée, on pourrait évoquer encore

⁶³ Robert W. Simpson, *op. cit.*, p. 148.

⁶⁴ *Minute Book* du Montreal Curling Club, premier livre.

quelques motifs. Certes, il y avait là une masse critique de membres mais permettait-elle de faire chaque mercredi, un match de midi à quinze heures comme les règlements du club le stipulent ? Il semble que non. Les premiers membres privilégiaient surtout la convivialité de l'après-match et toujours selon les comptes rendus⁶⁵ de Blackwood, la majorité n'avait pas été initiée au curling en Écosse. En effet, George Gillespie était le seul à posséder les habiletés du curling. On peut s'imaginer que sans cet « entraîneur », le match ne pouvait que difficilement se dérouler. Enfin, on s'exposait à des conditions climatiques autrement plus rigoureuses qu'en Écosse. La glace ne manquait pas mais elle était souvent recouverte de neige.

Le début de la décennie de 1820 salue le retour des activités du Montreal Club. Avec cette renaissance, les statuts et règlements du Montreal Club en disent un peu plus avec huit règles qui précisent la façon de jouer et le mode d'organisation. Toutefois, l'enthousiasme sera de courte durée. De 1824 à 1832, le Montreal Club ne connaît pas une activité fébrile. On a toujours peine à rassembler le nombre de joueurs nécessaires. Entre temps, Québec a formé son propre club en 1821 et Halifax en fait de même en 1824. Au cours des années 1830, on voit poindre de nouveaux établissements dans le Haut-Canada en particulier où sept clubs amorcent leurs activités. Le phénomène du curling au Canada prend un caractère d'irréversibilité. Il n'y a plus qu'un pas à franchir avant que deux clubs éloignés décident d'une rencontre. La sociabilité est toujours bien vivante comme en témoigne cette anecdote datant de 1832. Il est question de la note de repas des membres du Montreal Curling Club lors d'une activité tenue à l'Hôtel Orr. L'addition inclut les frais suivants : une

⁶⁵ *Minute Book* du Montreal Curling Club, premier livre.

bouteille et demie de Whisky, 6 bouteilles de « whisky for toddy », 10 bouteilles de Madère, 4 bouteilles de Porto, 12 verres de Brandy et 300 huîtres. D'autres frais s'ajoutèrent pour le bris des verres...⁶⁶

Une première mutation de sociabilité

L'affaire peut sembler banale mais le Montreal Club tient huit réunions au cours de 1836 et à la toute fin de l'année, il répond positivement à l'invitation de John Dyde alors secrétaire du Quebec Curling Club de tenir un premier match intercités. Ce premier match ne revêtirait-il qu'un caractère anecdotique dans la légendaire rivalité entre Québec et Montréal ? Il a toute son importance puisqu'il représente une première avancée dans le processus de « sportivation » du curling. L'annexe II (période 1807-1870) en fait le récit. Malgré le fait que le Bas-Canada traverse une période trouble de son histoire avec les Rébellions de 1837-1838, des matchs se tiennent maintenant sur des bases plus régulières à raison de deux fois semaine. Et qui plus est, on souligne que des membres jouent presque tous les jours. De plus, on se crée des catégories nouvelles en opposant les nouveaux aux anciens, les Écossais de souche aux natifs d'ici, les hommes mariés aux célibataires⁶⁷. Les premières récompenses sous forme de médailles emblématiques feront bientôt leur apparition.

À travers ces quelques indicateurs, il faut reconnaître l'amorce d'un changement dans la façon de pratiquer le curling; une première mutation dans la

⁶⁶ *Minute Book* du Montreal Curling Club, premier livre.

⁶⁷ L'idée n'est pas entièrement nouvelle puisque cette catégorie un peu fantaisiste de rencontre existait déjà en Écosse au XVIII^e siècle. Cependant, ce match sera maintenu par la suite et il constitue en 1850 la première tradition d'une compétition de curling à Montréal. John Kerr, *op. cit.*, p. 126.

nature du comportement social. Comme Maurice Agulhon nous le rappelle, « la différence de fonction n'est jamais absolue, la séparation jamais complète, entre le but officiel d'une association et la fonction diffuse de sociabilité⁶⁸ ». La sociabilité des débuts s'est transformée. Elle a fait place à un curling « plus sérieux ». Le milieu des années 1830 marque donc une première transition d'importance dans le curling québécois. D'un curling aléatoire aux allures folkloriques, on passe maintenant en seconde vitesse.

Que se passe-t-il par la suite ? Les activités de curling continuent de se régulariser. D'une part, on ne connaîtra plus de longues périodes d'interruption. Sans qu'il ne soit encore question d'une temporalité très définie, très organisée, le RCCC structure dorénavant un programme compétitif embryonnaire. Par exemple, lors de son admission au RCCC en 1841, le Montreal Club se voit octroyer une Silver Medal qui se dispute entre les membres du club. L'arrivée d'un second club affilié au RCCC signifiera une rencontre entre les clubs Montreal et Thistle pour l'obtention d'une première District Medal en 1845. Par la suite, au fur et à mesure que des clubs s'ajoutent, le RCCC offre à chaque année un certain nombre de médailles devant être disputées entre eux. Quelle forme le rapport compétitif prend-t-il à ce moment-là ? Selon les prescriptions de la société mère écossaise, les matchs sont planifiés sous le mode d'un défi interclubs sans respecter toutefois une logique spatiale particulière : Québec peut disputer une District Medal contre Kingston et se retrouver l'année suivante dans une compétition analogue avec Lévis (Hadlow). Au début de la

⁶⁸ Maurice Agulhon, *Le cercle dans la France Bourgeoise 1810-1848*, Paris, Librairie Armand Colin, 1977, p. 59. (105 p.)

décennie de 1860, le rayonnement accru du réseau ferroviaire facilite grandement cette approche. Ainsi, le Montreal Club prendra régulièrement le chemin de Kingston pendant que le Quebec Stadacona ira jouer à Montréal contre Toronto⁶⁹. C'est aussi le moment où les curleurs montréalais vont commencer à lorgner de l'autre côté de la frontière en lançant un premier défi à un club new-yorkais⁷⁰, un projet que les Américains déclineront. Tout en trouvant plaisir à se confronter à des adversaires éloignés, une véritable identité de club se crée localement à Québec et à Montréal entre 1840 et 1870. Toutefois, le réseau local de Québec sera fragilisé davantage avec le départ des militaires. En 1865, les clubs montréalais se dotent d'une coupe en argent, emblématique d'un premier championnat de Montréal⁷¹. On reconnaîtra à ce phénomène précurseur l'idée neuve d'établir le champion au sein d'un ensemble. C'est là un progrès notable en ce qui touche la dimension compétitive du sport.

D'autre part, au début de la décennie quarante, le Montreal Club introduit une forme de jeu individuel déjà pratiquée en Écosse et appelé *point game* où le curleur accumule des points à partir de différents lancers à exécuter. Cette forme de jeu restera populaire jusqu'au début du XX^e siècle mais elle ne supplantera jamais le match conventionnel. En 1855, lors d'une compétition de ce type impliquant les trois clubs de Montréal, on procède à une présélection des curleurs afin de participer à l'événement. Il y a là les premiers éléments de progressivité en vue d'établir le meilleur. De 1840 à 1870, les enjeux sportifs commencent à prendre de l'importance.

⁶⁹ *Annual of the Royal Caledonian Curling Club for 1863*, Édimbourg, S. Forrester, 1863, p. 247. (280 p.)

⁷⁰ *Annual of the Royal Caledonian Curling Club for 1868*, Édimbourg, S. Forrester, 1868, p. 272. (306 p.)

⁷¹ *Montreal Herald*, 16 février 1865, p. 2.

Cependant ce « nouveau » curling ne signifie pas la fin des matchs amicaux à partir de catégories originales de joueurs. Au début des années 1860, la compétition traditionnelle entre célibataires et hommes mariés existe toujours. Les journaux relatent aussi des compétitions entre les politiciens et les militaires⁷², d'autres entre les Écossais et les Anglais⁷³. Néanmoins, sans qu'elle ne sonne le glas de la convivialité et des usages festifs durant et après le match, la fonction sportive s'affirme et s'affranchit un peu plus dans une sorte de processus d'autonomisation du sport. Les délibérations des clubs le reflètent et de plus, même si les quotidiens ne présentent pas encore de sections sportives, le nombre et le contenu des articles sportifs traduisent une importance nouvelle associée aux résultats du match.

En reconnaissant cette transformation, il y a lieu de se demander à quoi elle peut être attribuable ? À l'influence écossaise, répondrions-nous d'emblée. Dès le début du XIX^e siècle, grâce aux dynamismes de leurs clubs et en particulier au club de Duddingston, la fonction sportive s'affirme déjà en Écosse. Le Canada sera au premier rang afin de profiter de cette situation puisque les Écossais y ont trouvé une terre de prédilection et que les échanges sont nombreux à cette époque. Au début des années 1830, le Montreal Club accueille de nouveaux membres, la plupart écossais. On peut raisonnablement supposer que ces derniers contribuent à l'instauration d'un curling plus structuré, plus formalisé. Nettement influencé par l'Écosse, le curling canadien ne s'éloignera plus de ce modèle par la suite car en 1838 les clubs écossais ont marqué un tournant décisif de leur structuration en fondant le Grand Caledonian

⁷² « Curliand », *Quebec Mercurey*, 25 février 1863, p. 2.

⁷³ « The Curling Match », *Quebec Mercurey*, 16 février 1863, p. 3.

Curling Club qui vient unifier les forces du curling au sein d'une même association. Cet événement a une portée considérable puisque l'uniformisation des règles se réalise de façon complète à ce moment-là. En plus de préciser les règles, l'organisation mère fournit désormais un cadre formel régissant toutes les affaires du curling. Le Montreal Club et le Belfast Curling Club deviennent les deux premiers clubs étrangers à devenir membre du RCCC en 1841. L'acceptation de ce cadre formel conduit à l'élection d'un premier exécutif au sein du Montreal Club pour la saison 1842. Du fait de son éloignement et de la difficulté à percevoir les véritables avantages d'une affiliation à la structure écossaise, le curling canadien demandera et obtiendra son affiliation à travers la formation d'un organe différencié. À compter de 1852, la Canadian Branch devient l'organisme intermédiaire devant régir le curling au sein des deux Canadas. La Nouvelle-Écosse obtient aussi le même privilège⁷⁴. En somme, cette première mutation de sociabilité est attribuable à l'influence écossaise qui dicte alors ses impératifs vers un sport plus structuré. De plus, ce changement se produit dans le contexte où les associations spécialisées poursuivant des finalités précises sont de plus en plus populaires.

L'absence quasi totale des francophones

On ne peut vraisemblablement clore ce chapitre sans soulever une première fois la problématique de l'appropriation du curling par les francophones majoritaires au Bas-Canada. Comme en économie, en éducation, la sempiternelle théorie du retard s'applique-t-elle au monde du sport ? Ou bien, si ce n'est le cas, question nettement

⁷⁴ Ces informations ont été colligées à partir de données fragmentées tirées des *Annuals* du RCCC entre 1842 et 1870.

plus grave, y aurait-il une forme de discrimination qui se serait exercée à leur endroit ? Les francophones ont-ils été de fait le seul groupe à être exclu ?

À la fondation du Montreal Curling Club, l'intention exprimée est de regrouper des Écossais, « some natives of North Britain ». Dans son mémoire de maîtrise, Simpson interprète cette intention en la qualifiant de discrimination fondée sur l'ethnicité⁷⁵ et il emploie les termes de « rigid social discrimination in evidence⁷⁶ ». Cependant, dès ses débuts le Montreal Club s'accorde une certaine souplesse à l'égard de l'adhésion des membres ne la limitant pas strictement à des Écossais de souche. Nous en avons pour preuve la participation de David David. D'origine juive, il devient membre du club en 1808-1809 et il est le second avec David Mitchell Jr à n'être pas Écossais de naissance⁷⁷. Au cours de la décennie quarante, des rencontres amicales entre Écossais et Barbarians⁷⁸ sont un autre indice de la volonté d'inclure et non l'inverse. En 1853, sur les 24 membres du Montreal Club, 20 sont Écossais, 3 sont Anglais et il y a 1 Canadien, de sorte qu'en 1857 le secrétaire de la Canadian Branch est fier d'affirmer dans une correspondance auprès du RCCC : « We find, however, that the game is by no means, confined to Scotchmen, as some of our best Curlers are English, Irish and Canadian Born⁷⁹ ». L'idée du cercle restreint, fermé, n'aura pas eu long cours. Il nous semble qu'on puisse difficilement parler de discrimination « rigide » quand on sait que le curling a été perméable à l'entrée

⁷⁵ Robert W. Simpson, *op. cit.*, p. 68.

⁷⁶ Robert W. Simpson, *op. cit.* p. 157.

⁷⁷ *Minute Book* du Montreal Curling Club, premier livre.

⁷⁸ Non sans une pointe d'humour, c'est ainsi qu'on qualifie les curleurs qui ne sont pas Écossais de souche.

⁷⁹ *Annual of the Royal Caledonian Curling Club for 1858*, Édimbourg, S. Forrester, 1858, p. 235. (248 p.)

d'individus d'autres origines et ce, dès ses débuts. Quant à une forme de discrimination davantage axée sur le rang social, nous en traiterons de façon plus exhaustive au chapitre suivant, mais soulignons simplement qu'à cette époque les curleurs des différents clubs se recrutent au sein d'une élite commerciale et militaire des villes de Montréal et de Québec. Toutefois, durant la décennie cinquante, se joignent à ce gratin quelques professions plus effacées comme celles des commis de bureau ou des charpentiers. Sans qu'ils ne constituent une étude systématique du curling à Montréal dans la seconde moitié du XIX^e siècle, les travaux de Metcalfe, dont nous avons fait état au premier chapitre, apportent quelques précisions à l'égard du curling : « In reality, these clubs were the forerunners of the prestigious social sporting clubs that were to become one of the cornerstones of the social life of the urban elite in the latter part of the century⁸⁰. »

Qu'en est-il de la participation des francophones ? Au sein de l'ensemble des clubs affiliés au RCCC (tableau 4), il a été impossible de dénombrer un seul nom à consonance française avant 1855. Un commerçant de bois de la ville de Québec, P.R. Poitras entre au Quebec Curling Club en 1856. À la même époque, H. Sauvé, un médecin chirurgien de Buckingham, devient membre du club de l'endroit. Quelques années plus tard, en 1863, il sera le premier francophone à assumer la présidence du club. Sauvé, marié à une anglophone, représente un cas identifié d'exogamie⁸¹. La présence francophone au curling à cette époque tiendrait davantage de la coïncidence.

⁸⁰ Alan Metcalfe, *Canada Learns to Play: The Emergence of Organized Sport, 1807-1914*, Toronto, McClelland and Stewart, 1987, p. 19.

⁸¹ Pierre-Louis Lapointe, *Les Québécois de la bonne entente*, Sillery, Septentrion, 1998, p. 331. (358 p.)

L'absence est presque totale. Si, comme le prétend Claudette Lacelle⁸², les officiers et les notables de Québec, qu'ils soient anglophones ou francophones, s'adonnent aux mêmes divertissements, cette condition du moins ne se réalise pas au curling. Toutefois, Benjamin Rousseau, un francophone, semble avoir l'habileté et le journal *Le Canadien* rapporte ainsi sa prouesse : « A la grande partie de jeu de galet qui a eu lieu dernièrement dans la rue Saint-Paul, M. Benjamin Rousseau a battu tous ses concurrents et a gagné la tabatière d'Or⁸³. »

Il est pertinent de se demander pourquoi il en est ainsi au moment où d'autres communautés ethniques se sont engagées, particulièrement après 1840. Nous ne pouvons traiter de la question sans la détacher du contexte politique et social qui a cours entre 1830 et 1840, un intervalle où les tensions ethniques et linguistiques sont poussées à leur paroxysme. Guay a d'ailleurs relevé à cette époque un certain nombre d'incidents lors d'événements sportifs. Les programmes de courses de chevaux sont propices à des affrontements entre la soldatesque anglaise et des spectateurs francophones. En 1833, une rixe fait de nombreux blessés et entraîne même la mort d'un Canadien du nom de Salomon Barbeau⁸⁴. Autre événement, le capitaine Markham, un membre du Montreal Curling Club depuis 1836 est grièvement blessé à Saint-Denis-sur-Richelieu lors de combats avec les Patriotes. Incidemment, Robert

⁸² Claudette Lacelle, *op. cit.*, p. 42.

⁸³ *Le Canadien*, 8 mars 1861, p. 5.

⁸⁴ Donald Guay, *La conquête du sport. Le sport et la société québécoise au XIX^e siècle*, Outremont, Lanctôt Éditeur, 1997, p. 151. (244 p.)

W. Simpson⁸⁵ souligne que lors des rébellions de 1837-1838, la majorité des 20 membres du Montreal Curling Club sont devenus des officiers à titre volontaire.

Quand on sait que la garnison devient après 1840 un partenaire de premier plan du curling, il est difficile de croire que les francophones qui ont affronté ces mêmes militaires iront bientôt fraterniser avec eux sur les pistes glacées de curling. De plus, les officiers britanniques n'ont jamais eu une très haute estime des « Canadiens » comme en fait foi ce portrait peu flatteur esquissé par Tolfrey, un militaire aristocrate en poste au début du siècle :

On me dit qu'en dépit de toutes les remontrances, les habitants continuent encore obstinément à rouler, comme leurs pères dans leurs ornières et leurs tas de neige. Je m'étonne même qu'ils ne se cassent pas le cou, têtus qu'ils sont, car ils vont tous à une allure insensée, surtout qu'en rentrant du marché, ils sont pleins d'eau-de-vie et heurtent n'importe quoi, vous passant dessus plutôt qu'à côté. [...] De façon générale, la paysannerie est calme et inoffensive. J'ai rencontré bon nombre de paysans au cours de mes excursions de chasse et de pêche dans les deux provinces, et je peux dire que quand un Canadien français est ivre, il est plus sauvage que le pire des Indiens de l'arrière-pays⁸⁶.

Au cours de la décennie quarante, les tensions demeurent vives entre l'ordre britannique et la population francophone. En 1842, l'agitation dans une élection conduit un magistrat de Montréal, un certain John Dyde, à tirer dans la foule abattant deux francophones. Accusé de meurtre, il sera par la suite acquitté⁸⁷. Ancien secrétaire du Quebec Curling Club, John Dyde est déjà une personnalité bien en vue du curling à Montréal. Avant la fin du siècle, il deviendra une des premières figures légendaires de ce sport (annexe II, période 1807-1870). La sanction en 1849 d'un projet de loi d'indemnisation des habitants du Bas-Canada à l'égard des préjudices

⁸⁵ Robert W. Simpson, *op. cit.*, p. 103.

⁸⁶ Paul-Louis Martin, *Tolfrey, un aristocrate au Bas-Canada*, Montréal, Éditions du Boréal Express, 1979, p. 119. (221 p.)

⁸⁷ Jacques Lacoursière, *Histoire populaire du Québec de 1841 à 1896*, Sillery, Éditions du Septentrion, 1996, p. 24. (494 p.)

causés lors des Rébellions illustre encore le fossé entre les deux communautés. Avec en toile de fond une crise économique, la pression culmine au printemps 1849 lorsque la loi d'indemnisation est sanctionnée par Lord Elgin. La suite est connue. Les journaux anglophones incitent alors au racisme et à la violence et, le 25 avril, des manifestants mettent le feu à l'édifice du Parlement. Habitué à une certaine proximité avec la monarchie, un héritage du RCCC écossais, le club Thistle avait été le premier à obtenir le patronage d'un gouverneur général au Québec en 1847. En cette année trouble de 1849, ce dernier révoque *sine die* ce patronage récent comme il le fait à l'endroit du club Stadacona de Québec⁸⁸. Par la suite, il faudra attendre la décennie 1870 avant que des clubs ne sollicitent à nouveau le support du gouverneur général.

Dans un pareil contexte, on ne peut imaginer que les élites francophones démontrent un quelconque enthousiasme à joindre leur contrepartie anglophone afin de s'adonner au sport, une forme sociale émergente typique de la culture britannique. La garnison britannique, comme la magistrature, est une évocation incessante de la Conquête symbolisant chez les francophones l'ordre établi, une autorité imposée avec laquelle elle a souvent eu maille à partir depuis plus d'un quart de siècle. Difficile de partager le même jeu ! S'en approcher ? C'est le risque d'être perçu comme un traître à sa communauté au moment où les blessures des Rébellions ne sont pas entièrement cicatrisées.

Et les Écossais ? Auraient-ils pu témoigner une sympathie particulière à l'égard des francophones ? Le docteur Nelson représente bien l'exception en se rangeant dans

⁸⁸ *Minute Book* du club de curling Thistle, période 1843-1870.

le camp des Patriotes, mais très majoritairement les Écossais vont rester solidaires de la Couronne et des institutions britanniques n'hésitant pas à participer activement aux efforts visant à mater les Rébellions. Par la suite, on ne pourra guère parler de rapprochement mais plutôt d'un agacement, voire même une indignation des anglophones au constat que les institutions des Canadiens français s'imposent de plus en plus à toute la communauté. La législation provinciale, le droit civil français et la religion catholique en forment les principaux éléments. À l'extérieur de Montréal, les citoyens anglais comme écossais se percevront de plus en plus comme des ressortissants dans un pays où l'allégeance est pourtant britannique⁸⁹. Ils ne sont certainement pas disposés à partager le jeu de curling avec les Canadiens français. Il n'est donc pas surprenant que ces derniers soient le seul groupe ethnique à être isolé de ce sport.

Comment se posent les premiers jalons d'une pérennité ?

Puisque l'institutionnalisation de la forme sociale est une problématique majeure de ces travaux, les naissances, les fondations nous intéressent. Certains nouveau-nés apparaissent plus vigoureux, il faut leur être attentif. Deux facteurs nous ont semblé d'importance quand on examine l'origine des premiers regroupements de curling en Amérique du Nord. Il s'agit d'une part du degré de formalisme des clubs. Toutefois, cet élément ne saurait être tenu pour seul responsable de l'essor ou du déclin des associations sportives. Nous examinerons d'autre part la persistance, l'ancienneté des individus au sein des premiers clubs en ayant bien en tête que la

⁸⁹ Peter Sellar, *op.cit.*, p. 568.

forme sociale subsiste dans son unité en autant que les entrées et les sorties ne sont jamais trop massives.

Le degré de formalisme des clubs

Le curling offre une documentation volumineuse concernant les constitutions et les règlements des établissements et nous oblige à référer à nouveau à des sources écossaises. Le sport d'ici va trouver dans son affiliation au RCCC des éléments permettant de mieux se structurer, de formaliser ses pratiques et, de ce fait, acquérir les premiers matériaux de son institutionnalisation.

Nous avons donc scruté l'évolution des statuts et règlements du RCCC au cours du XIX^e siècle. On y retrouve une constitution écrite relativement volumineuse (une vingtaine de pages) qui détermine les critères d'admission, la composition de l'assemblée générale, les droits d'entrée, les droits et devoirs des clubs constitués et les compétitions faisant l'objet d'un enjeu avec en prime la mise sur pied d'un tribunal d'appel concernant les litiges entre clubs, le tout selon un modèle qui se rapproche maintenant de celui de la démocratie parlementaire. Il faut constater combien la première version officielle de ce code de fonctionnement est restée plutôt intacte au fil du temps. Ne s'y sont transformés en quelque sorte, que les règles concernant les compétitions, les enjeux associés et l'ajout d'une rencontre entre le Nord et le Sud de l'Écosse, le « Grand Match ». À la fin du XIX^e siècle, après 50 ans de fonctionnement, ce code ne s'est pas trop alourdi et il a conservé toute sa substance. C'est la preuve qu'il a été réalisé avec application et avec une certaine

dose de réalisme et de souplesse. Il constitue donc un premier jalon essentiel de l'institutionnalisation du curling.

Enfin, ces statuts et règlements précisent qu'à chaque année un rapport sera produit. Présenté sous la facture d'un ouvrage imprimé et substantiel pour l'époque, l'*Annual* recense en premier lieu tous les clubs affiliés et leurs membres. N'insistant guère sur les exploits sportifs individuels, il met davantage l'accent sur les contributeurs qui organisent le sport et s'y dévouent. Cette synthèse annuelle constitue un autre élément significatif de la pérennisation et demeure jusqu'à ce jour une référence de premier plan pour les chercheurs. À l'échelle mondiale, peu de sports peuvent s'enorgueillir d'avoir laissé autant. En fait, l'accumulation de toutes ces données à partir du support respectable que constitue un livre relié se fonde sur cette philosophie qu'élaborait le révérend James Ramsay en introduction à son traité de curling de 1811 : « Every thing illustrative of national character is worthy of attention. But here the philosopher and the historian have often to regret the want for sufficient materials. » Il déplore alors que trop souvent on s'est limité à l'histoire officielle, et que des phénomènes de mœurs comme les amusements sont tombés dans l'oubli. C'est dans cette perspective qu'il rédigea ce qui constitue le premier traité de curling : « Every attempt, therefore, to preserve the memory of those which still remain, is certainly laudable⁹⁰. » Il y a là une idée déjà très précise que les Écossais se font de leur quotidien et de l'anticipation de valeur que cette activité prendra au fil du temps. Le même esprit anime la réalisation des rapports annuels.

⁹⁰ James Ramsay, *An Account of the Game of Curling*, Édimbourg, 1811, p. 2. (46 p.)

Au moment où le Montreal Club fait son apparition en Amérique du Nord, il existe donc un modèle applicable. S'en inspire-t-on en écrivant dans un premier *Minute Book* le code très restreint devant régir le curling au Montreal Club ? En spécifiant entre autres le nombre et la provenance des joueurs ainsi que l'enjeu, il est probable qu'on imite un peu les clubs écossais de l'époque. Par la suite, les rapports ne vont que se formaliser davantage avec l'adhésion au RCCC et la formation de la Canadian Branch. À l'orée des années 1870, la structure du curling canadien s'appuie sur des bases formelles solides. Cela ne signifie pas que tous les clubs vont réussir leur décollage. Certains s'éteindront au bout de quelques années mais le curling canadien possède maintenant un ingrédient clé de sa pérennisation. Peu importe que le formalisme tire son origine de l'Écosse ou du Canada, ce qui compte ce sont les retombées positives qu'il engendre.

Cependant, la forme nous éloigne un peu de la vie. Le formalisme juridique qui s'instaure après 1840 relègue au second plan sans les éliminer complètement les rapports plus spontanés où par des usages simples et directs le membre obtenait rapidement ce qu'il désirait. En 1850-1851, le docteur Arnoldi alors président du Montreal Club l'apprend à ses dépens lorsqu'il propose la candidature d'un ami comme membre du club. Sa proposition est rejetée à deux reprises par un rituel de sélection que l'on nomme *blackball*, un processus rigide de passage où ceux qui expriment un désaccord à la venue d'un membre peuvent exercer leur prérogative dans un contexte d'anonymat. La constitution officielle d'un club agit donc comme une forme de police intérieure qui dicte les devoirs et obligations de chacun : règlements concernant l'adhésion, la cotisation, la présence ou l'absence, l'éthique.

Les sanctions, les procédures d'exclusion, les modalités de jugements des fautifs existent. L'association peut en certaines circonstances s'ériger en véritable tribunal dont les arrêtés sont prévus par la loi. Dans ces circonstances, les interprétations sont fréquentes et les litiges, voire les conflits sont inévitables. Tout en donnant au curling les moyens de sa pérennité, ce formalisme écarte sans le gommer entièrement le curling des rapports humains, celui de la pure sociabilité, du bonheur simple de la rencontre, l'élément de plaisir qui réside « dans la stimulation agréable causée par le fait d'être en compagnie d'autres gens, sans engagements ni obligations autres que ceux que l'on prend volontairement⁹¹. »

Maintien de l'unité sociale grâce à l'ancienneté

Si la substitution des membres du groupe s'effectue progressivement et même avec lenteur, le groupe a plus de chance de maintenir son identité unie, de transmettre ses valeurs, de conserver sa mémoire collective malgré l'écoulement du temps. Les tableaux 5 et 6 présentent une image de l'ancienneté au sein des clubs de Montréal et Québec sur une quinzaine d'années. Malgré le nombre restreint de membres à cette époque, la tâche consistant à retracer leur ancienneté a été particulièrement délicate.

⁹¹ Norbert Elias et Eric Dunning, « Les loisirs dans le spectre du temps libre », Norbert Elias et Eric Dunning, dir., *Sport et civilisation, la violence maîtrisée*, Fayard, 1994, p. 164. (394 p.)

Tableau 5
Ancienneté des membres du Quebec Curling Club
Année de fondation (1821)

<i>Année de référence</i>	<i>Membres ayant plus de 30 ans d'ancienneté</i>	<i>Membres ayant entre 15 et 29 ans d'ancienneté</i>	<i>Membres ayant entre 6 et 14 ans d'ancienneté</i>	<i>Membres ayant 5 ans et moins d'ancienneté</i>
1847	0	4	7	7
1852	1	5	3	8
1858	2	4	9	8
1863	1	5	11	33

Tableau 6
Ancienneté des membres du Montreal Curling Club
Année de fondation (1807)

<i>Année de référence</i>	<i>Membres ayant plus de 30 ans d'ancienneté</i>	<i>Membres ayant entre 15 et 29 ans d'ancienneté</i>	<i>Membres ayant entre 6 et 14 ans d'ancienneté</i>	<i>Membres ayant 5 ans et moins d'ancienneté</i>
1845	1	1	22	17
1851	0	3	11	24
1857	0	7	14	40

En postulant que c'est à travers le groupe des cinq ans et moins que les changements les plus substantiels peuvent survenir, il devenait pertinent d'établir là une ligne avec les autres membres. Les premiers points de lecture, les années 1845 et

1847, révèlent que ces clubs maintiennent un noyau significatif de membres expérimentés supérieur en nombre aux membres de cinq ans et moins. Les tableaux révèlent ensuite une accélération des entrées à la fin des années 1850. Y a-t-il lieu de s'en inquiéter en ce qui concerne la cohésion et même la survie du groupe ? Peu d'indices nous portent à conclure que le curling a subi les contrecoups de ces nouvelles adhésions. Toutefois, cette réflexion nous a conduit à examiner l'ancienneté des personnes clés de l'organisation. Le tableau 7 présente l'ancienneté des membres de l'exécutif en ne considérant que les années critiques, c'est-à-dire celles où le groupe des cinq ans et moins est majoritaire.

Tableau 7
Ancienneté des membres de l'exécutif

<i>Année de référence</i>	<i>Membres ayant plus de 30 ans d'ancienneté</i>	<i>Membres ayant entre 15 et 29 ans d'ancienneté</i>	<i>Membres ayant entre 6 et 14 ans d'ancienneté</i>	<i>Membres ayant 5 ans et moins d'ancienneté</i>
Montreal Curling Club (1857)	0	2	3	2
Quebec Curling Club (1863)	1	2	2	2

Cette statistique confirme que la conduite des clubs de l'époque reste entre les mains des membres expérimentés malgré la venue récente de nouveaux joueurs. Leur rôle est éminemment stratégique à l'égard des modes d'organisation, de la

transmission harmonieuse des valeurs et de la mémoire du regroupement. Enfin, la plupart des clubs ont établi une catégorie de « membre honoraire » où l'on reconnaît entre autres les membres les plus anciens, ces personnages qui ont pour mérite premier le simple fait d'avoir duré. Le curling affirme ainsi toute la valeur qu'il accorde à sa conservation dans le temps.

CONCLUSION

Le curling de la première moitié du XIX^e siècle appartient à l'Écosse et aux Écossais. Indéniable ! Ils vont donner vie à l'activité et lui conférer les éléments qui en font dorénavant un sport. On assiste de plus à l'éclosion d'un imposant réseau de clubs au sein même de cette terre natale. Le Canada sera du même coup un des premiers pays de l'Empire à profiter de son rayonnement. Il réunit un ensemble de conditions particulièrement favorables à la pratique de ce sport; les Écossais se sentent à l'aise au Canada, se reconnaissent dans l'environnement physique et atteignent un degré élevé de réussite. Sans être la plus considérable, leur immigration est constante et disséminée sur un vaste territoire. Enfin, avec un sport qui doit compter sur un climat hivernal pour sa réalisation, le Canada offre une saison de jeu à nulle autre pareille. Les Écossais seront donc les premiers et les seuls initiateurs du curling en Amérique du Nord. Lorsque le curling s'implante en dehors de Montréal et de Québec, il faut y associer la présence significative d'un foyer de peuplement écossais comme c'est le cas aux environs d'Argenteuil et de Châteauguay.

Nettement plus orientés vers la convivialité jusqu'au milieu des années 1830, les usages du curling se transforment par la suite. C'est l'apparition d'un curling plus sportif, mieux rythmé, constant au gré des saisons. C'est aussi le début d'une rivalité interclubs avec l'arrivée de nouveaux acteurs institutionnels. Enfin, l'extension spectaculaire du réseau ferroviaire après 1850 multiplie les occasions de rencontres. Sans être en mesure d'en établir précisément le degré, nous assistons à une mutation, une première variation à la baisse de la pure sociabilité inversement liée à l'émergence véritable de la fonction sportive.

Les Canadiens français qui forment la majorité des habitants du Bas-Canada sont totalement absents de ce paysage sportif. Au plus, font-ils partie des spectateurs et des badauds qui assistent aux rencontres comme c'est le cas aux courses de chevaux. Leur vie associative, leur sociabilité est ailleurs. Il faudra attendre encore jusqu'aux décennies 1880 et 1890 avant que l'acculturation ne joue pleinement son rôle.

Robert W. Simpson attribue le succès et l'essor que connaît le curling en Amérique du Nord au fait que les Écossais qui pratiquent ce sport appartiennent au monde des affaires, un milieu qui possède des habiletés organisationnelles transférables à ses loisirs. En toute logique, il est possible d'adhérer à cette idée mais notre conclusion diffère quelque peu : si le nouveau-né est un petit Hercule, avant tout c'est que le curling Écossais l'a inoculé d'une forte dose d'un formalisme de nature juridique. Sans être les uniques contributeurs, la Duddingston Curling Society

et par la suite le Royal Caledonian Curling Club sont les premiers piliers du curling canadien.

Enfin, tout en respectant ce formalisme qui lui vient d'ailleurs, le curling du Bas-Canada⁹² sait faire preuve de quelques éléments d'originalité : l'utilisation de la fonte de fer comme outil de jeu et la localisation de piste de jeu à l'intérieur de bâtiments permettent de le distinguer.

⁹² La Canadian Branch en devient l'organisme représentatif en 1852.

CHAPITRE V
PRÉSENCES NOUVELLES SUR L'ÉCHIQUIER DES SPORTS D'HIVER
(1870-1920)

*When winter muffles up his cloak,
And binds the mire like a rock,
Then to the loch the Curlers flock,
Wi gleesome speed¹.*

Robert Burns

INTRODUCTION

Avant 1870, le sport est toujours au sein de la société un phénomène marginal, une présence quelque peu aléatoire. Les 30 dernières années du XIX^e siècle vont offrir un tout autre relief. Au sein même de l'Empire britannique, le sport en tant que phénomène social ne manque pas de surprendre par le développement qu'il connaît. L'Amérique du Nord et le Canada ne sont pas en reste. La mobilité des personnes et les échanges fréquents avec la Grande-Bretagne et les États-Unis placent la société québécoise dans une position privilégiée pour faire une bonne réception au sport. La décennie de 1870 est en fait celle de l'éclosion du sport tant par le nombre que par la diversité des activités, un peu comme si les nouveaux leaders du sport découvraient que les jeux imaginés par d'autres à des époques antérieures devaient maintenant se structurer et s'organiser. Même si le défi est de taille, on ne peut traiter d'un sport

¹ David B. Smith, *Curling: An Illustrated History*, Édimbourg, John Donald Publishers Ltd, 1981, p. 11. (232 p.)

particulier, le curling, sans le rattacher à un contexte sportif global au moment où de nombreuses activités tant hivernales qu'estivales émergent.

Le sport fait donc sentir sa présence bien tangible mais les Québécois qui le reçoivent sont loin de former un bloc monolithique. S'il entre dans la quotidienneté, s'il touche toutes les couches de la société, sa pénétration se réalise à des degrés divers selon les acteurs en présence. À travers la reconstitution des faits de curling, nous entendons mettre en lumière ces écarts, cette variabilité. L'historiographie du sport a déjà soulevé quelques problématiques intéressantes à l'égard de ceux qui sont les acteurs du sport à cette époque; il est donc pertinent de voir si à travers la lorgnette du curling les observations antérieures se confirment. Quatre questions seront abordées de façon plus spécifique.

En premier lieu, le sport naissant du XIX^e siècle joue un rôle de marqueur social. Il appartient à la frange élitiste de la société. Cependant, avant la Première Guerre, plusieurs activités auront démontré une ouverture à l'égard d'une majorité de citoyens. Comment le curling évolue-t-il dans un pareil contexte ? Cette problématique de l'accessibilité du curling à la masse nécessite au point de départ une connaissance plus approfondie de la composition sociale des clubs. Conséquemment, nous nous y attarderons en procédant à une étude plus spécifique selon une méthodologie définie.

Autre élément de problématique, l'absence quasi totale des francophones a été remarquée avant 1870. Quelle place prendront-ils au cours de cette période ?

Comment l'autre communauté réagira-t-elle ? Troisièmement, dans le contexte d'émergence des premières luttes féministes, les femmes seront mises en contact avec ce nouveau produit culturel. Quel accueil l'*establishment* masculin leur réservera-t-il ? L'engagement sera-t-il à l'image de la revendication des droits sociaux et politiques ? Enfin, en examinant dans ses moindres détails l'histoire du curling et de sa sociabilité, on ne pouvait passer outre à la question du rôle exercé par le milieu ecclésiastique à l'égard du phénomène nouveau qu'est le sport. Jusqu'à présent, l'historiographie nous a laissé l'impression que l'Église catholique a entretenu sur une longue période de temps des doutes sérieux à l'égard du sport entraînant du même coup une pratique moindre chez les francophones. Nous explorerons cette question.

À travers un plan général qui ne s'éloigne guère de celui des autres chapitres, il faut d'abord établir la place du curling dans la mouvance général des sports d'hiver. Nous allons ensuite décrire le sport dans tous les aspects de son devenir. La deuxième partie du chapitre permet d'aborder en premier lieu la sociabilité sous l'angle de la vie associative avant de toucher les éléments de problématique décrits au paragraphe précédent. Il sera ensuite question de mieux saisir le curling dans sa dimension culturelle, l'expression des valeurs qui sous-tendent l'activité à cette époque. Enfin, le chapitre s'achève en dégagant les facteurs qui pérennisent un peu plus le curling de 1870 à 1920.

UN CURLING MIEUX STRUCTURÉ DANS LA MOUVANCE DES AUTRES SPORTS NAISSANTS

Comment se compose la saison hivernale ?

Le curling, le patinage et la raquette font partie d'un patrimoine sportif hivernal qui puise ses origines avant 1870. Cependant, le décollage amorcé au cours des années 1870 est unique en son genre puisque l'on quitte une activité souvent pratiquée sans rapport compétitif afin d'entrer dans une forme de jeu qui saura faire une place à la rivalité et à la nécessité de nommer un gagnant. Les sports d'hiver concernent des activités typiques liées directement à la présence de la neige et de la glace. Il y a tout intérêt à considérer cette dynamique des sports puisqu'une offre de plus en plus diversifiée signifie l'exercice d'un choix, d'une préférence pour une masse croissante de sportifs. Dans ce contexte, la popularité d'un sport ou l'autre peut varier en fonction de l'attrait que d'autres activités peuvent exercer. Les succès retentissants que connaîtra le hockey sur glace n'iront pas sans créer quelques remous autour d'autres activités. À partir de ce que les journaux nous en rapportent, voyons d'un peu plus près comment se construit cette mosaïque des sports d'hiver.

Bien que le curling les surpasse en ancienneté, la raquette et le patin jouissent d'une popularité grandissante au cours de la décennie 1860. La raquette montre les traits d'une véritable activité sportive. Tout en maintenant son caractère récréatif avec ses longues promenades, le programme compétitif s'élabore un peu plus au fil de la décennie² : course de fond, le quatre milles, le mille, course de vitesse, 150 verges,

² Hugh W. Becket, *The Montreal Snow Shoe, Its History and Record*, Montréal, Becket Bros Printers, 1882, 521 p.

course d'obstacles, etc. Sa popularité grandit; en 1875, le Montreal Snow Shoe Club présente à lui seul une liste de 252 adeptes³. Pendant deux décennies, de 1870 à 1890, la raquette domine sans l'ombre d'un doute le paysage sportif hivernal.

D'ailleurs, c'est grâce à l'initiative d'un raquetteur du Montreal Snowshoe Club, Robert McGibbon, que le carnaval de Montréal se met en branle en 1883. Véritable fête de tous les sports d'hiver, le carnaval accorde tout de même une visibilité particulière à la raquette avec des activités telles que le siège du palais de glace et le défilé du gouverneur général avec son passage remarqué sous l'arche des raquetteurs. Nombreux sont les raquetteurs qui vont alors parader dans les rues de la ville en groupes organisés. De fait, la raquette connaît son apogée, un véritable âge d'or qui culmine avec le carnaval de Montréal des années 1883 à 1888. Pour la seule année 1884, le *Montreal Daily Star* recense pas moins de 16 clubs en opération. La majorité des établissements n'auront toutefois qu'une existence éphémère. En 1901, seulement 4 clubs de raquette ont plus de 10 ans d'existence⁴. Sans qu'elle ne s'éteigne par la suite, la raquette amorce un déclin au cours des décennies suivantes. En 1898, le dîner annuel du Montreal Snow Shoe n'attire plus que 35 personnes. On se questionne alors sur l'avenir de la raquette⁵. Toutefois la descente ne sera pas trop brutale puisque au début du XX^e siècle les francophones reprennent le flambeau et donnent un nouveau souffle à l'activité.

³ *Montreal Herald*, 11 février 1875, [s.p.]

⁴ Alan Metcalfe, « Organized Sport and Social Stratification in Montreal », Richard S. Gruneau et John G. Albinson, dir., *Canadian Sport Sociological Perspectives*, Don Mills, Addison-Wesley, 1976, p. 87. (433 p.)

⁵ « Montreal Snow Shoe Club Dinner », *Montreal Daily Star*, 14 février 1898, p. 2.

Effectivement, la raquette est au XIX^e siècle l'activité initiatique des Canadiens français, leur porte d'entrée en matière de sports d'hiver. Avec la présence de clubs comme le Trappeur, le 65^e Bataillon et le Canadien qui dénombre 628 membres en 1884⁶, le sport montréalais peut compter sur une participation francophone véritable au cours de la décennie 1880. Le phénomène s'étend aussi à d'autres centres comme Ottawa, Québec et Saint-Hyacinthe. Ainsi, peu de temps après que le sport ait fait sa véritable apparition dans la société québécoise, les francophones créent leurs premiers réseaux d'appartenance. À la fin des années 1870, le sport de la raquette témoigne d'une activité réelle chez eux.

Certes, à l'échelle provinciale, en considération du poids démographique, leur participation peut sembler dérisoire. Cependant, il faut encore nuancer. D'abord, le sport est un phénomène urbain réservé surtout aux grandes villes que sont Montréal et Québec. À l'intérieur de l'Île de Montréal, entre 1871 et 1901, la population francophone oscille entre 60 et 64 % de l'ensemble⁷, ce qui justifierait certainement un taux de participation plus élevé. Toutefois, l'intégration sportive emprunte un modèle similaire à celui des anglophones et ne se réalise pas uniformément à travers les diverses couches de la société. Elle est réservée à une élite bourgeoise francophone qui représente cette fois une fraction plus restreinte de la population francophone de Montréal, cette dernière étant composée surtout de travailleurs⁸. La

⁶ Le club Canadien est fondé en 1878. Hugh W. Becket, *Winter Sports 1883-84. Snow Shoe and Skating Races, Hockey and Curling Matches*, Montréal, Becket Bros Printers, 1884, p. 20. (117 p.)

⁷ Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain, tome I: de la Confédération à la Crise (1867-1929)*, Montréal, Boréal, 1989, p. 62. (758 p.)

⁸ Les ouvriers et leur famille constituent entre 60 et 70 % de la population montréalaise en 1891. La population ouvrière francophone de Montréal peut atteindre un pourcentage encore plus élevé. Sylvie

bourgeoisie francophone reste-t-elle sous-représentée en matière de sport ? Cela est possible mais la question d'importance est plutôt de savoir s'il y a eu présence significative ou non des francophones. Insistons à nouveau pour le dire, les francophones de la raquette ont fait sentir leur présence et ils participent de plain-pied à cette nouvelle culture sportive. Dans ces circonstances, on peut difficilement soutenir qu'ils refusent les valeurs du sport.

Une autre contribution notable induite par le sport de la raquette tient à son caractère de mixité. En effet, il n'y a pas encore l'égard du phénomène nouveau qu'est le sport, une position arrêtée et équivoque de la part de la gent masculine. Plus tard, au tournant du siècle, la hiérarchie catholique comme les milieux hygiénistes se prononceront sur le bien-fondé des pratiques d'activité physique chez la femme, mais pour l'heure, c'est davantage la spontanéité des rapports qui prévaut. En lien avec cette pratique, il y a donc une présence remarquée des femmes au tournant des années 1880 : « Such clubs are composed of ladies and gentlemen, it being an article in the unwritten by-laws of many of them that no gentlemen can become a member [...] unless he is accompanied by a lady⁹. » Difficile d'évoquer la balade romantique au clair de lune sur le Mont-Royal sans qu'elle ne se réalise en groupe mixte. L'activité féminine se limite toutefois aux randonnées. Il est rarement question pour ces dernières de participer à des courses si ce n'est qu'en 1875 le programme sportif d'un

Dufresne, « Le carnaval d'hiver de Montréal (1883-1889) », mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 1980, p. 93. (214 p.)

⁹ « Over the Snow », *Montreal Daily Star*, 6 février 1884, p. 3.

club réserve une compétition s'adressant aux jeunes femmes¹⁰. Beckett¹¹ avait aussi relevé une course entre deux femmes amérindiennes, la *squaw race* autour de 1868.

Héritée de la tradition autochtone, la raquette a suffi à combler nos besoins de déplacements sur neige et constitue une de nos premières récréations. En outre, elle affirme une identité bien canadienne au moment où les États sentent le besoin d'afficher leurs premiers symboles nationaux : drapeaux, monnaie, timbres, monuments. La raquette joue presque le rôle de sport national pendant quelques décennies. Elle allait bientôt et pour très longtemps être détrônée par le hockey sur glace.

Les activités associées au patin à glace vont aussi marquer singulièrement cette période. Les premiers indices de l'existence d'un *skating rink* intérieur datent du début des années 1850, plus précisément à Québec en 1852. Il y avait bien nécessité d'une enceinte fermée afin de se protéger des rigueurs du climat, mais les bâtiments sont rudimentaires et temporaires. Avec le temps, les installations deviennent des bâtiments permanents. Le Victoria Skating Rink de Montréal voit le jour en 1861. Au début de la décennie 1870, les activités de patinage y sont nombreuses : les bals, mascarades et carnavals rassemblent l'élite sociale de Montréal sous les regards d'une foule enviable; pas moins de 2 500 personnes assistent à un *fancy dress*

¹⁰ *The Evening Star*, 30 janvier 1875, [s.p.]

¹¹ Hugh W. Becket, *The Montreal Snow Shoe, Its History and Record*, Montréal, Becket Bros Printers, 1882, p. 142. (521p.)

entertainment en 1874¹². De plus, on voit poindre à cette époque une forme de patinage plus sportive avec des concours d'habiletés de patin et des courses sur glace.

L'innovation que représente le fait de patiner dans un espace fermé, circonscrit, pave la voie à l'émergence d'une activité à nulle autre pareille, le hockey sur glace. Ainsi, l'historiographie du sport a reconnu le 3 mars 1875 comme la date où un premier match a été disputé¹³. Marqué d'une progression phénoménale, 20 ans plus tard le hockey s'impose comme le premier sport d'hiver au Canada et au Québec, un engouement qui tient du caractère spectaculaire de l'activité, antagonisme fondé sur l'idée de défendre ou de conquérir un territoire comme dans d'autres sports de même nature mais en plus, la rapidité accrue dans les déplacements grâce à la lame d'un patin. Le sport va essaimer rapidement à travers les différentes couches de la société et rejoindre une masse d'adeptes, une progression étonnante chez les francophones au début du XX^e siècle et des assises non seulement à Montréal et à Québec mais un peu partout en région dans des villes de taille plus modeste. Robuste et fondé sur la valeur physique d'un individu, cet excitant médium va ravir à d'autres sports, comme la crosse ou la raquette, les adeptes qui recherchaient un sport vigoureux dans une confrontation plus agressive. Les contenus journalistiques du début du siècle font déjà état du contexte particulier de *rough hockey*¹⁴. Cet engouement ne se limite pas

¹² « Victoria Skating Rink », *Montreal Herald*, 4 février 1874, [s.p.]

¹³ Michel Vigneault, « La naissance d'un sport organisé au Canada : Le hockey à Montréal, 1875-1917 », thèse de doctorat, Université Laval, 2001, p. 72. (479 p.)

¹⁴ « Very Rough Game Played in Vancouver », *Montreal Daily Star*, 10 février 1903, p. 2.

qu'aux messieurs. En 1903, 1 500 spectateurs assistent à un match où une équipe féminine de Trois-Rivières dispose de Montréal¹⁵.

Quelles activités viennent encore s'ajouter à ce tableau ? Sans qu'elle ne soit une pratique compétitive, le toboggan est particulièrement en vogue dans les années 1880 et les clubs de raquetteurs comptent souvent leur propre section de toboggan. Les glissoires aménagées sont spectaculaires pour le temps. Lors du carnaval de Montréal, c'est une des activités les plus prisées par les touristes étrangers. Les courses de chevaux sur glace (*trotting*) font aussi partie du paysage sportif. Bien que nettement plus marginal, le yachting de glace et le vélo-pède de glace existent tout comme la pêche blanche et les attelages de chiens. Les *dog derbies*, courses de chiens de traîneaux à caractère compétitif, gagneront de plus en plus de popularité dans les premières décennies du XX^e siècle et recevront une couverture médiatique en conséquence. Enfin, à travers un foisonnement aussi riche de sports et d'activités physiques, le ski demeure une absence remarquée au XIX^e siècle. Le premier club naît à Montréal au milieu des années 1900. Québec emboîte le pas quelques années plus tard. Puisque ce sport tire ses origines du Nord de l'Europe et de la Scandinavie, il aura mis un temps à s'établir au sein même de la communauté anglophone pourtant reconnue comme chef de file de la culture sportive au Canada. Comme quoi chaque sport possède un rythme qui lui est propre et dans un processus normal d'acculturation, il y a même, pour un Anglo-Saxon fêru de sport, un délai avant de s'approprier une pratique déterminée.

¹⁵ « Fair Ladies Faced the Puck », *Montreal Daily Star*, 4 mars 1903, p. 2.

Cette présence nouvelle mais bien réelle fait en sorte que le sport s'incruste et habite maintenant le quotidien des citoyens de Montréal et de Québec. En effet, les journaux vont accorder à la nouvelle sportive un intérêt grandissant. Habitué à des entrefilets et le plus souvent à de très courts articles pendant la décennie de 1860, nous remarquons que la nouvelle sportive apparaît avec plus de régularité au cours de la décennie suivante sans pour autant qu'une colonne spécifique lui soit définie dans le journal. Il faudra attendre le début des années 1880 avant qu'apparaisse un véritable espace consacré au sport, une sorte de chronique variée où il question de toutes les nouvelles sportives. C'est l'ancêtre de la page sportive et dans un quotidien comme le *Montreal Herald*, cette rubrique apparaît en 1882. Aussi, la section sportive est mieux garnie en raison du nombre accru des sports, des compétitions de toutes sortes et des premiers championnats qui rythment un peu plus la vie sportive selon le cycle des saisons. De 1870 à 1900, en l'espace de quelques décennies, le sport est entré non seulement dans les mœurs des citoyens de Montréal et de Québec mais aussi à l'intérieur des communautés urbaines de plus petite taille.

Quelques avancées dans le processus compétitif

Dans cet environnement propice à tous les sports, que va devenir le curling ? Parce qu'il profite d'un enracinement plus profond que les autres, le sport ne détient-il pas une longueur d'avance dans le développement de son processus compétitif ? Notre intention sera donc de reconnaître les évolutions, les changements manifestes qui confèrent à l'activité sa nature véritablement sportive. L'annexe I (période 1870-1920) va plus en détail en décrivant chacune des compétitions de ce programme sportif sans oublier l'éclosion du curling féminin. Malgré une arrivée tardive, un

effectif moindre et une saison de jeu relativement plus courte que chez les hommes, les femmes réussissent à structurer en moins d'une vingtaine d'années un premier programme de compétition.

Premières compétitions officielles et parrainages

La décennie 1870 amène enfin les premières compétitions officielles réservées à l'ensemble des clubs existants; elles portent les noms de Quebec Challenge Cup (1874), Tankard (1875) et Governor General (1874). Concernant cette dernière, Lord Dufferin, le troisième gouverneur général en poste au Canada, prend l'initiative du parrainage.

Lui-même passionné de curling, il se fait construire une piste recouverte à Rideau Hall dès 1873. Du même coup, il fonde le Club de curling du gouverneur général. Une patinoire et une glissade pour le toboggan sont aussi aménagées. Son approche aura valeur d'exemplarité auprès de ses successeurs. Au cours de la période 1870-1920, le personnage du gouverneur général devient donc un promoteur remarqué du fait sportif au Canada. Non seulement le curling mais tous les autres sports profiteront de cette bienveillance et de cet encouragement. Toutefois, ces derniers ont semblé privilégier les sports d'hiver car la saison exerce sur eux une véritable fascination, un exotisme bien senti chez ces aristocrates britanniques peu habitués à de telles conditions climatiques. Ils vivent alors les plaisirs de l'hiver canadien sans avoir à en subir les affres. La correspondance des différents gouverneurs généraux et de leurs épouses est révélatrice à ce sujet. Le journal personnel de Lady Dufferin décrit la participation du couple à de nombreuses

activités physiques de loisir¹⁶. De plus, ils acceptent sans réticence le patronage de nombreux clubs de curling, de raquette, de patinage et de toboggan. À l'occasion, ils y effectuent une visite et s'adonnent quelquefois aux plaisirs du jeu. Le carnaval d'hiver de Montréal aura été un temps fort de cette participation. Le tableau 8 fait la synthèse de l'apport des gouverneurs généraux de l'époque.

Tableau 8

Liste des gouverneurs généraux et leur contribution à l'avancement du sport (1870-1910)

<i>Gouverneur général</i>	<i>Année en fonctions</i>	<i>Quelques sports privilégiés</i>
Lord Dufferin	1872-1878	Curling, patinage, toboggan
Lord Lorne, Duc d'Argyll ¹⁷	1878-1883	Curling, patinage, luge
Marquis de Lansdowne	1883-1888	Participation au carnaval de Montréal, raquette, toboggan, patinage
Lord Stanley	1888-1893	Hockey sur glace
Marquis d'Aberdeen ¹⁸	1893-1898	Curling, hockey, luge
Lord Minto	1898-1904	Patinage, bicyclette, crosse
Comte Gray	1904-1911	Football, curling

Bien que les trois championnats précités constituent une première étape dans le processus de « sportivation », on ne peut affirmer que l'idée de révéler le meilleur

¹⁶ *Annual of the Royal Caledonian Curling Club for 1892-1893*, Édimbourg, Morrison & Gibb, 1893, p. 41. (463 p.)

¹⁷ Le duc d'Argyll a été président du Royal Caledonian Curling Club (RCCC) à deux reprises, de 1872 à 1874.

¹⁸ Le marquis d'Aberdeen a été président du RCCC en 1885-1886.

entre tous, de nommer le champion est une évidence forte. Tout au plus, l'honneur est collectif puisque les rencontres font habituellement appel à deux équipes et plus d'un même club. Le contenu des articles sportifs va dans le même sens et précise davantage la performance d'un club que celle des individus qui le composent.

Une progressivité plus affirmée sans championnat national

Au début de la décennie 1890, les deux compétitions du Tankard et Governor General connaissent une transformation majeure. Au lieu de sélectionner les finalistes par un processus d'élimination qui se déroule isolément dans chaque club selon la forme d'un *point game*, on en vient à subdiviser le territoire en différents centres qui tiennent des compétitions préliminaires avant que les rencontres éliminatoires ne se déroulent à Montréal. Il faut reconnaître là une évolution substantielle dans le processus compétitif, une structuration sur le plan temporel, un caractère de progressivité nettement plus affirmé. Les rondes préliminaires multiplient les interactions entre clubs créant en quelque sorte une forme de suspense que la presse sportive sait alimenter.

Les compétitions du Victoria Jubilee et du Governor General continuent de gagner en notoriété au cours des premières décennies du siècle. Elles constituent sans doute les épreuves les plus importantes de la Canadian Branch. En 1914, le Victoria Jubilee cesse d'être une compétition par équipe de deux. En apparence secondaire, cette disposition est précurseur d'un curling dorénavant attentif à l'équipe, la reconnaissance d'un quatuor et de son *skip* plutôt que le club. La coutume de la remise de trophée se transforme de sorte que ce n'est plus le président du club qui

reçoit ce dernier mais plutôt les joueurs impliqués. Les articles sportifs témoignent plus souvent des performances individuelles. Dans le reportage d'un match, on commence à nommer le gagnant.

Toutefois, aucun championnat national ne se met en branle entre 1870 et 1920. En 1905, Lord Grey, gouverneur général, émet bien l'idée de tenir au Canada un grand bonspiel international¹⁹. En 1909, lors du premier voyage des Canadiens²⁰ en Écosse, la coupe Strathcona est mise à l'enjeu. Pourrait-on penser assister à un premier championnat mondial entre Écossais et Canadiens ? Il n'en est rien; le mode de sélection des joueurs le prouve, de part et d'autre, on ne vise pas à déléguer les curleurs les plus habiles. Du côté canadien, la représentation est géographique et prend en compte les moyens financiers et la disponibilité des curleurs. Il y a certes l'enjeu de la coupe mais la rencontre est d'abord prétexte à des retrouvailles.

Vraisemblablement, le curling est-il en retard sur les autres sports qui auraient déjà structuré un championnat canadien ? À cette époque, peu de sports d'hiver peuvent prétendre tenir un véritable championnat d'un océan à l'autre. Dans les premières décennies du XX^e siècle, nombreuses sont les organisations sportives qui revendent à l'occasion une rencontre d'envergure nationale ou internationale sans qu'il n'en soit véritablement le cas²¹. En examinant la question de plus près, on se rend compte que le championnat annoncé ne touche souvent que la région et que la

¹⁹ *Annual of the Royal Caledonian Curling Club for 1905-1906*, Édimbourg, T. & A. Constable, 1906, p. lxxxv. (542 p.)

²⁰ Cette équipe est formée de 37 Canadiens dont 7 Québécois. Aucun francophone n'y participe.

²¹ « Snowshoeing. A Canadian Championship », *The Gazette*, 8 février 1901, p. 2.

progressivité de la compétition est absente en raison principalement des déplacements des sportifs coûteux en temps et en argent. Le hockey fait peut-être exception à la règle. Du moins, il est le plus avancé dans ce processus. En effet, Lord Stanley a fait don en 1893 d'une coupe emblématique du championnat du Dominion. Elle est disputée sous le mode du défi²² pendant plus de dix ans. Avec les fusions de ligues, ce n'est toutefois qu'à la décennie 1910 qu'un circuit professionnel véritable s'impose opposant les meilleures équipes canadiennes. Grâce à ses succès de guichet, le hockey devient l'unique sport d'hiver capable de financer l'infrastructure d'un championnat national.

Au début du siècle, chez les messieurs, le curling jouit d'une bonne vitalité et il offre la possibilité de participer à de nombreux événements comme l'annexe I (période 1870-1920) en témoigne. En contrepartie, les autorités de la Canadian Branch accueillent maintenant avec une certaine réserve les épreuves nouvelles qui pointent ici et là au gré de bienfaiteurs intéressés à laisser leur empreinte : « but there has been growing a feeling among our thoughtful curlers, that such competitions are not altogether in the best interests of the game²³ ». On dénonce en outre le lien entre le trophée et une marque de commerce, une sorte de flirt avec le professionnalisme. En conséquence, le simple membre voit sa disponibilité de glace réduite. En procédant de cette façon, un certain nombre de curleurs croient que les intérêts d'un club sont moins bien servis puisque la dimension sociale est reléguée au second plan.

²² Michel Vigneault, « Les débuts du hockey montréalais », Jean-Pierre Augustin et Claude Sorbets, dir., *La culture du sport au Québec*, Talence, La Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1996, p. 190. (p. 187-205)

²³ *Annual of the Royal Caledonian Curling Club for 1899-1900*, Édimbourg, T. & A. Constable, 1900, p. cxxxix. (493 p.)

Toutefois, ces mises en garde auront peu d'effets sur le rythme d'accroissement des compétitions et de surcroît, la popularité grandissante du curling avec les pierres va contribuer à la multiplication des événements²⁴.

Enfin, à partir de sa lecture du XIX^e siècle, Donald Guay affirme que les Canadiens français n'ont pas intégré certains comportements sportifs, certaines attitudes, la mentalité sportive en quelque sorte. « Ils ne sélectionnent pas les concurrents, ne sanctionnent pas les compétitions et les résultats ne sont pas homologués. On ne cherche pas la performance ni à trouver le meilleur²⁵. » Or, en curling, dans un sport très majoritairement pratiqué par les anglophones, nos observations démontrent que le processus de « sportivation » est loin d'être complété. On y reconnaît à des degrés divers des traits de comportements qui s'apparentent à ceux observés chez les francophones. Cette façon de vivre le sport n'est donc pas la caractéristique exclusive d'un groupe ethnique ou social, elle appartient au sport lui-même. Chaque sport possède son propre rythme et ce qui est la réalité pour un sport donné mérite nuance pour un autre. Dans la même veine, Metcalfe affirme que le défi est un mode d'expression du processus compétitif qui colle davantage à la ruralité, et il y reconnaît une formule privilégiée par les Canadiens français²⁶. L'auteur arrive à cette conclusion à partir d'observations du baseball qu'il généralise à l'ensemble de sports. Il n'a peut-être pas tort. Toutefois, nos travaux indiquent que le défi demeure

²⁴ En 1915, avant même la formation de la Granite Curling Association, il existe un tournoi de curling avec les pierres, la Baillie Cup, « Granite Curling For Baillie Cup », *Scrap Book* du Montreal Curling Club, 1915.

²⁵ Donald Guay, *La conquête du sport. Le sport et la société québécoise au XIX^e siècle*, Outremont, Lanctôt Éditeur, 1997, p. 239. (244 p.)

²⁶ Alan Metcalfe, *Canada Learns to Play: The Emergence of Organized Sport, 1807-1914*, Toronto, McClelland and Stewart, 1987, p. 96. (243 p.)

populaire en curling au cours de cette période avec la compétition prestigieuse du Quebec Challenge Cup. En milieu urbain, les anglophones du curling entretiennent donc des compétitions sous le mode du défi. Cette façon de structurer le sport n'est pas l'apanage distinct des francophones et ne peut servir à justifier une quelconque thèse du retard ou du refus des valeurs sportives.

Les performances lors des compétitions

S'il est difficile de reconnaître les meilleurs curleurs, y a-t-il au moins un club, une organisation qui se démarque des autres ? Entre 1874 et 1902, la Quebec Challenge Cup aura été en possession du club d'Ottawa pour 31 matchs, Montréal, 20, Québec et Ormstown, 16. Voilà au moins une première statistique de la performance. Malgré la petitesse du village qui l'a vu naître, le club de Ormstown connaît un succès retentissant au cours des premières décennies du XX^e siècle. Dans l'épreuve du Royal Victoria Jubilee, entre 1900 et 1920, il l'emporte à 5 reprises tout en étant finaliste à 4 occasions. Ormstown participe aussi à la finale du Governor General à 3 occasions et va ravir 2 titres. De 1899 à 1903, avec 14 matchs disputés, ces derniers détiennent la Quebec Challenge Cup pendant 3 ans²⁷. Quand on songe que ce club ne compte jamais beaucoup plus qu'une trentaine de membres, l'efficiencia de ses curleurs est remarquable, attribuable en partie aux membres d'une même famille, les McGerrigle. Les autres clubs de la Rive-Sud ne sont jamais à prendre à la légère. En 1915, le club de Howick fait les frais de la finale du Royal Jubilee. L'équipe est considérée comme étant très jeune avec un âge moyen de 15

²⁷ *Annual of the Royal Caledonian Curling Club for 1902-1903*, Édinburgh, T. & A. Constable, 1903, p. cliii. (510 p.)

ans²⁸. D'ailleurs, l'élément jeunesse doit être considéré comme un facteur de succès de ces clubs. Des usages moins stéréotypés, une atmosphère familiale et un nombre restreint de joueurs donnent la possibilité à des jeunes de jouer dans ces clubs ruraux.

Un processus d'innovation constant

Entre 1870 et 1920, considérées sur l'ensemble de la période, les innovations de curling sont colossales. Il y a d'abord la pierre que l'on perfectionne. Ensuite, si les dimensions de la surface de jeu ne subissent pas de modifications, les enceintes se transforment de façon considérable. Enfin, les techniques de jeu et la stratégie se raffinent encore un peu plus.

Sans oublier la pierre, le fer privilégié

Au Québec et dans l'Est ontarien, le fer demeure sans contredit l'outil de jeu le plus utilisé. À l'échelle mondiale, sur plus d'une centaine d'années, la Canadian Branch aura été l'unique utilisatrice d'un autre matériau que la pierre. Avant 1880, au tout début de leur histoire, les Manitobains ont aussi utilisé les fers. Ils les délaissent complètement par la suite²⁹. Le fer prend la forme d'une *tea kettle*, une espèce de bouilloire en raison de la poignée légèrement recourbée qui se greffe à l'extrémité supérieure. Si l'on discute peu des caractéristiques physiques du fer de curling à l'époque, un article du *Evening Star* précise tout de même la forme de sa semelle³⁰. Elle est bien concave, facilitant le déplacement de cette masse lourde (56-64 livres) sur la glace. D'ailleurs, tous les fers que nous avons examinés datent de cette époque

²⁸ « Victoria Won Jubilee Trophy », *Montreal Daily Star*, 6 février 1915, p. 17.

²⁹ « Winnipeg's Famous Big Bonspiel », *Montreal Daily Star*, 20 décembre 1902, p. 22.

³⁰ « Curliana », *The Evening Star*, 23 février 1875, [s.p.]

possèdent cette particularité. Avec l'arrivée du curling féminin, un fer de poids moindre (25-30 livres) fait son apparition.

Cependant, cet âge d'or des fers ne signifie pas l'absence totale des pierres. Au fur et à mesure que les échanges avec l'Ontario, les Maritimes et les États-Unis s'intensifient, les curleurs québécois sont mis en contact avec le jeu de pierres. Lorsque le club Stadacona de Québec rencontre Toronto en 1861, on assiste alors à une forme de compromis entre les joueurs; on convient alors qu'une équipe de chaque côté devra faire l'effort de s'adapter à l'outil de jeu de l'adversaire³¹. Autre exemple : durant le carnaval d'hiver de 1884, la compétition de la Gordon Medal se déroule avec les pierres. Également, la venue de plus en plus fréquente de quelques clubs américains qui viennent à Montréal afin de participer à des *friendly games* entraîne l'utilisation exclusive des pierres. Enfin, la visite des Écossais en 1903 aura encore stimulé la conversion des fers à celle des pierres. En effet, en préparation de l'événement, le Montreal Club fait l'acquisition de pierres commandées directement d'Écosse³². Avec le club Caledonia, il est le seul à en posséder un ensemble. Ainsi, c'est par le processus dynamique des échanges que le curling québécois s'ouvre graduellement à la pratique du curling avec pierres.

Quelle évolution la pierre connaît-elle au cours de ces années ? Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, deux facteurs vont contribuer à une plus grande standardisation de la forme : l'extraction d'un fort pourcentage de pierres à partir

³¹ *Annual of the Royal Caledonian Curling Club for 1863*, Édimbourg, S. Forrester, 1863, p. 247. (280 p.)

³² « Lieut. Col. Stevenson Has Gone to Halifax », *Montreal Daily Star*, 26 décembre 1902, p. 2.

d'un gisement reconnu et de plus en plus réputé, l'Île de Ailsa Craig³³ en Écosse et la mécanisation du procédé de fabrication. Auparavant, sans qu'ils puissent en faire un gagne-pain unique, des maçons consacraient une partie de leur temps à la fabrication des pierres. Ayant acquis la forme circulaire, un poids et un volume à l'intérieur de certaines tolérances, que pouvait-on ajouter de plus à cette pierre ? Tout d'abord, l'insertion d'une poignée amovible allait permettre d'utiliser la pierre de façon réversible, cette dernière possédant alors deux surfaces différenciées utilisables selon les conditions de glace. C'est là une innovation qui se généralise dans la seconde moitié du XIX^e siècle mais qui ne résout pas les controverses concernant la semelle optimale. John Kerr³⁴ souligne la très grande variété des semelles durant la période qu'il a qualifiée de transition (1800-1838). Le dessous de la pierre devrait-il être complètement plat, concave ou convexe ? Ce questionnement va tenir une bonne partie du XIX^e siècle.

On doit à J. S. Russell, un immigrant écossais originaire du Lanarkshire et membre du Toronto Club, d'avoir trouvé réponse à cette question en concentrant ses efforts principalement sur le modèle concave de la semelle. L'innovation de Russell consista à réduire la largeur de la bande de contact avec la glace tout en lui conférant une forme ovale. Il expérimenta à la fois différents diamètres de la couronne, largeurs de celle-ci ainsi que profondeurs de la concavité. En 1879, il obtint des résultats satisfaisants avec une pierre reposant sur une couronne ovale d'environ 95 à 122 mm de largeur et un diamètre de 12,7 à 14 cm. La pierre glissait aisément et elle répondait

³³ Tout en fournissant trois variétés de pierres, Blue Hone, Red Hone et Common Ailsa, les pierres de Ailsa Craig ont le mérite d'offrir des propriétés géologiques analogues.

³⁴ John Kerr, *History of Curling*, Édimbourg, David Douglas, 1890, p. 399. (440 p.)

avantageusement à l'effet que le joueur voulait bien lui communiquer³⁵. Cette trouvaille aurait pu sombrer dans l'oubli si un certain Andrew Kay du Ayrshire n'avait pas prêté une oreille attentive aux travaux de Russell. Considéré comme l'un des premiers manufacturiers de pierres en Écosse, ce dernier conçut une machine permettant de façonner avec exactitude le bloc de pierre selon les spécifications du *Russell's Improved*. La figure 9 illustre la machine ayant fait l'objet d'une demande de brevet en 1881. De plus, après avoir acquis dans la première moitié du XIX^e siècle une forme circulaire selon des standards de poids et de taille, l'invention de Russell aura servi à démontrer la supériorité d'une semelle concave indépendamment des conditions de glace.

Au XIX^e siècle, le génie des Écossais ne se limita pas au procédé de fabrication de la pierre. De différentes façons, ils cherchèrent à allonger leur très courte saison de jeu. On assista à des demandes de brevets plutôt inusitées : une pierre sur roulettes, une autre avec roulement à bille, une troisième reposant sur de petites brosses³⁶.

³⁵ Déjà à cette époque, on savait qu'un diamètre de couronne plus grand faisait courber davantage la pierre lors d'un lancer. Le diamètre que Russell avait déterminé semblait optimiser les propriétés d'une pierre : glisser aisément et adopter une trajectoire courbe significative.

³⁶ David B. Smith, « Foulis's Curling Stone Game », *Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland*, vol. 131, 2001, p. 421-429.

Figure 9

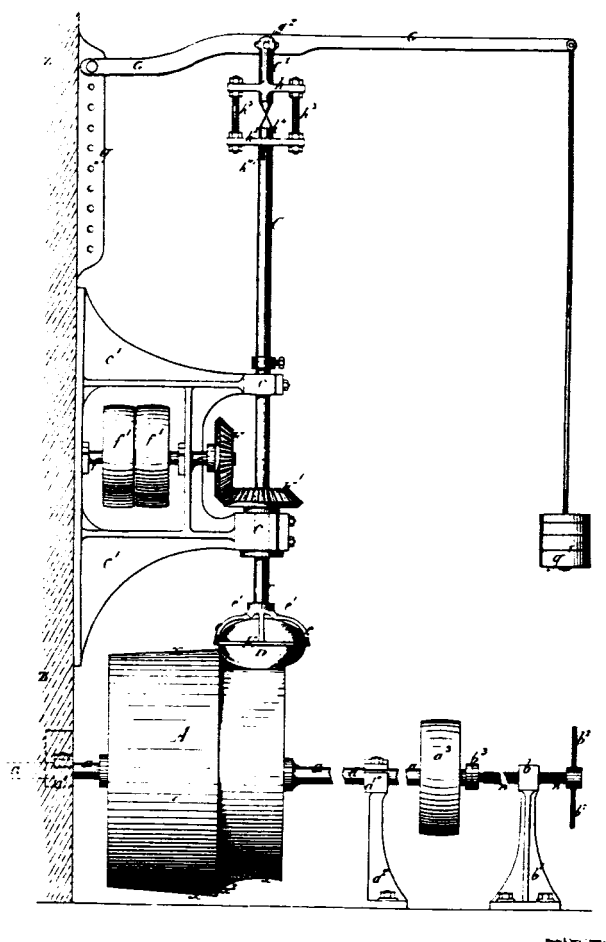
Mécanisation du procédé de fabrication de la pierre

Illustration tirée de : *Curling: An Illustrated History*³⁷

Impossible de conclure cette section sans toucher à quelques éléments de pétrologie puisque déjà à cette époque le révérend Kerr, intellectuellement curieux, cherche à connaître la composition exacte des pierres de curling en circulation. Dans son ouvrage, il fournit d'ailleurs un inventaire illustré des principales pierres selon le lieu d'extraction et la texture. Il rapporte ensuite les résultats d'une étude sur le sujet

³⁷ David B. Smith, *Curling: An Illustrated History*, Édimbourg, John Donald Publishers Ltd, 1981, p. 56. (232 p.)

qu'il a confiée à un éminent géologue écossais, Foster Heddle. Ce dernier réfute d'abord le fait que les pierres soient de granite. Puisqu'il en analyse plusieurs, il utilise alors les termes de granophyre, porphyrie, diorite et dolerite afin de les nommer. En cette matière, selon la composition chimique et les assemblages minéralogiques, on retrouve en fait une variété presque infinie de noms. C'est le risque inhérent lorsqu'on fait appel à l'expertise géologique; en bout de piste, Heddle complique les choses plutôt qu'il ne réussit à les simplifier. Les curleurs de toutes les époques ont-ils erré en utilisant le vocable granite afin de désigner leurs pierres ? Probablement que non puisque le terme granite peut être utilisé dans un sens générique. « Les granites, ou plus généralement les granitoïdes, forment la plus grande partie de l'écorce des continents³⁸. »; ce qui laisse place à une très grande diversité au sein de cet ensemble. Néanmoins, le rapport du géologue permet de conclure que la pierre de curling nécessite une composition minéralogique particulière afin d'encaisser des chocs importants sans s'abîmer et transférer adéquatement son *momentum*. C'est une roche ignée résultant de la cristallisation d'un magma. D'une texture grenue, un grain plutôt serré, elle contient un certain pourcentage de quartz combiné à d'autres éléments tels que *felpar*, *augite*, *olivine* et *hornblende* qui lui confèrent dureté, résistance et élasticité³⁹. Ainsi, avant la fin du XIX^e siècle, les puristes du curling ont une excellente connaissance de leur outil de jeu. Cependant, la terminologie compliquée des géologues ne s'imposera jamais dans le langage courant des curleurs.

³⁸ Le granitoïde est le terme désignant l'ensemble des granites. Alain Foucault et Jean-François Raoult, *Dictionnaire de géologie*, 4^e édition, Paris, Masson, 1995, p. 140. (324 p.)

³⁹ John Kerr, *op. cit.*, p. 383.

Brosse ou balai, les origines d'un long débat

En Écosse, bien qu'au tout début du XIX^e siècle du côté de Kilmarnock⁴⁰ on rapporte l'utilisation de brosses faites de crin de cheval, il faut attendre le début du XX^e siècle avant que cette pièce d'équipement ne devienne l'instrument privilégié par la majorité des curleurs écossais. Au Canada et au Québec, le balai domestique bien costaud demeure en usage. Dans leurs impressions de voyage, les Écossais en tournée canadienne de 1903 admettent presque unanimement la supériorité des Canadiens dans l'art de balayer la pierre ou le fer. Ils ont constaté combien le balayage est vigoureux et ils sont surtout étonnés de voir le synchronisme entre les brosseurs et le *skip* qui commande toujours en temps opportun l'action de brosser. Le révérend Kerr ne prise guère le balai domestique des Canadiens qui dépose des déchets de paille ça et là. Pour lui, c'est un recul par rapport au balai original des Écossais plus fusiforme. À tort, on croit toujours que le balai joue son rôle par le déplacement de l'air devant la pierre et en toute logique un gros balai devrait être l'outil le plus efficace⁴¹. Les Écossais font donc évoluer la pièce d'équipement à cette époque pendant que les Canadiens raffinent l'usage tactique du balai en situation de jeu. Au début des années 1920, une série d'études sur le balayage menées conjointement par des curleurs suisses⁴² et le professeur Harrington de l'Université de la Saskatchewan⁴³ démontrent qu'il faut mettre en rapport le déplacement de la pierre et la friction de la glace. L'explication d'un déplacement de l'air devant la pierre est congédiée *de facto*. Tout

⁴⁰ David B. Smith, *op. cit.*, p. 105.

⁴¹ *Annual of the Royal Caledonian Curling Club for 1902-1903*, Édimbourg, T. & A. Constable, 1903, p. xcix. (510 p.)

⁴² A. Noel Mobbs et F. McDermott, *Curling in Switzerland*, Londres, Arrowsmith, 1929, p. 95-137. (223 p.)

⁴³ E. L. Harrington, « An Experimental Study of the Motion of Curling Stones », *The Transactions of the Royal Society of Canada, third series*, vol. XVIII, Ottawa, 1924, p. 247-259.

en reconnaissant l'importance du balayage, les auteurs ne s'entendent pas sur le nombre de mètres que l'action de balayer donne à la pierre. Lorsque la surface est de plus en plus polie par des balayages successifs, tout nouveau balayage ajoute très peu à la distance parcourue⁴⁴.

Les enceintes de jeu

Au début de cette période, s'amorce un mouvement qui conduit les principaux clubs à quitter les derniers entrepôts et les installations temporaires afin de se doter de bâtiments de jeux permanents. Le Quebec Curling Club venait d'emménager dans de nouveaux locaux en décembre 1867. À Montréal, en 1869, la presse rapporte que le club Caledonia est le premier établissement de Montréal à disposer d'un édifice neuf à vocation unique de curling. Les échanges de plus en plus fréquents avec d'autres clubs ont contribué à un aménagement spécifique des lieux. Dès le début des années 1860, Kingston offre plus que la simple piste glacée recouverte. Il y a un espace réservé à des fins de convivialité. D'ailleurs, les nouvelles installations du club Caledonia ont tenu compte de cette dimension : « In the front of the building facing on Mountain Street, is a large reception room. Between the rinks is a broad platform for spectators while for the ladies there has been a roomy gallery⁴⁵. » Les enceintes nouvelles répondront à la fois aux impératifs d'un sport et d'un spectacle mais elles devront tenir compte d'une sociabilité toujours vivante. Les trottoirs de bois entre les pistes, les galeries surélevées et les surfaces vitrées permettent aux adeptes de regarder les matchs dans des conditions plus agréables. Les trottoirs disparaîtront

⁴⁴ A. Noel Mobbs et F. McDermott, *op. cit.*, p. 121.

⁴⁵ « Curling », *The Gazette*, 16 décembre 1869, [s.p.]

graduellement. S'ils permettaient aux spectateurs d'assister aux matchs de très près, ils constituaient une proximité susceptible de déranger la concentration des curleurs et surtout, ils mobilisaient une surface qui autrement pouvait devenir une aire de jeu. Enfin, documents iconographiques à l'appui, on remarque que le volume d'espace peut être variable d'un club à l'autre. Quelquefois, le plafond est bas et supporté par des colonnes disséminées au milieu des trottoirs. C'est le cas du club St. Lawrence de 1892 ou du club Thistle avant 1913. Cette situation évolue pour le mieux avec des constructions comme celle du Montreal Club en 1889. Une photo de l'établissement de 1903 laisse entrevoir un bâtiment en forme de demi-lune avec de nombreuses fenêtres sur les côtés, des puits de lumière dans la partie supérieure du toit et deux trottoirs larges séparant les trois pistes de jeu. Le club Thistle érige en 1913 un splendide bâtiment étagé au coût de 100 000 \$. La figure 10 permet d'apprécier la qualité des installations de ces deux clubs.

À cette époque, on récupère le mieux possible la lumière du jour. Dès les débuts de la décennie soixante-dix, il est tout de même possible de faire du curling en soirée grâce à l'utilisation de plus en plus généralisée de l'éclairage au gaz. Les comptes rendus du club Caledonia nous apprennent qu'un *opening gaz light match* a eu lieu le 11 janvier 1867. Au milieu des années 1880, l'éclairage électrique reste encore trop dispendieux mais il se répand au cours de la décennie suivante. Ainsi, l'éclairage performant d'une lumière artificielle est une autre innovation qui vient influencer sur les rythmes circadiens établissant une démarcation entre le temps du travail et celui du loisir désormais possible en soirée.

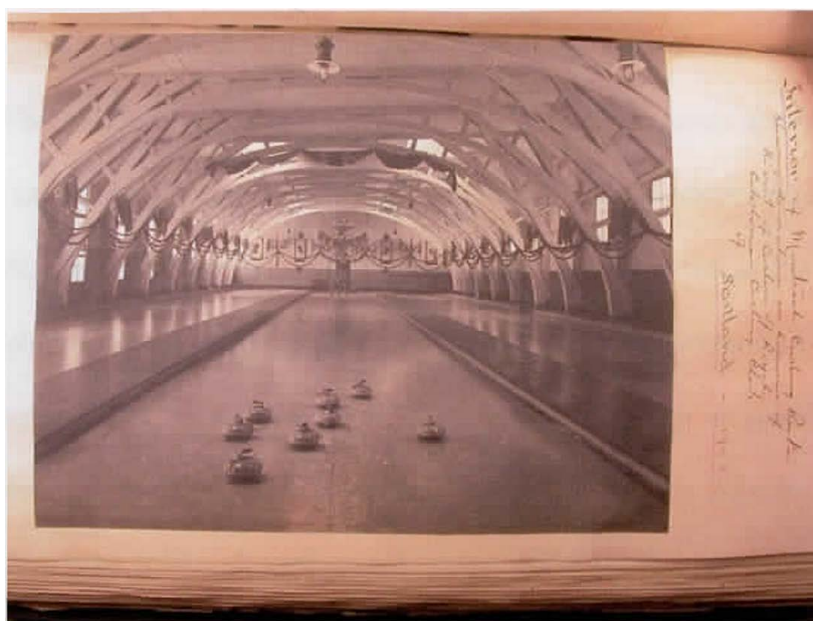
Figure 10**Intérieur du Montreal Curling Club en 1903**

Illustration tirée du *Scrap Book* du Montreal Club. Archives du Royal Montreal Curling Club.

Intérieur du Thistle Curling Club en 1913

Illustration tirée du *Scrap Book* du Thistle Curling Club. Archives du Musée McCord.

Avant les années 1920, aucun club québécois ne va disposer d'un système de réfrigération de la glace. La technologie est disponible au début du XX^e siècle et les Américains seront les premiers à s'en prévaloir. Malgré quelques probables redoux, à

Montréal la saison de curling offre un horizon de temps d'environ quatre mois. On y retrouve une glace bien dure, de première qualité, qui s'épaissit au fil de la saison. De plus, des ventilateurs sont installés afin de faire entrer une certaine quantité d'air froid et chasser l'humidité. Les Écossais de la tournée de 1903 reconnaissent que la qualité de la glace est un atout majeur du curling canadien. Un des membres de ce groupe, le docteur Kirk, décrit l'utilisation d'un appareil rudimentaire qui permet de répandre de fines gouttelettes d'eau sur la glace, « in a former case of a watering can⁴⁶ ». Il ne précise pas si c'est là un usage généralisé au curling canadien ou québécois. De la glace intérieure bien dure dont la surface est travaillée, un éclairage électrique permettant le jeu en soirée, des espaces de convivialité confortables avec vue sur les pistes constituent des atouts qui font l'envie des curleurs écossais lors de leur voyage de 1903. Toutefois, on conserve une certaine nostalgie du curling en plein air et il arrive encore à l'occasion que des matchs se déroulent à l'extérieur. Par exemple, en 1903, le lac Saint-Louis est le site d'un match entre des curleurs de Montréal et ceux du club Brookline⁴⁷ de Boston. Au début du XX^e siècle, les installations rénovées et spacieuses des clubs Montréalais auront valeur d'exemple pour le reste des villes intéressées à pratiquer le curling. Certes, il est toujours possible de pratiquer l'activité à partir d'une piste extérieure ou d'un hangar, mais il est peu probable qu'une telle approche soit gage de succès à moyen ou à long terme.

⁴⁶ John Kerr, *Curling in Canada and the United States*, Édimbourg, Geo. A. Morton, 1904, p. 549. (787 p.)

⁴⁷ « International Curling Match », *Montreal Daily Star*, 2 février 1903, p. 2.

Les techniques de jeu et les règlements

En demandant à ses compagnons de voyage de commenter leur séjour de 1903, John Kerr a comparé dans son second ouvrage les curlings canadiens et écossais et il nous a laissé des indications précieuses concernant la technique du curling et les stratégies utilisées à cette époque. En synthèse, il ressort que lors du lancer les Canadiens soulèvent moins la pierre que les Écossais : la pierre reste près de la glace, l'élan arrière est réduit et le lanceur pousse ensuite avec l'épaule et il glisse vers l'avant sur quelques mètres. Si ce style est moins gracieux, selon un observateur du groupe⁴⁸, la ligne de direction est meilleure. Une autre distinction à établir avec le curling écossais est qu'à chaque fois qu'un Canadien lance une pierre, il lui confère un effet. James Simpson⁴⁹, un autre membre de l'équipe écossaise, souligne que pour être un curleur efficace au Canada⁵⁰ il faut maîtriser les effets intérieurs et extérieurs, (*handle-in, handle-out*). Cela ne signifie pas pour autant que les Canadiens aient été les initiateurs de l'effet sur la pierre. Le révérend Kerr en traite abondamment dans un ouvrage⁵¹ de 1892.

Sur le plan stratégique, les Écossais s'accordent pour dire que le jeu canadien est davantage axé sur le placement des pierres et il n'est pas surprenant de voir à la

⁴⁸ John Kerr, *op. cit.*, p. 525.

⁴⁹ John Kerr, *op. cit.*, p. 576.

⁵⁰ Au début des années 1920, la technique qui consiste à communiquer un effet est un fait admis. Les recherches de St. Moritz précisent qu'un nombre restreint de rotations de la pierre sur elle-même, soit trois, est la façon la plus efficace de faire courber la pierre. A. Noel Mobbs et F. McDermott, *op. cit.*, p. 114.

⁵¹ John Kerr, « Curling », Duke of Beaufort et Alfred E.T. Watson, dir., *Skating, Curling, Tobogganing and Others Ice Sports. The Badminton Library of Sports and Past Time*, Londres, Longmans Green and Co., 1892, p. 364. (464 p.)

fin d'un bout, la maison entièrement encombrée⁵². Le balayage efficace des Canadiens, un trait dominant de leur stratégie, permet de lancer des pierres plus lentes qui courbent davantage. Enfin, certains ont remarqué que les *skips* canadiens utilisent des signaux afin de transmettre la stratégie à adopter. Les Écossais ne possèdent pas un tel système de communication⁵³.

Entre 1870 et 1920, l'environnement réglementaire du curling connaît très peu de modifications si ce n'est que sur le plan de l'éthique, on critique un certain laisser-aller de la part des joueurs non impliqués dans l'action. En effet, plutôt que de se retirer et d'attendre sagement leur tour, des joueurs se déplacent au gré de leur fantaisie, allument une cigarette quand ils ne vont pas carrément conseiller leur *skip*. Le révérend Kerr déplore ces agissements chez les curleurs écossais⁵⁴ mais il semble que le « mal » s'étende aussi au curling canadien.

Enfin, sans que la durée d'un match ne fasse partie des règlements généraux du curling, la tendance est à sa diminution constante. Deux modes existent : on joue selon un nombre fixe de bouts de curling ou le match se termine quand une première équipe atteint la marque de 31. Toujours en vogue en 1870, la partie de 31 est aléatoire en durée puisque deux équipes d'égale force pratiquant un jeu défensif peuvent mettre beaucoup de temps à atteindre la marque. Avec l'instauration du temps industriel, le curling, comme tous les autres sports, évolue de plus en plus vers

⁵² John Kerr, *op. cit.*, p. 556.

⁵³ John Kerr, *op. cit.*, p. 573.

⁵⁴ *Annual of the Royal Caledonian Curling Club for 1902-1903*, Édimbourg, T. & A. Constable, 1903, p. xcix. (510 p.)

une durée déterminée; les matchs sont tout de même assez longs, 18 bouts avant de glisser à 16, puis à 14. Dans une épreuve comme le Royal Jubilee, la ronde éliminatoire est de 16 bouts jusqu'en 1907. Une partie exige bien 3 à 4 heures mais n'oblige plus son report au lendemain. En semaine, lors de matchs amicaux, la soirée est divisée en deux plages horaires afin de permettre à un plus grand nombre de s'adonner à l'activité.

UNE SOCIABILITÉ INÉDITE, QUELQUEFOIS CONTRAINTE

Vie associative formelle

Contexte général de la sociabilité

Yvan Lamonde souligne qu'au début des années 1860 « se met en place une sociabilité inédite et aux formes variées⁵⁵ ». Une transformation véritable se produit puisqu'on délaisse les lieux de la sociabilité culturelle selon les termes de l'auteur afin de faire connaissance avec des regroupements moins associés aux débats d'idées et aux polémiques, mais plutôt au loisir, au théâtre, au spectacle et bien entendu, au sport. La perte d'intérêt à l'égard de ce type d'association ne signifie pas une désaffectation complète du club social sans vocation particulière. Des regroupements prestigieux comme les clubs St. James et Mont-Royal, le club Canadien ou le club de la Garnison de Québec maintiennent un niveau enviable de fréquentation. Dans ce contexte, les individus ne sont plus à la merci d'un seul regroupement et partagent dorénavant leurs intérêts entre différentes entités sociales. Le sport est au premier

⁵⁵ Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec, 1760-1896*, Montréal, Éditions Fides, 2000, p. 402. (573 p.)

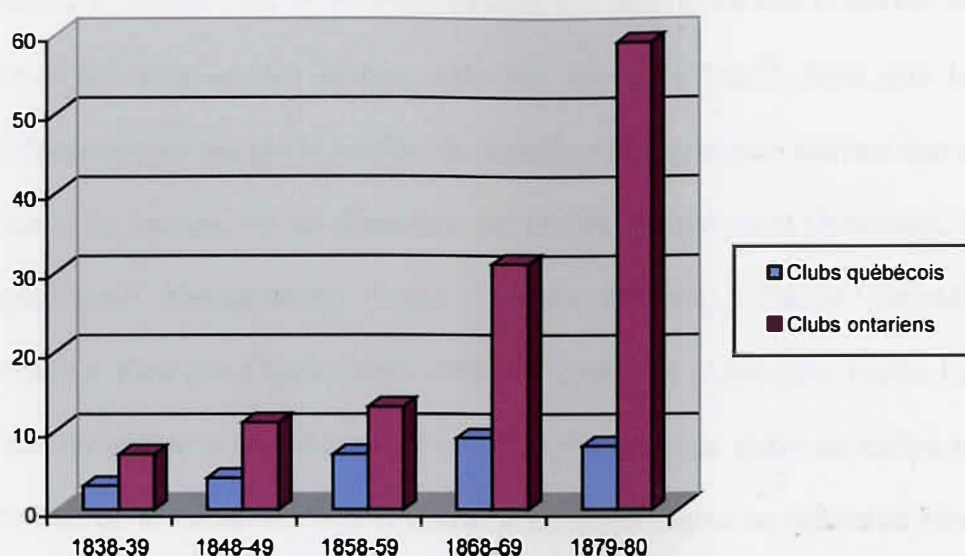
rang et il profite des ressources et du dévouement de ceux qui forment en fait les forces les plus progressistes de la société. Bien que certaines associations existaient avant la Confédération, leurs assemblées doivent maintenant répondre aux prérogatives nouvelles de la législation provinciale et réviser leur constitution et leurs statuts et règlements. C'est le cas du Quebec Curling Club qui dépose un nouvel acte d'incorporation en 1868. Enfin, la mise sur pied d'un premier organisme multisports, le Montreal Amateur Athletic Association (MAAA) en 1881, constitue un événement clé de la vie associative sportive de Montréal. Le MAAA devient le point de convergence des sportifs essayant d'une mosaïque de plus en plus étendue de sports.

La situation plus particulière du curling

En 1870, donnée encourageante, le curling peut compter sur 4 clubs bien constitués ayant plus de 20 ans d'existence chacun. Toutefois, entre 1860 et 1880, le nombre d'établissements québécois ne fait que stagner : Montréal en conserve trois, mais la région de Québec doit recentrer ses activités autour d'un seul regroupement. Elle a perdu le club Stadacona où la présence militaire avait toujours été significative. Du côté de Lévis, le club Hadlow s'efface lui aussi. Le déclin relatif de Québec, sa perte d'influence politique et le faible accroissement de sa population globale et anglophone de surcroît expliquent cette stagnation. Dans le reste du Québec, la situation évolue avec lenteur. Buckingham s'éclipse après une quinzaine d'années d'existence. Trois-Rivières (1875) et Sherbrooke (1880) prennent le relais. En comparaison, l'Ontario et les Maritimes connaissent une croissance qui ne se matérialise jamais au Québec. En effet, l'Ontario compte 62 clubs en 1879-1880 et les Maritimes possèdent 14 établissements dont 8 en Nouvelle-Écosse, soit le même

total qu'au Québec. La figure 11 fait la comparaison du Québec avec l'Ontario depuis les origines du curling jusqu'en 1880.

Figure 11
Croissance des clubs du Québec et de l'Ontario
(1838-1880)



Entre 1880 et 1900, le paysage du curling va tout de même s'animer. Montréal double son effectif de clubs avec la venue des clubs Heather de Westmount (1887), St. Lawrence (1892) et St. Andrews (1898). En périphérie de la métropole, Lachine voit le jour en 1894 et Valleyfield en 1900. Un peu plus au sud, c'est près de Châteauguay que le curling connaît un nouvel essor. Rappelons qu'au tout début du XIX^e siècle, par la transmission orale et familiale, on a eu vent d'une certaine activité du côté de Riverfield. Parce que la majorité des clubs n'adhèrent pas au Royal Caledonian Curling Club (RCCC), leur identification est plus complexe, mais la présence de journaux locaux, comme *Orms town New Dominion* et *Orms town*

Courier, permet tout de même de conclure à l'existence de clubs et à une certaine vitalité des rencontres.

Lors du carnaval de Montréal de 1884, les clubs de Stoney Creek et Fertile Creek se mesurent dans le bonspiel officiel; une section est alors réservée non pas à l'usage des fers ou des pierres mais des blocs de bois⁵⁶. Bien que les clubs n'impressionnent pas par le nombre de membres ne regroupant souvent que quelques dizaines de joueurs, on en dénombre pas moins de huit avec Ormstown, Howick, Maple Leaf (Georgetown), Lorne (Allan's Corners), Thistle (Saint-Étienne), Lansdown, ainsi que Fertile Creek et Stoney Creek. Le phénomène mérite l'attention puisqu'on assiste à la naissance d'une première série de clubs en milieu rural. La Rive-Sud de Montréal est sans contredit la première région en dehors de Montréal et de Québec à structurer un programme de curling. L'annexe IV présente une première carte des clubs en 1900.

La concentration autour de Montréal est indéniable. Québec compte maintenant un deuxième établissement avec le club Victoria dont la naissance formelle remonte à 1891. À l'Ouest de l'Île de Montréal, en Outaouais, deux clubs sont identifiés : Lachute, et Buckingham qui refait surface après une éclipse de près de 30 ans. Ce que la cartographie ne révèle pas, ce sont les existences éphémères. Le club de St. John (Saint-Jean-Iberville) est en opération au début des années 1880. Il disparaît à la fin du XIX^e siècle. Il en est de même du club Thistle de Carillon dans le comté d'Argenteuil. En 1888, ce village se paie même le luxe de posséder deux

⁵⁶ « The Curling Bonspiel », *Montreal Daily Star*, 8 février 1884, p. 8.

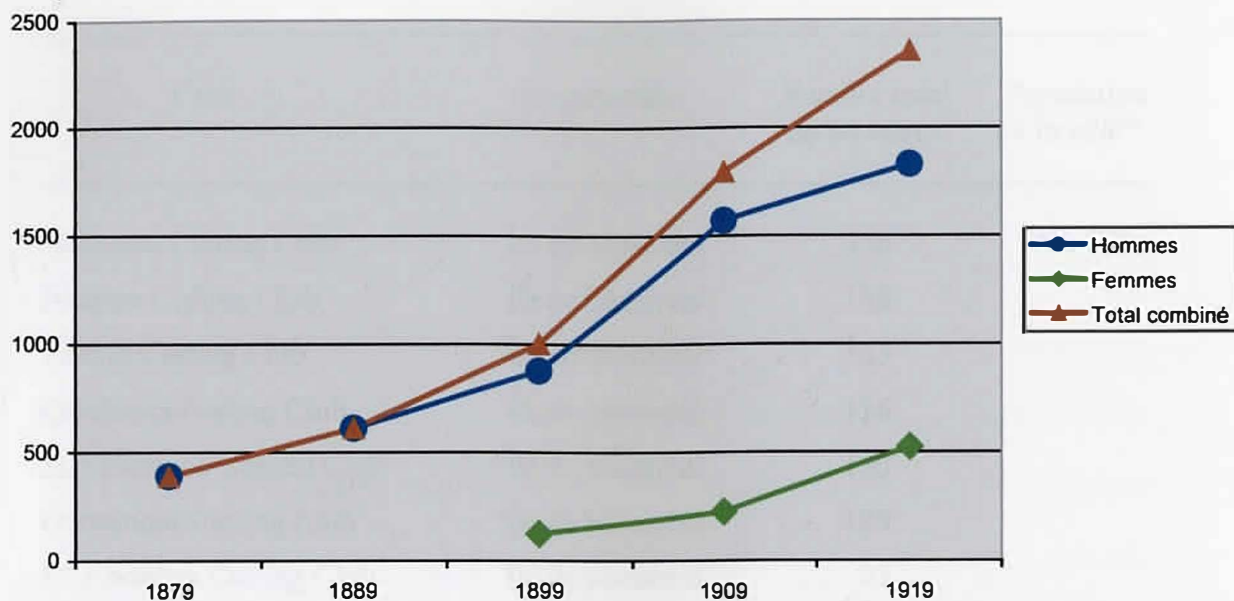
établissements. Il faut croire que le phénomène est davantage le résultat de dissensions que d'une popularité soudaine. Au cours de la décennie 1880, le club Richmond County dans les Cantons de l'Est n'existera que quelques années. Le quotidien *The Gazette* relate aussi l'existence d'un club à Longueuil en 1906⁵⁷. Curieusement, on ne retrace aucun indice d'activités par la suite. Y a-t-il lieu de s'inquiéter de ces mouvements d'entrée et de sortie ? En comparaison d'autres sports comme la raquette, les clubs de curling sont particulièrement stables. Les premières décennies du XX^e siècle confirment leur aplomb. Tous les clubs membres du RCCC en 1900 le sont toujours en 1920. D'une quinzaine d'établissements en 1900, le curling connaît une croissance modeste mais soutenue et atteint le nombre de 26 en 1920. Les petites organisations de la région de Châteauguay ont consolidé leurs opérations et ont adhéré au RCCC. En province, on note une certaine effervescence du côté de la Mauricie. Afin d'obtenir une image encore plus précise de la situation, il nous a semblé opportun d'examiner en dernière analyse, l'évolution de la population totale des membres de clubs (figure 12).

Ce qui retient l'attention en premier lieu, c'est une croissance forte du nombre de membres au cours de la première décennie du XX^e siècle. La clientèle masculine des clubs va presque doubler et, de cet ensemble, c'est toujours Montréal qui donne le

⁵⁷ « Longueuil Curling Club », *The Gazette*, 1er décembre 1906, p. 2.

Figure 12

Effectif des clubs (1879-1919)



ton⁵⁸. Il faut dire que la Métropole connaît en ce début de siècle, un développement remarquable. De plus, la communauté britannique de l'Île de Montréal fait plus que doubler sa population entre 1871 et 1901, passant d'environ 55 000 à 114 000 habitants. Elle représente toujours en 1901, 31,6 % de la population totale de l'Île⁵⁹.

La pente de la courbe va s'infléchir légèrement dans la seconde décennie. Un certain nombre de curleurs masculins sont à la guerre. La participation accrue des femmes au cours de cette période vient toutefois soutenir la croissance. Le curling trouve donc au sein des villes un terreau propice à son développement. Le tableau 9 l'illustre. Le pourcentage des joueurs en milieu urbain atteint 95 % de l'ensemble en

⁵⁸ En accord avec Metcalfe qui affirme que ce sont des communautés de 100 000 personnes et plus, Montréal et Toronto, qui organisent et développent le sport à ce moment. Alan Metcalfe, *Canada Learns to Play: The Emergence of Organized Sport, 1807-1914*, Toronto, McClelland and Stewart, 1987, p. 53. (243 p.)

⁵⁹ Paul-André Linteau, *op. cit.*, p. 62.

Tableau 9
Liste des clubs en milieu urbain⁶⁰ (1919)

<i>Club</i>	<i>Localisation</i>	<i>Nombre total de membres</i>	<i>Population de la ville⁶¹</i>
Montreal Curling Club	Île de Montréal	336	991 768
Heather Curling Club	Île de Montréal	188	
Thistle Curling Club	Île de Montréal	183	
Caledonia Curling Club	Île de Montréal	136	
St. Lawrence Curling Club	Île de Montréal	130	
Outremont Curling Club	Île de Montréal	125	
St. Andrews Curling Club	Île de Montréal	95	
Lachine Curling Club	Île de Montréal	116	
Montreal West Curling Club	Île de Montréal	55	
Victoria Curling Club	Québec	127	95 193
Quebec Curling Club	Québec	88	
Sherbrooke Curling Club	Sherbrooke	123	23 515
Three Rivers Curling Club	Trois-Rivières	90	22 267
Shawinigan Curling Club	Shawinigan	27	10 625
Valleyfield Curling Club	Valleyfield	15	9 215
St. John's Curling Club	Saint-Jean-Iberville	23	7 734
Granby Curling Club	Granby	98	6 785

1921. Bien qu'on ne puisse y établir un rapport de causalité, nombreux sont les observateurs de la scène sportive qui ont lié l'émergence du sport à ce contexte nouveau d'urbanisation. D'une part, l'urbanisation concentre en un lieu géographique

⁶⁰ Le critère de la taille de population, 3 000 habitants et plus, détermine un statut de ville.

⁶¹ Paul-André Linteau, *op. cit.*, p. 474.

donné une masse critique de citoyens qui disposent de suffisamment de temps et de ressources afin de s'adonner à une activité somme toute non essentielle de la vie. D'autre part, le fait de s'agglomérer ainsi transforme les rapports sociaux : impossibilité pour l'individu de connaître tous ses concitoyens tout en demeurant lui-même un inconnu aux yeux d'une vaste majorité. Ces rapports plus impersonnels où le citoyen se fond dans la masse des anonymes l'obligent en contrepartie à développer des stratégies nouvelles, une participation à la vie collective au sein de groupes ciblés et en l'occurrence, les organisations sportives. De l'ensemble des villes où le curling se pratique, l'Île de Montréal représente à elle seule 63 % de tous les curleurs. Toutefois, si l'urbanisation crée des conditions favorables, à Montréal le boom de l'immobilier qui accompagne ce passage dans le XX^e siècle exerce un effet pervers, une pression à la hausse sur le prix de la propriété foncière. En comparaison d'autres sports, le curling nécessite un espace moyen pour sa réalisation. L'enceinte de hockey ou de baseball exige davantage, la raquette, moins. En raison de la composition sociale des clubs, le curling montréalais a tout de même les moyens lui permettant de résister à la spéculation foncière et conséquemment à des hausses de taxes résultant de l'augmentation de la valeur.

De nouveaux acteurs institutionnels

Au début de la décennie 1870, le curling québécois ne s'appuie donc que sur un nombre restreint d'acteurs. Des sept clubs dénombrés, quatre seulement affichent une certaine vitalité : Montreal, Caledonia, Thistle et Quebec. Ces clubs sont sous l'égide de la Canadian Branch dont les affaires sont regroupées à Montréal. La Canadian Branch jouit tout de même d'une influence considérable parce qu'elle représente

aussi tous les clubs de l'Ontario, au total une trentaine d'établissements. Ce déséquilibre des forces en présence est annonciateur des difficultés à venir. Depuis déjà un moment, les Ontariens sont mécontents; ils se sentent bien éloignés du cercle d'influence de la Canadian Branch, eux qui regroupent la majorité des clubs. Toutefois, ce ne sera pas un club ontarien mais plutôt le club Caledonia de Montréal qui revendique un changement. En effet, en novembre 1871, dans un mémoire qu'il fait parvenir aux autorités de la Branch, ce club réclame la création d'un regroupement qui soit indépendant du RCCC, une organisation pancanadienne ayant les pleins pouvoirs de régir le curling au Canada. Ce dernier allègue en premier lieu les difficultés d'obtenir l'information utile en temps opportun. De plus, les cotisations versées par les clubs canadiens sont nettement supérieures à celles payées par les clubs écossais. Si les montants ainsi déboursés étaient utilisés directement ici, il y aurait suffisamment de ressources afin de faire la promotion du sport et se procurer les récompenses. La proposition du club Caledonia ne reçut pas l'aval de la Canadian Branch. Il y avait certainement à Montréal un noyau influent de curleurs encore très proches de la tradition écossaise qui ne souhaitaient pas voir un tel scénario se réaliser.

En Ontario, à la même époque, un mouvement similaire visant la formation d'une entité nationale du curling s'active. On sollicite alors les clubs du Québec et des Maritimes. Les intérêts divergents des uns et des autres obligent alors les leaders ontariens à retraiter plutôt vers la création d'une organisation de moindre prétention. C'est ainsi qu'une requête est présentée au RCCC en 1874 demandant la permission

de créer une Ontario Branch⁶² et, en décembre de la même année, l'affaire est conclue à la satisfaction des clubs intéressés⁶³.

Perte de rayonnement pour la Canadian Branch, elle n'a plus que onze clubs sous sa juridiction : quatre clubs québécois et sept de l'Est ontarien dont Kingston et Ottawa, tous ayant en commun le fait de jouer avec les fers. Quant au rêve évanoui de former une association canadienne, il allait refaire surface à nouveau en 1882 où cette fois c'est le club d'Ottawa qui initie le mouvement. De façon démocratique, les clubs locaux vont se prononcer sur le bien-fondé de cette action. Ils réitèrent alors leur attachement au RCCC et enterrent cette revendication pour le reste de la période.

Les années 1870 entraînent donc un déplacement du centre de gravité du curling vers l'Ouest du pays. Néanmoins, les rapports avec les Ontariens vont demeurer cordiaux comme en témoigne cette visite de trois jours des curleurs de Toronto et d'Hamilton en février 1875. Des rencontres sont alors disputées avec les trois clubs Montréalais en utilisant autant les fers que les pierres⁶⁴. Au milieu des années 1880, on peut affirmer que le découpage des juridictions est provincial : Manitoba⁶⁵, Ontario, Nouveau-Brunswick, Terre-Neuve et Nouvelle-Écosse représentent autant de sections *Branch* associées au RCCC. La Canadian Branch est la seule à puiser dans le bassin Est ontarien et nouveau-brunswickois. Le club Thistle

⁶² John A. Stevenson, *Curling in Ontario 1846-1946*, Toronto, Ryerson Press, 1950, p. 37. (272 p.)

⁶³ « Curliana », *Toronto Globe*, 18 décembre 1874. [s.p.]

⁶⁴ « Curliana », *The Evening Star*, 24 février 1875, [s.p.]

⁶⁵ La « Manitoba Branch » est particulièrement vigoureuse et ce dès la fin de sa première année en 1889. Kenneth Morris, *Curling Capital: Winnipeg and the Roarin'g Game, 1876-1988*, Winnipeg, University of Manitoba Press, 1989, p. 13. (171 p.)

de Saint-Jean quittera la Canadian Branch en 1914. La tendance de la seconde moitié du XIX^e siècle aura donc été à la création de structures souples relativement proches des utilisateurs tout en maintenant un certain degré d'uniformisation grâce à la présence du RCCC. Dans ces circonstances, la création d'une entité pancanadienne devenait secondaire.

Les Américains vont adopter une approche différente. Fondé en 1867, le Grand National Curling of America ne va s'affilier au RCCC qu'au milieu des années 1910. L'association américaine regroupe au tournant du XX^e siècle plus d'une vingtaine de clubs disséminés dans les états nordiques limitrophes du Canada. Ses rapports avec la Canadian Branch reflètent une collaboration étroite et soutenue sur toute la période et particulièrement depuis 1884.

Enfin, la naissance des premiers clubs féminins à la fin du XIX^e siècle, conduit à la mise sur pied de la Ladies Curling Association (LCA) en 1904. Affiliée à la Canadian Branch dès ses débuts, la LCA entretient avec cette dernière des rapports harmonieux quoique avec un brin de condescendance. Il est écrit dans le rapport annuel de la Canadian Branch de 1905 : « It is interesting to note the enthusiasm that is shown in the game by the lady curlers. At a bonspiel, held last February in Montreal, the good play throughout, and the business-like way in which it was carried through, was a surprise to many of the male curlers of the city⁶⁶. » Les résultats de

⁶⁶ *Annual of the Royal Caledonian Curling Club for 1905-1906*, Édinburgh, T. & A. Constable, 1906, p. lxxxi. (542 p.)

leurs compétitions apparaissent dorénavant dans les rapports annuels de la Canadian Branch et du RCCC.

Comment s'exprime la vie de relation ?

L'expansion du réseau des clubs et une vie associative florissante au début du XX^e siècle contribuent à l'épanouissement de la vie sportive. Rappelons-le, ayant délaissé après 1840 un curling aux usages festifs plutôt le prétexte aux agapes, les adeptes concentrent davantage leurs efforts à structurer un programme sportif. Toutefois, sans que ce ne soit jamais une mise au rancart définitive, le curling maintient une certaine vie de relations. À travers des manifestations bien concrètes, pouvons-nous apprécier une certaine reconquête de la sociabilité à cette époque ? Voyons-y d'un peu plus près en catégorisant les événements selon qu'ils s'insèrent dans le calendrier normal d'une saison de curling ou qu'ils revêtent plutôt un caractère *ad hoc*.

Ayant fait son apparition aux premiers jours de l'histoire du curling, le repas annuel de club *beef and green* constitue de fait la tradition de sociabilité la plus ancienne. C'est une activité qui se déroule habituellement lors de l'inauguration de la saison⁶⁷, une réception plutôt intime des membres d'un club. Les bureaux de direction des autres clubs sont conviés quelques fois. Au cours de la décennie 1870, l'activité deviendra bisannuelle dans certains clubs. Une information tirée des *Minute Books* du club Thistle en 1875 révèle que les curleurs réclament maintenant un repas en fin de saison. On y présente généralement le bilan de la saison écoulée et, par la suite, on

⁶⁷ « City Items », *Montreal Herald*, 6 décembre 1864, p. 2.

passé aux divertissements avec du chant, des discours de circonstances sans oublier les nombreux toasts. Néanmoins, si les clubs ne donnent pas l'image de sociétés de tempérance, il ne faudrait pas croire que les activités sociales tournent nécessairement à la beuverie. Par exemple, en 1890, le club Caledonia édicte des règles très sévères concernant la consommation d'alcool à l'intérieur de ses murs. De plus, chaque club compte habituellement un aumônier attitré ministre du culte presbytérien dont la présence et l'influence est plus que symbolique. À cette époque, l'Église protestante condamne en des termes très clairs le fléau de l'alcoolisme. Dans les dernières décennies du XIX^e siècle, l'ouverture de nouveaux clubs et la restauration des entités existantes permettent que la plupart des rencontres sociales se déroulent au club même. Les banquets commémoratifs et les rencontres internationales se déplacent habituellement vers les grands hôtels.

Un autre événement associé cette fois à la période du temps des fêtes s'ajoute au calendrier des curleurs avant la fin du XIX^e siècle; il s'agit de la réception du Nouvel An au sein même des clubs. Dès les années 1870, on relève bien quelques traces d'activités le premier de l'An mais il faut attendre une vingtaine d'années avant que ce *At Home* ne devienne populaire. L'activité revêt d'abord un caractère social : il est de bon usage de s'échanger une visite entre clubs pendant que le bureau exécutif de la Canadian Branch procède à une tournée plus systématique de ses membres. Moins orientée vers le pôle traditionnel de la famille⁶⁸, il faut reconnaître ici l'expression d'une sociabilité inédite.

⁶⁸ « New Year's Sports », *Montreal Daily Star*, 3 janvier 1893, p. 6.

À la toute fin de la saison, la fête des Irlandais devient une occasion supplémentaire de festoyer. En 1911, au Quebec Curling Club les francophones ont joué contre les Irlandais en après-midi avant de partager un repas⁶⁹. La tradition s'installe aussi à Montréal où des clubs soulignent la St. Patrick. En 1915, le club Thistle célèbre l'occasion par un dîner et des matchs amicaux opposant les Écossais et les Irlandais.

L'instauration d'un repas hebdomadaire et le succès qu'il mérite dès ses débuts demeure sans contredit l'indice le plus convaincant d'une sociabilité à la hausse. En 1901, le samedi, le club Thistle met de l'avant cet usage. La formule est novatrice et la presse ne manque pas de le souligner⁷⁰. Puisant dans la « gastronomie écossaise » un plat traditionnel de *collops and potatoes* que l'on avale sur le coup de treize heures, l'activité s'enrichit rapidement d'une animation avec maître de cérémonie. Il n'y a plus qu'un pas à franchir avant de proposer un conférencier invité. D'autres établissements vont par la suite imiter le club Thistle et, à l'aube des années 1920, le dîner-conférence du samedi fait partie du paysage montréalais du curling. À Québec, dans une moindre mesure, un rassemblement hebdomadaire existe aussi. Le *Quebec Chronicle* de février 1919 rapporte qu'un *usual beef and greens* sera servi à dix-huit heures⁷¹. Malgré quelques différences selon les établissements, la vie sociale du curling s'enrichit à cette époque d'une série de manifestations qui vont prendre un caractère durable : activité d'ouverture et de fermeture, fête du premier de l'An, fête de la St. Patrick, repas-conférence du samedi. D'ailleurs, après 1890 on observe un

⁶⁹ « Curlers Had a Jolly Gathering », *Quebec Chronicle*, 17 mars 1911, p. 6.

⁷⁰ « Curling, Will Serve Luncheon », *The Gazette*, 17 janvier 1901, p. 2.

⁷¹ « Rink Competition at Quebec Club », *Quebec Chronicle*, 1^{er} février 1919, p. 6.

changement dans les comptes rendus de clubs. Les comités de direction ne font pas que régler les questions relatives aux compétitions et colliger les performances du club, ils consacrent de plus en plus d'efforts à l'organisation des activités sociales.

La sociabilité s'exprime encore à travers tout un cortège d'événements aléatoires sans caractère de régularité. À chaque fois qu'un match amical oppose deux villes moins éloignées, on réserve un temps à la convivialité. Sans qu'il soit d'intérêt d'en fournir la nomenclature complète, quelques événements méritent d'être soulignés car ils structurent quelque chose de neuf et de permanent dans les relations.

En premier lieu, le carnaval de 1884 permet à l'organisation du curling de rallier non seulement de nombreuses équipes canadiennes et américaines mais aussi de se faire mieux connaître au sein de la communauté sportive de Montréal. Le banquet de clôture jette les bases de la collaboration future entre les curleurs des États-Unis et du Canada. En 1901, la compétition de la Gordon Medal n'attire qu'un total de 16 joueurs. Tout de même, une quarantaine de personnes accompagnent et participent à la réception d'après partie au Montreal Club. En 1910, la réception qui se déroule à l'hôtel Windsor regroupe une centaine de personnes dans une soirée où la tradition écossaise est à l'honneur : haggis, costume traditionnel et cornemuse⁷².

La première visite des Écossais allait fournir une occasion exceptionnelle de vivre les rapports de convivialité tant à Québec qu'à Montréal. On trouvera à l'annexe III (période 1870-1920) le récit de ce séjour en Amérique. Comme c'est la

⁷² *Scrap Book* du Montreal Curling Club, coupure de presse de 1910.

Canadian Branch qui a orchestré le plan de séjour, la portion québécoise du voyage est substantielle. Malgré les coûts associés, la disponibilité de temps et le travail de logistique que ces voyages transatlantiques engendrent, Canadiens et Écossais vivront deux autres rendez-vous avant le déclenchement de la guerre. En 1909, les Écossais reçoivent une troupe canadienne où la portion québécoise ne représente toutefois que 7 personnes sur un total de 37. Les Écossais sont de retour en 1912. Lors du banquet d'au revoir à Montréal, un incident présage de mauvais augures à quelques temps d'une entrée en guerre ? En paradant avec les plats, voilà que le fameux *haggis* glisse des mains de son porteur et ... se retrouve sur le parquet⁷³. Même si ces visites ne récréent jamais entièrement les conditions du jumelage de 1903, elles représentent un moment fort structurant la vie sociale du curling, les acteurs n'étant jamais les mêmes d'un voyage à l'autre.

Enfin, au milieu des années 1910, les premières manifestations du bonspiel de Québec fondent la tradition d'une hospitalité particulière dans la Vieille Capitale. C'est l'occasion d'un banquet suivi d'un concert avec les artistes locaux et les membres des équipes invitées. Le journal rapporte que « Toasts were proposed and heartily drunk and the evening came to a close by the singing of Auld Lang Syne⁷⁴! »

Juste retour du balancier, après une cinquantaine d'années où l'accent a été mis sur la compétition, la dimension sociale refait surface. Ainsi, à compter des années 1890, par l'ampleur et la taille des manifestations, le curling retrouve lentement mais

⁷³ *Scrap Book* du Montreal Curling Club, coupure de presse de 1912.

⁷⁴ « Senator Cup Won by Quebec Curlers », *Quebec Chronicle*, 28 février 1919, p. 6.

sûrement des traits de sociabilité qui s'étaient quelque peu dissimulés au cours des décennies précédentes. Le début du XX^e siècle est précurseur pour la suite des événements. Enfin, ce tableau reste incomplet si on doit faire abstraction de la participation féminine. De simples spectatrices au début, les femmes s'approprient par la suite la pratique du curling et contribuent à enrichir une sociabilité qui ne peut plus être qualifiée d'exclusivement masculine. Nous en traiterons plus en détail dans une section qui leur est consacrée.

Un tissu social qui préserve le curling du professionnalisme

Un extrait tiré du *Montreal Herald* de 1855 pouvait laisser l'impression que le curling se pratique sans distinction de classe : « Amongst the players we noticed the Merchant and the Mechanic, the Soldier and the Civilian, the Pastor and his Flock, all on an equal footing for the game of curling levels all ranks⁷⁵. » Les travaux de Simpson⁷⁶ ont permis de nuancer en décrivant la composition sociale du Montreal Curling Club jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Essentiellement, le curling est pratiqué par une classe bourgeoise issue du monde des affaires et des professions libérales. Toutefois, ce n'est pas l'exclusion systématique et complète des personnes de conditions plus modestes puisque les clubs en comptent à l'occasion quelques-unes. La question qui se pose pour nous est la suivante : la fibre sociale du curling va-t-elle rester intacte au cours de la période 1870-1920, renforcer son caractère élitiste ou encore, comme dans beaucoup d'autres sports, s'ouvrir à un plus large segment de la population ?

⁷⁵ *Montreal Herald*, 12 janvier 1855, [s.p.]

⁷⁶ Robert W. Simpson, « The influences of the Montreal Curling Club on the development of curling in the Canadas 1807-1857 », mémoire de maîtrise, Western University, 1980, 220 p.

Des dispositions acquises de la bourgeoisie et de l'aristocratie

En premier lieu, nous allons procéder à un inventaire succinct des manières d'être des participants, ce qui façonne leur agir quotidien et s'est incarné de longue main. Les *Minute Books* des clubs et les articles de journaux nous en révèlent un peu. Les curleurs prennent le train pour leur loisir et se déplacent sur de bonnes distances. Ils utilisent déjà le télégraphe afin d'organiser les matchs et programment ces derniers très souvent à des moments où habituellement les gens sont au travail. Ils tiennent les réunions de clubs à leur lieu de travail, consignent avec précision leurs opérations dans des registres, entretiennent une correspondance abondante quand ils ne vont pas jusqu'à s'épancher avec un certain lyrisme en mettant en prose, en vers, ou en chanson, l'univers du curling. Au XIX^e siècle, la pâleur d'un jour d'hiver sur un étang glacé, fresque romantique, métaphore de la brièveté de ce passage terrestre, inspire nombre de curleurs et permet de créer un répertoire poétique considérable⁷⁷. Toutefois, cet usage n'est pas exclusif au curling et à l'Écosse. Les raquetteurs canadiens composeront aussi quelques strophes. Enfin, il existe encore un autre signe qui trahit une certaine appartenance de classe, l'indice d'un habitus qui colle davantage à une élite de la société, et c'est la connivence entretenue par le monde du curling avec une certaine aristocratie politique dont les principales têtes d'affiche sont non seulement la personne du gouverneur général du Canada mais aussi le président du RCCC. De 1839 à 1912, statistique impressionnante, le RCCC aura élu à sa présidence 26 comtes, 11 lords, 10 fois un duc, 7 marquis et 3 vicomtes. En 1869, le prince Arthur, le troisième fils de la reine Victoria, séjourne à Montréal pour un

⁷⁷ John Macnair, *The Channel-Stane or Sweepings Frae the Rinks*, vol. 1, Édimbourg, Richard Cameron, 1883, 160 p.

certain temps à titre de lieutenant du régiment des P.C.O. Rifles⁷⁸. C'est sous sa présidence d'honneur que les nouvelles installations du club Caledonia sont inaugurées.

D'autre part, si l'on s'attarde quelques instants aux coûts associés à la pratique du curling, aux revenus et au pouvoir d'achat des individus, il est possible d'en inférer la classe sociale des participants. Les curleurs doivent d'abord fournir leurs propres instruments de jeu. Même si la dépense est non récurrente, une paire de fer coûte environ 15 \$. Il en va autrement avec les droits de jeu que l'on débourse à chaque année. Entre 1873 et 1885, la cotisation annuelle du club Caledonia passe de 5 à 10 \$. Le travailleur moyen peut-il se permettre un tel débours ? Les recherches de Sylvie Dufresne concernant le carnaval de Montréal fournissent réponse à cette question. S'inspirant des travaux antérieurs de Jean de Bonville, cette auteure situe approximativement le salaire moyen annuel du travailleur à 337 \$ au milieu de la décennie 1880⁷⁹. Les frais de subsistance, logement et nourriture vont représenter entre 70 et 80 % de ce total. Il ne resterait à la famille de ce dernier qu'une soixantaine de dollars afin de combler les autres besoins, les vêtements, le transport en commun, les produits d'hygiène et d'utilité courante. Voilà pourquoi il est improbable qu'un chef de famille, travailleur non spécialisé, puisse s'offrir un tel luxe. Toutefois, un ouvrier célibataire, comme un maçon, qui gagne entre 10 et 12 \$ par semaine, ou un employé de bureau rémunéré avec régularité sur toute l'année, peuvent éventuellement assumer les coûts d'une participation au curling.

⁷⁸ *Canadian Illustrated News*, 30 octobre 1869, p. 6.

⁷⁹ Sylvie Dufresne, *op. cit.*, p. 94.

L'étude de la composition sociale à partir des professions

À partir de ce premier regard qualitatif, il est apparu opportun de pousser un peu plus loin l'investigation en établissant un profil général de la composition sociale à partir des professions des joueurs de curling. Nous croyons détenir ainsi un outil d'analyse susceptible de repérer les évolutions significatives sur une période de 50 ans. L'approche n'est pas entièrement originale. Metcalfe⁸⁰ a produit quelques statistiques intéressantes sur les professions des sportifs de Montréal en utilisant deux points de comparaison, les années 1860 et 1901. Tout en conservant le même point de départ, soit l'année 1860, nous avons fait le choix d'élaborer un peu plus notre étude en compilant trois autres séries de données selon un espacement d'une vingtaine d'années. Sans nous limiter à Montréal, trois établissements ont été retenus, un club de Montréal, un club de Québec et un club en région, sans que ce puisse être le même sur toute la période. Le choix de villes distinctes en région résulte de l'absence d'activité de l'un ou de l'autre club à des époques données⁸¹. À partir de la liste des membres tirée des *Annuals* du RCCC, nous avons procédé à un appariement avec différents annuaires qui précisent à cette époque la profession des personnes; les annuaires *Lovell* ont été la source la plus utilisée, en particulier pour Montréal. Le tableau 10 fait la synthèse de ces choix méthodologiques.

⁸⁰ Alan Metcalfe, « Organized Sport and Social Stratification in Montreal », Richard S. Gruneau et John G. Albinson, dir., *Canadian Sport Sociological Perspectives*, Don Mills, Addison-Wesley, 1976, p. 77-101. (433 p.)

⁸¹ Buckingham est le seul club existant à l'extérieur des deux grandes agglomérations en 1860. Il ferme ses portes au cours de la décennie 1870. Sherbrooke a été retenu en 1900 puisque Trois-Rivières n'est plus en activité à ce moment-là.

Tableau 10
Cadre méthodologique

<i>Année</i>	<i>Établissement</i>	<i>Annuaire</i>
1860	Montreal Caledonia Curling Club Quebec Curling Club Buckingham Curling Club	Lovell Lovell Lovell
1880	Montreal Caledonia Curling Club Quebec Curling Club Three Rivers Curling Club	Lovell Cherrier Lovell
1900	Montreal Caledonia Curling Club Quebec Curling Club Sherbrooke Curling Club	Lovell Marcotte Annuaire local
1920	Montreal Caledonia Curling Club Quebec Curling Club Three Rivers Curling Club	Lovell Marcotte Annuaire local

Tout en demeurant conscient que des variables comme le revenu ou le statut social d'une profession peuvent fluctuer selon les époques, nous nous sommes inspiré des grilles de classement développées par Bouchard⁸² afin de répartir les professions selon les catégories suivantes : professions libérales, gens d'affaires et travailleurs (tableau 11). La ligne de démarcation la plus nette se situe entre les travailleurs et les deux autres catégories. Nous croyons tout de même pertinent d'établir une nuance entre profession libérale et gens d'affaires puisque ces derniers se retrouvent avec des moyens financiers susceptibles d'influer sur le cours du développement du curling.

⁸² Gérard Bouchard, *Tous les métiers du monde*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, p. 59. (323 p.)

Tableau 11
Grille de classement des professions

<i>Professions libérales</i>	<i>Gens d'affaires</i>	<i>Travailleurs</i>
Avocat	Propriétaires d'entreprise	Artisan
Notaire	- secteur manufacturier	Métiers de construction
Ingénieur	- secteur industriel	Commis de bureau
Médecin	- secteur commercial	Commis vendeur
Juge	- secteur manufacturier	Teneur de livres
Professeur	Gestionnaire	Agriculteur
Religieux	Courtier	Charbonnier
Officier militaire	Agent d'assurance	Forgeron
Politicien	Agent immobilier	Fonctionnaire inspecteur
Journaliste		Boulangier
		Boucher

Autre distinction, à l'intérieur des professions libérales, nous avons regroupé des emplois comme ceux de journaliste, de professeur ou d'artiste. Sans que la société le reconnaisse pour sa position économique, un instituteur, par exemple, jouit habituellement d'un « capital culturel » supérieur à celui d'un ouvrier.

Enfin, l'appariement entre un nom et une profession n'est jamais simple et certains cas peuvent rester énigmatiques. Trois situations se sont présentées. Il y a d'abord les cas d'homonymie. Ils deviennent fréquents dans la population anglophone de Montréal au XX^e siècle. D'autre part, il arrive qu'aucune profession

ne soit spécifiée à l'égard d'un quelconque individu. Nous avons choisi de regrouper et de comptabiliser ces cas sous une même catégorie intitulée : impossibilité de classer. Enfin, les annuaires comportent aussi des omissions. Les omissions pourraient être significatives. En effet, à cette époque, parce qu'il faut acquitter des frais afin d'apparaître au bottin, on peut suspecter que le membre d'un club dont il a été impossible de retracer l'inscription dans l'annuaire est une personne limitée financièrement et susceptible d'appartenir à une strate sociale inférieure. En raison de cela, par une approche prudente, nous avons choisi de répartir les omissions entre les différentes catégories retenues en accordant le biais le plus favorable à l'égard des travailleurs. On reconnaît là une première limite à ce travail. Il est difficile de quantifier exactement en valeur absolue le nombre d'adeptes qui appartiennent à une catégorie sociale, particulièrement aux points de lecture de 1860 et 1880 où le nombre des omissions représente un pourcentage de l'ensemble plus considérable atteignant respectivement 24 % et 17 %. Le tableau 12 présente l'ensemble des résultats compilés.

Deuxièmement, il n'est jamais sûr à 100 % qu'un individu exerçant une certaine profession appartienne à telle hiérarchie ou strate sociale. En effet, les biographies nous le révèlent, des hommes d'affaires pourtant issus de la bourgeoisie débutent dans la carrière souvent à titre de caissier ou de commis, un cheminement naturel dans les milieux bancaire et commercial. En dépit de ces quelques limites, nous croyons tout de même posséder un outil de classement qui permet de déceler les tendances les plus significatives.

Tableau 12
Répartition des curleurs selon la profession

	Années de référence			
	1860	1880	1900	1920
Professions libérales	17	30	25	57
Gens d'affaires	38	66	112	116
Travailleurs	21	29	45	26
Impossibilité de classer*	6	22	34	53
Nombre total	82	147	216	252
Omissions ayant été réparties**	20	26	16	26

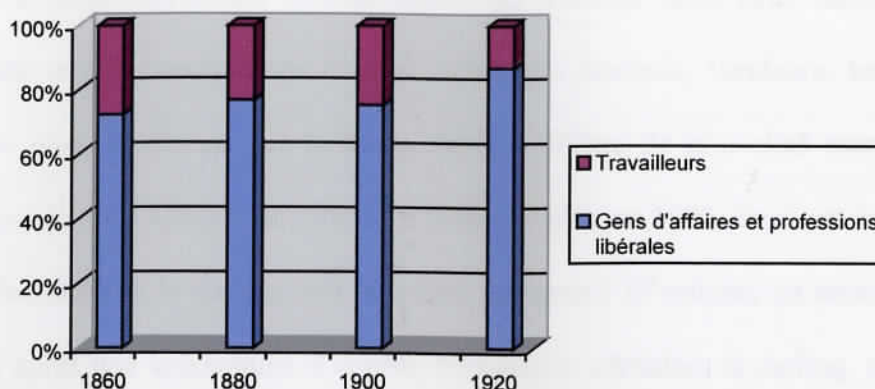
* : La catégorie impossibilité de classer est constituée des cas d'homonymie et des personnes figurant à l'annuaire sans qu'une profession ne soit spécifiée.

** : Les omissions ont été réparties entre les trois catégories selon le modèle suivant : 50 % aux travailleurs, 30 % aux gens d'affaires et 20 % aux professions libérales en évitant toute décimale. Ex. : 7 omissions à répartir = 4 travailleurs, 2 gens d'affaires, 1 profession libérale.

Nous avons rassemblé dans un premier graphique (figure 13) tous les résultats, sans distinction de lieu, n'établissant que deux groupes distincts, la tranche des travailleurs de condition sociale moyenne inférieure, et la tranche des professions libérales et du milieu des affaires englobant la petite et la moyenne bourgeoisie et touchant même à la grande bourgeoisie de Montréal⁸³.

⁸³ Selon une classification proche de Linteau. Paul-André Linteau, *op. cit.*, p. 171.

Figure 13
Répartition des curleurs
selon deux catégories professionnelles



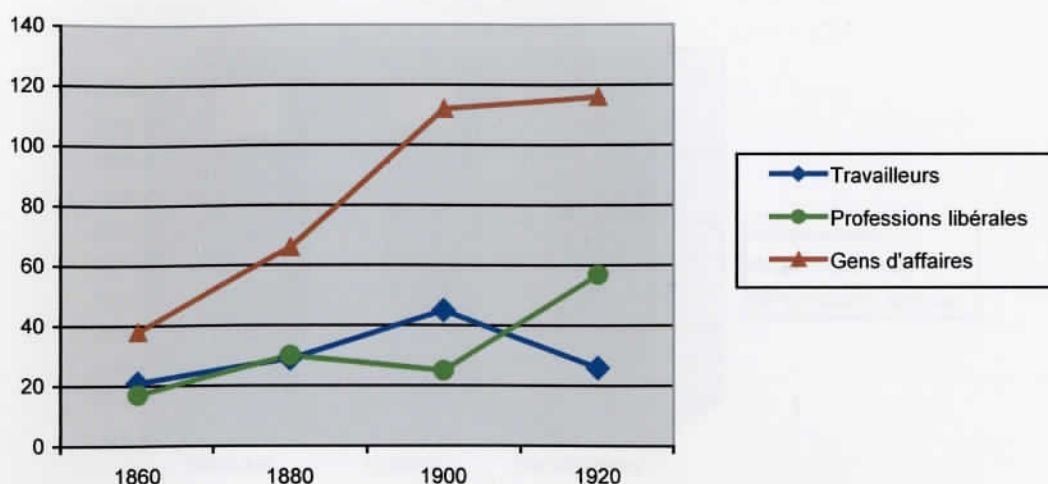
Ces résultats s'inscrivent dans la continuité de ceux obtenus antérieurement. En 1860, une forte proportion des membres de clubs, près de 70 %, appartient aux professions libérales et aux gens d'affaires malgré une répartition conservatrice des cas d'omission. Les quelques travailleurs répertoriés se recrutent principalement à cette époque parmi les métiers de la construction. Le club Caledonia en est l'exemple concret avec des maçons et des plâtriers. De même, au club Buckingham, on retrouve quelques mécaniciens d'entretien de moulin à scie. Le curling organisé qui compte en fait une vingtaine d'années d'existence à cette époque, n'est pas entièrement fermé à la présence de la classe ouvrière, de gens dont la condition sociale est plus modeste.

Que se passe-t-il par la suite ? Entre 1860 et 1900, le pourcentage des travailleurs au sein des clubs demeure stable représentant entre 20 et 30 % de l'effectif des clubs. Ce sont les employés de bureau, teneur de livres, commis, vendeurs qui en constituent la très forte majorité avec en plus, quelques métiers de la construction et les petits commerçants, boucher ou boulanger. Les ouvriers d'usine

brillent par leur absence. Ces résultats s'accordent avec ceux de Metcalfe⁸⁴. Au sein du MAAA de 1900, ce dernier a identifié une présence et une influence forte des cols blancs, « a solid mercantile middle class » en incluant dans cette catégorie les professions moins prestigieuses comme celles des commis, vendeurs, teneurs de livres. De plus, il affirme que la frange la plus élitiste de la société montréalaise présente au sein du MAAA en 1860 n'y participe plus en 1900. Sous cet aspect, on peut se demander si le curling suit la même tendance ? D'emblée, on serait porté à croire qu'après une soixantaine d'années d'existence véritable, le curling, au même titre que d'autres sports, tend à une certaine divulgation au plus grand nombre. La figure 13 est révélatrice à ce sujet. On constate alors que c'est l'inverse qui se produit. Au lieu de s'ouvrir à la classe ouvrière, le curling concentre son effectif autour d'une élite sociale dont le pourcentage atteint 87 %. La statistique est d'autant plus significative que le nombre considéré (tableau 12) est élevé et que le nombre d'omissions réparties est faible. Ce sont les professions libérales qui réalisent les gains les plus importants. Entre 1900 et 1920, leur effectif double passant de 25 à 57 participants (figure 14).

⁸⁴ Alan Metcalfe, « Organized Sport and Social Stratification in Montreal », Richard S. Gruneau et John G. Albinson, dir., *Canadian Sport Sociological Perspectives*, Don Mills, Addison-Wesley, 1976, p. 83. (433 p.)

Figure 14
Répartition des curleurs selon les trois catégories
professionnelles



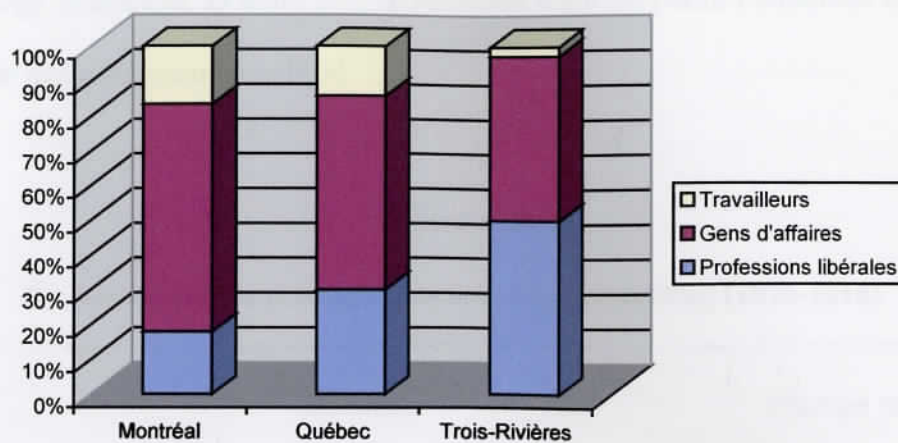
D'ailleurs, les journaux⁸⁵ rapportent de plus en plus des matchs amicaux au sein d'une même profession; les médecins, les journalistes, les avocats, les politiciens en sont les principales catégories. Cette tendance se confirme de la même façon à Montréal, à Québec et en Mauricie (figure 15).

Du reste, au milieu des années 1910, à Trois-Rivières, on assiste à l'arrivée d'un club associé à la présence industrielle, le club Wayagamack. Impossible d'en déterminer la composition⁸⁶ à ce moment-là, mais on peut présager que sans cette présence nouvelle le Three Rivers Curling Club aurait compté un pourcentage légèrement plus élevé de travailleurs. Annonceuses d'une logique nouvelle de développement du curling, les naissances en milieu industriel auront leur incidence

⁸⁵ « Parliamentary Curling Match », *Scrap Book* du Montreal Curling Club, coupure de presse de 1910.
 « Two Doctors' Matches », *Scrap Book* du Thistle Curling Club, coupure de presse de 1899.

⁸⁶ Le club vient d'être fondé et il n'est pas affilié au RCCC. On ne possède pas la liste des membres.

Figure 15
Répartition des membres de clubs
selon l'aire géographique, année 1920



sur la composition sociale des clubs au cours des décennies suivantes⁸⁷. Nous y reviendrons dans un chapitre subséquent.

Le curling maintient et consolide son tissu social tout au long de la période et, pour s'en convaincre un peu plus, nous avons en toute dernière analyse examiné les données biographiques des personnalités bien en vue du XIX^e siècle à partir notamment d'une histoire en trois tomes de la ville de Montréal⁸⁸. Du troisième recueil consacré aux biographies, il a été possible d'extraire une trentaine de noms. Le tableau 13 présente douze personnalités émérites de Montréal ayant entretenu des liens significatifs avec le milieu du curling. Deux observations ressortent de l'analyse de ce tableau. D'une part, le curling attire toujours au début du XX^e siècle des

⁸⁷ Les travaux réalisés sur le club ontarien de Sudbury laissent entrevoir une ouverture plus grande à l'égard des strates sociales inférieures. Paul Mandziuk, *A Social Draw, A Century of Organised Curling in the Nickel City*, Sudbury, Your Scrivener Press, 2001, p. 20. (162 p.)

⁸⁸ William Henry Atherton, *Montreal from 1535 to 1914, Biographical, tome III*, Montréal, S.J. Clarke Publishing, 1914, 686 p.

personnes illustres, particulièrement du monde des affaires. Nul besoin d'en compter un grand nombre au sein de chaque club, quelques « personnages » suffisent à créer cette image de marque. D'autre part, le Montreal Club est parmi l'ensemble des clubs le lieu de rassemblement privilégié.

Tableau 13

Dix personnalités prestigieuses associées au curling (1870-1910)

<i>Nom</i>	<i>Décennie</i>	<i>Club</i>	<i>Prestige social</i>
Donald Alexander Smith	1900	Montreal Club	1 ^{er} Baron Strathcona et Mount Royal
Hugh Allan	1870	Montreal Club	Président de Allan Line of Steamships
George A. Drummond	1880	Montreal Club	Président de Canada Sugar Refining
Alexander Cowper Hutchison	1890	Heather Club	Architecte de renom
Edward Seaborne Clouston	1900	Montreal Club	Haut dirigeant de la Hudson Bay
Louis-Joseph Forget	1900	Montreal Club	Homme d'affaires Finance
Rodolphe Forget	1900	Montreal Club	Homme d'affaires Finance
Hugh Montagu Allan	1900	Montreal Club	Homme d'affaires Héritier Allan
Frederick William Thompson	1900	Montreal Club	Propriétaire de Ogilvie Mills
Edward Ashworth Whitehead	1900	Montreal Club	Homme d'affaires assurance, courtage

Le tableau 14 présente encore quelques personnalités. Cette fois, la répartition est plus équilibrée entre les différents clubs du Montréal métropolitain. Ces données concordent avec celles de nos graphiques et confirment de façon incontestable le caractère élitiste du curling. Néanmoins, le curling n'est pas l'unique cercle de sociabilité de ce groupe sélect. En effet, les individus adhèrent habituellement à d'autres clubs sportifs ou sociaux. Voyons à titre d'exemple la description sociale qui est faite de Edward Ashworth Whitehead :

In club circles, he was longer and prominent, holding membership in the Mount Royal Club; St. James Club, of which he served as a chairman; the Royal Montreal Golf Club; Forest and Stream Club; Montreal Hunt Club; Montreal Jockey Club; Montreal Curling Club; Montreal Polo Club; St. George Snow Shoe Club; The Isle Way Club; the Military Institute and the Royal St. Lawrence Yacht Club⁸⁹.

Tableau 14

Autres personnalités ayant eu un rapport avec le curling (1870-1920)

<i>Nom</i>	<i>Décennie</i>	<i>Club</i>	<i>Prestige</i>
John J. Creelman	1910	Thistle	Universitaire
Charles E. Moyse	1910	Thistle	Universitaire
Farquhar Robertson	1890	Thistle	Homme d'affaires
Georges H. Montgomery	1900	Thistle	Avocat
William Rutherford	1900	Heather	Marchand de bois
William O. H. Dodds	1900	Montreal	Haut gradé de l'armée
John Allan	1900	Caledonia	Homme d'affaires
James Georges Ross	1900	Heather	Colonel
Peter Lyall	1900	Caledonia	Entrepreneur
Joseph Alcide Chaussé	1910	St. Lawrence	Architecte
William John White	1900	Montreal	Avocat

⁸⁹ William Henry Atherton, *op. cit.*, p. 442.

James Chalmers Cameron	1890	Thistle	Médecin
Charles Hector Dussault	1910	St. Andrews	Avocat
Lawrence L. Henderson	1910	Heather	Homme d'affaires
William E. Findlay	1910	Heather	Homme d'affaires
Robert Carlyle Jamieson	1880	Montreal	Homme d'affaires
Charles Byrd	1900	St. Lawrence	Homme d'affaires
Joseph P. Cooke	1900	St. Lawrence	Lieutenant-colonel
Charles Haviland Routh	1910	Montreal	Courtier en assurance
James Paton	1900	Caledonia	Entrepreneur

Ces personnages ont donc bâti leur fortune ou leur réputation en profitant des progrès de l'industrialisation et du développement des transports. Bien qu'ils soient particulièrement affairés, ils disposent tout de même de plus de flexibilité dans l'organisation de leur temps que la classe ouvrière. Ils utilisent leurs soirées et la journée du samedi afin de s'adonner à leur passe-temps. S'ils le désirent, ils peuvent prendre un congé en milieu de semaine ou en après-midi sans que le gousset n'en souffre. Ils comptent d'ailleurs sur des ressources financières telles qu'il est relativement aisé pour eux d'assurer la part la plus importante de leurs dépenses lors des compétitions. Dans ce contexte, aucune pression particulière ne s'exerce afin que la récompense à l'enjeu soit un prix en argent. Pendant que le débat fait rage au sein de beaucoup d'autres sports, dont le hockey et la crosse au début du siècle, le curling demeure un fleuron de l'amateurisme, le bon élève du puissant MAAA, préservé par son tissu social du pouvoir « malsain » d'un quelconque pactole. Lors d'un banquet de clôture de saison à Québec, cette citation exprime l'état d'esprit des curleurs :

« The spirit of professionalism was creeping into the games but the little has been drawn in curling and it would ever be marked with the same cleanliness⁹⁰. »

Enfin, cette longue réflexion n'est pas sans susciter une question de fond : en vertu de quels facteurs le curling demeure-t-il si élitiste ? Est-ce la raison des coûts nécessaires à le produire qui crée une barrière infranchissable envers une certaine catégorie de gens comme c'est aussi le cas en yachting, en golf ou en turf ? Certainement, il a là un effet restreignant mais il faut chercher davantage en considérant qu'à bien des égards, le milieu du curling au tournant du XX^e siècle est plus que l'expression d'un sport, c'est aussi une forme aristocratique qui tend à préserver ses attributs, qui se pérennise en utilisant les moyens dont elle dispose, principalement la sélection par cooptation.

L'entrée timide des francophones

À cette époque, la vie montréalaise illustre de façon éloquente ce qu'est « le cloisonnement institutionnel et le développement séparé », pour utiliser les termes de Paul-André Linteau⁹¹. En effet, ce dernier affirme qu'avant 1930 les élites des communautés ethniques, anglaises, françaises, irlandaises et écossaises ne cherchent pas les rapprochements. Autrement, on retrouve des divisions qui surviennent sur une base tantôt linguistique, tantôt religieuse. Grâce à la religion, les Canadiens français auraient bien un lieu de convergence avec les Irlandais, mais les pressions exercées

⁹⁰ « Gathering of Quebec Curlers », *Quebec Chronicle*, 27 mars 1911, p. 6.

⁹¹ Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Montréal, Boréal, 1992, p. 164. (613 p.)

jusqu'à Rome par ces derniers afin d'obtenir des paroisses ethniques dénotent encore une attitude réelle de séparation de la part des anglophones catholiques⁹².

À l'exception des courses de chevaux, du baseball et de la raquette qui font leur apparition plus tôt dans le paysage sportif francophone, l'historiographie du sport nous situe les débuts d'une appropriation chez ces derniers dans la dernière décennie du XIX^e siècle. On voit alors se constituer des clubs sportifs à majorité francophone à l'intérieur de différents sports. L'Association athlétique d'amateurs de Montréal, le pendant du MAAA anglophone, devient le premier organisme multisport des Canadiens français à Montréal. Le milieu sportif n'échappe donc pas à cette réalité du cloisonnement institutionnel.

Le curling de cette période reflète-t-il cette division sur le plan ethnique avec des clubs à dominance écossaise, irlandaise ou canadienne-française ? Rappelons d'abord que le curling était déjà reconnu au début du XIX^e siècle en Écosse comme sport national d'hiver. Les Écossais ont été les initiateurs et les accompagnateurs de ce sport au Canada tout au long du XIX^e siècle. Entre 1870 et 1930, même si leur poids démographique relatif dans la communauté anglophone va en diminuant, « globalement, le bloc d'origine anglo-écossaise occupe une position dominante dans l'économie⁹³ ». Cette minorité dispose des leviers qui lui offrent la possibilité de maintenir toutes les institutions sociales et culturelles qu'elle désire. Sans être les

⁹² Lucia Ferretti, *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, Les Éditions Boréal, 1999, p. 72-76. (205 p.)

⁹³ Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain, tome I: de la Confédération à la Crise (1867-1929)*, Montréal, Boréal, 1989, p. 54. (758 p.)

seuls acteurs du curling, les immigrants écossais et les Canadiens d'origine écossaise continuent d'exercer un rôle de premier plan dans le développement de ce sport. Ils constituent un noyau significatif des membres de clubs tout en se fondant au sein de la grande famille britannique où les origines anglaises et irlandaises sont aussi présentes.

Qu'en est-il de la participation des francophones ? Encore une fois, les *Annuals* du RCCC nous fournissent une matière détaillée permettant l'étude de la composition ethnique des clubs. Sur le plan méthodologique, le patronyme sert à établir l'origine francophone ou anglophone des participants. Nous avons donc compilé à partir des clubs les noms de membres à consonance française ou anglaise. Tout en comportant une certaine marge d'erreur, la consonance du nom semble un indicateur suffisamment fiable permettant de constituer une représentation valable des deux groupes ethniques. S'il est difficile de démontrer l'origine ethnique à partir d'un nom tel Hutchison ou Baxter – l'individu peut être Écossais de souche, Anglais fraîchement immigré, Canadien anglais de la première génération – un nom tel Dagenais ou Pelletier se démarque avec netteté et permet de lever plus adéquatement l'équivoque de l'origine. De plus, à la période où nous situons l'étude, les francophones avec un nom à consonance anglaise fruit d'un transfert linguistique ne sont sans doute pas nombreux, mais nous reconnaissons qu'il peut en exister. Le nombre élevé de membres répertoriés permet tout de même d'atteindre un degré de fiabilité acceptable concernant ce travail d'identification ethnique. Selon les données disponibles, il a été possible d'effectuer une lecture selon un intervalle approximatif de cinq ans.

Entre 1860 et 1900, quelques noms à consonance française commencent à apparaître à la liste des clubs, mais ce total stagne autour d'un maigre 3 % (tableau 15).

Tableau 15
Proportion des francophones
au sein de l'ensemble des clubs de curling québécois (1863-1919)

<i>Année</i>	<i>Noms à consonance française</i>	<i>Nombre total de joueurs</i>	<i>% de francophones</i>
1863	9	229	3,9 %
1867	6	247	2,4 %
1871	3	301	1,0 %
1878	13	402	3,2 %
1883	18	407	4,4 %
1888	7	534	1,3 %
1893	15	641	2,3 %
1898	25	852	2,9 %
1903	26	907	2,9 %
1908	76	1477	5,1 %
1913	112	1798	5,4 %
1919	113	1766	6,2 %

En 1878, sur 13 francophones répertoriés, 11 proviennent du club de Trois-Rivières. Ainsi, au sein de ce club, c'est près du tiers de l'effectif qui est francophone. Dans son mémoire sur les notables de Trois-Rivières, François Guérard corrobore ce résultat quand il avance : « Il ne semble pas que les anglo-saxons aient constitué, à l'intérieur de ces associations, de petites cliques imperméables aux

Canadiens français. C'est du moins ce qu'illustre la continuelle composition d'équipes mixtes dans les joutes de curling⁹⁴. » Pourrait-on croire à un décollage chez les francophones de cette ville et même à la création éventuelle d'un lieu identitaire ? À compter de 1885, le club de Trois-Rivières s'éclipse pour un bon moment et il ne refait surface qu'au début de la décennie de 1910. Levasseur et Séguin synthétisent en un commentaire ce qui peut être la dynamique associative du club de Trois-Rivières au début du XX^e siècle : « Faible numériquement mais jouissant d'une place prééminente dans la socio-économie locale, les anglophones ont longtemps formé un groupe extrêmement cohésif autour d'institutions propres [écoles, églises] et de pratiques identitaires dans des lieux de rassemblement déterminés⁹⁵. »

Le taux général de participation augmente légèrement au début du XX^e siècle. Il se situe selon le ratio de 1 francophone pour 20 anglophones. Malgré la faiblesse du taux, la participation francophone présente quelques signes encourageants. Ainsi, on a retenu les succès de Benjamin Rousseau de Québec au début des années 1860 et de son compatriote J. G. Bruneau autour de 1890, de Roméo Langlais et de René H. Fortier dans les premières décennies du XX^e siècle. À titre de personnalités éminentes francophones, les noms de Rodolphe Forget, Louis-Joseph Forget, Joseph Alcide Chaussé et Charles Hector Dussault apparaissent au tableau des curleurs. Devrait-on considérer le curling comme une exception au phénomène du cloisonnement institutionnel sur la base ethnique ? En raison de la faible participation des

⁹⁴ François Guérard, « Les notables de Trois-Rivières au dernier tiers du XIX^e siècle », mémoire de maîtrise, Université du Québec à Trois-Rivières, 1984, p. 92. (137 p.)

⁹⁵ Roger Levasseur et Normand Séguin, « Mouvement associatif et réseaux informels à Trois-Rivières », Roger Levasseur, dir., *De la sociabilité. Spécificité et mutations*, Montréal, Éditions du Boréal, 1990, p. 284.

francophones qui s'assimilent entièrement à l'institution anglo-britannique, nous ne percevons pas une brèche significative dans les rapports ethniques.

Il nous faut cependant examiner plus à fond les causes de la participation très mitigée des francophones au curling entre 1870 et 1920. La question pourrait encore être formulée en ces termes : pour quelles raisons la bourgeoisie francophone ne participe-t-elle pas davantage à cette activité ? On ne peut répondre à cette question sans reconsidérer l'état des rapports entre francophones et anglophones à cette époque. Après la relative accalmie qui suit la naissance du Canada, une série d'événements politiques viennent semer les premiers doutes dans l'esprit d'une élite canadienne-française; les crises scolaires du Nouveau-Brunswick (1871), du Manitoba (1890-1896) et de l'Ontario (1912), le sort réservé à Riel en 1885, la participation aux guerres impériales (les Boers) en 1899, rappellent que depuis la Confédération le périmètre d'influence politique des francophones ne s'étend plus au-delà des frontières du Québec. La crise de la conscription de 1917 est encore une question qui divisera les deux groupes linguistiques. Pourrait-on s'attendre à des rapports plus harmonieux, des rapprochements entre des communautés plus petites qui se côtoient au quotidien comme c'est le cas à Châteauguay ou dans la région de l'Outaouais ? L'ouvrage ancien de Peter Sellar⁹⁶ fournit quelques indices de l'état d'esprit qui anime une communauté anglophone québécoise en dehors des grands centres; ces citoyens ressentent beaucoup de frustrations, l'impression d'avoir été floués et placés en minorité. Leur allégeance et leur fidélité à la Couronne britannique

⁹⁶ Peter Sellar, *The History of the County of Huntingdon and of the Seigniories of Chateaugay and Beauharnois*, Huntingdon, The Canadian Gleaner, 1888, 584 p.

ne leur confèrent pas un meilleur sort en regard des francophones qu'ils ont combattus durant les Rébellions. En vertu de la création d'un parlement provincial, les francophones sont rentrés en grâce et détiennent maintenant un statut de majoritaire à l'intérieur des frontières du Québec. C'est un peu la même atmosphère qui prévaut dans l'Outaouais. Sous le couvert de relations exemplaires de bonne entente, ce que Pierre-Louis Lapointe a qualifié « l'utopie bonententiste », se dissimulent près d'un siècle de tensions et de luttes ethniques du côté de Buckingham et dans la Basse-Lièvre⁹⁷ entre 1850 et 1950.

Ce contexte explique donc partiellement le faible taux de participation des francophones. D'autre part, un mécanisme de sélection des membres par cooptation aura eu pour effet d'engendrer une forme de discrimination directe⁹⁸ à l'égard des francophones. Ce favoritisme ne pouvait bénéficier qu'à quelques bourgeois ou notables canadiens-français qui s'intégraient au cercle social de la bourgeoisie anglo-britannique.

Une dernière question se pose : y aurait-il lieu de penser que les francophones rejettent le curling parce qu'ils l'identifient à la culture anglo-saxonne, et que tout ce qui est dans cette culture est perçu comme une menace à leur identité et leur survie ? Si tel avait été le cas, c'est tout le domaine du sport qu'ils auraient rejeté. Au contraire, nos premières observations de la raquette, du baseball et des courses de

⁹⁷ Pierre-Louis Lapointe, *Les Québécois de la bonne entente*, Sillery, Septentrion, 1998, p. 336. (358 p.)

⁹⁸ À travers un ouvrage qui traite du phénomène dans le milieu sportif, Marc Lavoie énumère les sources possibles de la discrimination. Marc Lavoie, *Désavantage numérique : les francophones dans la LNH*, Hull, Éditions Vent d'Ouest, 1998, p. 21. (168 p.)

chevaux vont dans le sens d'une forme d'acculturation, une réception relativement rapide aux valeurs sportives. C'est donc ailleurs qu'il faut rechercher une explication à ce faible taux de participation.

Mais enfin, si la bourgeoisie francophone n'exprime pas une aversion particulière à l'égard du curling, pour quelle raison ne se donne-t-elle pas à l'instar de la raquette un lieu de pratique bien à elle ? Le taux de participation aurait certainement fait un bond en avant. À Montréal, un réseau bien établi de clubs va faire en sorte que les quelques dizaines⁹⁹ de Canadiens français intéressés par le curling vont se fondre dans les établissements anglophones. On n'atteindra jamais, à cette époque, la masse critique permettant de se donner un premier lieu identitaire. Sans lieu d'appartenance dans une ville comme Montréal, le curling chez les francophones était condamné à se développer avec lenteur.

Le rôle exercé par l'Église

Sans aller jusqu'à poser comme hypothèse une résistance systématique et concertée des élites francophones à tout ce qui est anglais ou américain, les critiques et les reproches surgissent à l'occasion au tournant du XX^e siècle. La langue anglaise, la religion protestante, la vie urbaine et l'industrialisation s'opposent à la frugalité d'un mode de vie rural bâti autour du foyer familial, le regard fixé sur l'Église de Rome. Parmi les élites de la société francophone, le clergé incarne le mieux ce désir de raidissement à l'égard de la culture anglo-saxonne à un moment où son pouvoir et

⁹⁹ La statistique de l'année 1913 est révélatrice à ce sujet. Sur 112 noms à consonance française répertoriés, 36 seulement proviennent des clubs de l'Île de Montréal.

son influence atteignent du même coup des sommets inégalés au sein de la société civile québécoise. L'Église a-t-elle joué un rôle particulier en ce qui concerne l'adhésion des francophones à l'égard d'un produit culturel comme le sport et en l'occurrence, le curling ? Autrement dit, l'Église a-t-elle été un frein dans le processus d'acculturation du sport chez les francophones au cours de la période 1870-1920 ? Rappelons l'idée capitale véhiculée sur le sujet est à l'effet que le clergé a fait peser certaines contraintes sur le sport sans pour autant tenir un discours systématique d'opposition. Après avoir procédé à un dépouillement des mandements des évêques de Québec et de Montréal entre 1850 et 1925, nos travaux permettent donc une révision de ces questions. Ces mandements fournissent des indications précieuses sur ce qui fait problème aux yeux du *magister* catholique et de plus, envisagés sur une longue période, ils identifient le degré de récurrence de certaines menaces.

À notre étonnement, il a été très peu question du phénomène sportif considéré dans un sens global. Toutefois, même si le vocable sport est relevé une première fois dans une circulaire au clergé datée de 1911, certaines mises en garde concernent les « jeux organisés¹⁰⁰ ». Il y a lieu de croire que, pris dans certains contextes, le mot jeu a une signification analogue à celle de sport. Les mandements font aussi état à l'occasion d'activités spécifiques comme la raquette, le toboggan, le baseball et les courses de chevaux. Aucune mention concernant le curling n'a été relevée. Ainsi, la circulaire du premier de l'An de M^{gr} Fabre traduit un agacement certain à l'égard de ceux qui pratiquent la glissade (toboggan) :

¹⁰⁰ *Mandements, lettres pastorales et circulaires des Évêques de Québec*, lettre pastorale n° 149 sur la transgression du devoir dominical, Québec, 1923, p. 272.

Les glissades ou glissoires [un mot nouveau, qui est entré dans notre langue pour désigner une folie nouvelle], sont encore une source de mauvaises rencontres entre les personnes de sexe différent, et vous ne sauriez trop vous élever contre cette fureur pour un amusement prôné partout et qui menace d'envahir de nouveau notre ville et nos campagnes pour cet hiver. Les glissades, telles qu'elles se pratiquent, lorsqu'il y a les deux sexes, constituent une occasion prochaine de péché, et votre devoir est de les interdire aux fidèles. Avec les glissoires viennent les courses en raquettes, et malheureusement les jeunes filles se laissent entraîner à ce divertissement inconnu de nos ancêtres, et pris aux sauvages, qui n'en usaient que par nécessité. Les jeunes personnes, qui s'y adonnent, sortent des bornes de la modestie, qui est le plus bel apanage de leur sexe, et, outre qu'elles exposent leur santé à un exercice trop violent pour elles, elles y contractent des habitudes de dissipation et des goûts masculins, qui les déparent, quand ils ne sont pas l'occasion d'excès condamnables¹⁰¹.

Ce que la hiérarchie n'accepte pas !

De cette étude systématique des mandements sur 75 ans, il appert que le sport est quelquefois mis en cause, mais le plus souvent la charge est indirecte. L'ennemi identifié n'est pas le sport. Tout en ayant un rapport probable avec le sport, les menaces les plus persistantes concernent l'observance du dimanche, la mise en rapport avec le protestantisme, l'émergence d'associations non catholiques, la satisfaction des plaisirs terrestres, l'immodestie.

La sanctification du dimanche sous-entend la participation assidue aux offices religieux, la suspension des activités de travail et l'interdiction de divertissements profanes. Les mises en garde vont s'intensifier à compter de 1880 et ils refont surface périodiquement jusqu'en 1925. Les mandements dénoncent la participation à des « excursions de plaisir ». On récuse ainsi la présence des citoyens à des amusements publics :

J'attire votre attention, comme Pasteurs des âmes, sur les dangers que courent vos paroissiens, à l'occasion des excursions, partis de plaisir, *pics-nics* et autres divertissements de ce genre. Il semble que la mode de ces divertissements va jusqu'à la fureur. On ne se contente pas de s'y

¹⁰¹ *Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal*, circulaire n° 72 de M^{gr} l'Évêque de Montréal au clergé de son diocèse, tome dixième, Montréal, 26 décembre 1885, p. 226.

adonner pendant la semaine, c'est tous les dimanches et les jours de fête que l'on s'y livre avec plus de passion. Les compagnies de bateaux et de chemins de fer ne calculant que les profits qu'elles y réalisent, sans mettre en ligne de compte les dangers qui en sont la suite, favorisent largement cet amour effréné du plaisir. Vous savez combien d'âmes se perdent dans ces réunions¹⁰² !

Les mandements concernant l'observance dominicale deviennent plus explicites au début du XX^e siècle. En 1906, une circulaire émise par l'archevêché de Montréal stipule que : « Les courses de chevaux, les parties de *base ball* et tournois quelconques entre clubs ou associations, donnés comme spectacles publics et payants, sont aussi interdits¹⁰³. ». L'archevêché de Québec va dans le même sens. On déplore particulièrement les courses de chevaux qui sont la source de désordres de toute sorte¹⁰⁴. Une vingtaine d'années plus tard, tout en maintenant l'interdiction de pratique le dimanche, la hiérarchie admet que « certains jeux organisés » peuvent être des entreprises honnêtes et louables¹⁰⁵. Même si elle maintient un contrôle sur les temps libres de ses fidèles, l'Église voit ce contrôle dominical lui échapper avec la montée d'une société industrielle qui nécessite un fonctionnement sans interruption des usines. Curieusement, elle ne cible pas au premier chef les employeurs quand dans une circulaire au clergé, on peut lire concernant la non-observance du dimanche : « un blasphème dont se rendent coupables les travailleurs de chantiers¹⁰⁶ ».

¹⁰² *Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal*, circulaire n° 29, tome neuvième, Montréal, 30 mai 1880, p. 305.

¹⁰³ *Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal*, circulaire n° 59, tome quatorzième, Montréal, 12 février 1906, p. 13.

¹⁰⁴ *Mandements, lettres pastorales et circulaires des Évêques de Québec*, circulaire au clergé n° 81, vol. 11, Québec, 21 avril 1914, p. 66.

¹⁰⁵ *Mandements, lettres pastorales et circulaires des Évêques de Québec*, lettre pastorale n° 149 sur la transgression du devoir dominical, Québec, 1923, p. 272.

¹⁰⁶ *Mandements, lettres pastorales et circulaires des Évêques de Québec*, circulaire au clergé n° 101, vol. 11, Québec, 4 novembre 1916, p. 244.

Quels effets les mandements concernant la sanctification du dimanche ont-ils eus sur la pratique sportive générale ? On peut interpréter de deux façons. Certes, à court terme, un avertissement bien senti de la part des instances religieuses souligne l'importance que l'on accorde à la question et va produire un effet réducteur. Cependant, la récurrence de ces mises en garde tend à démontrer que l'effet a été de courte durée. Les fidèles ont la mémoire courte quand il s'agit de leurs plaisirs. Les mises en garde du clergé catholique ne concerneront jamais le curling puisque les clubs sont fermés le dimanche. En effet, chez les anglophones la religion protestante fait preuve d'une grande rigidité à l'égard de la sanctification du dimanche. Les Écossais qui sont pour un bon nombre de confession presbytérienne observent le dogme avec docilité. Le jour dominical offrant une occasion aussi valable que le samedi de pratiquer le curling, son observance religieuse ampute la saison de sport d'une quinzaine de jours d'activité.

Au cours des années 1870, les mandements témoignent d'une perception particulièrement négative des autorités ecclésiastiques à l'égard du protestantisme et de ses institutions. Cette conviction peut se résumer par la phrase suivante : « Aucune église protestante n'a les caractères de la véritable Église de Jésus-Christ¹⁰⁷. » Le protestantisme est dans l'erreur et il faut tendre la main à nos frères séparés et travailler à leur conversion. Toutefois, la hiérarchie préfère que ses ouailles accomplissent cette grande œuvre par la prière et non par des contacts directs. Les mariages interconfessionnels sont de l'ordre des préoccupations entre 1890 et 1910.

¹⁰⁷ *Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal*, lettre pastorale aux protestants et aux autres catholiques, tome cinquième, Montréal, 1869. p. 443.

La menace se pose avec plus d'acuité dans le diocèse de Montréal. Dans un texte d'instruction de 1906 destiné à son clergé, M^{gr} Bruchési fait état des nombreuses demandes de mariage mixte. Il ajoute un peu plus loin : « Nous savons bien que notre présente condition sociale rend nécessaire le contact avec des personnes étrangères à notre foi. Mais ce contact n'est-il pas en certains milieux trop fréquent et trop intime¹⁰⁸ ? » Ces mises en garde s'étendront à d'autres aspects de la vie touchant même à la fréquentation de l'hôpital protestant, un lieu où le fidèle n'a pas la possibilité de recevoir les derniers sacrements. Au début du XX^e siècle, avant que l'Église ne se résolve à récupérer les mouvements de jeunesse, la Young Men Christian Association (YMCA) est dénoncée avec vigueur¹⁰⁹. En demandant à ses fidèles de se tenir à distance des institutions protestantes, indirectement le clergé a pu influencer sur la fréquentation et l'intégration à des clubs sportifs anglophones. Toutefois, dans le cas précis du curling, les exhortations du clergé ont dû avoir un effet limité sur les quelques bourgeois francophones adeptes de ce sport. Il serait inapproprié d'imputer à l'Église le retard de participation des francophones en curling.

Les instructions du clergé à l'égard de la vie associative ont été nombreuses et réparties sur l'ensemble de la période. Elles visaient d'abord les sociétés secrètes, leur caractère de laïcité et d'anticléricalisme. Première au ban des accusés, la franc-maçonnerie est condamnée avec véhémence. On en traite comme une « peste », « un

¹⁰⁸ *Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal*, instruction n° 65, tome quatorzième, Montréal, 1906, p. 114.

¹⁰⁹ « Le décret sur la Y.M.C. A. », *Le Nouvelliste*, 21 janvier 1921, p. 4.

danger des plus funestes¹¹⁰ ». Quel rapport avec le sport et en particulier le curling ? L'association sportive n'est pas secrète mais certains de ses membres n'hésitent pas à afficher leur adhésion à ce mouvement. Le *Quebec Mercurey* de 1862 fait état d'un match du Quebec Curling Club impliquant les francs-maçons du club¹¹¹. Il ne serait certainement pas bien vu que les fidèles catholiques aillent pactiser avec les « pires ennemis de la religion » même si cela devait se faire à travers une joute sportive. De nombreux curleurs appartiennent à cette confrérie et ne craignent pas de s'afficher comme tel.

Sans que la référence au sport n'apparaisse, une dénonciation plutôt virulente du « club » apparaît dans la lettre pastorale des Pères du Premier Concile Plénier de Québec en 1909 : « Il existe, dans tous les centres un peu considérables, des clubs qui font aux foyers domestiques une concurrence désastreuse. C'est là que, trop souvent, le mari va gaspiller ses loisirs dans des compagnies, des conversations et des jeux qui ne laissent intacts ni sa fortune, ni sa santé, ni son honneur, ni sa foi¹¹². » S'agit-il de clubs sportifs ou vise-t-on d'abord par cet avertissement le cabaret ou la maison de jeux et de paris ? Il nous est impossible de l'établir clairement. À mesure que l'on progresse au XX^e siècle, ces recommandations auront un impact mitigé puisque les francophones de plus en plus urbanisés vivent désormais leur sociabilité sportive et s'investissent dans les sports du hockey, de la raquette et même du curling où leur

¹¹⁰ *Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal*, lettre pastorale des Pères du Premier Concile Plénier de Québec, tome quatorzième, 1^{er} novembre 1906, p. 603.

¹¹¹ « Curling Club », *Quebec Mercurey*, janvier 1862, p. 221.

¹¹² *Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal*, lettre pastorale des Pères du Premier Concile Plénier de Québec, tome quatorzième, 1^{er} novembre 1906, p. 576.

proportion passe de 5 à 15 % entre 1920 et 1930. La hiérarchie religieuse ajustera le discours en conséquence.

La sociabilité de la femme canadienne-française semble avoir été nettement plus contrainte par le milieu ecclésial. Très tôt, les dispositions qui ont trait à son éducation sont explicites à cet égard :

La jeune fille n'est point appelée, comme le jeune homme, à paraître en public dans le monde; c'est, au contraire, dans l'intérieur de la famille, sous les yeux de ses parents, qu'elle doit révéler tout ce que son cœur possède de trésors de pureté, de modestie, d'humilité et de piété. Ce sont là les plus belles qualités, les plus beaux ornements de la jeune fille, et c'est seulement dans le sanctuaire de la famille qu'elle doit en laisser paraître le charme et l'éclat¹¹³.

Les nombreuses mises en garde contre les plaisirs du siècle, le luxe, la mode, l'opéra et le théâtre touchent davantage à la sociabilité féminine. Comme nous l'avons vu, les avertissements s'étendent même à la promenade en raquette et à la glissade où le reproche d'une tenue virile, immodeste leur est faite¹¹⁴. La figure 16 démontre bien qu'on ne peut guère leur adresser une critique analogue en curling. Pendant ce temps, leurs consœurs anglophones participent au carnaval de patinage, collaborent à des activités mixtes de raquette et de toboggan et officiellement créent leurs premières sections féminines de curling non sans avoir déjà pratiqué l'activité auparavant de façon informelle.

¹¹³ *Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal*, tome neuvième, 1877, p. 71.

¹¹⁴ *Mandements, lettres pastorales et circulaires des Évêques de Québec*, mandement n° 169 promulguant les décrets du septième concile provincial, vol. troisième, Québec, 1er janvier 1889, p. 56.

Figure 16
Joueuses du Quebec Curling Club au club de la rue Saint-Vallier
(circa 1905)



Vers 1910, l'Église nuance quelque peu son propos en reconnaissant que la femme peut avoir un rôle social en dehors du foyer :

L'Église, assurément, n'interdit pas à la femme d'exercer son influence pour le bien en dehors de sa demeure, ni de prendre sa part légitime dans l'action sociale plus nécessaire aujourd'hui que jamais. [...] Sous le très fallacieux prétexte de libérer la femme des servitudes que l'on dit peser sur elle, on veut tout simplement l'arracher au foyer dont elle a la garde et la soustraire aux devoirs sacrés que la nature et la Providence lui imposent.¹¹⁵

Cependant, tout investissement en dehors du foyer ne doit en aucune sorte être préjudiciable à l'œuvre d'éducation qu'elle doit accomplir au sein du foyer. En matière de sport, le retard de la femme canadienne-française est manifeste en face de

¹¹⁵ *Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal*, lettre pastorale des Pères du Premier Concile Plénier de Québec, tome quatorzième, 1^{er} novembre 1906, p. 577.

sa contrepartie anglophone. Le curling suit la tendance. Avant 1920, les statistiques compilées à partir des registres du RCCC révèlent que leur absence est totale. À l'exception de la raquette et du toboggan où elles ont accompagné les messieurs, les femmes canadiennes-françaises n'établissent aucun lieu distinct d'une quelconque pratique sportive. Bien que cette hypothèque soit imputable au consensus assez généralisé d'une société patriarcale qui ne voit la femme qu'au sein de son foyer, il faut admettre le rôle prépondérant que le clergé a exercé dans tout ce débat. Enfin, même si le sport demeure l'apanage d'une élite sociale susceptible de s'affranchir plus facilement du dogme religieux, les prescriptions de l'Église ont eu leur impact et constituent une partie de l'explication du retard de la femme canadienne-française en matière de sport. L'Église protestante plutôt intraitable sur la question de l'observance du dimanche a semblé faire preuve de plus de souplesse à l'égard du rôle social de la femme en proposant des rapports moins stéréotypés entre les sexes.

Cette discussion élargie à tout le phénomène sportif nous amène à la conclusion suivante : bien qu'un certain courant historiographique ait pu laisser croire à une charge directe, une attaque en règle du clergé à l'égard du sport, l'analyse des écrits officiels émanant de la hiérarchie révèlent que la menace est ailleurs. D'autres phénomènes comme l'émergence des sociétés secrètes ou la cohabitation avec le protestantisme ont semblé préoccuper davantage, risquant à tout moment d'éroder la résolution ferme de contrôle social de l'Église. Enfin, s'il est un ennemi qu'il faut juguler c'est celui, multiforme, qui s'incarne dans ce que l'Église appelle « les plaisirs du siècle » : le cirque, le théâtre, les excursions, la mode, le luxe, sans oublier le fléau toujours récurrent de l'alcoolisme. Si le sport ne peut être exclu de cette liste,

il n'est jamais un thème principal. Au moment où il commencera à prendre une place plus enviable au sein de la société, l'Église saura transformer le danger potentiel du sport et du loisir et y voir une occasion nouvelle d'étendre son influence. Toutefois, le sport doit toujours rester de l'ordre des moyens, une activité que le système d'éducation subordonne aux acquisitions sur les plans intellectuel et spirituel. Ce mandement de la fin du XIX^e siècle annonce ce que sera la position de l'Église pour une bonne partie du siècle suivant :

Sans doute, il est nécessaire pour la formation de l'homme que le corps reçoive tous les soins que requiert cette partie essentielle de notre nature. Des exercices et des jeux, propres à développer les forces musculaires, à entretenir la santé et activer la vie, sont de mise dans une école ou dans un collège sagement dirigé. Mais il ne faudrait pas pour cela tomber dans l'excès de ceux qui semblent faire consister la partie principale d'un bon système d'éducation dans l'art gymnastique et les succès athlétiques. Autant l'esprit l'emporte sur le corps, autant l'éducation intellectuelle et morale l'emporte sur l'éducation purement physique. Néanmoins, tout en ne cherchant pas à former des athlètes, il nous faut donner à la patrie des hommes qui soient à la fois forts et sains, en même temps qu'instruits, vertueux, capables de soutenir les luttes de la vie¹¹⁶.

La présence nouvelle des femmes

Rappelons les faits : le curling féminin se structure dans les clubs autour de sections féminines dûment constituées au cours de la dernière décennie du XIX^e siècle. Le Montreal Ladies' amorce le mouvement en 1894, Québec et Lachine suivent en 1898 et St. Lawrence en 1900. Heather et Ormstown rejoignent le groupe en 1905. Avec à peine une dizaine d'année d'existence, le curling féminin compte en 1906, 6 clubs québécois représentant 299 membres. Outremont, Huntingdon et Trois-Rivières viendront compléter le réseau des clubs québécois à la fin de la période. Le Montreal Ladies' se distingue tout de même de tous les autres. Dès 1900, il compte

¹¹⁶ *Mandements, lettres pastorales et circulaires des Évêques de Québec*, lettre pastorale n° 225 sur l'éducation, vol. quatrième, Québec, 19 mars 1894, p. 123.

déjà 100 membres et va maintenir cet effectif au cours des décennies suivantes. Cette progression globale du curling féminin est remarquable. Seul le golf va devancer le curling en créant une section féminine au sein du Montreal Golf Club en 1892¹¹⁷.

En 1909, six clubs ontariens associés à la Canadian Branch ont aussi leur section féminine. Même si le curling connaît un essor spectaculaire au Manitoba, le premier club féminin ne se forme pas avant 1903¹¹⁸. Aux États-Unis, il n'y a pas de traces de curling féminin avant 1900. Par la suite, on relate un timide début d'activités au tournant des années 1920 sans pour autant qu'un regroupement formel ne soit mis sur pied¹¹⁹. Depuis la seconde moitié du XIX^e siècle, les femmes québécoises ont participé aux activités du patinage d'abord, de la raquette et du toboggan par la suite. Avant même la formation d'une première section féminine de curling, les clichés du photographe Notman nous laissent à penser qu'elles ont pratiqué le curling de façon informelle quelque 15 ans plus tôt (figure 17). De plus, elles assistent à des matchs comme ce 11 janvier 1867 où un match se déroule en soirée au club Caledonia¹²⁰. Suivant le modèle de la raquette, elles participent à des activités sociales organisées par les messieurs. À titre d'exemple, à Trois-Rivières en 1883 un *ladies' day* a été préparé¹²¹. En 1888, le club Caledonia consacre aux dames une soirée par semaine, le mardi¹²².

¹¹⁷ Alan Metcalfe, *Canada Learns to Play: The Emergence of Organized Sport, 1807-1914*, Toronto, McClelland and Stewart, 1987, p. 38. (243 p.)

¹¹⁸ « Winnipeg's famous Big Bonspiel », *Montreal Daily Star*, 20 décembre 1902, p. 22.

¹¹⁹ Grand National Curling Club of America, « *100th Anniversary Annual for 1867-1967* », vol. XXXVIII, 1967, p. 21. (144 p.)

¹²⁰ *Minute Book* du club Caledonia, année 1867.

¹²¹ *Minute Book* du club Three Rivers, année 1883.

¹²² *Minute Book* du club Caledonia, année 1888.

Figure 17

Mademoiselle Allan et madame Stephenson posant pour le curling (1876)

Collection Notman. Musée McCord, Montréal

Une coupure de presse tirée d'un *scrap book* du club Thistle de 1890 rapporte que les membres les plus jeunes du club ont organisé une soirée à laquelle une centaine de dames ont assisté. Elles sont d'abord spectatrices et accompagnatrices et elles jouent de façon informelle à l'occasion. Cependant, on peut toujours se demander s'il y avait de la résistance à leur venue dans les clubs, si elles ont eu à essuyer un quelconque refus avant 1894. L'examen attentif des *Minute Books* des clubs montréalais ne révèle aucune tentative sérieuse de les contraindre dans leur volonté de pratiquer le sport. Tout au plus, quelques années après sa fondation, une coupure de presse nous révèle l'atmosphère ayant prévalu à la formation du Montreal Ladies' : « After fully considering the matter in all its bearing and notwithstanding discouraging criticism of their gentleman friends, the club was formed and negotiations promptly entered with the Montreal Curling Club who very generously placed their handsome rink and club-

rooms at the disposal of the ladies¹²³. » Il y avait là tout de même une situation avantageuse pour les deux parties. Le curling féminin pouvait dorénavant occuper les heures creuses de la journée et en tant que locataire contribuait aux revenus généraux du club en acquittant un montant annuel de location. Certes, leur pratique restait subordonnée à celle des hommes et à la volonté de ces derniers de leur consentir un tarif raisonnable, mais il semble que les rapports soient restés cordiaux. Cela s'explique principalement du fait que les adeptes féminines de ce sport sont de même condition sociale que leur contrepartie masculine et que très souvent les listes de membres laissent apparaître le nom de l'épouse, la fille ou la sœur d'un curleur masculin.

Sans partager les mêmes heures, les deux groupes se croisent au club et quelquefois participent à la même activité. En 1898, le rapport annuel de la Canadian Branch relate que l'*Afternoon Tea* du Montreal Club est un moment fort apprécié non seulement des dames mais aussi des messieurs : on joue alors une heure avant de poursuivre avec les activités sociales. Le journal *The Gazette* rapporte qu'en janvier 1901 au Montreal Club, hommes et femmes ont joué du curling mixte en après-midi : « The day was distinctly a ladies' day and seldom, except at some fashionable ball or like, entertainment are no many of Montreal's society people seen together¹²⁴. » On raconte que les dames ont agi à titre de *skip* et qu'il n'y avait pas d'équivoque lorsqu'elle commandait le balai. De plus, on a utilisé leurs fers de moindre poids. Loin de parler d'un phénomène généralisé de mixité, l'examen des *Minute Books* du

¹²³ *Minute Book* du Quebec Ladies Curling Club, coupure de presse, 1900-1902.

¹²⁴ « World of Sport, Ladies and Gentlemen Curlers at Montreal Rink », *The Gazette*, 9 janvier 1901, p. 2.

Ladies Quebec Curling Club nous a permis de relever des activités mixtes à chaque année au cours des premières décennies du XX^e siècle. Cependant, on ne remarque pas de bonspiel mixte avant le milieu des années 1920.

Sans que ce soit le triomphe de la mixité, ce n'est donc pas l'expression d'une sociabilité exclusivement masculine ou féminine, une cloison étanche entre les deux groupes. Des passerelles existent. À la fin du XIX^e siècle, on aura senti de la part d'une majorité masculine un accueil à l'égard des groupes féminins et même une fierté de pouvoir compter sur eux.

De fait, dans son essence, le curling n'est pas au même titre que d'autres sports l'expression de l'agressivité ou de la force brute. Il s'appuie sur la finesse, l'habileté motrice et une certaine intelligence au jeu, des atouts qui permettent aux femmes de rivaliser rapidement d'aisance avec les hommes. Les victoires qu'elles remportent lors du passage de l'équipe masculine d'Écosse en 1903 en sont la preuve. Au moment où les premières voix s'élèvent pour dénoncer les formes de sport qui ternissent l'image de la féminité, on trouvera très peu à dire à l'égard de ce sport. De fait, le curling posséderait quelques traits de féminité. À travers une forme d'humour toujours discutable, l'aptitude de la femme à pratiquer le curling lui est reconnue puisqu'elle est déjà habile avec le balai. Les premiers quolibets¹²⁵ remontent à 1855 ...

¹²⁵ *Montreal Herald*, 12 janvier 1855.

Enfin, comment interpréter le fait de se constituer en section indépendante, autonome ? Comportement sexiste larvé de la part des hommes et refus délibéré de les intégrer à l'organisation ou plutôt attitude d'autonomie et d'indépendance de la part de femmes nouvellement sensibilisées à la revendication de leurs droits sociaux ? Sans doute, y a-t-il un peu des deux, mais la formation d'entités séparées tiendrait davantage à des conditions pratiques et s'expliquerait plus simplement par le fait que les intérêts quelque peu divergents des uns et des autres sont ainsi mieux servis selon ce mode de division. Avancer tout autre motif qui puise son fondement dans une idéologie sexiste ne tient pas la route quand on analyse l'esprit de collaboration et d'entraide qui s'est instauré après la formation des premières sections féminines. Autrement dit, si on ne voulait pas de femmes dans l'entourage, il s'agissait simplement de leur rendre les équipements inaccessibles.

Coïncidence s'il en est une, l'année de fondation de la section féminine du Montreal Curling Club suit d'une année celle de la fondation de la section montréalaise du National Council of Women of Canada¹²⁶. Toutefois, le curling et par extension le sport de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle ne seraient pas à l'image des luttes épiques que les femmes mènent pour la reconnaissance de droits civiques. En cette matière nouvelle qu'est le loisir sportif, la société ne sait trop sur quel pied danser et pour un moment du moins, on ne réfute pas la légitimité de leur présence. La porte ainsi laissée entrouverte ne s'est pas encore refermée. Toutefois,

¹²⁶ Paul-André Linteau, *op. cit.*, p. 592.

en France, autour de l'éminent propagandiste du sport qu'est de Coubertin¹²⁷, on a vu s'élever les premières voix masculines réclamant un accès restreint de la femme à cette culture¹²⁸.

L'expression des valeurs

Nous ne pouvions clore ce chapitre sans l'envisager sous un angle plus culturel en nous intéressant quelque peu aux valeurs qui animent les curleurs et par extension les sportifs de cette époque. À quelles représentations particulières le curling tient-il ? Trois thématiques seront abordées dans cette section : amateurisme, nationalisme, nordicité.

Le débat de l'amateurisme et du professionnalisme

Nous l'avons formulé plus tôt en des termes équivalents, de par sa composition sociale le curling reste foncièrement à l'abri des effets pervers que pourrait exercer sur lui l'appât d'un gain matériel. Bien avant de voir sourdre au début des années 1880 les premiers conflits entre amateurs et professionnels, le curling peut se targuer depuis longtemps d'être un sport « free from the sordid and degrading vice of gambling¹²⁹ ». Au tournant du XX^e siècle, c'est le débat de l'amateurisme et du professionnalisme qui mobilise maintenant une partie de l'opinion publique, une controverse à laquelle la classe dominante et indirectement le monde du curling ne vont pas rester indifférents. L'élite sociale qui a donné naissance au sport n'accepte

¹²⁷ La position coubertaine concernant le sport féminin est teintée de misogynie. Jean-Loup Chappelet, *Le système olympique*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1991, p. 108. (264 p.)

¹²⁸ Pierre Arnaud, « Le genre ou le sexe? Sport féminin et changement social (XIX^e-XX^e siècle) », Pierre Arnaud et Thierry Terret, dir., *Histoire du sport féminin, tome 2*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 164. (271 p.)

¹²⁹ *Montreal Herald*, 12 janvier 1855, [s.p.]

pas que ce dernier passe aux mains des promoteurs du sport spectacle, eux qui font déjà actionner les tourniquets, engrangent des profits et, pour répondre à l'impératif premier de gagner, engagent les meilleurs athlètes en leur offrant un gagne-pain. Le hockey sur glace est bien le sport où ce modèle est mis en évidence. Par exemple, en 1903, un succès de guichet, 2 500 personnes assistent à un match entre le club d'Ottawa et le Shamrock de Montréal¹³⁰. Le curling n'atteindra jamais un tel niveau de participation du public. Il attire bien quelques centaines de spectateurs à l'occasion, mais puisque l'on ne réclame pas un droit d'entrée, le spectacle ne génère donc aucune retombée financière. Les pressions financières sont plutôt inexistantes. Toutefois, indirectement, les curleurs sont engagés dans le débat de l'amateurisme. Plusieurs d'entre eux sont des membres reconnus du MAAA. Leur philosophie du sport s'inspire de la conception que s'en fait l'aristocratie anglaise : le sport s'intègre à un mode d'existence, il joue un rôle de premier plan dans la vie d'un gentleman et fait l'apologie de ce statut social. Il faut donc évincer du sport tous ceux qui gravitent autour en touchant rémunération. Les cas dénoncés avec le plus de véhémence sont ceux dont le statut de l'athlète reste ambigu, des hybrides qui s'affichent comme amateur au gré du moment tout en acceptant rétribution en d'autres circonstances. Ainsi, les associations d'amateurs fourbissent leurs armes à la fin du XIX^e siècle¹³¹. Ils sanctionneront des athlètes et des équipes allant même jusqu'à leur retirer leur statut d'amateur. L'ordre reviendra quand le statut des uns et des autres aura été clarifié. Les sports en voie de professionnalisation se doteront d'organisations à la mesure de leurs besoins. Ils disposent des moyens financiers pour le faire. Les autres

¹³⁰ « Rough Hockey at the Arena », *Montreal Daily Star*, 12 janvier 1903, p. 6.

¹³¹ « To Purge Amateur Athletics », *Montreal Daily Star*, 4 décembre 1897, p. 15.

se résoudront à un statut d'amateurs regroupés au sein d'une association canadienne qui gagne en légitimité au cours des premières décennies du XX^e siècle.

Selon Alan Metcalfe, cette question du statut de l'athlète aura occulté toutes les autres jusqu'au dernier tiers du XX^e siècle. En outre, il affirme que la définition du statut d'amateur est « une pratique discriminatoire fondée sur l'avoir ou l'occupation visant à exclure les travailleurs du sport amateur¹³² ». Les classes dominantes promeuvent sans contredit l'idée d'une pratique sportive essentiellement de loisirs, en dehors de toute forme de gagne-pain. Cette pratique engendre en conséquence la discrimination des moins bien-nantis. En curling, peut-on affirmer qu'il y a eu une « discrimination sociale ouverte et flagrante », selon les termes mêmes de Metcalfe tels qu'exposés au premier chapitre de cette thèse ? De la même façon qu'elle s'est exercée chez les Canadiens français, la sélection par cooptation a entraîné une exclusion de la classe ouvrière. Toutefois, on ne pourra prétendre que le monde du curling a fait preuve d'une discrimination très bruyante à l'égard d'un groupe ou l'autre. Nul besoin d'un écriteau, d'un coup de gueule ou d'une rixe pour signifier l'interdiction de présence, le mécanisme discret de la cooptation joue son rôle efficace d'exclusion dans ce milieu social qui abhorre la vulgarité et la brutalité.

Une compréhension élargie de ce débat nous éclaire encore sur la nature du rapport compétitif qui se retrouve en curling, le rapport à autrui, être avec l'adversaire tout en étant contre. Quand deux équipes se mesurent à cette époque, quelle

¹³² Alan Metcalfe, « L'expansion du sport organisé et le développement de l'amateurisme au Canada de 1807 à 1914 », Jean Harvey et Hart Carleton, dir., *Sport et pouvoir, les enjeux sociaux au Canada*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, p. 47. (p. 33-50)

philosophie anime les belligérants, quelle valeur revêt la victoire ? « Victory in any game [...] could not be overemphasized; in fact, victory ultimately was not important¹³³. » Ce qui compte vraisemblablement, c'est le fait d'avoir bien lutté; vision coubertaine, esprit de *fair-play* où le sport doit rester de l'ordre des moyens tout en étant un lieu privilégié afin de forger un meilleur humain. Les adversaires de curling reflètent plutôt bien cette philosophie. D'une part, l'honneur est d'abord collectif. On se mesure le plus souvent sur la base d'une compétition qui implique un club à un autre. D'autre part, sur une période d'un demi-siècle, à un moment où les rencontres et les possibilités de litiges se multiplient, les différends et les manquements à l'éthique ne surviennent qu'en de rarissimes occasions. Au printemps 1877, le *Minute Book* du club Caledonia fait état d'une querelle qui tourne presque à l'empoigne avec des membres du club Thistle. Le tout rentre dans l'ordre après plusieurs pages de correspondances entre les deux établissements, chacun admettant du bout des lèvres sa responsabilité. Il faut dire que le club Caledonia fait envie à cette époque; il connaît un certain succès de terrain avec un carnet de membres bien garni.

Comme dans tous les sports, le curling ne peut dissimuler entièrement le caractère grisant du triomphe, et bien que la philosophie bourgeoise du *fair-play* n'accorde à la victoire qu'un caractère secondaire, presque dérisoire, la réalité est tout autre. D'ailleurs, la dispute entre les clubs Thistle et Caledonia trouve son origine dans une victoire qu'on disait injustement accordée à ce dernier. *Fair-play* et victoire logent donc à l'enseigne d'un paradoxe avec lequel les sportifs doivent constamment

¹³³ Alan Metcalfe, *op. cit.*, p. 125.

se réconcilier. Lorsque les joueuses du Quebec Curling Club remportent le bonspiel de Montréal en 1905, on rapporte qu'elles ont été accueillies à leur descente de train par un groupe enthousiaste de supporters. Brandissant bien haut le trophée de la victoire, elles ont eu droit à la clameur des hourras¹³⁴. Dès les origines du sport, la victoire même ponctuelle tient déjà une étincelle de magie et d'euphorie.

Le curling et l'expression d'un nationalisme

Centraux dans l'histoire du XIX^e siècle, les mouvements nationaux conduisent à la création des États politiques tout en évoluant à des rythmes divers selon l'aire géographique et les groupes en présence. « La nation serait une nouvelle venue dans l'histoire humaine¹³⁵. » L'Amérique du Nord présente la configuration de trois États distincts avec des limites frontalières quasi entièrement dessinées. À l'intérieur de ces frontières, se développe ainsi une conscience d'exister en tant qu'État-nation. Tout en admettant que le Canada s'appuie sur la présence des deux nations fondatrices, les Canadiens ressentent une appartenance distincte au Dominion et à ses institutions naissantes, affirmation à la fois des éléments de différences et de convergences avec les autres peuples. Dans ces circonstances, le sport va devenir un bon véhicule afin de promouvoir l'identité nationale particulièrement auprès des masses populaires. Le Mouvement olympique a tôt fait de récupérer l'affrontement sportif entre des joueurs ou des équipes afin de reproduire la symbolique du combat de gladiateur, euphémisme de l'affrontement guerrier entre États-nations. Bien qu'il n'ait jamais les mêmes prétentions avant la fin du XIX^e siècle, le curling est déjà considéré comme le

¹³⁴ *Scrap Book* du Quebec Ladies Curling Club, 1905, coupure de presse.

¹³⁵ Eric Hobsbawm, *Nations et nationalisme depuis 1780*, Paris, Gallimard, 1992, p. 14. (247 p.)

sport national des Écossais. Chez nous, après 1867, les premières tentatives visant à doter le curling d'une structure pancanadienne trahissent tout de même une certaine volonté d'exister sur le plan national. Toutefois, ni le curling ni la raquette ne peuvent revendiquer à un moment donné le statut de sport national. Avant la fin du XIX^e siècle, le hockey supplante tous les autres sports comme « the premier winter game in Canada¹³⁶ ».

Encore considérés comme des ennemis au début du XIX^e siècle, les Américains deviennent les premiers partenaires de jeu des Canadiens. À la naissance du pays, les échanges sont modestes avec nos voisins du Sud. En 1865, des curleurs de l'Ontario et des États-Unis ont tenu un bonspiel à Black Rock, près de Buffalo¹³⁷. Vers la fin des années 1860, le club Caledonia lance un défi aux curleurs de New York sans pouvoir le concrétiser. Les premiers matchs bilatéraux débutent au cours de la décennie suivante. En 1884, le carnaval est l'occasion d'établir des rapports plus formels entre les sociétés mères américaine et canadienne et les liens d'amitié sauront durer tout le siècle suivant. Le courant de sympathie passe à travers les rencontres sociales qui accompagnent les matchs amicaux toujours plus nombreux entre les deux pays. Par ailleurs, les Américains réalisent et reconnaissent du même coup l'existence d'une spécificité canadienne. C'est à travers le regard de l'autre que réciproquement le sentiment national se construit.

¹³⁶ Observatrice attentive de la scène canadienne, Lady Aberdeen, épouse du gouverneur général, constate cette popularité dans un article publié de quotidien. « Our First Winter in Canada », *Montreal Daily Star*, 26 janvier 1895, [s.p.]

¹³⁷ John A. Stevenson, *Curling in Ontario 1846-1946*, Toronto, Ryerson Press, 1950, p. 33. (272 p.)

Malgré l'éloignement géographique et les occasions réduites de rencontres, les premières retrouvailles avec les Écossais deviennent un moment privilégié, unique, permettant à des Canadiens de cette origine de première, deuxième et même troisième générations d'étaler avec nostalgie ce qui leur reste de la tradition écossaise. C'est aussi le moment d'exprimer avec beaucoup de fierté sa différence, c'est-à-dire l'appartenance à un pays neuf, moderne, distinct de la vieille Europe.

Envisagé dans sa perspective internationale, le curling représente maintenant l'état des rapports de fraternité qui s'établissent non seulement entre les individus mais aussi les « races ». À la fin de cette période, l'atmosphère prévalant lors de l'activité de clôture du Quebec Curling Club, témoigne de ces rapports identitaires fondés sur l'origine ethnique : « Then came a toast to four nationalities, represented Scotch, Irish, English and French-Canadian. » Et Roméo Langlais, représentant de la Société Saint-Jean-Baptiste, ajouta dans la même foulée que cette harmonie réalisée sur la glace entre ces différents groupes est le reflet des rapports fructueux qui existent dans la vie civile et qui permettent la construction de ce pays avec toute la bienveillance de l'Empire britannique¹³⁸.

Une prise de conscience de la spécificité nordique

Parmi les premiers facteurs qui fondent l'identité du Canada naissant et deviennent rapidement un motif de fierté, on relèvera un référent direct au climat septentrional : le froid, la neige, la glace en constituent la matière. Au moment où la vitalité, la ténacité et l'ingéniosité canadiennes arrivent à les dompter, ces éléments

¹³⁸ « Curlers Had a Jolly Gathering », *Quebec Chronicle*, 17 mars 1911, p. 6.

vont revêtir un caractère de plus en plus symbolique. C'est en fait la conquête du milieu qui transforme et élève un moyen de survivance comme la raquette en un objet de loisir et de fierté. Toutefois, lorsque le carnaval de Montréal se met en branle, les élites francophones et anglophones sont divisées sur le bien-fondé de faire la promotion de cette « nordicité », les premiers alléguant que c'était là le plus sûr moyen d'éloigner les immigrants européens à venir s'établir au Canada. Cette vision plutôt défaitiste allait être battue en brèche par le succès retentissant que connaît le carnaval auprès des étrangers¹³⁹.

Les adeptes du curling savent tirer partie de ce contexte nordique et lors du passage des Écossais, ils démontrent toute leur fierté en présentant non seulement leurs installations de curling mais en offrant des programmes d'activités qui témoignent de la vie hivernale. Même si ces derniers ne peuvent plus admirer un palais de glace comme au temps jadis du carnaval de Montréal, l'arche de glace devant le club Caledonia recrée à petite échelle les monuments d'antan (figure 18).

En matière de curling, les Écossais ne tarissent pas d'éloges à l'égard des conditions de jeux des Canadiens; en plus d'une qualité de glace qui se maintient durant une très longue période de temps, les espaces de convivialité, chauds et confortables font l'envie des Écossais. Ils repartent de leur voyage en Amérique avec la conviction que Montréal offre la meilleure qualité de vie. Afin de créer un tel enthousiasme auprès des étrangers, il fallait certainement que les curleurs québécois aient su traduire cette valeur de « nordicité ».

¹³⁹ Sylvie Dufresne, *op. cit.*, p. 142.

Figure 18**Façade du club Caledonia (1903)**

Tirée du *Scrap Book* du Montreal Curling Club année 1903.

Pérennité de la forme sociale

Contrairement à la raquette, le curling n'a jamais connu une explosion du nombre de ses clubs et pourtant, au début du XX^e siècle, il fait partie d'un groupe restreint de sports comptant au moins trois établissements avec dix années d'ancienneté. Plus surprenant encore, il est l'unique sport à compter trois clubs cinquantenaires. Adapté des travaux de Metcalfe¹⁴⁰, le tableau 16 établit la liste de l'ancienneté des clubs sportifs à Montréal. De cet ensemble, le curling s'est le mieux enraciné. La cartographie des établissements nous en avait donné un aperçu; si l'on

¹⁴⁰ Alan Metcalfe, « Organized Sport and Social Stratification in Montreal » Richard S. Gruneau et John G. Albinson, dir., *Canadian Sport Sociological Perspectives*, Don Mills, Addison-Wesley, 1976, p. 87. (433 p.)

Tableau 16
Ancienneté des clubs (période 1840-1900)

<i>Sport</i>	<i>Nombre de clubs</i>	<i>Années de fondation</i>
Raquette	4 clubs	1843, 1874, 1878, 1885
Hockey	3 clubs	1880, 1884, 1887
Football	3 clubs	1868, 1873, 1874
Curling	3 clubs	1807, 1843, 1850
Crosse	2 clubs	1856, 1868
Cricket	1 club	1840

voit s'éteindre un club de temps à autre, le curling ne perd que très peu de rejets entre 1880 et 1920. À quels facteurs, tient cette remarquable stabilité, cette permanence ? Comme à l'époque précédente, les clubs vont maintenir un degré élevé de formalisme sur le plan de la vie associative. Par exemple, les délibérations du club Caledonia nous révèlent que dès 1870 les réunions du comité exécutif se maintiennent à un rythme hebdomadaire et s'étalent de décembre à avril.

Cependant, un nouvel élément va contribuer à la pérennité du sport : le curling organisé ne peut plus s'envisager strictement en plein air. Les clubs vont se constituer des patrimoines collectifs, des installations physiques qui représentent un véritable réservoir de valeur. À chaque occasion, les constructions ou les réaménagements signifient une vitalité nouvelle au sein des clubs, un enthousiasme, une fierté partagée.

Le patrimoine une fois constitué implique ensuite son effort de préservation. Toute nouvelle fondation de club s'accompagne donc d'un investissement relatif à la pratique intérieure du sport. À cet égard, plus que tout autre sport d'hiver, le curling a les moyens de ses ambitions. Dans les villes de plus petites tailles, il se peut toutefois qu'on recherche des solutions économiques. À Shawinigan, lors des débuts en 1906, on joue en plein air une première année avant de s'installer pendant quelques années dans un bâtiment désaffecté de la Northern Aluminium Company. La pratique d'un sport comme la raquette n'entraînera jamais de tels investissements et au bout du compte, rien de vraiment tangible n'est légué aux générations futures.

La mise sur pied graduelle de compétitions selon le mode d'une perpétuité est l'autre phénomène nouveau qui institutionnalise encore un peu plus le curling. Même si ces rencontres ne représentent pas encore une forme achevée comme un championnat national ou provincial, elles jouissent rapidement d'un certain prestige. Comme elles se renouvellent année après année, elles permettent alors d'accumuler les premières statistiques sportives, les records, les performances des clubs. Le trophée décerné est plus que le symbole de la victoire, il agit au même titre qu'un livre de référence puisqu'il identifie habituellement toutes les équipes gagnantes. Au début du XX^e siècle, la presse sportive va faire état à l'occasion du bilan associé aux compétitions du Quebec Challenge Cup et du Governor General. Le livre des records et des exploits est indispensable à l'institution sportive. En curling, ses premières lignes s'écrivent avant la toute fin du XIX^e siècle.

Enfin, c'est en faisant appel à cette volonté de l'être humain de cultiver la tradition, de valoriser les choses qui durent que les clubs s'institutionnalisent un peu plus. Idéalement, les clubs conservent leur unité à travers un remplacement lent et graduel des membres. Les places disponibles sont rares et c'est par un mode de cooptation rigoureux que de nouveaux adhérents entrent au club, triés sur le volet à partir d'un réseau de contact où le capital financier, intellectuel et social est toujours pris en compte. Il nous importait donc d'examiner le mouvement des entrées et des sorties au sein des clubs y reconnaissant là un facteur de stabilité et de pérennisation.

Les registres du RCCC nous fournissent année après année la liste complète des membres. Nous avons regardé en premier lieu, les entrées et les départs de membres au sein du club Thistle, représentatif de l'ensemble, en comparant les listes de membres deux années consécutives pendant une période d'une trentaine d'années, soit de 1882 à 1913. Le tableau 17 fait état des résultats lesquels permettent de constater qu'à chaque année retenue, le taux de permanence des membres sur deux années consécutives est toujours supérieur à 80 %. C'est impressionnant ! Nous avons procédé de la même façon avec le Quebec Curling Club. Tout en étant significativement plus faible, le même taux oscille tout de même autour de 70 %. En faisant l'hypothèse que les membres sont comme un stock de marchandise et que les premiers à entrer seront les premiers à sortir, il faut compter dans le cas le moins favorable, 5,6 années avant d'avoir renouvelé complètement l'effectif. Mais voilà, le comportement humain est loin de s'apparenter à de la matière inerte et ce ratio reste imparfait afin de traduire la réalité de l'ancienneté au sein des clubs.

Tableau 17
Renouvellement de l'effectif des clubs (Club Thistle)

<i>Intervalles retenus</i>	<i>1882-1883</i>	<i>1894-1895</i>	<i>1904-1905</i>	<i>1912-1913</i>
Nombre de membres en début de période	94	146	131	123
Départs	13	11	15	22
Entrées	14	19	14	25
Total à la fin de la période	95	154	130	126
Taux de permanence	86,2 %	92,5 %	88,5 %	82,1 %
Nombre d'années nécessaires avant de renouveler l'effectif au complet	7,2	13,3	8,7	5,6

En raison de cela, nous avons poussé un peu plus loin l'analyse en établissant l'ancienneté des membres du club Thistle vers la fin de la période d'étude, soit à l'année 1914. À partir d'une liste de 148 membres, c'est près de 44 % de l'effectif du club qui compte plus de 5 ans de participation : 43 membres avaient plus de 10 années d'expérience, et 17 en avaient plus de 20. Cette statistique est nettement supérieure au taux de 34 % enregistré au cours de la période précédente au Montreal Curling Club. Il faut conclure que le curling maintient et même améliore la très grande stabilité de son effectif au cours de cet intervalle de 1870-1920. Il compte suffisamment d'individus capables de transmettre la culture et de maintenir l'identité unie du groupe.

CONCLUSION

Ce parcours historique de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle ne pouvait se concevoir sans une approche globale au moment où les principales activités sportives prennent forme. Et le mot « forme » prend ici toute son importance. La plupart des sports acquièrent alors les traits fondamentaux qui les différencient toujours aujourd'hui. Bien avant tous les autres sports d'hiver, le curling impose une forme de jeu qui le distingue. Pourtant, considérant qu'il est le premier sport d'hiver à faire son apparition, l'examen de tout le XIX^e siècle nous révèle qu'il avance avec lenteur dans la construction de son rapport compétitif, son processus de « sportivation ». En curling, l'expression des valeurs aristocratiques et idéalisées du sport jumelée au conservatisme et à la maturité de l'âge des membres, pourrait expliquer en partie cette évolution. D'autre part, en admettant que le curling oscille toujours entre la valorisation d'un contenu sportif et la sociabilité, et que le gain de l'un se réalise au détriment de l'autre, on trouve ainsi un autre facteur d'explication. De fait, le curling n'abandonne jamais sa dimension de sociabilité même si entre 1840 et 1890 on a senti la montée d'un curling plus sportif avec la mise en place des premières compétitions officielles (1874). Après 1890, la tradition de sociabilité qui s'instaure par toute une série de manifestations diversifiées donne un avant-goût de l'atmosphère qui prévaudra en curling au cours de la période suivante (1920-1960).

Cette réflexion nous conduit à un premier constat plus général : chaque sport possède son propre rythme de développement en fonction d'un ensemble de facteurs qui s'avèrent différents d'un sport à l'autre.

Autre observation, entre 1870 et 1920, une bourgeoisie anglophone de Montréal majoritairement masculine assume le leadership du curling. Cette conclusion n'est pas sans soulever encore quelques questions concernant la participation de la classe ouvrière, des Canadiens français et des femmes. Pendant que d'autres sports entament un glissement vers les strates sociales inférieures, le curling demeure résolument élitiste et conserve intacte cette propriété sociale. Au début du XX^e siècle, tout en maintenant un fort contingent du milieu des affaires, le curling renforce son caractère de distinction en attirant de plus en plus les professions libérales. Avec une offre limitée de places et un mode de sélection par cooptation, il n'y a guère d'espace pour la classe moyenne inférieure. Les quelques travailleurs sélectionnés appartiennent aux professions d'employés de bureau, de petits commerces et de la construction. Les ouvriers du milieu industriel sont absents. La faiblesse du revenu familial et un temps de loisir restreint sont encore les motifs principaux qui les tiennent à l'écart. Il faut aussi admettre que la résultante d'un mode de sélection par cooptation a conduit à une forme de discrimination à l'égard du milieu ouvrier.

Avec une participation qui ne dépasse jamais 6 % du total des membres, les Canadiens français sont bien minoritaires dans ce sport. Pourtant, en d'autres activités comme la raquette, la bourgeoisie francophone de Montréal et de Québec a démontré une réceptivité rapide aux valeurs sportives. Par rapport à d'autres nations qui reçoivent elles aussi cette culture nouvelle du sport au XIX^e siècle, les Québécois francophones ne sont pas en situation de retard. Leur faible niveau de participation en curling est attribuable d'une part à un contexte social et politique qui ne favorise pas

les rapprochements. Une attitude de séparation et le cloisonnement institutionnel qui en découle semblent une réalité à laquelle toutes les parties se résignent. D'autre part, un mécanisme rigide de sélection des adeptes a tenu en marge des clubs, tous ceux qui ne participaient pas à ce réseau de la bourgeoisie anglo-britannique de Montréal. Toutefois, il aurait toujours été possible que les francophones montréalais se donnent un lieu d'appartenance bien à eux. Les taux de participation auraient été bien supérieurs. La faiblesse de l'effectif des curleurs canadien-français dans cette ville n'autorise pas alors l'établissement d'un club à majorité francophone. De plus, le réseau existant des établissements anglophones permet de les intégrer. Au tournant des années 1920, même si la présence canadienne-française reste timide, elle est remarquée et appréciée de la part de la contrepartie anglophone.

Dans le dernier tiers du XIX^e siècle, les femmes de la bourgeoisie anglo-protestante ont fait sentir leur présence dans le milieu sportif non seulement en tant que spectatrices mais aussi à titre de participantes. Bien qu'elles ne soient pas légion, les manifestations périodiques de mixité nous amènent à conclure que le curling n'est pas, à cette époque, un lieu d'isolement où les hommes vivent une camaraderie exclusivement masculine. Au moment où les féministes commencent à mettre en question l'absence de participation des femmes dans des sports virils, intenses à prédominance masculine, le curling, sport d'adresse, demeure à l'abri de leur revendication. Sans être complètement absente du paysage sportif, la femme canadienne-française n'assume pas une présence significative à cette époque. Le discours dominant alimenté par le milieu ecclésial veut qu'elle remplisse son rôle

social au sein du foyer d'abord. À cet égard, l'Église aura fait peser des contraintes plus particulières sur sa sociabilité. L'absence est quasi-totale en curling.

Dans le même ordre d'idée, c'est probablement l'Église protestante qui impose la restriction la plus lourde au curling en interdisant toute pratique sportive le dimanche. Outre la question de l'observance du dimanche qui préoccupe toutes les Églises, la hiérarchie catholique mène ses principaux combats ailleurs que dans le domaine sportif : la mise en contact avec le protestantisme, les sociétés secrètes, les plaisirs du siècle incluant la consommation d'alcool, la préoccupe davantage. Certes, on ne peut nier que ses instructions aient pu avoir indirectement un impact sur la pratique sportive mais il nous semble que l'historiographie a attribué à l'Église un rôle quelque peu démesuré qu'elle n'a manifestement pas joué. En curling, il n'y avait pas motif à s'inquiéter d'une bourgeoisie canadienne-française disposée à pratiquer ce sport.

Enfin, cette réflexion sur une période charnière de l'histoire du sport mérite encore une dernière considération d'ordre plus général. L'historiographie du sport au Québec a formulé l'hypothèse que les Canadiens français pratiquaient le sport d'une manière distincte de celle des anglophones. Il y aurait donc des approches différentes, typiques du groupe social et ethnique en présence. Or, nos travaux démontrent que dans une activité comme le curling, les anglophones possèdent des façons de rythmer leur sport qui s'apparentent à celles des francophones. Ce constat suggère donc, d'une part, de considérer chaque sport comme le point d'origine, une forme unique, autonome ayant son rythme propre d'évolution et d'en aborder l'étude dans cet esprit.

D'autre part, il faut user de prudence avant de faire, d'un trait observé chez un groupe donné à un moment quelconque, une caractéristique essentielle de ce groupe.

CHAPITRE VI

L'ÂGE D'OR D'UNE SOCIABILITÉ – 1920-1960

INTRODUCTION

Au sortir d'un premier conflit mondial, la société québécoise n'est pas en trop mauvaise posture. La prospérité économique des décennies précédentes affermit encore un peu plus le rôle de Montréal à titre de métropole du Canada. Une seconde vague d'industrialisation axée principalement sur l'exploitation des richesses naturelles a fait reculer les frontières du développement et du peuplement. Le mouvement migratoire est réel; sur la carte du Québec, émergent de nouveaux points. La population urbaine du Québec passe de 39,7 à 63 % entre 1901 et 1929¹. Cette concentration nouvelle dans un territoire donné ne signifie pas nécessairement la transformation d'une mentalité de rurale à urbaine, mais en sport du moins elle crée une masse critique d'adeptes nécessaire à l'animation et au support des infrastructures. Ce contexte stimule l'essor du curling.

Toutefois, la vie québécoise ne se détache jamais d'un contexte de mondialisation où à peine sortie d'un premier conflit, les nations vivent ensuite une

¹ Jean Hamelin et Jean-Paul Montminy, « *Québec 1896-1929: une deuxième phase d'industrialisation* », Fernand Dumont, Jean Hamelin, Fernand Harvey, Jean-Paul Montminy, dir., *Idéologies au Canada français 1920-1929*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1974, p. 25. (377 p.)

crise économique sans précédent qui n'atténue en rien des phénomènes comme l'antisémitisme, la montée du fascisme, l'exacerbation des nationalismes avant de s'enliser dans l'ornière la plus sombre de la Seconde Guerre. Sans qu'il prête toujours à des conséquences négatives, ce contexte a pesé lourd sur toute la vie culturelle, les loisirs et le sport de la période. Nos descriptions sportives vont le refléter.

Bien qu'il n'ait pas à cette époque les traits d'un sport de masse, le curling s'appuie déjà sur un programme bien structuré : les épreuves sont réglementées, réparties selon un calendrier précis. Seule la température peut enrayer la mécanique. Mais en 1920, le curling possède-t-il tous ces attributs sportifs ? Nous entendons nous consacrer à cette question dans la première partie de ce chapitre en continuant d'accumuler les faits marquants de son histoire sportive. Nous apprécierons ensuite l'évolution du programme des compétitions en fonction des groupes en présence tout en essayant de reconnaître les joueurs les plus performants. Les annexes I et II apportent une information encore plus complète sur ces aspects. Ce premier tour d'horizon se termine en examinant les questions relatives à l'univers matériel du sport.

Avant de s'attacher aux questions relatives à la vie associative et à la sociabilité à travers les groupes qui animent le sport et lui prêtent signification, la deuxième partie de ce chapitre s'ouvre par une étude plus spécifique de la popularité du curling entre 1920 et 1960. Comme ce fut le cas pour le chapitre précédent, c'est avec le souci constant de la mise en comparaison que nous entendons estimer la place du curling au firmament des sports d'hiver. D'autre part, comme la participation des

francophones demeure toujours une problématique de premier ordre au XX^e siècle, cette recherche apportera quelques données quantifiées de leur participation. Enfin, si le curling s'institutionnalise, c'est qu'il survit à travers ses cycles de croissance et de déclin. Cette étude de popularité en établira donc les principaux mouvements. Ces indicateurs combinés à d'autres de nature plus qualitative devraient permettre de mieux éclairer cette tranche chronologique.

Habitués jusqu'à présent à regarder une activité sociale plutôt hermétique réservée à une élite anglophone surtout masculine, peut-on penser que d'autres groupes maintenant s'approprient le sport ? Quelles sensibilités viendront donc animer le milieu du curling à ce moment-là ? Continuité sans faille avec la période précédente ou émergence de représentations nouvelles ?

LE CURLING SUR LA VOIE DE L'EXPANSION

Nécessité nouvelle : révéler un champion entre tous !

Entre 1870 et 1920, on peut affirmer que le curling a connu une avancée encourageante dans son processus compétitif; il a établi ses premières rencontres officielles et a subdivisé son territoire en conséquence. Il a évolué vers la reconnaissance de l'équipe plutôt que le club en se dotant d'une compétition en simple. Toutefois, au début des années 1920, deux éléments font encore défaut à ce chaînon sportif : l'existence d'un véritable championnat national assorti d'une sélection formelle et progressive des candidats.

En 1927, la mise en place d'un premier championnat canadien appelé Brier², affirme cette volonté de nommer le champion entre tous. Néanmoins, il ne signifie pas un engouement massif, immédiat des joueurs et de la presse. Le Brier devra patiemment construire sa réputation même s'il est d'ores et déjà reconnu comme l'unique championnat canadien. De plus, les équipes qui y participent ne proviennent pas d'un processus d'élimination systématique au niveau local, régional et provincial. Autre exemple, en 1932, aux Jeux Olympiques de Lake Placid, le curling est inclus dans le programme d'activités. La Canadian Branch délègue elle-même une équipe sélectionnée sans aucune forme de compétition. On pourrait pécher par anachronisme en attribuant à ces événements un prestige, une signification plus grande qu'ils ne méritent. Ces championnats ne sont pas alors objet d'une grande convoitise et donc, ils n'ont jamais l'envergure d'une compétition comme le Royal Victoria Jubilee qui est considéré à ce moment-là comme l'événement le plus rehaussé du curling masculin³ dans l'Est du Canada.

L'annexe I ne laisse pas d'équivoque : en 1920, le curling adulte masculin tient le haut du pavé de ce programme compétitif. Le curling féminin existe mais bien modestement, et le curling scolaire va prendre forme un peu plus tard. Le programme global des compétitions demeure relativement simple à décrire avec un total de neuf compétitions significatives. Cette programmation va se transformer singulièrement au cours de la période, une tendance à la multiplication des compétitions. Quatre

² L'histoire du Brier débute quelques années plus tôt en 1925. Vera Peser, *The Stone Age. A Social History of Curling on the Prairies*, Calgary, Fifth House, 2003, p. 128. (326 p.) Bob Weeks, *The Brier. The History of the Most Celebrated Curling Championship*, Toronto, Macmillan, 1995, p. 15. (240 p.)

³ « Outremont Wins Blue Ribbon of Curling World », *Montreal Daily Star*, 13 février 1922, p. 18.

facteurs vont y contribuer : la mise en place des championnats à l'échelle canadienne, la naissance de cinq autres associations au niveau provincial, le chevauchement de compétitions se déroulant avec des fers et des pierres et le développement de nouvelles catégories de compétitions chez les hommes selon les tranches d'âge.

Toutefois, une contrainte va continuer de peser sur l'organisation de tous les programmes compétitifs. Il s'agit de l'observance religieuse du dimanche⁴. En 1927, le club Thistle se prononce sur la pertinence d'ouvrir ses portes cette journée-là⁵. La proposition ne trouvera pas l'assentiment de la majorité, et au cours des décennies vingt, trente et quarante il n'y a pas d'activités dans les clubs le dimanche. Par la suite, timidement au cours des années 1950, des activités de curling vont se dérouler dans les clubs, mais traditionnellement la journée du dimanche est un jour de transition réservée aux déplacements des curleurs, nécessaire à la pratique religieuse. Certes, les clubs francophones n'ont pas tout à fait la même approche, la même rigidité, mais sous ce rapport l'initiative ne leur appartient pas. Si la religion protestante⁶ réussit donc ce tour de force de priver ses curleurs d'une journée de compétition par semaine, c'est habituellement parce que le révérend du club est au cœur de l'organisation. Un compte rendu journalistique de 1929 décrit bien son implication : « Dean Carlisle remarked that the presence of a clergyman at most of

⁴ Chaque club de curling a son révérend; à Montréal, c'est habituellement un ministre presbytérien. Cette religion n'entend pas à rire avec la sanctification du dimanche. Voir annexe III, la première visite des Écossais.

⁵ *Minute Book* du club Thistle, année 1927.

⁶ Cela fait déjà un bon moment que curling et protestantisme font bon ménage comme en témoigne cette monographie entièrement consacrée à des prédications associées au curling. S. B. Rossiter, *Curler's Sermons*, New York, Bonnell Silver, 1898, 108 p.

the Thistle affairs went further to prove that the church was taking a more active interest in sports to promote unity and better understanding⁷. »

Curling masculin, l'embarras du choix

On serait porté à croire que la présentation du premier championnat canadien crée immédiatement sa contrepartie sur le plan provincial et donne naissance à une nouvelle compétition qui rassemble les meilleurs curleurs du Québec et permet d'établir un champion unique. En fait, les choses ne se déroulent pas exactement selon le scénario anticipé. Le premier championnat canadien voit une double représentation du Québec avec une équipe de Montréal désignée par la Canadian Branch et une équipe de Québec sélectionnée lors du bonspiel de l'endroit. Cette situation va perdurer quelques années, jusqu'en 1931. L'année suivante, la province ne se voit octroyer enfin qu'une seule équipe au Brier. La sélection sera faite pendant le bonspiel de Québec. Le championnat provincial existerait donc depuis 1932, mais il s'apparente à un championnat régional puisque les bons éléments du curling montréalais le boudent⁸.

Dès lors, pour un temps, Québec et Montréal vont se disputer le droit de sélectionner l'unique champion provincial. Bien que la Granite Curling Association⁹ revendique ce droit, l'organisation du bonspiel de Québec va conserver sa prérogative dans l'organisation du championnat provincial. À compter de 1937, Québec se voit

⁷ « Curlers Meet for Final Luncheons », *The Gazette*, 23 mars 1929, p. 18.

⁸ *Minute Book* de la Granite Curling Association, 1931-1932.

⁹ Fondée en 1925, cette association québécoise s'est donné comme mission la promotion du curling pratiqué avec les pierres.

confirmée une fois pour toutes dans son rôle d'organisateur du championnat provincial en scellant une alliance avec la Macdonald Tobacco, commanditaire de l'événement. Le récipiendaire du trophée British Consols représente le Québec au championnat canadien. Lors de la première année du British Consols, on ne peut guère parler d'une représentation équitable sur une base régionale. Québec inscrit à elle seule les deux tiers des équipes sur un total de 30, toutefois, c'est W. O. Roy du club Caledonia de Montréal qui ravit les honneurs¹⁰.

Il faudra attendre en 1948 avant que ce championnat se déroule à partir d'un découpage de la province en dix districts¹¹. C'est là le signe d'une maturité en ce qui a trait à la progressivité de ce championnat et c'est aussi un stimulant de plus à la pratique du curling en région. La confrontation se déroule sous le mode éliminatoire jusqu'en 1949, et par la suite elle prend la forme d'un tournoi à la ronde. Il faut ajouter que le championnat provincial British Consols¹² commence à revêtir une importance certaine et sa couverture journalistique est substantielle.

La décennie quarante signifie ainsi une accélération du programme des activités, un changement associé en particulier au dynamisme de deux nouvelles associations : la Province of Quebec Curlers Association (PQCA) dont le rayonnement immédiat s'étend à l'Est de la province et au Saguenay-Lac Saint-Jean

¹⁰ *Annual of the Royal Caledonian Curling Club for 1937-1938*, Édimbourg, T. & A. Constable, 1938, p. ciii. (471 p.)

¹¹ « All Districts in British Consols Champions Set for 1948 Bonspiel », *Quebec Chronicle-Telegraph*, 14 janvier 1948, p. 7.

¹² À compter de 1951, la compétition ne se déroule plus durant le bonspiel de Québec mais plutôt en avant-première. Après 1955, la compétition se déroule à la suite du bonspiel. Ces informations ont été obtenues en procédant au dépouillement systématique des pages sportives du journal *Le Soleil* de janvier à mars entre 1950 et 1955.

et la Northwestern Quebec Curling Association où le théâtre d'opération se situe dans la vaste région de l'Abitibi. Ces organisations se dotent de championnats respectifs et viennent augmenter l'offre de compétitions.

D'ailleurs, à mesure que les clubs se forment en région et que le réseau compétitif se développe, les événements se multiplient avec des trophées associés à des personnalités locales. Les années 1940 et 1950 sont déterminantes à ce propos. En dehors de Québec et de Montréal, les bonspiels régionaux attirent toujours quelques curleurs des grands centres. Avec une telle offre de rencontres, les adeptes de tous les milieux ont l'embarras du choix. Cependant, les tournois majeurs ne quittent pas encore Montréal ou Québec. Il faudra attendre à la toute fin de la décennie cinquante avant qu'une certaine décentralisation ne se produise. Enfin, un dernier ajout à l'offre de curling masculin; en 1955, les curleurs de plus de 55 ans vont désormais être regroupés sous une catégorie et la Canadian Branch met de l'avant une compétition distincte¹³.

En ce qui concerne le curling scolaire, c'est en 1948 qu'un premier championnat canadien est mis sur pied. La province de Québec n'est pas en reste et y participe, mais l'initiative du curling scolaire n'est pas venue de la Canadian Branch. À Québec, par l'intermédiaire de Jim Weyman (annexe II), le curling scolaire prend son envol une année plus tôt avec la tenue d'un champion local opposant 8 équipes. Comme critère d'admissibilité, il faut avoir moins de 19 ans au premier octobre. Le

¹³ *Annual of the Royal Caledonian Curling Club for 1955-1956*, Édimbourg, T. & A. Constable, 1956, p. 107. (320 p.)

championnat canadien de 1950 se déroule d'ailleurs dans la Vieille Capitale¹⁴. Bien qu'elle ait tergiversé un bon moment avant d'agir, la Canadian Branch met de l'avant en 1956 un bonspiel : le Schoolboy's Christmas Bonspiel. Il passe de 36 inscriptions la première année à 90 en 1960¹⁵. Aussi, en 1957, sans que la compétition ne touche directement le curling scolaire, la Canadian Branch lance le tournoi Colt réservé à des curleurs dont l'expérience est limitée¹⁶. Le trophée du 150^e anniversaire du Royal Montreal Curling Club deviendra par la suite le trophée emblématique de cette rencontre annuelle. Même si le curling des jeunes ne possède pas une gamme étendue de championnats à la fin de la période, il faut reconnaître toute son importance dans le processus de « sportivation » de l'activité. On ne peut espérer la conquête des grands championnats sans que la catégorie des jeunes joueurs ne soit vigoureuse. Nous en reparlerons un peu plus loin en analysant l'évolution des techniques et les performances réalisées par les joueurs en regard de leurs aînés. En se dotant d'un second championnat national au tournant des années 1940, le curling canadien affirme donc de façon plus convaincante la considération qu'il témoigne à l'égard de cette tranche d'âge.

Bien que le curling féminin ne compte que quelques années d'existence au début du siècle, il possède déjà une compétition permanente. La Royal Caledonian Curling Club Challenge Cup est née en 1905. Sans avoir la prétention d'être un championnat provincial, c'est tout de même la première compétition d'importance et

¹⁴ « Le championnat interscolaire canadien », *Le Soleil, Supplément*, 19 février 1950, p. 23.

¹⁵ *Minute Book* de la Canadian Branch, 1962.

¹⁶ À l'origine, il a été question de réserver la participation à des curleurs de moins de 7 ans d'expérience. *Minute Book* de la Canadian Branch, 1957.

elle se jouera jusqu'à la fin des années 1930. Les années 1930 sont toutefois à l'image de la morosité persistante de la société civile. Il faut attendre le rapport annuel de la Canadian Branch¹⁷ de la saison 1937-1938 avant de constater une présence plus affirmée de sa filiale féminine. Elle a restructuré ses championnats avec les trophées Coronation et Lady Tweedsmuir, tous les deux à l'enjeu en 1938 et faisant l'utilisation des fers¹⁸. La vie sportive féminine ne s'arrête pas complètement au cours de la Seconde Guerre mais il y a ralentissement des activités. Toutefois, la prospérité économique retrouvée pave déjà la voie de la recrudescence d'après-guerre. Le curling féminin des années 1950 s'anime considérablement et le programme des compétitions l'indique. Signe des temps, le bonspiel international de Québec fait une place aux femmes en 1950¹⁹. Et encore une fois, Québec va prendre le leadership. En effet, initié par le Quebec Winter Club, le Ladies' Granite Bonspiel voit le jour en 1951. À partir de cette expérience stimulante et de l'insistance de Jim Weyman, Rita C. Proulx (annexe II), un leader énergique du curling féminin, se laisse convaincre de la nécessité de tenir un championnat provincial et pourquoi pas un championnat national, comme cela existe chez les hommes depuis près de trois décennies. Avec la formation d'une nouvelle association de curling féminin, la Province of Quebec Ladies Curling Association²⁰ (PQLCA) en 1956, un premier championnat provincial se tient l'année suivante, et ce, avant même qu'une rencontre canadienne ne soit mise sur pied.

¹⁷ *Annual of the Royal Caledonian Curling Club*, Édinburgh, T. & A. Constable, 1938-1939, p. cxlvii. (410 p.)

¹⁸ On utilisera les pierres à compter de 1953 pour la compétition du Coronation et 1954 pour la compétition du Lady Tweedsmuir.

¹⁹ « Ouverture du 37^{ième} bonspiel international », *Le Soleil*, 16 janvier 1950, p. 18.

²⁰ Rita C. Proulx a été l'instigatrice de cette nouvelle association.

Bien que les premières traces d'une pratique mixte du curling remonte à la fin du XIX^e siècle, il faudra attendre en 1957 avant qu'une compétition de niveau provincial ne soit mise sur pied. Cette année-là, la Canadian Branch innove à l'intérieur de ses cadres avec la naissance de la rencontre mixte Lady Guilmour assortie du trophée du même nom²¹.

On constate donc que de 1920 à 1960, le programme temporel des compétitions demeure relativement bien circonscrit même si de nouvelles catégories et de nouvelles compétitions à l'intérieur des championnats existants se sont ajoutées. L'annexe I fait état de la situation à l'aube de la décennie soixante. Toutefois, avec la présence de nouvelles associations, les heurts deviennent inévitables dans un calendrier de compétitions de plus en plus dense. Sur un plan régional, le réseau compétitif s'est articulé au fur à mesure que naissaient les clubs locaux. À l'exception de l'Est de Montréal, toutes les régions du Québec ont pris un envol significatif²². À titre d'exemple, en 1960, pour la seule région de la Mauricie, ce n'est pas moins de 15 bonspiels de type interclubs qui se déroulent au cours de la saison sans oublier les rondes préliminaires des compétitions de niveau provincial et les bonspiels d'entreprise. La saison est tout autant animée ailleurs, que ce soit en Estrie, au Saguenay-Lac Saint-Jean, sur la Rive-Sud de Montréal.

Enfin, le curling a acquis de façon définitive son caractère de progressivité sélective, un stade de maturité dans le processus de « sportivation ». Une éliminatoire

²¹ *Minute Book* de la Canadian Branch, 1957.

²² « Dans la Mauricie, quinze bonspiels vont se dérouler dans la région », *La Presse*, 6 janvier 1960, p. 22.

régionale réglementée conduit à l'étape de la sélection provinciale. Par ce mode, on nomme le véritable champion, le plus méritant; on le révèle entre tous. C'est l'avancée sportive la plus importante de la période. Enfin, les nouvelles catégories de compétitions selon l'âge et le sexe s'appuieront sur ce modèle afin de mettre de l'avant leurs championnats nationaux dans un avenir rapproché.

Performances révélatrices des changements qui s'opèrent

Mal aisé de reconnaître un champion québécois pour les raisons que nous venons d'évoquer, il n'y a pas avant les années 1930 une compétition unique, une rencontre ultime opposant les meilleurs éléments du curling. Cependant, depuis le début du siècle, on remarque une tendance nouvelle dans les journaux, celle de souligner les succès d'une équipe et d'accorder une mention au capitaine de l'équipe gagnante plutôt que de vanter les mérites d'un club. De plus, afin d'établir un profil de la performance, on peut se fier en partie aux résultats d'une compétition comme le Royal Victoria Jubilee. C'est une épreuve significative où un nombre considérable d'équipes, soit entre 150 et 200 provenant de tous les centres régionaux, se disputent les honneurs du trophée à l'enjeu. Au cours de la décennie 1920, les clubs de Montréal dominent avec des noms comme J. I. Rankin du club Montreal West, P. T. D. Lyall et H. R. Hutchison du club Caledonia, Willie Brown du Royal Montreal (annexe II). On les retrouve victorieux ou finalistes d'une année à l'autre. Ils se distinguent aussi dans les autres compétitions. La ville de Québec peut aussi compter sur quelques curleurs de talent qui s'expriment davantage lors du bonspiel de Québec. En 1927, le major Robert B. Whyte du Quebec Curling Club représente sa

région au championnat canadien²³. Habitée au succès, la Rive-Sud de Montréal vient encore brouiller les cartes. Dans une année exceptionnelle de curling, Ray Reddick du club Aubrey remporte le Jubilee en 1925²⁴. W. G. McGerrible du club Ormstown fait de même en 1929. Un curleur représentant la Mauricie, Hughie Drysdale laisse aussi sa marque. Finaliste du Jubilee en 1923, il remporte la palme du concours en 1926.

Au cours des années 1930, le Royal Victoria Jubilee demeure un bon indicateur de réussite en curling. Willie Brown en sera une des figures de proue avec trois victoires en quatre participations à la grande finale. Finaliste à deux reprises, J. Mckee, un curleur du club Heather, remporte les honneurs en 1934. La région s'illustre à quelques reprises. Les *skips* J. B. Travers du club de Granby (1931) et T. A. Bisson de Buckingham (1938) seront les seuls autres curleurs à s'inscrire au tableau d'honneur de cette compétition au cours de la décennie. Pendant ce temps, à Québec, les clubs locaux vont dominer le championnat provincial en raison du déséquilibre de représentation évoqué plus tôt²⁵.

La décennie quarante appartient vraisemblablement à deux curleurs : l'un de la région de Montréal, Jack Mckee et l'autre de Québec, Robert Cream. Dans les deux cas, on confirme un talent qui s'était déjà exprimé la décennie précédente. Un peu comme celle de Willie Brown, la performance de Mckee est remarquable en ce sens qu'il accumule les succès en jouant avec les fers et les pierres. Ainsi, en 1944 et

²³ « Local Curlers Score Several Iron Victories », *Montreal Daily Star*, 25 février 1927, p. 27.

²⁴ *Annual of the Royal Caledonian Curling Club for 1925-1926*, Édimbourg, T. & A. Constable, 1926, p. lxx. (358 p.)

²⁵ Cette synthèse a été reconstituée à partir des *Annuals of the Royal Caledonian Curling Club*, période 1930-1940.

1946, il remporte le Royal Victoria Jubilee et en 1943, 1947 et 1948, la compétition équivalente avec les pierres, soit le trophée Royal Caledonian étalant ainsi toute sa polyvalence et démontrant que le curling des fers et des pierres sont proches parents. Robert Cream est nettement plus identifié au championnat provincial qu'il remporte à trois reprises, en 1943, 1947 et en 1950 même s'il n'agit plus en tant que *skip*²⁶. Au cours de cette décennie, les curleurs des autres régions ont peu d'occasions de se réjouir. Lors du British Consols, c'est un peu le même phénomène, les clubs de Québec dominant, mais des équipes de Huntingdon et de Matane créent une brèche remportant l'épreuve en 1942 et 1949 respectivement. Il est possible de se demander si les restrictions aux déplacements durant la guerre ont pu exercer une influence défavorable à l'égard de ces derniers.

La décennie cinquante sonne le glas des compétitions avec fers. Les habiles curleurs de la région de Montréal ne sont plus partagés entre deux types de curling. Ils vont laisser leur marque en remportant quatre championnats provinciaux sur un total de dix. Ken Weldon s'en approprie trois à lui seul. Toutefois, la performance montréalaise ne ternit pas pour autant une montée du calibre de curling partout à l'extérieur des grands centres de Montréal et de Québec. Quatre titres vont appartenir à des clubs en région : Arvida, Thetford-Mines, Bourlamaque et Cap-de-la-Madeleine. Le curling scolaire vit aussi le même phénomène. Après les succès remportés par Québec, les récipiendaires reflètent une diversité géographique²⁷.

²⁶ *Annals of the Royal Caledonian Curling Club*, période 1940-1950.

²⁷ *Annals of the Royal Caledonian Curling Club*, période 1950-1960.

Quelques Canadiens français apparaissent au palmarès des meilleurs joueurs : H. C. Fortier représente le Québec au Brier de 1933 à titre de *skip*²⁸, et le juge Roméo Langlais fait partie de l'équipe du club Victoria qui se rend au Brier l'année suivante. Examinés dans une perspective d'ensemble, les succès des francophones à cette époque sont particulièrement modestes. Les performances vont progresser par la suite. En 1941, le vainqueur du British Consols, Charles Handley compte une équipe formée de trois francophones²⁹. Vers la fin de la décennie, Gaston Amyot, un architecte de Québec, gagne le British Consols et Rodrigue Côté de Matane l'imite l'année suivante en 1949. Cette victoire de Côté est significative à plus d'un égard. Elle annonce un meilleur développement de l'excellence en région et indique une appropriation graduelle chez les francophones. Avec la performance de Robert Lahaie de Cap-de-la-Madeleine en 1958³⁰, les francophones obtiennent une quatrième participation au Brier en 32 tentatives. C'est encore modeste mais la fréquence des victoires s'améliore. Les francophones surprennent aussi en curling scolaire à la fin de la décennie quarante. Au cours des cinq premières années de cette compétition à l'échelle canadienne, la région de Québec, par le biais de l'Académie commerciale de Québec, remporte un succès véritable représentant la province à quatre reprises.

En curling féminin, après que le Three Rivers Ladies' Curling Club a surpris en remportant les honneurs de la Ladies Royal Caledonian Curling Cup à trois reprises au cours de la décennie vingt, les équipes de la région métropolitaine de Montréal

²⁸ « Le bonspiel se poursuit aujourd'hui », *Le Soleil*, 16 février 1933, p. 16.

²⁹ « Curling Battle Brings Together Leaders in Game », *Quebec Chronicle-Telegraph*, 1 mars 1941, p. 7.

³⁰ « Cap Rink Ousts St. Lambert to Win Provincial Curling », *Chronicle-Telegraph*, 17 février 1958, p. 13.

reprennent leur suprématie au cours des décennies suivantes. Le Royal Montreal connaît beaucoup de succès en curling féminin au cours des décennies quarante et cinquante grâce à L. B. Unwin. Ses succès s'étendent jusqu'à l'année 1952. Elle compte alors huit victoires dans la compétition du Lady Tweedsmuir et cinq victoires lors du Coronation³¹. Dans la région de Québec, Rita C. Proulx du Quebec Winter Club s'impose dans de nombreux bonspiels. Lors d'un premier championnat québécois en 1957, elle conduit son équipe à une participation au championnat de l'Ouest du Canada³². Toutefois, partagé entre les deux pôles de compétitions que sont Montréal et Québec, le curling féminin des années 1950 ne révèle pas facilement ses meilleurs éléments. En créant de nouvelles épreuves qui éparpillent un peu plus la masse des joueuses, on empêche une confrontation décisive entre les meilleures joueuses des deux villes. C'est un peu revivre ce que le curling masculin avait vécu 20 ans plus tôt.

S'il est apparu nécessaire de nommer autant d'individus, c'est que le curling de cette époque se centre désormais sur l'équipe et s'individualise en la personne du *skip*. C'est la preuve qu'un changement s'est opéré. La venue des championnats provinciaux et nationaux de diverses catégories sont propices à l'émergence d'une telle mentalité. Ce n'était vraisemblablement pas le cas à la période précédente.

³¹ *Annals of the Royal Caledonian Curling Club*, période 1920-1960.

³² « Winter Club Ladies Take Quebec 'Spiel », *The Gazette*, 24 février 1957, p. 28.

L'univers matériel, toujours place à de l'innovation

Entre 1920 et 1960, le curling vivra trois bouleversements associés à son univers physique : transformation structurelle de l'espace de jeu intimement liée à préparation de la surface glacée, abandon définitif d'un outil de jeu typique au curling québécois, le fer, et enfin, mutation dans l'art de lancer la pierre.

La glace, facteur stratégique

Dans sa logique organisationnelle, le sport nécessite un contrôle efficace de la saison de compétition. Quand les curleurs d'ailleurs s'amènent à Montréal, on souhaite la réalisation de l'activité sans être à la merci des aléas du temps. Certes, l'enceinte fermée a constitué un premier pas dans la bonne direction, mais une fois la technologie de fabrication de glace artificielle connue, ce n'était plus qu'une question de temps avant que le monde du curling se l'approprie, et ce moment arrive à Montréal à la fin des années 1920. Incidemment, les Américains sont les premiers à se doter de surfaces artificielles. Le Boston Curling Club va partager une surface artificielle avec la Boston Arena au cours de la décennie 1910 jusqu'à ce que le feu en décide autrement. En 1920, le Country Club de Boston ouvre le premier club entièrement consacré au curling et doté de glace artificielle³³. À Montréal, il faudra attendre en 1928; cette même année, trois clubs importants s'équipent du même système, le Royal Montreal, le Thistle et le club Heather de Wesmount. En raison d'un bon esprit de collaboration, les autres clubs vont eux aussi bénéficier de cette nouveauté. Toutes les compétitions d'importance prévues sur glace naturelle sont

³³ Grand National Curling Club of America, *100th Anniversary Annual for 1867-1967*, vol. XXXVIII, 1967, p. 20. (144 p.)

alors transférées d'un club à l'autre³⁴. Lors de la saison 1930-1931, Montréal compte 19 pistes de jeu avec glace artificielle réparties entre 6 clubs³⁵. Sans doute, cette nouveauté représente un attrait particulier pour les curleurs et confère un avantage comparatif à certains clubs, entraînant de sorte une migration des curleurs. Ce facteur n'est peut-être pas étranger à la fin des opérations du club St. Andrews. Par la suite, les années de crise et le déclenchement de la Seconde Guerre vont signifier très peu de ressources engagées dans cette forme d'immobilisation. Le club Jacques-Cartier fait exception et la région de Québec obtient ses trois premières pistes de jeu en 1944. Il faut dire que le besoin se faisait moins sentir à Québec puisque l'hiver y est plus rigoureux et qu'il était possible de se dépanner avec l'aréna de Québec, comme en 1937 où les propriétaires Demers et Côté avaient prêté généreusement l'enceinte pour la réalisation du bonspiel de Québec³⁶. Durant l'événement de 1944, en attendant le retour du temps froid, on jouera toute la nuit au club Jacques Cartier afin de ne pas accuser trop de retard³⁷. Quelques années plus tard, en 1947, le Québec Curling Club fera l'acquisition du même équipement. Le club de Louiseville est sans contredit un des premiers clubs en dehors de Montréal à être pourvu de glace artificielle. En 1942, ce club tient le premier bonspiel de la saison au début de décembre et un article de journal³⁸ souligne que c'est grâce à la présence de ce procédé de fabrication des glaces qu'il en est ainsi. La deuxième vague de conversion à ce procédé débute à la fin des années 1940. Il est écrit dans le rapport annuel de la Canadian Branch de 1950 : « The number of Clubs with artificial ice is increasing rapidly and at the

³⁴ « Changes Effectuated in Jubilee Draw », *The Gazette*, 18 janvier 1933, p. 13.

³⁵ *Minute Book* de la Granite Curling Association, 1934.

³⁶ « Le 24^{ième} bonspiel de curling a été inauguré cet avant-midi à l'aréna de Québec », 22 février 1937, p. 12.

³⁷ « Weather Hits Quebec 'Spiel », *Montreal Daily Star*, 28 janvier 1944, p. 18.

³⁸ « Curling Club Ice Ready Next Week », *Shawinigan Standard*, 9 décembre 1942, p. 12.

present time we have in the Canadian Branch 38 such Clubs with 111 sheets of ice³⁹ ». En 1955, il ne reste plus que 17 clubs sur un total de 83 sous juridiction de la Canadian Branch qui ont encore de la glace naturelle. L'équipement de glace artificielle est devenu la norme, et tout nouveau club érigé au cours de ces années l'installe. Les anciens clubs qui ne pourront se convertir au procédé disparaîtront avant le milieu des années 1960. Bien qu'au tout début les systèmes de réfrigération causent quelques maux de tête à leurs utilisateurs, particulièrement en ce qui concerne le contrôle de la température, jamais il ne sera question d'un retour en arrière. Si par temps froid la glace naturelle a plus de vertus que la glace artificielle, cet avantage est bien mince en comparaison du risque de voir la partie compromise. Au cours des premières années d'implantation des systèmes, les clubs vont échanger l'information et aplanir les difficultés inhérentes. Par la suite, les rapports des comités de glace ne font plus état de problèmes particuliers liés à cette technologie.

L'apparence de la glace va changer aussi. Au début des années 1920, tout laisse croire que l'opération de peinture des glaces est relativement nouvelle puisque cette décision est rapportée au procès-verbal du club Thistle. En 1946, Harry Good, préposé aux glaces du club Caledonia depuis plus de 25 ans, souligne que son club a été l'un des premiers à adopter cette pratique au tournant des années 1920⁴⁰. À cette époque cependant, la maison est relativement simple d'aspect n'étant qu'une série de cercles concentriques. Au cours des années 1940, on va d'abord épaissir les lignes

³⁹ *Annual of the Royal Caledonian Curling Club*, Édimbourg, T. & A. Constable, 1951-1952, p. 87. (298 p.)

⁴⁰ « New Curling Season Features Old Controversy, Artificial Ice », *The Gazette*, 20 novembre 1946, p. 18.

des cercles, et au début des années 1950 on verra apparaître les véritables anneaux tels que nous les connaissons aujourd'hui. Autre particularité, les marques bien spécifiques qui permettaient de jouer un autre type de partie autrefois populaire, le *point game*, commencent à disparaître au cours des années 1950⁴¹.

Intégré à la glace, le bloc d'appui (le *hack*) se transforme au cours de la période. Rappelons qu'en 1920, ce *hack* n'est qu'un trou dans la glace variant de deux à quatre pouces de profondeur et de la largeur du pied, avec comme finition une pièce de bois à l'extrémité arrière. En 1938, lors de leur quatrième voyage, les Écossais le décrivent toujours de la même façon. Cependant en 1946, les clubs Caledonia et Royal Montreal importent de l'Ouest canadien un *hack* en caoutchouc qui s'installe moins profondément dans la glace, presque à la surface. Il assure une plus grande stabilité étant fait d'une matière plus adhérente que le bois et il permet un meilleur dégagement du pied de propulsion. Son usage se généralise rapidement par la suite. On en arrive à la forme mature de cette composante de l'équipement.

Enfin, les clubs sont le plus souvent des bâtiments à vocation unique. C'est en région surtout que l'espace sportif connaît dans l'après-guerre un développement particulier. En effet, avec la collaboration de la grande industrie, on assiste à la construction de complexes sportifs intégrés. En 1947, c'est une première au Québec, la compagnie Lake St. John Power and Paper Company, par l'intermédiaire de son club sportif, inaugure dans la communauté de Dolbeau un complexe sportif doté d'un

⁴¹ C'est à partir de l'observation attentive de photos publiées dans les journaux qu'il nous est possible de faire une telle affirmation.

auditorium et d'une salle communautaire permettant la pratique du curling, des quilles, du ping-pong et du billard⁴². En 1957, Gaspé Copper Limited construit à Murdochville un centre sportif de 800 000 \$ avec quatre glaces de curling, un aréna de hockey, un salon de quilles et une piscine⁴³. Autrement que la rencontre fortuite du sport et du loisir, ces nouveaux centres confirment les rapports de complémentarité entre les deux formes sociales.

La mise au rancart des fers

En scrutant l'objet principal de jeu, c'est-à-dire la pierre, les curlings québécois et Est ontarien auront trouvé le moyen d'être uniques au monde pendant la première moitié du XX^e siècle. De cette époque, il nous faut donc faire le récit de la lente disparition des fers. Majoritairement pratiqué à l'aide des fers en 1920, le curling québécois abandonne officiellement cette pratique en 1955 avec un dernier championnat « fer » du Royal Victoria Jubilee. C'est une rupture définitive et les quelques réutilisations des fers appartiendront désormais au folklore.

Comment la situation évolue-t-elle sur une trentaine d'années ? Au début de la décennie 1920, les pierres sont déjà utilisées à Montréal tandis que leur usage est plutôt inexistant du côté de l'Outaouais⁴⁴. Les fers dominent tout de même. Le match des fers demeure plus stratégique puisqu'il est orienté vers des placements. Cependant, on ne lui trouve pas que des qualités. D'une part, les fers ne se jouent

⁴² « Curling Season Off to Big Start », *Shawinigan Standard*, 22 janvier 1947, p. 3.

⁴³ « New \$800,000 Sports Centre Opened by Gaspé Copper Ltd », *The St. Maurice Valley Chronicle*, 19 décembre 1957, p. 13.

⁴⁴ « Curling Is a Popular Sport », *Quebec Chronicle*, 5 janvier 1924, p. 6.

bien que par temps très froid. Décembre et mars ouvrent donc la porte à une utilisation accrue des pierres. D'autre part, les curleurs plus âgés peinent considérablement quand vient le moment de lancer ce fer, surtout qu'à cette époque la technique de glissade est encore rudimentaire et l'élan arrière sollicite le bras de façon importante. Enfin, détail en apparence anodin, le fer s'oxyde facilement. Il faut donc penser à une forme d'entreposage particulière à la saison morte. Néanmoins, ce ne pourrait être entièrement pour des considérations d'ordre physique que le fer disparaît. D'autres facteurs sont à considérer. Le plus important est certes que les pierres se prêtent mieux à une extension de la compétition avec le reste du Canada, les États-Unis et l'Écosse au moment où les occasions de rencontres se multiplient. Autre élément à la marge, la constitution d'une association vouée entièrement à la promotion du jeu avec pierres canalise alors les énergies de ceux qui souhaitent un changement. En plus de compter sur les dons de Howard Stewart (annexe II), la Granite Curling Association va manœuvrer habilement lors de la compétition Edinburgh⁴⁵ en offrant comme prix aux équipes extérieures de Montréal un ensemble de pierres. Enfin, le développement du curling mixte doit être considéré comme un autre facteur contribuant à une utilisation accrue des pierres car hommes et femmes ne jouent pas avec des fers de même poids et de même dimension. La pierre est donc un lieu commun en curling mixte. Enfin, quant à l'hypothèse d'un effort de guerre qui aurait pu précipiter la fin des fers par une récupération systématique de ferraille, on doit considérer l'idée comme fantaisiste bien que les délibérations de la Canadian Branch du 2 janvier 1942 fassent état d'une demande de fer de la part du département

⁴⁵ La compétition Edinburgh constitue la principale épreuve disputée avec des pierres sous l'égide de la Granite Curling Association.

des Munitions et Approvisionnements d'Ottawa, requête que la Canadian Branch transmet à ses membres puisque nombre de fers étaient de propriété privée. Rien n'indique par la suite qu'une initiative à grande échelle ait été prise à cet effet et personne ne s'est plaint d'avoir été dépouillé de son équipement de jeu.

Les autres outils du curleur

Le balai connaîtra une certaine évolution au cours des années 1950. Les curleurs québécois utilisent un balai domestique. En fait, ils ont le choix entre un balai bien costaud et une version plus légère. En effet, Ken Watson, une sommité canadienne du curling, recommande de diminuer la longueur du manche de quelque quatre pouces et de procéder à une coupe légère du balai⁴⁶ tout en renforçant le tressage de la paille avec une corde. De cette façon, un curleur n'utilisera qu'un balai pour l'ensemble de la saison. À Montréal, un dénommé F. Marchessault, déjà impliqué dans le commerce des balais et vadrouilles, se décide à commercialiser un balai de curling au milieu des années 1950⁴⁷. Documents iconographiques à l'appui, il est possible d'apprécier le changement de forme. Le balai s'allonge devenant plus fusiforme. Toutefois, c'est au cours des années 1960 que cet outil va véritablement se transformer en variété et en diversité. Quant à la brosse des Écossais, toujours un objet de curiosité lors de leur passage en 1938, elle ne réussit jamais à rallier les curleurs québécois. Nettement moins exigeante au plan de l'effort physique, aurait-elle pu contribuer à enrayer les décès de curleurs lors des rencontres ? On peut penser que oui. L'effort exigé du balayeur doit être considéré comme principal responsable

⁴⁶Ken Watson, *Ken Watson on Curling*, Toronto, Copp Clark, 1950, p. 79. (177 p.)

⁴⁷ « Curling Broom Sales 5,6 Million Annually », *The Gazette*, 29 mars 1968, p. 27.

de ces accidents graves puisque les autres phases techniques du jeu ne sollicitent pas la condition cardiovasculaire de l'individu. Et périodiquement, il est question d'événements tragiques comme par exemple lors de la Gordon Medal de 1919, W. R. J. Hughes, un curleur de Montréal, décède subitement⁴⁸. Au bonspiel de Québec de 1958, un homme bien en vue dans le milieu des affaires, Nazaire Lemelin, est terrassé d'une attaque cardiaque aux premiers jours de l'événement⁴⁹. Le brossage de la pierre sollicite moins que le balayage avec un balai domestique.

Sans se transformer radicalement au cours de la période, l'habillement du curleur s'adapte quelque peu. Il faut attendre les années 1950 avant que de véritables chaussures de curling ne soient mises sur le marché. Une compagnie ontarienne entre autres, la Medcalf Shoe fabrique alors une chaussure isolée coupée en demi-lune au talon qui porte le nom de Official Ken Watson Curling Boot. Mais la semelle n'a pas de propriétés antifriction. On fournit toutefois avec la bottine une semelle de cuir qui couvre environ les trois quarts du pied et que le joueur ou son cordonnier installe par la suite en permanence sous la bottine. Auparavant, les chaussures de ville avec talon et semelle de cuir ont fait l'affaire puisque le curleur n'effectue pas une très longue glissade. Puisées de son ouvrage⁵⁰ sur le curling, les photos de Ken Watson à la fin des années 1940 nous le montrent avec une chaussure qui s'apparente davantage à un escarpin. De plus, aucune section du manuel ne traite de ce sujet comme celui du vêtement en général. Les curleurs sont habillés assez chaudement et même avec une certaine distinction. Watson porte la cravate et un cardigan de laine. D'ailleurs, ce

⁴⁸ *Scrap Book*, Montreal Curling Club, 1919.

⁴⁹ « What Gives on Sports », *Chronicle-Telegraph*, 6 février 1958, p. 12.

⁵⁰ Ken Watson, *Ken Watson on Curling*, Toronto, Copp Clark, 1950, 177 p.

port du cardigan s'impose au cours des années 1940. Précédemment, les curleurs revêtaient simplement un veston conventionnel, une tenue qui n'a rien de spécifiquement sportif. Il serait surprenant que les femmes se retrouvent avec mieux à ce moment-là; sur les photos, on les voit élégantes, vêtues d'une robe assez longue et d'un manteau redingote. Au début des années 1940, certaines s'affichent avec la ceinture fléchée. Graduellement au cours de ces années, elles vont troquer la robe pour le pantalon et porter le cardigan, une tenue qui gêne moins les mouvements et qui s'apparente maintenant à celle des hommes.

Jeunesse, apprentissage et innovation iront désormais de pair

Au fur et à mesure que le championnat canadien gagne en popularité et en notoriété au tournant des années 1940, on commence à s'interroger au Québec sur les facteurs de succès des curleurs de l'Ouest canadien. Il n'est pas surprenant que l'Ouest du pays ait assumé le leadership de l'apprentissage du curling à cette époque. Certes, le nombre global d'adeptes est un facteur déterminant, mais en plus on a su intégrer la jeunesse dans un programme novateur en mettant sur pied des compétitions scolaires dès les années 1930. Au Manitoba par exemple, 28 équipes participent à un premier bonspiel interscolaire en 1939, et 4 ans plus tard plus de 200 équipes entrent dans la ronde⁵¹. Par ailleurs, le curling manitobain trouve en la personne du curleur Ken Watson un modèle pour la jeunesse. Il est un joueur émérite et un enseignant de carrière familier avec cette tranche d'âge. Watson explique d'ailleurs les succès de ses compatriotes manitobains en soulignant que les usages qui

⁵¹ « Curling ... By Ken Watson », *The Gazette*, 27 janvier 1956, p. 25.

prévalent dans les clubs sont un peu moins guindés dans son coin de pays et en particulier en milieu rural où le jeune et l'adulte s'exercent en même temps.

Au Québec, les initiatives à l'égard de la jeunesse ne sont pas légion. Dans les années 1920, le leader qu'est la Canadian Branch ne démontre pas une volonté ferme d'inclure des jeunes de niveau scolaire dans un programme systématique de développement du curling. Quelques initiatives se prennent toutefois sur la Rive-Sud du côté du club Aubrey avec un programme pour les garçons âgés entre 10 et 15 ans. Dans la région de Québec, le déclic s'effectue au cours des années 1940. C'est alors qu'on prend véritablement conscience de l'importance de l'élément jeunesse dans le développement d'équipes vraiment compétitives. Jim Weyman, penseur québécois du curling, approche le milieu scolaire dès 1943 et le curleur émérite Robert Cream s'associe avec trois jeunes du Quebec High School⁵² dans le bonspiel de Québec en 1948. La même année, les journaux mentionnent que l'équipe de Gaston Amyot qualifiée pour le Brier se fonde sur la jeunesse⁵³. Une décennie plus tard, Bruce Ness du club Howick se commit dans un programme de développement à l'égard des jeunes. Ses initiatives donneront de bons résultats pendant les années 1960.

Ainsi donc, au cours de la décennie cinquante, les meilleurs curleurs de l'Ouest, ceux qui participent au Brier, sont habituellement de jeunes adultes de moins de 30 ans⁵⁴. En 1958, l'équipe du Manitoba, la plus jeune équipe de toute l'histoire du

⁵² « Amyot Divides British Consols Matches », *Quebec Chronicle-Telegraph*, 20 janvier 1948, p. 7.

⁵³ « Sports' Witness », *Quebec Chronicle-Telegraph*, 26 janvier 1948, p. 6.

⁵⁴ L'âge moyen de tous les joueurs présents au Brier de 1958 est de 31 ans. « Youth Replaces Venerable Curlers of Past at Brier », *Quebec Chronicle-Telegraph*, 3 mars 1958, p. 9.

Brier, possède une moyenne d'âge de 17,5 ans et elle connaît un bon succès lors du tournoi. Cette jeunesse plus athlétique va donner le ton à de l'innovation sur le plan technique et conduire à une véritable mutation dans l'art de lancer la pierre. Il faut voir à partir d'un fait plutôt anecdotique comment on en vient à cette situation.

En 1954, Matt Baldwin, le champion canadien, crée tout un émoi lorsqu'en une occasion il relâche sa pierre bien au-delà de la ligne de jeu et continue à glisser sur près de la moitié de la glace⁵⁵. L'année suivante à Montréal, dans un match amical, un jeune *skip* de Saskatoon qualifié pour le championnat scolaire canadien glisse sur toute la surface de jeu et dépose la pierre au centre de la maison. Il provoque lui aussi une onde de choc dans le milieu du curling et immédiatement l'affaire trouve son écho auprès des décideurs de la Dominion Curling Association (DCA) qui ne peuvent plus rester indifférents à une telle situation. En 1956, un nouveau règlement stipule qu'au moment du lancer le joueur ne peut glisser au-delà de la ligne de jeu. Même si le règlement restreignait en partie la longueur de la glissade, il ne l'empêchait pas.

Pour en arriver là, il a fallu que la technique de lancer évolue considérablement. Au début des années 1920, le lancer d'une pierre comme celui d'un fer se décompose en deux phases principales avec un élan arrière suivi d'un balancement avant complété par une très courte glissade. La première phase est critique afin de conférer à l'objet la puissance voulue puisque la glissade est presque inexistante. La pierre est soulevée considérablement par un mouvement de balancier de l'épaule vers l'arrière avant d'être ramenée en avant. Cependant, au cours des

⁵⁵ « Something Has To Be Done About Slide », *The Gazette*, 8 janvier 1955, p. 10.

années 1940, l'élément de la continuité du mouvement commence à prendre de l'importance et l'on voit de plus en plus de curleurs qui glissent jusqu'à la ligne du T⁵⁶, soit une distance d'environ 12 pieds. L'autre bras tient un balai dans les airs de façon spectaculaire lors de l'élan arrière. Il ne s'estompe sur la glace qu'à la toute fin du mouvement. Tirée de son premier ouvrage⁵⁷, une illustration de Watson nous montre la phase finale de son lancer. Il y a là une configuration des segments qui se rapproche du portrait mature définitif d'un lanceur : la pierre est tenue en avant et tout le reste du corps est bien aligné, accroupi avec le pied glisseur légèrement entrouvert et le genou basculé sur le côté. Le balai repose sur la glace conférant un certain équilibre. Watson produira encore quelques livres de poche au cours des années 1950 qui ne feront que confirmer cette technique la faisant évoluer encore un peu en raison de la glissade qui prend de plus en plus d'importance. Dans l'édition 1962, Watson s'attarde davantage sur la glissade avant et il fait alors de la direction du lancer un élément fondamental de la réussite. Il insiste sur la synchronisation, c'est-à-dire la pierre ouvrant la glissade avec le pied glisseur situé directement derrière et le reste du corps qui se fond dans une ligne unique. D'une technique qui était davantage celle d'un bras lanceur au début de la période, on en arrive maintenant à celle d'un corps lanceur.

⁵⁶ Rappelons que la ligne du T traverse la piste sur le sens de la largeur. Elle passe par le centre de la maison.

⁵⁷ Ken Watson, *op. cit.*, p. 40.

UNE PRÉSENCE ACCRUE DE TOUS LES ACTEURS

L'étude de la popularité des sports d'hiver entre 1920 et 1960

En ce qui concerne l'étude des sports au XX^e siècle, il faut noter que l'historiographie québécoise n'a pas été très prompte à révéler ses secrets. D'une part, il y a eu peu d'efforts de mise en ordre dans une offre de plus en plus diversifiée de sports de toute nature. D'autre part, les chercheurs du domaine ne peuvent compter que sur très peu de productions consistantes établies sur des données quantitatives. En curling, les *Annuaire* du RCCC nous ont laissé pour le XIX^e siècle le matériel nécessaire afin de bâtir nos premières analyses statistiques. Malheureusement, au début de la Seconde Guerre, par un souci d'économie, le RCCC cesse de publier un recueil élaboré mentionnant le nom de tous les membres. Si nous voulions continuer d'appuyer nos travaux sur quelque base statistique, il fallait procéder différemment. C'est avec l'intention de rassembler une information de nature quantitative ayant trait à l'évolution générale des sports d'hiver et de leurs possibles interactions au XX^e siècle que nous entamons la seconde partie de chapitre.

Concrètement, cette étude spécifique vise à établir la popularité de trois sports d'hiver, le curling, le ski et la raquette sur un horizon de 50 ans⁵⁸ : de 1920 à 1970. Le hockey sur glace ne fait pas partie de l'étude puisqu'il détient sans équivoque la première position de la renommée des sports d'hiver dès la fin du XIX^e siècle. Il faut préciser que le saut à ski et le ski de fond (*cross-country*) n'ont pas fait l'objet d'une

⁵⁸ Notre démarche s'étend sur un horizon de temps plus étendu que le présent chapitre. Certaines données statistiques seront susceptibles d'être utilisées dans un chapitre subséquent.

distinction particulière et ont été pris en compte avec le ski que l'on appelle communément ski alpin ou ski de descente. Les autres activités sportives comme le patinage et les courses de chiens de traîneau revêtent un caractère plutôt marginal en comparaison des activités que nous avons choisies. Afin d'établir la valeur relative d'une activité par rapport à une autre sur une longue période de temps, intuitivement, il nous semblait que le journal pouvait s'avérer le bon outil. De fait, au milieu du XX^e siècle le quotidien est un indicateur culturel de premier plan. « En 1941, 89 foyers québécois sur 100 se procuraient chaque jour, un exemplaire de leur journal préféré⁵⁹. »

Quelle interprétation judicieuse peut-on faire d'une statistique de popularité telle que compilée à partir d'un journal ? Autrement dit, est-ce que la popularité d'un sport qui s'exprime par des articles de journaux peut être un reflet valide de la participation des citoyens à ce sport ? Nous répondons par l'affirmative. Il y a là un indicateur fiable de la participation. D'une part, les pages sportives des années 1920, 1930, 1940, 1950 et même 1960 témoignent bien de la vie locale et régionale et révèlent avec régularité et sans doute fidèlement l'activité quotidienne de la communauté⁶⁰. D'autre part, il serait inconcevable qu'un sport dont on relate quotidiennement les événements n'ait pas un fondement important de participation. Par exemple, si la raquette obtient un grand titre dans le journal, on ne peut certes conclure que tous les lecteurs se seraient adonnés à la pratique de ce sport le jour

⁵⁹ Jean de Bonville, *Les Quotidiens montréalais de 1945 à 1985 : morphologie et contenu*, Québec, IQRC, 1995, p. 17. (223 p.)

⁶⁰ Il serait plus hasardeux d'établir un tel rapport avec les pages sportives des quotidiens après 1970 puisque ces derniers vont de plus en plus se faire le reflet du sport spectacle, c'est-à-dire le sport professionnel à l'échelle nationale et internationale.

précédent. Toutefois, on possède la certitude qu'un groupe donné au sein de la communauté a exercé sa préférence à l'égard de l'activité cette journée-là.

Nous postulons que le contenu des pages sportives d'un journal à grand tirage est un reflet valable de la vie sportive au quotidien. Nous lions la popularité telle que mesurée à partir des articles sportifs à la participation sportive et indirectement à la sociabilité⁶¹ des citoyens à qui ce journal s'adresse. Cette étude comparative de la popularité des trois sports à partir des pages sportives des quotidiens prendra donc appui sur les techniques d'analyse de journaux. Jacques Kayser⁶² en a tracé quelques jalons et dans un contexte récent Jean de Bonville⁶³ nous fournit une procédure de l'analyse de contenu des médias susceptible de jouer pleinement son rôle. Cette procédure est présentée en détail à l'annexe VI.

Les quotidiens retenus devaient posséder un tirage significatif et une position dominante au sein de la communauté⁶⁴ : à Montréal, le choix a porté sur les quotidiens *La Presse* et le *Montreal Daily Star*⁶⁵; à Québec, *Le Soleil* et le *Quebec Chronicle-Telegraph*; à Trois-Rivières, *Le Nouvelliste*; et à Sherbrooke, *La Tribune*. À partir de ces choix, outre la popularité comparée des trois sports d'hiver, il devenait

⁶¹ Rappelons que le rapport entre la participation sportive et la sociabilité a été établi au chapitre III.

⁶² Jacques Kayser, *Le quotidien français*, Paris, Armand Colin, 1963, p. 132. (167 p.)

⁶³ Jean de Bonville, *L'analyse de contenu des médias*, Paris, DeBoeck Université, 2000, 451 p.

⁶⁴ La cueillette et le dénombrement des mentions journalistiques se sont réalisés de la façon suivante : de 1920 à 1970, à raison d'une année par décennie, nous avons répertorié tous les articles de journaux traitant des trois sports en question du 1^{er} décembre au 28 février. Les articles ont été pondérés en fonction de leur importance. L'annexe VI précise le système catégoriel et la pondération retenus.

⁶⁵ Cette comparaison s'appuie sur les travaux de Jean de Bonville. De l'ensemble des quotidiens montréalais, *La Presse* et le *Montreal Star* offrent le plus de similitude concernant des catégories d'articles incluant les articles sportifs. Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 123.

possible d'établir une comparaison entre les quatre villes/régions⁶⁶ et finalement, pour Québec et Montréal de repérer quelques différences entre anglophones et francophones.

Première esquisse de la participation aux sports d'hiver

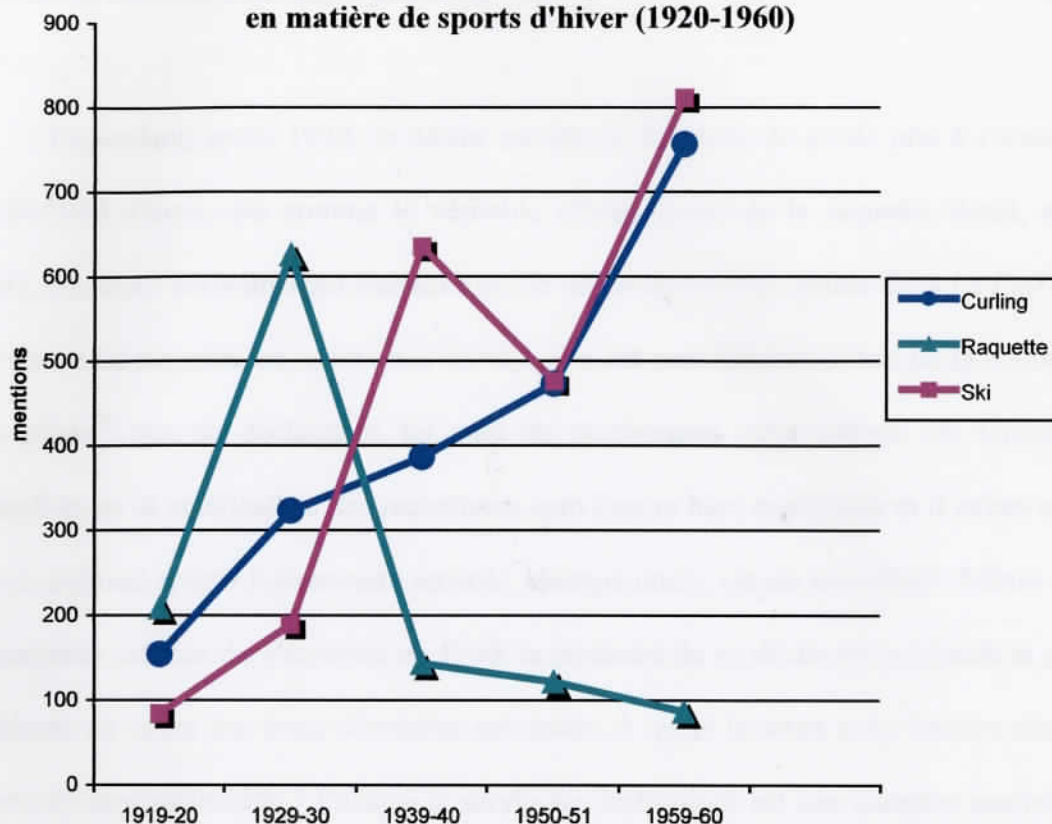
Les mentions recueillies à travers l'ensemble des quotidiens fournissent la matière à la comparaison de la popularité des trois sports donnés et leur évolution sur 40 ans (figure 19). Ce qui est frappant au premier abord, c'est le nombre considérable de mentions colligées pour un sport ou l'autre : le curling par exemple en 1939-1940 a fait l'objet de près de 400 mentions durant les trois mois retenus pour notre analyse, le ski plus de 600, la raquette moins de 200. La courbe de la raquette nous révèle un apogée autour de la décennie 1929-1930. Un article du journal *La Tribune* de 1930 fait état de la recrudescence⁶⁷ de ce sport en raison des courses de fond. En effet, un événement qui n'a rien de banal occupe alors la vie sportive québécoise à la fin du mois de janvier. Une course de raquette intitulée Usher's Green Stripe Marathon⁶⁸ constitue une épreuve extrême. Les 26 concurrents de l'épreuve doivent parcourir la distance de 189 milles entre Québec et Montréal.

⁶⁶ Les articles de quotidiens peuvent aussi traiter d'activités qui débordent le cadre de la ville pour s'étendre à la région.

⁶⁷ Le mot de recrudescence indique que la raquette a pu être encore plus populaire à une époque antérieure. « Les sports d'hiver au Canada », *La Tribune*, 24 décembre 1929, p. 12.

⁶⁸ « Les concurrents dans la grande course en raquettes Usher's Green Stripe sont partis ce matin de Québec », *Le Nouvelliste*, 1^{er} février 1930, p. 6.

Figure 19
Évolution des mentions journalistiques
en matière de sports d'hiver (1920-1960)



La couverture journalistique est excellente et certains coureurs sont parrainés par de grands quotidiens comme *La Patrie* et *La Presse*. Cet événement spectaculaire vient certes « doper » la courbe des mentions sportives de la raquette et nous devons afficher une certaine prudence avant de conclure à une croissance fulgurante de la raquette entre 1920 et 1930. Il n'en demeure pas moins que la popularité de la raquette est sans équivoque à cette époque, comme en témoigne cet extrait du journal *Le Soleil* de 1930 : « La partie sociale se marie bien à la partie sportive, chez nos clubs de raquette. Les marches dures mais hygiéniques, les courses excitantes et déprimantes sont suivies de soirées gaies et distrayantes. Une fois l'effort sportif

donné, la détente d'une réunion sociale remet l'homme d'aplomb et conserve l'équilibre nécessaire au labeur journalier⁶⁹. »

Cependant, après 1930, le déclin est brutal. Le coup de sonde pris à l'année 1939-1940 s'interprète comme le véritable effondrement de la raquette. Ainsi, en 1941, lorsque l'écrivain Jean Narrache coiffe un de ses articles publié dans *La Patrie* du titre « La raquette, un sport qui s'en va », il n'est peut-être pas si loin de la réalité. On relate⁷⁰ que sa déclaration lui vaut de nombreuses protestations; les Unions canadiennes et américaines des raquetteurs sont encore bien organisées et il existe un fonds culturel sportif intéressant : records, championnats, réseau compétitif. Même si la raquette est loin de s'éteindre en 1940, la tendance de ce déclin est profonde et se reflètera au cours des deux décennies suivantes. À quels facteurs cette détérioration peut-elle être attribuable ? Puisque la survie des institutions est une question centrale de nos travaux, nous nous y attardons brièvement. Trois hypothèses méritent d'être soulevées.

La première est d'ordre culturel. En toile de fond du sport au début du XX^e siècle, il y a une certaine idée du corps; un corps-machine, performant, dressé, le corps du *citius-altius-fortius* comme Pierre de Coubertin l'exprime. Les sports en vogue reflètent cette idée et, dirons-nous, le sport demeure pour plusieurs l'expression d'une camaraderie masculine autour d'une valeur de la virilité au sein de sociétés en proie à de nombreux conflits armés. En Europe et particulièrement en France, cette

⁶⁹ *Le Soleil*, 29 janvier 1930, p. 13.

⁷⁰ « En marge des sports. La raquette », *Le Soleil*, supplément, 26 février 1950, p. 10.

masculinité trouve un lieu commun avec les nombreuses sociétés de tir et de gymnastique, « le moyen d'une fortification patriotique des corps⁷¹ ». C'est l'incarnation du citoyen soldat. Le sport de l'Amérique va subir aussi l'influence de ce courant militariste⁷². L'idée d'une lutte, d'un dépassement, d'un ascétisme, un corps endurant poussé à ses limites est bien présente dans les grandes compétitions de raquette tel le marathon Québec-Montréal de 1930. Si un courant militariste a pu exercer un attrait jusqu'au milieu du XX^e siècle, d'autres valeurs ont pris le relais et signifient par la suite un rapport au corps davantage axé vers la recherche de plaisir.

En second lieu, la raquette perd, au cours de la décennie 1930, la visibilité du grand événement rassembleur. La conjoncture économique et l'idéologie de l'amateurisme en sont probablement responsables. On sait que la course spectaculaire Québec/Montréal, Usher's Green Stripe Marathon s'appuie sur des promoteurs privés et que les concurrents touchent des bourses en 1930⁷³. Cette façon de faire irrite une fraction significative de l'Union des raquetteurs qui défend l'idée d'un sport sans aucune forme de rémunération. Après les difficiles années de la Crise, toute relance d'une « grande course » devient impossible puisque le montage financier et l'expertise du privé pourtant si nécessaires à la réalisation d'un tel événement se heurtent à l'idéologie de l'amateurisme.

⁷¹ Ronald Hubscher, Bernard Jeu, Jean Durry, *L'Histoire en mouvements : le sport dans la société française (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, Armand Colin, 1992, p. 50. (560 p.)

⁷² Le militarisme n'est tout de même pas une création du XX^e siècle. Guay a situé le militarisme scolaire autour de 1860. Donald Guay, *L'éducation physique dans les écoles normales du Québec 1836-1969*, Montréal, Sports, Loisirs, Éducation Physique, 1969, p. 29. (96 p.)

⁷³ « Les concurrents dans la grande course en raquettes Usher's Green Stripe sont partis ce matin de Québec », *Le Nouvelliste*, 1 février 1930, p. 6.

Un troisième facteur d'explication a trait à la concurrence particulière du ski. Les courbes semblent le démontrer. Sur l'horizon 1930-1940, la pente positive de la courbe du ski contraste nettement avec celle de la raquette. La montée de la popularité de ce sport s'opère au moment où la raquette entame sa dégringolade. Par une offre de sports qui ne cesse de se diversifier à mesure que nous progressons dans le siècle, le ski peut être considéré comme une activité substitut de la raquette, une alternative qui vient accentuer la descente de cette dernière.

D'ailleurs, même s'il est le moins populaire des trois sports en 1920, le ski connaît par la suite une croissance soutenue et il devient au tournant des années 1960 le sport le plus populaire après le hockey sur glace. Certes, en 1940, le ski *cross-country*, un ski hybride qui combine à la fois le ski de descente et le ski de randonnée, recueille de nombreux adeptes⁷⁴. Tout en conservant des éléments de la raquette, le grand air, les paysages hivernaux, sa pratique est plus ludique. Avec le ski *cross-country* on combine à la fois l'effort et le plaisir de la descente. Entre 1940 et 1960, le saut à ski contribue aussi à la popularité de la discipline⁷⁵. Il procure une excitation particulière qui sied certainement aux générations plus jeunes. Avec l'installation de remontées mécaniques, le ski se raffine vers un moindre effort et devient surtout une activité de descente. Enfin, parce qu'il se pratique en région montagneuse, il ouvre la porte toute grande à cette forme de villégiature qu'est le tourisme hivernal. Pour un sport qui n'a pas eu d'existence québécoise au XIX^e siècle, le développement qu'il opère au siècle suivant est un phénomène marquant.

⁷⁴ En 1936, François Pichard est le président du club Montagnard. Il organise la première course Lévis-Mirepoix. « Le ski de fond à l'époque de François Pichard », *Le Soleil*, 27 février 1979, p. C3.

⁷⁵ « Le saut à ski connaîtra-t-il enfin des jours moins sombres? », *Le Soleil*, 7 décembre 1979, p. C4.

Bien qu'en 1920 le curling pouvait être considéré comme un sport centenaire au Québec, l'activité ne recueille pas un nombre de mentions significativement plus élevé que la raquette. À l'observation de la courbe entre 1920 et 1960, le sport enregistre une croissance de popularité modérée mais soutenue. Ce résultat se valide si on le met en rapport avec la statistique de la croissance des établissements. En effet, de 1920 à 1960 le curling québécois voit le nombre de clubs multiplié par 5 passant de 26 à 129 établissements. Telle qu'illustrée par la figure 19, la courbe des mentions journalistiques augmente selon le même multiplicateur passant approximativement de 150 à 750 mentions corroborant ainsi cette phase de croissance. Très peu d'établissements vont fermer leurs portes et rien n'indique alors que l'activité puisse connaître un quelconque ralentissement.

Une configuration sportive différente d'une région à l'autre

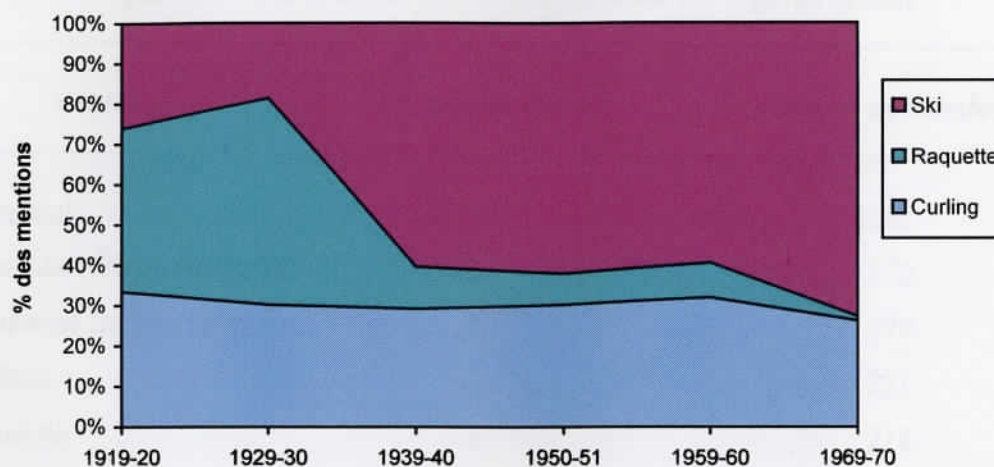
Le second niveau de la comparaison va permettre d'établir les différences et les similitudes en ce qui touche l'aire géographique. À l'exception de l'activité du ski dont le développement est assez uniforme à travers l'ensemble des régions, les activités du curling et de la raquette laissent entrevoir des particularités régionales intéressantes.

Les figures 20 et 21⁷⁶ présentent respectivement le dénombrement des mentions journalistiques des régions de Montréal et de Québec. Cette fois, les

⁷⁶ Afin de rester commode sur le plan visuel, l'abscisse a été tracée jusqu'en 1969-1970.

résultats sont exprimés en valeur relative, c'est-à-dire le nombre de mentions d'un sport donné par rapport à l'ensemble des mentions répertoriées.

Figure 20
Comparaison de la popularité des trois sports
dans la région de Montréal



À Montréal, la popularité du curling telle que mesurée à partir des quotidiens va rester plutôt stable tout au long de la période étudiée. Devrait-on interpréter ce résultat négativement comme une forme de stagnation ? Examinons la situation à partir de l'évolution du nombre de clubs et de la clientèle (tableau 18). En 1922, sur l'Île de Montréal, les clubs Montreal, Thistle et Heather (Westmount) comptent respectivement 255, 237 et 207 membres. Seul le club de Sherbrooke avec 123 membres s'approche de ce niveau de participation. Montréal est donc le centre d'intérêt, le leader incontesté du curling à ce moment-là. Si on ajoute à ce total, les clubs de l'Ouest de l'Île et de la Couronne Sud de Montréal, l'effectif montréalais du

curling représente 70 % de tous les curleurs québécois. Le curling est donc un phénomène urbain⁷⁷ avec une concentration particulière dans la région de Montréal.

Tableau 18
Répartition des clubs et des membres selon les régions (1922)⁷⁸

<i>Région</i>	<i>Nombre de clubs</i>	<i>Nombre de membres</i>
Montréal	8	1282
Ouest de l'Île de Montréal	2	172
Couronne Sud de Montréal	7	279
Québec	2	221
Mauricie	3	218
Estrie	2	168
Outaouais	2	151

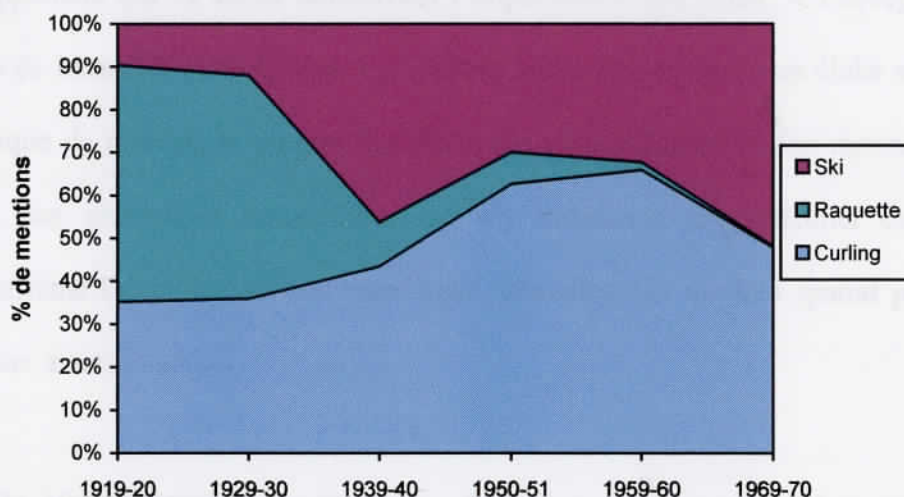
Une quarantaine d'années plus tard, en 1960, l'ensemble des clubs du Montréal métropolitain ainsi que les Couronnes Nord et Sud de l'Île ne représentent plus que le tiers de tous les clubs de la province avec 38 établissements. De plus, dans l'après-guerre, la migration vers la banlieue commence à se faire sentir et les clubs du centre-ville voient graduellement plafonner leurs effectifs. Tout en demeurant le réseau compétitif le plus imposant pour ce qui est du nombre de clubs et de joueurs, la vaste région de Montréal a perdu de son rayonnement.

⁷⁷ Les établissements de la Rive-Sud de Montréal doivent toutefois être considérés comme des clubs en milieu rural avec la caractéristique de ne jamais compter plus de 35 membres.

⁷⁸ *Annual of the Royal Caledonian Curling Club*, Édinburgh, T. & A. Constable, 1922-1923, p. 270-309. (344 p.)

À Québec, ce n'est pas tout à fait le même portrait. Recueillant comme à Montréal autour de 30 % de mentions journalistiques en 1920, le curling voit sa popularité relative s'accroître considérablement au cours des années 1940 et 1950 (figure 21). Phénomène qui ne manque pas de surprendre, la part du curling en vient à surpasser le ski et la raquette combinés. Au sein de la mosaïque des sports d'hiver, le curling occupe donc une place prépondérante à Québec dans les années 1950.

Figure 21
Comparaison de la popularité des trois sports
dans la région de Québec



Si on se réfère à la liste des clubs présentée au tableau 19, la région de Québec voit doubler le nombre de ses établissements entre 1940 et 1960. De plus, elle a pour locomotive un événement annuel rassembleur qui mobilise les énergies d'un certain nombre des personnalités bien en vue de la ville, le bonspiel international de

Québec⁷⁹. Cette manifestation devient le catalyseur de toute la vie associative du curling à l'Est de Trois-Rivières. Comme les premiers championnats provinciaux de curling s'inscrivaient dans le programme de ce bonspiel, Québec hérite par la suite de l'organisation de cette rencontre et se forge ainsi une solide réputation d'organisateur de curling.

La naissance des clubs de Shawinigan en 1906, de la Wayagamack (Trois-Rivières) en 1914, et de Kénogami en 1920, a donné un avant-goût de la logique de développement qui va dicter dorénavant l'implantation des clubs. À l'exception des régions de Montréal et de Québec qui verront naître encore quelques clubs selon une dynamique de marché, la plupart des clubs qui s'installent en région répondent aux valeurs des entreprises industrielles qui s'y installent, en particulier celles qui œuvrent dans l'exploitation des ressources naturelles. Ce modèle spatial persistera jusqu'aux années 1960.

De 1940 à 1960, le curling connaît donc une croissance ininterrompue et presque fulgurante du nombre de clubs en région. Le tableau 19 dresse la liste des régions les plus performantes selon l'accroissement du nombre d'établissements. Il a fallu puiser à l'ensemble des sources, journaux, *Minute Books*, *Annuals*, brochures des clubs afin de bâtir un tel portrait.

⁷⁹ Il y a 120 équipes qui participent au bonspiel. Les réservations sont prises une année à l'avance. « Curlers from Across Canada Will Play on 120 Rinks », *Quebec Chronicle-Telegraph*, 29 janvier 1951, p. 1.

Tableau 19
Accroissement du nombre de clubs selon les régions

<i>Région</i>	<i>Nombre de clubs 1940</i>	<i>Nombre de clubs 1960</i>	<i>Différentiel</i>
Côte-Nord	0	11	+11
Nord-Ouest	6	15	+9
Mauricie	8	16	+8
Estrie	5	12	+7
Outaouais	5	12	+7
Saguenay-Lac Saint-Jean	3	10	+7
Rive-Sud de Montréal	6	12	+6
Est du Québec	1	6	+5
Montréal Métropolitain	8	13	+5
Québec	4	9	+5
Couronne Sud de Montréal	0	4	+4
Couronne Nord de Montréal	0	3	+3
West Island	3	6	+3
Total	49	129	+80

La majorité des clubs de la Côte-Nord et du Nord-Ouest sont associés au développement minier. Leur nombre explose singulièrement après 1940. Quant à elle, l'industrie des pâtes et papiers disperse ses établissements sur presque l'ensemble du territoire : les clubs de Grand-Mère, Clermont, Dolbeau, Thurso, Windsor Mills et Rimouski en sont l'exemple. Le secteur du textile nous permet de retracer encore quelques clubs avec la Textile à Louiseville, la Celanese à Drummondville ou la Wabasso à Trois-Rivières. L'exploitation hydroélectrique amène le curling dans des

contrées encore plus reculées, tels les barrages de la Chute des Passes au Saguenay-Lac Saint-Jean ou Rapide-Blanc en Haute-Mauricie. Enfin, les Forces armées font sentir leur présence en installant un certain nombre de clubs : Bagotville, Saint-Jean, Saint-Hubert, Parent, Mont-Laurier, Mont Apica. La formule est simple : l'entreprise érige le club en défrayant la plus vaste part des coûts initiaux d'infrastructure. Par la suite, elle se départit de l'ensemble en le cédant à un prix symbolique à une organisation dûment constituée, sans toutefois se désengager complètement assumant alors une partie des coûts de fonctionnement. Cette association du sport et de l'industrie donne naissance à un nouveau type de rencontre : le bonspiel d'entreprise comme celui de la Price Brothers amorcé en 1945⁸⁰ ou celui de la Consolidated Paper qui débute en 1948⁸¹.

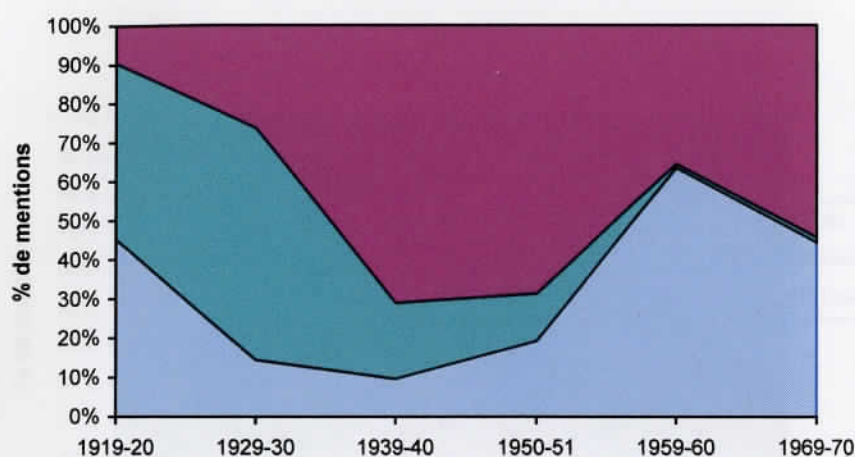
Toutefois, la croissance du nombre d'établissements ne peut être le seul indicateur du dynamisme d'une région. Le nombre total d'adeptes, les événements spéciaux et la couverture médiatique sont encore des indices valables de la vitalité du curling dans une région. Sans qu'il ne soit possible de cerner la région qui détient un premier rang, en dehors de Montréal et de Québec, nous avons cru pertinent d'établir une dernière comparaison de popularité entre deux régions pionnières⁸² du curling, l'Estrie et la Mauricie, chacune totalisant un nombre équivalent de clubs (figures 22 et 23).

⁸⁰ « Price Bros Bonspiel at Kenogami Finished in Three Cornered Tie », *Quebec Chronicle-Telegraph*, 21 février 1945, p. 7.

⁸¹ Il se nomme bonspiel Belnap en l'honneur de Lamonte J. Belnap. Fonds privé d'archives Belnap.

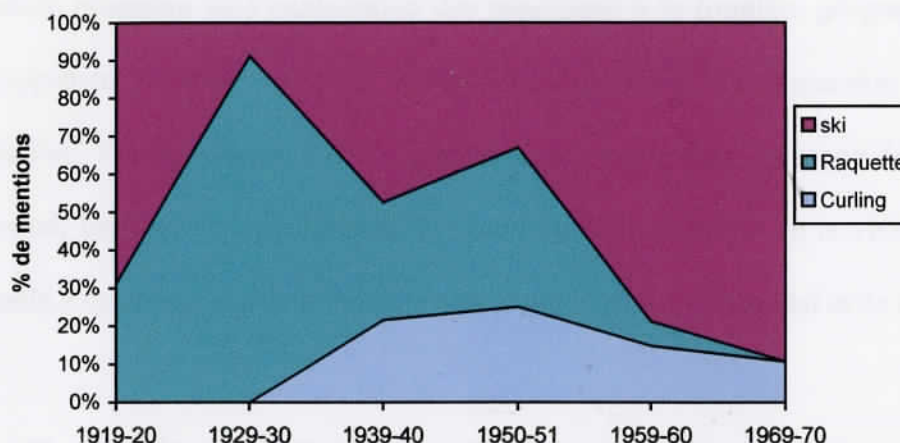
⁸² Rappelons que le club de curling de Trois-Rivières est fondé en 1875 et celui de Sherbrooke en 1878. *Minute Book* du Three Rivers Curling Club, 1875-1884.

Figure 22
Comparaison de la popularité des trois sports
dans la région de Trois-Rivières



Une première observation révèle une présence importante du curling en région trifluvienne dès les années 1920. À compter des années 1950, sa popularité s'accroît considérablement. Au cours de l'année 1956-1957, le club des raquetteurs Le Laviolette se métamorphose en club de curling. L'année suivante, signe évident de la vitalité du curling, la Mauricie représente le Québec au championnat canadien.

Figure 23
Comparaison de la popularité des trois sports
dans la région de Sherbrooke



La région de l'Estrie connaît un départ plus lent mais elle est loin d'être en reste si on se fie au pourcentage de mentions de curling récolté autour de 1950. Au cours de la décennie suivante, la popularité telle qu'exprimée à travers le journal *La Tribune*, ne connaît pas la même popularité qu'en Mauricie⁸³. Serait-ce que la raquette y survit plus longtemps ?

Phénomène remarquable sur la scène sportive québécoise entre 1920 et 1960, le sport méconnu du curling se déploie sur l'ensemble du territoire. Il trouvera asile en des lieux insoupçonnés, parfois même très humbles. Peu de sports nécessitant une infrastructure auront connu un pareil développement au Québec dans la première

⁸³ Une comparaison des journaux anglophones *St. Maurice Valley Chronicle* de Trois-Rivières et *The Record* aurait certes donné un portrait encore plus juste mais la comparaison s'avère difficile en raison de la forme de tirage : l'un est un quotidien, l'autre est un hebdomadaire.

partie du XX^e siècle. S'il suit de près la fondation d'une ville, l'implantation d'une usine, il faut reconnaître au curling d'être plus qu'un simple moyen de divertissement. Pour une élite sociale, bourgeoise et anglophone engagée dans l'aventure pionnière de l'exploitation des ressources à la frontière géographique du développement, la mise sur pied rapide d'un club prend une dimension culturelle particulière. Elle représente à leurs yeux un accès au progrès, un mode de vie de la modernité, bref la vie organisée du Sud telle qu'il est possible de la vivre dans un coin isolé à des centaines de kilomètres des grandes cités de Montréal et de Québec.

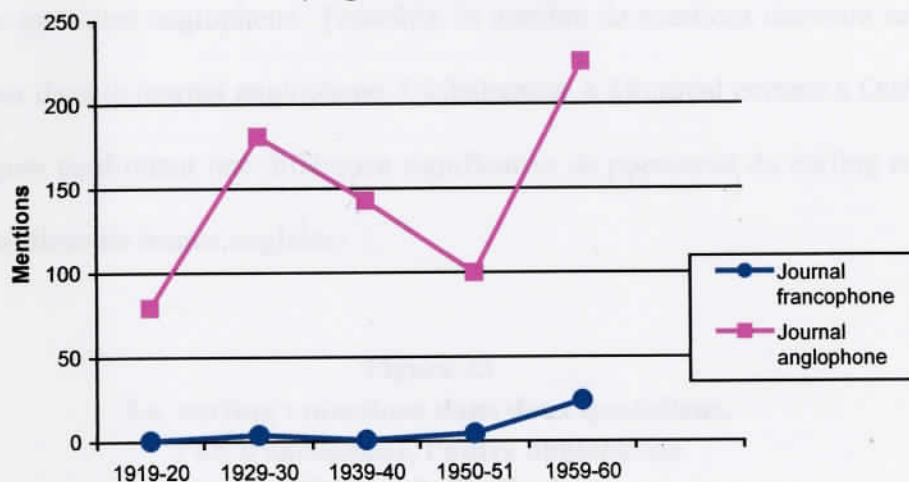
Les activités sportives connaissent donc selon les lieux des évolutions différentes, des parcours qui ne sont pas entièrement conformes à la courbe générale (figure 19). En effet, prenons le cas de la raquette : bien que la décroissance soit ressentie sur l'ensemble des régions après 1930, le sport semble avoir persisté plus longtemps à Montréal et à Sherbrooke. Toutefois, l'estimation de la popularité de ce sport à travers les quotidiens ne constitue qu'un indicateur. La raquette sportive au Québec soulève de nombreuses questions autour de son déclin et l'historiographie du sport gagnerait certes à en élucider quelques-unes.

Une popularité qui s'exprime distinctement selon l'ethnie

La comparaison de quotidiens de langue française et anglaise permet d'établir le niveau de popularité d'un sport selon l'ethnie et d'anticiper quelques tendances de la participation des communautés francophones et anglophones. La figure 24 met en

présence les courbes du curling tirées des quotidiens de Montréal. La figure 25 trace un portrait analogue à partir de quotidiens de Québec.

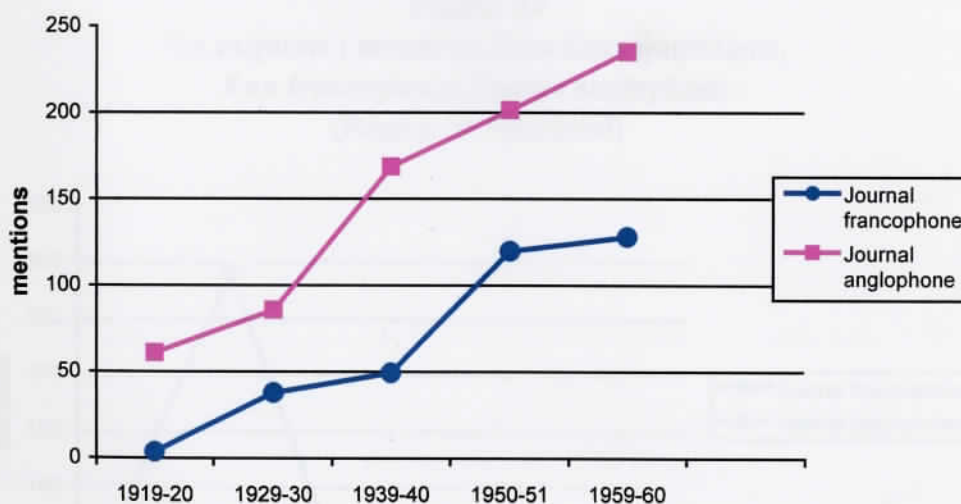
Figure 24
Le curling : mentions dans deux quotidiens,
l'un francophone, l'autre anglophone
(Région de Montréal)



Telle qu'elle s'exprime à travers un quotidien anglophone de Montréal, la popularité du curling atteint un premier sommet en 1930 avant de connaître une descente au cours des années 1930-1950. Si l'on réfère à la figure 20, on constate qu'en valeur relative il n'y a pas eu de déclin. L'allure de la courbe s'expliquerait davantage par la diminution momentanée de l'espace consacré au sport dans ce journal, diminution elle-même attribuable aux relents de la crise économique et aux restrictions de guerre. Au sein du journal francophone, le nombre très faible de mentions journalistiques de curling traduit une absence remarquée de ce sport avant 1960. Quand une conjoncture espérée ne peut se réaliser, il y a lieu de s'en

inquiéter⁸⁴. De plus, le décollage de la décennie cinquante demeure très modeste. Il sera pertinent de voir si les années 1960 signifieront une accentuation de cette croissance en région montréalaise. La figure 25 permet de constater que dans la région de Québec le curling détient un degré de popularité bien réel auprès des francophones. D'ailleurs, la pente de la courbe du journal francophone s'apparente à celle du quotidien anglophone. Toutefois, le nombre de mentions demeure nettement supérieur dans le journal anglophone. Globalement, à Montréal comme à Québec, les graphiques confirment une différence significative de popularité du curling en faveur des quotidiens de langue anglaise.

Figure 25
Le curling : mentions dans deux quotidiens,
l'un francophone, l'autre anglophone
(Région de Québec)



Nous ne voulions clore cette étude de la popularité comparée des sports d'hiver sans jeter un dernier regard sur la raquette sportive. Intuitivement, de par les mentions journalistiques, il nous semblait que le sport de la raquette était à la vie sportive

⁸⁴ « L'analyse dénombre en plus des messages présents, les occurrences attendues qui ne se matérialisent pas. » Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 126.

francophone ce que le curling était à l'anglophone. Les figures 26 et 27 établissent pour la raquette le même type de comparaison que précédemment.

Figure 26
La raquette : mentions dans deux quotidiens,
l'un francophone, l'autre anglophone
(Région de Québec)

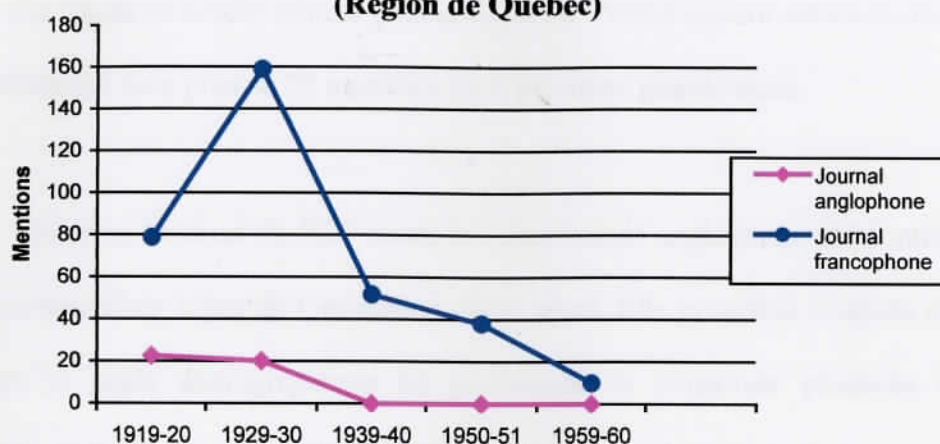
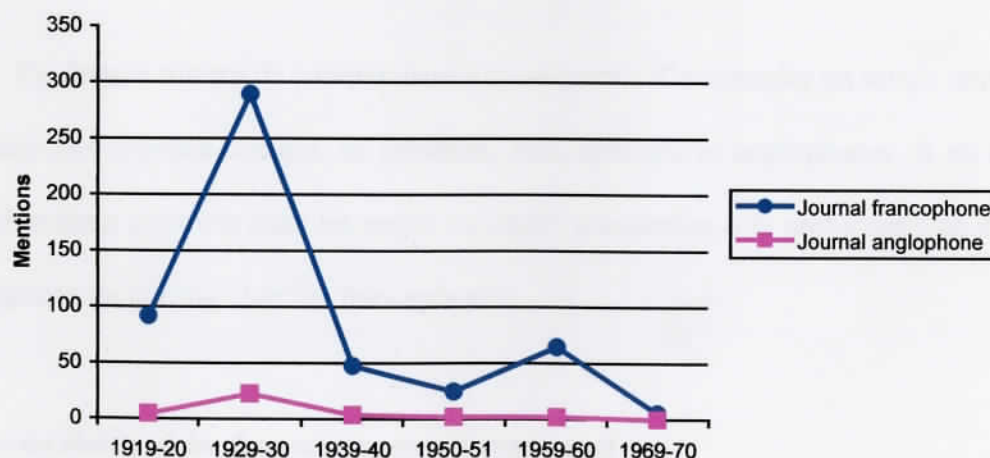


Figure 27
La raquette : mentions dans deux quotidiens,
l'un francophone, l'autre anglophone
(Région de Montréal)



Ces graphiques révèlent d'abord que malgré le déclin la raquette trouve au XX^e siècle son foyer principal d'appartenance auprès des Canadiens français. Encouragés

par le *magister* catholique, les raquetteurs ambitionnent pour cette activité le statut de sport traditionnel des Canadiens français. Chez les anglophones, après 1940, le désintéressement est presque complet autant à Montréal qu'à Québec. Lors du congrès de la raquette tenu à Montréal en 1960, le *Montreal Star* relate l'événement avec une photo et article mineur pendant que *La Presse* couvre substantiellement la manifestation avec plus de 25 mentions dont plusieurs grands titres.

Pourtant, au cours du XIX^e siècle la communauté anglophone de Montréal avait été aux premières loges de l'animation de ce sport. Elle possédait toujours au siècle suivant le poids démographique lui permettant de constituer plusieurs clubs à majorité anglophone. Les anglophones montréalais ne s'engageront pas non plus au sein de l'Union canadienne des raquetteurs par l'intermédiaire d'une filiale spécifique. Les clivages ethniques apparaissent donc avec plus de clarté en raquette qu'en curling.

Ce dernier niveau de comparaison a donc permis d'accumuler un savoir utile en fonction des groupes sociaux en présence, francophones et anglophones. Il en sera abondamment question dans les pages suivantes consacrées à la problématique de la divulgation du curling chez les francophones.

Sport de classe où les francophones prennent pied

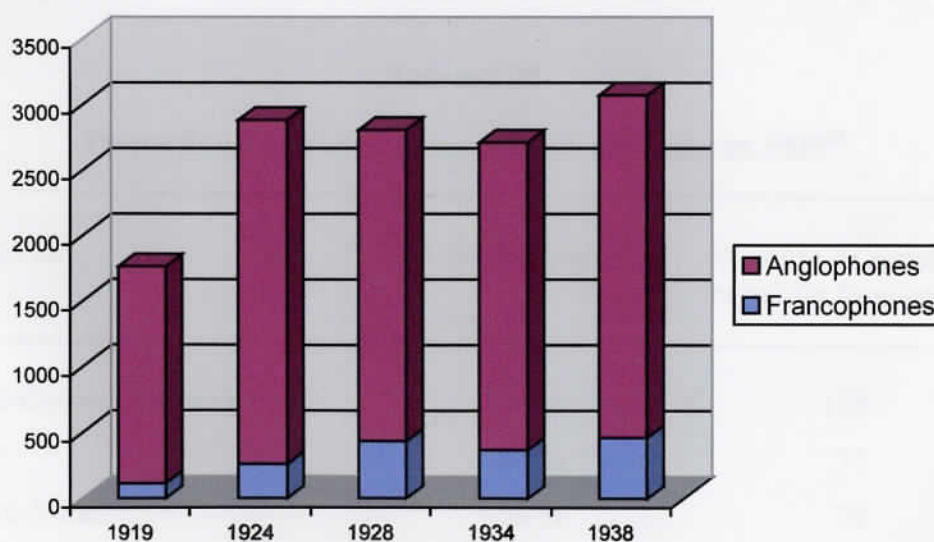
Cette section présente les acteurs sociaux du curling des années 1920-1960 en les reconnaissant selon l'ethnie, la classe sociale, le genre et l'âge des participants. Il

sera aussi question de l'influence exercée par quelques groupes qui se situent à la périphérie du sport : le milieu des affaires et les clergés protestant et catholique.

Divulgateion aux francophones

Le terme divulgation semble le plus approprié puisque l'analyse quantitative de la composition des clubs nous a révélé précédemment une présence francophone modeste, de l'ordre de 1 participant sur 20 en 1919. À partir des *Annuaire*s du RCCC et selon une procédure déjà utilisée⁸⁵, il a été possible de constituer de nouvelles statistiques sur la participation des francophones entre 1919 et 1938⁸⁶. La figure 28 fait état du nombre de membres réguliers à des intervalles approximatifs de 5 ans.

Figure 28
Participation au curling selon le groupe ethnique
(1919-1938)



⁸⁵ Il s'agit de compiler pour chaque club le nom des membres à consonance française ou anglaise, le patronyme servant à établir l'origine francophone ou anglophone des participants.

⁸⁶ Au-delà de cette date, il nous a été impossible d'établir la proportion des francophones au sein des clubs puisque le RCCC cesse de publier les listes des membres de tous les clubs.

Incontestable, le décollage véritable se produit au cours de la décennie vingt. Entre 1919 et 1928, la proportion des francophones passe de 6 à 16 % de l'ensemble des curleurs québécois. Ces résultats concordent avec ceux que nous venons de présenter dans la section précédente. La décennie vingt constitue donc un passage, le moment où le sport a été divulgué aux francophones. Cette divulgation s'opère avec asymétrie : l'envol est bien réel à Québec et aussi en région comme à Matane, Trois-Rivières, Kénogami et Granby et même une présence remarquée dans l'Île de Montréal avec le club de Pointe-Claire. Le tableau 20 indique toutefois qu'à l'intérieur des clubs les plus fréquentés de Montréal, les francophones ne dépassent jamais le seuil de 5 % de participation. Seuls les clubs moins peuplés de St. Lawrence, St. Andrews et Outremont franchissent ce cap. Incidemment, les deux premiers auront mis fin à leurs opérations avant 1950.

Tableau 20

Proportion des francophones au sein des clubs en 1929⁸⁷

<i>Nom du club</i>	<i>% des francophones</i>	<i>Nombre de membres réguliers francophones</i>
Jacques-Cartier (Québec)	94 %	125
Matane	65 %	17
Thetford-Mines	53 %	39
Wayagamack (Trois-Rivières)	38 %	24
Laurentide (Grand-Mère)	36 %	21
Granby	31 %	27

⁸⁷ *Annual of the Royal Caledonian Curling Club*, Édinburgh, T. & A. Constable, 1929-1930, p. 301-348. (447 p.)

Pointe-Claire	28 %	18
Shawinigan	26 %	25
Kénogami	24 %	13
Québec	23 %	23
Buckingham	21 %	12
St. Lawrence (Montréal)	16 %	15
Victoria (Québec)	13 %	15
St. Andrews (Montréal)	11 %	10
Lachute	11 %	6
Outremont	9 %	14
Ormstown	8 %	4
Sainte-Anne-de-Bellevue	7 %	3
Sherbrooke	5 %	6
Lachine	5 %	3
Wabasso (Trois-Rivières)	4 %	2
Huntingdon	4 %	1
Thistle (Montréal)	3 %	8
Montreal West	3 %	3
Royal Montreal	2 %	4
Heather (Westmount)	2 %	4
Caledonia (Montréal)	1 %	3
Lennoxville	1 %	1
St. George (Montréal)	0 %	0
Aubrey (Rive-Sud de Montréal)	0 %	0
English River (Rive-Sud de Montréal)	0 %	0
Howick (Rive-Sud de Montréal)	0 %	0

Y a-t-il un facteur particulier qui place la région de Québec à l'avant-scène du développement de ce sport ? Sans contredit, c'est la création du Jacques-Cartier. Premier club à majorité francophone, les Canadiens français se donnent une présence

véritable dans ce sport. Reprenant les termes de Simmel, « l'unité du groupe s'objective elle-même dans un groupe⁸⁸ ». Les membres du club Jacques-Cartier prennent conscience que leur club est le premier club francophone au pays⁸⁹. Le curling devient une activité à succès pour les francophones de Québec; ils l'organisent, y participent et s'y reconnaissent comme groupe.

En bref, ils répondent à cette nécessité fondamentale d'exister en tant que forme sociale. Mais attardons-nous encore un moment au cas du club Jacques-Cartier de Québec. Quelle a bien pu être l'étincelle qui a engendré le regroupement ? Cette question est plus complexe que la précédente. S'il était possible d'interroger A. C. Picard⁹⁰, le premier président du club, la réponse serait facilitée.

En substance, disons d'abord qu'il faut atteindre une taille critique, un nombre raisonnable d'adeptes afin de rendre viables les installations. D'autre part, l'utilité du lieu passe par le fait de sa proximité. Coexistence fortuite de l'espace et du temps, le moment était probablement bien choisi à Québec afin de lancer un nouveau club. En effet, le club Jacques-Cartier semblait répondre à une forte demande puisque l'examen des listes de membres des autres clubs de Québec révèle une très faible migration des joueurs francophones des autres clubs vers le Jacques-Cartier après la fondation de ce dernier. Ainsi, nous sommes porté à croire qu'un nombre important de curleurs attendaient patiemment l'ouverture d'un nouveau club. Que le leadership

⁸⁸ Georg Simmel, *Sociologie et épistémologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1981, p. 183. (238 p.)

⁸⁹ « Le club Jacques-Cartier de la vieille capitale est le seul club de curling français au Canada; il a un brillant avenir dans ce beau sport d'hiver. », *Le Soleil*, 10 février 1932, p. 16.

⁹⁰ *Quebec Chronicle-Telegraph*, 9 janvier 1960, p. 10.

ait été assumé par des Canadiens français, c'est sans doute que la bourgeoisie francophone de Québec attachait une valeur particulière à cette activité. En l'exprimant selon les termes de Bourdieu, il y avait là un « capital culturel » à s'approprier.

La région de la Mauricie arrive en second lieu pour le nombre d'adeptes francophones du curling à la fin des années 1920. Il faut ajouter qu'à ce moment-là, la Mauricie vit un véritable boom économique amorcé plusieurs années auparavant grâce au secteur des pâtes et papiers et de l'hydroélectricité. En 1931, Trois-Rivières est la troisième ville d'importance au Québec. Sa croissance démographique y a été remarquable entre 1921 et 1931, près de 60 %⁹¹. Le curling de la Mauricie est associé à des noms industriels tels que Laurentide, Wayagamack, Wabasso et Textile et la proportion de francophones de ces clubs oscille autour de 64 % en 1938⁹². Le club de curling Wayagamack devient alors leur refuge principal puisqu'une forte majorité de francophones, 86 % y pratique le curling⁹³.

Par ailleurs, à Montréal, les francophones qui pratiquent le curling ne font que s'intégrer au réseau établi de clubs. Ils ne se trouveront pas un lieu identitaire avant la fin des années 1950. Le club de curling de la Palestre nationale, « À la pierre polie », devient en 1958 un premier club de Montréal véritablement identifié aux francophones. Toutefois, au club de Pointe-Claire pendant les années 1930, les

⁹¹ Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain, tome I : de la Confédération à la Crise (1867-1929)*, Montréal, Boréal, 1989, p. (474 p.)

⁹² Cette statistique va dans le sens des niveaux de popularité que nous venons d'établir à la section précédente.

⁹³ *Annual of the Royal Caledonian Curling Club*, Édimbourg, T. & A. Constable, 1938-1939, p. 341. (410 p.)

francophones avaient formé plus du quart des membres. La présence dynamique du maire Mallette y était pour quelque chose. À cette époque, les délibérations de la Canadian Branch nous le révèlent, cette dernière encourage la présence francophone au sein des clubs montréalais et elle souligne les progrès avec fierté.

De 1929 à 1938, la proportion des francophones ne variera pas beaucoup en valeur relative. Elle se maintiendra autour de 15 %, mais estimé en nombre absolu le total de joueurs francophones se redresse après 1934 et rejoint presque en 1938 le sommet atteint en 1928. Indéniable que la Crise de 1929 avait fait sentir ses effets autant chez un groupe linguistique que chez l'autre comme l'illustre encore la figure 28.

Entre 1940 et 1960, si on s'en remet à l'étude de la popularité réalisée à la section précédente, le curling chez les francophones continue sa croissance après 1940 grâce au dynamisme de la région de Québec (figure 25). De plus, si on admet que la présence francophone dans les clubs est nécessairement plus forte en région, la croissance spectaculaire du nombre d'établissements sur l'ensemble du territoire entre 1940 et 1960 accentue la tendance et permet de conclure à une augmentation de la proportion des francophones engagés dans ce sport. À titre d'exemple, en Mauricie, la naissance des club Laviolette de Trois-Rivières et Cap Curling Club de Cap-de-la-Madeleine au milieu des années 1950 est fortement identifiée à la présence des francophones. Divulgateur du curling aux Canadiens français certes, mais il est encore trop tôt pour parler d'appropriation; à l'orée des années 1960, l'organisation du curling québécois est toujours entre les mains de la minorité anglophone.

Toutefois, on a vu surgir ici et là quelques leaders francophones (annexe II) qui laissent entrevoir des changements encore plus considérables au cours des années 1960.

En guise de conclusion à cette question, si le curling entre timidement dans la culture sportive des francophones au Québec, s'il reste méconnu et fait même l'objet d'un regard amusé de la part d'un certain public, il faut en attribuer la responsabilité à la région de Montréal. En raison de son poids démographique et de l'importance stratégique de ses médias, Montréal aurait dû être le leader et le diffuseur de cette culture sportive auprès des francophones⁹⁴. La métropole n'aura jamais assumé ce rôle. De plus, au moment où la jeunesse devient un facteur prépondérant de développement malgré les succès éphémères de l'Académie commerciale de Québec, aucune relève francophone ne se forme au cours des années 1950.

Enfin, concernant l'état des rapports entre francophones et anglophones sur la base d'une sociabilité plutôt informelle, l'étude exhaustive de cette période n'a pas révélé d'épisodes de conflits ou de tensions entre les deux communautés. Tout de même, en se référant aux travaux de Hughes sur Drummondville au début des années 1940, il faut user de prudence avant de prétendre que le sport ait pu avoir un effet intégrateur entre les deux groupes : « Mais la fusion Anglais-Canadiens français n'est pas complète. Aux danses du club de golf, les cliques avaient tendance à se séparer au moment du dîner. [...] Il y avait là une séparation parfaite des Canadiens français et

⁹⁴ La figure 24 associée à l'étude de la popularité a bien démontré cet état de fait.

des Anglais⁹⁵. » Malgré des tentatives de rapprochement, les barrières culturelles comme la langue ou la religion restent des obstacles de taille. Situation analogue en curling ? Il est permis de le croire bien qu'il ne soit jamais facile de mesurer les relations informelles d'une époque ancienne.

Lieu de rassemblement d'une belle société

En 1920, le curling québécois est sans contredit un lieu de convergence de la fine fleur de la société. De fait, au cours de la période précédente, il a maintenu et renforcé son caractère élitiste. Le curling a été un sport de classe, le sport d'une élite sociale sans qu'on ne puisse affirmer qu'il a été entièrement hermétique à la venue de personnes de condition sociale différente. Entre 1920 et 1960, quel degré d'ouverture va-t-il manifester à l'égard de la masse et particulièrement des travailleurs industriels ? Pour des raisons d'ordre méthodologique, il n'est plus possible de traiter de la question en faisant l'appariement du nom d'un individu et de sa profession à partir d'un échantillonnage restreint de clubs. L'hétérogénéité entre les établissements obligerait alors à procéder à l'examen systématique de tous les clubs présents.

Rappelons en quelques lignes le profil de développement général du curling à cette époque. Créés au début de la seconde phase d'industrialisation du Québec pour le bénéfice des personnels cadres, les établissements en région appartiennent généralement à des entreprises privées anglophones. La région rurale immédiatement au sud de Montréal semble être la seule à se démarquer de ce modèle; on y retrouve des clubs de petite taille implantés en milieu agricole, l'affaire de quelques familles.

⁹⁵ Everett C. Hughes, *Rencontre de deux mondes*, Montréal, Boréal Express, 1972, p. 234. (390 p.)

En ville, la logique de création et de développement des clubs obéit à d'autres impératifs que ceux de la région. Le jeu de l'offre et de la demande a fait que des clubs se sont constitués à partir de corporations entièrement supportées par des membres issus de la bourgeoisie et financièrement bien nantis. Bref, dans un contexte comme dans l'autre, exception faite de la Rive-Sud de Montréal, on ne peut guère croire que le curling soit accessible aux classes populaires au début des années 1920.

Nous aborderons donc la question par le biais d'une analyse plus qualitative à partir des comptes rendus journalistiques ou des descriptions tirées des *Minute Books* des clubs. L'observation au quotidien des clubs nous permet de reconnaître encore l'habitus des curleurs, un certain style de vie reflet d'une appartenance de classe. Si ces usages, ces manières d'être régressent ou deviennent moins recherchés, moins guindés, il est alors possible d'établir le moment d'une divulgation à l'égard de la masse des citoyens. Examinons la question à travers différents usages en vigueur à cette époque.

Des fréquentations révélatrices d'une position sociale

Si l'univers du curling a entretenu au cours du XIX^e siècle un rapport privilégié avec le représentant de la Couronne, le gouverneur général, cette relation s'étendra bientôt à toute la classe politique. D'autre part, le curling va maintenir sa proximité avec le milieu des affaires. Connivence qui va bien jusqu'à la complaisance, les exemples abondent de liens étroits révélateurs d'un rang social entre ces curleurs issus des élites économiques, intellectuelles et politiques.

Éclairons d'abord l'état des relations avec le monde des affaires. La Canadian Branch n'est pas le Montreal Board of Trade, mais l'étude biographique de citoyens éminents de Montréal a démontré que plusieurs de ces individus participent à la vie associative de l'un et de l'autre. Par conséquent, il se maintient autour du curling un réseau qui facilite les rapports informels entre commerçants et industriels et confère au regroupement une certaine homogénéité de classe. On ne peut passer sous silence la contribution exemplaire du richissime Howard Stewart à la cause de ce sport. Par l'intermédiaire de la Macdonald Tobacco de Montréal, la famille Stewart va commanditer le championnat canadien Brier, le championnat provincial masculin British Consols et, par la suite, un championnat provincial féminin, le Macdonald Lassie⁹⁶. Toutefois, Howard Stewart aura été plus qu'un simple bienfaiteur, il a pratiqué l'activité avec régularité⁹⁷. On peut supposer tout l'intérêt de certains à exhiber leurs liens avec ce personnage. Difficile de croire que ceux qui le côtoient au club Caledonia de Montréal ne soient pas de même condition sociale.

À Québec, le rapport entre le curling et le milieu des affaires se remarque principalement par l'obtention de commandites nécessaires à l'organisation du bonspiel de Québec. Le premier trophée à l'enjeu en 1915 porte le nom de Château Cup et il est associé à l'établissement du Château Frontenac. Le trophée Senator Tobacco Cup présenté par la compagnie B. Houde en décembre 1914, et celui de Holt Renfrew offert par l'entreprise du même nom en 1921, démontrent encore cette

⁹⁶ Les championnats portent alors les noms des produits de la Macdonald Tobacco. Brier est la marque d'une petite boîte de tabac en vrac, British Consols et Macdonald Lassie correspondent à des marques de paquets de cigarettes.

⁹⁷ *Le Soleil*, 26 février 1937, p. 16.

complicité avec le monde des affaires, accointances qui ne se démentiront jamais par la suite. En 1960, sur 18 trophées à l'enjeu, 11 sont identifiés à des firmes du secteur privé : Birks, Omega, Carling, Ronson, Ciment Saint-Laurent, Seagram, etc. Lors du premier carnaval d'hiver de l'aire « récente » tenu en 1955, le bonspiel de Québec figure au programme des activités et Estelle Côté, la reine des curleurs, est couronnée grande reine du carnaval⁹⁸. Quel lien avec le monde des affaires ? Son père, Charles-Eugène Côté est vice-président du magasin Syndicat, une entreprise de commerce de détail.

Ailleurs en province, la complicité du monde des affaires et du curling a ses retombées. Par exemple, en 1940, Trois-Rivières met de l'avant le bonspiel de la Chambre de commerce, une activité qui attire les curleurs de l'étranger et qui sera, au tournant des années 1960, un incontournable dans la programmation de la Mauricie⁹⁹. Les bonspiels d'entreprise sont florissants dans l'après-guerre, bien financés par les sociétés, reflétant les excellents rapports entre les directions d'entreprise et les corporations qui gèrent les clubs. Déjà fortement favorisé par un enracinement qui remonte à ses débuts au XIX^e siècle, le curling conserve donc des liens intimes avec le milieu des affaires entre 1920 et 1960 et son tissu social reflète cet état de fait.

Il nous reste à aborder les relations avec la classe politique. Rappelons-le, la collaboration soutenue des gouverneurs généraux ne date tout de même pas d'hier. Nous connaissons les origines de la compétition Governor General intimement liée à

⁹⁸ *Le Soleil*, 2 février 1955, p. 1.

⁹⁹ « City Bonspiel on Feb. 17-19 », *St. Maurice Valley Chronicle*, 3 février 1949, p. 1.

la sollicitude et à la commandite de ces derniers. Tout au long de la période, ce patronage fructueux se renforce. En 1923, lors de son passage au Montreal Curling Club, Lord Byng de Vimy est sensibilisé à la grande tradition du club et on lui fait alors autographier le premier *Minute Book*¹⁰⁰. L'accueil chaleureux réservé cette année-là n'est peut-être pas étranger à l'obtention de la mention de « royal » que le club se voit décerner dès l'année suivante. D'autre part, à la fin des années 1920, le bureau des directeurs de la Canadian Branch crée un titre honorifique réservé au personnage du gouverneur général. Le patronage est officiellement établi et le décès ou le remplacement de ce dernier signifie, selon le protocole, que la Canadian Branch soumette une nouvelle demande auprès du successeur. Ainsi, lorsque la décision de l'abandon des fers sera prise, on demandera l'approbation du gouverneur général. Jusqu'en 1939, la finale de la compétition Governor General va se dérouler à Rideau Hall. Très souvent, un repas léger accompagnait l'activité sportive et le gouverneur général et son épouse assistaient à la finale et participaient ensuite à la remise des récompenses. Après 1939, la compétition perd un peu de ce prestige puisqu'elle se déroule dans un club de la Capitale mais le patronage du gouverneur général y reste associé¹⁰¹. Peu de sports peuvent s'enorgueillir d'avoir eu accès à de tels privilèges au cours d'une aussi longue période.

Le curling de la région de Québec s'accommode davantage de sa proximité avec les politiciens provinciaux particulièrement lors de la tenue de son bonspiel annuel. En 1932, le bonspiel se déroule sous le patronage du lieutenant-gouverneur et

¹⁰⁰ « Lord Byng Visited Two Curling Clubs », *The Gazette*, 12 janvier 1923, p. 17.

¹⁰¹ *Minute Book* de la Canadian Branch, période 1930-1950.

le premier ministre Taschereau est le vice-patron. Au cours des années 1940, John Bracken, chef du parti Progressiste-Conservateur du Canada, participe régulièrement au Bonspiel de Québec¹⁰². Adjutor Dussault, ministre des Ressources hydrauliques dans le cabinet Duplessis, forme une équipe lors de l'événement de 1954¹⁰³. Le ministre Jacques Miquelon joue pour East Malartic en 1957¹⁰⁴. D'ailleurs, dès son retour au pouvoir en 1944, l'Union Nationale va se faire un devoir d'être bien représentée durant le banquet des curleurs au Château Frontenac. En 1945, Johnny Bourque, organisateur d'élection devenu ministre des Terres et Forêts, remplace Maurice Duplessis pressenti comme conférencier ce soir-là¹⁰⁵. Il faudra tout de même patienter jusqu'à l'année 1950 avant que le premier ministre ne s'y présente. Dans une envolée oratoire digne de ses meilleurs jours politiques, Duplessis profite de la tribune offerte par les curleurs pour leur rappeler qu'il est membre du club de Trois-Rivières depuis 25 ans avant de se livrer à une diatribe dénonçant les maux du socialisme¹⁰⁶. Depuis les années 1930 et jusqu'à la fin des années 1950, le bonspiel de Québec va rester sous le patronage conjoint du lieutenant-gouverneur et du premier ministre. Ainsi, à la table d'honneur du banquet, on aura vu se succéder un nombre imposant de politiciens du monde municipal, provincial et même fédéral. Même si la raquette et les courses de chiens de traîneau profitent occasionnellement du concours des hommes publics, ils n'auront jamais eu droit à la même fidélité.

¹⁰² « Les curlers de l'extérieur décrochent la plupart des trophées », *Le Soleil*, 31 janvier 1944, p. 6.

¹⁰³ « Muth Pulls Upset as Quebec Bonspiel Starts », *The Gazette*, 26 janvier 1954, p. 16.

¹⁰⁴ *Le Soleil*, 7 février 1957, p. 27.

¹⁰⁵ « Bourque, Gagnon Welcome Curlers See Unity Bred by Bonspiel », *Quebec Chronicle-Telegraph*, 25 janvier 1945, p. 3.

¹⁰⁶ « Duplessis met en garde contre le socialisme », *Le Soleil*, 26 janvier 1950, p. 3.

Une conscience de son rôle social

À cet examen des manières d'être typiques d'une élite, s'ajoute un deuxième élément. Il a trait à la conscience d'un certain rôle social au sein du monde du curling, la capacité d'orienter, d'influencer la société à partir de la tribune que le sport lui offre, une évidence qui saute aux yeux et qui rejoint un commentaire de Fernand Dumont sur l'époque : « Les élites du temps pensent ou croient penser à partir des principes; cela, elles l'affirment constamment. Mais, nous l'avons noté déjà, elles formulent aussi des diagnostics, elles circonscrivent des problèmes, elles proposent des solutions circonstanciées¹⁰⁷. »

Loin d'affirmer tout de même que le milieu du curling puisse s'ériger comme un groupe de pouvoir comme peut le faire une chambre de commerce, le tissu social qui le compose manifeste à l'occasion sa vision de la société, ses valeurs qui vont au-delà de la simple morale sportive. Par exemple, on peut songer à la participation qu'il prend à des activités caritatives. On est pauvre lorsqu'on est secouru et ajoutera-t-on *a contrario*, il faut une certaine richesse si l'on veut secourir. Au début du XX^e siècle, la solidarité, le partage ne s'exerce pas à travers un filet de sécurité sociale étatique comme nous le connaissons aujourd'hui. L'entraide s'assume par le mécanisme d'organisations privées de charité auxquelles l'individu mieux nanti peut contribuer. Linteau¹⁰⁸ souligne que c'est « une conscience écorchée à vif » combinée à « la crainte de désordres sociaux » qui poussent les classes favorisées à faire la charité. Il

¹⁰⁷ Fernand Dumont, « Les années 30: la première Révolution tranquille », Fernand Dumont, Jean Hamelin, Jean-Paul Montminy, dir., *Idéologies au Canada français 1930-1939*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1978, p. 5. (361 p.)

¹⁰⁸ Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain, tome I: de la Confédération à la Crise (1867-1929)*, Montréal, Boréal, 1989, p. 580. (758 p.)

est vrai qu'à Montréal les quartiers huppés côtoient à proximité une misère presque innommable. Les clubs de curling ne se détachent pas de cette réalité. Le bonspiel de la charité est une activité officielle dans le calendrier des tournois et c'est l'occasion de manifester de la solidarité. Certains organismes sont plus favorisés que d'autres puisque la charité s'exerce à travers le groupe ethnique : les anglophones font leurs dons à la Children's Memorial Hospital, la School for Crippled Children et la Blind School. La pratique veut qu'on amène ces enfants défavorisés au club en automobile et qu'on les retourne à la fin de la journée dans leur milieu, les *poor districts of Montreal*. Au cours de l'année 1923, ce bonspiel rapporte plus de 10 000 \$ à ses organisateurs¹⁰⁹. En 1930, le club Thistle fait plus que participer à la collecte des fonds, il adresse directement une lettre au premier ministre Mackenzie King lui demandant une législation afin qu'une pension soit versée aux personnes aveugles. À Québec, le bonspiel de la Croix-Rouge entre dans la tradition et se déroule sans interruption de 1920 à 1960. Même si l'État va s'engager graduellement auprès des moins nantis, le monde du curling continue de témoigner sa solidarité. À la fin des années 1930, le Charity Bonspiel ne fait plus partie des compétitions de la Canadian Branch, cependant cette dernière démontre une générosité exemplaire en temps de guerre en mettant sur pied un fonds destiné à l'achat de couvertures de laine à la faveur du RCCC. À la fin du conflit, c'est plus de 27 000 \$ qui ont été amassés par ce fonds et les expéditions de couvertures dépassent largement les 5 000 unités¹¹⁰. Ailleurs en province, des clubs locaux participent à des œuvres charitables. En Mauricie, au milieu des années 1950, l'organisme Imperial Order Daughters of the

¹⁰⁹ « Curlers Expect to Establish New Bonspiel Record », *The Gazette*, 23 janvier 1923, p. 18.

¹¹⁰ *Annals of the Royal Caledonian Curling Club*, période 1939-1945.

Empire (IODE) organise un bonspiel féminin afin d'accumuler des fonds utilisés au bien-être et à l'éducation de la population¹¹¹. En 1945, le bonspiel de la Price Brothers tenu à Kénogami verse ses profits à la Croix-Rouge¹¹². Bien que l'entraide ne soit pas l'apanage exclusif de cette classe sociale, l'ouverture manifestée par les adeptes du curling à l'égard des laissés-pour-compte s'apparente à un habitus qui s'accorde davantage aux classes supérieures.

Sous un angle plus sociopolitique, le groupe du curling ne manque pas l'occasion de s'affirmer en dépassant le cadre strictement sportif. En 1935, après les difficiles années de la Crise, l'organisation du bonspiel de Québec sent l'intérêt de nommer l'événement, bonspiel de prospérité. En 1942, il s'intitule bonspiel de la victoire et en 1944, conférence de la victoire, et durant cette semaine d'activités, même la publicité de la British Consols dans le quotidien *Le Soleil* est orientée. On y voit la belle Écossaise qui fait le salut militaire, allégeance à la couronne britannique qu'on ne peut certes détacher d'un contexte de conscription. En apparence anodins, ces éléments de symbolique dénotent l'affirmation d'une classe dominante qui cherche, à chaque fois qu'une occasion lui est offerte, à influencer le cours des choses.

¹¹¹ « IODE Bonspiel for Lady Curlers at TRC Draws 22 Rinks from City Clubs », *St. Maurice Valley Chronicle*, 7 janvier 1954, p. 1.

¹¹² « Price Bros Bonspiel at Kenogami Finished in Three Cornered Tie », *Quebec Chronicle-Telegraph*, 21 février 1945, p. 7.

Une manière particulière de faire la fête

La dimension festive est encore un élément permettant d'identifier le groupe social en présence. Les banquets, les repas hebdomadaires, les fêtes du Nouvel An et les ouvertures de saison dénotent des usages bien typiques. Ainsi, en 1923, le club Outremont ouvre sa saison avec un programme relevé : chants lyriques avec orchestre et violons¹¹³. Autre exemple, les repas de club sont obligatoirement planifiés, organisés. Un membre influent du club préside le cérémonial et a la responsabilité de présenter le conférencier qui peut être à l'occasion un ministre politique ou un chancelier d'université¹¹⁴. Lors des banquets qui se déroulent dans des établissements prestigieux comme l'Hôtel Windsor ou le Château Frontenac, le protocole est imposant : table d'honneur, défilé au son de la cornemuse, adresses aux curleurs et nombreuses santés dont la principale est réservée au patronage d'ordre royal. L'envoi d'une carte d'invitation est non seulement de rigueur lors des banquets mais aussi lors des réceptions du Nouvel An et des ouvertures de saison. Toutes ces façons de faire font du curling un sport en marge de beaucoup d'autres sports d'hiver comme le hockey, la raquette, le chien de traîneau, plus près des masses populaires. Certes, il n'est pas le seul à porter ce caractère de distinction. Les courses de chevaux, le golf, le tennis, le yachting permettent aussi à leurs adeptes d'exhiber leur différence sociale. Enfin, même s'ils disposent de toutes les installations nécessaires à la ville, les curleurs vont découvrir leur sport dans un cadre de villégiature au cours des années 1940 et 1950 avec des établissements sélects comme le club Seigniorie de

¹¹³ « Curlers entertained », *The Gazette*, 9 décembre 1922, p. 18.

¹¹⁴ Arthur Currie, ancien général, devenu chancelier de l'université McGill, est l'invité d'honneur du Montreal Curling Club le 17 décembre 1921. « Sir Arthur Currie Will Try His Hand at the Roarers' Game », *The Gazette*, 19 décembre 1921, p. 18.

Montebello ou le Chantecler de Sainte-Adèle. Peu de sports sont en mesure de se doter d'installations comparables en dehors de leur cadre traditionnel. Le curling compte suffisamment d'adeptes bien nantis capables de défrayer les coûts de cette forme relativement nouvelle de tourisme¹¹⁵.

Un devoir de mémoire

L'habitude de commémorer est aussi typique de cette catégorie sociale. En toile de fond, il y a l'idée d'une souvenance, un devoir de mémoire, la nécessité de conserver et de préserver pour la postérité des documents qui, en apparence, semblent dérisoires un jour mais seront précieux dans l'avenir. Au-delà d'un simple conservatisme, des personnes agissent ainsi avec une perception réellement positive de ce qu'elles sont et de ce qu'elles entendent laisser en héritage dans l'histoire. Très tôt, un club comme le Royal Montreal a un historien attitré, en quelque sorte un gardien des précieuses archives. En 1941, H. C. Fortier, alors président du club Thistle, soulève les questions relatives à la conservation des archives lors de la période d'été. Puisque le rangement du club n'est pas à l'abri du feu, il suggère alors que les archives soient déposées à son propre bureau. Des précautions de la sorte font que les archives de cet établissement comme beaucoup d'autres ont été conservées intactes. L'effort de conservation facilite ainsi toute commémoration subséquente. Cette façon de penser colle davantage à un habitus des classes supérieures. Documents photographiques à l'appui, le banquet du 50^e anniversaire du club Heather ne peut recevoir d'autres qualificatifs que somptueux (figure 29). Une brochure

¹¹⁵ Nous parlons d'une forme relativement nouvelle de tourisme. Dans les premières décennies du XX^e siècle, Linteau a identifié que la classe bourgeoise se dote de ses premiers lieux de villégiature. Paul-André Linteau, *op. cit.*, p. 578.

souvenir de très agréable facture complète le devoir de commémoration; le tout est présenté avec élégance, non sans un certain faste.

Figure 29

Banquet commémoratif des 50 ans du club Heather (1937)



Illustration tirée de la brochure commémorative du 50^e anniversaire du club Heather de Westmount.

Un débat qui n'affecte pas le curling québécois !

Au moment où le sport est toujours en proie à des querelles entre amateurs et professionnels, le curling québécois semble à l'abri de luttes de cette nature. Pourtant, au cours des années 1920, les pratiques dans l'Ouest canadien sont déjà différenciées.

En 1923, le bonspiel de Winnipeg offre des bourses pour une valeur de 8 000 \$¹¹⁶. En 1936, la Canadian Branch sent le besoin de préciser sous le règlement 16 que les compétitions sous sa juridiction ne s'adressent qu'aux amateurs. Dix ans plus tard, on simplifie cette règle en soulignant que le statut d'amateur n'a jamais causé de difficulté particulière, un signe évident que les curleurs québécois sont capables d'engager les sommes nécessaires à leur participation et qu'ils ne recherchent pas un gain pécuniaire. Sans subir une forme de contamination des sportifs professionnels, le curling est réservé à une classe de gens qui recherchent la « pureté » du sport. De nombreux discours insistent sur cette dimension de l'activité : *a clean sport*. On retrouve là encore un indice de la composition sociale des clubs. L'après-guerre donne naissance à de plus en plus de compétitions avec prix. En 1947, à Nipawin en Saskatchewan, un spectaculaire *autospiel* est mis de l'avant¹¹⁷. Ces pratiques sont maintenant connues dans l'Est du pays et à la fin des années 1950, on voit poindre ici et là des compétitions où des bourses sont offertes. La pratique est loin d'être généralisée; elle est même critiquée assez sévèrement comme en fait foi une association régionale de curling : « The move to curl for cold cash instead of the usual valuable prizes, is a radical departure from the traditional practice prevailing in the district¹¹⁸. » Un solide parti pris à l'égard de l'amateurisme et le très faible taux de litige ou de contestation de cette idéologie reflètent donc une certaine homogénéité de classe en curling.

¹¹⁶ « Curling at Winnipeg », *The Gazette*, 5 février 1923, p. 16.

¹¹⁷ « Fours Reached in Autospiel », *Quebec Chronicle-Telegraph*, 9 janvier 1951, p. 10.

¹¹⁸ « Cap Club Schedule \$1,000 Open Spiel Early in April », *St. Maurice Valley Chronicle*, 7 mars 1957, p. 6.

En quelques lignes, que conclure de la composition sociale des clubs ? D'un caractère particulièrement huppé au début des années 1920, le curling va demeurer tout au long de la période un sport de classe rassembleur d'une élite sociale et économique peu accessible aux masses populaires. Voyons encore la description du tissu social que livre un journaliste de *The Gazette* en 1957 : « 100 rinks in invitation competition boast of personnel ranging from a titled Scotsman, doctors, lawyers, judges, dentists, car salesman, industrialists, cattle ranchers, wheat farmers, former olympics athletes, former professional hockey players, bankers, insurance salesmen and executives¹¹⁹. » À Montréal, un noyau de clubs anciens, prestigieux et fortement fréquentés expliquent en partie le maintien de cette situation. À Québec, une activité de nature élitiste comme le bonspiel de Québec agit de la même façon en retardant la divulgation du sport à la masse. Avec les cérémonies d'ouverture et de clôture, les banquets, les quartiers généraux établis au Château Frontenac, l'événement confirme une image de marque. Participer au bonspiel de Québec à la fin des années 1950, c'est faire plus que vivre la joute de curling pendant une semaine, c'est encore exercer un privilège tout en exhibant ses liens.

Toutefois, après 1940, l'expansion considérable du curling dans toutes les régions du Québec va favoriser l'entrée graduelle de nouvelles catégories d'emploi. Si l'implantation en milieu industriel ne signifie pas la venue massive et immédiate des travailleurs au sein des clubs, elle a tout de même un effet facilitant à l'égard d'une catégorie intermédiaire comme les contremaîtres. À partir de son étude sur

¹¹⁹ « Good Morning Vern de Geer », *The Gazette*, 24 janvier 1957 p. 27.

Cantonville (Drummondville), et bien qu'il traite du golf¹²⁰, Everett Hugues émet un commentaire qui s'apparente relativement bien à la situation du curling : « Le résultat est un groupe mixte d'individus qui part des classes supérieures de la société locale et va graduellement s'estomper parmi les collets blancs subalternes. Le club de golf constitue un point de rencontre pour l'élite des deux groupes ethniques¹²¹. » Afin de maintenir une masse critique de participants, le curling en milieu industriel amorce progressivement un déplacement vers les strates inférieures.

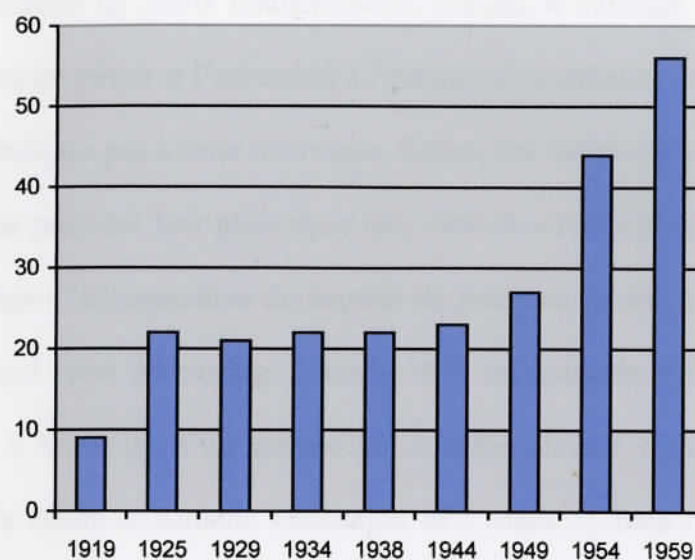
Une croissance de l'effectif féminin en deux temps

En 1919, les 9 clubs féminins répertoriés sur le territoire québécois ne comptent que 342 membres. C'est 6 fois moins que le curling masculin et si on retranche le club Montreal, qui à lui seul va chercher plus de 100 membres, l'effectif moyen d'un club féminin oscille autour de 30 membres. Cependant de 1919 à 1929, le nombre de clubs fait un bond important et le nombre de membres atteint 657. Par la suite, les années de la Crise et l'entrée en guerre vont signifier une stagnation du nombre de clubs féminins et on ne verra apparaître un changement véritable qu'au début de la décennie cinquante. La figure 30 l'illustre bien. De 1949 à 1959, c'est l'explosion du nombre d'établissements, qui fait plus que doubler. À cette époque, la naissance d'un club masculin entraîne rapidement la mise sur pied de sa contrepartie féminine.

¹²⁰ Golf et curling font à cette époque très bon ménage et recrutent sensiblement la même clientèle. Dès les années 1930 à Montréal, il est question d'un bonspiel des golfeurs à la fin du mois de mars. La naissance de clubs combinant golf et curling illustre encore cette proximité. Au milieu des années 1960, près d'une dizaine de clubs combinent dans leur appellation golf et curling.

¹²¹ Everett C. Hughes, *Rencontre de deux mondes*, Montréal, Boréal Express, 1972, p. 234. (390 p.)

Figure 30
Croissance du nombre de clubs féminins
1919-1959



Cette croissance se remarque encore par le nombre d'individus membres. De 593 participantes en 1938, on se retrouve quelque 20 ans plus tard en 1959 avec un effectif impressionnant de 2 819 curleuses¹²². De 1919 à 1938, l'élément francophone féminin a été répertorié selon la même méthodologie qu'en curling masculin. Pratiquement nulle en 1919, il appert que cette présence augmente de quelques points de pourcentage et se situe autour de 6 % en 1938. Il y a donc quelques Canadiennes françaises qui touchent à l'activité, mais on peut tout juste parler d'un stade d'émergence.

Quelques observations sont pertinentes à partir de ces statistiques. La Première Guerre mondiale signifie chez la femme une prise de conscience de son rôle dans la

¹²² *Annals of the Royal Caledonian Curling Club*, période 1920-1960.

société. Il ne saurait être question d'un retour en arrière et les années 1920 l'illustrent bien tant sur le plan politique que social où des luttes se poursuivent pour la reconnaissance de droits fondamentaux, comme le suffrage universel, l'égalité des conditions de travail et l'accès à l'éducation supérieure. Comme réalité sociale, le sport n'échappe pas à cette mouvance. Certes, les femmes n'y livrent pas un combat, mais elles prennent leur place dans une sorte de « féminisme tranquille¹²³ », comme en témoigne l'augmentation du nombre de joueuses. Et cet engouement ne se limite pas au seul sport du curling. L'année 1926 est marquée d'ailleurs par la première réunion à Montréal d'un groupe pancanadien devant régir le sport féminin, la Women's Amateur Athletic Federation of Canada¹²⁴. Bien que les hommes et les femmes continuent d'appartenir à des regroupements respectifs au sein de la Canadian Branch, la vie quotidienne des clubs révèle qu'il n'y a pas une cloison étanche entre les deux groupes. La décennie vingt s'inscrit donc dans le prolongement des précédentes et le phénomène de la mixité continue de prendre de l'ampleur comme en témoigne le journal *The Gazette* : « Curling with mixed rinks is growing in popularity by leaps and bounds and is rapidly becoming a fixed feature at the various curling clubs¹²⁵. » Autre exemple, au cours des années 1920 le bonspiel de la charité est un moment privilégié de solidarité unissant les deux sexes autour d'une noble cause¹²⁶. De nombreux établissements profitent alors de l'occasion pour tenir une compétition mixte. Le phénomène s'étend de plus aux autres régions du

¹²³ Paul-André Linteau, *op. cit.*, p. 592.

¹²⁴ « Athletic Women Were Busy at Mt. Royal Hotel Today », *Montreal Daily Star*, 7 décembre 1926, p. 22.

¹²⁵ « Montreal Ladies in Mixed Curling », *The Gazette*, 8 mars 1923, p. 17.

¹²⁶ Dans le *Scrap Book* du Royal Montreal Curling Club de 1924, il est relaté dans une coupure de presse que le club Outremont a connu un succès de popularité durant le Charity Bonspiel en organisant des joutes mixtes suivies d'une soirée dansante.

Québec et même si ces manifestations de curling mixte ne sont pas encore très fréquentes au cours d'une saison, elles sont plus qu'un fait passager.

Par la suite, entre 1929 et 1959, même si le curling féminin marque une pause assez longue, le nombre de clubs demeure relativement stable. Toutefois, la statistique est quelque peu trompeuse puisque les clubs féminins suspendent alors leurs activités durant la guerre tout en restant affiliés à la Canadian Branch¹²⁷. Sans que les motifs de ce désengagement soient explicités dans les comptes rendus, on peut soupçonner que les efforts exigés en temps de guerre laissent maintenant moins de temps à la femme pour concilier les rôles traditionnels familiaux et les loisirs. Cependant, la Seconde Guerre n'a pas que des côtés négatifs; elle va agir encore comme le mécanisme d'un catalyseur et confirmer une présence accrue de la femme au sein de la société. Cette fois, les élites traditionnelles et le clergé ne pourront enrayer les mouvements d'émancipation. Désormais, que ce soit par l'obtention du droit de vote au Québec ou encore une accessibilité accrue à la scolarisation et au marché du travail, les femmes de l'après-guerre entendent prendre en main leur destinée. Les sportives du curling vont elles aussi s'émanciper, fonder rapidement les sections féminines des nouveaux clubs, participer à travers les activités mixtes et se doter à la toute fin de la période de structures bien sportives pouvant conduire aux championnats nationaux. Sur le plan organisationnel, toujours subordonnées au curling des hommes, elles auront encore à réaliser quelques progrès au cours des décennies suivantes. Toutefois, le fossé va en se rétrécissant et la première

¹²⁷ *Annual of The Royal Caledonian Curling Club*, Édimbourg, T. & A. Constable, 1944-1945, p. lxix. (135 p.)

compétition officielle mixte de la Canadian Branch est un indice que les rapports hommes/femmes ont pris un tournant définitif.

Et dans tout cela, une problématique : comment expliquer la très faible participation des femmes canadiennes-françaises ? Il faut aborder la question en se remémorant les mandements sans équivoque de l'Église catholique qui, avec la complicité d'autres élites, a confiné la femme dans son rôle traditionnel de mère et d'épouse au tournant du XX^e siècle. Sans affirmer que la hiérarchie catholique est la seule responsable du retard sportif des Canadiennes françaises, son influence demeure prépondérante au cours de la période 1920-1940. Si le taux de participation en curling est très faible, la situation ne semble guère meilleure dans d'autres sports. En effet, les pages sportives des quotidiens francophones révèlent un très faible niveau d'activités chez elles et la comparaison avec le journal anglophone impose un constat analogue. Le *Montreal Daily Star* rapporte l'activité des sportives dans de nombreuses disciplines, et en 1929, Myrthe A. Cook, championne olympique, signe une chronique qui ne s'intéresse qu'au sport de la femme : *The Women's Sport Light*. Il ne sera jamais question d'une chronique de même nature dans un journal francophone. Toutefois, un redressement de la participation s'amorce dans l'après-guerre et, en curling comme dans beaucoup d'autres sports, on commencera à en percevoir les effets au cours de la Révolution tranquille.

Un curling évocateur de significations

On ne pourra clore ce cheminement historique sans s'attarder à une mise en perspective plus culturelle du curling. À quelles représentations le sport tient-il au

cours de ces années ? Les sensibilités se transformant, quelles différences met-il en scène par rapport à la période précédente et qu'annonce-t-il pour la suite ?

La sociabilité au titre de valeur exemplaire

Au cours de cette période, la valeur de la sociabilité est incomparable. Elle touche un sommet. D'une part, elle s'exprime avant tout par une vie associative vigoureuse, un réseau d'établissements en pleine croissance incluant de nombreux regroupements féminins, autant de lieux où une vie de relations peut éclore. De plus, on assiste à des regroupements de clubs selon des intérêts divers. L'annexe V présente ces nouvelles fédérations et traite de leur logique d'apparition. D'autre part, elle est incomparable par la qualité des relations qui s'y nouent, s'approchant de la pure sociabilité où le curling devient le prétexte qui permet de vivre d'abord le bonheur de la rencontre, où la relation qui se noue entre les personnes a autant sinon plus de valeur que le titre sportif disputé. C'est la raison pour laquelle nous ne pouvons passer outre à une description étendue des mœurs sociales du curling à cette époque révélatrice de la sociabilité qui s'y épanouit.

Les activités sociales des clubs

Au début des années 1920, les clubs de la région de Montréal poursuivent la jeune tradition d'une activité sociale le samedi. Nous avons examiné le *Minute Book* du club Thistle à cette période. Tout d'abord, l'affaire se déroule sous la responsabilité du comité *entertainment* qui vaque au bon fonctionnement de l'activité : un repas, une conférence, avant de retourner à des usages plus sportifs pour le reste de l'après-midi. Il est possible de consommer de l'alcool sur place et les

délibérations du club indiquent que les responsables se sont conformés aux dispositions de l'article 31 de la Commission des liqueurs. Il est aussi question que le club détienne un permis pour les membres qui apportent et entreposent des boissons alcoolisées dans leur casier.

À cette époque, il est fréquent que les repas comptent plus d'une centaine de convives. Ainsi, le 12 janvier 1925, on rapporte que 132 personnes ont assisté au repas du samedi au club Thistle. Pour la seule année 1929, les procès-verbaux du club indiquent une planification de 15 repas prévus entre le 7 décembre et le 15 mars avec la liste des présidents d'assemblée. C'est considérable ! La participation est telle que graduellement on instaure une activité repas les lundis et mercredis. La Crise entraîne un ralentissement de cette vie sociale. La participation aux repas hebdomadaires chute autour de 70 personnes et le coût du repas incluant la taxe est réduit à 0,75 \$.

L'année 1933 se solde par un déficit au club Thistle, mais signe d'une certaine reprise, le nombre de repas servis au cours de l'année passe de 1 700 à 2 100. L'année 1934 annonce un retour à la normale et le comité des activités sociales rapporte une augmentation du tiers sur l'année précédente. Cependant tout en demeurant populaire, l'activité du samedi ne retrouvera plus les sommets enregistrés au cours des années 1920.

Même si les curleurs du club Thistle ont trouvé le moyen de se plaindre de la lourdeur du *collops and corned beef*, un mets traditionnel qui ralentit la digestion et partant, la vigilance des curleurs, l'activité du samedi va rester la plus importante du

programme social tout au long de la période. Les réceptions *ad hoc*, les soupers du mercredi et même une activité du lundi matin ajoutent désormais un peu de variété et maintiennent une vie sociale florissante. Viennent ensuite compléter ce programme, les soirées associées à des compétitions qui se déroulent au club, les traditionnelles activités d'ouverture et de fermeture de la saison, la fête du Nouvel An.

Les clubs de Québec fonctionnent un peu sur le même modèle. Au cours de l'année 1945, le club Victoria tient 16 repas de type conférence le samedi avec en moyenne 70 convives¹²⁸. Comme certains clubs de Montréal, le Quebec Curling Club continue d'organiser une activité particulière à la St. Patrick. Nettement identifié à la communauté irlandaise, le plus vieux club de Québec présente alors une compétition où les groupes, selon leurs origines ethniques, Écossais, Anglais et Canadiens français, se mesurent aux Irlandais. Ainsi, en mars 1924, ces forces combinées auront vaincu l'Irlande lors d'une journée animée complétée par un repas, des discours à saveur humoristique et un programme musical¹²⁹.

Ailleurs en province, les clubs n'ont pas nécessairement les moyens d'inviter un conférencier à toutes les fins de semaine, mais à l'occasion ils utilisent la formule. À Shawinigan, en 1940, lors d'un premier repas de la saison, on mentionne qu'il se peut que la pratique du conférencier s'étende à d'autres événements¹³⁰. Au cours de ces années, la presse régionale relate de nombreuses activités, bonspiels de toutes

¹²⁸ « Victoria Club Cop All District Inter-Club Play », *Quebec Chronicle-Telegraph*, 29 mars 1945, p. 7.

¹²⁹ « The World Will Play Ireland », *Quebec Chronicle-Telegraph*, 15 mars 1924, p. 6.

¹³⁰ « Curling Luncheon at Club Saturday », *Shawinigan Standard*, 11 décembre 1940, p. 11.

sortes qui se clôturent habituellement par un repas et une soirée dansante. Au fur et à mesure que les clubs modernisent leurs installations, ils n'oublient pas l'infrastructure permettant les réceptions civiques. Lorsque le club de La Tuque est détruit par le feu le 3 mars 1944¹³¹, on s'entend pour dire que c'est une lourde perte sur le plan social. D'ailleurs, on ne mettra pas beaucoup de temps à le reconstruire puisqu'en 1945 l'établissement fonctionne à nouveau.

Même dans les coins les plus reculés, la sociabilité trouve moyen de s'exprimer avec des rencontres interclubs prétextes à la fête. En 1958, quelques équipes féminines des clubs de la Haute-Mauricie, Clova et Rapide-Blanc, conviennent de tenir deux matchs selon le principe de la visite réciproque¹³². Tard par un soir de mars, quittant Rapide-Blanc par train, un groupe de joueuses prend toute la nuit avant d'atteindre au petit matin la destination de Clova. En raison de la température douce, les matchs n'ont pu se jouer au cours de la journée et les voyageuses retournèrent bredouilles à Rapide-Blanc accompagnées cette fois du groupe de l'endroit afin de disputer si possible la deuxième manche de cette rencontre. Cette fois, malgré des glaces difficiles, les matchs eurent lieu et les festivités commencèrent vers la fin de l'après-midi : cocktail, souper et danse jusqu'à ce que le train reparte pour Clova. Le curling n'atteignait-il pas une vie de relation exemplaire, un épanouissement à travers des lieux d'expression tout aussi bigarrés que le prestigieux Royal Montreal Curling Club ou le modeste club de Clova ?

¹³¹ « Fire Destroys Curling Club », *Shawinigan Standard*, 8 mars 1944, p. 18.

¹³² « Ladies Home and Home Series with Clova Most Enjoyable », *Shawinigan Standard*, 12 mars 1958, p. 14.

Contrairement à un sport de masse comme le hockey où s'exprime une forme de sociabilité passive de spectateur, le curling met en scène ses propres acteurs, une sociabilité plus riche où il est question d'explorer et de vivre les rapports humains. À travers ces minuscules histoires qui se déposent comme en sédiments, une série de gestes simples et d'actions au quotidien, s'enracine dans la mentalité des curleurs de l'époque une idée forte de sociabilité. En plus, de par le caractère international, le prestige et la visibilité qui les entourent, trois événements, le bonspiel de Québec, la rencontre de la Gordon Medal et les visites des Écossais garantissent encore cette prépondérance de la sociabilité. L'annexe III décrit en détail l'effervescence sociale qui règne lors de ces événements.

Bien que l'expression fait quelque peu cliché, il nous faut donc considérer la tranche chronologique 1920-1960 comme étant celle d'un âge d'or de la sociabilité, une période où par le nombre et la qualité des manifestations le curling vit et s'inspire de cette représentation. En fait, depuis 1890, ce courant n'a fait que s'enrichir sans jamais qu'il ne soit possible de percevoir une mutation, un renversement de tendance. En revanche, on ne peut nier que l'idée d'un sport performance s'installe graduellement après 1930 et que la société du curling évolue de plus en plus vers un contenu sportif, la valorisation de la victoire et la reconnaissance du champion. Toutefois, on doit reconnaître qu'à cette époque au Québec la dimension de sociabilité surpasse celle de la sportivité. Un des principaux leaders du sport, Hugh

Edward Weyman synthétise en quelques mots cette philosophie : « Curling is a fraternity more than a game¹³³. »

Le respect de la tradition

Dans sa dynamique associative, le curling a toujours accordé une large place à la tradition et à l'histoire, cette idée toujours présente du respect de la tradition, de tout ce qui dure et même, dirons-nous, une certaine vénération à l'égard du grand âge. Elle sait se souvenir et souligner l'engagement de longue durée. Les articles sportifs y contribuent en relatant souvent le passé glorieux avec des photos de quatuors âgés. Les clubs classent leurs membres en diverses catégories : des membres à vie, les membres de 25 ans, les membres de 10 ans. En 1920, le Montreal Curling Club honore ses membres de plus de 30 ans dont un certain Hugh Paton qui est membre depuis 1875 ! Ce dernier a toujours la forme; il a exprimé le désir de jouer un match avec les plus anciens membres au cours de la journée¹³⁴.

La confrérie du curling a donc conscience que son sport est l'une des plus vieilles pratiques hivernales en Amérique du Nord. En 1952, l'année du centenaire de la Canadian Branch, le curling québécois compte quatre clubs centenaires et neuf cinquantenaires, autant d'occasions propices à des rassemblements, moment privilégié de l'expression des rapports de réciprocité. L'ancienneté d'un membre ou

¹³³ « Planning of Quebec Bonspiel Is Task of Veteran H. E. Weyman », *The Gazette*, 22 janvier 1949, p. 8.

¹³⁴ « Veterans Curlers Will Be Guests of Honor at Montreal », *Montreal Daily Star*, 14 février 1920, p. 6.

la participation à la Grande Guerre¹³⁵ sont encore motifs à se souvenir. Toutefois, quelques événements ont pris une importance significative.

En 1921, la région de Québec marque le centenaire du Quebec Curling Club en lui dédiant son bonspiel annuel. Il prend alors le nom de bonspiel du centenaire et l'activité regroupe le nombre considérable de 60 équipes. La Commission des ports a mis le hangar 19 à la disposition des curleurs. Sur les trois glaces du club de Curling de Québec, on peut lire un message de bienvenue en gaélique, en anglais et en français¹³⁶. Au début du tournoi, une quarantaine de curleurs rendent une visite de courtoisie à la mairie de Québec avant que le premier magistrat n'offre à ses hôtes les clefs de la ville pour la durée du tournoi. L'activité est couronnée de succès avec le banquet au Château Frontenac. Le centenaire de la Canadian Branch donne droit à une compétition particulière pour l'événement suivie d'un grand banquet. Les autres associations canadiennes et américaines sont invitées à participer. Soixante-quatre équipes s'inscrivent au tournoi dont 27 de l'extérieur. Le banquet de commémoration se déroule à la même date que la première réunion, soit un 27 mars. Pas moins de 350 invités y participent et à la table d'honneur une dizaine d'associations sont représentées incluant le Royal Caledonian Curling Club, le Grand National Curling Club of America, l'Ontario Curling Association, la Dominion Curling Association et la Province of Quebec Curlers Association¹³⁷. En 1957, le 150^e anniversaire du Royal Montreal Curling Club fut l'occasion d'une semaine complète d'activités. Seize

¹³⁵ « Montreal Curlers Capture Own Cup by Sweeping Majority », *Montreal Daily Star*, 16 février 1920, p. 6.

¹³⁶ « Quebec Curling Club's Centenary Bonspiel Commences This Morning », *Quebec Chronicle*, 24 janvier 1921, p. 6.

¹³⁷ *Annual of the Royal Caledonian Curling Club*, Édimbourg, T. & A. Constable, 1952-1953, p. 99. (323 p.)

équipes comprenant 7 anciens champions du Brier étaient inscrits dans un volet à caractère compétitif. Les autres participants allaient vivre un bonspiel amical avec son lot de cocktails et de réceptions au sein des clubs locaux. Les finales se déroulèrent le vendredi au Forum de Montréal en présence d'une foule estimée à 4 000 personnes. En soirée, c'est plus de 800 personnes qui assistèrent au banquet de clôture où on pouvait compter parmi les invités, le gouverneur-général Vincent Massey et le cardinal Léger¹³⁸. Ailleurs au Québec, on n'assiste pas nécessairement à des commémorations aussi spectaculaires, mais des événements de moindre importance, comme un 25^e anniversaire, sont toujours prétextes à un rassemblement qui prend le plus souvent l'allure d'un bonspiel suivi d'une fête.

En plus des commémorations, un patrimoine d'objets symboliques associés du XIX^e siècle n'a fait que prendre de la valeur. Les sigles, les épinglettes, les écussons et les trophées anciens témoignent d'un héritage très riche et sont le rappel constant d'une compétition particulière, la fondation d'un club, un événement spécial. À chaque année depuis 1925, le bonspiel de Québec célèbre sa tradition avec une dénomination qui rappelle la première compétition¹³⁹.

Les rituels entourant les événements sociaux sont un autre élément de tradition. Ils s'inspirent de la coutume écossaise; autour d'agapes bien arrosées, on chante, on raconte des histoires, on lit des poèmes spécialement composés pour l'occasion. Au cours des années 1920, lors d'activités relevées, on sait encore faire une place à un

¹³⁸ « Gordon Malcolm Beats Guy of Norther Ontario by 14-11 », *The Gazette*, 26 janvier 1957, p. 9.

¹³⁹ Par exemple, en 1959, on assiste au 46^e bonspiel, l'année suivante, le 47^e et ainsi de suite.

mets traditionnel plutôt rustique pour ne pas dire costaud, le *haggis*. *Le Soleil* de 1930 résume ainsi le déroulement du banquet au bonspiel de Québec : « suivant une vieille tradition en honneur chez les Écossais, les deux musiciens allèrent quérir les convives dans le lobby pour les conduire à table, tandis que quelques minutes plus tard, une délégation de cuisiniers écossais apportait [sic] le met [sic] national¹⁴⁰ ». Lors des parades et défilés, le musicien à la cornemuse portant le costume traditionnel ouvre habituellement la marche. Enfin, comme signe distinctif des curleurs, une pièce essentielle du costume, le couvre-chef écossais de différents types « Tam O'Shanter, Glengarry, Balmoral » demeure très populaire jusqu'au milieu des années 1950. Même si elle perd de son intensité, la référence écossaise est toujours présente à la fin de la période.

La valeur du rang social

Dans une section précédente, nous avons identifié une appartenance de classe chez les adeptes du curling; le sport offre un point de rencontre des anglophones et des francophones au sein d'une classe relativement bourgeoise. Est-il important à cette époque d'afficher sa différence en révélant le statut professionnel ? Quand on examine le contenu des articles sportifs, la réponse est affirmative. Les repas avec conférenciers recevront tout au long de la période une excellente couverture médiatique et on ne manque pas de fournir quelques précisions sur le statut social du conférencier : un politicien en vue, un ministre du culte, un chancelier d'université, un diplomate, etc. Ainsi, en 1929, le *Quebec Chronicle* souligne dans un article que le juge Sévigny est le premier juge de la cour supérieure à devenir membre du club

¹⁴⁰« Un banquet aux concurrents du 17^e bonspiel de Québec », *Le Soleil*, 13 février 1930, p. 18.

Jacques-Cartier. Les articles traitant du bonspiel de Québec déclinent les titres et les fonctions des personnalités qui s'amènent dans la ville de Québec comme dans cette description que l'on peut lire dans le *Soleil* de 1942 :

Parmi les personnes qui ont assisté à la distribution des superbes trophées et des riches récompenses nous avons remarqué le lieutenant-colonel, D. B. Papineau, aide-de-camp du lieutenant-gouverneur; M. H. C. Fortier représentant provincial de M. C. Macdonald Co. Ltd; le colonel C. H. L. Jones, l'échevin Wilfrid Samson, M. W. M. Mcmillan de Huntingdon, M. Colin McCarney, du Château Frontenac, M. Maurice Valiquette, directeur du poste CBV de Radio-Canada¹⁴¹.

Cette brève description fait ressortir nettement le caractère relevé d'une activité qui rassemblait un groupe sélect, distingué, issu de la classe dirigeante de la société. Elle révèle tout autant l'attachement à la pratique de ce sport que la volonté d'étaler son rang social.

En 1954, dans le journal *The Gazette*, on peut lire : « The court of the land is well represented this year [...] Doctors (medical and dental) are numerous¹⁴². » Le *Quebec Chronicle-Telegraph* met encore l'accent sur ce genre de détail et rapporte que 28 médecins participent au bonspiel de 1955. Dans un article où il est question de la composition de « l'inoffensif » Pea-soup Club, il est écrit : « The totally male complement includes millionaires, lawyers, doctors, MPs, MLA and assorted professional men¹⁴³. » Comme en font foi ces quelques lignes, on ne ressent pas de gêne à dire qui on est, et on fait plutôt preuve d'une certaine fierté à exhiber son rang.

¹⁴¹ « Le président Norton a couronné les champions du bonspiel », *Le Soleil*, 2 février 1942, p. 15.

¹⁴² « International 'Spiel Notes », *The Gazette*, 28 janvier 1954, p. 19.

¹⁴³ « Pea-soup Curling Club Founders Hail 10th Anniversary in Quebec », *The Gazette*, 2 février 1956, p. 19.

Même si ces descriptions se nichent en périphérie du contenu des articles sportifs, elles révèlent néanmoins l'importance accordée au statut social des participants. Et dès lors, elles suscitent une interrogation. Se peut-il qu'on soit membre du club pour autre chose que le simple jeu de curling, pour profiter des occasions sociales du club ? Dans son étude de Cantonville, Everett C. Hughes a remarqué que des Canadiens français bien en vue étaient membres du club de golf mais y jouaient très peu¹⁴⁴. Sans distinction sur le plan ethnique, il est probable qu'un certain nombre de membres utilisent la fenêtre du club afin de confirmer une position sociale. Cette idée de distinction par la pratique du curling reste bien présente tout au long de la période.

L'unité nationale canadienne

Nous avons précédemment remis en question l'histoire voulant que le curling soit apparu immédiatement après la Conquête grâce à la participation des soldats écossais stationnés en poste à Québec. De fait, avant 1920, il a été impossible de retracer à travers une documentation diversifiée quelques bribes relatant cette légende. Le premier récit reviendrait à George Gale à partir de son ouvrage *Historic Tales of Old Quebec*¹⁴⁵. L'intérêt est bien de comprendre pourquoi cette supposition de l'auteur va trouver écho au sein du monde du curling au point de faire partie aujourd'hui de l'histoire dite officielle du sport.

¹⁴⁴ Everett C. Hughes, *Rencontre de deux mondes*, Montréal, Boréal Express, 1972, p. 231. (390 p.)

¹⁴⁵ George Gale, *Historic Tales of Old Quebec*, Québec, Telegraph Printing Company, 1920, p. 190. (245 p.)

Nos recherches indiquent d'abord que c'est à Québec que cette légende inventée trouve un terreau propice à sa diffusion. Dès ses débuts, le bonspiel de Québec convie des curleurs de toutes les provinces canadiennes. La référence historique de Québec, berceau du curling en Amérique – plutôt que Montréal – permet d'attirer l'attention sur la Vieille Capitale. Deuxièmement, dans un contexte où le Canada anglais ressent à l'occasion le besoin de rappeler aux Canadiens français qu'ils ont été conquis, cette anecdote joue son rôle. Les soldats britanniques ont transformé leurs boulets de canon en fers de curling¹⁴⁶; voilà donc une version des faits susceptible de plaire aux anglophones de Québec de plus en plus minoritaires au sein de la communauté locale ainsi qu'aux visiteurs du Canada anglais sans pour autant risquer de froisser les susceptibilités de la bourgeoisie d'affaires de Québec. Sans qu'elle ne fasse trop l'objet de remise en question, la légende va donc s'imposer avec lenteur à travers les brochures commémoratives de clubs, les articles de journaux, certains ouvrages récents de curling.

Avec des événements comme la seconde Crise de la conscription, la question nationale refait surface périodiquement et de façon lancinante. En 1945, lors du banquet du bonspiel de Québec, le ministre Johnny Bourque s'adresse aux curleurs en faisant valoir que le curling est un élément qui a participé à l'unité au pays : « Unity was being bred in Canada through the game of curling¹⁴⁷. » Au bonspiel de 1960,

¹⁴⁶ On trouve aussi dans cette légende une explication commode à 100 ans d'utilisation des fers.

¹⁴⁷ « Bourque, Gagnon Welcome Curlers See Unity Bred by Bonspiel », *Quebec Chronicle-Telegraph*, 25 janvier 1945, p. 3.

toujours lors du même banquet, Jacques Miquelon alors ministre des Terres et Forêts cite l'événement comme un exemple de « l'unité canadienne en action¹⁴⁸ ».

Cette idée du curling qui rapproche les deux communautés à travers des rapports de cordialité fera dorénavant son chemin. Le bonspiel de Québec a valeur d'exemplarité à ce titre. La Révolution tranquille permettra-t-elle d'entretenir les mêmes discours ?

Des actes d'institutionnalisation

Le tableau 21 présente une sélection de faits jugés pertinents au développement du curling, des événements *ad hoc* qui contribuent à mieux le structurer dans l'espace et dans le temps constituant un apport significatif au processus d'institutionnalisation du sport. En raison de leur caractère répétitif, les événements annuels du bonspiel de Québec et de la rencontre de la Gordon Medal n'apparaissent pas à cette liste, mais leur contribution est indéniable. Sans exposer en détail les éléments du tableau, rappelons que les six visites des Écossais¹⁴⁹ (annexe III) demeurent sans contredit la pièce maîtresse de cet ensemble. Des événements à caractère sportif ou social, des commémorations, l'ouverture de nouveaux établissements, en somme une convergence de facteurs particulièrement positifs font en sorte que la locomotive du curling est sur les rails et carbure à plein régime. La pérennité de ce sport n'est pas alors une question préoccupante. Toutefois, victime de ses succès, une ombre pointe

¹⁴⁸ « Grand Curlers Banquet Is Another Smash Hit », *Quebec Chronicle-Telegraph*, 4 février 1960, p. 10.

¹⁴⁹ M. H. Marshall, *The Scottish Curlers in Canada and U.S.A., a Record of Their Tour in 1922-23*, Édimbourg, T. & A. Constable, 1924, 375 p.

au firmament du curling. L'addition de nouvelles associations intermédiaires a pour conséquence une perte d'influence pour le leader principal qu'est la Canadian Branch (annexe V).

Tableau 21
Les événements marquants (1920-1960)

<i>Année</i>	<i>Événement</i>	<i>Lieu</i>
1921	Commémoration du centenaire du Québec Curling Club	Québec
1923	3 ^e visite des Écossais	Québec, Montréal
1923	British Empire Match Canada, Écosse, États-Unis	Montréal
1924	Montreal Curling Club obtention de la mention « Royal » dans la dénomination 1 ^{re} participation aux Jeux Olympiques	Montréal
1925	Première visite des curleurs de Winnipeg au Bonspiel de Québec	Québec
1927	Premier championnat canadien, Brier	Toronto
1931	Commémoration du 125 ^e anniversaire du Royal Montreal Curling Club	Montréal
1932	2 ^e participation aux Jeux Olympiques	Lake Placid
1937	1 ^{er} Championnat provincial British Consols	Québec
1938	4 ^e visite des Écossais	Québec, Mauricie, Montréal
1942	1 ^{er} Brier au Québec	Québec
1943	Commémoration, centenaire du club Thistle	Montréal
1948	1 ^{er} championnat scolaire canadien	Winnipeg
1949	5 ^e visite des Écossais	Québec, Montréal

1950	1 ^{er} championnat scolaire canadien au Québec	Québec
1952	Commémoration des 100 ans de la Canadian Branch	Montréal
1954	Commémoration des 50 ans de la Ladies Curling Association	Seigniory Club Montebello
1957	1 ^{er} championnat féminin provincial	Québec
1957	Commémoration du 150 ^e anniversaire du Royal Montreal Curling Club	Montréal
1957	6 ^e visite des Écossais	Montréal
1959	2 ^e Brier au Québec	Québec
1959	1 ^{er} championnat mondial masculin	Édimbourg

Source : tableau constitué à partir des données recueillies des quotidiens et des *Annuaire* du RCCC, période 1920-1960.

Quels facteurs ont pu conduire la puissante organisation de 1920 à voir son influence ainsi réduite en moins d'une vingtaine d'années ? Organisation prestigieuse, dominante dans le paysage du curling canadien, la Canadian Branch avait-elle fait preuve de trop de suffisance, de passivité pour anticiper la suite ou n'était-ce que l'incapacité à reconnaître les signes avant-coureurs de la « sportivation » de l'activité, ou encore était-elle simplement victime de son conservatisme en raison du grand âge de ses membres ? Toutes ces questions demeurent des hypothèses plausibles, mais il faut plutôt rechercher les causes de cette perte de pouvoir à travers deux conjonctures particulières. La première relève de l'univers matériel du curling au Québec. En fait, la pratique dominante du curling avec les fers a pour conséquence une réception timide à l'égard du curling avec les pierres et tout ce qui peut se développer en périphérie. Pendant qu'à Montréal les curleurs de Canadian Branch divisent leurs forces avec la création d'une filiale vouée

à la promotion des pierres, la Granite Curling Association¹⁵⁰, l'organisation de Québec plus souple à l'égard de l'utilisation des pierres, arrange, en 1925, une première rencontre interprovinciale et accepte par la suite en 1927 de sélectionner une équipe pour le championnat canadien. Ayant reçu la même offre de la part de l'autorité du Brier en 1927, la Canadian Branch préfère alors ne rien déléguer à sa filiale, la Granite Curling Association. L'histoire du championnat provincial aurait probablement pris une autre tournure si la Granite Curling Association avait pu s'impliquer dans la sélection d'un premier championnat provincial en 1927¹⁵¹. La Canadian Branch avait fait preuve de myopie à l'égard du championnat provincial naissant.

L'autre facteur de l'affaiblissement de la Canadian Branch a trait à l'étendue de sa juridiction. Lorsque le curling progresse vers un championnat canadien, toutes les associations provinciales régissent le curling strictement à l'intérieur de leur frontière. La Canadian Branch, elle, chevauche deux provinces. Au milieu des années 1950, au moment où cette dernière revendique le droit d'être l'unique interlocuteur du curling au Québec, elle se bute à cette difficulté d'identification. Tel que nous pouvons l'envisager sous l'angle de la sociabilité et de la création des formes sociales, il n'y a vraisemblablement qu'une circonstance où des organismes poursuivant des buts analogues sur les mêmes territoires peuvent éviter les conflits et travailler en complémentarité, et c'est lorsque les décideurs sont interchangeables d'une

¹⁵⁰ Même si la Granite Curling Association est une filiale à part entière de la Canadian Branch, la collaboration entre les deux organismes laisse quelque peu à désirer au cours des premières années de coexistence.

¹⁵¹ *Minute Book* de la Granite Curling Association, 1934.

association à l'autre. Ce fut d'ailleurs le cas de la Granite Curling Association et de la Canadian Branch où, malgré les divergences du début, les passerelles étaient nombreuses. La même connivence existait aussi à l'échelle canadienne entre l'organisation du Brier et celle de la Dominion Curling Association. En revanche, les rapports de la Canadian Branch et de la PQCA ne pouvaient aboutir qu'à une succession périodique d'antagonismes ouverts ou larvés. Sans qu'elle soit une menace à sa survie, l'incapacité du curling québécois de parler d'une voix unique allait créer son lot de difficultés après 1940.

CONCLUSION

Si le sport est un reflet de la culture ambiante, il est mal aisé de qualifier cette tranche d'histoire sportive de la même façon qu'une certaine historiographie a dépeint la période comme celle de la Grande Noirceur. L'histoire du curling va plutôt dans le sens contraire. Avec en toile de fond un contexte de guerre où à peine sortie d'un conflit les nations se retrouvent à nouveau sur les champs de bataille 20 ans plus tard, la société civile québécoise baigne dans une atmosphère lourde de précarité : incertitude liée à des restrictions de consommation, crainte d'être mobilisée, tensions politiques liées à la conscription. Le sport en subit momentanément les conséquences. Par la suite, un développement industriel soutenu alimenté par une économie de guerre favorise l'implantation de tous les sports¹⁵². Transformant une menace en occasion de son développement, le curling s'enracine partout sur le territoire, un mouvement de diffusion qu'il faut qualifier d'exemplaire. Le curling connaît sa plus solide expansion au cours de cette période, ce qui confirme que dans les activités non

¹⁵² « Ontario Wartime Curling Booms », *Canadian Sport Monthly*, décembre 1944, p. 30.

essentielles comme le loisir ou les arts, une conjoncture de prospérité économique est préférable à toute autre. Tout de même, les années de la Crise avaient imposé un plus lourd tribut à l'activité.

La naissance de tous ces clubs contribue alors à l'extension du réseau compétitif. Le curling acquiert cet élément de sélection progressive où toutes les parties constituées (régions) ont une égale chance de se qualifier dans un championnat national. De plus, répondant à un principe d'équité, on voit se modeler les catégories de participations : jeunes du scolaire, adultes et curleurs âgés. Toutefois, en continuant de recruter ses adeptes dans les strates supérieures de la société, le curling répond encore timidement au principe compétitif qui veut opposer les meilleurs adversaires sans distinction de classe. Il faudra voir ce qui en adviendra au cours de la période subséquente. Enfin, derniers éléments de ce tableau sportif, deux transformations majeures de la culture matérielle du curling se produisent : l'abandon des fers uniformise une fois pour toute le curling québécois avec le reste du monde et l'implantation même partielle de la glace artificielle congédie pour de bon une dépendance au climat, stabilise le programme temporel des compétitions et prolonge la saison et du même coup, la vie sociale d'un club.

Cette animation de la vie sportive ne se réalise pas sans le concours des hommes et des femmes du temps. Là encore, on décèle certains mouvements. Au cours de la décennie vingt, moment décisif d'une divulgation, les francophones s'affirment et se donnent un premier lieu identitaire avec le club Jacques-Cartier. La Mauricie emboîte le pas. D'autres régions l'imitent par la suite. Les francophones de

la région montréalaise restent toutefois en marge de ce sport. La relève des jeunes se fait aussi attendre.

Le curling féminin poursuit son rattrapage et comble presque entièrement son retard à cette époque. L'explosion du nombre de clubs féminins après la Seconde Guerre mondiale nous justifie de parler d'un début d'appropriation du curling par les femmes au début de la décennie cinquante. Les rapports hommes femmes continuent d'évoluer dans « le bon sens ». Bien qu'il subsiste toujours des refuges de la masculinité à l'orée des années 1960, les cloisons étanches sont en voie de tomber¹⁵³. La mise sur pied des premiers championnats mixtes confirme cette évolution dans les rapports.

De par ses fréquentations, ses manières d'être, les rôles qu'il s'accorde, le curling demeure un sport de classe. Cependant, sans que sa percée en milieu industriel ne signifie l'adhésion immédiate de la classe ouvrière, elle n'en constitue pas moins une brèche annonciatrice de changements.

En guise de point final, sans que cette tranche de l'histoire du Québec n'ait été plus glorieuse que les précédentes, soulignons qu'elle n'est pas non plus le « trou noir ». Une société s'est ici comportée comme beaucoup d'autres à travers ses craintes et ses hésitations. L'histoire du curling le reflète bien : un déploiement dynamique à l'échelle de la province, un parti pris à l'égard du progrès et de la

¹⁵³ Madame Jacqueline Caron du club Jacques-Cartier de Québec situe le moment de cette intégration au milieu des années 1950.

modernité, l'établissement de nouveaux rapports entre des acteurs nouveaux et anciens. Plus que la simple incubation des changements à survenir à la Révolution tranquille, le curling vit à cette période un certain nombre de transformations et avise de la résultante à venir.

Ce sport en devenir qui se consolide dans sa nature intrinsèque ne ternit jamais l'éclat d'un curling où triomphe la vie de relations, une sociabilité telle qu'elle s'exprime au quotidien dans le vécu des clubs au gré d'une saison qui offre encore plus d'occasions d'échanger et de faire la fête. Pour un certain nombre, la joute sportive est le prétexte, une sensibilité collective qui se traduirait davantage par « le club et le bonheur d'en faire partie ». Nuance entre deux contenus qui expriment pour l'un, un engagement, un attachement à l'égard de la vie associative et pour l'autre, la simple pratique du jeu. Sans contredit, le curling vit l'Âge d'or de sa sociabilité.

CHAPITRE VII

LE CURLING QUÉBÉCOIS EN MUTATION, 1960-1980

INTRODUCTION

Lorsque la décennie soixante s'ébranle, elle annonce une série de transformations spectaculaires au sein des sociétés industrialisées. Qu'elle s'exprime à travers un *New Deal* à la Kennedy, les soulèvements étudiants de Mai 1968 ou la Révolution tranquille du Québec, la modernité prend une tournure résolument neuve : remise en question de l'autorité, des valeurs et des modèles traditionnels, affirmation d'une jeunesse à travers une vision idéale de la société, affranchissement de la femme. Le sport ne peut échapper à un tel contexte et il s'en ressentira bientôt. Il profite toutefois de deux innovations particulières. Le formidable développement de l'aviation civile et l'accessibilité grandissante de ce moyen de transport à la masse des citoyens favorisent l'extension des réseaux compétitifs et l'internationalisation grandissante dans une foule de disciplines sportives incluant le curling. De plus, le sport s'inscrit dorénavant dans une forme de culture à grande diffusion par le biais de la radio et surtout de la télévision. Bien que son entrée dans le paysage télévisuel se fasse plutôt timidement, le curling va profiter aussi de cette situation.

Selon un traitement qui ne diffère pas de celui des chapitres précédents, dans un premier temps il sera question de décrire le réseau compétitif et de reconnaître les ultimes transformations dans le processus compétitif, le monde du curling se rapprochant maintenant d'un modèle sportif à maturité. Par la suite, il sera question d'apprécier la performance québécoise non seulement selon les régions et les groupes en présence, mais aussi dans la perspective de compétitions élargies à l'échelle canadienne. Enfin, nous examinerons l'univers matériel du curling allant de l'innovation des équipements aux progrès sur le plan des techniques et des règles de jeu.

La deuxième partie du chapitre débute en exposant les éléments de preuve d'un repli du curling et il permet d'en estimer le moment. Comme aux chapitres antérieurs, les problématiques associées aux groupes sociaux refont surface; quelle part les francophones, la classe ouvrière, les femmes vont-ils prendre dans le développement du curling à cette époque ? La divulgation s'étant accomplie aux époques antérieures, quand l'appropriation survient-elle ? Reflet de la réalité changeante des années 1960, qu'en est-il des mentalités, des significations, des valeurs qui animent les participants ? La sociabilité se maintient-elle au rang de valeur forte ? Et enfin, le chapitre s'achève en s'interrogeant sur la pérennité du sport. Il scrute plus à fond cette problématique d'un premier véritable déclin du curling en 150 ans d'existence. Comment le curling va-t-il survivre à ses difficultés et maintenir une position relativement satisfaisante sur l'échiquier sportif ?

LA RÉALITÉ TOUTE SPORTIVE DU CURLING À CETTE ÉPOQUE

Les championnats de curling, une configuration plus définitive

Avant 1960, rappelons-le, deux compétitions sont solidement implantées à l'échelle canadienne, le Brier (1927) et le championnat scolaire canadien (1948). Le championnat canadien féminin se tient pour la première fois en 1961. En 1964, s'ajoute un titre canadien de curling mixte. Les épreuves de curling senior¹ masculin et féminin verront le jour respectivement en 1965 et 1973. Enfin, une compétition s'adressant aux jeunes femmes, l'équivalent du championnat scolaire chez les garçons², est mise de l'avant en 1972. Ces concours canadiens sont ouverts à toutes les provinces. Viennent-ils dicter la dynamique d'apparition des épreuves provinciales ? On serait tenté de le croire, mais le curling québécois compte quelques exceptions à ce chapitre. À partir de 1961³, pendant trois ans, les curleurs québécois se disputent le trophée O'Keefe Golden Bowl, un championnat provincial mixte qui n'a pas sa contrepartie canadienne. Le curling féminin québécois est un peu dans la même situation, car il tient en 1957 un premier championnat provincial précédant de quatre ans la première canadienne. Le tableau 22 trace le portrait des principales épreuves à l'échelle provinciale en incluant la date d'apparition ainsi que les commanditaires impliqués.

¹ C'est par le critère de l'âge que l'on détermine l'éligibilité à ce championnat : à l'origine de la compétition, il faut avoir 55 ans et le quatuor doit totaliser au moins la somme de 210 ans.

² À sa naissance en 1948, le championnat junior masculin porte le nom de championnat scolaire « Schoolboy Tournament ».

³ « Le championnat provincial de curling est en marche », *Le Devoir*, 23 février 1965, p. 15.

Tableau 22

Relevé des compétitions québécoises menant à un championnat canadien

<i>Catégorie</i>	<i>Nom de l'épreuve</i>	<i>Commanditaires impliqués au cours de la période</i>	<i>Année du premier championnat provincial</i>
Masculin	British Consols	Macdonald Tobacco Brasserie Labatt	1927
Masculin junior	Scolaire Pepsi-Cola	Pepsi-Cola	1948
Masculin senior	Pierre Seagram	Distilleries Seagram	1965
Féminin	Silver D	Dominion Store	1961
Féminin junior		Pepsi-Cola	1972
Féminin senior		Macdonald Tobacco	1972
Mixte	O'Keefe Golden Bowl	Brasserie O'Keefe Distilleries Seagram	1961

Des dissensions au sein des deux associations québécoises de curling féminin font en sorte qu'il se déroule deux championnats provinciaux de 1960 à 1968⁴ : le Silver D conduit à l'épreuve canadienne, et le Macdonald Lassie présenté par ses promoteurs comme le championnat provincial, n'offrent pas la possibilité d'une participation à la compétition pancanadienne. L'annexe V décrit en détail la longue saga qui va tenir en haleine le curling féminin jusqu'en 1973, année où on arrivait à confier la conduite de tous les championnats féminins québécois à un organisme unique légalement constitué après 16 années de tractations de toutes sortes.

⁴ « Quebec Hopes Pinned on Whitlock Ladies », *The Gazette*, 24 février 1968, p. 10.

Si le curling québécois est stimulé par l'attrait de ces compétitions prestigieuses à l'échelle du pays, le curling canadien vit une expérience analogue avec la concrétisation d'un premier championnat mondial chez les hommes. Or, les débuts sont modestes en 1959; le championnat mondial du curling ressemble davantage à une rencontre bilatérale, l'Écosse et le Canada. Il en sera ainsi les deux premières années⁵. Les États-Unis entrent en 1961, et un quatrième pays, la Suède, participe à la compétition en 1962. Le nombre de pays⁶ augmente à huit en 1967. Le curling masculin est véritablement sur les rails et, en 1980, dix pays participent à l'événement. Le curling junior masculin s'offre un premier championnat mondial en 1975 à Toronto, et le championnat mondial féminin se concrétise à son tour en 1979.

L'existence de compétitions d'envergure nationale avec éliminatoires provinciales n'est pas l'apanage exclusif de l'Association canadienne de curling et des associations provinciales affiliées. Des tournois associés à des catégories d'emploi comme les policiers⁷, les pompiers⁸, les employés des postes⁹ et la légion canadienne¹⁰ rassemblent à chaque année des curleurs de toutes les provinces incluant le Québec. C'est un phénomène plutôt inusité parce que très peu de sports offrent un réseau de compétitions associé à une catégorie d'emploi. C'est là un indice additionnel du degré de sociabilité qui s'affirme constamment en curling.

⁵ « Historique du tournoi mondial de curling », *Montréal-Matin*, 17 mars 1970, p. 52.

⁶ La Suisse et la Norvège entrent en 1964, la France en 1966 et l'Allemagne en 1967.

⁷ « Policeman Take to the Ice for March 15-20 Bonspiel », *The Gazette*, 15 janvier 1976, p. 24.

⁸ Ces derniers tiennent leur première compétition nationale en 1960. « Canadian Fire Fighters Curling Championship », *The Curler*, janvier-février 1980, p. 16.

⁹ « Les protêts peuvent amener des ennuis », *Le Soleil*, 1^{er} février 1975, p. C3.

¹⁰ *The Gazette*, 13 mars 1968, p. 42.

La matérialisation de toutes ces rencontres entraîne une concurrence avec des championnats anciens¹¹, et on pourrait ajouter qu'après 1970 l'attention de la presse écrite va être tournée vers les rencontres officielles, ces compétitions qui, dans la logique sportive¹², respectent un principe de progressivité allant du championnat provincial jusqu'au niveau de compétition ultime, les championnats canadien et mondial.

L'agencement des autres rencontres

Un aperçu des principales manifestations de la saison de curling autres que les championnats officiels apparaît à l'annexe I. Une première constatation s'impose : le curling des années 1960 offre une gamme étendue d'activités sur tout le territoire : compétitions officielles conduisant aux grands championnats, rencontres de prestige associées à des traditions bien ancrées, bonspiels à l'invitation du club local. Le curling s'adresse à toutes les catégories d'âge et vise autant la participation distincte ou indistincte des hommes et des femmes. À cet égard, le curling mixte devient le fer de lance de l'activité. Bref, les occasions de se mesurer à des adversaires sont loin de faire défaut. En revanche, au tournant des années 1970, des voix s'élèveront soulignant qu'un point de saturation¹³ est peut-être atteint. On a même poussé

¹¹ La Canadian Branch aura le plus à souffrir de cette situation.

¹² « Participation, compétition, sélection, élimination, champion, telle est la chaîne écologique du sport, la logique sportive ». Donald Guay, *La conquête du sport. Le sport et la société québécoise au XIX^e siècle*, Outremont, Lanctôt Éditeur, 1997, p. 28. (244 p.)

¹³ Dans un rapport daté du 19 avril 1968, le *Schedule Committee* de la Canadian Branch soulève le fait qu'on enregistre des baisses dans le nombre d'inscription à des bonspiels malgré le fait que le nombre de curleurs actifs augmente.

l'audace jusqu'à organiser des tournois en saison d'été. Un bonspiel à Roberval se déroule dans les cadres de la Traversée du lac Saint-Jean¹⁴.

Pourquoi un tel foisonnement d'activités ? La question demeure complexe mais il est possible d'émettre l'hypothèse que l'événement de prestige, une fenêtre sur le sport, un stimulant de la vie associative, profite d'abord à ceux qui l'organisent et que les instances locales et régionales prennent conscience de ce phénomène au cours des années 1960. « Être l'hôte de » prend maintenant toute son importance. On assiste alors à un véritable mouvement de déconcentration à la faveur du pôle régional. Plus rapidement que la Province of Quebec Curlers Association (PQCA), la Canadian Branch s'ouvre aux régions y concédant quelques-unes des compétitions qu'elle supervise depuis sa fondation. La PQCA ne cédera rien avant 1970. Le championnat provincial mixte sort de Québec pour la première fois cette année-là. Il se joue à Kénogami. Présenté sans interruption pendant 55 ans dans les clubs de la ville de Québec, le championnat masculin British Consols se déroule à Ville Mont-Royal en 1973. Bien entendu, ce sont les régions les plus dynamiques qui profiteront de ce mouvement d'ouverture. La Mauricie se distingue nettement des autres au début des années 1960. En effet, huit événements¹⁵ d'importance sont dénombrés entre 1960 et 1970 et Trois-Rivières acquiert une réputation d'accueil et d'hospitalité. Aucune autre région en dehors de Québec et de Montréal ne réussit à faire mieux¹⁶. Comme le

¹⁴ « Les champions plient l'échine devant une équipe de Québec », *Le Soleil*, 1^{er} août 1972, p. 21.

¹⁵ Par exemple, la Mauricie reçoit la compétition Royal Victoria Jubilee et le championnat provincial féminin en 1962, la compétition Lady Gilmour et le championnat provincial scolaire en 1964, à nouveau la compétition Royal Victoria Jubilee en 1965, le championnat provincial scolaire en 1966, le championnat senior en 1968 et le championnat scolaire en 1970.

¹⁶ « Trois-Rivieres Excellent Host for Jubilee Curling Playdowns », *The Gazette*, 23 janvier 1965, p. 41.

chapitre précédent l'a démontré, le curling a été florissant en Mauricie depuis les années 1950 particulièrement.

Les performances lors des championnats

Puisque les compétitions officielles sont désormais installées, les résultats positifs que l'on y obtient sont un indice de la vitalité, de la bonne santé du sport et de l'organisation. Les honneurs particuliers qui en découlent nourrissent la vie sportive et cimentent un peu plus la sociabilité au sein d'un club. Nous tâcherons donc d'établir les contributions les plus significatives sur le plan régional tout en distinguant la performance selon différentes appartenances.

Montréal domine !

À cette époque, le dicton veut qu'en curling, c'est Québec qui organise et c'est Montréal qui gagne. Il est vrai que la région montréalaise domine le curling masculin et féminin. Elle profite en outre d'un mouvement migratoire plus grand de curleurs Canadiens de l'Ouest du pays qui viennent à Montréal afin d'y travailler. Mieux que quiconque, Jim Ursel illustre le phénomène. Ce cadre de Winnipeg à l'emploi d'Air Canada va dominer le curling masculin au cours de la décennie 1970. Membre du club Saint-Laurent, il soutire six championnats provinciaux entre 1974 et 1980 dans une suite presque ininterrompue¹⁷. En curling masculin, la décennie soixante-dix appartient exclusivement à la région de Montréal. Le Saguenay-Lac Saint-Jean avait créé une brèche au cours de la décennie précédente. La région pouvait alors compter sur deux joueurs exceptionnels : Bill Tracy et Earl Carson. Le premier, originaire du

¹⁷ « Jimmy Ursel a joué de chance », *La Presse*, 11 février 1980, p. C17.

Nouveau-Brunswick et ingénieur de la Arvida Aluminium, va ravir trois fois le championnat masculin du Québec. Le second, Carson, est affecté à la base militaire de Bagotville. Il compte déjà trois qualifications au Brier quand il remporte son premier championnat provincial en tant que *skip* en 1969. Il était auparavant le coéquipier de Tracy. Ces Québécois d'adoption¹⁸ font alors la différence. De 1958 à 1980, aucune équipe francophone ne va réussir à se qualifier au Brier.

En curling féminin, un schéma analogue; Montréal domine la décennie soixante-dix. Lee Tobin¹⁹ du club Caledonia va arracher quatre championnats provinciaux et obtenir la consécration en 1975 avec le championnat canadien. Cette fois encore, la seule région qui réussit à tenir tête à Montréal est celle du Saguenay-Lac Saint-Jean avec Solange Larouche, championne provinciale en 1965 et Nicole Janelle en 1966 et 1971.

Sur la scène du curling scolaire, la compétition est nettement plus équilibrée si on considère les succès des régions : des villes comme Arvida, Shawinigan et Shefferville vont représenter le Québec au championnat scolaire canadien. En 1975, les autorités du tournoi modifient la clause d'admissibilité autorisant ainsi les joueurs de 19 ans au 1^{er} octobre à participer même s'ils ne vont pas à l'école. Désormais, il se nomme championnat junior canadien. À compter de 1977 et pour une période de six ans, la Mauricie représente le Québec lors de cet événement. Cette dernière a pris le parti de la jeunesse et sous la supervision des Jacques Lamy (1977) et André Ferland

¹⁸ « PQ Rink Doing Okay in Brier », *Quebec Chronicle-Telegraph*, 4 mars 1965, p. 8.

¹⁹ « Lee Tobin Tops Province Again », *The Gazette*, 30 janvier 1975, p. 26.

(1979, 1980), ces équipes récoltent les fruits de leurs efforts. La participation des francophones en curling junior s'affirme véritablement avec les premiers succès des curleurs de la Mauricie²⁰.

Le curling mixte révèle une performance régionale assez exceptionnelle de la part du Saguenay-Lac Saint-Jean. En effet, tout en pouvant compter sur les deux virtuoses du curling masculin que sont Earl Carson et Bill Tracy, les équipes de cette région se sauvent avec pas moins de sept titres provinciaux sur une possibilité de vingt et l'équipe de Earl Carson s'approprie les honneurs trois années d'affilée entre 1967 et 1969²¹. C'est à ce championnat que des équipes à majorité francophone réalisent leurs meilleures performances. Ils seront au nombre de huit à se qualifier. André Desjardins du club Kénogami est victorieux à deux reprises en 1970 et en 1974. Originaire de la région montréalaise, André Émond contribue lui-aussi aux succès des francophones en se rendant au championnat canadien à trois reprises en 1972, 1975 et 1976.

Au curling senior masculin, la région montréalaise fournit presque tous les gagnants. Ron Wright du club Hudson domine les premiers affrontements avec trois participations au championnat national en 1965, 1968 et 1969. Ken Weldon du club Caledonia mérite le titre provincial et arrache les grands honneurs au championnat canadien en 1972²². À l'exception de Guy Chenail en 1973, les curleurs francophones ne font pas beaucoup de bruit au sein de cette catégorie. Chez les femmes, une fois

²⁰ « Marchand, joueur par excellence au Canadien », *Le Nouvelliste*, 26 février 1980, p. 19.

²¹ « Départ qui fera baisser le calibre », *Le Soleil*, 22 février 1969, p. 9.

²² « Ken Weldon reste un grand maître du curling », *Le Soleil*, 9 février 1973, p. 21.

que le championnat senior féminin est mis en place, Rita C. Proulx connaît un bon succès et permet de redorer le blason de la région de Québec avec quatre titres provinciaux de 1973 à 1980.

Enfin, on peut s'interroger sur les facteurs qui font qu'une région prend le pas sur l'ensemble des autres. À Montréal, le bassin des compétiteurs y est pour quelque chose. Au début des années 1960, au moment où le curling est encore peu enseigné, l'apprentissage se fait nécessairement sur le tas. Une compétition rehaussée ne peut que favoriser l'amélioration des joueurs en présence. Il faut sortir de son patelin et se mesurer à des adversaires solides. La région métropolitaine de Montréal offre cette possibilité, celle de Québec, beaucoup moins. Comme second facteur, la mobilité de la main-d'œuvre amène à Montréal des joueurs de fort calibre de l'Ouest canadien. La région du Saguenay-Lac Saint-Jean en profite elle-aussi. Enfin, à l'avant-scène de la réussite sportive, il y a l'idée de gagner davantage sur l'adversaire en raison d'une innovation sur le plan technique ou tactique. À cet égard, la Mauricie va se distinguer en privilégiant un encadrement plus serré des joueurs de calibre junior²³.

Quant à la réussite des francophones, elle ne pouvait tenir de la génération spontanée. Longtemps dominé par le groupe anglophone, le curling québécois amorçait tout de même une transition avec les succès de ses équipes juniors francophones à la fin des années 1970. Cette tendance n'allait pas se démentir au cours des décennies suivantes.

²³ « Le rink Gélinas vainqueur », *Le Nouvelliste*, 24 décembre 1979, p. 26.

Sur la scène canadienne

Considérée maintenant dans une perspective canadienne, la performance québécoise est peu reluisante. Toutes catégories confondues, le Québec ne connaîtra que quatre récipiendaires de titres canadiens en deux décennies. De toute son histoire, la décennie soixante-dix est la plus prolifique : Ken Weldon et Lee Tobin nous offrent les premiers lauriers. Jim Ursel remporte les prestigieux honneurs du Brier de 1977 et Denis Marchand surprend avec le championnat junior en 1980. À quoi pourrait-on attribuer la réussite mitigée des équipes du Québec ? Ou plutôt, comment expliquer cette domination de l'Ouest du pays ? Au XX^e siècle, le curling a connu à l'Ouest des Grands Lacs un développement remarquable : le réseau compétitif y est imposant²⁴ et de plus, le sport recueille de nombreux adeptes chez les tout jeunes, garçons et filles. Avec des légendes comme Ernie Richardson et Ken Watson, véritables icônes du sport, le curling de l'Ouest canadien a ses théoriciens, ses penseurs qui contribuent à l'évolution du sport et lui confèrent une longueur d'avance sur le curling pratiqué dans l'Est du pays. Bref, le sport s'est ancré dans la culture populaire. Le chroniqueur Léonce Jacques de Québec le résume bien : « On pourrait dire que le curling est le sport national des provinces de l'Ouest²⁵. »

L'univers matériel du curling

Un sport évolue et se transforme à travers une exigence première de performance. Après 1960, cette dimension prend une importance considérable dans une foule de disciplines sportives incluant le curling. Dès le début des années 1970,

²⁴ À titre d'exemple, en 1964, un bonspiel comme celui de Winnipeg attire 504 équipes, 2 016 joueurs qui s'exécutent dans 23 clubs sur un total de 126 aires de jeu.

²⁵ « Dans le monde du sport », *Le Soleil*, 18 mars 1967, p. 20.

l'influence du télévisuel est notable agissant comme un catalyseur dans cette recherche d'efficacité. Ainsi, l'objectif est de capter l'attention de l'amateur et le retenir devant le petit écran en lui présentant des sportifs performants. Le curling prend graduellement les caractéristiques du sport-image. Aussi, les règlements vont être modifiés en fonction de ce nouvel impératif : le tableau de pointage sera simplifié; la partie va être réduite de 12 à 10 bouts; les pauses entre les lancers seront écourtées. Tout récemment, depuis que le curling a réintégré le mouvement olympique, la mise en place du règlement de la zone de garde protégée confirme la nécessité d'offrir un spectacle enlevant. Grosso modo, le règlement a pour effet d'empêcher que les quatre premières pierres lancées ne soient éjectées du jeu si elles ne touchent pas à la maison. Cette mesure favorise un jeu plus stratégique, plus offensif et du même coup, un jeu plus fertile en rebondissements. Se conditionne ainsi sur le curling l'influence grandissante du sport télévisuel avec en toile de fond les pressions exercées par ceux qui financent la production de ce spectacle. Toutefois, les enjeux économiques n'atteindront jamais la démesure que d'autres sports connaissent.

Si les règlements sont mis à jour en fonction d'un tel contexte, les techniques de jeu s'ajustent de la même façon ainsi que le reste de l'univers matériel du curling : la glace, la pierre, la brosse, la chaussure, tout doit concourir à l'efficacité.

Un curling qui dorénavant s'enseigne

À l'intérieur de la technique du lancer, il y a un élément qui évoluera singulièrement au cours de la période, c'est la longueur de la phase de glissade. Cette

transformation technique va se faire en parallèle à la modification du règlement qui concerne la ligne de jeu. En effet, rappelons que c'est au cours des années 1950 que la Dominion Curling Association se dote d'un premier règlement concernant la ligne de jeu. Le règlement stipule que le joueur qui lance la pierre ne doit pas franchir cette dernière. Cette règle venait encadrer une glissade allongée mais établissait une limite puisque aucune partie du corps du lanceur ne pouvait franchir la ligne. Nous sommes en 1963.

Champion du monde à quatre reprises et grand maître du curling canadien en raison de ses nombreuses victoires au Brier²⁶, Ernie Richardson signe une chronique dans le journal *The Gazette*²⁷. Il constate l'évolution de la technique du lancer et admet que la glissade longue jusqu'à la ligne de jeu devient de plus en plus populaire. Cependant, il préconise une glissade moyenne qui amène le curleur à relâcher la pierre quelques pieds après avoir franchi la maison. Son conseil est suivi par bon nombre de joueurs. En 1968, le champion mondial Ron Northcott²⁸ glisse selon ce principe. Comme la glissade d'un champion a valeur d'exemplarité, la technique n'évolue pas de façon spectaculaire au cours des années subséquentes.

En 1974-1975, l'Association canadienne de curling modifie le règlement de la ligne de jeu de sorte que le curleur qui relâche sa pierre près de la ligne de jeu peut

²⁶ Ernie Richardson aura connu une fiche de 45 victoires et 7 défaites en 5 participations au Brier. « Quebec's Ursel Co-favorite But Rink Skips Wonder Why », *The Gazette*, 1^{er} mars 1980, p. 87.

²⁷ « Curling Capsules », *The Gazette*, 7 janvier 1965, p. 30.

²⁸ Les documents photographiques permettent de l'affirmer.

poursuivre sa course au-delà de la ligne²⁹. Le règlement approchait de sa forme définitive. Il aura un impact considérable sur la technique de lancer et spécifiquement sur la phase de glissade. La fluidité et la continuité du mouvement s'en trouvaient grandement améliorées. Dès lors, la quête d'efficacité en curling s'est concrétisée par la recherche d'un bon niveau d'équilibre à travers une glissade longue. On avait tout intérêt à augmenter la puissance de cette glissade parce qu'il n'y avait plus l'obligation de s'immobiliser à la ligne de jeu.

Un second élément de divergence sur le plan technique concerne la position du pied glisseur. Au cours des années 1960, les documents photographiques révèlent que les meilleurs joueurs, comme Ron Northcott, glissent sur la plante et même le bout du pied dans une position très accroupie. En plus de requérir beaucoup d'équilibre, cette position risquait de causer un traumatisme au genou chez un certain nombre de joueurs. Des techniciens du curling interrogèrent alors cette pratique. L'affaire restera d'actualité jusqu'à la fin des années 1970, mais lentement, à mesure que les problèmes articulaires apparaîtront, la glissade sécuritaire avec un pied entièrement déposé sur la glace s'imposera d'elle-même. Au début de la décennie quatre-vingt, la technique du lancer arrive à un stade de maturité. Il ne restera en fait qu'à régler la question de l'élan arrière. Il était assez spectaculaire au cours des années 1940 et 1950 et on le croyait essentiel afin de communiquer une certaine force au lancer. Cependant, au début des années 1960, Ken Watson³⁰ nuance son propos sur le sujet et admet qu'un curleur puisse atteindre la vitesse voulue en exerçant une poussée à

²⁹ « Inside Curling », *The Gazette*, 11 février 1975, p. 13.

³⁰ Ken Watson, *Curling Today*, Winnipeg, Arlequin, 1962, p. 25. (224 p.)

partir de la jambe d'appui plutôt qu'en soulevant la pierre vers l'arrière dans un mouvement de pendule. Il faudra attendre jusqu'à la fin des années 1970 avant que cette approche technique ne soit reconnue. À cet égard, André Ferland en sera l'un des principaux défenseurs et fournira des réponses au curling canadien en préconisant une glissade où la pierre n'est jamais soulevée. Cette façon de procéder est devenue par la suite la norme canadienne et elle a fait école en curling international.

Enfin, s'il est un développement spectaculaire qui survient à ce moment-là au Québec, c'est celui d'un enseignement systématique du curling à travers des cours et des cliniques, un curling qui se fonde de plus en plus sur un savoir scientifique³¹. Dans les pages sportives du journal *The Gazette*, on retrouve régulièrement une chronique qui offre de précieux conseils aux lecteurs du journal. Au départ, ce sont les champions de l'Ouest, Ken Watson et Ernie Richardson qui prodiguent leur art, mais par la suite le journal fait appel aux talents locaux. Les Jim Ursel, Dave Moon, Elmer Black, Ron Wright, Andy Krycko, qui se sont distingués sur la scène provinciale, animent alors les chroniques. Les associations provinciales font de plus en plus de place à l'enseignement de la discipline en ciblant la jeunesse. Lorsque la Fédération québécoise de curling est mise sur pied, cette mission d'enseignement est clairement reconnue. Si le milieu du curling trouve maintenant ses professeurs, il découvre aussi qu'il y a place pour des entraîneurs auprès des plus jeunes. Les succès du quatuor de Denis Marchand doivent être associés à cette réalité nouvelle du *coaching*. En comparaison d'autres sports, les entraîneurs en curling sont arrivés

³¹ Marilyn A. McNeil, « Measurement of Curling Hability Through Knowledge and Skills Test », mémoire de maîtrise, Université McGill, 1974, p. 84.

tardivement. Lors du championnat mondial junior de 1977, le quotidien *Le Soleil* rapporte que les adultes associés aux équipes participantes sont d'abord et avant tout des accompagnateurs de voyage³². Sans être le premier entraîneur de curling au Canada, André Ferland innove en mettant de l'avant un programme complet d'entraînement. Formé aux méthodes et à la discipline de l'athlétisme, ce professeur d'éducation physique applique alors le principe du cycle d'entraînement à court, moyen et long terme, une séquence où toutes les dimensions de la performance sont présentes; la préparation ne se fait pas seulement sur les plans techniques et stratégiques, une importance considérable est accordée aux dimensions de la préparation physique et psychologique des athlètes. Cette approche globale de l'entraînement est en soi fort novatrice. Les succès remportés en 1980 par son équipe junior sont largement tributaires de cette vision nouvelle appliquée en curling.

En résumé, d'un curling traditionnel axé sur la finesse des placements de pierre, le curling des années 1970 s'oriente vers une joute plus musclée avec comme stratégie dominante la sortie de pierre, fruit d'une glissade de plus en plus puissante, un balayage efficace et une condition physique améliorée de la part des joueurs. En établissant le règlement de la zone de garde protégée, le curling des dernières décennies est revenu à des stratégies plus élaborées tout en maintenant son caractère athlétique.

³² Le chroniqueur Roland Sabourin parle de chaperon. « Des juniors qui en savent trop », *Le Soleil*, 3 mars 1977, p. C2.

Les équipements du joueur de curling

La tenue du joueur

Comme les années 1960 et 1970 voient s'accroître le caractère de performance en curling, l'équipement reflètera ces nouveaux impératifs. En premier lieu, si on désire glisser avec une plus grande efficacité, il faut réduire la friction du pied de contact. Des chaussures de curling ont déjà été commercialisées dans les années 1950. Le cuir ayant certaines qualités de glisse reconnues, il n'est pas rare de voir au début des années 1960 des adeptes qui jouent encore avec leurs chaussures de ville. On utilise alors une claquette afin d'obtenir de l'adhérence lors du balayage. Mais pour les curleurs qui recherchent la performance, la semelle de cuir n'est pas idéale. En s'usant, elle devient plus rugueuse et augmente la friction. Afin de maintenir la glisse, le curleur Guy Germain de Québec raconte avoir utilisé sous la semelle de cuir, un enduit de plomberie, le *Liquid Solder* qui se cristallise en séchant. Par la suite, un ami de la base militaire de Val-Cartier lui proposa un matériau anti-adhésif révolutionnaire, le téflon. Les fournisseurs canadiens d'équipements y avaient déjà pensé aussi, et au tournant des années 1970 on commercialise une chaussure avec une véritable semelle glissante intégrée. Ces mêmes compagnies vont aussi offrir aux curleurs un produit moins sophistiqué et moins coûteux, une demi-semelle glissante amovible que l'on applique en un tournemain à sa chaussure. Avec le temps, la demi-semelle glissante va devenir une semelle entière. Ainsi, au cours des années 1970, il devient de bon ton de pratiquer le curling avec des chaussures autres que celles qui nous ont amenés au club de curling. Changement de mœurs ! La qualité des glaces ne s'en porte que mieux. De plus, les clubs mettent de l'avant une petite boutique

facilitant l'achat de produits de curling. La chaussure ne connaîtra plus que des améliorations associées à l'épaisseur de la semelle de téflon. Par le design et le confort, elle en vient à ressembler à une espadrille de gymnase.

Déjà, à la fin des années 1950, il y avait l'idée de pratiquer le curling avec des vêtements qui soient autres que la tenue pantalon, chemise et cravate. Entre 1960 et 1980, effectivement, le costume va changer. Dans un article de 1975 où il est question de régler les maux du curling, le journaliste Marv Moss du journal *The Gazette* suggère que le curling adopte un costume qui lui soit spécifique³³ : des vêtements isolés, plus moulants, véritablement adaptés à l'activité plutôt que le gilet cardigan qui garde certainement au chaud mais qui s'avère plus ou moins pratique pour des joueurs qui se livrent à un curling de compétition. Il recommande aussi que les joueurs aient un costume d'équipe et qu'ils soient identifiés comme c'est le cas dans les autres sports. Le pratique survêtement d'éducation physique fait de fibres extensibles s'imposera au cours des décennies suivantes.

Le balai et la brosse

Le balayage efficace est de plus en plus reconnu comme un élément stratégique important et un facteur clé du succès d'une équipe³⁴. L'étude de St. Moritz en 1924 n'a jamais été contredite : le balayage peut ajouter jusqu'à 15 pieds à la course d'une

³³ « The 10-Point Program Quebec Needs to Get Curling off the Rocks », *The Gazette*, 27 mars 1975, p. 43.

³⁴ Dave Moon, un champion provincial masculin le souligne dans une chronique. « Inside Curling », *The Gazette*, 11 février 1976, p. 38.

pierre³⁵. Au cours de ces deux décennies, le balai reste sans contredit l'équipement le plus utilisé au Québec et au Canada tandis que les européens préfèrent toujours la brosse. En 1968, on estimait les ventes de balai à 800 000 unités au Canada³⁶. Et les différentes variétés de balai ne manquent pas; il y en a plus d'une vingtaine. En fait, rappelons que c'est quelque 20 ans plus tôt que l'on a délaissé le balai traditionnel de maison pour un balai typique de curling. L'évolution a donc été considérable. Cependant, certaines variétés de balai vont être sanctionnées par les organismes responsables des grands tournois. Ainsi, le balai à l'intérieur duquel une languette de cuir ou un autre matériel existe sera interdit tout au long de la période. Il en est de même du balai recouvert du type *Rink Rat*. Ces balais causaient un désagrément considérable en raison du bruit que leur utilisation entraînait. Une innovation trouva tout de même preneur au sein de l'Association canadienne de curling. Le balai de paille à brins inversés était accepté au Brier de 1970.

Même s'il était considéré comme l'outil des champions canadiens, le balai avait tout de même quelques lacunes importantes par rapport à la brosse. D'une part, il s'abîmait rapidement avec pour conséquence qu'au bout de quatre ou cinq utilisations, il fallait songer à son remplacement. En laissant des débris sur la glace, il risquait à tout moment d'enrayer la course d'une pierre. D'autre part, il imposait aux articulations de la main, du poignet et du coude un travail considérable³⁷ sans compter que le balayeur efficace devait déployer un effort colossal. Lors de

³⁵ A. Noel Mobbs et F. McDermott, *Curling in Switzerland*, Londres, Arrowsmith, 1929. p. 128. (223 p.)

³⁶ « Curling Broom Sales 5,6 Million Annually », *The Gazette*, 29 mars 1962, p. 27.

³⁷ Un avis présenté à l'Association canadienne de curling met en garde les balayeurs contre les risques de *Tennis Elbow*. « Bill Tetley's Rink from Northern Ontario Captures '75 Macdonald Brier Tankard », *The Gazette*, 10 mars 1975, p. 21.

compétitions où il y avait obligation de jouer deux parties en un seul jour, la fatigue devenait donc un élément stratégique à considérer. Toutefois, en 1968, dans le quotidien *Le Devoir*, on pouvait lire : « Il ne faudra pas beaucoup d'autres tournois mondiaux, semble-t-il, avant que toutes les équipes mettent définitivement au rancart la brosse qui est en usage en Europe et adoptent le balai³⁸. » Cette prédiction n'allait pas se matérialiser. C'est l'inverse qui s'est produit. À la fin des années 1970, on voit poindre l'utilisation de la brosse chez les champions. Dans l'équipe canadienne qui participe au championnat mondial de 1978, trois joueurs de l'équipe utilisent la brosse. Depuis, le balai est entré au musée du curling.

La pierre

La pierre de curling ne va pas connaître une évolution susceptible de transformer radicalement le jeu. Certes, il n'est plus question d'utiliser les fers relégués aux oubliettes au cours de la décennie cinquante. Toutefois, il se trouve encore quelques nostalgiques de cette époque révolue qui font revivre à des occasions bien spéciales le curling avec les fers. Ainsi, afin de commémorer ses 110 années d'existence, le club Caledonia organise en mars 1960 un bonspiel de 24 équipes pour ces irréductibles qui avaient encore le goût de jouer avec les *tea kettles* de 58 livres³⁹.

À l'exception de cet épisode des fers de la Canadian Branch, la pierre n'a jamais cédé sa place. C'est une innovation qui dure depuis plus de 200 ans dans le monde du curling. Elle possède des propriétés exceptionnelles. Résumons-les une

³⁸ « Les Écossais doivent leurs succès inespérés à la technique canadienne », *Le Devoir*, 23 mars 1968, p. 32.

³⁹ « Good morning », *The Gazette*, 22 mars 1960, p. 23.

dernière fois : d'abord, il lui faut une certaine dureté qui, selon un coefficient de géologie, oscille entre 24 et 35. Au point de départ, cela signifie que le bloc de pierre peut être travaillé avec un effort raisonnable, mais surtout cette pierre possède une élasticité uniforme, c'est-à-dire qu'indépendamment de l'endroit où on la touche, elle encaisse le choc et transfère l'énergie d'impact à une autre pierre toujours de la même façon. Enfin, elle subit les contacts sans s'abîmer ou s'effriter et résiste à l'usure en conservant sa couronne selon le bon aiguisage. D'autre part, la pierre de curling doit avoir une densité donnée (poids par surface) uniforme puisque les règlements déterminent un poids maximal et un diamètre donné. Ainsi, les pierres écossaises font habituellement 164 livres par pied cube. On peut imaginer ce que donnerait un matériau de trop forte densité; la pierre ressemblerait à un disque plat, une soucoupe. Ces propriétés font en sorte que ce ne sont pas tous les crans rocheux qui se qualifient comme site d'extraction des pierres de curling.

À mesure que l'on progresse au XX^e siècle, il devenait de plus en plus difficile d'exploiter le site de Ailsa Craig en Écosse⁴⁰; les coûts d'exploitation et les difficultés de recruter du personnel étaient les raisons évoquées lors de la fermeture du site en 1973. Le monde du curling allait dépendre d'un autre site de qualité à Trefor en Galles du Nord. N'y avait-il pas moyen de trouver au Canada une pierre ayant les mêmes propriétés que celles de l'Écosse ? Au cours des années 1960, un ingénieur-conseil H. L. Cole, employé au ministère canadien des Mines, lui-même curleur,

⁴⁰ David B. Smith, *Curling: An Illustrated History*, Édimbourg, John Donald Publishers Ltd, 1981, p. 58. (232 p.)

s'intéressa au sujet⁴¹ et apporta une réponse affirmative à cette question. Il avait répertorié neuf sites possibles, la plupart au Nouveau-Brunswick. De plus, Cole avait identifié un site au Québec pas très loin d'Ottawa du côté de Greenville. En 1971, des blocs de pierre furent extraits de ce site. Le facteur de dureté étant à 35 livres et la densité à 163 livres, les blocs furent acheminés chez un artisan en province afin de les tailler selon la forme d'une pierre conventionnelle⁴². Ce dernier réussit la duplication; malheureusement, la couronne restait un peu trop tranchante. Le 25 novembre 1971, le club de Longue Pointe dans l'Est de Montréal fit l'acquisition des deux pierres. Ces pierres glissaient quelque 15 pieds de moins qu'une pierre de provenance écossaise, mais le défaut était attribuable à l'inexpérience résultant d'une première production plutôt qu'à la matière première. Par la suite, ces pierres devenues « célèbres » partirent en tournée avec la Canadian Curling Association. Dix ans après leur fabrication, elles semblaient toujours en excellent état. Cet épisode démontre un potentiel d'extraction au Québec, mais le défi semble ailleurs; il réside dans l'expertise technique de production et la commercialisation, facteurs que les Écossais possèdent de longue main.

Ces difficultés allaient tout de même dicter deux innovations dont l'une n'eut pas la vie trop longue. On songea d'abord à la fabrication d'une pierre avec des matériaux synthétiques tel le plastique. En 1963, lors d'un tournoi tenu à la base

⁴¹ Heber L. Cole, « Canadian Curling Stones, Are We Missing the Broom ? », *The Curler*, mars 1980, p. 26.

⁴² George E. Flemming, « Canadian Curling Stones, Could They Be Made ? », *The Curler*, janvier-février 1980, p. 8.

aérienne d'Uplands (Ottawa), des pierres de plastique⁴³ sont utilisées. Cependant, les résultats furent loin d'être convaincants. De même poids que les pierres conventionnelles, les plastiques glissaient davantage. Lors des impacts, elles ne s'immobilisaient pas facilement. Ces réactions eurent tôt fait de déplaire aux curleurs et la commercialisation fut abandonnée. L'autre innovation connut plus de succès. La pierre allait être constituée de deux parties avec des propriétés particulières; la couronne faite d'un minéral plus résistant à l'usure et le bloc principal de la pierre constitué à son tour d'un minéral moins sensible à l'effritement. L'aiguisage de la couronne allait s'en trouver facilité et même si ce travail n'était pas un usage nouveau dans la décennie soixante, la précision du procédé continua de s'améliorer. Afin d'offrir une pierre toujours plus glissante, la surface de la couronne avec la glace fut encore réduite; la largeur de la bande de contact variant à l'intérieur d'une fourchette étroite de 1/16 à 3/32 pouce⁴⁴.

La quête de l'excellence sportive a entraîné dans son sillon une recherche constante de meilleurs outils sportifs. Même si le curling ne nécessite pas un équipement très élaboré, le processus d'innovation a été soutenu au cours de cette période.

Les enceintes de jeu

À travers le comité des glaces, le district de Montréal de la Canadian Branch prépare en 1961 un recueil traitant de la construction d'un édifice de curling, des

⁴³ « Good morning », *The Gazette*, 23 janvier 1963, p. 23.

⁴⁴ « Sharpening Curling Stones Speeds up Tempo of Game », *Quebec Chronicle-Telegraph*, 185, 30 janvier 1960, p. 9a.

systèmes de fabrication et de réfrigération des glaces. À cette époque, on dispose de deux systèmes de confection de la glace artificielle. Le premier est un système d'expansion directe où le produit réfrigérant s'évapore directement dans les tuyaux sous la surface glacée. Ne nécessitant pas de pompe circulatoire, ce système moins coûteux en électricité convient davantage à de petites surfaces de deux glaces et moins. Cependant, une perte de liquide réfrigérant rend le procédé plus dispendieux et constitue un risque pour la santé humaine. Comme ce système entraîne des variations brusques de la température de la glace, il n'est pas très apprécié des curleurs. L'autre système fondé sur la circulation de saumure ou de glycol demeure au cours des années 1960 un système éprouvé et toujours très populaire. Encore aujourd'hui, pour des raisons évidentes de sécurité, ce système est pratiquement l'unique procédé en vigueur. Tout en représentant des coûts d'installation plus faibles, il permet un contrôle uniforme de la température de la glace.

La construction d'un bâtiment de curling nécessite une planification qui prend en compte la capacité d'accueil d'un club. Selon la demande éventuelle, devrait-on bâtir un club avec 2, 3 ou 4 surfaces glacées ? Au début des années 1960, les études de capacité permettent de prendre une décision éclairée concernant la construction d'un club. Selon une plage d'utilisation de 10 heures⁴⁵ par jour dans une semaine de 6 jours, on calcule qu'une glace peut accommoder 240 joueurs par semaine à raison d'une seule utilisation. Si les adeptes désirent jouer à 3 reprises par semaine, une glace ne pourra accommoder que 80 adeptes. Donc, selon cette hypothèse, la construction d'un club de 2 glaces signifie une capacité d'accueil de 160 curleurs.

⁴⁵ Les ingénieurs suggèrent 5 parties de 2 heures à l'intérieur de la plage d'utilisation de 10 heures.

Ainsi, avant de se lancer dans l'aventure d'une construction nouvelle, on suggère aux promoteurs de faire l'appariement de la capacité projetée à la demande et de calculer ensuite un montant de cotisation qui respecte à la fois la concurrence et permet d'assumer les coûts de construction qui varieront de 0,10 \$ à 0,30 \$ le pied cube par glace selon le type de finition envisagé. Les nombreuses fermetures d'établissements construits au début des années 1960 laissent à penser que les initiateurs de projets se seraient livrés à des calculs plutôt optimistes.

En conclusion, plus qu'à toute autre période de l'histoire, l'institution sportive tolère de moins en moins que les conditions externes, aléatoires, deviennent un facteur déterminant de la réussite ou de l'échec, entendant ainsi que seul le mérite sportif doit nommer le champion. Comme dans les autres sports, il faut créer toutes les conditions ambiantes favorisant l'efficacité de la pratique, et en curling la condition première passe par une excellente qualité de la glace. Paradoxalement, la nécessité de présenter les grands championnats dans des enceintes plus vastes (stades de hockey sur glace) non spécifiques au curling, aura laissé le sport dans des conditions d'exercice plus difficiles. Toutefois, l'utilisation récente d'une eau déminéralisée témoigne encore des efforts afin de stabiliser le plus possible l'environnement général du sport.

LE DÉCLIN DE POPULARITÉ DU CURLING AU QUÉBEC À TRAVERS LES TRIOMPHES DE LA MIXITÉ, DE LA JEUNESSE ET DES FRANCOPHONES

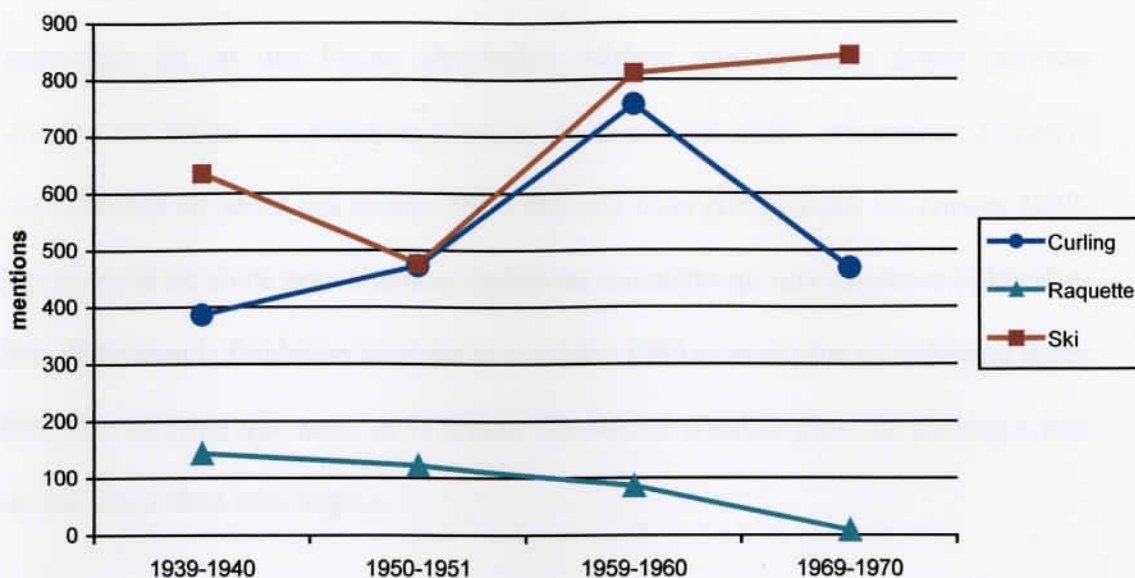
Sans nous éloigner du modèle des chapitres précédents, c'est à travers le prisme de la sociabilité que nous entendons identifier maintenant les influences, les forces attractives ou répulsives qui ont joué sur le sport en tant que forme sociale à cette période. La sociabilité du curling vivra encore des transformations d'importance dans sa composante formelle de vie associative. Par ailleurs, au cœur du quotidien, les interactions sociales évoluent entre continuité et changement selon la présence de nouveaux acteurs et des valeurs qui les animent.

L'annonce d'un repli de popularité et de participation

Après avoir connu des jours éclatants, le curling québécois entre en zone de turbulence dès le début des années 1960. S'il est une problématique particulière qu'il faut éclairer, elle concerne au premier chef le déclin généralisé de la popularité que connaît le curling à cette période. Selon notre étude de la popularité des sports⁴⁶, la descente s'amorce entre 1960 et 1970 (figure 31).

⁴⁶ La méthodologie et les procédures associées à cette forme d'analyse ont été décrites en détail au chapitre précédent ainsi qu'à l'annexe VI.

Figure 31
Évolution des mentions journalistiques en matière de sports d'hiver
(1940-1970)



En comparant maintenant les résultats de ce graphique avec la carte québécoise des clubs au début et à la fin de cette période, la détérioration est évidente. En 1960, on compte 129 clubs (annexe IV) regroupés pour une très forte majorité sous le couvert des trois associations provinciales masculines : la Canadian Branch, la Province of Quebec Curlers Association et la Northwestern Quebec Curling Association. Certes, ces clubs n'ont pas toute la même importance en ce qui a trait à la capacité d'accueil, mais de petites organisations comme on en compte à Clova en Mauricie, à Campbell's Bay en Outaouais ou à Labrieville sur la Côte-Nord illustrent de façon éloquent que le curling occupe bien tout le territoire et qu'il s'est étendu en dehors des villes d'importance. Au cours de la décennie soixante, une vingtaine de clubs vont naître, et autour de 1970 on enregistre un sommet avec près de 140

établissements. Pendant la décennie suivante la tendance s'inverse, et à l'orée des années 1980 on ne dénombre plus que 117 clubs. Ainsi, le mouvement d'ouverture et de fermeture des clubs aura été considérable entre 1960 et 1980. La région des Laurentides en est une bonne illustration. Malgré une demande dopée par une industrie touristique en pleine expansion, de nombreux clubs qui avaient entrepris leurs activités au début des années 1960 ferment leurs portes avant les années 1980. Une majorité de clubs nouvellement établis ne connaîtra qu'une existence éphémère. Cinq clubs dont la fondation remonte aux années 1960 ne sont plus en opération après 1980. Il n'en reste que trois, et le réputé Chantecler n'existe plus. Le curling a raté son décollage dans cette région.

Phénomène plus révélateur encore, des établissements centenaires comme le club Caledonia⁴⁷ de Montréal et le Quebec Curling Club mettront un terme à leurs activités. Les régions métropolitaines de Montréal et de Québec perdent de nombreuses glaces⁴⁸. Si on assiste à une relative stabilité des clubs dans les autres régions, la Mauricie régresse, perd six clubs et n'en gagne qu'un seul⁴⁹.

La détérioration va aussi être ressentie par les associations provinciales. Ainsi, P. A. Butterworth, président de la Canadian Branch, en arrive au constat suivant :
« I must report to this meeting that it is my opinion that, because of changing times,

⁴⁷ Ce club centenaire est démantelé en mai 1980 après 130 années d'existence.

⁴⁸ Les clubs Heather et St. Georges de Montréal qui ont respectivement vu le jour en 1887 et 1875 vont aussi fermer. Le club Cambrai de Québec qui compte sept glaces connaîtra un sort identique.

⁴⁹ La Mauricie va perdre trois clubs anciens : le Shawinigan Broadway (1906), le Wayagamack (1914) et le Louiseville (1930). Les clubs en Haute-Mauricie vont aussi fermer : Clova, Parent, Rapide-Blanc. Dans ces cas, il s'agit sans doute de déclin des activités économiques dans les localités. Shawinigan-Sud (1964) est le seul nouveau club qui ouvre à cette époque.

conditions and viewpoints, we in the Canadian Branch are facing difficult times⁵⁰. » À la même période, le docteur Clarence Rosenhek, président de la PQCA, confie au journaliste Léonce Jacques du *Soleil* qu'il n'a pas accepté la présidence de l'association pour le simple plaisir de se promener avec un titre, mais plutôt avec l'intention de redonner au curling la popularité dont ce sport a déjà joui à Québec⁵¹. La presse sportive commente abondamment le repli du curling : « Le curling est un sport qui compte de nombreux adeptes dans la région de Québec mais il n'est certainement pas en aussi bonne santé qu'il y a quinze ou vingt ans⁵². » L'idée d'inculquer un souffle nouveau, de redorer le lustre d'antan de la discipline, revient constamment dans les chroniques sportives des années 1970⁵³.

À quelle logique spatiale, l'implantation de nouveaux clubs obéit-elle maintenant ? À l'exception de la Couronne Nord de Montréal où ces derniers s'établissent à l'aune d'un mode de vie associé à la villégiature, la création de nouveaux établissements s'apparente davantage à un phénomène de reconfiguration plutôt qu'à un phénomène de diffusion. Autrement dit, c'est un transfert plutôt qu'une création; délaissant le centre-ville, de nouveaux clubs s'installent en banlieue dans les cités-dortoirs en pleine expansion. Le phénomène est en tout point conforme à ce regroupement de populations urbaines autour d'une ville centrale, mouvement⁵⁴ qui s'est amorcé au début des années 1950.

⁵⁰ Rapport annuel de la Canadian Branch, 1971. Archives nationales du Canada, Ottawa.

⁵¹ « Léonce Jacques, monde du sport », *Le Soleil*, 12 janvier 1970, p. 13.

⁵² « Départ qui fera baisser le calibre », *Le Soleil*, 22 février 1969, p. 9.

⁵³ *Le Soleil*, 30 janvier 1968, p. 12.

⁵⁴ Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert, François Robert, *Histoire du Québec contemporain, tome II : Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal Express, 1986, p. 260. (739 p.)

Il ressort que le repli de popularité mesuré grâce à l'analyse de contenu des pages sportives se manifeste une décennie avant la diminution du nombre d'établissements. Avant que l'onde de choc ne soit ressentie dans la communauté sportive en général, il y a donc des signes avant-coureurs de ce recul et ce, dès le début des années 1960.

Enfin, tel que le démontre la figure 31, la raquette décline au point de s'éteindre comme forme sociale. Et, puisque la survie de la forme sociale constitue une dimension fondamentale de notre questionnement, la fin ou l'extinction de tout sport nous intéresse particulièrement. Comment cette activité va-t-elle achever son parcours ? En clair, affirmons-nous, un sport a autant de chance de se pérenniser qu'il possède et cultive les outils de sa pérennité : les championnats, les records et les symboles inhérents comme les médailles et les trophées. Ces événements permettent habituellement de s'ouvrir à un groupe plus vaste et d'atteindre un caractère presque universel. Nettement plus identifiée à la francophonie des Canadiens français et des Franco-américains, la raquette voit s'étioler sa fonction sportive après 1940. Elle ne gagnera jamais un autre statut que celui de sport régional, et la tentative avortée d'une entrée au concert des disciplines olympiques lui porte par la suite un coup fatal. La raquette sportive s'éteint donc au cours de la décennie soixante.

Les acteurs de cette vie associative

Appropriation du curling chez les francophones

Comme il a été démontré aux chapitres précédents, avant 1960 la communauté anglophone a assumé le leadership du curling, et bien que le sport ait été divulgué aux francophones au milieu des années 1920, leur présence fut modeste, puis en progression constante par la suite. La période 1960-1980 est marquée par l'appropriation du sport chez les francophones qui atteignent enfin la dimension organisationnelle du curling. La naissance de la Fédération québécoise de curling est certes le catalyseur principal de ce changement.

Rappelons-le, à la fin de la décennie cinquante, le paysage du curling compte plusieurs associations provinciales dont le rayonnement est variable (annexe V). Avec la création en 1968 du Haut-commissariat à la jeunesse, aux loisirs et aux sports, le gouvernement du Québec entend désormais prendre une part active dans le développement et le financement du sport au Québec en établissant des partenariats avec les organismes de sport. Au même titre que d'autres activités sportives, le curling doit se doter d'un organisme représentatif de l'ensemble du territoire, intégrant à la fois les curlings féminin et masculin. L'intention est de canaliser les efforts autour d'un interlocuteur unique. Au cours des années 1974 et 1975, de nombreuses démarches de rapprochement aboutissent à une forme d'accord entre les deux principaux intervenants du curling masculin, la Canadian Branch anglophone⁵⁵

⁵⁵ La Canadian Branch qui avait su faire place à quelques francophones aux plus hautes fonctions de son exécutif dans les années 1960 ne va en élire aucun entre 1970 et 1980.

et la PQCA⁵⁶ nettement plus identifiée aux francophones. Le 8 avril 1976 peut être considéré comme la date de la première réunion de la Fédération québécoise de curling. Thomas R. Fisher en devient le président et Pierre Desrochers, le secrétaire administratif et le premier personnel permanent rémunéré par le Haut-commissariat⁵⁷.

L'État québécois avait ainsi offert sa médiation et ses ressources, mais peut-on qualifier de neutre sa position adoptée à l'égard de ces deux organismes du curling masculin facilement identifiables sur le plan ethnique ? En fait, on pourrait interpréter le phénomène comme celui du *tertius gaudens*⁵⁸, l'arrivée d'un tiers dont la visée est quelque peu égoïste, un troisième acteur qui n'entend pas nécessairement jouer un rôle d'arbitre mais un rôle actif en fonction d'une intention évidente. Comme dans beaucoup de domaines, l'État québécois intervenait avec, en toile de fond, l'idée d'une affirmation de sa majorité francophone. Lorsque les fonctionnaires du Haut-commissariat accompagnèrent les différentes associations provinciales dans la mise en place de la Fédération, la PQCA profita d'un avantage en étant à la fois francophone et domiciliée à Québec. D'ailleurs, la Canadian Branch a dû se résoudre à ce que Pierre Desrochers soit en même temps le secrétaire exécutif de la PQCA et le premier personnel engagé par la Fédération. Au sein d'une dynamique à trois, la Canadian Branch n'aura pas réussi à établir un rapport fructueux avec l'instance gouvernementale. En premier lieu, la Canadian Branch craignait une perte d'autonomie dans la conduite de ses opérations courantes, une forme d'ingérence par

⁵⁶ La Province of Quebec Curlers Association (PQCA) francise son appellation en septembre 1977 et devient l'Association des curlers de la province de Québec (ACPQ).

⁵⁷ Thomas R. Fisher est une personnalité en vue de la Canadian Branch et Pierre Desrochers est le secrétaire de la PQCA.

⁵⁸ Georg Simmel, *Sociologie. Étude sur les formes de socialisation*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, p. 139. (756 p.)

le gouvernement⁵⁹. Ensuite, on se sera plaint d'un manque d'information et de bilinguisme⁶⁰. Toutefois, H. A. Stewart, le président du groupe, traçait un constat encourageant en écrivant dans le rapport annuel de 1979-1980 : « Nos relations avec la Fédération de curling se sont améliorées au cours de l'année⁶¹. » La décennie soixante-dix s'achevait donc sans que les tensions entre la Fédération québécoise de curling et la Canadian Branch ne soient entièrement annihilées. Traditionnellement, le maître d'œuvre du curling québécois, la Canadian Branch, voyait son influence encore une fois réduite. « On sent que la Branch commence à avoir peur de la fédération⁶² », pouvait-on lire dans les délibérations de la Fédération. Il y avait là, d'abord et avant tout, un enjeu de pouvoir qui laissait apparaître également un clivage ethnique. L'Association des curlers de la province de Québec (ACPQ) avait vécu une transition plus harmonieuse.

Ainsi, la communauté francophone disposait maintenant d'un pouvoir accru puisque les régions majoritairement francophones constituèrent à compter de 1979 l'épine dorsale de l'organisation (annexe V). En 1980, l'exécutif de la Fédération québécoise était entièrement composé de francophones⁶³. Loin de prétendre que les anglophones n'avaient plus leur mot à dire avec l'organisation du curling, les privilèges accordés à l'ACPQ combinés à une participation accrue des régions

⁵⁹ Rapport annuel de la Canadian Branch de 1977-1978. Archives nationales du Canada, Ottawa.

⁶⁰ Procès-verbal du conseil d'administration de la Fédération québécoise de curling du 7 décembre 1980.

⁶¹ Rapport annuel de la filiale Canadienne du RCCC, 1979-1980, p. 15.

⁶² Procès-verbal du conseil d'administration de la Fédération québécoise de curling du 7 décembre 1980.

⁶³ « Mots de la présidente », *Curling*, Bulletin de la Fédération québécoise de curling, vol. 2, n° 1, octobre 1980, p. 1.

signifièrent un véritable déplacement du point d'équilibre en faveur de la majorité francophone au cours de la décennie soixante-dix.

Cette appropriation se réalisa-t-elle de la même façon, à plus petite échelle, au niveau du club ? Il semble que oui. À titre d'exemple, nous avons examiné la liste des membres du club Victoria de Québec, traditionnel bastion du curling anglophone. En 1962-1963, sur un total de 131 membres, 8 seulement ont des noms à consonance française; le comité exécutif de 20 personnes ne compte qu'un seul nom de même nature. Quinze ans plus tard, on dénombre un peu plus de la moitié des noms à consonance française sur un ensemble de 107 membres. La sélection des adeptes par cooptation ne tient plus. L'exécutif de 10 personnes est composé à part égale de patronymes francophones et anglophones. Pendant qu'un groupe s'approprie le sport, l'autre s'en éloigne. Mais pourquoi la communauté anglophone délaisse-t-elle le curling ? Avant de se livrer à toute autre analyse, il faut scruter les statistiques de l'évolution de la population de souche anglaise au Québec. Selon les données de l'Office de la langue française du Québec, à partir des recensements de 1966, 1971, 1976 et 1981 le solde migratoire net des gens de langue maternelle anglaise est négatif et atteint le total impressionnant de 249 000. À la lecture du tableau 23, si l'on constate un départ massif au cours de la période, on remarque par ailleurs qu'il ne survient pas spontanément avec l'arrivée au pouvoir du Parti Québécois en 1976.

Tableau 23
Solde migratoire au Québec
pour les personnes dont la langue maternelle est l'anglais

<i>Période</i>	<i>Sorties</i>	<i>Entrées</i>	<i>Solde</i>
1961-1966	99 000	47 000	(52 000)
1967-1971	94 000	42 000	(52 000)
1972-1976	132 000	25 000	(107 000)
1977-1981	71 000	33 000	(38 000)

Source : Bureau de la statistique du Québec⁶⁴

L'univers anglo-montréalais est particulièrement ébranlé par ces départs mais les régions ne sont pas épargnées non plus. Ainsi, avec la révolution tranquille, la nationalisation de l'électricité, l'émergence d'une classe d'affaires francophone, les cadres et gestionnaires majoritairement anglophones au début des années 1960 doivent désormais partager le pouvoir, s'intégrer, apprendre le français. Certains vont préférer émigrer du côté de Toronto ou de l'Ouest canadien où le travail sans les tensions linguistiques et politiques les attend. Certes, les anglophones qui quittent le Québec ne sont pas tous des joueurs de curling, mais on peut soupçonner que ce mouvement migratoire a eu un impact sur la popularité générale du sport, sa diffusion dans les médias⁶⁵ et même la survie directe de certains établissements qui subissaient

⁶⁴ Hervé Gauthier, *D'une génération à l'autre : évolution des conditions de vie*, vol. 2, Québec, Bureau de la statistique du Québec, 1997, p. 99.

⁶⁵ Le *Quebec Chronicle-Telegraph* voit sa taille considérablement réduite après 1970. Il devient un hebdomadaire en 1977. Ce journal avait assuré une couverture remarquable du curling à Québec par l'intermédiaire de son journaliste sportif, Louis Fusk. Le *St. Maurice Valley Chronicle* qui avait joué

déjà les embarras causés par le vieillissement naturel de la clientèle et les mouvements vers la banlieue. Par ailleurs, l'exode de l'un n'offrait-il pas la possibilité à l'autre de le remplacer ? D'emblée, c'est ce qui va se produire, mais à des rythmes différents selon les régions⁶⁶. Le curling, qui n'était jamais devenu avant 1960 un enjeu d'importance chez les francophones de la région montréalaise, ne le sera pas davantage par la suite. La Palestre nationale⁶⁷ se lança bien dans l'aménagement de cinq pistes au Centre Paul-Sauvé au tournant des années 1960, mais il n'y avait pas là l'ombre d'un rapprochement avec la communauté anglophone et les réseaux établis de compétition car la Palestre prit la décision de ne pas adhérer à la Canadian Branch et de ne pas participer aux grands championnats.

Enfin, à cette époque, le curling devient-il un lieu d'expression des tensions linguistiques telles qu'elles sont ressenties ailleurs dans la société ? Le journaliste François Béliveau, de *La Presse*, résume un peu l'état de passivité ou d'indifférence qui anime les curleurs francophones : « Mais on ne se surprend plus quand on constate que les francophones n'ont pas la dignité de vivre leur sport en français, acceptant sans aucune vergogne de s'assimiler à leur compagnon de jeu⁶⁸. » Son jugement est-il trop sévère ? Au début des années 1960, l'anglais est encore la principale langue d'usage dans le monde du curling québécois. L'étude des procès-verbaux et de la correspondance atteste cette prédominance. Sollicitée de la part de régions qui veulent obtenir la traduction française de certains documents, la Canadian

un rôle analogue en Mauricie termine ses opérations en 1970. À Montréal, c'est l'institution du *Montreal Star* qui s'achève en 1979.

⁶⁶ Au chapitre VI, l'étude de la popularité des sports d'hiver a révélé ces différences régionales.

⁶⁷ Le fonds d'archives de la Palestre nationale révèle la présence d'un club de curling appelé « À la Pierre Polie » entre 1958 et 1975.

⁶⁸ « Les gentilshommes des glaces », *La Presse*, 11 novembre 1972, p. B3.

Branch se retrouve, une décennie plus tard, dans la situation inverse, réclamant à son tour le bilinguisme de la part de la Fédération québécoise de curling. On remarque aussi quelques agacements concernant un certain bilinguisme institutionnel. Air Canada, le commanditaire du championnat mondial, ne fait parvenir que des communiqués unilingues anglais⁶⁹, et si on fait un effort pour traduire les documents officiels, la qualité du français laisse à désirer⁷⁰. Les journalistes sportifs iront même jusqu'à parler de l'étroitesse d'esprit de ceux qui n'apprennent pas une deuxième langue⁷¹.

En contrepartie, le curling est à l'occasion cité en exemple comme un modèle de coopération et de rapprochement entre les deux communautés. En 1966, Richard Hyde, ministre du Revenu du Québec, déclare que « le bonspiel fait plus pour l'unité nationale que n'importe quelle quantité de discours politiques⁷² ». Lors du championnat scolaire canadien tenu à Saint-Jérôme en 1970, on fait état d'une expérience nouvelle et stimulante pour les jeunes curleurs puisque ces derniers se sont retrouvés en milieu francophone. Tout en soulignant que la participation du public a été plutôt modeste, le même rapport ajoute : « I have no hesitation in saying that if as Canadians could use the game of curling a basis for getting together and intermingling that we would have far less separatist talk and considerably more co-

⁶⁹ « Les gentilshommes des glaces », *La Presse*, 11 novembre 1972, p. B3.

⁷⁰ Lors du championnat mondial à Moncton en 1980, le bulletin mensuel du comité organisateur est truffé de fautes de français. On peut y lire : « Le Canada a la Norvège dans l'ouverture » simplement pour dire que les deux équipes ouvriront la compétition. « Le curling n'a pas consulté Antonine », *La Presse*, 31 décembre 1979, p. C4.

⁷¹ « L'hon. Roland Michener a fortement impressionné », *La Presse*, 21 mars 1968, p. 73.

⁷² « Le bonspiel international de Québec est entré dans sa deuxième phase », *Le Devoir*, 4 février 1966, p. 14.

operation by enjoying each others language and customs⁷³. » En 1974, lors du bonspiel international de Québec, le journaliste Sabourin traduit l'état des rapports entre les deux communautés : « Tous nos gouvernants seraient heureux de constater jusqu'à quel point les francophones et les anglophones s'entendent à merveille. [...] Personne ne tient à parler de politique. D'ailleurs, la plupart de ces curleurs viennent ici pour oublier leurs problèmes de la vie courante⁷⁴. »

En dépit des divisions résultant de la naissance de la Fédération et malgré l'apparition de quelques tensions linguistiques, il règne tout de même une relative harmonie entre les deux groupes au cours de cette période. Les relations continuent de s'inscrire à l'enseigne du respect et de la courtoisie.

Appropriation du curling par la masse

Au cours de ce passage de l'histoire, le curling va-t-il demeurer un sport réservé aux classes moyenne-supérieure et supérieure ? En 1960, à quelques variations près, le monde du curling a toujours l'allure d'une société éminente, assez fermée, recrutant ses participants au sein des élites. Il y a encore à l'intérieur du cercle social du curling une quantité importante de gens influents issus de la bourgeoisie traditionnelle, hommes d'affaires, médecins, politiciens, militaires de carrière. Dans un contexte de cooptation et de rareté des places, on peut vraisemblablement affirmer qu'au début de la décennie soixante une forme de discrimination s'exerce encore à

⁷³ Rapport annuel du Canadian School Curling Committee, 1970. Fonds Maurice Campbell, Archives du Séminaire de Trois-Rivières.

⁷⁴ « Le bonspiel international demeure une vraie détente », *Le Soleil*, 5 février 1974, p. 12.

l'égard du milieu ouvrier et de tous ceux qui constituent la strate sociale moyenne inférieure.

Ainsi donc, le monde des affaires reste associé au curling en sponsorisant les rencontres pendant que la classe politique répond aux invitations et s'affiche avec les curleurs. Par exemple, en 1961, l'épouse du premier ministre Jean Lesage inaugure le championnat féminin Macdonald Lassie⁷⁵. La ministre Claire Kirkland-Casgrain fait de même l'année suivante. Pendant toute la décennie, les gouvernements provinciaux sont représentés au banquet des curleurs lors du bonspiel de Québec. Jean Lesage y est l'invité d'honneur en 1964⁷⁶. Gabriel Loubier de l'Union Nationale renoue par la suite avec la tradition de participation de son parti. À Montréal, les gouverneurs généraux assistent aux événements majeurs du curling comme c'est le cas en 1968 lors du championnat mondial disputé à Pointe-Claire⁷⁷. Sans qu'il ne soit entièrement consommé à la fin de la période, le désengagement de la classe d'affaires est bien réel après 1970 avec pour conséquence des difficultés nouvelles dans le recrutement et le maintien de commanditaires. De plus, les politiciens provinciaux vont maintenant espacer les visites au bonspiel de Québec avant de se désintéresser complètement de l'événement.

⁷⁵ *Le Soleil*, 8 février 1961, p. 14.

⁷⁶ *Le Soleil*, 30 janvier 1964, p. 23.

⁷⁷ « L'Hon. Roland Michener a fortement impressionné », *La Presse*, 21 mars 1968, p. 73.

Toutefois, la classe moyenne qui a vu son pouvoir d'achat⁷⁸ s'accroître de façon remarquable depuis 1965 est en mesure de prendre le relais en consacrant ses propres ressources à l'organisation et à la pratique du curling. Un bon exemple de ce phénomène nous est fourni avec le bonspiel des employés de la Consolidated Paper. En effet, habitués à profiter des largesses de la compagnie dans l'organisation d'un tournoi qui réunit des personnels des quatre coins de la province, les employés assument dorénavant les principaux coûts associés à ce bonspiel au début des années 1970.

L'étude des manières d'être des adeptes de curling est encore révélatrice des transformations de la composition sociale des clubs qui s'opèrent au cours de cette période. En premier lieu, des bourses en argent font leur apparition. Certes, personne ne gagne sa vie en pratiquant le curling, mais l'intérêt envers des compétitions où l'enjeu principal est une somme d'argent va grandissant, surtout après 1970. Les champions⁷⁹ jouent maintenant pour de l'argent et, contrairement à la décennie précédente où des curleurs s'offusquaient encore d'une telle situation, les critiques se font de plus en plus silencieuses. Les promoteurs de ces événements vont même jusqu'à déformer le mot de bonspiel pour *cash bonspiel*⁸⁰ et *cashspiel*. Il faut dire que l'Ouest canadien innovait dans les années 1940 et 1950 avec ses fameux *carspiel*⁸¹. Les enjeux du curling québécois qui avaient été aux périodes précédentes

⁷⁸ Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert, François Robert, *Histoire du Québec contemporain, tome II : Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal Express, 1986, p. 56. (739 p.)

⁷⁹ Dans cet article, il est question de la participation de Jim Ussel à la CBC Curling Classic à Winnipeg, un tournoi totalisant 16 000 \$ de bourses. « Bill Tetley's Rink from Northern Ontario Captures '75 Macdonald Brier Tankard », *The Gazette*, 10 mars 1975, p. 21.

⁸⁰ « Otterburn Inaugural 'Spiel Taken by Bill Ross' Rink », *The Gazette*, 12 janvier 1976, p. 18.

⁸¹ « La vogue du curling balaie les prairies », *Le Devoir*, 13 février 1962, p. 14.

essentiellement le mérite d'être le champion avec le trophée emblématique, une pièce d'orfèvrerie monumentale, troquent maintenant le lustre de leur patine argentée pour des billets verts. Si ce n'était que l'apparition des bourses au vainqueur, parallèlement d'autres usages s'effacent : l'envoi de carton d'invitation, la signature du registre des visiteurs, le service du thé en après-midi, les repas-conférence. En délaissant les rituels traditionnels et la symbolique des beaux objets, le curling s'éloigne d'un comportement social davantage identifié aux strates supérieures de la société. Changement de fréquentations mais aussi changement de mœurs, voilà les signes bien réels d'un déplacement sur l'échelle sociale. Bien qu'elle puisse être à géométrie variable selon l'endroit, l'appropriation du curling par la masse des sportifs se réalise au cours de la décennie soixante-dix.

La remarquable participation des femmes

Si l'histoire doit retenir que le curling de cette période est le triomphe de la mixité, un mérite tout particulier revient à la gent féminine. Déjà, au cours des années 1950, par une forme d'osmose, les dernières cloisons étanches entre les sexes étaient en voie de s'effondrer.

Dans un sport qui leur avait laissé une place sans que ce ne soit la meilleure depuis la fin du XIX^e siècle, les femmes vont réussir à insuffler au curling la bouffée d'air frais dont il avait vraisemblablement besoin au tournant des années 1960.

Contrairement au curling masculin, la baisse d'effectifs est mineure⁸², de l'ordre de 2 % entre 1960 et 1975. La presse sportive ne manque pas de le souligner⁸³. Le curling s'inscrit-il dans le vaste mouvement d'émancipation de la femme, mouvement néo-féministe dont on identifie la naissance autour de 1965 et qui va culminer au cours de la décennie suivante ? On serait porté à croire qu'elle le devance puisque les femmes qui pratiquent le curling se comportent déjà comme des femmes affranchies. On peut les regrouper en deux catégories. Un premier groupe de femmes issues des classes bourgeoises ne travaillent pas à l'extérieur du foyer et animent le curling en après-midi. Elles disposent d'une bonne disponibilité de temps et d'une indépendance face à leurs loisirs. La section féminine du Three Rivers Curling Club nous fournit un lieu de référence des usages en vigueur à cette époque. Par exemple, tous les mercredis après-midi, les dames se rassemblent au club afin de jouer au curling ou au bridge et prendre le thé. Lors de leur tournoi invitation annuel de trois jours, elles mettent de l'avant un programme social particulièrement exigeant en terme de temps et d'énergies bénévoles : une ouverture officielle avec une personnalité en vue de la communauté, un *sherry party*, un buffet au club, une soirée animée de musique ou une parade de mode et une remise officielle de trophées. Après avoir offert l'hospitalité à des équipes de toutes provenances, il faudra par la suite, se déplacer et participer pendant quelques jours aux tournois des autres⁸⁴. Tout cela nécessite temps, argent et compréhension de la part des membres de la famille. Difficile de s'imaginer que ce curling pouvait être à la portée de la classe ouvrière. À nul endroit, il n'est fait

⁸² Statistique compilée à partir d'un échantillonnage de 15 clubs. *Annual of the Royal Caledonian Curling Club*, Édimbourg, 1960-1961, p. 331. (351 p.) *Annual of the Royal Caledonian Curling Club*, Édimbourg, 1975-1976, p. 150. (431 p.)

⁸³ « La gent féminine a sauvé le curling », *Montréal-Matin*, 27 décembre 1972, p. 36.

⁸⁴ *Minute Book* du Three Rivers Ladies Curling Club, 1960-1970.

état de difficultés à concilier le rôle traditionnel de mère de famille avec la vie mondaine du club si ce n'est qu'au cours des années 1970 une garderie sera mise sur pied afin d'endiguer les départs et favoriser le curling en après-midi.

Un autre groupe de femmes engagées sur le marché du travail partage dorénavant la soirée avec les messieurs. En 1963, au Three Rivers Curling Club, une section compte une cinquantaine de membres féminins qui ne fréquentent le club qu'en fin de journée. Le *St. Maurice Valley Chronicle* annonce dans son édition du 18 novembre que ces femmes vont tenir au club un *joint business gathering*⁸⁵. Dans la ville de Québec, à la même période, il est question d'un bonspiel des femmes d'affaires⁸⁶.

Au cours des années 1970, l'affirmation toujours grandissante de la femme sur le marché du travail⁸⁷ ne lui laisse plus pour ses loisirs qu'une plage horaire restreinte comparable à celle des hommes. Le curling de l'après-midi est alors en perte de vitesse. En concentrant sa participation dans une période peu étendue de programmation, soit les heures de soirée, le curling féminin allait obliger les organisateurs à faire preuve de plus d'ingéniosité dans le partage et l'utilisation des glaces. Le journaliste Vern DeGeer le souligne ainsi : « Mixed curling, which has had a spectacular growth in recent seasons has compounded the problems of ice time⁸⁸. »

⁸⁵ « TRC Evening Curling Met », *St. Maurice Valley Chronicle*, 18 novembre 1963, p. 6.

⁸⁶ *Le Soleil*, 23 février 1965, p. 14.

⁸⁷ En 1971, 45 % des femmes âgées de 24 à 44 ans sont considérées comme actives sur le marché du travail. John A. Dickinson, Brian Young, *Brève histoire socio-économique du Québec*, Sillery, Septentrion, 1992, p. 348. (382 p.)

⁸⁸ « Growing Pains Only Problem of Districts Curlers in 1967 », *The Gazette*, 7 janvier 1967, p. 9.

Les femmes sont donc parvenues à mettre de l'avant leurs compétitions officielles et à s'imposer au sein des instances traditionnellement réservées aux hommes. En 1980, la nomination de Micheline Gagnon à titre de première présidente féminine de la Fédération québécoise de curling a plus que valeur symbolique. C'est le fruit des efforts constants et soutenus de tout un groupe de femmes, non seulement en tant que joueuses où leurs succès sur le plan national arrivent avant ceux des hommes, mais encore en tant qu'organisatrices hors pair⁸⁹.

Le rajeunissement de l'effectif des clubs

À la fin des années 1970, l'opinion est assez répandue : le curling décline puisqu'il n'y a pas suffisamment de relève. Le prédicat n'annonçant rien de plus que la prémisse, l'explication à ce repli de popularité tient de la lapalissade. Toutefois, quelques journalistes vont creuser la question de l'absence de relève. À Québec, le journaliste Jacques Revelin évoque que ce problème est attribuable à « la rigidité des règlements imposés aux détenteurs de permis de boissons alcooliques qui ne permettent pas que les adolescents s'approchent des glaces de curling⁹⁰ ». Il n'est pas le seul à poser un tel diagnostic. Le journaliste Claude Mongrain de Trois-Rivières va un peu plus loin dans l'explication : « Les responsables des clubs privés ont fermé la porte à [leurs] espoirs à cause de la présence de débits de boisson et parce que certains membres n'aimaient pas la présence de ces jeunes avec les grands⁹¹. » De tout temps, la consommation d'alcool dans les clubs a été permise, mais en parallèle,

⁸⁹ Dans sa chronique, le journaliste Sabourin écrit en parlant des femmes : « Leurs compétitions sont généralement mieux organisées que celles des hommes. » « Les femmes s'imposent au curling pour le Shamrock. », *Le Soleil*, 11 mars 1976, p. B3.

⁹⁰ « Très regrettable insuccès », *L'Action-Québec*, 6 mars 1971, p. 8.

⁹¹ *Le Nouvelliste*, 16 janvier 1980, p. 32.

le statut des établissements en tant que débit de boissons n'est pas clair au début des années 1960. En effet, la Commission des liqueurs du Québec accorde des permis temporaires aux clubs de curling en 1961. L'affaire se rend jusqu'à l'Assemblée législative où le premier ministre Jean Lesage allègue alors que cette mesure est rendue nécessaire en raison d'un régime de tolérance qui avait eu cours précédemment sous les gouvernements de l'Union Nationale⁹². Au début de la décennie soixante, les lois québécoises concernant la consommation d'alcool et l'encadrement plus strict⁹³ des clubs auront créé indirectement une restriction à la pratique de ce sport chez les moins de 21 ans, du moins tant que la législation ne s'adoucira pas. Mais la consommation d'alcool n'était-elle qu'un prétexte pour exclure les jeunes, préserver une sociabilité qui s'est exercée traditionnellement au sein des clubs ? À cette question, des témoins de l'époque ont répondu par l'affirmative. Il y avait toujours un noyau de membres qui ne souhaitaient pas élargir leur cercle. Scorie d'une mentalité quelque peu révolue, le club devait rester un lieu où les amis curleurs pratiquent le sport, discutent affaires, consomment de l'alcool et fraternisent le plus souvent entre hommes adultes.

Sans contrevenir aux lois, pouvait-on permettre une pratique plus soutenue du curling chez les jeunes ? La réponse est oui; il s'agissait simplement de réserver des heures à cette clientèle tout en interdisant la vente d'alcool à ce moment précis. On

⁹² « Curling Club Bar Legalized », *The Gazette*, 18 janvier 1961, p. 20.

⁹³ Avec la Révolution tranquille, toute la fonction publique voit son rôle revalorisé au sein de l'État québécois. Succédant à la Commission des liqueurs, la Régie des alcools voit le jour en 1961 et l'objectif qui lui est fixé est de permettre, entre autres, l'expansion du commerce des alcools. Elle conserve également le mandat de gérer l'émission et le contrôle des permis. En 1971, le gouvernement crée deux entités juridiques et opérationnelles tout à fait distinctes : la Société des alcools du Québec et la Commission de contrôle des permis d'alcool.

avait procédé de la sorte par le passé. Ensuite, en ramenant l'âge de la majorité à 18 ans⁹⁴ et en tolérant la présence de mineurs dans certains établissements où des boissons alcooliques sont consommées, le problème de l'accessibilité des jeunes allait s'estomper.

Enfin, le curling ne se détache pas d'un contexte où la jeunesse s'affirme et prend sa place un peu partout à l'échelle planétaire. Mais le facteur le plus significatif de cette présence accrue des jeunes réside dans la pratique d'un curling résolument sportif qui requiert de plus en plus de qualités athlétiques. Sans perdre de vue que le curling de la jeunesse s'est graduellement implanté au cours des années 1950, la presse sportive fait de plus en plus l'adéquation entre jeunesse et performance : les équipes performantes aux championnats provinciaux sont de plus en plus jeunes⁹⁵. Au cours du championnat canadien féminin de 1972 à Ville Mont-Royal, on note le rajeunissement du curling féminin en raison des exigences physiques de la joute. Les provinces de l'Ouest sont à l'avant-scène de ce changement puisque le curling scolaire féminin y est de plus en plus en vogue⁹⁶. Même si le curling n'a pas l'attrait d'un sport *in* des années 1970, le défi sportif qu'il représente exerce une attraction véritable auprès de la jeunesse. Les autorités nationales du curling sont bien conscientes du phénomène et cherchent à favoriser une participation élargie des jeunes après 1970.

⁹⁴ Le 14 décembre 1971, l'Assemblée Nationale adopte un nouveau projet de loi concernant l'âge de la majorité dans la province de Québec. On passe de 21 à 18 ans à compter de 1972.

⁹⁵ « Ross in Final After Dropping Ursel », *The Gazette*, 15 février 1975.

⁹⁶ « Manitoba Ladies Capture Curling Title », *The Gazette*, 3 mars 1967, p. 21.

Changement de signification

Si de nouveaux acteurs investissent l'univers du curling au courant de cette période, un noyau stable des adeptes assure la continuité. Il en résulte une sorte de fusion où la clientèle traditionnelle partage maintenant ses valeurs avec le regard neuf des nouveaux participants. Les influences seront réciproques et les mentalités vont évoluer considérablement. Quel est l'état d'esprit collectif au début des années 1960 ? Comment va-t-il se transformer ?

Mutation de sociabilité

Le curling québécois offre toujours au début des années 1960 l'image d'une très belle vie associative. Même si la télévision a fait son apparition dans les foyers depuis quelque temps, le phénomène ne signifie pas la désertion des clubs. Au contraire, les organisations enregistrent encore des effectifs à la hausse et, au fil des ans, une catégorie de membres s'est constituée et prend de plus en plus d'importance. On les appelle les *social members*⁹⁷. Ces membres ne sont pas des joueurs de curling. Ils ne participent qu'aux activités sociales du club. Par exemple, en 1960-1961, la section féminine du Three Rivers Curling Club compte 74 membres sociaux sur un total de 210. Rien ne laisse présager alors un renversement de tendance. La sociabilité y semble toujours florissante. À partir de quelques brèves descriptions, il est possible de s'imprégner de l'atmosphère de sociabilité qui règne au sein des clubs à ce moment-là.

⁹⁷ Déjà en 1946, le club Victoria de Québec comptait 25 membres sociaux sur un total de 135.

Murdochville, milieu des années 1960, la mine Noranda est prospère, la ville l'est aussi. Le centre sportif compte un club de curling de quatre glaces. En plus des membres joueurs et des membres sociaux qui sont près de 400, il y a bien les membres honoraires, comme le maire et le curé. « Les soirs de semaine, à Murdoch, on ne marche trop longtemps dans la ville avant de trouver le club, c'est central. Quand tu entres, t'es reconnu! Tout le monde se connaît dans la place⁹⁸. » La semaine est bien remplie : du curling masculin en début de semaine, le mixte le jeudi, et le vendredi un autobus nolisé prendra six équipes pour un bonspiel de fin de semaine à Chandler. Le samedi soir, il y aura un souper organisé dans le club de l'endroit. Tous les établissements possèdent de bonnes installations de cuisine et les femmes se chargent en général du travail de préparation des repas. Les enfants demeurent à la maison, confiés à des parents et amis.

Pendant ce temps, sur l'autre rive de l'estuaire, à Gagnon, un groupe de curleurs du club Barbel s'est embarqué sur un train minéralier afin d'aller participer à un bonspiel à Sept-Îles. Les joyeux voyageurs vivront bien pendant une dizaine d'heures le plaisir partagé d'un train de nuit. Une fois sur place, ils seront accueillis avec les mêmes égards qu'en Gaspésie. Après la compétition, on sait se détendre à travers un repas cordial et une soirée dansante. Ainsi, en Estrie, en Mauricie, dans le Nord-Ouest, il y a des curleurs qui se déplacent à toutes les fins de semaine et animent cette vie sportive sans ménager temps ni argent.

⁹⁸ Propos recueillis à partir de témoins de l'époque, toujours vivants.

Dans les grands centres de Québec et de Montréal, le réseau compétitif ne demande pas des déplacements aussi spectaculaires, mais la sociabilité demeure véritablement un cœur qui bat. Le bonspiel de Québec est toujours aussi populaire accueillant 128 équipes dont un important contingent de l'étranger. Les chroniqueurs sportifs commentent abondamment le caractère social de l'événement : « Pour nombre de gens, le bonspiel est une occasion pour plusieurs curleurs de l'étranger de venir prendre un coup et courtiser nos attrayantes dames. C'est vrai mais vous pouvez croire qu'ils viennent aussi pour jouer au curling⁹⁹. » Le caractère de sociabilité du bonspiel ne s'est pour ainsi dire jamais démenti. En revanche, l'activité perd en popularité après 1975 et la couverture médiatique se résume à quelques entrefilets dans la section d'un chroniqueur sportif.

Un changement de cap s'est donc opéré au tournant des années 1970. Le curling génère une vie sportive qui crée l'événement et donne relief à des exploits sportifs. Les médias rapportent les faits significatifs du curling, les championnats, tout en délaissant progressivement la vie des clubs et les compétitions locales de second ordre. La télévision commence à s'y intéresser et les commanditaires s'orientent de plus en plus vers le soutien à la performance en créant des compétitions parallèles où des bourses sont offertes¹⁰⁰. Dans ce contexte, triomphe un curling plus sportif. Cela ne signifie pas que l'esprit de sociabilité s'évanouit complètement après 1970. Il faut y voir là deux approches, deux visions du sport qui peuvent coexister, mais les gains

⁹⁹ « Occasion de connaître les ennuis des autres », *Le Soleil*, 30 janvier 1974, p. 30.

¹⁰⁰ En 1977, la compagnie de Tabac Old Port tient Old Port Pro Curling Championship où une bourse de 1 000 \$ revient au grand gagnant. « Yet Another Curling Win for Ursel », *The Gazette*, 3 février 1977, p. 15.

de l'un se réalisent en partie au détriment de l'autre. Alors, de nombreux adeptes d'un curling plus social vont migrer sous d'autres cieux. La vogue grandissante de quelques activités de substitution, comme le ski de randonnée et même la motoneige, peut encore expliquer quelques départs.

Concrètement, comment le rapport à autrui se transforme-t-il à ce moment-là ? Nous pouvons l'examiner sous deux aspects. Le premier concerne directement la joute sportive où doivent coexister entre les adversaires la coopération et la compétition, ce que Michel Bouet¹⁰¹ a appelé le rapport de « l'avec-contre ». Au cours des années 1970, il est évident que le rapport à autrui s'est transformé radicalement dans un ensemble de sports. À la pensée de construire avec l'adversaire, s'est substituée l'idée de le dominer de façon draconienne. Le curling n'échappera pas à cette logique. Certes, dans un sport qui n'a jamais été l'expression d'une forte agressivité, le curling évolue tout de même dans le sens d'une domination où les joueurs font de plus en plus usage des sorties de pierre évitant ainsi de courir le risque de construire une joute plus stratégique. Un antagonisme de plus en plus senti permet de relever les premiers comportements d'agressivité dans un sport qui nous avait habitués jusque-là à la courtoisie et à la gentilhommerie. Lors de la demi-finale du championnat mondial junior tenu à Québec en 1977, des propos acerbes sont échangés entre les *skips* canadiens et américains. Le chroniqueur Roland Sabourin du journal *Le Soleil* rapporta qu'il y avait tellement d'électricité dans l'air qu'il y aurait eu une bagarre générale si on avait été au hockey¹⁰² !

¹⁰¹ Michel Bouet, *Signification du sport*, Paris, Éditions Universitaires, 1968, p. 53. (671 p.)

¹⁰² « Incroyable retour du Canada », *Le Soleil*, 7 mars 1977, p. C2.

Le second aspect examiné concerne les rapports de l'après-match. Ils vont évoluer, et ce, particulièrement dans la seconde moitié de la décennie soixante-dix. Certes, il est encore question d'activités, comme les rencontres interclubs, les bonspiels d'entreprise, les réceptions de fin de semaine, mais globalement leur fréquence diminue : moins d'activités et moins de participation lors de ces activités résument la tangente que prend la sociabilité à ce moment-là. Les clubs continuent de mettre à leur programmation des événements spéciaux, mais ils doivent le faire en s'ouvrant à un public plus diversifié. Les activités festives perdent alors ce cachet intime, presque familial. Enfin, on ne s'attarde plus au club comme avant. La traditionnelle tournée payée à l'adversaire ne tient plus du réflexe du gagnant¹⁰³. D'ailleurs, on adressera à Jim Ussel le reproche de ne pas fraterniser suffisamment après la partie. Le curling de performance exige maintenant une discipline qui se reflète avant, pendant et après la partie.

Considérée sous l'angle de la sociabilité formelle, une transformation s'opère à l'égard de la vie associative. Les efforts consentis envers l'organisation s'essouffent et la dynamique de mise en commun n'est plus la même; retour à des comportements plus individualistes. Bien qu'elle conserve un héritage puissant des périodes précédentes, formalisme juridique et structure démocratique, l'association traduit moins pour ses adhérents l'idée de permanence et d'engagement de long terme, une forme de fidélité. Le club n'est plus ce lieu d'identification, de convivialité presque familiale, car il traduit davantage la fonction officielle du sport : la compétition et tout ce qui gravite autour.

¹⁰³ « Quebec Curling Customs », *The International Curling Magazine*, janvier 1961, p. 63.

Enfin, toujours regroupées mondialement sous l'égide du Royal Caledonian Curling Club, les différentes associations perçoivent au tournant des années 1970 un changement d'orientation. Cette noble mission de regrouper tous les curleurs du monde en une grande fraternité, de renforcer et de solidifier les liens d'amitiés va céder la place à l'idée de faire du curling une discipline olympique et d'organiser son championnat mondial. Du sommet de la pyramide, la direction est donnée vers un curling de performance.

La montée de ce type de curling relègue au second plan le curling des rapports humains. Les acteurs ont changé, mais pis encore la sociabilité appréciée au titre de valeur ne recueille plus le même attachement. Nous devons y reconnaître là une véritable mutation de sociabilité au tournant des années 1970.

Réconciliation de l'amateurisme et du professionnalisme

Maintenant que des bourses sont offertes aux curleurs, qu'une forme de rémunération est présente, le curling des années 1960 heurte-t-il la philosophie de l'amateurisme ? Par le passé, le curling n'a jamais ressenti de pressions trop fortes venant d'un pouvoir financier. À la fois, il possède les capitaux nécessaires à sa production en tant que forme de loisir et, par ailleurs, il ne devient pas un enjeu économique d'importance lié aux retombées de sa commercialisation. Le Brier est la seule compétition d'envergure où les revenus associés au guichet sont significatifs. Au milieu des années 1970, la télévision change quelque peu la donne mais elle est

entrée tardivement. La compétition intitulée CBC Curling Classic offre désormais des bourses intéressantes¹⁰⁴.

Au Québec, les compétitions donnant droit à une bourse en argent ne sont pas légion au début des années 1960. La Canadian Branch veille au grain. Sa vigilance est d'autant plus grande que la position de la maison-mère, le RCCC, est sans équivoque et va le demeurer : « We do not play in Scotland for prices other than those of sentimental value¹⁰⁵. » La Canadian Branch adopte donc des règles d'admissibilité aux compétitions; le joueur doit être un amateur et le statut d'amateur limite les gains d'un curleur à 150 \$ par tournoi et à 600 \$ pour l'équipe. Cette règle ne s'appliquera pas aux championnats officiels puisque l'idée de restreindre la participation à des tournois en raison de gains pécuniaires est l'objet de vives réactions dans l'Ouest du pays. Malgré des discussions qui vont durer plus de dix ans, l'Association canadienne de curling ne réussira pas à s'entendre sur quelque critère que ce soit visant à déterminer un statut amateur. Par la suite, le débat perdra de son intérêt et finalement ce statut ne sera jamais précisé à l'échelle canadienne. On accepte une situation de fait; c'est le triomphe d'un curling où les clubs mettent à l'enjeu de plus en plus de prix en argent afin de maintenir l'intérêt et survivre. À l'exception de Jim Ursel qui pourrait presque en faire un gagne-pain, les curleurs se partagent des montants dérisoires qui ne servent en fin de compte qu'à éponger les dépenses de séjour lors des compétitions. En tant que sport-spectacle et sport-image, le curling ne génère pas les conditions, les ressources nécessaires à la création de véritables professionnels du

¹⁰⁴ « Ursel assure le Québec d'une forte représentation », *Le Soleil*, 18 février 1976, p. B3.

¹⁰⁵ « Curling Die-Hards Nix for Curling Porposal », *Quebec Chronicle-Telegraph*, 14 février 1970, p. 9.

sport. Porté à l'origine par des velléités qui voulaient qu'il devienne discipline olympique et se conforme à un code très rigide de l'amateurisme, le curling abandonne au cours de cette période l'intention de définir un statut d'amateur et entrouvre la porte à une forme de professionnalisme mineur.

D'une valeur toute noble qui consistait à se mesurer pour l'honneur, un enjeu sentimental, « *the true spirit of the game* », le monde du curling accepte dorénavant de ne pas exclure des championnats un nombre de plus en plus grand de curleurs qui touchent de l'argent. Sans qu'elle ne sonne définitivement le glas de l'esprit de l'amateurisme, la décennie soixante-dix annonce une pratique plurielle du curling avant que ne survienne la mise au rancart définitive de cette idéologie par le mouvement olympique.

Le curling, un moyen de préservation de la santé ?

Au moment où les gouvernements prennent conscience de leur rôle¹⁰⁶ en santé publique, la voie de la prévention devient un choix logique face à la montée de maladies dégénératives associées à un mode de vie sédentaire des citoyens. Les troubles de l'appareil circulatoire constituent la principale menace avec un taux de morbidité qui va culminer au début des années 1980 autour de 44 %¹⁰⁷. Premier au ban des accusés, le tabagisme; au début de la décennie soixante-dix, le ministère canadien de la Santé va mettre de l'avant plusieurs programmes visant à informer les

¹⁰⁶ L'ouvrage présenté ici n'est qu'un exemple des publications gouvernementales qui préconisent une approche plus globale en santé. Marc Lalonde, *Nouvelles perspectives de la santé des canadiens*, ministère de la Santé nationale et du Bien-être social, Ottawa, 1974, 82 p.

¹⁰⁷ Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert, François Robert, *Histoire du Québec contemporain, tome II: Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal Express, 1986, p. 406. (739 p.)

Canadiens des méfaits de la cigarette. Fondé en 1976, le Conseil québécois sur le tabac et la santé regroupe une vingtaine d'organismes actifs dans la réduction du tabagisme. Grâce à Macdonald Tobacco, commanditaire du Brier et des championnats provinciaux masculins et féminins, le curling a une histoire de très bons rapports avec le monde du tabac. Cela ne signifie pas pour autant que tous les curleurs sont des fumeurs et qu'ils approuvent le fait de fumer pendant un match. D'ailleurs, aussi loin qu'en 1870, dans les délibérations du club Caledonia on a retrouvé une proposition qui visait à restreindre la consommation de tabac durant les matchs. Cent ans plus tard, très peu d'évolution, la presse sportive nous montre souvent les curleurs en action, cigarette ou cigare au bec lors de compétitions relevées. L'image ainsi projetée ne correspond plus tout à fait à une conception nouvelle d'une pratique de l'activité physique et du sport dans une perspective de santé.

En effet, avec la création de Kino-Québec¹⁰⁸ en 1978, les Québécois sont incités à aller « jouer dehors ». C'est un mouvement vers les activités de plein air, l'idée d'un sport accessible à une masse de pratiquants et la recherche d'une bonne dépense d'énergie. La popularité du ski de fond et la montée grandissante des épreuves de marathon correspondent davantage au goût des jeunes *baby-boomers*. Le curling se situe presque aux antipodes. Il se pratique dans une enceinte fermée totalement artificielle : la glace, la lumière, quand ce n'est pas l'air ambiant vicié par de la fumée

¹⁰⁸ Cet organisme avait pour but d'améliorer et de maintenir la condition physique des Québécois. Leur slogan promotionnel « Va jouer dehors » connaîtra un succès incontestable.

de tabac¹⁰⁹. De plus, le curling est perçu comme une activité où la dépense énergétique est faible, un proche parent du sport des quilles. L'effort exigé pour le balayage de la pierre est plutôt associé à celui d'une tâche ménagère. Le curleur André Émond sent le besoin de changer cette perception générale : « Je connais aussi des joueurs de hockey et de football qui pratiquent ce sport comme mesure d'entraînement. Et croyez-moi, ils sont en sueur quand ils retournent au vestiaire¹¹⁰. » Le mythe du curling comme un sport d'habileté peu exigeant physiquement et à faible incidence sur la santé a désormais la vie tenace. Sa longue association avec le monde des spiritueux et de la cigarette ne sera pas sans peser sur l'image du sport. Or, la pratique du sport des années 1970 devait entraîner des retombées positives sur la santé. On peut estimer que cette valorisation de la santé par le sport a eu un impact négatif sur la popularité du curling à ce moment-là. En revanche, l'établissement d'un curling de performance aura contribué à changer la perception que le curling soit peu exigeant physiquement.

Quand il est question de rompre avec le passé

En évoquant les mots de Révolution tranquille, surgit immédiatement à l'esprit l'idée d'un changement, une transformation qui n'est pas exclusive au Québec et qui se réalisera sur près de deux décennies. Mais plus que le changement lui-même, c'est la place que les idéologies du changement vont prendre dans les sociétés occidentales. Le traditionalisme se voit reléguer au second plan par un courant de pensée qui valorise dorénavant la rupture avec les usages du passé.

¹⁰⁹ *Le Soleil*, 28 janvier 1968, p. 8.

¹¹⁰ « Le curling débute ... et c'est gratuit », *La Presse*, 5 octobre 1972, p. B9.

Ce n'est pas qu'on balance par-dessus bord toutes les traditions et tous les rituels du curling au début des années 1960. Le bonspiel de Québec met de l'avant en 1961 son club des Decaders constitué de personnes impliquées dans le tournoi depuis plus de dix ans¹¹¹. De 1927 à 1969, Charles Fyon, un curleur de Montréal, assiste sans interruption au bonspiel international de Québec. Quand il ne fut plus en mesure de jouer, il resta présent en commanditant une équipe. L'organisation va l'honorer pour cette fidélité remarquable. Les articles de journaux soulignent encore la participation de long terme¹¹². La presse sportive de 1962 fait état d'un match où l'expérience des joueurs exprimée en années atteint 350 ans¹¹³. Les commémorations font toujours l'objet d'une attention particulière dans les établissements. Les patronages des organisations et des clubs se poursuivent à cette époque et le gouverneur-général du Canada demeure le patron de la Canadian Branch. Le lieutenant-gouverneur remplit la même fonction honorifique auprès de la PQCA.

Toutefois, à la fin des années 1960, un fil va se rompre et on voit de nombreux usages se perdre. Les représentations d'un patrimoine écossais s'estompent graduellement. On identifie de moins en moins les curleurs et le curling à cette provenance. Longtemps porté par nombre de curleurs de toutes les origines ethniques, le couvre-chef écossais n'a plus la cote. De nombreuses photos nous le confirment. Le journaliste Vern De Geer décrit ainsi l'amorce de ce changement : « It is noticeable that the time-honored curling coat, the Balmoral and the Glengarry and

¹¹¹ « Plus de 700 curlers envahissent Québec », *Le Soleil*, 23 janvier 1971, p. 22.

¹¹² « What Gives. Sportman Fyon Passed Away », *Quebec Chronicle-Telegraph*, 17 janvier 1970, p. 10.

¹¹³ « Outremont Has Eight End Rink Members All Over 60 », *The Gazette*, 15 février 1962, p. 27.

sombre colors are fast disappearing...The headgear is most fascinating...¹¹⁴. » Les Écossais et les Canadiens maintiennent les rencontres de la coupe Strathcona, mais le programme social qui les accompagne puise moins ses références du passé.

Plus symptomatique encore de la perte d'un héritage est le sort qu'on va réserver à des joyaux du patrimoine sportif. En 1971, le Quebec Curling Club célèbre son 150^e anniversaire. Les modestes activités commémoratives¹¹⁵ se résument à la tenue d'un bonspiel de fin de saison. La couverture médiatique ira en conséquence. Considéré comme vétuste et problématique, le patrimoine physique¹¹⁶ du 835, rue Fraser disparaîtra sans que des voix s'élèvent pour le conserver. Autre exemple, au sein d'une région pourtant dynamique en curling, le Three-Rivers Curling Club commémore son centenaire en mai 1975 en organisant un banquet. Les médias vont souligner l'événement sans faire référence à son passé glorieux. Deux années plus tard, le club est vendu à des intérêts privés.

Certains symboles de la culture anglo-saxonne disparaissent aussi. Il n'y a pas que le curling québécois qui s'en éloigne. En 1968, la Dominion Curling Association retire de sa dénomination le mot Dominion qui avait cours depuis 32 ans et elle devient l'Association canadienne de curling. D'une identité collective fondée sur l'appartenance à la culture britannique, le Canada anglais en arrive à une identité plus

¹¹⁴ « Good Morning », *The Gazette*, 14 janvier 1957, p. 27.

¹¹⁵ La brochure commémorative est peu volumineuse et elle n'est pas particulièrement bien documentée.

¹¹⁶ En l'occurrence, le Quebec Curling Club.

canadienne avec l'abandon d'un certain nombre de symboles associés à l'empire¹¹⁷. Le curling en est encore une fois le reflet. Les rituels se transforment aussi. À Québec, en 1977 lors du championnat mondial junior, il est question d'une cérémonie qui veut rompre avec le protocole habituel. Les propos du journaliste Sabourin en témoignent : « Un spectacle authentiquement québécois a été prévu pour la cérémonie d'ouverture où les joueurs de cornemuse seront absents...¹¹⁸. »

Au cours de ces années, le curling a tout de même entretenu cette image de sport traditionnel. Mauvais choix stratégique, on ne peut concevoir que le plus fort contingent de la population adulte les *baby-boomers* résolument tournés vers la nouveauté et le changement font du curling leur sport de prédilection. Du moins, ils seront plutôt timides à célébrer les valeurs classiques de ce sport.

D'une certaine masculinité à la mixité

Même si le curling n'a jamais eu l'étiquette d'un sport viril, socialement, il est demeuré longtemps une activité à prédominance masculine. Toutefois, rappelons-le, dès le début du siècle, les femmes imposent leur présence au sein de nombreux clubs. Lentement, à la faveur des deux guerres où la société civile fait appel à leurs services, de nouveaux rapports homme/femme vont progressivement battre en brèche toute mentalité de camaraderie masculine. Au début des années 1960, les hommes

¹¹⁷ Dans cette période que Caldwell qualifie de transition, les Canadiens adoptent leur drapeau. La dernière visite royale d'importance se produit alors en 1963. Dans la conscience canadienne-anglaise, la monarchie est reléguée au second plan. Le O Canada remplace le « God Save the Queen ». Le mot Royal s'efface lentement dans l'appellation de la poste, de l'armée, etc. Gary Caldwell, « Evolution of the Concept of Citizenship (1945-1995): an English Canadian Perspective », G. Bouchard et Y. Lamonde, dir., *La nation dans tous ses états*, Montréal, L'Harmattan, 1997, p. 301. (350 p.)

¹¹⁸ « Le curling est synonyme de mauvais temps à Québec », *Le Soleil*, 26 février 1977, p. D4.

acceptent davantage de partager leurs loisirs avec leur conjointe, mais selon un modèle encore traditionnel ces dernières doivent sacrifier leurs loisirs si la famille l'exige. En retour, la vie des clubs s'enrichit de cette mixité. En plus d'occuper les heures creuses, les femmes sont d'excellentes collaboratrices en ce qui concerne l'organisation et la préparation des réceptions. Relent de traditionalisme, les portes de certains clubs leur sont encore fermées à ce moment-là. Par exemple, la presse rapporte que le club Caledonia innove en 1960 en laissant entrer au club un groupe de femmes ... qui viennent présenter un spectacle pour ces messieurs¹¹⁹. En 1965, le club Thistle adopte une stratégie de recrutement qui accorde une place aux femmes. Les clubs qui ne se seront pas ouverts à la mixité assez rapidement vont en payer le prix. Le traditionnel banquet des curleurs au bonspiel international de Québec est l'un des seuls renforts de la masculinité à ne pas s'écrouler à ce moment-là. Encore aujourd'hui, l'activité n'est réservée qu'aux messieurs.

« Que ce soit au niveau public ou privé, les relations entre les sexes ont évolué de façon spectaculaire depuis 1960¹²⁰. » Indéniable que le chemin parcouru depuis 1960 est colossal, il faut nuancer ce propos en précisant que des transformations remarquables débutent dans l'après-guerre. Une nouvelle construction des rapports dans les loisirs émerge à ce moment-là et le curling en est un exemple frappant. La mixité devient par la suite au cours des années 1960, un fait accompli. Elle congédie une fois pour toute la mentalité de clivage entre les sexes. À la fin de la période, on ne peut envisager le curling que sous un angle unique : celui des hommes et des

¹¹⁹ « Good morning », *The Gazette*, 22 mars 1960, p. 23.

¹²⁰ John A. Dickinson, Brian Young, *Brève histoire socio-économique du Québec*, Sillery, Septentrion, 1992, p. 343. (382 p.)

femmes qui travaillent ensemble au bien commun de leur club, leur association, leur sport. Enfin, cette vision pave la voie à une nouvelle expression du loisir, celui qui va se pratiquer dorénavant en compagnie de tous les membres de la famille.

Rapports plus égalitaires et perte de distinction

Au cours de cette période de forte ébullition sur le plan des idées, des groupes de pressions issues de domaines divers réclament des rapports plus égalitaires. Ils revendiquent en outre une participation à la société de consommation et l'accessibilité à tous les services, que ce soit en éducation, en santé ou en loisirs. Toute barrière, toute restriction qui tend à créer des distinctions ou à maintenir des privilèges est perçue comme suspecte et dénoncée par une certaine gauche qui n'entend plus s'en laisser imposer. Les clubs privés de chasse et pêche vont l'apprendre à leurs dépens. La dynamique du curling n'est pas tout à fait semblable. Toutefois, un vent de démocratisation va bientôt souffler sur toute sa vie associative.

D'abord, c'est la conjoncture du marché de la décennie soixante-dix qui ramène sur terre ceux qui souhaitent le maintien d'un caractère distinctif dans cette activité de loisir. Par exemple, très longtemps identifié à la bourgeoisie catholique anglophone, le Quebec Curling Club, vétuste et déserté graduellement après 1970, termine son existence glorieuse de plus de 150 ans comme un laissé-pour-compte, un simple club école servant à la relève des joueurs juniors. On s' imagine difficilement qu'il ne pouvait se trouver à Québec un groupe soucieux de relancer le club le plus prestigieux de l'histoire de la ville de Québec. Le club Victoria connaîtra un meilleur sort malgré une expropriation et un déménagement en 1969. Rendez-vous de l'élite

sociale de Québec durant une bonne partie du XX^e siècle, le club Victoria transforme son image en adoptant une attitude plus populiste. En 1980, il consent à faire la promotion du curling dans un centre commercial de Québec¹²¹. C'est à ce prix qu'il se maintient. À Montréal, les clubs vont adopter des stratégies analogues. Avec des établissements situés pour la plupart à l'Ouest de la rue Saint-Laurent, à Westmount, à Outremont, Ville Mont-Royal, Saint-Laurent et dans le West Island, le curling montréalais a longtemps diffusé une image de sport de classe et de sport anglophone¹²². De plus, la proximité de la bourgeoisie d'affaires et les politiciens avec le milieu du curling a contribué à entretenir cette image de distinction sociale depuis les origines du curling. Dans *La Presse* du 5 octobre 1972, le curleur André Émond se voit dans l'obligation de lancer un appel auprès de ses compatriotes : « J'invite toute la population montréalaise à venir pratiquer le curling ce soir et demain soir au club Caledonia¹²³. » Par le passé, on ne sollicitait pas à une si vaste échelle.

L'intention de raffinement est donc devenue suspecte et il est préférable de ne pas trop étaler sa différence sociale. Le déplacement vers d'autres pôles de distinction va devoir se faire discrètement empruntant alors chez les sportifs des modes comme le golf ou le yachting. Le curling, lui, est en voie de perdre cette étiquette de sport de classe. Le passage est progressif au cours de ces deux décennies.

¹²¹ « De la région de Québec », *Curling*, Bulletin de la Fédération québécoise de curling, vol. 2, n° 1, octobre 1980, [s.p.]

¹²² Jean Boivin, « Curling Different in La Belle Province », *Canadian Curling News*, février 1986, p. 14.

¹²³ « Le curling débute ... et c'est gratuit », *La Presse*, 5 octobre 1972, p. B9.

Déclin et survie

Certes, la décennie soixante a apporté son lot de changements sur les plans politique, social et culturel. Le sport ne pouvait échapper à cette mouvance. Sans nier que le contexte y soit pour quelque chose, nous allons nous livrer maintenant à une analyse plus approfondie en tâchant de fournir quelques explications de ce déclin tout en identifiant quelques facteurs positifs qui ont permis la transition et assurer la survie de ce sport.

Quand l'équilibre de l'offre et de la demande est modifié

Les observations antérieures de ce chapitre permettent maintenant d'apprécier l'état global du marché du curling. Rappelons-le, en 1960, la santé financière des clubs est florissante et les membres sont nombreux. Strictement sous les modes du parrainage et de la cooptation, peu d'individus peuvent espérer devenir membre d'une organisation en raison d'une faible vacance. Le départ précipité d'une certaine élite anglophone combiné à une offre de plus en plus diversifiée de sports d'hiver modifient la demande au sein des clubs. La nécessité d'une utilisation efficiente de la capacité va signifier une ouverture nouvelle à l'égard d'un plus vaste public. La transition se fera plus naturellement en région puisque l'entreprise fondatrice du club de curling a tout intérêt à ce que les premiers bénéficiaires soient ses propres travailleurs. Comme nous l'avons vu, les cols bleus ont démontré un éveil à l'égard du curling, les bonspiels d'employés d'usine existant depuis l'après-guerre.

L'offre de curling se transforme aussi. Même si les établissements de curling demeurent structurés sous le modèle du *private club*, la formule du *pay-as-you-*

*play*¹²⁴ fait son entrée au Québec en 1962 avec l'arrivée du club Bonaventure¹²⁵ situé Côte-de-Liesse, une enceinte de 12 glaces où l'adepte de curling n'a plus l'obligation de devenir membre. À la manière d'un salon de quilles, l'amateur achète un temps d'utilisation pour une période déterminée. Le phénomène existe déjà dans l'Ouest canadien et semble en croissance. Cette forme d'organisation reflète un état de gestation des pratiques de consommation associées au monde du curling. Le club Bonaventure n'existe plus en 1974; toutefois, son mode de fonctionnement basé sur la possibilité d'acheter du temps de glace sans être nécessairement membre d'un club devient une pratique plus coutumière.

À Québec et à Montréal, les difficultés associées au maintien d'un équilibre entre l'offre et la demande apparaissent dans les premières années de la décennie soixante. Le club Thistle nous en fournit un bon exemple. En effet, dans une lettre datée du 6 avril 1964 destinée aux membres, le président du club M. Walsh écrit : « There appears to be one serious weakness in our present situation and that is the steady reduction in our ordinary membership over the past few years¹²⁶. » De 1962 à 1972, le club va mettre de l'avant des stratégies pour redresser la situation. Après s'être doté de comités permanents de recrutement et d'orientation, à l'assemblée annuelle du 15 avril 1965 il prend la décision de former une section féminine. « That as our urgent need is new members, we fell that it has become apparent that an all

¹²⁴ « Démonstration de curling au magasin Eaton de Montréal », *Le Devoir*, 19 janvier 1962, p. 12.

¹²⁵ La demande du club Bonaventure afin de devenir membre de la Canadian Branch va être rejetée parce que le club ne répond pas aux critères qui sont d'avoir au moins 32 membres en règle et de posséder une constitution conforme aux prérogatives de la société mère. Le procès-verbal de la réunion du conseil d'administration du 28 avril 1962 de la Canadian Branch en fait état.

¹²⁶ *Minute Book* du club Thistle, 1960-1980. Archives du musée McCord, Montréal.

male curling club is not attractive to many married curlers¹²⁷ », peut-on lire dans les comptes rendus du club. À l'assemblée générale du 20 avril 1972, les règlements sont modifiés afin d'autoriser une nouvelle catégorie de membres, des juniors et des juniors étudiants âgés de 18 à 21 ans. Révélant tout de même une situation financière saine au début des années 1960 avec très peu de passifs et aucun engagement de prêt à long terme, le bilan se détériore par la suite. En 1972, l'entreprise encaisse une perte de 2 785 \$. Ce résultat couronne cinq années de pertes consécutives. L'année précédente avait été désastreuse avec une perte de plus de 6 000 \$ sur un chiffre d'affaires de 38 000 \$. Les coûts de main-d'œuvre et les dépenses associées à la salle à manger vont continuer d'être la préoccupation des différents exécutifs au cours de la période. Cependant, le seul poste de dépenses en véritable explosion est le compte de taxes qui augmente de 259 %¹²⁸ sur dix ans. Peut-on concevoir que le cas du Thistle reflète la situation générale du curling ? Sans qu'il ne soit possible de l'affirmer catégoriquement, il faut reconnaître que les difficultés de ce club ne tiennent pas du fait isolé.

Dans ce contexte de détérioration, quels choix stratégiques s'offrent aux différents établissements des grandes villes ? Comme en région, ils peuvent s'ouvrir à un plus large auditoire en délaissant un mode de sélection rigide et en commercialisant les heures de glace inutilisées. Toutefois, la vie associative traditionnelle peut s'en trouver compromise; c'est l'abandon du sentiment identitaire et la perte de la valeur distinctive associée à la fréquentation du club. Cette situation

¹²⁷ *Minute Book* du club Thistle, 1960-1980. Archives du musée McCord, Montréal.

¹²⁸ En comparaison, les coûts de main-d'œuvre s'accroissent de 53 %. Le tout est considéré en dollars courants.

risque alors de conduire à un désengagement encore plus important des membres. D'autre part, un club a toujours le choix de préserver son identité, une forme de repli sur lui-même en restant fidèle à ses prérogatives de groupe. Cette stratégie conservatrice repose sur la capacité des membres de financer la survie. Si l'effectif du club diminue, on exige alors un effort accru des membres. Or, la capacité de payer des uns et des autres finit par atteindre ses limites. Les installations physiques sont les premières à en souffrir et lentement les membres émigrent vers d'autres établissements. L'organisation se résigne à une sorte de mort lente, prisonnière d'une image qu'elle a colportée dans le public et dont elle ne peut plus se défaire. Acculées à la faillite, des corporations vont passer à des intérêts privés. Tout en conservant la formule d'un membre abonné, ces clubs assurent une forme de continuité, mais dorénavant l'accent est placé sur la clientèle sans distinction particulière de classe, d'ethnie, de sexe.

Bref, en quête de nouveaux membres, les clubs vont passer d'un mode de sélection rigide fondé sur un réseau de parrainage à une forme plus démocratique sans distinction de classe. Le passage sera graduel. Sans être identifié à l'élite sociale de la communauté, un sportif curieux de curling peut dorénavant devenir membre d'un club sans l'aide de quiconque. De plus, sans se donner le statut de club à la carte, du type *pay-as-you-play*, les clubs vont offrir des heures de glace inutilisées à des individus ou à des groupes non membres.

Les « grands événements », une bouée de sauvetage

Si le curling vit à cette période des difficultés nouvelles liées à une altération de son caractère social, il en va autrement avec la dimension sportive. Le sport bénéficie désormais d'une couverture médiatique respectable en fonction des manifestations d'envergure qui se déroulent. Ces moments forts, dirons-nous, deviennent des incontournables puisqu'il faut leur reconnaître un impact pour la suite des événements, un effet structurant sur l'évolution des mentalités. De plus, tout en provoquant une certaine excitation collective, ils contribuent à la diffusion du sport, sa popularité et sa visibilité déposant du même coup en couches successives les matériaux qui le pérennisent. Ainsi, lorsque Noranda obtient la tenue d'un premier championnat scolaire canadien en 1960¹²⁹, le fait peut sembler secondaire en apparence, mais il traduit toute la vitalité du sport et nous éclaire un peu plus sur le dynamisme d'une région. L'annexe III relate les événements les plus marquants de cette période : le championnat mondial de Pointe-Claire, le Brier de Québec, la victoire de Lee Tobin, le Brier au vélodrome olympique et la performance de Jim Ursel, le championnat mondial junior à Québec, enfin la première victoire québécoise au championnat junior canadien. Succès de performance ou d'organisation, ces événements ont façonné le curling québécois d'une manière toute particulière. Les grands événements jouent un rôle capital et participent à l'institutionnalisation de la forme sociale, à partir d'une fierté ressentie dans un simple club jusqu'aux retombées au sein des organisations nationale ou internationale. Si le curling québécois réussit sa transition, c'est en partie parce qu'il sait maintenir le grand événement médiatisé.

¹²⁹ « Alberta Rink Takes School Curling Title », *The Gazette*, 20 février 1960, p. 30.

CONCLUSION

Indéniable que la période 1960-1980 aura été celle de nombreux bouleversements, de transformations majeures à l'échelle de la société et aussi à l'intérieur de ce microcosme que constitue le sport du curling. Cependant, nous l'avons écrit dans un chapitre antérieur, ces changements ne surviennent pas d'un seul trait, l'après-guerre nous les a bien annoncés.

D'un curling axé sur la sociabilité, les relations interpersonnelles au cours des générations passées, le changement se réalise maintenant vers une « sportivation » toujours plus poussée de l'activité, avec en toile de fond le rajeunissement des joueurs¹³⁰ et l'amélioration des techniques de jeu. Ainsi, cette période permet la consolidation de tous les championnats existants et donne naissance à de nouvelles catégories de championnats, non seulement à l'échelle du Québec, mais aussi à travers un réseau compétitif qui s'élargit à l'ensemble canadien et autorise les premières compétitions d'envergure internationale. S'enracine maintenant l'idée d'un curling qui s'enseigne et qui se perfectionne par un processus d'entraînement digne de toute discipline sportive, un geste technique qu'on décortique maintenant afin d'en extraire le moindre élément d'efficience. Mais ce côté réjouissant ne peut faire oublier un déclin qui, somme toute, est bien senti après 1970, diminution du nombre d'établissements, difficultés de recrutement, déclin de la couverture journalistique à l'égard de l'événement local, détérioration des bilans financiers en particulier par la hausse des taxes foncières, difficulté nouvelle à trouver les ressources financières (commanditaires) nécessaires à la production de son spectacle.

¹³⁰ « Notable Changes in Sport Scene », *Quebec Chronicle-Telegraph*, 10 mars 1967, p. 8.

Par un mouvement migratoire qui prive le curling d'une partie importante de sa clientèle traditionnelle, la relève de la garde s'effectue avec une participation accrue des francophones, des femmes et des jeunes sans distinction de classes. Toutefois, cet afflux de sang neuf ne peut endiguer la décroissance. Même s'il reflète désormais les valeurs d'un sport démocratique accessible à tous, le curling marque un temps d'arrêt, un repli de croissance. C'est dans sa culture interne, ses mentalités, ses significations qu'il nous faut rechercher encore les causes de ce déclin. Nous retenons ici deux éléments. D'une part, une sociabilité typique qui a été florissante, pour ne pas dire glorieuse, s'éteint presque au tournant des années 1980. Certes, subsiste ça et là des moments de convivialité, des repas, des fêtes, mais la vie des clubs n'est plus la relation humaine, valeur qui se désagrège maintenant au fil du temps. Ce que la vie sportive a gagné, la vie associative en a été dépossédée. D'autre part, mieux que tous les autres sports, le curling a toujours démontré un attachement profond à la tradition, respect d'un patrimoine et d'une mémoire. Au cours des années 1960 et 1970, on perçoit, dans cette idée de rompre avec la tradition et les usages du passé, une forme de discours dominant. C'est la rupture pour la rupture et le changement devient presque le nouveau « roi clandestin » de la société. Dans ce contexte, le curling, bastion du traditionalisme en ressent quelques secousses. Il se voit dépossédé d'une partie de ses repères. Le sport survit non sans laisser quelque chose de lui-même.

Enfin, si le repli de popularité du curling apparaît nettement au tournant des années 1970, il faut se demander si c'est là une caractéristique exclusive à la province

de Québec. Le rapport annuel¹³¹ de l'Association canadienne de curling fournit en partie réponse à ce questionnement. En 1969, à l'exception du Nord de l'Alberta, toutes les régions canadiennes enregistrent des baisses légères de l'adhésion des membres et du nombre de clubs. Une perte de ferveur se manifeste donc à plus forte échelle. Les maux du curling sont étendus, communs à plus d'une province et même d'un pays. L'Écosse vit aussi une transition.

¹³¹ *Annual of the Royal Caledonian Curling Club*, Édimbourg, 1969-1970, p. 74. (385 p.)

CONCLUSION GÉNÉRALE

En établissant le projet d'écrire une histoire sociale du curling sur près de 200 ans, nous ne pouvions soupçonner l'ampleur de la tâche à travers une telle densité de la vie associative. Toutefois, les efforts déployés nous permettent aujourd'hui de mieux saisir, comprendre et apprécier une réalité sportive dans ses moindres replis. Un peu comme l'alpiniste qui ne fait qu'un pas à la fois en gravissant la montagne, la montée est souvent longue et ardue mais au bout du compte, la perspective qui se dévoile au sommet est à nulle autre pareille.

Cette thèse aura permis de tracer l'évolution intrinsèque de ce sport et d'estimer à quel rythme le curling va bâtir son rapport compétitif : il pose d'abord ses premières compétitions en 1874; ensuite, autour de 1890, il acquiert une dimension de progressivité dans ses rencontres officielles en établissant un processus d'élimination entre les établissements participants; à compter de 1914, le curling québécois se dote d'une première compétition en simple. En 1927, la nécessité de nommer un champion à une plus vaste échelle entraîne une première compétition canadienne sans pour autant que soit respecté un principe de sélection progressive¹ de l'équipe québécoise participante. L'année 1948 marque une évolution vers une plus

¹ Selon ce principe, rappelons qu'une première éliminatoire doit déterminer un gagnant local, une seconde, la meilleure équipe régionale et ultimement, la dernière étape, le champion provincial.

grande équité entre les régions tout en affirmant de façon définitive le principe de progressivité. En procédant à un découpage du territoire québécois, les autorités du championnat provincial convient chaque région à désigner par un processus éliminatoire son représentant à la grande finale provinciale. Toutes les régions peuvent dorénavant rivaliser d'adresse en déléguant ainsi leur meilleure équipe masculine adulte au championnat provincial. En curling québécois, le stade de la maturité est presque atteint puisqu'on nomme un champion à l'échelle de la province en respectant les principes de progressivité et d'équité dans le déroulement des compétitions préalables. Quel ingrédient lui fait encore défaut ? Il faudra simplement que le sport offre la possibilité à tous de jouer sans distinction de classe. Cette ultime étape est franchie au cours de la période 1960-1980. Malgré sa naissance hâtive qui en fait le premier sport d'hiver en Amérique, le curling ne détient pas une longueur d'avance dans son processus de « sportivation ». D'autres sports naissants autour des années 1870 établiront plus rapidement leur rapport compétitif et atteindront tôt au XX^e siècle le stade de la maturité.

Cette entrée en matière nous amène à un premier constat. Chaque sport se construit selon une configuration qui est la sienne en fonction des motivations des individus qui s'y regroupent. Ces contenus de socialisation qui s'avèrent différents d'une discipline à l'autre donnent à chaque sport sa personnalité. Des activités tels le hockey et le baseball verront leurs contenus davantage axés sur l'idée de compétition, de concurrence directe, d'enjeux de nature économique ou culturelle, de prestige lié à la victoire. Sur près de deux siècles, le curling va se configurer avec une certaine lenteur, passant globalement de la prépondérance accordée à la sociabilité au

triomphe récent² de la compétitivité (sportivité) à travers une alternance de cycles où l'un ou l'autre ont pu être dominants.

Divulgation et appropriation du curling chez les francophones

Même si un sport en tant que forme sociale tend à s'objectiver, à acquérir au gré du temps une vie autonome indépendante des individus qui lui ont donné naissance ou l'ont animé à un moment donné, notre questionnement ne pouvait entièrement se détacher des acteurs d'autant plus que la participation des Canadiens français et de la classe ouvrière avait fait l'objet d'une attention particulière dans l'historiographie québécoise du sport.

Grâce à la substantielle base de données constituée à partir des archives du Royal Caledonian Curling Club (RCCC), il a été possible d'établir la faible participation des francophones à cette activité. Nous tenions là un premier élément de problématique. Ce sport ne leur sera pas divulgué avant les années 1920 et la véritable appropriation s'opère par la suite au tournant des années 1970. La thèse du retard est recevable. À quoi une aussi longue hésitation à l'égard du curling est-elle attribuable ? Sans nous être livré à une étude aussi systématique d'autres sports, nous savons que la présence canadienne-française s'est fait sentir dès le XIX^e siècle dans les sports comme la raquette, les courses de chevaux, le baseball. Après 1870, véritable moment de l'éclosion du phénomène sportif à l'échelle planétaire, la bourgeoisie canadienne-française accueille cette culture « étrangère » à un rythme comparable à d'autres sociétés dans le monde. On peut difficilement expliquer le

² Nous avons situé ce passage au tournant de la décennie soixante-dix.

retard en curling par le fait que les francophones refusent globalement les valeurs sportives. Certes, la tradition écossaise n'est pas très évocatrice à leurs yeux et l'idée de s'amalgamer avec l'Anglo-Saxon est peu enthousiasmante avant le XX^e siècle, mais c'est ailleurs qu'il faut rechercher les motifs de leur faible participation.

Si les Canadiens français accusent un retard qu'ils ne combleront qu'à la toute fin des années 1970, c'est qu'ils ne réussissent pas à se créer avant 1925 un premier lieu identitaire avec le club Jacques-Cartier de Québec. À Montréal, au début du siècle, on ne pouvait compter sur un bassin suffisant de curleurs francophones afin de se doter d'un club bien à soi. Il faudra attendre la fin des années 1950 avant d'y parvenir. Et pourquoi les Canadiens français se retrouvaient-ils en si faible nombre dans ce sport au début du XX^e siècle ? Le mécanisme très rigide de la sélection par cooptation n'aura permis de faire entrer dans les clubs que quelques francophones intimement liés à la bourgeoisie anglo-britannique de Montréal et de Québec. Les Canadiens français ont essuyé une discrimination, un favoritisme qui n'a pris fin qu'avec le déclin du curling amorcé au cours des années 1960 et la mise au rancart du mode de sélection par cooptation. Sans lieu d'appartenance dans une ville comme Montréal, le curling était condamné à une progression très lente chez ces derniers. Toutefois, avec une seconde vague d'industrialisation, le sport allait établir de nouveaux foyers majoritairement francophones en province. Enfin, l'ouverture envers la masse des adeptes, la création de la Fédération québécoise de curling en 1976 et sa structuration sur une base régionale marquent sans contredit le moment de l'appropriation du sport par les francophones.

Quel aura été l'état des rapports au quotidien entre francophones et anglophones au sein des clubs ? Sur le plan des associatif, jusqu'à la naissance de la Fédération québécoise de curling, aucun événement ou incident ne révèle de résistances particulières entre les deux groupes. *A contrario*, les curleurs anglophones sont plutôt fiers de voir les francophones s'intéresser à ce sport. Les rapports entre établissements sont cordiaux comme cela doit être le cas au sein d'une société jouissant d'une bonne éducation. Le curling est même cité en exemple comme un modèle d'harmonie entre les « races ». Un événement comme le bonspiel de Québec crée des passerelles, des lieux d'échange et de sociabilité entre les deux communautés. Enfin, lorsque les premières étincelles de tension se manifestent avec la création de la Fédération québécoise de curling, il faut éviter de conclure trop rapidement qu'il s'agit essentiellement d'un conflit de nature ethnique et y reconnaître aussi une lutte de pouvoir entre différentes associations déjà bien enracinées qui revendiquent le leadership de ce sport.

Jusqu'à la décennie soixante, le curling présente l'image d'un sport réservé à une élite bourgeoise constituée majoritairement d'adeptes issus du milieu des affaires. Dans la réalité, cette représentation est-elle surfaite ? Nos recherches ont révélé que le curling maintient cette prérogative de classe tout au cours du XIX^e siècle. Pendant que d'autres sports s'ouvrent à la masse au début du siècle suivant, le curling renforce son caractère élitiste dans les premières décennies. Après 1940, l'implantation de l'industrie en région est à l'origine de la fondation de nombreux clubs et laisse croire à un glissement graduel vers la classe moyenne en intégrant davantage de contremaîtres et de travailleurs spécialisés. Toutefois, les manières d'être des adeptes

qui persistent encore au début de la Révolution tranquille dénotent une appartenance bourgeoise. Certes, il y a eu divulgation aux travailleurs dans l'après-guerre, néanmoins, ce n'est qu'au cours des années 1970 que le sport prend dorénavant les allures d'une activité de masse accessible à tous. Un déséquilibre considérable de l'offre et de la demande congédie pour de bon toute prétention de distinction.

Pourquoi le curling va-t-il rester si longtemps un sport de classe ? D'une part, au cours du XIX^e siècle, le revenu personnel des travailleurs et le temps disponible ne favorisent pas leur participation. D'autre part, sur plus de 150 ans, le curling tient à cette représentation d'un sport huppé. Jusqu'en 1930, l'effectif des joueurs se concentre majoritairement à Montréal et plus que toute autre ville canadienne, la prospère métropole conforte cette image de marque. Outre le Royal Montreal Curling Club qui regroupe *the most proeminent citizen*, chaque club peut compter sur un noyau significatif de citoyens « respectables ». La composition sociale des clubs de Québec ne diffère pas. La classe ouvrière ne démontre donc pas une attirance particulière à l'égard de ce sport et de plus, elle ne voit pas d'avantages financiers à sa pratique puisqu'il n'y a jamais l'occasion d'un gain matériel. Cependant, de la même façon qu'il s'est appliqué pour les Canadiens français, un mécanisme de sélection par cooptation dans un contexte de rareté de places a tenu en marge des clubs tous ceux qui ne participaient pas au réseau social de la bourgeoisie.

Lorsque le curling est divulgué à la gent féminine au cours de la décennie 1890, rien ne permet de prévoir la place qu'elle occupera au cours du XX^e siècle. Et pourtant en 1980, une femme préside la Fédération québécoise de curling.

L'organisation du curling se vit dorénavant sans distinction de sexe. En remontant le temps, plus étonnant encore est la présence remarquée des femmes dès les années 1870-1880 non seulement en tant que spectatrices, mais aussi participantes à de nombreuses activités physiques comme la raquette, le patinage et le curling. Globalement, le sport ne peut être considéré, comme un monolithe, le lieu d'une camaraderie exclusivement masculine. Il y a place pour une diversité de rapports. Cependant, dans les activités où l'intensité de l'effort est élevée, une conception masculine du sport laissera peu d'espace à la femme dans la première moitié du XX^e siècle. On préconise pour elle que les sports où sa grâce et sa féminité ne sont jamais mises à rude épreuve. En curling, il n'y aura pas de concurrence sur cet enjeu puisque le sport ne heurte jamais la féminité. La présence féminine est souhaitée et plutôt appréciée.

Comme chez les hommes, il est vrai que l'on s'adresse à l'élite de la société canadienne-anglaise. La contrepartie francophone sera totalement absente jusqu'à la Seconde Guerre. Les contraintes qu'une certaine classe dirigeante et le clergé catholique ont laissé peser sur la sociabilité de la femme canadienne-française ne sont pas étrangères à ce retard dans un ensemble de sports incluant le curling. D'autres études mériteraient encore d'être menées afin d'établir un portrait global de leur participation sportive et l'impact qu'a pu exercer un pouvoir institué comme l'Église. Dans l'après-guerre, les curleuses assument encore un peu plus leur place et les années 1960-1970 voient éclore leur capacité de leadership. Elles prennent véritablement le relais au moment où les hommes ne démontrent plus le même enthousiasme. Un peu comme les scories d'un brasier en voie de s'éteindre, les

dernières enclaves essentiellement masculines s'effacent les unes à la suite des autres au cours des années 1960. Le curling de la fin du XX^e siècle est bien le triomphe de la mixité et les femmes y jouent un rôle de premier plan.

Parmi les acteurs sociaux du curling, anglophones ou francophones, bourgeois ou travailleurs, hommes ou femmes, y a-t-il un groupe qui a démontré une approche nouvelle, plurielle de la joute sportive, une façon différente de faire le sport s'apparentant à l'idée du jeu pour le jeu et reléguant au second plan l'aspect compétitif? À cette question, notre réponse est sans équivoque. Aucun de ces groupes interagissant à l'intérieur de l'univers du curling n'a véritablement altéré le rapport compétitif du sport en affectant une approche différente. Dans une confrontation qui n'en demeure pas moins ludique, tous se sont conformés à la logique immanente du sport, celle d'établir le champion, de nommer le vainqueur. La pensée véhiculant que des groupes comme les francophones où les femmes abordent et vivent différemment le rapport compétitif devrait être reconduite au cimetière des idées mortes.

Entre sociabilité et sportivité

En tant que forme affranchie, le curling s'est transformé à travers une pluralité de valeurs, celles qu'il partage avec tous les autres sports ou valeurs supportées par un groupe qui assume momentanément les destinées de l'activité. Sur un horizon de longue durée, quelques courants ont imprégné davantage l'univers du curling.

Primo, dans un contexte de colonialisme, l'appartenance ethnique s'affiche de façon décisive dans la première moitié du XIX^e siècle à travers des manifestations d'hostilités à l'intérieur comme à l'extérieur des frontières. Par la suite, au fur et à mesure que les tensions s'estompent, chaque groupe tisse ses alliances et définit ses rapports avec les autres communautés. Toutefois, cette conscience identitaire reste forte tout au long du XIX^e siècle. Introduit au Québec par le colonisateur, le curling, de par ses traditions et ses rituels, porte d'abord les stigmates d'un sport ethnique. Tout en prêchant la fraternité entre les « races », les adeptes entretiennent l'idée d'étaler leur différence ethnique, d'affirmer avec fierté leur nation d'origine. Non sans un certain humour, tout ce qui n'est pas Écossais ne peut être que *Barbarians*. Jusqu'à la Seconde Guerre, les Anglais, les Irlandais, les Écossais et même les Canadiens français vont se prêter de bonne grâce à ce jeu social. En second lieu, le respect de la tradition est une autre valeur qui aura façonné le curling dans son essence sur près de deux siècles. Témoinant sa vénération pour le grand âge et pour tout ce qui dure, le milieu du curling a pleine conscience de sa pérennité. Rapidement, il va prendre les dispositions nécessaires à la préservation de ses patrimoines. Aucun autre sport n'a laissé autant de traces sur une aussi longue période de temps. Troisièmement, le sportsman qui émerge dans la seconde moitié du XIX^e siècle exprime avec le curling un style de vie qui lui est propre. Le sport en général agit comme un marqueur social, une façon d'afficher sa distinction. Pendant près de deux siècles jusqu'au milieu des années 1960, le curling aura servi à révéler une appartenance sociale, à confirmer un milieu.

Toutefois, s'il est une valeur qui surpasse toutes les autres et confère au curling sa personnalité unique, c'est celle de la sociabilité. L'essence de la sociabilité n'interdit pas la présence de compétitivité ou, dirons-nous, de sportivité. En revanche, le gain de l'un se sera réalisé au détriment de l'autre. Ainsi, grâce à une observation étendue dans le temps, il a été possible de reconnaître certaines mutations de sociabilité. Avant 1840, le curling semble plutôt un prétexte à la rencontre. Après 1840, il cède la place à des rapports davantage axés sur la compétition. La décennie 1890 marque encore une transition vers une remontée de la sociabilité durant la première moitié du XX^e siècle. De par le nombre et la qualité de ses manifestations, le curling vit l'âge d'or de sa sociabilité entre 1920 et 1960. Les années 1970 sonnent le déclin du curling de la camaraderie. Une part importante de la symbolique et des rituels associés à la vie de relations disparaît. L'efficiencia sportive prend le dessus. Réintégrant en 1988 la grande famille olympique, le curling est devenu un sport « sérieux ». Au même titre que d'autres disciplines, le rapport compétitif s'est quelque peu durci. À l'idée de construire la joute avec l'adversaire dans un rapport de l'« avec-contre », s'est substituée l'idée de le dominer complètement. Le curling n'a pas échappé à cette lame de fond.

Mais pourquoi le curling a-t-il entretenu jusqu'aux années 1970 une part si remarquable de relations humaines ? Simmel en avait fait le constat : la sociabilité à l'état pur (*geselligkeit*) s'oriente entièrement vers les personnalités. Les qualités personnelles de l'amabilité, de l'éducation, de la cordialité, apparaissent comme décisives dans la rencontre purement sociale et le sens du tact agit comme un mécanisme régulateur auprès de l'individu dans ses rapports avec les autres. Il faut y

reconnaître là un élément constitutif de la sociabilité. Qu'elle se vive à travers des sphères aussi diverses que le sport, les arts ou le travail, la sociabilité veille à ce que l'individu n'impose pas de façon impérative ses particularités et ses originalités. Idéalement, elle exclut ce que la personnalité possède en significations objectives : la richesse d'un individu, sa situation sociale, son instruction, son mérite, sa réputation, n'ont qu'un rôle mineur à jouer dans la forme pure de sociabilité, les qualités de charme, de retenue, de discrétion, primant dans cette capacité d'interrelations. En revanche, si on ne peut affirmer catégoriquement que ces attributs de personnalités sont l'apanage exclusif d'un groupe social, force est de constater qu'il y a là un style, une manière d'être qui s'apparente davantage aux strates supérieures de la société. Si le curling a maintenu avec constance un degré aussi élevé de sociabilité, c'est que ses animateurs appartenaient pendant tout ce temps à la frange supérieure de la société. Sans pour autant renoncer à l'idéal du sport, à la finalité première de nommer le champion, la classe bourgeoise dans ses usages sportifs sait accorder une place à d'autres valeurs dont la sociabilité.

Pérennité du curling en tant que forme sociale

Puisque le curling fait toujours partie aujourd'hui de la mosaïque des sports contemporains, c'est qu'il a su se tirer de sa première véritable crise existentielle. D'autres sports n'ont pas eu la même chance. Loin d'être un phénomène sportif négligeable aux XIX^e et XX^e siècles, la raquette sportive s'éteint avec son réseau de clubs et de compétitions. Pourquoi le curling ne subit-il pas un sort analogue ? En dernière analyse, cette thèse pose la question plus universelle de la survivance de la

forme sociale et des facteurs qui en assurent la pérennité. Au chapitre II, il a été question d'un ensemble de facteurs qui concourent au maintien de la forme sociale. Notre étude du curling ne laisse pas d'équivoque : si ce sport un peu « curieux » est toujours bien vivant aujourd'hui, c'est qu'il a su entretenir de manière exemplaire les facteurs propres à son autoconservation.

Premièrement, à travers la description minutieuse de l'univers matériel du curling et ses innovations, nous reconnaissons là un premier facteur de pérennisation. Puisqu'on devait s'abriter du froid et de la neige afin de pratiquer le jeu, il s'est créé un lieu de convergence bien concret, une propriété collective qu'un individu seul ne pouvait monopoliser. Considérées dans leur totalité, les installations de curling constituent donc un réservoir de valeur non négligeable dans le paysage sportif québécois tout au long du XX^e siècle. Ce patrimoine physique a crû et s'est développé, alimenté par les efforts des membres et la générosité de quelques donateurs individuels ou institutionnels. Les biens collectifs du curling sont à l'image du réseau global des établissements. Ils sont diversifiés, étendus et imposants. D'autre part, même si le potentiel d'innovation du curling ne se limite qu'à quelques éléments soit la glace, la pierre, le balai et les techniques de lancer et de brossage, la recherche et le progrès ont été constants. Il faut y voir ainsi un autre signe de vitalité. En revanche, le patrimoine collectif ne peut à lui seul être une garantie de pérennité. Lorsque la santé financière se détériore, lorsque les actifs se transforment en passifs, la perception d'une richesse devient bientôt son contraire, une sorte de fardeau qui risque un peu plus de précipiter la fin.

En deuxième lieu, contrairement à l'existence biologique, la vie organisationnelle peut espérer ne jamais prendre fin. Dès le milieu du XIX^e siècle, les premières statistiques de l'ancienneté des membres de clubs ont permis de constater la remarquable stabilité des effectifs. Il en sera ainsi jusqu'aux années 1960. Par un mode de sélection des membres particulièrement efficace à la survie, celui de la cooptation, idéal selon la pensée de Simmel, les nouveaux participants vont entrer au compte-gouttes et les modes de pensée et d'agir, les valeurs, la culture interne de l'organisation, auront été transmis et préservés. Si les formes sociales survivent, c'est qu'elles conservent cette continuité psychologique dans l'action. D'autre part, le curling a su cultiver les outils de sa pérennité par des actes d'institutionnalisation. D'abord, des événements innombrables permettent de s'ouvrir au grand groupe et d'atteindre plus de visibilité : championnats, bonspiels, cérémonies, rituels et protocolaires. Ensuite, la tenue soignée et la conservation impeccable de nombreux registres et livres de records entretiennent la mémoire collective. Enfin, une variété considérable d'objets symboliques tels les trophées, les médailles et les écussons rappellent constamment un passé glorieux qui alimente l'honneur collectif du groupe. Depuis les années 1960, cette richesse symbolique a cessé de s'accroître au rythme des années antérieures, mais une partie importante de ce bagage symbolique a été conservée intacte.

Troisièmement, par le mode de normativité qu'est le droit, le curling trouve un autre facteur de sa cohésion. Le formalisme de nature juridique du curling québécois est un héritage écossais qui aura bien servi l'unité et la continuité de l'action sur près de deux siècles. Constitué à travers un réseau qui regroupe une société mère, le

RCCC, et des organes relativement autonomes mais intégrés, les associations nationales, régionales et locales, le curling possède une intégration hiérarchique exemplaire dès le milieu du XIX^e siècle. Les premières constitutions écrites des établissements sont rudimentaires ne fournissant que quelques règlements. Toutefois, elles ont le mérite d'exister concrètement sur le papier. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, elles se précisent afin de clarifier les questions primordiales de la transmission des pouvoirs, la sélection des membres et la gestion des biens collectifs. Sous l'œil vigilant du tribunal sportif qu'est le RCCC, les politiques et les règles uniformisées sont suivies à la lettre et les litiges résolus avec une relative diligence. Au moment où le curling va connaître sa première véritable crise au tournant des années 1970, au moment où l'on voit disparaître des clubs prestigieux, la survie du RCCC ne s'en est pas trouvée affectée de façon importante. Toutefois, ces échecs ont été le déclencheur d'une réflexion en profondeur sur la santé du sport. Grâce à ce degré élevé de formalisme, les différentes associations du curling canadien ont pu relever les défis et venir à la rescousse des instances locales quand le besoin s'est fait sentir.

À l'égard d'un ensemble de facteurs qui assurent la pérennité de la forme sociale, le curling s'est donc comporté comme le bon élève. Aurait-il été pertinent de chercher un facteur prépondérant de l'institutionnalisation ? Certes, on serait tenté de penser que les « empires » qui se fondent sur une richesse matérielle colossale courent moins le risque d'extinction. Toutefois, il faut éviter d'en faire le critère primordial de la stabilité dans le temps. Les facteurs de la pérennité révèlent leur toute-puissance quand ils agissent en concomitance. Qu'on examine aujourd'hui des

formes aussi disparates que l'Église catholique, la Comédie française ou le Mouvement olympique, on admettra qu'elles ont su cultiver en synergie les matériaux de base de l'autoconservation. Mieux encore, selon le principe que le roseau qui plie ne casse pas, selon l'idée qu'une certaine dose de flexibilité est supérieure à la rigidité, elles ont su faire preuve d'une capacité d'adaptation tout en intégrant un contenu de socialisation sans jamais s'en éloigner ou le dénaturer entièrement. Cependant, en aucun cas, on ne peut affirmer qu'elles sont à l'abri du déclin, de la dissolution graduelle, voire de la fin inéluctable.

Même si l'étude du sport de la raquette s'est située à la périphérie de nos travaux, son extinction n'est pas sans susciter un dernier questionnement. En sport, si la fonction compétitive est moins prégnante, la sociabilité peut-elle prendre le relais et assurer l'autoconservation du groupe ? La forme l'emportant sur le fond, se peut-il qu'avec un réseau bien développé, des activités sociales, des dîners, des soirées animées, le couronnement d'une reine des raquetteurs, les parades d'église en costume d'apparat, on comble un vide sportif par une vie associative vigoureuse ? Une étude historique approfondie de ce sport offrirait la possibilité d'élucider la question. Toutefois, nos travaux permettent de dégager quelques éléments de réponse. Nous savons que la raquette s'éteint lentement malgré des éléments d'une vie sociale animée. Dans une entreprise qui a délaissé ses contenus sportifs, qui n'a plus de buts immédiats que le seul plaisir de la rencontre, les acteurs à la recherche d'un sens trouveront bientôt d'autres moyens de satisfaire ce besoin d'interaction. Ils vont migrer rapidement vers d'autres pôles de sociabilité. Quand il ne reste au fait que l'expression de la pure sociabilité, l'abstraction la plus parfaite de la socialisation, il y

a une forte probabilité que la vie de relation approche de son terme. Un peu comme le papillon représente la forme idéale et achevée de l'espèce, le regroupement qui atteint ce stade avancé de l'action réciproque tire à sa fin. Du moins, c'est une hypothèse qu'il est possible d'émettre quant à la finitude des associations où la sociabilité est appelée à jouer un rôle prépondérant.

* * *

Habité par la pensée de Simmel et ce modèle des formes de socialisation, nous ne pouvions quitter ces six années de cheminement sans nous livrer à une toute dernière réflexion d'ordre plus général sur le sport. Ce n'est pas tant le curling qui préoccupe. Sans être alarmiste, il faut regarder avec circonspection l'évolution du sport tel qu'il se déploie à l'entrée de ce troisième millénaire. Le sport est peut-être en voie de devenir autre chose de ce qu'il a été au cours des 150 dernières années; il connaît actuellement une transformation comparable à celle qui nous a permis de le distinguer jadis des jeux traditionnels, un changement qui s'opère lentement, de façon insidieuse, et trouve son acceptation dans les mentalités.

Cela s'appelle toujours du sport, mais le mutant démontre à l'évidence les signes de ses transformations : outre les manifestations d'agressivité et de violence incontrôlées, outre les rythmes d'entraînement infernaux où très souvent les acteurs ne sont encore que des enfants mobilisés dans l'engrenage sportif, outre les activités dites extrêmes où le corps ne joue plus qu'un rôle de *machina*, la société a vu poindre avec le sport des 50 dernières années, un effet émergent indésirable qu'aucun mode

de normativité n'a réussi à endiguer, le dopage. Certes, on ne peut nier les efforts des autorités sportives en ce sens, mais ce qui inquiète davantage, c'est la passivité d'un large public qui se contente de demi-vérités, ferme les yeux sur des situations presque choquantes et continue à encourager ce sport spectacle. Le sport se nourrit encore de l'utopie de la pureté, une espèce de contre-culture où il ne peut y avoir vraisemblablement de place pour la manigance et la tricherie. Toutefois, une part importante de l'opinion publique constate maintenant que l'espérance de vie d'un cycliste professionnel, d'un footballeur américain, d'un olympien, ne sera jamais celle du citoyen ordinaire. Quand ils se retirent, les athlètes et leurs proches savent avec quels traumatismes permanents ils devront poursuivre leur vie.

Sans être moralisateur, au nom de la vie et de la préservation de la vie en santé, un attribut chèrement gagné acquis par les sociétés développées, il faut admettre que l'on fait bien courir un risque évident à toute une jeunesse. Si les épreuves de l'Antiquité comme celles du Moyen Âge ne pouvaient être le sport parce qu'un certain consensus social autorisait la mutilation permanente du corps et même la mort d'hommes dans un contexte de libération incontrôlée des émotions, qu'en est-il du sport d'aujourd'hui ? En observant le phénomène tel qu'il s'actualise, il nous semble que le procès de civilisation avance avec lenteur. En revanche, tous les sports ne souffrent pas de la même contamination associée à des enjeux démesurés. Dans quelques centaines d'années, on verra bien encore des historiens et des sociologues impressionnés par la longévité de ce « drôle » de jeu qu'est le curling...

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES DIRECTES

Annals du Royal Caledonian Curling Club (RCCC) 1842-1980

Recueils annuels, collection avec reliure de :
Archives du RCCC consultées à Édimbourg (Écosse)
Fonds personnel de David B. Smith consulté à Troon (Écosse)
Fonds de la Canadian Branch consulté chez Ian Monroe, Saint-Bruno

Fonds de la vie associative en curling

Archives de l'Université du Québec à Montréal :
Club de curling « À la Pierre Polie » 1958-1975 (1P-10)
Fonds d'archives de la Palestre nationale

Archives du musée McCord, Montréal :
Fonds photographique Notman
Thistle Curling Club, *Minute Books* et *Scrap Books*, 1843-1980 (P 148)

Archives du Séminaire Saint-Joseph, Trois-Rivières :
Fonds Maurice Campbell (FN-0720)
Three-Rivers Ladies Curling Club, *Minute Books*, 1911-1979 (0035)

Archives nationales du Canada :
Caledonian Curling Club, *Minute Books*, 1850-1920 (M.G. 28 I 365)
Canadian Branch, *Letter Book*, 1856-1880
Canadian Branch, *Minute Books*, 1930-1980 (M.G. 28 I 229)
Fonds Howard H. Ward (M.G. 30 C 121)
Granite Curling Association, *Minute Books*, 1924-1950
Three Rivers Curling Club, *Minute Books*, 1875-1884

Curling-Québec, Montréal :
Fédération québécoise de curling, livre des délibérations, 1975-1985
Northwestern Curling Association, *Minute Books*, 1945-1983

Montreal Curling Club, *Minute Books* et *Scrap Books*, 1807-1920
Documents disponibles au Royal Montreal Curling Club

Fonds personnels :

Belnap, bonspiel annuel de la Consolidated Paper, 1948-1970 consulté chez
 Dionis Moran, Shawinigan-Sud
 Coupures de presse sur le curling, 1860-1980, Donald Guay, Lévis
 Quebec Ladies Curling Club, *Minute Books* et *Scrap Books*, 1901-1971, en
 possession de l'auteur

Pages sportives des quotidiens

La Frontière, janvier, février 1960. (Nord-Ouest québécois)

La Presse, décembre, janvier, février 1919-1920; 1929-1930; 1939-1940; 1949-1950; 1950-1951; 1959-1960; 1968-1970; 1979-1980. (Montréal)

La Tribune, décembre, janvier, février 1919-1920; 1929-1930; 1939-1940; 1949-1950; 1950-1951; 1959-1960; 1969-1970; 1979-1980. (Sherbrooke)

Le Nouvelliste, décembre, janvier, février 1920-1921; 1929-1930; 1939-1940; 1949-1950; 1950-1951; 1954-1955; 1959-1960; 1969-1970; 1979-1980. (Trois-Rivières)

Le Soleil, décembre, janvier, février 1919-1920; 1929-1930; janvier, février 1932-1940; janvier, février, mars 1941-1945; 1949-1955; 1959-1972; 1974; 1976-1977; décembre, janvier, février 1979-1980. (Québec)

Montreal Daily Star, janvier, février 1878; 1880; 1884; 1886; 1888; 1890; 1892-1905; 1907; 1909; 1911; janvier, février, mars 1914-1923; décembre, janvier, février 1927-1930; 1938-1940; janvier, février, mars 1944; 1947; décembre, janvier, février 1949-1952.

Montreal Star, décembre, janvier, février 1959-1960; 1969-1970; 1979-1980. (Montréal)

Montreal Herald, 1863-1874 janvier, février 1882. (Montréal)

Orms town, Courier, janvier, février 1883-1885. (Rive-Sud de Montréal)

Orms town, New Dominion, janvier, février 1879. (Rive-Sud de Montréal)

Quebec-Chronicle, janvier, février, mars 1911; 1914-1915; 1919; 1924-1925.

Quebec Chronicle-Telegraph, janvier, février, mars 1935; décembre, janvier, février 1939-1941; janvier, février, mars 1945; 1948-1951; 1955; janvier, février 1965-1970; décembre, janvier, février 1979-1980.

Chronicle-Telegraph, décembre, janvier, février 1958-1960. (Québec)

Quebec Mercurey, 1862-1864. (Québec)

St. Maurice Valley Chronicle, janvier, février, mars 1949-1951; 1957; 1964; 1966-1969. (Trois-Rivières)

Shawinigan Standard, décembre, janvier, février, mars 1940-1947; janvier, février, mars 1952; décembre, janvier, février, mars 1954-1955; janvier, février, mars, avril 1958. (Shawinigan)

The Canadian Gleaner, 1863-1869. (Rive-Sud de Montréal)

The Evening Star, janvier, février 1875-1876. (Montréal)

The Gazette, janvier, février 1901; janvier, février, mars 1907; 1909; 1928-1929; janvier, février 1933; janvier, février, mars 1946; 1949; 1954; 1956-1967; 1973; 1975; 1977-1979. (Montréal)

Périodiques

Canadian Curling News, 1979-1986.

Canadian Sport Monthly, 1944-1955.

Curling, bulletin de la Fédération québécoise de curling, 1979-1980.

Curling Canada, 1984-1985.

D'un bout à l'autre, bulletin de la Fédération des associations régionales de curling, 1978.

International Curling Magazine, 1961-1966.

Ladies Granite Bonspiel, 1951-1960.

The Curler, 1978-1981.

Documents imprimés de clubs et d'associations en possession de l'auteur

Canadian Branch, 125th Anniversary, 1852-1977.

Centre civique de Dolbeau, programme souvenir 50^{ième} anniversaire 1946-1996.

Club de Curling Jacques-Cartier, 75^{ième} anniversaire, 1925-2000.

Club de Curling Lachine Curling Club, 1894-1994.

Constitution and Rules of the Canadian Branch, 1892.

Constitution and Rules of the Game of the Hadlow Curling Club, 1862.

Constitution of the Quebec Curling Club, 1869.

Constitution of the Three Rivers Curling Club, 1875.

Curlers Abroad, Scottish Team in Canada, Canadian Team in Scotland, 1949-1950.

Diamond Jubilee of the Outremont Curling Club Inc., Song Sheets, 1907-1967.

Official Program for the Visit of the Scottish Curlers, 1912.

Opening Narrative on the History of the Victoria Curling Club 1887-1963 par le major Charles Chauveau.

Quebec Curling Club, 150^{ième} anniversaire de fondation, 1821-1971.

Quebec Curling Club, Text of Speech of W. L. Bennett on the Occasion of the 125th Anniversary of the Quebec Curling Club, 1821-1946.

Riverfield Curling Club, 175th Anniversary, 1825-2000.

Rules in Curling to Be Observed by the Duddingston Curling Society, 1804.

Shawinigan Curling Club, Golden Jubilee, 1906-1956.

Sainte-Anne-de-Bellevue Curling Club, the First Fifty Years, 1923-1973.

The Montreal Curling Club, 1807-1907.

The Province of Quebec Curlers Association, Annuaire 1970-1971.

The Royal Caledonian Curling Club, Visit of the Canadian Curlers 1970.

The Royal Montreal Curling Club, 1807-1932.

Mandements de l'Église catholique

Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Montréal, 1850-1925.

Mandements, lettres pastorales et circulaires des Évêques de Québec, 1850-1925.

Annuaire anciens

Archives de la Literary & Historical Society of Quebec :

Cherrier's Quebec Directory, 1880.

Québec-Adresses, Marcotte Éditeur-propriétaire, 1900, 1920.

Archives de la Société d'histoire de Sherbrooke :

Annuaire local de Sherbrooke, 1900.

Archives du musée McCord :

Lovell's Canadian Dominion Directory, 1860, 1880, 1900, 1920.

Archives du Séminaire Saint-Joseph de Trois-Rivières :

Annuaire local de Trois-Rivières, 1920.

Entrevues

Berthelot, Marcel, Murdochville.

Campbell, Maurice, Trois-Rivières.

Caron, Jacqueline, Québec.

Germain, Guy, Québec.

Monroe, Ian, Saint-Bruno.

Proulx, Rita C., Québec.

Wallace, Donald, Montréal.

OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

Méthodologie

Aries, Philippe, « L'histoire des mentalités », Jacques Le Goff, dir., *La nouvelle histoire*, Paris, Éditions Complexe, 1988, 334 p.

Aron, Raymond, *La philosophie critique de l'histoire*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1969, 313 p.

Berelson, Bernard, *Content Analysis in Communication Research*, Glencoe, Free Press, 1952, 220 p.

Bonville, Jean de, *L'analyse de contenu des médias*, Paris, DeBoeck Université, 2000, 451p.

Bouchard, Gérard, *Tous les métiers du monde*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, 323 p.

Bourguignon, François, « L'écriture de l'histoire : le discours en question », Jean-Claude Ruano-Borbalan, dir., *L'histoire aujourd'hui*, Auxerre, Éditions Sciences Humaines, 1999, p. 365-370. (473 p.)

Burguière, André, « L'anthropologie historique », Jacques Le Goff, dir., *La nouvelle histoire*, Paris, Éditions Complexe, 1988, p.137-165. (334 p.)

Febvre, Lucien, *Combats pour l'histoire*, Paris, Librairie Armand Colin, 2^e édition, 1965, 457 p.

Foucault, Alain et Jean -François Raoult, *Dictionnaire de géologie*, 4^e édition, Paris, Masson, 1995, 324 p.

Hobsbawm, Eric et Terence Hill, *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984, 320 p.

Kayser, Jacques, *Le quotidien français*, Paris, Armand Colin, 1963, 167 p.

Le Goff, Jacques, *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1988, 409 p.

Le Goff, Jacques, « L'Histoire nouvelle », Jacques Le Goff, dir., *La nouvelle histoire*, Paris, Éditions Complexe, 1988, p. 35-75. (334 p.)

Le Goff, Jacques, « Préface à la nouvelle édition », Jacques Le Goff, dir., *La nouvelle histoire*, Paris, Éditions Complexe, 1988, p. 9-22.

Liotard, Jean-François, *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Minuit, 1979, 112 p.

Renault, Alain, *Kant aujourd'hui*, Paris, Aubier, 1997, 512 p.

Taylor, Charles, « Les sources de l'identité moderne », Mikhaël Elbaz, Andrée Fortin, Guy Laforêt, dir., *Les frontières de l'identité*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, p. 347-364. (374 p.)

Turmel, André, « Le retour du concept d'institution », André Turmel, dir., *Culture, institution et savoir*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1997, p.1-24. (226 p.)

Vovelle, Michel, « Histoire et représentations », Jean-Claude Ruano-Borbale, dir., *L'histoire aujourd'hui*, Auxerre, Éditions Sciences Humaines, 1999, p. 45-49. (473 p.)

Société, sociabilité et formes de socialisation

Agulhon, Maurice, « Exposé de clôture », Roger Levasseur, dir., *De la sociabilité. Spécificité et mutations*, Montréal, Éditions du Boréal, 1990, p. 327-345. (348 p.)

Agulhon, Maurice, « Introduction. La sociabilité est-elle objet d'histoire? », François Étienne, dir., *Sociabilité et société bourgeoise en France, en Allemagne et en Suisse: 1750-1850*, Paris, Recherche sur les civilisations, 1987, p. 13-23. (319 p.)

Agulhon, Maurice, *Le cercle dans la France Bourgeoise 1810-1848*, Paris, Librairie Armand Colin, 1977, 105 p.

Arnaud, Pierre, « La sociabilité sportive, jalons pour une histoire du mouvement sportif associatif », P. Arnaud, dir., *Les athlètes de la République*, Toulouse, Éditions Privat, 1987, p. 359-384. (423 p.)

Arnaud, Pierre, « Pratiques et pratiquants: les transformations de la sociabilité sportive. L'exemple de Lyon et du département du Rhône entre 1850 et 1914 », P. Arnaud et J. Camy, dir., *La naissance du Mouvement Sportif Associatif en France*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1986, p. 173-198. (421 p.)

Boudon, Raymond, « Simmel (Georg) 1858-1918 », *Encyclopaedia Universalis*, Paris, 1995, p. 27-28.

Bourdieu, Pierre, *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1980, 268 p.

Bourdieu, Pierre, *La Distinction*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, 670 p.

Brohm, Jean-Marie, *Sociologie politique du Sport*, Presses universitaires de Nancy, 1992, 399 p.

Déchaux, Jean-Hugues, « Sur le concept de configuration: quelques failles dans la sociologie de Norbert Elias », *Cahiers internationaux de Sociologie*, 99, 1995, p. 293-315.

Deroche-Gurcel, Lilyane, « Configuration », A. Akoun et P. Ansart, dir., *Le Robert de la Sociologie*, Le Robert Seuil, 1999, p. 102.

Deroche-Gurcel, Lilyane, « Préface », Georg Simmel, *Sociologie, Étude sur les formes de socialisation*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, p. 5-35.

Elias, Norbert, « Sur le concept de vie quotidienne », traduction de l'article « Zum Begriff des Alltags » par Claude Javeau, *Cahiers internationaux de sociologie*, 99, 1995, p. 237-246.

Faes, Hubert, « En découvrant l'humaine socialité avec Heidegger, H. Arendt et J. L. Nancy », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 4, octobre 1999, p. 707-736.

Fortin, Andrée et David Rompré, *La sociabilité urbaine au Saguenay, Chicoutimi, Sorep*, 1993, 147 p.

Freund, Julien, « Introduction », Georg Simmel, *Sociologie et épistémologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1981, p. 7-78. (238 p.)

Gauthier, Nancy, Philippe Goujard, Robert Montel, Jean-Pierre Rioux, « Structures de sociabilité et pouvoirs », F. Thelamon, dir., *Sociabilité, pouvoirs et société*, Rouen, Publication de l'Université de Rouen, 1987, p. 207-219. (654 p.)

Guespin, Louis, « Les structures de sociabilité, un niveau d'analyse pertinent pour l'approche linguistique », F. Thelamon, dir., *Sociabilité, pouvoirs et société*, Rouen, Publication de l'Université de Rouen, 1987, p. 51-59. (654 p.)

Levasseur, Roger, « Présentation », Roger Levasseur, dir., *De la sociabilité. Spécificité et mutations*, Montréal, Éditions du Boréal, 1990, p. 9-15. (348 p.)

Levasseur, Roger et Normand Séguin, « Mouvement associatif et réseaux informels à Trois-Rivières », Roger Levasseur, dir., *De la sociabilité. Spécificité et mutations*, Montréal, Éditions du Boréal, 1990, p. 281-296. (348 p.)

Maffesoli, Michel, *La conquête du présent*, Paris, Éditions Desclée de Brouwer, 1998, 227 p.

Maffesoli, Michel, « Socialité et tribalisme », *Sociétés*, 4, septembre 1986, p. 6-9.

Marais, Jean-Luc, *Les sociétés d'hommes*, La Bottellerie, Éditions Yvan Davy, 1986, 203 p.

Mongardini, Carlo, « L'idée de société chez Georg Simmel et Norbert Elias », *Revue française de sociologie*, 99, 1995, p. 265-278.

Morineau, Michel, « La douceur d'être inclus », F. Thelamon, dir., *Sociabilité, pouvoirs et société*, Rouen, Publication de l'Université de Rouen, 1987, p.19-32. (654 p.)

Parlebas, Pierre, « La sociabilité de l'antagonisme dans le sport », P. Arnaud et J. Camy, dir., *La naissance du Mouvement Sportif Associatif en France*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1986, p. 127-146. (422 p.)

Ruano-Borbalan, Jean-Claude, « Histoire et sociologie: les démêlés d'un vieux couple », Jean-Claude Ruano-Borbalan, dir., *L'histoire aujourd'hui*, Auxerre, Éditions Sciences Humaines, 1999, p. 441-446. (473 p.)

Simmel, Georg, *Sociologie. Étude sur les formes de socialisation*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, 756 p.

Simmel, Georg, *Sociologie et épistémologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1981, 238 p.

Vauchez, André, « Rapport introductif. Jalons pour une historiographie de la sociabilité », F. Thelamon, dir., *Sociabilité, pouvoirs et société*, Rouen, Publication de l'Université de Rouen, 1987, p. 7-15. (654 p.)

Verrette, René, « Le mouvement associatif comme élément de stratégie culturelle: le cas de Trois-Rivières (Québec) 1840-1890 », Pierre Lanthier et Guildo Rousseau, dir., *La Culture inventée : les stratégies culturelles aux 19^e et 20^e siècles*, Québec, IQRC, 1992, p. 155-172. (369 p.)

Watier, Patrick, « Formes de socialisation et éthique de la sociabilité », *Revue du M.A.U.S.S. semestrielle*, 11, 1998, p. 263-279.

Watier, Patrick, « La compréhension, la socialité et le problème de la constitution de la société », *Sociétés*, 53, 1996, p. 205-222.

Watier, Patrick, *Georg Simmel sociologue*, Belval, Les Éditions Circé, 2003, 157 p.

Histoire

Atherton, William Henry, *Montreal from 1535 to 1914, Biographical, tome III*, Montréal, S. J. Clarke Publishing, 1914, 686 p.

Bellefleur, Michel, *L'Église et le loisir au Québec avant la révolution tranquille*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1986, 221 p.

Bonville, Jean de, *Les Quotidiens montréalais de 1945 à 1985 : morphologie et contenu*, Québec, IQRC, 1995, 223 p.

Caldwell, Gary « Evolution of the Concept of Citizenship (1945-1995): An English Canadian Perspective », G. Bouchard et Y. Lamonde, dir., *La nation dans tous ses états*, Montréal, L'Harmattan, 1997, 350 p.

Dickinson, John A. et Brian Young, *Brève histoire socio-économique du Québec*, Sillery, Septentrion, 1992, 382 p.

Dumont, Fernand, « Les années 30: la première Révolution tranquille », Fernand Dumont, Jean Hamelin, Jean-Paul Montminy, dir., *Idéologies au Canada français 1930-1939*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1978, 361p.

Duncan, K. J., « Les types de colonisation dans l'Est », W. Stanford Reid, dir., *La tradition écossaise au Canada*, Ottawa, Centre d'édition du gouvernement du Canada, 1980, p. 61-95.

Dunn, Charles W., « Scottish Origin, People of », *Encyclopedia Canadiana*, vol. 9, Toronto, Grolier, 1977, p. 247-249.

Ferretti, Lucia, *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, Les Éditions du Boréal, 1999, 205 p.

Frost, Stanley B. et Robert B. Michel, « Macdonald, sir William Christopher », Ramsay Cook et Réal Bélanger, dir., *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*, Archives nationales du Canada.

Gale, George, *Historic Tales of Old Quebec*, Québec, Telegraph Printing Company, 1920, 245 p.

Guérard, François, « Les notables de Trois-Rivières au dernier tiers du XIX^e siècle », mémoire de maîtrise, Université du Québec à Trois-Rivières, 1984, 137 p.

Hamelin, Jean et Jean-Paul Montminy, « La mutation de la société québécoise, 1939-1976, temps, ruptures, continuités », Fernand Dumont, Jean Hamelin, Jean-Paul Montminy, dir., *Idéologies au Canada français 1940-1976*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1981, p. 37.

Hamelin, Jean et Jean-Paul Montminy, « Québec 1896-1929: une deuxième phase d'industrialisation », Fernand Dumont, Jean Hamelin, Fernand Harvey, Jean-Paul Montminy, dir., *Idéologies au Canada français 1920-1929*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1974, 377 p.

Hardy, René, *Contrôle social et mutation de la culture religieuse au Québec*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1999, 284 p.

Harper, J. Russell, *Krieghoff*, Toronto, University of Toronto Press, 1979, 204 p.

Hobsbawm, Eric, *Nations et nationalisme depuis 1780*, Paris, Gallimard, 1992, 247 p.

Hobsbawm, Eric, « Mass-Producing Traditions: Europe », 1870-1914, E. Hobsbawm et Terence Hill, dir., *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984, 320 p.

Hughes, Everett C., *Rencontre de deux mondes*, Montréal, Boréal Express, 1972, 390 p.

Igartua, José E., « L'autre révolution tranquille. L'évolution des représentations de l'identité canadienne-anglaise depuis la deuxième guerre mondiale », G. Bouchard et Y. Lamonde, dir., *La nation dans tous ses états*, Montréal, L'Harmattan, 1997, 350 p.

Jouvancourt, Hugues de, *Cornelius Krieghoff*, Toronto, Musson Book Company, 1973, 144 p.

Kesteman, Jean-Pierre, *Les Écossais de langue gaélique des Cantons de l'Est*, Montréal, Éditions G.G.C., 88 p.

Lacelle, Claudette, *La garnison britannique dans la ville de Québec d'après les journaux de 1764 à 1840*, Ottawa, Parcs Canada, Histoire et Archéologie, n° 23, 1979, 110 p.

Lacoursière, Jacques, *Histoire populaire du Québec de 1841 à 1896*, Sillery, Septentrion, 1996, 494 p.

Lamonde, Yvan, *Histoire sociale des idées au Québec, 1896-1929*, Montréal, Éditions Fides, 2004, 323 p.

Lamonde, Yvan, *Histoire sociale des idées au Québec, 1760-1896*, Montréal, Éditions Fides, 2000, 573 p.

Lapointe, Pierre-Louis, *Les Québécois de la bonne entente*, Sillery, Septentrion, 1998, 358 p.

Linteau, Paul-André, *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Montréal, Boréal, 1992, 613 p.

Linteau, Paul-André, René Durocher, Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain, tome I: de la Confédération à la Crise (1867-1929)*, Montréal, Boréal, 1989, 758 p.

Linteau, Paul-André, René Durocher, Jean-Claude Robert, François Robert, *Histoire du Québec contemporain, tome II: le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal Express, 1986, 739 p.

Maclean, R., « La tradition Highlander catholique au Canada », W. Stanford Reid, dir., *La tradition écossaise au Canada*, Ottawa, Centre d'édition du gouvernement du Canada, 1980, p. 116-144. (402 p.)

MacMillan, David S., « L'Écossais, homme d'affaires », W. Stanford Reid, dir., *La tradition écossaise au Canada*, Ottawa, Centre d'édition du gouvernement du Canada, 1980, p. 216-246. (402 p.)

Malcolm Fraser's, Journal of the Operations Before Quebec, 1759, Literary & Historical Society of Quebec.

Martin, Paul-Louis, *Tolfrey, un aristocrate au Bas-Canada*, Montréal, Éditions du Boréal Express, 1979, 221 p.

McIntyre, J. A., « L'Écossais, fermier et artisan », W. Stanford Reid, dir., *La tradition écossaise au Canada*, Ottawa, Centre d'édition du gouvernement du Canada, 1980, p. 195-215. (402 p.)

Notman, William, *Portraits of British Americans with Biographical Sketches*, vol. II, Montréal, William Notman Publishing, 1867, 350 p.

Rattray, W. J., *The Scot in British North America*, vol. II, Toronto, Maclear and Company, 1881, 647 p.

Reid, W. Stanford, « L'histoire des Écossais », W. Stanford Reid, dir., *La tradition écossaise au Canada*, Ottawa, Centre d'édition du gouvernement du Canada, 1980, p. 1-17. (402 p.)

Reid, W. Stanford, « La tradition protestante écossaise », W. Stanford Reid, dir., *La tradition écossaise au Canada*, Ottawa, Centre d'édition du gouvernement du Canada, 1980, p. 145-167. (402 p.)

Schlesinger, Arthur M., *Les mille jours de Kennedy*, Paris, Éditions Denoël, 1966, 948 p.

Sellar, Peter, *The History of the County of Huntingdon and of the Seigniories of Chateaugay and Beauharnois*, Huntingdon, The Canadian Gleaner, 1888, 584 p.

Thomas, C., *History of the Counties of Argenteuil Que. and Prescott, Ont.*, Montreal, John Lovell and Son, 1896, 663 p.

Waterston, Elisabeth, « La tradition des Lowlands dans la littérature canadienne », W. Stanford Reid, dir., *La tradition écossaise au Canada*, Ottawa, Centre d'édition du gouvernement du Canada, 1980, p. 247-285. (402 p.)

Sport

Arnaud, Pierre, « Le genre ou le sexe? Sport féminin et changement social (XIX^e-XX^e siècle) », Pierre Arnaud et Thierry Terret, dir., *Histoire du sport féminin*, tome 2, Paris, L'Harmattan, 1996, 271 p.

Becket, Hugh W., *The Montreal Snow Shoe. Its History and Record*, Montréal, Becket Bros Printers, 1882, 521 p.

Boileau, Roger, Fernand Landry, Yves Trempe, « Les Canadiens français et les grands jeux internationaux (1908-1974) », Richard S. Gruneau et John G. Albinson, dir., *Canadian Sport Sociological Perspectives*, Don Mills, Addison-Wesley, 1976, p. 141-169. (433 p.)

Bouet, Michel, *Questions de sportologie*, Montréal, L'Harmattan, 1998, 237 p.

Bouet, Michel, *Signification du sport*, Paris, Éditions Universitaires, 1968, 671 p.

Chappelet, Jean-Loup, *Le système olympique*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1991, 264 p.

Chartier, Roger, « Le sport ou la libération contrôlée des émotions », Norbert Elias et Eric Dunning, dir., *Sport et civilisation, la violence maîtrisée*, Fayard, 1994, p.13-24. (394 p.)

Clément, Jean-Paul, Jacques Defrance, Christian Pociello, *Sport et pouvoirs au XX^e siècle*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1994, 204 p.

Cox, Alan, « A History of Sports in Canada 1868-1900 », thèse de doctorat, Université d'Alberta, 1969, 487 p.

Dufresne, Sylvie, « Le carnaval d'hiver de Montréal (1883-1889) », mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 1980, 214 p.

Dunning, Eric, « La dynamique du sport moderne: la recherche de la performance et la valeur sociale du sport », Norbert Elias et Eric Dunning, dir., *Sport et civilisation, la violence maîtrisée*, Fayard, 1994, p. 280-307. (394 p.)

East, Jocelyn, « Les dynamisme organisationnels de l'institutionnalisation du sport au Québec (1900-1967) », thèse de doctorat, Université Laval, 2002, 408 p.

Eichberg, Henning, « A Revolution of Body Culture? Traditional Games on the Way from Modernisation to "Post-Modernity" », John Bale et Chris Philo, dir., *Body Cultures. Essays on Sport, Space and Identity*, New York, Routledge, 1998, p. 128-148. (166 p.)

Eichberg, Henning, « Olympic sport, Neo-colonialism and alternatives », John Bale et Chris Philo, dir., *Body Cultures. Essays on Sport, Space and Identity*, New York, Routledge, 1998, p.100-110. (166 p.)

Elias, Norbert, « Introduction », Norbert Elias et Eric Dunning, dir., *Sport et civilisation, la violence maîtrisée*, Fayard, 1994, p. 25-82. (394 p.)

Elias, Norbert, « La genèse du sport en tant que problème sociologique », Norbert Elias et Eric Dunning, dir., *Sport et civilisation, la violence maîtrisée*, Fayard, 1994, p. 171-204. (394 p.)

Elias, Norbert et Eric Dunning, « Les loisirs dans le spectre du temps libre », Norbert Elias et Eric Dunning, dir., *Sport et civilisation, la violence maîtrisée*, Fayard, 1994, p. 123-170. (394 p.)

Guay, Donald, *La conquête du sport. Le sport et la société québécoise au XIX^e siècle*, Outremont, Lanctôt Éditeur, 1997, 244 p.

Guay, Donald, *La culture sportive*, Presses universitaires de France, Paris, 1993, 125 p.

Guay, Donald, *L'histoire du hockey au Québec*, Chicoutimi, Éditions JCL, 1990, 293 p.

Guay, Donald, *Histoire des courses de chevaux au Québec*, Montréal, VLB Éditeur, 1985, 249 p.

Guay, Donald, *L'éducation physique dans les écoles normales du Québec 1836-1969*, Montréal, Sports, Loisirs, Éducation Physique, 1969, 96 p.

Guttmann, Allen, *From Ritual to Record, the Nature of Modern Sports*, New York, Columbia University Press, 1978, 198 p.

Hall, Ann, *The Girl and the Game. A History of Women's Sport in Canada*, Peterborough, Brodview Press, 2002, 284 p.

Harvey, Jean, « Le clergé québécois et le sport, 1930-1960 », Jean Harvey et Hart Carleton, dir., *Sport et pouvoir, les enjeux sociaux au Canada*, Ottawa, Les presses de l'Université d'Ottawa, 1988, p. 69-88. (337 p.)

Hébert, Georges, *Le sport contre l'éducation physique*, Paris, Vuibert, 1946, 144 p.

Howell, Colin D., *Blood, Sweat and Cheers, Sport and the Making of Modern Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 2001, 161 p.

Hubscher, Ronald, Bernard Jeu, Jean Durry, *L'Histoire en mouvements: le sport dans la société française (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, Armand Colin, 1992, 560 p.

Huizinga, Johan, *Homo ludens, essai sur la fonction sociale du jeu*, Paris, Gallimard, 1951, 350 p.

Janson, Gilles, *Emparons-nous du sport, les Canadiens français et le sport au XIX^e siècle*, Guérin Éditeur, Montréal, 1995, 239 p.

Janson, Gilles, « Le sport au Québec, un champ de recherche méprisé », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 11, hiver 2003, p. 9-14.

Jeu, Bernard, *Analyse du sport*, Paris, Presses universitaires de France, 1987, 190 p.

Kidd, Bruce, *The Struggle for Canadian Sport*, Toronto, University of Toronto Press, 1995, 323 p.

Lavoie, Marc, *Désavantage numérique : les francophones dans la LNH*, Hull, Éditions Vent d'Ouest, 1998, 168 p.

Lindsay, Peter L., « A History of Sport in Canada 1807-1867 », thèse de doctorat, Université d'Alberta, 1969, 433 p.

Marois, Michel, « Sport, politique et violence : Une interprétation des dimensions politiques du sport, de la violence des foules aux événements sportifs et de la médiatisation de cette violence », École Polytechnique, Montréal, 1994, 358 p.

Meier Klaus, V., « On the Inadequacies of Sociological Definitions of Sport », *International Review of Sport Sociology*, 2 (16), 1981, p. 79-102.

Metcalfé, Alan, « L'expansion du sport organisé et le développement de l'amateurisme au Canada de 1807 à 1914 », Jean Harvey et Hart Carleton, dir., *Sport et pouvoir, les enjeux sociaux au Canada*, Ottawa, Les presses de l'Université d'Ottawa, 1988, p. 33-50. (337 p.)

Metcalfé, Alan, *Canada Learns to Play: the Emergence of Organized Sport, 1807-1914*, Toronto, McClelland and Stewart, 1987, 243 p.

Metcalfé, Alan, « Organized sport and social stratification in Montreal », Richard S. Gruneau et John G. Albinson, dir., *Canadian Sport Sociological Perspectives*, Don Mills, Addison-Wesley, 1976, p.77-101. (433 p.)

Monroe, Don et coll., *A Concise History of Sport in Canada*, Toronto, Oxford University Press, 1989, 393 p.

Paradis, Jean-Marc, *100 ans de Baseball à Trois-Rivières*, Trois-Rivières, 1989, 164 p.

Parlebas, Pierre, *Jeux, Sports et Sociétés, lexique de praxéologie motrice*, Paris, INSEP, 1999, 469 p.

Pociello, Christian, « Une définition introuvable pour un objet paradoxal », *Encyclopaedia Universalis*, 1995, Corpus 21, p. 511-519.

Pociello, Christian, *Sports et société*, Paris, Vigot, 1981, 377 p.

Redmond, Gerald, *The Sporting Scots of Nineteenth-Century Canada*, Toronto, Associated University Presses, 1982, 347 p.

Redmond, Gerald, « Apart from the Trust Fund: Some Other Contributions of Lord Strathcona to Canadian Recreation and Sport », *Canadian Journal of Sport and Physical Education*, 2, 1973, p. 59-69.

Ulmann, Jacques, *Corps et civilisation*, Paris, Librairie philosophique, 1993, 207 p.

Ulmann, Jacques, *De la gymnastique aux sports modernes*, Paris, Éd. J. Vrin, 1971, 501 p.

Vigarelo, Georges, *Du jeu ancien au show sportif*, Paris, Éditions du Seuil, 2002, 234 p.

Vigarelo, Georges, *Une histoire culturelle du sport : techniques d'hier... et d'aujourd'hui*, Paris, Laffont, 1988, 204 p.

Vigarelo, Georges, « Les transformations des jeux de la noblesse en France au XVI^e et XVII^e siècles », P. Arnaud et J. Camy, dir., *La naissance du Mouvement Sportif Associatif en France*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1986, p. 29-43. (422 p.)

Vigneault, Michel, « La naissance d'un sport organisé au Canada: Le hockey à Montréal, 1875-1917 », thèse de doctorat, Université Laval, 2001, 479 p.

Vigneault, Michel, « Les débuts du hockey montréalais », Jean-Pierre Augustin et Claude Sorbets, dir., *La culture du sport au Québec*, Talence, La Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1996, p.187-205. (260 p.)

Curling

Becket, Hugh W., *Winter Sports 1883-84. Snow Shoe and Skating Races, Hockey and Curling Matches*, Montréal, Becket Bros Printers, 1884, 117 p.

Bicket, James, *The Canadian Curler's Manual*, Toronto, British Colonist Office, 1840, 40 p.

Boivin, Jean, « Curling Different in La Belle Province », *Canadian Curling News*, février 1986, p. 14.

Bowie, G. W., « An affectionate look at Curling in Canada », *Proceedings of the First Canadian Symposium on the History of Sport and Physical Education*, Université d'Alberta, mai 1970, p. 205-218.

Bowie, Jush, *Curling. The Art of the Game*, Édimbourg, John Anderson Printer, 1904, 74 p.

Broun, Richard, *Memorabilia Curliana Mabenensia*, Dumfries, John Sinclair, 1830, 111 p.

Cameron, Christine, *History of New Zealand Curling*, [s.l.n.é.], 97 p.

Cameron, Richard, *The Channel Stane*, Édimbourg, Richard Cameron Printer, vol. 1, 1893, 160 p.

Cole, Heber L., « Canadian Curling Stones, Are We Missing the Broom? », *The Curler*, mars 1980, p. 26.

Creelman, W. A., *Curling. Past and Present*, Toronto, McClelland & Stewart, 1950, 256 p.

Dallaire, Pierre, *Lexique des termes de curling*, Saint-Lambert, 1986, 88 p.

Fairlie, F. G. L., *Official Report of the VIIIth Olympiad*, Londres, British Olympic Association, 1924, 335 p.

Flemming, George E., « Canadian Curling Stones, Could They Be Made? », *The Curler*, janvier-février 1980, p. 8.

Grand National Curling Club of America, « 100th Anniversary Annual for 1867-1967 », vol. XXXVIII, 1967, 144 p.

Grant, John Gordon, *The Complete Curler*, Londres, Adam and Charles Black, 1914, 220 p.

Hamilton, David, *Rev. John Kerr, the Sporting Padre*, Glasgow, Partick Press, 1989, 42 p.

Hansen, Warren, *Curling The History, The Players, The Game*, Toronto, Key Porter Books Limited, 1999, 176 p.

Harrington, E. L., « An Experimental Study of the Motion of Curling Stones », *The Transactions of the Royal Society of Canada, third series*, vol. XVIII, Ottawa, 1924, p. 247-259.

Heller, Mark, *The Illustrated Encyclopedia of Ice Skating*, Londres, Paddington Press, 1979, p.135. (223 p.)

Kerr, John, « Curling », Duke of Beaufort et Alfred E. T. Watson, dir., *Skating, Curling, Tobogganing and Others Ice Sports. The Badminton Library of Sports and Past Time*, Londres, Longmans Green and Co, 1892, 464 p.

Kerr, John, *Curling in Canada and the United States*, Édimbourg, Geo. A. Morton, 1904, 787 p.

Lukowich, Ed, *Le Curling*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1985, 222 p.

Macnair, John, *The Channel-Stane or Sweepings Frae the Rinks*, vol. 1, Édimbourg, Richard Cameron, 1883, 160 p.

Mandziuk, Paul, *A Social Draw. A Century of Organized Curling in the Nickel City*, Sudbury, Your Scrivener Press, 2001, 162 p.

Marshall, M. H., *The Scottish Curlers in Canada and U.S.A., a Record of Their Tour in 1922-23*, Édimbourg, T. & A. Constable, 1924, 375 p.

Maxwell, Doug, *Canada Curls*, Vancouver, Whitecap Books, 2002, 256 p.

McKell, Wayne, « Curling and the Valley », *Journal annuel de la Société historique de la Vallée de la Châteauguay*, 1974, p. 27-34.

McNeil, Marilyn A., « Measurement of Curling Hability Through Knowledge and Skills Test », mémoire de maîtrise, Université McGill, 1974, 95 p.

Mobbs, A. Noel et F. McDermott, *Curling in Switzerland*, Londres, Arrowsmith, 1929, 223 p.

Morris, Kenneth, *Curling Capital: Winnipeg and the Roarin'g Game, 1876-1988*, Winnipeg, The University of Manitoba Press, 1989, 171 p.

Morrissey, T. S., *One Hundred and Fifty Years of Curling 1807-1957*, Montréal, [s.é.], 1957, 113 p.

« Mots de la présidente », *Curling*, Bulletin de la fédération québécoise de curling, vol. 2, n°1, octobre 1980, p. 1.

Murray, W. H., *The Curling Companion*, Glasgow, Richard Drew Publishing, 1981, 190 p.

« Ontario Wartime Curling Booms », *Canadian Sport Monthly*, décembre 1944, p. 30.

Peser, Vera, *The Stone Age. A Social History of Curling on the Prairies*, Calgary, Fifth House, 2003, 326 p.

Proulx, Rita C., *The Squealing Circles*, Québec, Les Éditions Faye, 2000, 432 p.

Putnam, E. M., *The Montreal Thistle Curling Club 1843-1943*, [s.d.] 58 p.

« Quebec Curling Customs », *The International Curling Magazine*, janvier 1961, p. 63.

Ramsay, James, *An Account of the Game of Curling*, Édimbourg, 1811, 46 p.

Richardson, Ernie, *Curling. An Authoritative Handbook of the Ancient Game of Curling*, Toronto, Thomas Allen, 1962, 179 p.

Rossiter, S. B., *Curler's Sermons*, New York, Bonnell Silver, 1898, 108 p.

Russel, J. S., *The Curler's Guide*, Toronto, 1880, 16 p.

Sautter, Erwin A., *Curling Vademecum*, Zurich, Zürichsee Druckereien AG, 1993, 199 p.

Savage, Paul, *Canadian Curling 'Hack to House'*, Agincourt, Sportbook Limited, 1974, 194 p.

Simpson, Robert W., « The Influences of the Montreal Curling Club on the Development of Curling in the Canadas 1807-1857 », mémoire de maîtrise, Western University, 1980, 220 p.

Smith, Bertram, *The « Shilling » Curler*, Londres, Richardson & Wroughton, [s.d.], 39 p.

Smith, David B., « The Intriguing Case of the Kilbride Stone », *Scottish Local History Journal*, 63, été 2005, p.24-29.

Smith, David B., « Foulis's Curling Stone Game », *Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland*, vol. 131, 2001, p. 421-429.

Smith, David B., *The Roaring Game, Memories of Scottish Curling*, Glasgow, Glasgow Museum Art Galleries, 1985, 39 p.

Smith, David B., *Curling: an Illustrated History*, Édimbourg, John Donald Publishers Ltd, 1981, 232 p.

Stevenson, John A., *Curling in Ontario 1846-1946*, Toronto, Ryerson Press, 1950, p. 272.

Taylor, James, *Curling, The Ancient Scottish Game*, Édimbourg, William Paterson, 1887, 398 p.

« Une histoire de pierres: le curling à travers les âges », *Revue Olympique*, avril 1988, p. 156-157.

Watson, Ken, *Curling Today*, Winnipeg, Arlequin, 1962, 224 p.

Watson, Ken, *Ken Watson on Curling*, Toronto, Copp Clark, 1950, 177 p.

Weeks, Bob, *The Brier. The History of the Most Celebrated Curling Championship*, Toronto, Macmillan, 1995, 240 p.

Weyman, Hugh Edwards, « A Missing Link in Curling History is Discovered », *International Curling Magazine*, janvier 1963, p. 46-47.

Weyman, Hugh Edwards, *An Analysis of the Art of Curling*, Lévis, 1960, 108 p.

« When Canada Curls », *The Seigneur Club Magazine*, décembre 1931, p. 28.

White, Dustin W., *The Book of Winter Sports*, Boston, The Riverside Press Cambridge, 1925, 308 p.

ANNEXE I

LE PROGRAMME COMPÉTITIF

Période 1870-1920

Avant 1870, le programme compétitif s'est limité à l'obtention d'une médaille, la District Medal. Les premières véritables compétitions voient donc le jour entre 1870 et 1920. En voici une description.

Les compétitions masculines

Comme son nom l'indique, la Quebec Challenge Cup a été offerte à la compétition en 1874 par le Quebec Curling Club afin qu'elle soit disputée entre tous les clubs du Canada. Elle se déroule sous le mode du défi, une forme de compétition particulièrement prisée dans le monde du sport à cette époque. Des équipes venant aussi loin que la Nouvelle-Écosse ou l'Ontario y participent. La règle est la suivante : le club intéressé au défi informe le club en possession du trophée de son désir de se mesurer. Les clubs sont alors inscrits sur une liste selon l'ordre d'entrée des demandes. Le club possesseur peut compter sur un délai de deux semaines entre chaque rencontre. On déplace alors entre deux et quatre équipes afin de réaliser la

confrontation. La Quebec Challenge Cup va rester âprement disputée au cours de cette période. C'est un enjeu de prestige¹.

Le trophée Governor General est présenté en 1874² selon les plans de Lord Dufferin mais la première compétition ne se tient que l'année suivante. La finale se déroule habituellement dans la capitale fédérale en présence du gouverneur général. En 1901, la finale du trophée est jouée à Montréal pour une première occasion. C'est en raison d'une demande des curleurs de Ormstown que Lord Minto alors gouverneur général consent à ce déplacement. Une réception civique accompagne le tout. C'est le début d'une longue tradition qui ne connaîtra de cesse que dans les années 1980 où, pour des raisons d'économie, la gouverneure Jeanne Sauvé mettra fin à l'événement.

Au cours de la même décennie, l'autre compétition d'importance à voir le jour est celle du Tankard en 1875. Le trophée est mis à l'enjeu pendant une période de cinq ans, et la cinquième année les clubs les plus méritants au cours des confrontations antérieures jouent pour l'obtention définitive du Tankard. Comme pour le Governor General, c'est une compétition en double (voir glossaire des termes). La dernière série des Tankards se déroula de 1893 à 1898³.

À l'été 1898, le trophée du Victoria Jubilee fut présenté par le Royal Caledonian Curling Club (RCCC) à la Canadian Branch et disputé une première fois l'année suivante. Au début, chaque club participant entrait dans une compétition en

¹ *Scrap Book* du Montreal Curling Club, 1917.

² « Curling », *Montreal Herald*, 2 février 1874, p. 1.

³ *Annals* of the Royal Caledonian Curling Club, période 1890-1900.

double. À compter de 1914, la rencontre devient un championnat en simple n'opposant alors que deux équipes de quatre joueurs. De par son nom qui commémore le 60^e anniversaire de la reine Victoria, ce trophée magnifique devient au tournant des années 1920 l'enjeu par excellence, le *Blue Ribbon* des compétitions masculines en simple au Québec⁴. Contrairement au Tankard, il ne devient jamais la propriété d'un club après un certain nombre d'années.

Lors du carnaval de Montréal en 1884, les autorités du curling ont été conviées à participer à l'événement en organisant un grand bonspiel ouvert aux étrangers. Le Grand National Curling Club of America situé aux États-Unis offre alors la Gordon International Medal du nom de son président Robert Gordon. Cette rencontre devient le premier événement international annuel du curling québécois. Ce match n'a jamais la prétention de déterminer un champion de l'Est du Canada et des États-Unis. Le mode de sélection des équipes en témoigne puisqu'il n'y a pas d'épreuves préliminaires visant à identifier les meilleures équipes disponibles. Malgré l'enthousiasme de la première rencontre en 1884, les débuts sont modestes. Il n'y aura pas de rencontres entre 1885 et 1887. L'épisode montréalais de variole en 1885 a refroidi quelque peu l'ardeur des curleurs américains. La compétition reprend en 1888 et à compter de l'année suivante elle va alterner entre Montréal et une ville américaine. Bien qu'elle n'implique que deux équipes de chaque côté de la frontière jusqu'en 1909, la rencontre se déroule avec régularité au cours de la décennie 1900.

⁴ « Outremont Wins Blue Ribbon of Curling World », *Montreal Daily Star*, 13 février 1922, p. 18.

Elle ne connaîtra plus qu'une autre interruption majeure entre 1916 et 1918 en raison de la guerre⁵.

Le trophée du Montreal Amateur Athletic Association (MAAA) devient en 1893 une autre épreuve réservée cette fois aux clubs de la région montréalaise. Sans qu'elle ne fasse partie du programme officiel de la Canadian Branch, la compétition a son importance. Le MAAA est l'organisme multisport qui chapeaute tout le sport amateur et certains de ses membres et dirigeants sont aussi des curleurs. Le trophée est disputé pendant une période de trois ans, après quoi il devient une possession permanente. On relance ensuite un autre cycle de compétition avec un nouveau trophée⁶.

La District Medal continue de se jouer à cette époque. Elle constitue la forme de récompense la plus ancienne mise de l'avant par le RCCC, bien avant l'apparition des premiers trophées. Il s'agit d'une rencontre planifiée au début de la saison entre clubs d'une même ou de différentes régions. Pour la seule année 1900, le prospectus de la Canadian Branch prévoit 8 événements officiels conduisant à autant de récompenses. En 1924, 22 médailles seront à l'enjeu et Trois-Rivières ira jouer à Pointe-Claire, Sherbrooke, Lachine, etc.⁷ Il n'y pas de processus éliminatoire dans cette compétition. L'originalité de la rencontre tient au fait que les équipes sont obligées à l'occasion de sortir de leur région immédiate.

⁵ Grand National Curling Club of America, *100th Anniversary, Annual for 1867-1967*, vol. XXXVIII, 1967, p. 120-121. (144 p.)

⁶ *Annals of the Royal Caledonian Curling Club*, période 1890-1910.

⁷ *Scrap Book* du Royal Montreal Curling Club, 1924.

À Québec, le réseau compétitif n'a jamais la taille de celui de Montréal mais la décennie 1910 voit l'arrivée d'un événement d'importance qui aura ses répercussions pour le reste du siècle. Il s'agit du bonspiel de Québec dont la première rencontre date de 1915. Bien que l'organisation du bonspiel ait toujours dénombré l'événement à partir de 1914, nous n'avons retracé aucune compétition en 1914. La confusion vient probablement du fait que le trophée Senator Tobacco Cup a été présenté en décembre 1914, mais joué l'année suivante⁸. À ses débuts, le bonspiel de Québec présente donc deux compétitions, Château Frontenac et Senator Tobacco Cup⁹. Le tableau 24 fait la synthèse des compétitions qui ont vu le jour entre 1870 et 1920.

Tableau 24
Les compétitions officielles au début des années 1920

<i>Nom de la compétition</i>	<i>Catégorie</i>	<i>Utilisation fers/pierres</i>	<i>Année de la 1^{re} rencontre</i>
Royal Victoria Jubilee	homme (1 équipe)	fers	1899
Governor General	homme (total des points, 2 équipes)	fers	1875
Senator Cup et Château Frontenac (Bonspiel de Québec)	homme	fers et pierres	1915
Ladies Royal Caledonian Curling Cup ¹⁰	femme	fers et pierres	1922

⁸ Ainsi, le bonspiel de Québec de 2004 a été le 91^e. On en serait seulement au 90^e.

⁹ *Scrap Book* du Montreal Curling Club, 1914-1915.

¹⁰ En 1939, ce trophée quitte l'univers féminin et devient l'enjeu d'une rencontre avec pierres s'adressant aux hommes, l'équivalent du Royal Victoria Jubilee. Le trophée change partiellement de nom et devient Royal Caledonian Trophy.

MAAA Trophy ¹¹	homme	fers	1893
Quebec Challenge Cup	homme	fers	1874
Gordon Medal	homme	pierres	1884
District Medal	homme	fers	1845

Source : ce tableau a été constitué à partir des *Annals* du Royal Caledonian Curling Club, 1840-1925 et des *Scrap Books* du Montreal Curling Club, 1900-1920.

Les autres compétitions masculines

Parmi les compétitions marquantes, il faut retenir les rencontres interclubs qui sont une véritable tradition à Montréal et qui opposent un nombre considérable d'équipes, souvent près d'une centaine de curleurs à chaque fois. En 1904, une nouvelle compétition s'adressant aux curleurs de peu d'expérience de la région montréalaise voit le jour. Quelques années plus tard, la tenue du bonspiel du centenaire, épreuve commémorative des 100 ans du Montréal Curling Club donne naissance à une épreuve récurrente les années suivantes. Enfin, depuis déjà un bon moment chaque club à l'interne s'est doté de compétitions particulières¹².

Les premières compétitions féminines

Avant même la naissance de la Ladies Curling Association (LCA), deux compétitions se mettent en branle sous la forme d'un défi au début des années 1900. La Ladies Challenge Cup se dispute depuis le début du siècle selon une règle qui établit une possession définitive en 1904. L'autre événement, la Coronation Cup sera mise à l'enjeu pendant sept ans, de 1902 à 1909. En 1904, une première au Canada,

¹¹ Ce trophée sera remplacé par le Island Inter-Club Trophy en 1929.

¹² Déjà, en 1879, dans le prospectus du club Thistle, il est question de cinq compétitions différentes au cours de l'année.

Montréal tient un bonspiel féminin, la Ladies Cup Competition. Soixante-dix dames y participent dont un groupe d'Américaines du Club Brookline¹³. C'est le club de Lachine qui remporte l'événement. L'année suivante, le RCCC fait don d'un trophée au curling féminin appelé Royal Caledonian Curling Club Challenge Cup¹⁴. Cet enjeu a un effet stimulant sur l'adhésion des sections féminines. En recevant du RCCC un premier trophée emblématique, l'association féminine améliore la fréquence de ses compétitions. Cette rencontre en double devient par la suite le premier vrai championnat des femmes. Il le demeurera jusqu'en 1937 malgré une variante de trophées à compter de 1922. En 1914, premier écho d'un championnat en simple, Lady Gilmour, de Montrave en Écosse, fait don d'un nouveau trophée pour une compétition devant se dérouler en simple avec une possession définitive au bout de trois ans¹⁵. Le premier véritable championnat en simple débute ensuite en 1938 avec la compétition intitulée Coronation.

Période 1920-1960

Curling des hommes, l'embarras du choix

Le curling masculin ne possède pas, au début des années 1920, de sous-catégories associées au curling des jeunes ou des aînés. Ses « compétitions officielles » se jouent avec des fers, mais une rencontre significative, comme la compétition de la Gordon Medal entre Américains et Canadiens, s'est toujours

¹³ *Scrap Book* du Quebec Ladies Curling Club, 1904.

¹⁴ *Annual of the Royal Caledonian Curling Club for 1905-1906*, Édimbourg, T. & A. Constable, 1906, p. lxxxi. (542 p.)

¹⁵ *Annual of the Royal Caledonian Curling Club for 1914-1915*, Édimbourg, T. & A. Constable, 1915, p. ci. (530 p.)

déroulée avec des pierres. Au cours des années 1920, le bonspiel de Québec fait double utilisation des fers et des pierres. En 1924, la naissance d'une association vouée à la promotion du curling avec pierres, la Granite Curling Association entraîne l'année suivante la présentation d'un nouvel événement, le trophée Edinburgh.

Au cours des années 1930, le rythme de croissance des championnats reste modéré, reflet d'une popularité vacillante en période de crise. La Canadian Branch ajoute un autre concours chez les hommes; la compétition de Lord Elgin se met en branle en 1930. À la saison 1938-1939, la Granite Curling Association met de l'avant une rencontre en simple avec pierres, compétition équivalente au Royal Victoria Jubilee toujours disputée avec fers. À Québec, l'organisation du bonspiel de plus en plus affranchie de la Canadian Branch continue d'élaborer de nouvelles catégories de trophées mariant à la fois les compétitions avec fers et les compétitions avec pierres. Durant la décennie quarante, les compétitions avec pierres gagnent encore en popularité. La Granite Curling Association recueille de plus en plus d'adeptes dans le concours du trophée Edinburgh et le bonspiel de Québec relègue aux oubliettes les compétitions de fers¹⁶. La Canadian Branch abandonne les fers dans ses compétitions Governor General en 1954 et Royal Victoria Jubilee l'année suivante¹⁷.

Le tableau 25 résume les principales compétitions au début des années 1960. Certes, les hommes ont l'embaras du choix mais les femmes possèdent aussi un programme élaboré. Comme le curling féminin compte à la fin des années 1950 deux

¹⁶ Il n'y a plus que onze équipes inscrites en 1942, dernière année où les fers sont utilisés. « L'ouverture du bonspiel a eu lieu ce matin à Québec », *Le Soleil*, 26 janvier 1942, p. 11.

¹⁷ « Granites Replace Irons in Jubilee Curling Play », *The Gazette*, 11 janvier 1955, p. 19.

associations qui revendiquent l'organisation du championnat provincial, chaque groupe organise son propre championnat provincial, mais seule la LCA affiliée à la Canadian Branch délègue l'équipe qui se rend au niveau canadien. Enfin, ce tableau 25 l'indique bien, le curling scolaire masculin, senior masculin et le mixte sont de nouvelles catégories qui naissent à cette période.

Tableau 25
Les compétitions officielles en 1960

<i>Nom du championnat</i>	<i>Catégorie</i>	<i>Organisme Responsable</i>	<i>Naissance</i>
Championnat scolaire provincial	garçon	Comité de la Dominion Curling Association	1948
Schoolboy Christmas Bonspiel	garçon	Canadian Branch	1956
Championnat provincial British Consols ¹⁸	homme	Province of Quebec Curlers Association	1937
Bonspiel de Québec Lieutenant-Gouverneur ¹⁹	homme	Province of Quebec Curlers Association	1944
Pat Lid ²⁰	homme (compétition locale)	Canadian Branch	1925
Royal Victoria Jubilee	homme (simple)	Canadian Branch	1898
Governor General	homme (double)	Canadian Branch	1874
Edinburgh	homme 3 équipes du même club	Granite Curling Association Canadian Branch	1925

¹⁸ Le championnat existe avant 1937 mais il prend le nom de British Consols à compter de cette année-là.

¹⁹ À l'enjeu dès 1942, le trophée Lieutenant-Gouverneur détermine officiellement le grand gagnant du bonspiel à compter de 1944.

²⁰ En 1925, le Pat Lid est à l'origine une compétition de la Granite Curling Association. C'est une rencontre qui doit se dérouler localement. Par la suite, le Pat Lid devient l'enjeu des clubs extérieurs de Montréal dans la compétition Edinburgh avant de redevenir une compétition locale de la Canadian Branch.

Lord Elgin	homme (simple)	Canadian Branch	1930
Quebec Challenge Cup	homme	Canadian Branch	1874
Colt	homme (expérience limitée)	Canadian Branch	1957
Championnat provincial senior	homme	Canadian Branch	1955
Gordon Medal	homme	Canadian Branch	1884
Championnat provincial Dominion Diamond « D »	femme	Ladies Curling Association	1960
Bonspiel de Québec Trophée Paterson	femme	Province of Quebec Curlers Association	1955
Coronation	femme	Ladies Curling Association	1938
Lady Tweedsmuir	femme	Ladies Curling Association	1938
Championnat provincial Macdonald Lassie	femme	Province of Quebec Ladies Curling Association	1960
Lady Guilmour ²¹	mixte	Canadian Branch	1957

Source : tableau constitué à partir des données recueillies des quotidiens et des *Annuaire* du RCCC, période 1920-1960.

Période 1960-1980

Exemple d'une saison de curling

Un tour d'horizon des compétitions au cours des années 1960-1980 ne peut inclure toutes les rencontres de curling à l'échelle de la province en raison du nombre considérable des manifestations. Toutefois, il y a un intérêt à faire ressortir les compétitions les plus significatives selon les critères de la participation, du prestige et

²¹ Le trophée Lady Guilmour existait avant 1957. On l'utilisait dans la compétition du Royal Victoria Jubilee à titre de distinction secondaire.

de la permanence dans le temps. C'est en quelque sorte donner l'aperçu d'une saison typique de curling.

C'est encore dans les régions métropolitaines de Montréal et de Québec où l'on retrouve la plus forte activité et où il y a tout au long d'une saison de curling des bonspiels interclubs qui s'intercalent entre les compétitions dites de prestige. À titre d'exemple, seulement à Montréal, les clubs centenaires comme le Caledonia et le Thistle tiennent chaque année un tournoi commémoratif. Toutes les compétitions locales s'inscrivent dans un ensemble coordonné par un comité de district qui a pour tâche de réduire au minimum les chevauchements. Le fonctionnement de l'organisation est analogue en région.

Octobre marque généralement l'ouverture des clubs. Chez les hommes, on retrouve quelques tournois d'importance en novembre et en décembre. Québec a son tournoi des maîtres (Master) en novembre tandis qu'à compter de 1969, on met de l'avant un championnat de la PQCA²² au début de décembre. À la même époque, Saint-Lambert présente un *Curl-In* qui attire plus de 750 participants²³. En janvier, les compétitions du Royal Victoria Jubilee, du Governor General et le bonspiel international de Québec amorcent véritablement la saison d'hiver. De par leur prestige et leur enracinement, ces trois rencontres marquent une intensification des activités de curling. En février, une compétition d'importance se déroule dans l'Ouest de l'Île de Montréal, le bonspiel de Lakeshore. En 1968, il compte 192 équipes

²² « Nouvelle compétition à l'échelle provinciale », *Le Soleil*, 13 novembre 1969, p. 42.

²³ « Le curling québécois élargit ses horizons », *Le Devoir*, 22 octobre 1971, p. 15.

inscrites, ce qui en fait l'événement le plus important surpassant la participation au bonspiel de Québec²⁴. Il s'attribue le qualificatif d'international mais il n'a cependant pas la même tradition de prestige que le rendez-vous de Québec. Toutes ces rencontres offertes aux hommes adultes le sont généralement sans distinction d'âge, mais la tendance amorcée au cours des années 1950 à créer des catégories selon l'âge se confirme avec le curling des jeunes et le curling des aînés.

Le Schoolboys' Christmas Bonspiel atteint un niveau record de participation au début des années 1960. Innovateur à souhait, le club Bonaventure met de l'avant en 1963 un bonspiel étudiant mixte lors du congé pascal. La compétition Colt offerte aux joueurs de faible expérience conduit maintenant à l'obtention d'un trophée de prestige, celui du 150^e anniversaire du Royal Montreal Curling Club. Pas moins de quatre clubs universitaires²⁵ font partie de la Canadian Branch et pratiquent le curling au début des années 1960. La jeune organisation du curling universitaire se dote de championnats spécifiques lesquels sont toujours une réalité bien vivante en 1976 puisqu'un championnat interuniversitaire réunit alors six équipes. La Canadian Branch présente un bonspiel senior depuis 1955. Cette première activité pave ensuite la voie à l'organisation du championnat provincial senior. Le journal *The Gazette*²⁶ relate même une rencontre où les participants, des *super seniors*, doivent avoir plus de 70 ans afin d'être éligibles...

²⁴ « 192 Rinks Enter Lakeshore 'Spiel », *The Gazette*, 16 février 1968, p. 24.

²⁵ Les universités McGill, Sir Georges Williams, Loyola et Bishop font partie de la Canadian Branch au début des années 1960. *Annual of the Royal Caledonian Curling Club for 1960-1961*, Édimbourg, Stanley Press, 1961, p. 331-334. (351 p.)

²⁶ « Ten Rinks Enter Super Senior », *The Gazette*, 11 février 1975, p. 13.

Le curling féminin élargit encore la gamme de ses activités. La décennie soixante voit naître quelques compétitions d'importance. En janvier, la Canadian Branch offre toujours son tournoi en simple pour l'obtention du trophée Coronation. À Québec, dans le cadre du bonspiel international, la compétition pour le trophée Paterson²⁷ remplit un rôle analogue. Plus tard en saison, les compétitions Lady Tweedsmuir et Shamrock sont deux autres moments forts du curling féminin. Dans les années 1970, la région montréalaise s'enorgueillit de posséder le plus gros tournoi féminin avec le Bonnie Six²⁸. Les catégories junior et senior féminines sont officiellement reconnues au cours des années 1970.

Parce qu'il s'est incrusté lentement à la période précédente, le curling mixte vit maintenant des jours fastes. Ses bonspiels connaissent une popularité grandissante au sein des clubs durant les décennies soixante et soixante-dix et reçoivent un traitement médiatique en conséquence. Le championnat provincial mixte est très prisé des amateurs.

En région, l'activité reste forte au cours des années 1960. La Canadian Branch encourage les clubs locaux à organiser la compétition Pat Lib, l'équivalent de la District Medal. Aussi, les bonspiels annuels de club et les tournois d'entreprise permettent l'animation tout au long de la saison. Ces événements attirent quelquefois des adeptes d'autres régions. Toutefois, à l'exception de Montréal et de Québec, peu

²⁷ Cette compétition s'inscrit à l'intérieur du bonspiel international de Québec. « Lady Curlers' Contest Adds Colour to 'Spiel », *Quebec Chronicle-Telegraph*, 29 janvier 1955, p. 12.

²⁸ 128 équipes sont inscrites à cette compétition. « Caledonia Rink's Join St. Lambert in Mixed Series », *The Gazette*, 9 février 1976, p. 20.

de clubs locaux ne semblent en mesure d'attirer massivement les curleurs étrangers. La région de l'Outaouais fait peut-être exception à la règle avec le club de curling Seigniory, un club situé à Montebello sur un site privilégié. Plusieurs événements s'y déroulent tout au long de l'hiver. En 1966, pas moins de six compétitions²⁹ parrainées par ce club ont plus de 25 ans d'histoire. De plus, il reçoit une couverture médiatique exemplaire. Les rencontres du club Seigniory ont le mérite particulier de mettre en contact très souvent des équipes du Québec, de l'Ontario et du Nord des États-Unis.

²⁹ N'en mentionnons que quelques-uns : le bonspiel masculin en vue de l'obtention du trophée Rankin, le bonspiel féminin pour le trophée Sewell et le mixte pour le trophée Anderson.

ANNEXE II

LES PERSONNALITÉS

Si un sport se développe et atteint un certain degré de permanence dans le temps, c'est qu'il y a des hommes et des femmes exceptionnels qui s'y consacrent. Les énergies, les efforts consentis s'apparentent à une forme de gratitude puisque très souvent le joueur qui a connu le succès sportif au cours de ses premières années de curling témoigne ensuite sa reconnaissance de façon durable en s'impliquant au niveau organisationnel. Cette annexe recense une liste assez exhaustive de ces dévoués serviteurs du curling. Toutefois, nous ne pouvons présenter ici tous leurs faits d'arme. Pour les besoins de concision des tableaux, nous ne retenons souvent que quelques actions.

Période 1807-1870

Comme personnalités marquantes de la période, il faut retenir deux noms : **Thomas Blackwood** et **John Dyde**. Thomas Blackwood a été le premier président du Montreal Club en 1807¹. Cet honneur aurait pu ne prendre aucune signification particulière, mais jusqu'en 1840 ce personnage sera l'un des principaux animateurs du curling à Montréal. En effet, il est du groupe restreint de six personnes qui

¹ *Minute Book* du Montreal Curling Club, période 1807-1850.

relancent le club en 1820. Quelque douze ans plus tard, c'est encore lui qui sollicite par un avis ses compatriotes montréalais afin de stimuler la participation au curling. Le club ne compte alors que huit membres. À la fin de l'année 1840, après de nombreuses années de dévouement à titre de secrétaire, Thomas Blackwood présente sa démission et devient un membre honoraire jusqu'à son décès en 1842. Sur le plan professionnel, Blackwood est un notable engagé dans le commerce de fourrures. Il est associé à la firme de James McGill². En 1822, Blackwood est élu président d'un comité de commerce qui devient par la suite le Board of Trade de Montréal³.

John Dyde prend le relais de Blackwood par la suite et pendant près d'une quarantaine d'années il est la figure de proue de ce sport à Montréal. Né au Danemark en 1795, John Dyde démarque à Montréal en 1814. Pendant une quinzaine d'années, ses affaires l'entraînent dans un chassé-croisé autour de la planète. Il revient cependant s'établir à Québec en 1831 et quelques années plus tard, c'est lui qui prend l'initiative d'organiser un premier match entre Québec et Montréal. Lors des Rébellions de 1837, il se voit rapatrier sur Montréal où il prend une part active dans l'infanterie. En 1855, il devient lieutenant-colonel des Montreal Rifles. Le marquis de Lorne lui fait l'honneur de le nommer aide de camp de Sa Majesté en 1879. À la fin de sa vie, il est appelé à la barre dans une cause criminelle impliquant son fils. Il décède de façon spectaculaire en pleine cour de justice⁴.

² C'est James McGill qui par le don du domaine de Burnside permit la réalisation de l'université du même nom.

³ Robert W. Simpson, « The Influences of the Montreal Curling Club on the Development of Curling in the Canadas, 1807-1857 », mémoire de maîtrise, Western University, 1980, p. 61. (220 p.)

⁴ Son fils sera par la suite innocenté des accusations portant sur lui. « The Late Colonel Dyde », *Montreal Daily Star*, 6 mars 1886, p. 6.

Tout au long du XIX^e siècle, le colonel Dyde va prendre une part active en curling⁵, d'abord à titre de membre actif du Montreal Club où il entre en 1838. De plus, il est un joueur émérite et pratique le sport jusqu'à un âge avancé. Il forme avec trois autres montréalais notoires, Sir Hugh Allan, l'honorable John Young et James Tyre, une équipe habile et victorieuse appelée les Auld Callants⁶ (*old fellows*) dont l'âge moyen atteint à un moment donné 74 ans. Il est aussi celui qui aura le privilège d'initier au curling Lord Dufferin au cours de la décennie 1870. Il assume enfin la présidence de la Canadian Branch pendant une longue période de temps de 1877 à 1886. À juste titre on doit considérer le colonel Dyde comme la personnalité la plus marquante du curling au XIX^e siècle. Le tableau 26 résume les principales têtes d'affiche de cette époque.

Tableau 26
Autres personnalités marquantes - Période 1807-1870

<i>Nom</i>	<i>Titre</i>	<i>Année</i>
Paterson, Andrew	Premier président du club de Québec	1821
Armour, John Jr	Premier président du club Thistle	1843
Gillespie, George	Initiateur technique du club de Montréal	<i>Circa</i> 1820
Armour, Robert	Membre du club de Montréal pendant 50 ans	1807-1857
Boyd, John	Premier président du club Caledonia	1850
Tyre, James	Premier président de la Canadian Branch	1852
Turner, Thomas A.	Président du club de Montréal à 4 reprises	1811-1831

⁵ « The Death of Col. Dyde », *Montreal Daily Star*, 5 mars 1886, p. 5.

⁶ John Kerr, *Curling in Canada and the United States*, Édimbourg, Geo. A. Morton, 1904, p. 166. (787 p.)

Somerville, James	Aumônier du club de Montréal Ex-membre du club Duddingston	1807-1813
Allan, Sir Hugh	Président du club de Montréal	1846-1847

Source : Robert W. Simpson, « The Influences of the Montreal Curling Club on the Development of Curling in the Canadas 1807-1857 », mémoire de maîtrise, Western University, 1980.

Période 1870-1920

Originaire de Kilmarnock dans le Ayshire, **Alexander A. Stevenson** émigre relativement tôt au Canada où il embrasse la carrière militaire. Il devient président du club Caledonia en 1867. Il le demeurera jusqu'en 1872. Au cours de ce mandat de six ans, le club inaugure en grande pompe de nouvelles installations. En effet, c'est sous la présidence d'honneur du prince Arthur⁷ que la cérémonie d'ouverture se déroule. Le lieutenant-colonel Stevenson continue de travailler par la suite au sein de l'exécutif du club. Au cours des années 1880, il participe à l'organisation du carnaval de Montréal. Président de la Canadian Branch de 1902 à 1905, il est responsable de l'accueil des Écossais en 1903. D'ailleurs, les membres de l'équipe écossaise ne tarissent pas d'éloges à son égard, reconnaissant sa générosité et sa très grande amabilité⁸.

Le tableau 27 présente les autres personnalités du curling à cette époque.

⁷ Le prince Arthur est le troisième fils de la reine Victoria. À titre de lieutenant du régiment des P.C.O. Rifles, il séjourne à Montréal au cours des années 1869 et 1870. *Canadian Illustrated News*, 30 octobre 1869, p. 6.

⁸ John Kerr, *op. cit.*, p. 584.

Tableau 27
Autres personnalités marquantes - Période 1870-1920

<i>Nom</i>	<i>Titre</i>	<i>Année</i>
Guthrie, David	Membre fondateur du club St. Lawrence	<i>Circa</i> 1892
Stancliffe, Fred	Président du club de Montréal	1887-1896
Hutchison, Alexander C. ⁹	Membre fondateur du club Heather	<i>Circa</i> 1887
Barclay, James	Président du club Thistle	1898
Mussen, W.H.C	Président du club Thistle	1912
Delaney, Thomas ¹⁰	Président du club de Québec	1921
Langlais, Roméo	Premier vice-président du club de Quebec	1921
White, R.B.	Président du club de Québec	1924
Boswell, A.W.	Président du club de Québec	1906
Kerr, John ¹¹	Historien du curling en Écosse	<i>Circa</i> 1880-1910

Source : *Annals of the Royal Caledonian Curling Club*, période 1880-1920.

Période 1920-1960

Tout en ayant des parcours différents, trois personnalités ont influencé le cours du curling à un moment où le sport vit un essor sans précédent. **Hugh Edward Weyman** sera le penseur, le visionnaire, l'organisateur par excellence. Membre

⁹ « A. C. Hutchison Buried Today », *Montreal Daily Star*, 3 janvier 1922, p. 27.

¹⁰ « Snapshots of Leading Curlers », *Quebec Chronicle*, 25 janvier 1921, p. 6.

¹¹ Même s'il n'est pas d'origine canadienne, il faut inclure à cette liste le révérend John Kerr. En livrant deux volumineux ouvrages sur le curling, ce personnage a grandement contribué à l'histoire du sport en Écosse et ailleurs dans le monde. Les informations précises qu'il a colligées sont une source de références inestimable. Toutefois, on serait en droit de s'attendre qu'il ait légué des archives considérables sur le curling. Il n'en est rien. Sa vie s'achève misérablement par une faillite personnelle, phénomène plutôt rare pour un ministre religieux. David Hamilton, *Rev. John Kerr, The Sporting Padre*, Glasgow, Partick Press, 1989, 42 p.

fondateur de la Province of Quebec Curlers Association (PQCA), secrétaire du bonspiel de Québec de 1939 à 1959¹², il déploie aussi ses énergies à la cause du curling scolaire. Au milieu des années 1950, il exercera une influence analogue auprès de Rita C. Proulx et du curling féminin. De plus, Weyman crée un système d'organisation des compétitions, l'Automatic Draw System pour lequel il obtient un brevet d'invention. Sa réflexion sur le curling l'amène à publier un ouvrage de qualité qui connaîtra de nombreuses rééditions¹³. Comme les publications sur le curling sont très rares à cette époque, il s'est construit une réputation, il est « the man who wrote the book¹⁴ ». Il sera associé de très près au lancement d'une revue annuelle de curling à la fin des années 1950, *The International Curling Magazine*¹⁵, et il y rédigera de nombreux articles. En plus d'avoir dessiné de nombreuses épinglettes commémoratives du bonspiel de Québec, Hugh Edward Weyman devient au fil du temps la personnalité phare de cet événement. À la fin des années 1950, sa réputation s'étend à l'échelle du Canada et du Nord des États-Unis.

Howard Stewart deviendra un peu l'éminence grise du curling en engageant des moyens financiers considérables à la cause du curling avec les pierres. Héritier de Sir William Christopher Macdonald¹⁶, Stewart s'implique particulièrement au cours

¹² « Quebec, Jim Weyman Prepare for Annual Influx of Curlers », *The Gazette*, 31 janvier 1953, p. 12.

¹³ H. E. Weyman, *Analysis of the Art of Curling*, Lévis, Édition révisée, 1960, 108 p.

¹⁴ Elmer W. Freitag, « Reminiscences », *The International Curling Magazine*, janvier 1962, p. 16.

¹⁵ Cette publication est en quelque sorte un dérivé du programme annuel du bonspiel de Québec. La PQCA en assume l'édition.

¹⁶ Canadien de souche écossaise, Macdonald entre dans l'industrie du tabac en 1858 et y accumule une fortune colossale. Comme il ne fonde pas de famille, à sa mort, il lègue une entreprise d'une valeur estimée à 20 millions de dollars aux deux fils de son adjoint David Stewart décédé quelques années auparavant. Walter Moncrief Stewart et Howard Stewart deviennent ainsi des multimillionnaires. Stanley B. Frost et Robert B. Michel, « Macdonald, Sir William Christopher », Ramsay Cook et Réal Bélanger, *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*, Archives nationales du Canada.

des années 1920 et 1930 en faisant don de pierres aux différents clubs des régions de Montréal d'abord et de Québec ensuite. Le rapport synthèse des dix premières années de Granite Curling Association établit qu'il a donné un surprenant total de 504 pierres de curling. C'est lui qui offre aussi le trophée Edinburgh, emblématique du championnat avec les pierres. En 1925, lors de cette première rencontre, il défraie seul la location du Forum de Montréal afin que l'événement puisse se dérouler malgré le temps doux. Enfin, ce membre du club Caledonia est un curleur habile. En 1937, il fait partie de l'équipe qui remporte la première finale du championnat provincial British Consols.

Avec des performances remarquables autant avec les fers que les pierres, **Willie Brown** représente la première vraie légende du sport en raison de ses nombreux succès sur la glace, et ce, jusqu'à un âge avancé. Ce curleur émérite du Royal Montreal Curling Club va atteindre la finale du Royal Victoria Jubilee à neuf reprises et remporter quatre titres dont trois au cours des années 1930 (en 1932, 1936 et 1937). Cette année-là, Brown est déjà sexagénaire. En 1940, il remporte la rencontre par équipe du Governor General avec fers, et en 1947 il fait partie des gagnants du trophée Edinburgh dans une compétition avec pierres. Cinq ans plus tard en 1952, à l'âge vénérable de 75 ans, il réussit un bout parfait dans la compétition du trophée Edinburgh. C'est le quatrième de sa carrière¹⁷. On l'a vu aux Jeux Olympiques de 1924 et de 1932¹⁸. Si Brown est d'abord un excellent joueur, il est

¹⁷ « Pete Knubley Captures Top Individual Award », *Montreal Star*, 25 février 1952, p. 44.

¹⁸ F.G.L. Fairlie, *Official Report of the VIIIth Olympiad*, Londres, British Olympic Association, 1924, p. 273. (335 p.)

aussi un vénérable serviteur du curling en étant secrétaire de la Granite Curling Association pendant 21 ans jusqu'en 1945¹⁹.

Les tableaux 28, 29 et 30 présentent les autres personnalités marquantes de l'époque. Ils ont été bâtis à partir d'informations fragmentées puisées dans les quotidiens et dans les *Annuaire*s du Royal Caledonian Curling Club, période 1920-1960.

Tableau 28
Autres personnalités marquantes - Période 1920-1960
Région de Montréal

<i>Nom</i>	<i>Titre</i>	<i>Année</i>
Stewart, J. Bruce	Président de la Canadian Branch Secrétaire pendant 7 ans	1925-1926 1917-1922
Raguin, R.E.	Président de la Canadian Branch Secrétaire pendant 13 ans	1939-1940 1942-1955
Cushing, Lemuel	Président de la Canadian Branch Patron de la Grand National Curling of America	1948-1949 1948-1957
Laing, A. S.	Secrétaire de la Canadian Branch pendant 13 ans	1924-1937
Rankin, J.I.	Président de la Canadian Branch	1933-1934
Fyon, Charles ²⁰	52 participations consécutives au bonspiel de Québec	1927-1969
Mallette, J.L.V.	Premier président francophone de la Canadian Branch	1934-1935

¹⁹ *Minute Book* de la Granite Curling Association, période 1930-1950.

²⁰ Quand il ne fut plus en mesure de jouer, il continua à s'y présenter et commandita une équipe. Sportif émérite, il avait fait partie de l'équipe de crosse qui participa aux Jeux Olympiques de 1908. « What Gives. Sportman Fyon Passed Away », *Quebec Chronicle-Telegraph*, 17 janvier 1970, p. 10.

Fortier, H.C. «René»	Premier président francophone du club Thistle	1940-1941
Lyall, Peter D.L.	Membre du syndic du Brier Président de la Granite Curling Association	1927 1931-1934
Currie, James	Trésorier de la Granite Curling Association	1925-1936

Tableau 29
Autres personnalités marquantes - Période 1920-1960
Région de Québec

<i>Nom</i>	<i>Titre</i>	<i>Année</i>
Picard, A.C.	Premier président du club Jacques-Cartier	1925-1926
St-Hilaire, L.P.	Président du bonspiel de Québec	1951
Auger, Henri	2 ^e président francophone de la Canadian Branch	1950-1951
Cream, Robert	Implication en curling scolaire	1944
Samson, Olivier	Président, PQCA	1955-1956
Fortin, Jean-Paul ²¹	Président du Brier	1959

²¹ Jean-Paul Fortin de Québec demeure un serviteur exemplaire du curling au cours du XX^e siècle puisque son dévouement chevauche les tranches chronologiques de 1940-1960 et 1960-1980.

Tableau 30
Autres personnalités marquantes - Période 1920-1960
À l'extérieur de Québec et Montréal

<i>Nom</i>	<i>Titre</i>	<i>Année</i>	<i>Lieu</i>
Smith, Emmet	Premier Québécois à présider la Dominion Curling Association	1953-1954	
Crutchfield, C.N.	Président de la Canadian Branch	1944-1945	Shawinigan
Maclaren, Albert	Président de la Canadian Branch	1932-1933	Buckingham
Drysdale, H.	Membre honoraire de la Canadian Branch	1950	Louiseville
McGerrigle, W.G.	Membre honoraire de la Canadian Branch	1932	Ormstown
Ness, Bruce	Membre honoraire de la Canadian Branch Implication en curling scolaire	1957	Howick
Malone, S.E.	Membre honoraire de la Canadian Branch	1941	Trois-Rivières
Travers, J.B.	Implication au sein du club local	1925	Granby

Période 1960-1980

Les personnes qui ont exercé une influence déterminante sur le curling au cours de cette période ne diffèrent pas de leurs prédécesseurs; après le succès sportif, c'est l'engagement bénévole à l'égard d'un sport qui les rassemble. À l'instar de l'essor que connaît le curling féminin, une femme déterminée arrive en tête de cette liste. Il s'agit de **Rita C. Proulx**. Elle laisse sa marque comme joueuse et comme organisatrice. Entre 1957 et 1968, elle remporte le championnat Macdonald Lassie à six reprises. Ensuite, avec la venue d'un championnat provincial de curling senior, elle est récipiendaire à quatre occasions de 1972 à 1980 et elle participe à trois

championnats canadiens²². Sur le plan organisationnel, Rita C. Proulx est déjà active comme présidente de la section féminine du Quebec Winter Club au cours des années 1950. En 1956, elle fonde un deuxième regroupement provincial de curling féminin, la Province of Quebec Ladies Curling Association (PQLCA) avec l'intention d'organiser un véritable championnat provincial féminin. Ce geste posé va donner la direction de son action au cours de la décennie soixante. Au cœur d'une controverse où le curling féminin n'a pas un mais deux championnats provinciaux de 1961 à 1968, elle s'emploie alors à harmoniser les prétentions des uns et des autres jusqu'à ce qu'on aboutisse à un règlement satisfaisant en 1973. Par la suite, elle se consacre à la cause du curling junior féminin tout en devenant une actrice de premier plan au sein de la Fédération québécoise de curling. À compter de 1976, elle siège à titre de directrice à l'Association canadienne de curling féminin. Elle atteint la présidence de l'organisme en 1978-1979. Nous la retrouvons au comité féminin de la Fédération internationale de curling en 1980-1981. Enfin, elle publie en l'an 2000, un ouvrage²³ à caractère autobiographique relatant son cheminement dans le milieu du curling. C'est un parcours qu'il faut qualifier de tout à fait remarquable.

En curling masculin, pour que le sport progresse au sein de la communauté francophone, il fallait un certain nombre de médiateurs du sport. Le **D^r Maurice Campbell** allait être de ceux-là. Certes, il est d'abord un excellent joueur de curling²⁴, mais très rapidement il s'initie aux rouages de l'organisation. Son

²² Il n'y a pas de championnat canadien en 1972.

²³ Rita C. Proulx, *The Squealing Circles*, Québec, Les Éditions Faye, 2000, 432 p.

²⁴ L'équipe de Robert Lahaie dont D^r Maurice Campbell est le *lead* participe au championnat canadien de 1958 à Vancouver.

engagement trouve un point de départ avec le club local de Cap-de-la-Madeleine au milieu de la décennie cinquante. En 1961, il fait partie de l'exécutif de la Canadian Branch. Trois ans plus tard, il en devient le président. Il s'implique par la suite auprès de l'Association canadienne de curling, et en 1970-1971 il atteint la plus haute marche du curling organisé au Canada. Il est le premier francophone à occuper un tel niveau de responsabilité. Son admission au Temple de la renommée du curling canadien suivra en 1976²⁵.

Les tableaux 31, 32 et 33 dressent la liste des personnalités marquantes de l'époque. Ils ont été constitués à partir d'informations fragmentées puisées dans les quotidiens et dans les *Annuaire*s du Royal Caledonian Curling Club entre 1960 et 1980.

²⁵ Fonds Maurice Campell, Archives du Séminaire Saint-Joseph de Trois-Rivières.

Tableau 31
Autres personnalités marquantes - Période 1960-1980
Région de Montréal

<i>Nom</i>	<i>Titre</i>	<i>Année</i>
Pattee, J.G.	Président de la Dominion Curling Association	1962-1963
Imrie, Georges H.	Secrétaire exécutif de la Canadian Branch	1962-1963
Campbell, Clarence ²⁶	Président du comité de révision des statuts et règlements de la Canadian Branch	1964
Mackay, W. J.	Président honoraire lors du Brier disputé à Montréal	1977
Fisher, Thomas ²⁷	Président de l'Association canadienne de curling	1980-1981
Charron, Wally	Président du Curl-in de Saint-Lambert	1971
Lamb, A.N.	Président de la Canadian Branch	1971-1972
Johnston, R. W.	Historien de la Canadian Branch	1975-1980
Tobin, W. Bill	Secrétaire exécutif de la Canadian Branch	1978-1979
Gagnon, Micheline	Présidente de la Fédération québécoise de curling	1980-1981

²⁶ En raison de son prestige, nous avons cru bon de souligner son apport au curling. Clarence Campbell a 70 ans au moment où il prend sa retraite en 1976. Il a servi le hockey professionnel pendant 30 ans. Sous sa gouverne, le hockey a connu un développement remarquable. « Campbell's Durability Virtually Unmatched in History of Sports », *The Gazette*, 3 mars 1976, p. 16.

²⁷ « Curlers Finally Given Proud Brier Symbol », *The Gazette*, 12 mars 1980, p. 48.

Tableau 32
Autres personnalités marquantes - Période 1960-1980
Région de Québec

<i>Nom</i>	<i>Titre</i>	<i>Année</i>
Saint-Hilaire, Marc ²⁸	Responsable de l'organisation du bonspiel international de Québec	1959-1973
Fortin, Jean-Paul	Président de la Canadian Branch	1959-1960
Rourke, Wilfrid	Président de la Province of Quebec Curlers Association (PQCA).	1959-1960
Samson, Olivier	Président PQCA	1961-1962
Rosenhek, Clarence	Président PQCA	1969-1970
Germain, Guy ²⁹	Président PQCA	1968-1969
Fusk, Louis J.	Journaliste sportif, médaille « Honneur et Mérite » du bonspiel international	1969
Saint-Hilaire, Roger	Président PQCA	1970-1971
Crutchfield, Bruce	Président PQCA	1975-1976
Greco, Pierre	Président du championnat mondial junior	1977

²⁸ Sans être un bénévole, on reconnaît son dévouement. L'article dont il est question ici fait état des nombreuses soirées et fins de semaine que Marc Saint-Hilaire consacre au curling. « Du curling douze mois par année », *Le Soleil*, 3 février 1965, p. 26.

²⁹ Ses qualités de gentleman sont soulignées. « Guy Germain fait d'une pierre deux coups », *Le Soleil*, 4 février 1974, p. 10.

Tableau 33
Autres personnalités marquantes - Période 1960-1980
À l'extérieur de Québec et Montréal

<i>Nom</i>	<i>Titre</i>	<i>Année</i>	<i>Lieu</i>
Portelance, M.	Responsable du championnat junior canadien	1960	Noranda
Guillemette, R.L.	Président de la Canadian Branch	1962-1963	Drummondville
Soucy, J.A.	Président de la Canadian Branch	1966-1967	Valleyfield
Cardinal, Marcel	Responsable du championnat junior canadien	1970	Saint-Jérôme
Ward, Howard H. ³⁰	Premier historien officiel de la Canadian Branch	1954-1974	Ottawa
Fuller, W.J.	Président de la Canadian Branch	1975-1976	Lennoxville
Lacharité, Jean-Paul	Président de la Fédération Québécoise de curling	1979-1980	Shawinigan

³⁰ H. H. Ward devient ministre du travail en 1923 sous le gouvernement King. Il le demeurera jusqu'en 1933.

ANNEXE III

QUELQUES ÉVÉNEMENTS MARQUANTS

Période 1807-1870

Le premier match intercités¹, janvier 1837

Les rivalités entre Québec et Montréal ne datent pas d'hier et Trois-Rivières, à mi-chemin entre les deux, en a toujours été le témoin privilégié. Dans le milieu sportif, nous avons tous en mémoire les spectaculaires affrontements entre les hockeyeurs des deux villes. Néanmoins, la première compétition sportive opposant les deux villes s'est déroulée à Trois-Rivières un 10 janvier 1837 ... dans le sport d'hiver pionnier en Amérique du Nord, le curling. Voyons d'un peu plus près la tournure qu'a prise cette première confrontation.

Le 14 décembre 1836, le Montreal Curling Club reçut une lettre de John Dyde, secrétaire du Quebec Curling Club, l'invitant à jouer un match à Trois-Rivières entre le 5 et le 15 janvier 1837. La missive précisait qu'il y aurait deux équipes de quatre joueurs de chaque côté avec deux pierres chacun permettant de jouer une partie de 31.

¹ Robert W. Simpson, « The Influences of the Montreal Curling Club on the Development of Curling in the Canadas 1807-1857 », mémoire de maîtrise, Western University, 1980, p. 35. (220 p.)

Les perdants devraient payer le repas. L'entente fut conclue et le défi relevé, mais le Montreal Curling Club exigea qu'un membre du club de Québec prenne la responsabilité de trouver une glace appropriée pour l'événement.

Ainsi, les *Montreal Gentlemen* quittèrent leur ville les 7 et 8 janvier. Les pierres, ou plutôt les fers, prirent le chemin de Trois-Rivières un jour plus tôt. On relate que les Montréalais avaient mis un soin précieux à préparer leurs fers en les repeignant et en polissant les semelles. Le voyage prit bien deux jours en raison d'abondantes chutes de neige. À leur arrivée à Trois-Rivières, les curleurs de Montréal furent déçus en apprenant que les Québécois avaient manqué à leur promesse de trouver et de préparer un emplacement pour le jeu. Il fallut dénicher une surface glacée convenable. Les abondantes chutes de neige venant compliquer les choses, après quelques tentatives infructueuses, les joueurs s'installèrent enfin à l'embouchure de la *Black River* devenue par la suite la rivière Saint-Maurice.

Selon le secrétaire du Montreal Curling Club, les conditions de glace se détériorèrent rapidement et les Montréalais furent désavantagés. Ils avaient, semble-t-il, préparé leurs fers pour une glace de meilleure qualité. Les Québécois prirent avantage et remportèrent le match par un pointage de 31 à 23. À la fin de la rencontre, les joueurs des deux équipes se retrouvèrent à l'hôtel Ostrom avec quelques notables de Trois-Rivières, un groupe de 28 personnes célébrant ce premier match intercités. Pour l'occasion, les convives ne dégustèrent pas leur traditionnel *beef and greens*. Ils se contentèrent de neuf dindons rôtis ! Le tout arrosé de

champagne au grand déplaisir de ces Écossais habitués à consommer la boisson traditionnelle, le *Genuine Mountain Dew*. En raison de la défaite, les Montréalais acquittèrent la facture. Le transport des Québécois fut aussi défrayé. Ces citoyens avaient tout de même le temps et les moyens pécuniaires pour se payer une telle fantaisie sportive.

À leur retour à Montréal, la presse s'empara de l'événement. Le *Montreal Gazette* attribua la détérioration progressive de la glace et, par voie de conséquence, la défaite, à la présence d'un nombre important de spectateurs. Les habitants de Trois-Rivières avaient-ils brouillé les cartes ? Le *Montreal Transcript* en remis un peu plus en écrivant que la mauvaise qualité de la glace avait fait en sorte que le résultat ne dépendait plus que du hasard². La glace était-elle réellement en cause ? Chauvinisme et parti pris sportif venaient de faire leur apparition. L'histoire se répéterait-elle ?

Toujours est-il que cet événement bien documenté témoigne d'une certaine vitalité du sport du curling au Québec dans la première moitié du XIX^e siècle. En 1837, le Montreal Curling Club a déjà 30 ans d'existence. Considérant les conditions difficiles liées au transport des personnes, cette première rencontre sportive ne pouvait en toute logique se dérouler qu'à Trois-Rivières, un équilibre géographique

² Robert W. Simpson, « The Influences of the Montreal Curling Club on the Development of Curling in the Canadas 1807-1857 », mémoire de maîtrise, Western University, 1980, p. 96-102.

entre les deux villes. Et il y eut une suite à ce premier duel, mais trois années plus tard. Nous vous laissons deviner qui en furent les gagnants...

En épilogue, une anecdote : un des joueurs de l'équipe montréalaise, le capitaine Frédérick Markham, premier militaire membre du Montreal Curling Club, venait de jouer son dernier match intercités. L'année suivante, grièvement blessé en poursuivant des Patriotes du côté de Saint-Denis, il dut mettre fin à sa participation au curling...

Période 1870-1920

La première visite des Écossais

Rarement, aura-t-on vu un événement de sport aussi bien documenté³. Dans un ouvrage de 787 pages, le révérend John Kerr résume le voyage des 24 joueurs⁴ Écossais de curling en terre d'Amérique. De plus, la presse montréalaise va offrir une couverture exceptionnelle de l'événement rapportant les principaux faits et gestes tout au long du voyage et lors du passage au Québec, les lecteurs auront eu droit à de pleines pages de texte. Nous sommes en décembre 1902.

La première invitation de la filiale canadienne de la Royal Caledonian Curling Club (RCCC) datait de 1858. Par la suite, d'autres filiales sollicitèrent la venue des

³ Deux membres de la formation vont par la suite produire des monographies. John Kerr, *Curling in Canada and the United States*, Édimbourg, Geo. A. Morton, 1904, 787 p. D. R. Gordon, *With the Curlers in Canada*, Bathgate, 1903, 76 p.

⁴ Deux femmes allaient les accompagner. Il s'agissait de l'épouse et la fille de Provost Ballantyne.

Écossais, mais en vain. En 1901, à la réunion annuelle de la RCCC, l'insistance d'un révérend canadien, le D^r Barclay de Montréal, fit en sorte que les vœux longuement exprimés au XIX^e siècle prirent la forme d'un projet réaliste. Le voyage devait aussi fournir la possibilité d'une inscription au déjà prestigieux bonspiel de Winnipeg en février 1903, une excellente confrontation et une forme d'évaluation de la qualité du curling en Écosse.

La réalisation d'un tel voyage nécessitait le règlement de questions délicates au sein du RCCC. Un comité spécial fut mis sur pied afin de s'assurer d'une représentation équitable auprès des différents clubs. Il fallait aussi assurer la viabilité financière d'une telle entreprise, établir la contribution de la maison mère et sélectionner une équipe à partir d'individus habiles en curling plutôt financièrement à l'aise et capables de laisser la vie professionnelle pendant plusieurs semaines.

Les Écossais se croyaient-ils supérieurs aux Canadiens ? Tout en souhaitant un *friendly contest*, leur attitude était déjà celle de l'humilité. Ils savaient que l'hiver canadien est long, offrant une saison de curling d'au moins quatre mois. Les curleurs canadiens ne pouvaient être que des adversaires redoutables. Ils pratiquaient le sport sur des surfaces glacées de première qualité, à des températures idéales, et bénéficiaient d'un abri rendant la pratique plus supportable lors des grands froids.

Au départ du transatlantique Bavarian le 17 décembre 1902, le capitaine de l'équipe écossaise, le révérend Kerr résumait bien l'état d'esprit du groupe :

« No party ever left Scotland, with a more difficult task before them than they had if they were to beat the Canadians at the game of curling in which, as they all knew, they had attained perfection⁵. »

La portion canadienne du voyage débuta à Halifax le 28 décembre. Le lieutenant-colonel Stevenson, président de la Canadian Branch, s'était déplacé pour les accueillir. De plus, Ottawa avait affecté un agent d'immigration, C. J. Thompson afin de les accompagner tout au long du séjour⁶. Les Écossais arrivèrent à Québec le 7 janvier 1903, logèrent au Château Frontenac, vécurent une première expérience en toboggan, furent reçus au Manoir Kent près de la chute Montmorency, jouèrent au curling et se firent battre par une équipe... féminine. Incidemment, ils auraient à nouveau à croiser le fer contre une équipe féminine du Montreal Curling Club.

De leur séjour à Québec, les Écossais furent impressionnés par les paysages grandioses, la vue du Cap Diamant, le froid glacial. Dans son ouvrage, Kerr prend quelques lignes pour décrire la société canadienne-française. Il est plutôt estomaqué de la richesse des congrégations religieuses. Il observe le phénomène des familles nombreuses et commente la loyauté des francophones à la couronne britannique, un sentiment un peu artificiel à ses yeux quand on songe à la guerre en Afrique du Sud où les Canadiens français viennent d'accorder leur sympathie aux Boers.

⁵ John Kerr, *op. cit.*, p. 122.

⁶ « Reception of Scottish Curlers », *Montreal Daily Star*, 27 décembre 1902, p. 18.

Quelques jours plus tard, la troupe se retrouva à Montréal. Un accueil chaleureux, plus d'une centaine de curleurs les attendaient à la descente du train. Escortés au son de la cornemuse, les Écossais gagnèrent leur quartier, hôtel Windsor, s'il vous plaît. Ils passèrent une bonne semaine à Montréal et aux environs. Les nombreux clubs de la région métropolitaine furent mis à contribution; le Montreal Club, le club Heather de Westmount, le St. Laurence, le Caledonia, le Thistle et le club de Lachine. Tous ces clubs reçurent la visite de quelques équipes écossaises dans un programme de compétitions amicales.

À l'instigation du colonel A. A. Stevenson alors président de la Canadian Branch, l'accueil montréalais ne connut pas de répit; réception à l'arrivée et banquet de clôture en passant par toute une gamme d'activités sociales et sportives : promenade en traîneaux sur le Saint-Laurent, excursion en raquette, glissade en toboggan au Mont-Royal, visite d'une ferme modèle. Le dimanche précédant leur départ pour Ottawa, les membres de l'équipe assistèrent à une cérémonie religieuse. De confession presbytérienne, ils entendirent le révérend Barclay parler en ces termes du curling :

The sport which they represented had always been singularly free from those evils that had spoiled other sports. It was a sport in which the watchwords were, Liberty, Equality, and Fraternity in the truest sense of these words. The visit of the Scottish curlers was another evidence of the strengthening ties which bind the people of the old country and the new; another evidence of the confederation of a great race⁷.

Cette première visite en terre canadienne s'apparentait bien à des retrouvailles entre Écossais de souche et ces nouveaux Canadiens anglophones de première ou de deuxième génération. À la lecture de l'ouvrage, on remarque l'empressement du

⁷ John Kerr, *op. cit.*, p. 181.

révérend Kerr à traduire les us et coutumes de ce pays, mais aborde-t-il la performance strictement sportive de son équipe ? Il faut aller en annexe de l'ouvrage, dans le compte rendu au quotidien, pour retrouver les résultats des matchs. À cet égard, nous résumerons en quelques lignes : les Écossais font belle figure à Québec. La situation se complique à Montréal où les Canadiens prennent un léger avantage sur leurs adversaires. Ils affirment leur supériorité par le pointage de 320 à 211. Les équipes féminines de Montréal remportent aussi la victoire.

Ils quittèrent ensuite Montréal en direction d'Ottawa pour une portion ontarienne qui dura bien 14 jours. Le révérend Kerr et sa troupe furent blâmés par l'Église presbytérienne s'étant permis une visite aux chutes du Niagara, le dimanche. La remontrance était d'autant plus importante que le révérend Kerr était de la même confession. L'incident prit de telles proportions que John Kerr écrivit au *Globe* afin de justifier son geste. Pourtant lors de leur passage à Montréal, l'après-midi du dimanche avait été consacré à une balade en traîneau dans les rues de la ville et sur le Mont-Royal⁸. Personne ne leur en avait tenu rigueur à ce moment-là. Le 1^{er} février, la troupe se retrouva à Winnipeg où deux équipes participèrent à la Winnipeg Challenge Cup dans le cadre du bonspiel de l'endroit. Nouvelle ombre au tableau, les Écossais furent froissés lors d'un banquet officiel où le principal du Manitoba College fit allusion au problème de la consommation d'alcool en Écosse. Quatre Écossais du groupe quittèrent alors la salle⁹. Neuf jours plus tard, ils prenaient le chemin des États-Unis pour la dernière partie du voyage : Minneapolis, Chicago, Utica,

⁸ « How the Curlers Spent Sunday », *Montreal Daily Star*, 12 janvier 1903, p. 2.

⁹ « Scottish Curlers Severely Criticised », *Montreal Daily Star*, 9 février 1903, p. 2.

New York. Ils s'embarquèrent le 21 février 1903 pour toucher terre à Liverpool le 28 février.

Quelle ville canadienne remporta la palme auprès des Écossais ? Laissons le révérend Kerr le révéler dans ces quelques lignes : « If the Scottish team had to be bannished from Scotland to Canada, and given their choice of residence there, the majority would probably fix upon Montreal. [...] The social side of life in the great Canadian metropolis is certainly delightful¹⁰. »

Période 1920-1960

Le bonspiel de Québec

Si le bonspiel de Québec s'affirme dans l'après-guerre sur le plan de l'organisation et traduit un enjeu sportif d'importance, il est bien autant l'expression de la fraternité entre « les races » et de la saine camaraderie. Les commentateurs sportifs affectés à sa couverture ne manquent pas de souligner non plus le caractère festif que revêt cette semaine bien spéciale. La composante de sociabilité y est prégnante. Voyons concrètement comment l'événement se vit au milieu des années 1950. En effet, la semaine de compétitions se met en marche le dimanche avec l'accueil des curleurs à la gare. S'ébranle alors une parade bruyante qui conduit ces adeptes étrangers jusqu'au Château Frontenac où ils trouvent le logis pour la semaine. Les quartiers généraux de l'organisation sont établis au même endroit. Un service religieux se déroule en fin de journée, suivi de l'ouverture officielle, c'est-à-dire une

¹⁰ John Kerr, *op. cit.*, p. 122.

réception civique où le maire prend la parole. Le lendemain matin, avant que la première pierre ne soit jouée, on prendra le petit déjeuner, *the snake river breakfast* à la salle à manger Riverview. Pendant que les hommes entreprennent la compétition, un programme culturel de visites est organisé pour les épouses qui accompagnent leur mari. Les différents clubs impliqués dans l'organisation du bonspiel accueillent à tour de rôle les curleurs; à chaque soir, une réception, un repas suivi d'une soirée dansante. Dans la cour arrière du club Jacques-Cartier, il y a danse de rue dans une atmosphère carnavalesque. Rappelons qu'en 1955, les dates du bonspiel coïncident avec celle du carnaval d'hiver de Québec. Le mercredi est réservé au traditionnel banquet des curleurs. La veille, dans une suite du Château, le représentant de la Macdonald Tobacco, H. C. Fortier, reçoit à un cocktail une série d'invités triés sur le volet. Au cours de la semaine, le Pea-Soup Club¹¹ intronisera quelques curleurs en son cercle. En effet, un petit groupe de francophones du club Jacques-Cartier fonde en 1947 cette société avec l'intention de développer la bonne entente entre Canadiens francophones et anglophones. Une fois initié, tout membre doit être en mesure de montrer deux pois lorsqu'on les lui demande sinon il est placé en situation d'infraction et doit payer une amende. Les femmes ne sont pas admises. De nature plutôt fantaisiste, ce cercle va traverser les années 1950 avant de s'éteindre en 1963¹². À la fin d'une semaine fort remplie, le bonspiel se termine dans la salle de bal du Château Frontenac avec une cérémonie de clôture et la remise officielle des trophées. Le journaliste Louis Fusk décrit bien l'état d'esprit qui prévaut alors : « For most of

¹¹ « Pea-Soup Curling Club Founders Hail 10th Anniversary in Quebec », *The Gazette*, 2 février 1956, p. 19.

¹² Dans sa chronique, le journaliste Vern DeGeer déplore la fin de ce cercle : « a rollicking organization that flourished behind the scenes for many years ». « Good Morning », *The Gazette*, 23 janvier 1963, p. 23.

the out-of-towners, the social end of the Bonspiel is every bit as important as the curling and there is top attendances at every cocktail and other convivial gathering¹³. »

La rencontre canado-américaine de la Gordon Medal

Lors de la compétition de la Gordon Medal, ce n'est pas tant le résultat sportif qui compte mais l'originalité de cette compétition qui, au cours de la décennie 1920, amène à Montréal les plus forts contingents de curleurs étrangers de toute la période. En effet, c'est une moyenne de 20 équipes américaines qui se rendent à Montréal afin de disputer la rencontre. L'année 1929 marque un sommet qui ne sera pas égalé par la suite avec la participation de 28 équipes, 140 curleurs américains provenant de 10 clubs américains¹⁴; succès de participation, mais pourrait-on mieux l'exprimer, réussite sur le plan social. Profitant de plus d'une excellente couverture journalistique, les descriptions de l'événement accordent une large place au banquet qui sert de clôture à l'activité. Les retrouvailles de 1919 sont particulièrement touchantes après les années de guerre. Puisqu'un certain nombre de curleurs sont des militaires de carrière qui ont vu des camarades disparaître dans le conflit, la fraternité entre peuples alliés prend alors une signification particulière. Le banquet de 1923 qui accompagne la rencontre conjointe Américains, Canadiens, Écossais est l'occasion de réitérer les liens d'amitiés entre les trois pays et de souligner l'invisibilité de la frontière canado-américaine. Après 1929, les années de crise et la Seconde Guerre mondiale abaissent le niveau de participation. En raison des restrictions de

¹³ « What Gives ... On Sports », *Quebec Chronicle-Telegraph*, 3 février 1960, p. 8.

¹⁴ « 140 U.S. Curlers to Compete Here », *The Gazette*, 4 février 1929, p. 14.

déplacement durant la guerre, la compétition se déroule à Montréal pendant 5 années consécutives. Il faudra attendre l'année 1953 avant de revoir 20 équipes et plus dans le tournoi de la Gordon Medal. Toutefois, les liens d'amitiés entre la Canadian Branch et la Grand National Curling Club of America restent solides. Ainsi, en 1948, un curleur montréalais, Lemuel Cushing, est fait patron de la Grand National Curling Club of America, la plus haute mention honorifique de l'organisation américaine. Bien qu'elle obéisse à une certaine logique sportive, cette rencontre bilatérale répond d'abord à des considérations de sociabilité tout en conférant au curling québécois cette idée de l'échange international. Le titre est collectif, et strictement par le mode de sélection des équipes on ne cherche pas nécessairement à opposer les meilleurs quatuors américains et canadiens. Le banquet qui clôture l'activité fait partie d'une tradition bien ancrée. Certes, il a quitté le faste des années 1920 où il se déroulait à l'Hôtel Windsor, mais il demeure un moment privilégié où s'expriment les rapports d'amitiés entre Canadiens et Américains.

Les autres rencontres Canada/Écosse

Avant 1920, rappelons-le, les Canadiens et les Écossais se sont visités à trois reprises, 1903, 1909, 1912. Entre 1920 et 1960, il y aura sept rencontres : les Écossais sont en Canada en 1923, 1938, 1949 et 1957 pendant que les Canadiens leur rendent la pareille en 1950, 1957 et 1960¹⁵. Ces voyages réciproques s'inscrivent à cette enseigne de la fraternité dans un contexte d'internationalisation avec, en extra, une

¹⁵ En 1960, un groupe de 28 curleurs canadiens partent à bord du Empress of France afin d'aller disputer en Écosse la coupe Strathcona. Trente-quatre matchs amicaux seront disputés cette année-là. Les équipes qui participaient n'étaient toujours pas sélectionnées selon un principe de sélectivité progressive. « Canadians Curlers Set Out in Quest of Strathcona », *Quebec Chronicle-Telegraph*, 2 janvier 1960, p. 8.

petite touche patrimoniale. Là encore, tout au long de la période, l'idée fondamentale n'est pas d'établir le maître du curling entre les deux pays. Certes, l'obtention de la coupe Strathcona¹⁶ structure petit à petit un enjeu sportif, mais la visite obéit d'abord à des impératifs d'une toute autre nature. Même si les Suédois invitent les Canadiens à participer à leur Northern Games en 1922, il ne s'établira jamais de liens complices aussi chaleureux entre ces deux pays que ceux qui s'instaurent entre les Canadiens et les Écossais au cours cette période¹⁷. En 1923, la veille du British Empire Match, se déroule le grand banquet qui réunit les curleurs des trois pays. Voyons la description¹⁸ significative qui en est faite:

The Entertainment Committee has provided an excellent program, and two of the features of the banquet proved to be the entrance of the Haggis Party which had been organized by Brigadier-General Dodds, and consisted of eight members of the Royal Highlanders of Canada in full uniform. Two pipers, a non-commissioned officer with drawn claymore, four non-commissioned officers carrying the haggis on the St. Andrew's Cross, followed by a non-commissioned officer carrying a lot a bottle of Highland Dew, the haggis being piped around the hall, ending behind the Chairman, where the head piper gave the usual toast.

Le banquet fut l'occasion de souligner les initiatives prises par des Canadiens d'origine écossaise non seulement dans le projet de chemin de fer national mais aussi dans les domaines bancaires et universitaires¹⁹. À nouveau, l'année 1938 donne lieu à de grandes retrouvailles et c'est à Montréal que le séjour prend son envol. Il débute en gare Windsor où les onze clubs de l'Île se rassemblent pour l'arrivée des curleurs, leur réservant un accueil bien senti au son de la cornemuse. Une réception civique à l'hôtel de ville suivie d'un déjeuner au Château de Ramesay en présence du maire Reynault, des matchs amicaux et des soupers organisés dans les clubs fournissent un

¹⁶ Elle a été offerte par Lord Strathcona en 1909 lors du premier voyage des Canadiens.

¹⁷ M. H. Marshall, *The Scottish Curlers in Canada and U.S.A., a Record of Their Tour in 1922-23*, Édinburgh, T. & A. Constable, 1924, 375 p.

¹⁸ *Annual of the Royal Caledonian Curling Club*, Édinburgh, T. & A. Constable, 1923-1924, p. cxlvi. (347 p.)

¹⁹ « Scots, Americans and Canadians at Curlers' Banquet », *The Gazette*, 13 janvier 1923, p. 17.

aperçu du rythme d'activités que les curleurs vivront au cours des jours suivants. Le grand banquet de clôture tenu à l'Hôtel Windsor est à la hauteur des attentes des 550 convives qui y assistent. Intuition fortuite ou décision planifiée, c'est le ministre de la Défense nationale qui est l'invité d'honneur au banquet en cette année précédant le second conflit mondial²⁰.

La reprise de contact après la Seconde Guerre donne lieu à l'expression de vives émotions, une excitation bien palpable que l'on peut ressentir par les descriptions faites dans les pages sportives des quotidiens. Durant la guerre, les membres de la Canadian Branch ont fait preuve de solidarité à l'égard de leurs amis du RCCC en organisant un programme de dons de couvertures²¹. Le RCCC ne peut que témoigner l'expression de sa profonde reconnaissance après ces années de sacrifices. À la fin des années 1940, ces visites réciproques atteignent ainsi une sorte d'apogée des rapports humains, un sommet que l'on ne reverra pas par la suite en raison des coûts réciproques toujours plus dispendieux de transport et d'hébergement.

Période 1960-1980

Avant de présenter sous forme de récits les principaux événements associés à cette tranche chronologique, un tableau fait la synthèse générale de tous les événements jugés significatifs.

²⁰ *Annual of the Royal Caledonian Curling Club*, Édimbourg, T. & A. Constable, 1938-1939, p. cxlv. (410 p.)

²¹ *Annual of the Royal Caledonian Curling Club*, Édimbourg, T. & A. Constable, 1944-1945, p. lvi. (135 p.)

Tableau 34
Les événements marquants (1960-1980)

<i>Année</i>	<i>Événement</i>	<i>Lieu</i>
1960	Championnat scolaire canadien	Noranda
1961	Premier championnat provincial de curling mixte	Québec
1962	Première télédiffusion de curling sur le réseau de la CBC	
1963	Le Québec, deuxième place au championnat scolaire canadien	Guelph
1965	Premier championnat provincial de curling senior masculin	Montréal
1967	Championnat canadien masculin Brier	Hull
1967	Premiers Jeux d'hiver canadien	Québec
1967	Championnat canadien mixte	Québec
1967	Championnat canadien féminin	Ville Mont-Royal
1967	Le Québec, deuxième place au championnat canadien féminin	Ville Mont-Royal
1967	Championnat canadien senior	Ville Mont-Royal
1968	Championnat mondial de curling – Balai d'argent	Pointe-Claire
1970	Maurice Campbell, premier président francophone de l'Association canadienne de curling	Cap-de-la-Madeleine
1971	Championnat canadien masculin Brier	Québec
1972	Premier championnat provincial de curling junior féminin	Jeux du Québec Île de Montréal
1972	Le Québec, deuxième place au Brier	Saint-Jean Terre-Neuve
1972	Première victoire d'une équipe québécoise dans un championnat canadien, Ken Weldon, curling senior	Port-Arthur

1972	Premier championnat provincial de curling senior féminin	Montréal
1973	Championnat canadien féminin junior	Montréal
1975	Première victoire du Québec au championnat féminin canadien, Lee Tobin	Moncton
1977	Championnat canadien masculin, Brier Première victoire du Québec au championnat canadien masculin	Montréal
1977	Championnat mondial junior	Québec
1980	Première victoire du Québec au championnat canadien masculin junior, Denis Marchand	Sault-Sainte-Marie

Pointe-Claire, rendez-vous du curling mondial en 1968

Il n'y a pas dix ans que le championnat mondial masculin de curling existe que le Québec reçoit l'événement en grande première à Pointe-Claire en 1968. Déjà couronné champion du monde en 1966, Ron Northcott représente à nouveau le Canada. Huit pays sont sur les rangs et, outre le Canada, le peloton de tête se compose de l'Écosse, des États-Unis et de la Suède. À cette époque, les curleurs canadiens admettent peiner davantage lors du Brier. Ron Northcott partage cette opinion²². Plusieurs équipes européennes représentent une faible menace quand on considère que leur niveau technique laisse grandement à désirer. En effet, à l'exception de la Suède et de l'Écosse, les équipes européennes utilisent un protecteur au genou et répartissent le poids du corps sur les deux jambes lors de la glissade²³. Cette façon de faire dénote l'atteinte d'un niveau technique relativement faible.

²² « Les Canadiens ont reconquis le championnat mondial de curling », *La Presse*, 25 mars 1968, p. 54.

²³ « Ice Better Than Expected », *The Gazette*, 21 mars 1968, p. 25.

Cependant, les Écossais s'étant inspirés des techniques de glissade canadiennes, la compétition de 1968 va démontrer qu'ils sont de bons élèves.

Le tournoi innove cette année-là en se déroulant selon le mode de rondes préliminaires et éliminatoires. Au cours de la première phase du tournoi, Northcott joue du curling honnête, mais l'équipe de l'Écosse fait mieux et se qualifie pour la finale avec une fiche parfaite de sept victoires. Les Canadiens ne retrouveront les Écossais en grande finale qu'à la suite de leur victoire en demi-finale, et cette fois ils auront le dessus par le compte de 8 à 6. La suprématie canadienne tirait-elle à sa fin ? Sans que ce ne soit le cas, les victoires au championnat mondial allaient s'espacer par la suite.

Sur le plan organisationnel, le tournoi s'était déroulé sans anicroche. Profitant du solide réseau des curleurs de West Island, l'événement avec William J. Mackay à sa tête avait été une réussite. Comme à l'habitude, la presse sportive anglophone avait fait une excellente couverture des compétitions et les journaux francophones surprenaient en accordant un traitement substantiel à l'événement tout en s'interrogeant encore sur la place du curling dans la vie sportive québécoise. Une autre première lors de ce championnat, les réseaux anglais et français de la CBC venaient de couvrir en direct la finale²⁴. Curieusement, au réseau français il fallut faire appel à un journaliste analyste de Québec, Louis Chassé, afin de commenter l'événement. À Montréal, le curling souffrait de l'absence d'un chroniqueur émérite affecté à sa couverture.

²⁴ « Storey... No Skipping Ambitions », *The Gazette*, 20 mars 1968, p. 46.

Le Brier de Québec en 1971, à deux pas d'un fiasco

En 1971, le Brier est de retour dans la Vieille Capitale. Rappelons-le, Québec a déjà une certaine expérience puisqu'elle avait obtenu la présentation de ce championnat en 1942 et en 1959. Avec le bonspiel international, Québec possède une excellente réputation d'organisatrice et une solide tradition d'hospitalité. Pourtant, les attentes à son égard sont élevées en cette année 1971. Le Brier de l'année précédente à Winnipeg avait attiré plus de 60 000 personnes²⁵. Les organisateurs espéraient tout de même faire mieux qu'en 1959 où le succès au guichet avait été très acceptable. Cette fois, l'événement avait lieu au Pavillon de la jeunesse avec une enceinte plus petite, susceptible de créer une atmosphère stimulante lorsque remplie de ses 3 000 spectateurs. Afin de boucler le budget, l'objectif était fixé à 20 000 entrées. Du début jusqu'à la fin, des problèmes de toute nature vont s'accumuler : une panne de son lors des cérémonies d'ouverture, la qualité des glaces et des pierres, de très faibles assistances lors des rondes préliminaires. Mais l'organisation n'était pas encore au bout de ses peines. Comme en 1959, le mauvais temps se met de la partie, et le jeudi c'est avec l'aide des motoneiges qu'on transporte les joueurs sur le site de compétition. Enfin, dans sa chronique du vendredi 5 mars, Roland Sabourin exhorte ses concitoyens à se rendre aux derniers événements : « Et là, nous espérons que les Québécois écouteront leur esprit sportif et iront montrer leur appréciation à des joueurs de curling qui sont les meilleurs au pays. Un tel réveil ne compensera pas pour la froideur que nous avons vue jusqu'ici²⁶. » Le dernier soir de la compétition, une panne d'électricité d'une quinzaine minutes couronne une semaine difficile.

²⁵ « Québec est prêt à recevoir le Brier », *Le Soleil*, 20 février 1971, p. 29.

²⁶ « Tempête qui n'aide pas le comité de finance du Brier », *Le Soleil*, 5 mars 1971, p. 26.

Que conclure de ce troisième championnat à Québec ? *Le Soleil* titre dans les jours qui ont suivi la compétition : « Québec boude le Brier²⁷. » Pendant que l'Ouest canadien fait l'envie de tous avec ses succès de foule, le Brier de Québec n'avait pas attiré plus de 9 000 spectateurs. Le journaliste Jacques Revelin de *L'Action-Québec* attribue les insuccès du Brier au fait que le curling est resté trop longtemps à Québec un sport fermé qui se pratique « en vase clos²⁸ ». Manifestement, la faible participation des citoyens reflète un déclin de popularité. Pour la première fois, la bonne réputation de Québec comme ville de curling est entachée. L'âge d'or du curling à Québec tire à sa fin. Autant un succès d'organisation est stimulant et entraîne des retombées positives à l'égard d'un sport, autant l'échec engendre amertume, déception et démission. Le président du comité organisateur, Ray Malenfant, un ancien porte-couleurs des As de Québec au hockey promet à la fin de l'événement qu'on ne l'y reprendrait plus²⁹.

Une première place en curling féminin

La première moitié de la décennie soixante-dix appartient au curling féminin. Tout en enrichissant le réseau compétitif avec les compétitions des juniors et des seniors, le curling féminin connaît de bons succès de terrain. Le quatuor de Lee Tobin du club Caledonia va attirer l'attention canadienne en donnant au Québec un premier championnat féminin national. Après trois tentatives infructueuses, Lee Tobin modifie la composition de son équipe en 1975. Il y a bien Michèle Garneau qui l'accompagnait aux précédentes rencontres, mais l'équipe a fait l'acquisition de

²⁷ « Québec boude le Brier », *Le Soleil*, 8 mars 1971, p. 21.

²⁸ « Très regrettable insuccès », *L'action-Québec*, 6 mars 1971, p. 8.

²⁹ « Critiques non méritées contre l'état des glaces », *Le Soleil*, 8 mars 1971, p. 21.

Laurie Ross, une *skip* deux fois championne provinciale chez les juniors. De plus, Lee Tobin s'est adjointe comme troisième une ancienne *skip* en la personne de Marilyn McNeil, une professeure d'éducation physique du collège Vanier. Madame McNeil a su alimenter sa réflexion en curling en rédigeant un mémoire de maîtrise. Le tournoi de Moncton débute du bon pied et les Québécoises répondent aux attentes placées en elles tant et si bien qu'on se retrouve à la fin du concours avec une égalité : le Québec et la Saskatchewan ont des fiches identiques de sept victoires et deux défaites. Il y aura donc un match éliminatoire. Avec une équipe relativement jeune, la Saskatchewan peut compter sur une longue tradition d'excellence. Depuis le premier tournoi en 1961, elle a accumulé huit titres à son actif. Le Québec possède toutefois maturité et expérience. Le match décisif sera âprement disputé et avec des taux de réussite de l'ordre de 80 à 85 %. La presse écrite rapporte que Tobin et McNeil ont fait la différence³⁰. Son équipe l'emportait par le compte de sept à cinq. Plus âgée que ses coéquipières et présentée à l'occasion dans les médias « as a grandmother », Lee Tobin touchait enfin sa récompense. Indice de la vitalité qui l'anime, le curling féminin atteignait la plus haute marche du podium avant sa contrepartie masculine.

1977, l'année Jim Ursel au curling masculin

En étant déjà à sa cinquième participation³¹ au Brier, Jim Ursel, « the transplanted winnipeg³² » allait écrire une page de l'histoire du curling au Québec.

³⁰ « Women's Curling Title Taken by Lee Tobin's Montreal Rink », *The Gazette*, 1^{er} mars 1975, p. 29.

³¹ Il faut souligner que Jim Ursel avait participé à un premier Brier en 1962 à titre de troisième dans l'équipe manitobaine de Norm Houck. Les autres participations se font à titre de *skip* de l'équipe du Québec dans une série ininterrompue soit en 1974, 1975 et 1976. « Ursel Has Good Chance in Montreal », *The Gazette*, 4 mars 1977, p. 25.

³² L'expression est tirée du journal. « Edmond' Steals' Two in Curling Playdowns », *The Gazette*, 9 février 1977, p. 14.

Le championnat canadien lui fournissait cette année-là le scénario parfait : le vélodrome olympique, une enceinte grandiose comme le curling n'en avait jamais connu et la possibilité de jouer devant ses partisans. Après une domination complète lors des finales provinciales, Ursel se présente donc au Brier avec une équipe expérimentée. De son quatuor, tous les joueurs à l'exception de Brian Ross sont originaires de l'Ouest canadien et la presse écrite tant anglophone³³ que francophone ne manque pas de le souligner.

Voyons d'un peu plus près comment la semaine du Brier s'est déroulée. Pressenti avec l'Alberta comme étant l'équipe à battre, le Québec connaît un bon départ avec quatre victoires d'affilée. Mais c'est l'équipe de Roy Vinthers de Colombie-Britannique qui prend le leadership de la compétition jusqu'au jeudi où elle affiche un dossier parfait après huit matchs. Avec trois joueurs dans le milieu de la quarantaine, le quatuor de Vinthers, surnommé amicalement les *old folks* ou *the Geritol Gang*³⁴, connaît ensuite une baisse de régime, s'inclinant d'abord contre l'Alberta et ensuite le Québec. Les deux équipes se retrouvent alors avec une fiche identique; la Colombie-Britannique ira se mesurer à la jeune équipe de Terre-Neuve pendant que le Québec en fera autant contre le Manitoba. Terre-Neuve, l'équipe trouble-fête³⁵ du tournoi prend alors la mesure de la Colombie-Britannique et lui inflige une troisième défaite. Pour le Québec, les choses se corsent lors d'un match contre le Manitoba. Cependant, ce soir-là, le Québec put compter sur la performance

³³ « Ursel's Rink Gives Quebec First Brier Crown », *The Gazette*, 14 mars 1977, p. 13.

³⁴ Le Geritol était un produit tonique à base de fer recommandé aux adultes en proie à la fatigue. « Vinthers Masters Tricky Ice for 5-0 Mark », *The Gazette*, 9 mars 1977, p. 35.

³⁵ Elle avait disposé du Québec et des fortes équipes de l'Ouest.

exceptionnelle de Jim Ursel. En effet, malgré des glaces imprévisibles, il obtient lors de ce match un taux de réussite de 91 %³⁶. Le sort du championnat en était jeté. La dernière rencontre le lendemain contre la faible équipe de la Nouvelle-Écosse se solda par la victoire des Québécois au compte de sept à quatre. Ainsi, après 47 vaines tentatives, le Québec touchait enfin au Macdonald Tankard. Avec des taux de réussite identiques de 78 %, Jim Ursel et son coéquipier Art Lobell étaient nommés sur l'équipe d'étoile du Brier³⁷. Quand on examine la déconfiture soudaine de l'équipe de Colombie-Britannique, le Brier de 1977 illustre un peu plus l'évolution de la réalité sportive du curling. Sans négliger l'expérience, l'âge des joueurs et la forme physique prenaient maintenant encore plus d'importance.

Et en marge de la victoire de Jim Ursel, le tournoi à la ronde³⁸ expérimentait un nouveau format de match avec des parties de dix bouts plutôt que douze. De plus, élément novateur, c'était la première fois que le championnat se déroulait dans une grande métropole canadienne. Les dirigeants de Macdonald Tobacco avaient toujours cru qu'il était plus facile de créer une bonne ambiance de curling dans des centres urbains de taille moyenne. Ils profitaient d'ailleurs du Brier 1977 pour annoncer leur retrait définitif à titre de commanditaire, et ce, à compter de 1980. Le Brier 1977 avait-il rempli ses promesses concernant la participation du public ? Il semble que oui. Le vélodrome pouvait accueillir un peu plus de 9 000 personnes. Lors du dernier match, il y avait bien 8 000 partisans pour applaudir l'exploit des Québécois. Au

³⁶ « Ursel Needs Just One Win to Give Quebec the Brier », *The Gazette*, 12 mars 1977, p. 37.

³⁷ « Today Quebec! Tomorrow The World », *Montreal Star*, 14 mars 1977, p. B1.

³⁸ C'est à l'année 1980 que le championnat canadien intègre une ronde éliminatoire. « Calgary Brier Takes on New Look », *The Gazette*, 19 février 1980, p. 27.

cours de la semaine, on avait enregistré un total de plus de 50 000 entrées au guichet. Seules les villes de Régina et de Winnipeg avaient fait mieux durant la décennie avec environ 60 000 entrées³⁹. Sous la responsabilité de Tom Fisher, le comité organisateur avait livré la marchandise, l'objectif de participation ayant été atteint⁴⁰.

Curling junior, l'expression d'un curling plus agressif

La même année, à quelques semaines d'intervalle, Québec prend le relais de Montréal offrant à son tour une compétition de prestige, le championnat mondial junior. Certes, les anticipations au guichet ne sont pas les mêmes qu'au Brier, mais il faut une organisation bien rodée afin de présenter un tel championnat. Depuis le demi-succès de 1971, Québec n'a pas eu beaucoup d'occasions de redorer son blason. Pierre Greco, figure bien connue du curling à Québec, assume la responsabilité de l'événement.

Encore une fois, Québec va trouver le moyen de faire différent. D'abord rien d'inhabituel, la compétition est chaudement contestée. Après un départ misérable, l'équipe canadienne représentée par Bill Jenkins de l'Île-du-Prince-Édouard passe à un cheveu de rater sa qualification à la ronde éliminatoire. Par la suite, le quatuor se ressaisit, et contre toute attente il arrache les honneurs du tournoi; un dénouement somme toute classique en sport. Toutefois, c'est une première en curling, on assiste à des scènes de débordements qui sont loin de cadrer avec l'esprit de *fair-play* traditionnellement dévolu à ce sport. En effet, dans sa chronique quotidienne, le

³⁹ « The Brier at a Glance », *The Gazette*, 5 mars 1977, p. 39.

⁴⁰ « Le Brier 1977: 50 000 amateurs sont attendus », *Le Soleil*, 27 janvier 1977, p. C4.

journaliste Roland Sabourin se voit dans l'obligation d'éduquer les spectateurs présents au pavillon des sports de l'Université Laval. Il les exhorte à ne pas applaudir quand les adversaires ont manqué leur coup. Le journaliste insiste pour dire que cette pratique va à l'encontre de l'esprit de gentilhommérie du curling. Les équipes de l'Écosse, de la France et des États-Unis ont eu à déplorer la chose. Par contre, le *skip* américain Don Barcombe Jr a laissé place à sa frustration et « leur a montré de se placer le doigt quelque part dans leur anatomie⁴¹ ». Plus tard, il déclare regretter son geste. Lors de la demi-finale, cette même équipe américaine échange des propos acerbes avec les adversaires canadiens. Ces événements dénotent une fois de plus qu'un curling plus sportif et plus agressif s'installe, nous éloignant de la tradition de courtoisie.

La relève en 1980 ! Quand tous les espoirs sont permis

Quand l'équipe de l'entraîneur André Ferland arriva à Sault-Sainte-Marie en vue du championnat junior canadien, elle possédait déjà une expérience considérable selon une préparation qui remontait à près de deux ans. De plus, la troupe du *skip* Denis Marchand avait vécu un premier championnat canadien en 1979. La préparation mentale était à point, mais la semaine n'allait pas être de tout repos. En début de tournoi, l'Ontario inflige un premier revers à l'équipe québécoise; une défaite honorable puisque l'équipe d'André Ferland avait obtenu un pourcentage de réussite de 79 %, nettement supérieur à celui de ses adversaires à 71 %⁴². L'équipe du Québec accumule ensuite les victoires et termine avec une fiche de huit victoires et

⁴¹ « Ne pas applaudir les tirs ratés au curling », *Le Soleil*, 5 mars 1977, p. C2.

⁴² « Le Master's a lancé le rink de Denis Marchand - Ferland », *Le Nouvelliste*, 29 février 1980, p. 18.

trois défaites, en seconde position derrière l'Ontario. Elle enlève ensuite la demi-finale contre la Colombie-Britannique. Retour au scénario de départ, le Québec et l'Ontario vont croiser le fer lors de la grande finale. Le match décisif donne droit à une compétition extrêmement serrée où aucune équipe ne semble en mesure de s'échapper avec un bout dévastateur. Le tout va se décider lors d'un ultime dernier bout où Denis Marchand jouera la pierre parfaite. Les médias ne manquèrent pas de souligner la très grande tension qui avait existé au cours de ce match. Ferland, l'entraîneur de l'équipe gagnante, fit remarquer que l'expérience acquise l'année précédente et l'attitude mentale des joueurs avaient fait la différence, le pire handicap étant la nervosité lors de ces compétitions⁴³. L'équipe avait maintenu une moyenne d'efficacité de 79 % tout au long du tournoi, gagnant six parties par la marge d'un point et perdant trois par le même déficit. L'instructeur reconnaissait avoir imposé de nombreux sacrifices à ses protégés. Denis Marchand était nommé le joueur par excellence. Lors du banquet de clôture, phénomène plutôt inusité, le jeune *skip* s'exprima en français pendant une trentaine de secondes. C'est son coéquipier Larry Philips Jr qui fit par la suite traduction de ses propos. La décennie soixante-dix s'achevait donc avec une victoire encourageante qui laissait miroiter quelques espoirs pour l'avenir du curling au Québec. Qui plus est, le titre revenait à une équipe francophone en région. Après des années de remise en question où plusieurs identifiaient les difficultés à l'absence de relève, l'obtention d'un titre junior canadien aura eu l'effet d'un baume.

⁴³ « Pour gagner... De l'attitude mentale », *Le Nouvelliste*, 29 février 1980, p. 18.

Cet épisode du curling vient clore deux décennies du curling au Québec. On ne pouvait espérer meilleur dénouement. Le journaliste Randy Phillips de *The Gazette* y voit là « an inspiring development⁴⁴ » au moment où le curling vient de connaître au Québec une baisse de régime. Nous sommes en 1980.

⁴⁴ « Trois-Rivieres' Junior Rink Great for Quebec Curling », *The Gazette*, 26 février 1980, p. 24.

ANNEXE IV

DISTRIBUTION SPATIALE DES CLUBS À DIFFÉRENTES ÉPOQUES

LOCALISATION DES CLUBS EN 1900

Estrie

SHERBROOKE

Montréal

HEATHER
LACHINE
MONTREAL CALEDONIA
MONREAL
MONTREAL THISTLE
ST. ANDREWS
ST. LAWRENCE

Ouest du Québec-Outaouais

BUCKINGHAM
LACHUTE

Québec

QUEBEC
VICTORIA

Rive-Sud de Montréal¹

ENGLISH RIVER
ORMSTOWN
VALLEYFIELD

¹ Cette liste a été produite à partir des relevés officiels du Royal Caledonian Curling Club (RCCC). Il est possible que d'autres établissements existent à ce moment-là sur la Rive-Sud de Montréal autour de Châteauguay.

LOCALISATION DES CLUBS EN 1940

Côte-Nord

BAIE-COMEAU

Couronne Sud de Montréal

GRANBY
HOWICK
HUNTINGDON
ORMSTOWN
RIVERFIELD
VALLEYFIELD

Est du Québec

MATANE

Estrie

CELANESE (Drummondville)
LENNOXVILLE
MAGOG
SHERBROOKE
THETFORD-MINES

Mauricie

LA TUQUE
LAURENTIDE (Grand-Mère)
LOUISEVILLE
PARENT²
RAPIDE-BLANC
SHAWINIGAN
THREE RIVERS
WABASSO
WAYAGAMACK

Montréal Centre

HEATHER
MONTREAL CALEDONIA
MONTREAL THISTLE
MONTREAL WEST
OUTREMONT
ROYAL MONTREAL
ST. GEORGE
ST. LAWRENCE³

² Des indications de la Canadian Branch portent à penser que ce club existe en 1940.

³ St. Lawrence est fermé en 1949.

Montréal, Ouest de l'Île

LACHINE
 POINTE-CLAIRE
 SAINT-ANNE-DE-BELLEVUE

Nord-Ouest⁴

NORANDA
 SISCOE

Ouest du Québec/Outaouais

BUCKINGHAM
 LACHUTE
 MONTEBELLO
 SEIGNIORY
 SHAWVILLE

Québec

JACQUES-CARTIER
 ETCHEMIN
 QUEBEC
 VICTORIA

Saguenay/Lac Saint-Jean⁵

ARVIDA
 KENOGAMI
 RIVERBEND (Alma)

LOCALISATION DES CLUBS EN 1960⁶**Côte-Nord**

BAIE TRINITÉ (n'existe plus en 1980)
 BAIE-COMEAU
 BARBEL (Gagnon)
 C.F.B. MOISIE
 FORESTVILLE
 FRANQUELIN (n'existe plus en 1980)
 HAVRE SAINT-PIERRE 1960

⁴ Nous savons que les clubs suivants sont en opération en 1945 : Le club Sigma (Bourlamaque), le club Goldfields, le club de Perron et le club East Malartic.

⁵ Sans être en mesure d'établir clairement sa date de fondation, le North Woodlands Curling Club de Chicoutimi existe au cours de la décennie quarante.

⁶ Cette liste inclut les ouvertures et les fermetures entre 1960 et 1980.

KNOB LAKE (Schefferville)
 LABRIEVILLE (n'existe plus en 1980)
 PORT-CARTIER
 SEPT-ÎLES

Couronne Nord de Montréal⁷

C.F.S. LA MACAZA (Mont-Laurier) (n'existe plus en 1980)
 CHANTECLERC (n'existe plus en 1980)
 ROSEMÈRE

Couronne Sud de Montréal⁸

AUBREY
 BEAU CHÂTEAU
 BEDFORD
 C.F.B. ST. JOHNS (Saint-Jean Iberville)
 GRANBY
 HOWICK
 HUNTINGDON
 LACOLLE
 ORMSTOWN
 RIVERFIELD
 SAINT-JEAN IBERVILLE
 VALLEYFIELD

Est du Québec

CHANDLER
 MATANE
 MURDOCH
 NEW RICHMOND
 PEE BEE (Rimouski)
 PRICE

Estrie

ASBESTOS
 BISHOP UNIVERSITY (n'existe plus en 1980)
 BORDER
 CELANESE (Drummondville)
 DANVILLE
 DRUMMONDVILLE
 LENNOXVILLE
 MAGOG
 NORTH HATLEY
 SHERBROOKE

⁷ De nombreux venus dans les années 1960 : Saint-Jérôme (1961), Alpine Inn (1962), Lorraine (1962), Camp Bouchard (1963), Sainte-Agathe (1963), Mont-Gabriel (1967), Lac Saint-Denis (1967) et presque autant de sorties dans les années 1970, Alpine Inn, Lorraine, Camp Bouchard, Mont-Gabriel, Sainte-Agathe, Le Chanteclerc, C.F.S. La Macaza.

⁸ Deux clubs font leur entrée au cours de la période 1960-1980 : Cowansville et Granby-Saint-Paul. Deux clubs vont quitter : Granby-Saint-Paul et Saint-Jean Iberville.

SUTTON
THETFORD-MINES
WINDSOR

Mauricie⁹

CAP-DE-LA-MADELEINE
CLOVA (n'existe plus en 1980)
CLUB SOCIAL Q.I.T. (Sorel)
JOLIETTE
LA TUQUE
LAURENTIDE (Grand-Mère)
LAURIER (Victoriaville)
LAVIOLETTE (Trois-Rivières)
LÉGION (Shawinigan)
LOUISEVILLE 1960 (n'existe plus en 1980)
PARENT R.C.A.F. 1960 (n'existe plus en 1980)
RAPIDE-BLANC (n'existe plus en 1980)
SHAWINIGAN (n'existe plus en 1980)
SHAWINIGAN EAST
THREE RIVERS
WABASSO (Trois-Rivières)
WAYAGAMACK (Trois-Rivières) (n'existe plus en 1980)

Montréal Centre¹⁰

À LA PIERRE POLIE, PALESTRE NATIONALE (n'existe plus en 1980)
GREYSTONE
HEATHER
LOYOLA UNIVERSITY (n'existe plus en 1980)
McGILL UNIVERSITY (n'existe plus en 1980)
MONTREAL CALEDONIA (fermeture en 1980)
MONTREAL THISTLE
MONTREAL WEST
OUTREMONT
ROYAL MONTREAL
SIR GEORGES WILLIAMS UNIVERSITY (n'existe plus en 1980)
ST. GEORGE (n'existe plus en 1980)
TOWN OF MOUNT ROYAL
WENTWORTH

Montréal, Ouest de l'Île

BAIE D'URFÉE
GLENMORE
HUDSON
LACHINE
POINTE-CLAIRE
SAINTE-ANNE-DE-BELLEVUE

⁹ Le cub de curling de Shawinigan-Sud naît en 1964.

¹⁰ Les clubs de Bonaventure (1962), Laval-sur-le-Lac (1963), Longue-Pointe (1963), Saint-Laurent (1965) et le Centre Paul-Sauvé (1961) font leur apparition. Les clubs de Bonaventure et du Centre Paul-Sauvé n'existe plus en 1980.

Nord-Ouest¹¹

AMOS
 BELLETERRE
 CHIBOUGAMAU
 DUBUISSON (Val-d'Or)
 EAST MALARTIC
 HARRICANA (Joutel)
 MATAGAMI
 NORANDA
 NORMETAL
 OPEMISKA (Chapais)
 QUÉVILLON
 SENNETERRE
 SIGMA
 SULLIVAN
 TEMISCAMING

Ouest du Québec-Outaouais

BROWNSBURG
 BUCKINGHAM
 CAMPBELL'S BAY (n'existe plus en 1980)
 FORT COULONGE
 GRANITE MONTEBELLO
 HULL (n'existe plus en 1980)
 LACHUTE
 MONTEBELLO
 SEIGNIORY (Montebello)
 SHAWVILLE
 TECUMSEH (Gatineau)
 THURSO

Québec¹²

BEAUPRE GRANITE
 CAMBRAI (n'existe plus en 1980)
 ETCHEMIN
 JACQUES-CARTIER
 NAIRN (Clermont)
 PORTNEUF
 QUEBEC (n'existe plus en 1980)
 QUEBEC WINTER CLUB (devient le club des Employés civils)
 VICTORIA

Rive-Sud de Montréal¹³

BEL-AIRE
 OTTERBURN
 SAINT-HUBERT (détachement)

¹¹ Deux clubs font leur entrée au cours de la période 1960-1980. Il s'agit de Caniapiscou et Radisson.

¹² Un nouveau club naît au cours des années 1960, le club Fleur de Lys.

¹³ Le club de Saint-Bruno fait son entrée en 1961. Il existe toujours en 1980.

SAINT-LAMBERT

Saguenay/Lac Saint-Jean

C.F.B. Bagotville

C.F.B. MONT APICA

CHICOUTIMI

CHUTE DES PASSES (n'existe plus en 1980)

KENOGAMI

LAKE ST. JOHN ATHLETIC CLUB (Dolbeau)

PORT-ALFRED

RIVERBEND (Alma)

ROBERVAL

SAGUENAY COUNTRY CLUB (Arvida)

ANNEXE V

LES ORGANISMES FÉDÉRATIFS DU CURLING

Période 1920-1960

La Canadian Branch obligée au partage

Avec l'arrivée de 80 nouveaux clubs entre 1940 et 1960, la vie associative ne mérite qu'un qualificatif, florissante. Toutefois, la Canadian Branch est impuissante à canaliser toutes les forces en présence et de nombreuses associations de regroupements voient alors le jour. Le tableau 35 en fait la synthèse en précisant la date de fondation.

En 1920, la Canadian Branch fait plutôt cavalier seul. Certes, il existe ailleurs au Canada des associations provinciales qui regroupent un nombre plus imposant de clubs, mais de par sa tradition, son prestige, la Canadian Branch demeure aux yeux du Royal Caledonian Curling Club (RCCC) l'interlocuteur principal du Canada. La responsabilité qui lui est confiée lors du voyage des Écossais en 1923 témoigne de ce lien privilégié. Au cours de ces 40 années, la situation va évoluer considérablement.

Tableau 35

Les associations regroupant un ensemble de clubs ou d'activités (1920-1960)

<i>Nom de l'association</i>	<i>Année de fondation</i>	<i>Zone d'influence</i>
Royal Caledonian Curling Club	1839	Écosse et le reste du monde
Canadian Branch	1852	Québec et l'Est de l'Ontario
Dominion Curling Association	1935	Canada
Granite Curling Association ¹	1924	Québec
Province of Quebec Curleurs Association	1936 ²	Québec
Northwestern Quebec Curling Association	1945	Nord-Ouest Québécois
Ladies Curling Association	1904	Québec
Province of Quebec Ladies Association	1956	Québec
Canadian Ladies Curling Association	1960	Canada
High School Committee ³	1948	Canada

En premier lieu, la naissance d'une filiale de la Canadian Branch, la Granite Curling Association révèle un malaise attribuable à la pratique d'un curling hybride où cohabite le jeu dominant des fers avec les pierres. Cependant, l'examen attentif des délibérations des deux associations ne révèle pas énormément de tensions entre les deux groupes si ce n'est que l'esprit de collaboration fait quelque peu défaut au début. D'abord, la Canadian Branch ne laisse pas beaucoup de choix à sa filiale afin

¹ Cette association met fin à ses opérations en 1950.

² Rita C. Proulx, *The Squealing Circles*, Québec, Les Éditions Faye, 2000, p. 12. (432 p.)

³ Ce comité deviendra par la suite le School Curling Committee. Dans chaque province, on retrouve ensuite un comité provincial.

de tenir ses compétitions officielles au moment jugé propice, mais plus préjudiciable encore, elle n'est pas très empressée à favoriser cette dernière dans l'obtention de la sélection provinciale devant ensuite conduire au championnat canadien. Le syndic du championnat canadien va alors se tourner vers les organisateurs du bonspiel de Québec.

Quelque cinq ans plus tard, en 1931, dernière année où Québec et Montréal avaient désigné chacun une équipe au Brier, la Granite Curling Association demanda l'intercession de la Canadian Branch afin d'obtenir la mainmise sur le championnat provincial. La Canadian Branch acquiesça plus favorablement et s'adressa à l'autorité du championnat canadien responsable de l'octroi de la compétition provinciale. Ses représentations demeurèrent vaines. Parce que Québec occupait déjà la place et s'acquittait bien de ses responsabilités à l'égard du championnat provincial, il ne pouvait être question que le syndic du Brier lui retire cavalièrement cette responsabilité et fasse de la Granite Curling Association le nouveau maître d'œuvre du championnat provincial.

En 1939, la Canadian Branch demanda à la Granite Curling Association de mettre un terme à ses activités, mais après sondage auprès de ses membres, cette dernière refusa. Son démantèlement s'opéra en mode accéléré au début des années 1950 au moment où paradoxalement le curling des fers arrivait à extinction. Victoire à la Pyrrhus au sein de la Canadian Branch, l'association la plus ancienne survivait, mais c'était la cause de l'autre, soit la promotion des pierres qui triomphait.

C'est l'organisation du bonspiel de Québec qui est à l'origine de la naissance de la Province of Quebec Curlers Association (PQCA) à la fin des années 1930. Cette dernière ne regroupe que les quatre clubs de Québec⁴ à ses débuts. Au fur et à mesure que le Brier et le championnat provincial gagnent en prestige et deviennent de plus en plus des rencontres convoitées, les rapports entre la Canadian Branch et la PQCA donnent lieu à quelques passages moins glorieux !

Ainsi, en 1938, la Canadian Branch demande à l'organisation de Québec de cesser d'organiser le championnat provincial. Elle lui offre en échange une compétition nouvelle appelée Royal Caledonian Trophy. La proposition est assortie d'un ultimatum. Si Québec n'accepte pas, Montréal procédera en ouvrant cette compétition aux Américains créant une concurrence nouvelle à l'égard du bonspiel de Québec. Au surplus, la Canadian Branch menaçait d'utiliser son réseau de contacts aux États-Unis afin de discréditer le bonspiel de Québec. Bien entendu, Québec refusa ce marchandage et l'affaire prit de nouvelles proportions au cours de l'hiver 1939 lorsque Robert Cream du Club de Québec, récipiendaire du championnat provincial, se vit refuser l'accès aux compétitions de la Canadian Branch. Les clubs de Québec menacèrent à leur tour de démissionner de la Canadian Branch et cette dernière dut faire marche arrière. Après cet incident, les relations demeurèrent plutôt frileuses.

Cependant, les velléités corporatistes des uns et des autres ne pouvaient empêcher la libre circulation des joueurs. Même s'ils ne participent pas en grand

⁴ Les clubs de Québec demeurent en même temps affiliés à la Canadian Branch.

nombre au cours de ces années, les clubs de Montréal sont présents au bonspiel de Québec. On ne peut jamais parler d'un boycottage systématique. D'ailleurs, en 1946, c'est une équipe du club St. George de Montréal qui remporte le British Consols et participe au championnat canadien.

En 1955, la Canadian Branch s'amène encore à Québec avec le projet d'unir toutes les forces du curling dans la province en demandant cette fois à la PQCA de se saborder et de lui laisser la conduite du championnat provincial. Il faut ajouter qu'à ce moment-là, la Canadian Branch n'a plus un statut d'envergure nationale et qu'elle se prépare à adhérer à la Dominion Curling Association (DCA), l'organisation pancanadienne du curling. En mars 1956, lors de la réunion annuelle de la DCA, la Canadian Branch demande d'être reconnue officiellement comme leader du curling au Québec et responsable de l'organisation du championnat provincial. Il ne fallait pas croire que la DCA puisse acquiescer à une telle demande; boudée qu'elle avait été par la Canadian Branch pendant 20 ans, elle ne pouvait faire un pied de nez au deux autres organisations du curling québécois qui avaient toujours témoigné leur fidélité à son égard. La DCA s'en lavait les mains : le litige n'était pas de son ressort et les associations québécoises devaient régler entre elles les points de discorde.

Dès 1933, en refusant de collaborer à la formation d'une structure nationale du curling, la Canadian Branch s'était placé *de facto* dans une situation d'isolement. Certes, au moment de son lancement en 1935, la DCA n'en menait pas large puisque le championnat canadien était sous la responsabilité d'une organisation indépendante.

Cependant, le premier président de la DCA, John T. Haig, était aussi l'un des trois individus qui formaient le syndic du Brier. Au fond, si la DCA ne pouvait représenter une menace à ce moment-là, il aurait tout de même fallu accorder une certaine importance aux personnes qui la dirigeaient. La Canadian Branch avait le choix d'adhérer et d'influencer de l'intérieur plutôt que de laisser le champ libre aux autres organisations québécoises. Quand elle se résolut enfin à participer à la structure canadienne, elle se rendit compte qu'elle ne pouvait y avoir du premier coup une influence considérable et de plus, les bonnes places étaient prises. En effet, la Northwestern Quebec Curling Association voyait un de ses fondateurs, Emmet Smith⁵, devenir le premier président de la DCA en 1955 pendant que la PQCA ravissait sous le nez de la Canadian Branch l'organisation d'une autre compétition provinciale : le championnat scolaire.

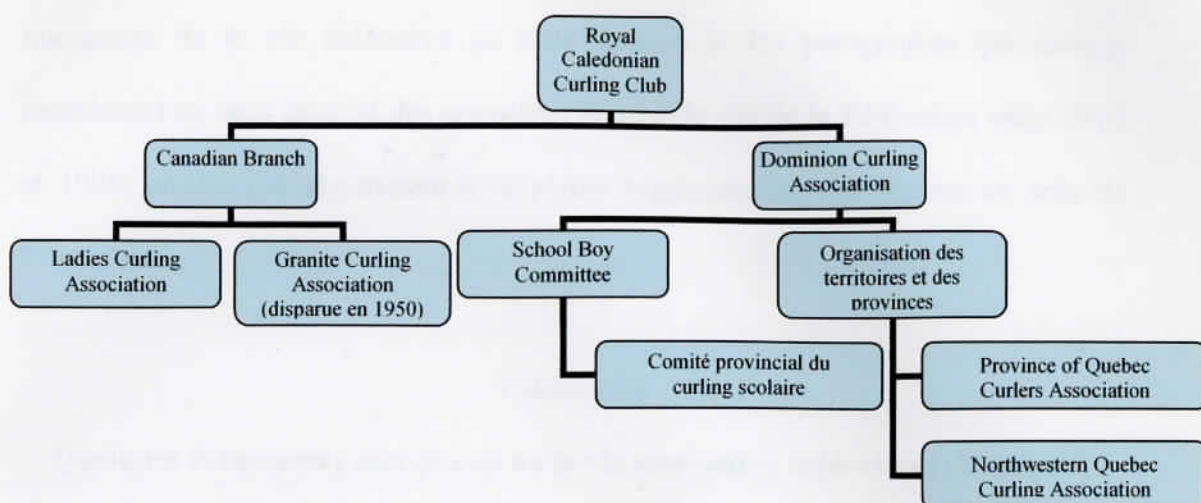
Chose certaine, la Dominion Curling Association devint au cours de cette période 1920-1960 l'organisme souverain du curling sur l'échiquier canadien, et son rayonnement s'étendit graduellement d'un océan à l'autre. La Canadian Branch ressembla de plus en plus à une association régionale parmi d'autres et certains souhaitaient même qu'elle adopte un nouveau vocable⁶ qui reflèterait mieux sa situation.

L'organigramme de la figure 32 fait voir la dynamique des relations entre les différentes associations en 1959.

⁵ Emmet Smith revendique l'honneur d'être le premier président de la DCA issu du Québec.

⁶ Un vocable qui ressemble à Quebec and East Ontario Branch of RCCC.

Figure 32

Organigramme du curling en 1959⁷

Période 1960-1980

Un événement majeur, la naissance de la Fédération québécoise de curling

Ayant graduellement cessé de faire cavalier seul comme organisme fédératif du curling au Québec entre 1920 et 1960, la Canadian Branch demeure toutefois l'interlocutrice privilégiée du curling au Québec de par le nombre de clubs et d'adeptes regroupés sous sa juridiction au début des années 1960. La véritable transformation du curling fédéré survient au cours de la décennie soixante-dix. La création du Haut-commissariat à la jeunesse, aux loisirs et aux sports et par la suite la naissance de la Fédération québécoise de curling demeurent les pièces maîtresses de ce dossier. Toutefois, la mise en place d'une structure commune ne pouvait signifier

⁷ L'association féminine Province of Quebec Ladies Curling Association (PQLCA) n'apparaît pas au tableau puisqu'elle sera affiliée à une organisation de l'Est du Canada en 1956, la Eastern Canada Ladies Curling Association (ECLCA). Dans l'Ouest du pays, on retrouve alors un équivalent avec la Western Canada Ladies Curling Association (WCLCA). En 1960, la première association canadienne féminine de curling naîtra de la fusion de ces deux entités mais elle n'est pas affiliée à la RCCC.

instantanément la fin des guerres de clochers et l'instauration d'une réelle harmonie au sein du monde du curling. Le tableau 36 fait la synthèse des événements marquants de la vie fédérative de cette époque et les paragraphes qui suivent fournissent un récit détaillé des premières années de vie de la Fédération entre 1976 et 1979, années qui aboutissent à la pleine représentation des régions au sein de l'organisme.

Tableau 36

Quelques événements marquants de la vie associative fédérative (1960-1980)

<i>Année</i>	<i>Événement</i>
1966	Création de la Fédération internationale de curling ⁸
1968	Création du Haut-commissariat à la jeunesse, aux loisirs et aux sports de la province de Québec
1973	La Quebec Ladies Curling Association (QLCA) devient l'unique maître d'œuvre de tous les championnats féminins
1976	Naissance de la Fédération québécoise de curling
1979	Première assemblée générale de la Fédération québécoise de curling avec pleine représentations des régions
1980	Première présidence féminine à la Fédération québécoise de curling

Par le biais de lettres patentes émises du ministère des Institutions financières, la Fédération québécoise du curling devient donc un organisme légalement constitué au printemps 1976. Au cours de ces premiers mois d'existence, le bureau de direction

⁸ La création de la Fédération internationale de curling aura un impact à long terme sur l'ensemble du curling canadien. On peut considérer le 1^{er} avril 1966 comme sa date de fondation. Depuis ce temps, le curling a réintégré la famille olympique en devenant sport de démonstration à Calgary en 1988. Leader reconnu de ce sport, le Canada n'a pu que bénéficier de ce statut prestigieux.

de la toute nouvelle Fédération québécoise du curling doit d'abord faire face aux doléances du curling féminin. En effet, par le truchement de son association, Rita C. Proulx fait rapidement connaître son mécontentement de ne pas avoir été invitée en tout début du processus d'harmonisation. Elle déplore du même coup l'absence de formalisme dans la conduite des réunions et une prise de décision déficiente, eu égard au processus démocratique⁹. En intégrant madame Proulx au sein du bureau de direction de la Fédération, les critiques vont peu à peu s'estomper et la conduite des réunions deviendra plus organisée. Cet exécutif tient une première assemblée générale à Drummondville le 19 juillet 1977. Toutes les associations provinciales y sont représentées.

L'année 1977-1978 s'annonce comme une année de rodage; d'un groupe d'administrateurs nommés temporairement et issus des associations provinciales¹⁰, il devient possible d'envisager l'élection démocratique d'un nouveau conseil d'administration élu à partir des régions. Afin d'atteindre la permanence des structures et lever le plus rapidement le flou juridique qui y est associé, les statuts et règlements de la Fédération devaient être rédigés, corrigés et approuvés. Malheureusement, cette étape ne put s'effectuer en mode accéléré considérant le nombre de partenaires à accorder et les intérêts quelque peu divergents poursuivis par les uns et les autres.

⁹ Rita C. Proulx, *The Squealing Circles*, Québec, Les Éditions Faye, 2000, p. 268. (432 p.)

¹⁰ Rappelons que ces associations sont en curling masculin, la Canadian Branch, la PQCA, la Northwestern Quebec Curling Association, en curling féminin, la Quebec Ladies Curling Association, (QLCA), la Ladies Curling Association (LCA). Le curling scolaire compte sur un comité indépendant.

Devant la lenteur du processus qui devait conduire à la constitution d'une Fédération contrôlée par les régions, ne cachant plus son impatience, l'Association de curling de la vallée du Saint-Maurice amorce un mouvement de contestation et fait parvenir le 17 janvier 1978 une lettre aux autres associations régionales. Il est alors question d'une proposition qui demande clairement à l'exécutif actuel de la Fédération de céder la place aux représentants élus des 16 régions. L'étude de la correspondance de l'époque nous révèle que le D^r Maurice Campbell et Jean-Paul Lacharité, tous deux de la Mauricie, sont les principaux acteurs de cette contestation. En juin 1978, devant le refus de l'exécutif en poste de démissionner, on assiste à la formation d'une deuxième fédération de curling avec comme appellation, la Fédération des associations régionales de curling du Québec. Devant la tournure des événements, l'intervention gouvernementale devient inévitable. Le responsable du Haut-commissariat à la jeunesse, aux loisirs et aux sports, Léonard Boivin, convoque alors les deux fédérations à une réunion en septembre 1978 avec l'intention d'arriver à la fusion des deux groupes sans autre forme de négociation sur les statuts et règlements. Cette fois, l'ultimatum venait d'en haut. Il fallait s'entendre rapidement sinon le financement ne serait pas au rendez-vous.

Malgré le dialogue rétabli, les deux fédérations se retirèrent alors sans la conclusion d'un accord. On allait cheminer encore un moment à deux organismes. En février 1979, on obtint enfin le consensus et le 12 mai 1979, date charnière dans la vie de la Fédération, lors d'une assemblée générale où toutes les régions étaient présentes, Jean-Paul Lacharité fut élu président de l'organisation. Il était nettement

identifié à la défunte Fédération des associations régionales et sa nomination prenait en quelque sorte valeur de symbole, du glissement du pouvoir en faveur des régions. À partir de cette instance réunifiée et ragaillardie, on pouvait maintenant retourner à la tâche d'harmoniser les différents intervenants du curling. Les années 1979 et 1980 allaient d'ailleurs permettre au monde du curling de connaître une accalmie avec un niveau de confiance restaurée mais la Fédération n'était pas encore au bout de ses peines. Certes, elle avait bien réglé le cas des associations féminines, sorties satisfaites puisqu'un règlement protégerait dorénavant leur participation à l'intérieur des nouvelles instances administratives. Le règlement en question stipulait que les conseils d'administration régionaux et le conseil exécutif de la Fédération devaient compter des femmes dans une proportion jamais inférieure au tiers des membres du conseil.

La Fédération aura pris plus de cinq ans à s'installer. Dans les faits, le processus de fusion a été lent, même très lent. Mais pouvait-il en être autrement ? L'unification des forces du curling ne se réaliserait pas du jour au lendemain au gré d'une décision de l'administration publique. En laissant miroiter la possibilité d'un financement permanent et adéquat¹¹ au moment où la popularité du curling connaît une pause, les différentes associations constataient qu'il y avait là une excellente occasion à saisir. Cependant, de l'intérieur comme de l'extérieur des organismes, on ne pouvait balayer du revers de la main ces regroupements qui comptaient sur une

¹¹ Ne sommes-nous pas en plein contexte de l'État providence ?

histoire et des traditions fortement ancrées¹². Plus précisément, les différentes associations avaient façonné de solides réseaux de sociabilité, réseaux de fraternité et d'amitiés qu'elles ne pouvaient ni ne voulaient démanteler. La période 1976-1980 marque certes une évolution dans la conduite des affaires de la Fédération, mais elle ne pouvait permettre la résolution de tous les différends associés à ce processus de mise en commun.

L'Association provinciale de curling féminin, une interminable saga

En 1956, la Province of Quebec Ladies Curling Association (PQLCA) obtenait son incorporation et relevait le défi d'organiser un premier championnat provincial représentatif du Québec. L'association existante, la section féminine de la Canadian Branch, ne pouvait offrir une compétition véritablement provinciale puisque sa rencontre la plus importante, celle du trophée Coronation, était ouverte aux curleuses du Québec et de l'Est de l'Ontario. Cette volonté de la PQLCA de s'approprier le leadership d'un championnat attisa le début d'une controverse. Des tractations s'engagèrent alors entre les deux associations et le tout conduisit à un important protocole d'entente¹³ qui fut signé le 8 octobre 1957. La section féminine de la Canadian Branch devait s'affilier à la PQLCA et le protocole stipulait un *modus operandi* pour le déroulement du championnat provincial. La trêve fut de bien courte durée. Le protocole de 1957 ne fut pas respecté et chacun retourna à ses affaires en se disputant l'organisation du championnat provincial. Entre temps, l'Association canadienne de curling féminin se mettait en branle le 1^{er} février 1960. La PQLCA

¹² En 1977, la filiale du RCCC compte 125 ans d'existence. La PQCA devenue l'Association des Curlers de la Province de Québec a une quarantaine d'années d'existence.

¹³ Rita C. Proulx, *The Squealing Circles*, Québec, Les Éditions Faye, 2000, p. 45. (432 p.)

n'avait pas de déléguées présentes à cette importante réunion. En revanche, la section féminine de la Canadian Branch était représentée contrevenant à l'entente du protocole de 1957. On lui octroya alors la responsabilité d'organiser le championnat provincial. Mais Rita C. Proulx et la PQLCA ne s'avouèrent pas vaincues et décidèrent de tenir un championnat provincial parallèle. On assista alors à une situation problématique, celle de deux championnats féminins distincts, de 1960 à 1968. Loin d'être idéale, cette situation diminuait la possibilité d'un championnat véritablement significatif en raison de la division des forces en présence. Il n'en fallait pas plus pour relancer les discussions d'une fusion des deux associations et, à l'automne 1961, un comité se remit à la tâche en admettant que le protocole de 1957 avait été bafoué et que la section féminine de la Canadian Branch représentait l'Ontario plutôt que le Québec pour au moins le tiers de ses membres. Les discussions concernant le regroupement des deux associations n'aboutirent pas et lorsque Montréal se retrouva l'hôte du championnat canadien féminin au début de 1967, cette visibilité fit ressortir avec un peu plus d'acuité l'impasse dans laquelle le curling féminin s'était engagé. Les discussions reprirent donc à compter de mars 1967 mais sans conduire à quelque résultat que ce soit. En novembre 1967, exaspérée, la PQLCA porta le grand coup en sollicitant une firme d'avocats. Cette fois, les négociations prirent une autre tournure et s'accélérent avec la présence d'un troisième acteur, c'est-à-dire l'exécutif masculin de la Canadian Branch. Ce regroupement ne s'était jamais mêlé de l'affaire avant que ne survienne une menace d'ordre juridique. Lors d'une rencontre tenue le 22 décembre 1967, la Canadian Branch représentée par son président W. Burt et par Clarence Campbell, facilita la conclusion d'une entente;

il y aurait un regroupement *council* sur la base d'une participation égalitaire entre les deux associations féminines. Cette entente annulait les dispositions du protocole de 1957 et faisait du nouveau regroupement le maître d'œuvre des championnats provinciaux. Elle fut ratifiée le 10 février 1968. Par la suite, afin d'éviter la confusion avec la dénomination des organismes, le regroupement prit le nom de Quebec Ladies Curling Association (QLCA). Le 9 novembre 1972, lors d'une réunion tenue au club Caledonia de Montréal, Rita C. Proulx suggéra que la QLCA cesse de siéger avec des représentants des associations existantes¹⁴ et devienne un groupe autonome et légalement constitué d'un exécutif à partir des clubs qui en font partie. La suggestion fut bien accueillie considérant qu'un organisme unifié et incorporé pouvait éventuellement profiter des subventions du Haut-commissariat à la jeunesse, aux loisirs et aux sports. D'ailleurs, au mois d'octobre 1973, la QLCA faisait figure de précurseur en curling en obtenant l'assistance financière du gouvernement provincial. Ainsi, on arrivait au terme des luttes entre les différentes associations féminines du curling québécois. Le curling féminin avait été loin de s'apparenter au paysage d'une mer tranquille : lui qui avait atteint un certain degré de maturité à travers bien des luttes de pouvoir, curieusement, ne profitera pas d'un très long répit puisqu'il allait devoir négocier sa place au sein de la Fédération québécoise de curling dans une dynamique mettant en cause les trois associations masculines du Québec.

¹⁴ Ces associations étant la PQLCA et la LCA.

ANNEXE VI

LA PROCÉDURE DE L'ANALYSE DE CONTENU DES MÉDIAS ADAPTÉE

DE JEAN DE BONVILLE¹

Selon les étapes normales de cette procédure, il fallait déterminer d'abord la population à étudier, établir ensuite la taille de l'échantillon, ajuster un mode de numération, catégoriser et appliquer cette procédure à un contenu. Dissipons d'abord toute ambiguïté concernant le terme population. « En analyse de contenu, la population est constituée de l'ensemble des messages dont l'analyste désire connaître les caractères. Cette population doit faire l'objet d'un choix judicieux et satisfaire à des critères de pertinence, d'homogénéité et d'exhaustivité². » La problématique étant d'établir la popularité de différents sports à une période donnée, nous croyons répondre au critère de la pertinence puisque toute mention journalistique d'un sport donné dans les pages sportives révèle en partie sa renommée. Le travail a été d'autant facilité que la nouvelle sportive est rarement hybride. À quelques exceptions près, et ce pour l'ensemble des quotidiens répertoriés, un article qui traite de curling ne fera pas référence à un autre sport. Au cours de la période 1920-1970 où l'étude a été réalisée³, les pages sportives de ces quotidiens se présentent toutes sous un format à

¹ Jean de Bonville, *L'analyse de contenu des médias*, Paris, DeBoeck Université, 2000, 451 p.

² Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 102.

³ Les années 1920 marquent le début d'une homogénéisation du format des quotidiens nationaux et régionaux. Par contre, l'augmentation substantielle du nombre de pages sportives après 1970 combinée

peu près semblable, satisfaisant au second critère de l'homogénéité. Quant au critère de l'exhaustivité, nous y satisfaisons en ce sens que, depuis les années 1920, ces pages concentrent généralement l'ensemble des nouvelles sportives. À l'exception des quelques rares publicités en matière de sport, tous les messages pertinents ont été dénombrés qu'ils soient minuscules ou non.

Abordons les questions relatives à l'échantillon. Idéalement, l'analyse devait porter sur l'ensemble des articles, mais en raison du volume des messages sportifs à considérer sur une soixantaine d'années, il fallait réduire à des dimensions conformes aux ressources disponibles et utiliser une technique d'échantillonnage qui permette une représentation valide sur l'horizon de temps choisi. Concernant le choix des années, l'approche s'apparente à un échantillonnage systématique⁴ au sens où nous respectons un intervalle régulier de dix années entre chaque échantillon constitué de la première année de la décennie. Étant donné que la variable externe du temps (précipitation de neige) pouvait jouer certaines années, il est possible de choisir l'année subséquente à la première année de la décennie.

A-t-il été judicieux de ne choisir qu'une année par décennie ? Selon Jean de Bonville⁵, deux critères entrent en ligne de compte quand vient le moment d'asseoir la taille de l'échantillon : la dispersion et la variation. Le principe de la dispersion dicte qu'en analyse de contenu, plus les caractères étudiés dans les messages sont

à des transformations sur le plan de la typographie entraînent par la suite une transformation de la morphologie et plus de diversité dans la présentation.

⁴ Jean de Bonville, *L'analyse de contenu des médias*, Paris, DeBoeck Université, 2000, p. 109. (451 p.)

⁵ Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 115.

répandus, fréquents, plus l'échantillon peut être restreint. Les seuls caractères recherchés ici sont les mentions des mots « curling », « ski » ou « raquette » à l'intérieur d'un article donné. Les trois sports retenus existent dès 1920 et vont faire l'objet d'une attention soutenue sur presque l'ensemble de la période. Chaque année répertoriée fournit un nombre considérable de mentions. Pour l'étude de la variation, si les caractères étudiés sont susceptibles de varier au fil des ans, il faut alors augmenter la taille de l'échantillon. À l'exception du ski qui connaît quelques variations associées aux sous-disciplines du saut à ski et du ski de fond, les sports du curling et de la raquette enregistrent peu de changements en regard de la nature intrinsèque du sport. En se limitant à une année par décennie, nous croyons atteindre un échantillon acceptable en raison de la stabilité (faible variation) et de l'étendue (forte dispersion) des messages qui traitent de curling, de ski et de raquette.

L'étape suivante consiste à dénombrer les messages. La fréquence d'apparition est donc le mode de numération retenu et il postule que « l'importance d'un phénomène est en relation avec ses manifestations⁶ ». Dans la situation présente, les unités de numération sont l'article et la photo. Cependant, il a semblé utile de catégoriser les articles en les dénombrant en tant qu'entrefilet, article mineur, article et grand titre avec article. Afin de refléter la valeur d'un article par rapport à un autre, nous n'avons pas retenu le mode d'analyse de surface du journal, préférant plutôt pondérer les unités : l'article majeur est le référentiel et son multiplicateur est 1 tandis que l'entrefilet a un multiplicateur de 0,6 le grand titre est multiplié par 1,4 et la

⁶ Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 125.

photo par 1,2. Le tableau 37 illustre le système catégoriel avec les pondérations. Cette catégorisation est demeurée valide sur l'ensemble de la période. Enfin, il fallait définir avec netteté chacune des catégories, chaque type d'article. À cet égard, la règle du bon sens a prévalu. Il n'y a pas une définition universelle qui dicte en définitive ce qu'est par exemple un entrefilet ou un grand titre. Les paragraphes suivants présentent les définitions retenues.

Tableau 37
Le système catégoriel

<i>Type d'article</i>	<i>Facteur de pondération</i>	<i>Critères de détermination</i>	<i>Autres caractéristiques</i>
Entrefilet	(0,6)	Longueur : 1-12 lignes	Aucune mise en valeur du titre
Article court	(0,8)	Longueur : moins du tiers de la page	Faible mise en valeur du titre
Article majeur	(1,0)	Longueur : plus du tiers de la page	Traitement substantiel mise en valeur du titre
Grand titre avec article	(1,4)	La position en page	Traitement substantiel titre en évidence
Photo	(1,2)		Sans tenir compte du texte accolé

L'entrefilet constitue le plus petit dénominateur de ce système catégoriel. Ce très court article traduit le plus souvent les « humbles » manifestations de la vie d'un club sportif. En second lieu, l'article mineur se présente généralement sur une ou deux colonnes. Excédant douze lignes de texte, sa longueur incluant le titre ramenée à une

seule colonne ne dépasse pas le tiers de la longueur globale de la page. Son nom l'indique, article mineur, il traduit une manifestation sportive de faible envergure. En tant que troisième catégorie, l'article majeur se distribue généralement sur plus d'une colonne. Lorsque rétabli à une seule colonne incluant le titre, il est égal ou plus grand que le tiers de la page. Dans cette catégorie, le titre est généralement mis en évidence par la combinaison du caractère gras et la taille de la police. Cet article dépasse nettement le fait divers. L'ampleur de l'événement est considérable. Ainsi, pour ces trois premiers éléments, le seul critère demeure la longueur relative de l'article ramené sur une colonne. Implicitement, le titre est pris en compte puisque la taille du caractère augmente la probabilité d'un classement dans une autre catégorie.

Les deux dernières catégories font appel à d'autres critères de reconnaissance. Le grand titre avec article se présente sous la forme suivante : il tient le haut de la page, sans équivoque. En somme, c'est une manchette principale en haut de page, suivie d'un article dont la taille importe peu, mais c'est très souvent un article substantiel en ce qui a trait à sa surface. Dès 1930, les grands titres s'intègrent aux pages sportives. Il est tout à fait improbable d'obtenir un grand titre pour une activité de second ordre. Cela ne signifie pas pour autant que le grand titre avec article s'utilise essentiellement dans le cas d'une compétition ou d'un championnat. Des événements à grand déploiement (parades, agapes) associés à la pratique d'un sport obtiennent une place de choix au cours des décennies 1920-1950. Enfin, dernier élément du système de catégorisation, les photos sont dénombrées en tant qu'unité indépendante. Elles ne sont pas incluses dans la longueur globale d'un article parce

que très souvent elles se présentent en marge d'un article. Le texte d'accompagnement qui décrit le contenu de la photo n'est pas compté comme un entrefilet. Enfin, des photos rapprochées avec un seul texte descriptif ne représentent qu'une seule et unique mention. Les photos dénotent aussi un intérêt particulier. Au cours des années 1920-1940, les journaux sont peu illustrés et les pages sportives ne font pas exception à la règle. Aucune publicité à caractère sportif n'a été retenue aux fins de la présente analyse.

En guise de conclusion à ce système catégoriel, il peut sembler fastidieux de définir des classes, des catégories de façon aussi détaillée, mais à l'usage on se rend compte que le travail de cueillette des données est facilité puisque la majorité des articles répertoriés se classe aisément dans une catégorie ou une autre. Aucun test de fidélité n'a été effectué puisque le travail de cueillette des données s'est limité à une seule personne.